









29,741 B/2









TRAITE

DES

MALADIES VÉNÉRIENNES.





## T R A I T É

D E S

## MALADIES VÉNÉRIENNES.

PAR M. JEAN HUNTER, des Sociétés Royales  
des Sciences de Londres, & de Gothemburg, Associé  
Etranger de la Société Royale de Médecine, & de  
l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, Chirurgien  
Extraordinaire de S. M. Britannique, Chirurgien  
Général en Second des Forces de Terre de la Grande-  
Bretagne, & de l'Hopital de Saint-George.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR M. AUDIBERTI, Docteur en Médecine, Correspondant  
des Académies Royales des Sciences de Turin, & de Chirurgie  
de Paris, & Membre du Collège Royal de Chirurgie de Turin,  
& Chirurgien-Major du Régiment Suisse Valaisan de-Courtan,  
au service de S. M. le Roi de Sardaigne.

Un vol. in-8°. avec Figures : prix relié 6 liv.



A P A R I S,

CHEZ MÉQUIGNON, l'aîné, Libraire, rue  
des Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie.

---

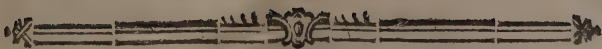
M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

*B. Tringa Langgund*







A SON EXCELLENCE  
MONSEIGNEUR  
LE COMTE DE PERRON.

Comte de Saint-Martin , Baron de Quart ,  
& Seigneur de Saint Vincent ; Chevalier  
de l'Ordre Suprême de l'Annonciade , &  
Grande-Croix , Commandeur de l'Ordre  
Militaire de Saint-Maurice , & de Saint-  
Lazarre ; Général de Cavalerie des  
Armées de S. M. le Roi de Sardaigne ,  
Ministre & Premier Secrétaire d'Etat au  
Département des Affaires Etrangères.

*MONSEIGNEUR ;*

*VOTRE amour pour l'humanité  
vous donne des droits sur tout ce qui  
peut contribuer au bonheur public. Le*

vj

zèle de votre Excellence pour le bien de la Nation , dont les intérêts vous sont si chers , l'a déterminée à faire rechercher chez les Etrangers , les connoissances les plus étendues dans l'Art de guérir , si utile au bien de la Société. Vous avez daigné , Monseigneur , fixer votre choix sur moi , & me présenter à Notre Auguste Monarque, pour voyager sous sa protection. Puissé-je avoir rempli vos vues par mon application ! Daignez recevoir l'hommage de ma reconnoissance , & agréer la Dédicace de la Traduction que j'ai faite d'un Ouvrage Anglois , qui a pour objet la destruction d'un fléau des plus affligeans. En accueillant ce témoignage public de ma gratitude , vous ajouterez à vos bienfaits , & ce

vij  
*sera pour moi un encouragement pour  
mériter de plus en plus les bontés  
dont vous m'avez honoré jusqu'à présent.*

*Je suis avec un profond respect ,*

**MONSIEUR ,**

**DE VOTRE EXCELLENCE ,**

Le très-humble , très-obéissant ,  
& très-obligé serviteur ,

**AUDIBERTI.**



---


*A M. le Chevalier GEORGE BAKER,*  
*Baronet,*

Médecin de S. M. la Reine d'Angleterre,  
Président du Collège des Médecins, &  
Membre de la Société Royale des  
Sciences de Londres.

*Comme un témoignage d'estime.*

Ce 30 Mars 1786.

JOHN HUNTER,



# AVERTISSEMENT

## *DU TRADUCTEUR.*

S'IL est une matière qui semble avoir été épuisée , c'est sans contredit , celle qui fait le sujet du Traité que nous rendons dans une langue plus connue aux Habitans du midi de l'Europe , que celle où il fut originairement publié. Lié avec l'Auteur pendant le séjour que nous avons fait à Londres , imbu des principes qu'il développe dans ses leçons particulières , nous avons saisi ses opinions ; & aidé de ses lumières , nous avons développé sa théorie , de manière à ne lui rien ôter ni ajouter ; licence que prennent ordinairement ceux qui en voulant trop s'approprier une matière qui ne leur appartient point , mêlent souvent leurs propres opinions à celle d'un Auteur à qui l'ignorance de la langue où on l'a travesti , ne donne sur eux aucun droit de récrimination.

En lisant cet Ouvrage , il faut être moins scrupuleux sur le style qui est souvent celui de l'Auteur , que sur le sujet même. Il faut moins y voir l'homme de Lettres , qui dans la solitude du cabinet , dispose paisiblement ses phrases , de la manière la plus propre à faire impression sur l'oreille , que le praticien qui au milieu des occupations tumultueuses qui l'appellent de toute part

dérobe à son sommeil quelques heures , pour communiquer au Public le fruit de ses observations journalières. Si les répétitions , les longueurs , ou les obscurités apparentes d'un système qu'il élève & qu'il tâche de soutenir , détournent l'attention , elles ne sont point des raisons suffisantes pour déprécier l'ouvrage ; bien au contraire , comme elles ont toujours derrière elles des faits sur qui tout l'édifice repose , elles deviennent autant de motifs qui engagent à pénétrer plus avant. L'Auteur en développant ses opinions , n'emprunte rien des autres , il paroît en tout vraiment original. Il est l'homme de la nature , qui sortant de ses mains , doué du génie de l'observation , lit dans le grand livre ce que tout-homme d'une imagination non-fervile , y découvre de prime-abord. Pour être persuadé de ce que nous disons , qu'on lise l'article de la sympathie , celui des actions morbifiques , qui sont incompatibles les unes avec les autres , & l'on y verra des faits confirmés par des observations réitérées , qui ont donné lieu aux conclusions que l'auteur en tire. L'opinion que le pus seul contient le virus vénérien , & que ce virus ne peut exister sans la formation du pus , lui est entièrement propre. De cette opinion dérive nécessairement la conclusion qu'il en tire , que l'individu où l'on n'observera d'autres symptômes qu'une irritation vénérienne sans écoulement , ne pourra communiquer la maladie à un autre.

Cette conclusion , qui en général , peut avoir la



vérité pour base , dans le commencement où le virus fait sa première impression , peut-elle être fondée lorsqu'on considère le mal dans un période plus avancé , & l'Auteur ne prend-il pas trop sur lui , d'affirmer qu'un homme ayant la gonorrhée , peut voir impunément une femme saine , en prenant soin toutefois de nettoyer les parties de la matière qui les abreuve , soit en poussant quelques injections dans l'urèthre , en urinant , ou en lavant le gland ? Nous passons sous silence les faits que nous pourrions alléguer contre une pareille opinion , tout Praticien employé dans ce genre de maladie , pouvant en fournir plusieurs , qui sont absolument contre. On trouvera dans cet ouvrage bien des opinions neuves sur la communication du virus vénérien , sur les effets qu'il opère tant sur le lieu où il a été primitivement appliqué , que quand il a passé dans la constitution. La gonorrhée , les chancres & le bubon , affections qui chacune sont les effets d'une même cause , dont l'action varie à raison de la disposition générale , & de l'organisation particulière des parties affectées , ont chacun leur article , où rien de ce qui peut intéresser soit du côté de la théorie ou de la pratique , n'a été omis.

On y trouvera des opinions singulières , qui , confirmées par des faits , semblent devoir entraîner la conviction entière. Mais ici nous ne nous rendons garans de rien , laissant aux lecteurs après la discussion qu'il feront des faits , à prendre le parti

qui leur paroîtra le plus convenable. Tel est notamment l'article de la gonorrhée, où l'on trouve qu'une personne, attaquée de cette maladie, peut impunément voir une femme gâtée, sans courir les risques d'une nouvelle infection, a quelque-tems de la contagion que la copulation ait lieu, pourvu cependant que les effets en soient encore existans. Nous pourrions peut-être faire valoir cette assertion par quelques faits propres à la confirmer, mais dans une matière aussi sérieuse, dont l'importance est si grande dans l'ordre moral, comme dans l'ordre civil, nous aimons mieux les passer sous silence, que de les faire servir à établir une doctrine, qui une fois admise, ouvreroit la carrière à nombre de dérèglemens.

Un article que l'Auteur a cru devoir faire entrer dans son ouvrage, est celui où il traite des diverses maladies de l'urèthre. Il est naturellement conduit à un pareil examen, par toutes les réflexions qu'il a eues occasion de faire précédemment sur l'inflammation, les hémorrhagies du canal & la cordée de la verge. C'est dans cette partie où brille le génie de l'observation, allié à l'invention des moyens les plus propres à remplir les indications variées que présente une maladie opiniâtre, dont la cause souvent cachée se soustrait à l'homme ordinaire. Les rétrécissemens, les brides, & toutes les affections de l'urèthre, qui tendent à diminuer le diamètre de ce canal, sont rapportées toutes séparément, leurs causes sont développées dans

une étendue qui ne laisse rien à désirer , mais notre Auteur s'appuye particulièrement sur le traitement chirurgical , propre à chacune de ces affections , & les lumières qu'il répand sur chacun de ces objets , déjà touchés par tant de mains , ont tout le mérite de la nouveauté , sous sa plume.

Partisan de la méthode des caustiques , que peut-être on a trop dépréciée , parce quelle a été jusqu'ici abandonnée à des mains serviles , que ne guidoit point un esprit judicieux , il détaille les cas où elle a été avantageuse dans le rétrécissement de l'urèthre , & à ce sujet il rapporte une observation qui prouve combien il est utile dans le traitement des maladies anciennes , d'allier aux connoissances de leurs moyens curatifs , la hardiesse & la sagacité dans le choix , & l'usage qu'on en fait. On verra avec plaisir à ce sujet , un portepierre de son invention , qu'il conseille de porter jusqu'au fond de l'urèthre , pour corroder les brides ou rétrécissemens , qui ordinairement ont des suites si fâcheuses. L'auteur conseille le même moyen pour le traitement des carnosités de l'urèthre , qu'il admet , fondé sur l'observation de deux faits qu'il rapporte. Il reconnoît & avec raison , l'impossibilité de distinguer sur le vivant ces sortes d'excroissances , des autres vices de l'urèthre , qui s'opposent au libre cours des urines. Malgré cet aveu , & celui de la rareté de ces affections , on est étonné de la manière prompte avec laquelle il se décide



sur la méthode des caustiques qu'il admet comme moyen curatif d'un mal dont la nature est si difficile à établir. Dans l'énumération des causes qui peuvent obstruer le canal de l'urèthre , les diverses affections de la glande prostate ne sont point oubliées. Les secours momentanés que demande la maladie , sont détaillés , & les bains de mer conseillés comme moyen curatif radical , d'après l'observation de deux faits. Ce genre de remède qu'on néglige trop , est en général sans contredit , un moyen qui n'est point assez apprécié dans tous les cas d'engorgemens des glandes & notamment dans ceux qui tiennent d'un caractère scrophuleux. Allié aux setons , aux alkalis fixés intérieurement à petite dose , & aux purgatifs souvent réitérés , on opère par leur moyen des guérisons qui tiennent du prodige. Cette observation devoit réveiller l'attention des Praticiens ; les Chirurgiens en Angleterre , beaucoup plus jaloux des progrès de l'Art , que d'une réputation qui ne s'élève & ne se soutient souvent que par des moyens qui éteignent toute émulation quelconque , ont été en pareil cas , plus loin qu'aucun de toute autre Nation. Ils ont passé un seton selon la direction du périnée , de manière que les orifices fussent éloignés de deux pouces l'un de l'autre , & le succès a répondu à leur attente.

Parmi nombre d'articles accessoires à la matière principale , telle que ceux des affections de la vessie , qui succèdent aux vices de l'urèthre , la

dilatation des uretères , les écoulemens de la prostate , & des vésicules féminales , & l'atrophie des testicules , s'en trouve un qui mérite la plus grande attention , c'est celui qui traite de l'impuissance. Parmi les diverses causes qui amènent cet état déplorable , où l'homme frustré des qualités de son sexe , gémit sur le sort qui le retranche de la société où il porteroit la perspective continuelle de son malheur , la masturbation n'y est point oubliée ; mais ici l'Auteur pense que la maladie arrive trop rarement pour prendre son origine d'une cause qui est si générale. Il va plus loin , il pense & affirme même que la masturbation elle-même fait généralement moins de mal à la constitution , que la coïtion naturelle. Cette opinion est sans contredit une de celles de notre Auteur , qui mérite le plus la censure. Heureusement elle n'est défendue ni par des exemples , ni par des argumens propres à exciter la conviction. Il a paru déjà beaucoup d'Ouvrages , où l'on a détaillé tous les malheurs que cette source cachée verse sur l'humanité ; & quand les livres n'en feroient point mention ; ces squelettes ambulans qui offrent partout la mort , sous les emblèmes de leurs dérèglements , fourniroient assez de preuves pour anéantir les spécieux argumens de notre Auteur.

Toutes ces considérations mises en avant , forment autant d'avenues qui conduisent à l'histoire de la vérole confirmée. Notre Auteur examine ici nombre de points importans , avant de passer aux

détails relatifs aux causes , au diagnostic , au pronostic , & au traitement de la maladie. Il établit la nature des ulcères qui proviennent de la maladie vénérienne , & il fait voir en quoi ils diffèrent de ceux qui primitifs , constituent les chancres. Il compare la matière que ces ulcères rendent avec celle qui sort des chancres , & des bubons. L'opinion de notre Auteur est à cet égard bien différente de celle qui est communément reçue , il prétend qu'elle n'est nullement vénéneuse , d'après plusieurs faits établis sur l'observation & le raisonnement ; faits qui nous paroissent décisifs , & mériter l'attention des Praticiens , & que nous leur laissons à discuter , d'après la communication qu'ils en auront prise dans l'ouvrage même. Cette partie n'est pas moins intéressante que les autres , on y trouve beaucoup d'observations curieuses sur des véroles anciennes , guéries par la sage combinaison du mercure , avec les diverses substances que les circonstances variées demandent. Les propriétés de la racine de gayac , de la falsepareille , de l'opium , & du kina , loin d'être oubliées sont détaillées d'une manière à ne rien laisser à desirer.

Une maladie aussi connue que la maladie vénérienne , dont toutes les formes & apparences ont été étudiées & comparées ensemble sous tous leurs rapports , devoit sans doute avoir sa féméiotique dans un état de perfection , de manière à ne laisser aucun côté à l'erreur. Cependant combien de fois n'arrive-t-il point que les Praticiens les  
plus



plus consommés prennent le change , & ainsi loin de porter à une maladie les remèdes que sa nature connue exige , ils vont puiser à une source étrangère des moyens qui aggravent le mal , loin de le diminuer. Cette méprise semble plus fréquente en Angleterre , & dans les pays chauds , que par-tout ailleurs. La méthode astringente & répercussive , si en vogue parmi les Anglois , & le grand relâchement des organes qui facilite l'absorption , chez les Peuples du midi , font que le virus ne trouvant nul obstacle à son admission , pénètre les détours les plus cachés de la machine , pour affecter les parties qui sont les plus disposées à le recevoir. De-là , nombre d'affections qui en imposent , & qu'on confond avec les maladies des mêmes parties qui ne tiennent en rien du caractère vénérien. Notre Auteur qui a vu nombre d'exemples de pareils écarts , & les suites fâcheuses qui en sont résultées , a cru devoir terminer son travail par un résumé des maladies qui ressemblent à celles qui sont entretenues par un vice vénérien , & qu'on a prises pour elle. Il considère les causes qui ont pu conduire les Praticiens dans de pareilles erreurs , & indique le moyen d'éviter cette surprise.

En publiant cette Traduction , notre intention a moins été notre avantage personnel , que l'utilité dont peut être au Public un Ouvrage travaillé comme celui-ci , sur une longue & heureuse expérience. Nous aurions désiré lui donner plus de clarté , & tronquer bien des répétitions , nous

aurions voulu changer aussi beaucoup de termes qui étant propres à l'Auteur , ne pouvoient être bien compris de ceux qui ne l'ont point entendu. Nous avons pris cette licence dans bien des endroits où le fond de la théorie pouvoit s'entendre malgré cette substitution , mais dans d'autres où ces termes étoient absolument nécessaires , nous avons préféré les laisser , crainte d'altérer l'essentiel , & de nous exposer à des reproches justement mérités. Quelque attention qu'on ait mise à la révision des feuilles , nous ne pouvons nous empêcher d'avouer les erreurs qui s'y sont glissées ; nous en avons passé plusieurs , purement typographiques , pour ne noter que celles qui pourroient changer le sens , si l'on n'y prenoit pas garde , aussi pour peu que le Lecteur soit arrêté par quelque difficulté , nous l'engageons de consulter la notice que nous en avons donné. Puissent nos efforts valoir l'accueil que nous désirons.



---

# TABLE

## DES TITRES.

---

### INTRODUCTION.

SECT. I. De la sympathie.....	pag. 1
SECT. II. Des actions morbifiques qui sont incompatibles les unes avec les autres.....	2
SECT. III. Des facultés des différentes parties du corps, comparées entre elles, d'après leur situation, & leur structure.....	5
SECT. IV. Des parties susceptibles de maladies particulières.....	7
SECT. V. De l'inflammation.....	<i>ibid.</i>
SECT. VI. De la mortification.....	9

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

<b>D</b> U virus vénérien.....	11
SECT. I. De la première origine du virus vénérien.....	12
SECT. II. Il a commencé à se manifester chez l'homme, & dans les parties de la génération..	13
SECT. III. De la nature du virus vénérien.....	<i>ibid.</i>
SECT. IV. De l'acrimonie plus ou moins grande du virus.....	15
SECT. V. De l'identité de nature du virus dans le chancre, & dans la gonorrhée.....	16



## 20 T A B L E

SECT. VI. De la cause de la qualité vénéneuse, si elle provient de la fermentation, ou de l'action des solides.....	20
---	----

### C H A P I T R E I I.

DE la manière dont l'infection vénérienne se communique .....	25
---	----

### C H A P I T R E I I I.

DES différents aspects sous lesquels se présente la maladie vénérienne.....	26
SECT. I. Des variétés de la maladie, dans les différentes constitutions.....	27

### C H A P I T R E I V.

DE la maladie vénérienne, considérée comme cause de quelques autres maladies.....	28
---	----

---

## P A R T I E I I.

### C H A P I T R E P R E M I E R.

DE la gonorrhée.....	31
SECT. I. De l'intervalle entre l'application du poison, & son effet.....	33
SECT. II. De la difficulté de distinguer la gonorrhée virulente, de la simple.....	35
SECT. III. Pourquoi la suppuration n'est pas suivie dans la maladie actuelle, des mêmes effets	

## DES TITRES.

21

salutaires qui l'accompagnent communément dans les autres inflammations.....	36
SECT. IV. De la gonorrhée virulente.....	44
SECT V. Du siège de la maladie dans les deux sexes .....	<i>ibid.</i>
SECT. VI. Des symptômes les plus communs , & de l'ordre de leur apparition. ....	47
SECT. VII. De l'écoulement.....	50
SECT. VIII. De la cordée.....	53
SECT. IX De la manière dont l'inflammation attaque l'urèthre.....	54
SECT. X. Du gonflement des testicules.....	57
SECT XI. Du gonflement des glandes , considéré comme effet de la sympathie.....	61
SECT. XII Des maladies des vaisseaux lymphathiques dans la gonorrhée.....	63
SECT. XIII. Courte Récapitulation des variétés dans les symptômes énoncés.....	64

## CHAPITRE II.

DE la gonorrhée des femmes.....	66
SECT. I. Des preuves qui constatent l'existence de cette maladie chez les femmes.....	69

## CHAPITRE III.

DES effets de la gonorrhée sur la constitution , dans les deux sexes.....	71
--	----

## CHAPITRE IV.

DU traitement de la gonorrhée.....	72
SECT. I. Des différentes méthodes de traitement ; des remèdes évacuans , & des astringens.....	76
SECT. II. Des topiques , ou des différentes sortes	

d'injections irritantes , sédatives , émollientes , &  
astringentes..... 79

C H A P I T R E V.

D U traitement de la gonorrhée des femmes..... 86

C H A P I T R E V I.

D U Traitement général dans la cure de la gonor-  
rhée..... 87

C H A P I T R E V I I.

D U Traitement des symptômes accidentels de la  
gonorrhée..... 92  
SECT. I. Des écoulemens de sang , qui se font  
par l'urèthre..... *ibid.*  
SECT. II Des moyens de prévenir les érections  
douloureuses..... *ibid.*  
SECT. III. Du traitement de la cordée..... 93  
SECT. IV. Du traitement de la suppuration des  
glandes de l'utèthre..... 94  
SECT. V. Du traitement de l'affection de la  
vessie..... *ibid.*  
SECT. VI. Du traitement du gonflement des  
testicules..... 95  
SECT. VII. De la diminution , & de la termi-  
naison des symptômes de la gonorrhée..... 97

C H A P I T R E V I I I.

OBSERVATIONS générales sur les symptômes qui  
subsistent souvent après la guérison de la gonor-  
rhée..... 99



## DES TITRES. 23

SECT. I. Des restes de douleurs qui proviennent de la maladie première.....	101
SECT. II. De la gonorrhée habituelle (Gleet). .....	103

## CHAPITRE IX.

DU traitement des gonorrhées habituelles.....	106
SECT. I. De la méthode constitutionnelle.....	<i>ibid.</i>
SECT. II. De la méthode locale.....	108
SECT. III. Des gonorrhées habituelles des femmes.....	111
SECT. IV. De la cordée qui reste après le traitement de la gonorrhée.....	112
SECT. V. De l'irritation de la vessie après la guérison.....	<i>ibid.</i>
SECT. VI. De la dureté permanente de l'épididyme.....	113

---

## PARTIE III.

### CHAPITRE PREMIER.

<b>D</b> ES maladies qu'on suppose provenir de l'inflammation vénérienne, dans l'urèthre des hommes.....	114
SECT. I. Des rétrécissemens de l'urèthre.....	116

### CHAPITRE II.

DU rétrécissement permanent.....	118
SECT. I. Des bougies.....	121
SECT. II. De la méthode curative propre au rétrécissement permanent.....	123

## 24 T A B L E

SECT. III. Du traitement du rétrécissement, par le moyen de l'ulcération.....	129
SECT. IV. de l'usage des caustiques dans les rétrécissemens.....	133

## C H A P I T R E I I I.

DES rétrécissemens de l'urèthre chez les femmes.	138
SECT. I. Du traitement des rétrécissemens de l'urèthre chez les femmes.....	139
SECT. II. De l'écoulement habituel, qui provient d'un rétrécissement.....	<i>ibid.</i>

## C H A P I T R E I V.

DU rétrécissement accompagné d'une affection spasmodique .....	140
--	-----

## C H A P I T R E V.

DE quelques circonstances qui accompagnent l'usage des bougies, de leur figure, & de leur composition.....	142
SECT. I. Des fausses routes formées par les bougies.....	145

## C H A P I T R E V I.

DES maladies qui viennent à la suite d'un rétrécissement permanent de l'urèthre.....	150
SECT. I. De l'agrandissement de l'urèthre.....	<i>ibid.</i>
SECT. II. De la manière dont les nouvelles ouvertures se font pour donner issue à l'urine.	151
SECT. III. De l'inflammation qui arrive dans les parties qui avoisinent l'urèthre.....	159
SECT. IV. De la manière de traiter l'inflammation des parties qui entourent l'urèthre.....	161

## DES TITRES.

25

SECT. V. Des effets de l'inflammation des parties qui entourent l'urèthre sur la constitution générale du corps.....	163
SECT. VI. Des fistules au périnée.....	164
SECT. VII. De l'opération nécessaire pour les fistules au périnée.....	165

## CHAPITRE VII.

DE quelques autres affections de l'urèthre.....	170
SECT. I. Des affections spasmodiques de l'urèthre <i>ibid.</i>	
SECT. II. De la manière de guérir les affections spasmodiques de l'urèthre.....	172
SECT. III. De la paralysie de l'urèthre.....	174
SECT. IV. Du traitement de la paralysie de l'urèthre.....	175
SECT. V. Des carnosités ou excroissances du canal de l'urèthre.....	<i>ibid.</i>
SECT. VI. Du traitement des excroissances, ou carnosités.....	176

## CHAPITRE VIII.

DU gonflement de la glande prostate.....	177
SECT. I. Du traitement propre au gonflement de la glande prostate .....	184

## CHAPITRE IX.

DES maladies de la vessie, particulièrement de celles qui dérivent des empêchemens à la sortie des urines, dont il a été fait mention ci- dessus.....	185
SECT. I. De ce qu'on doit faire quand l'urèthre & la vessie n'agissent point d'une manière exac- tement alternatives.....	188

SECT. II. De la paralysie de la vessie , à la suite d'un obstacle au passage de l'urine.....	189
SECT. III. Du traitement de la paralysie de la vessie , à la suite d'un obstacle occasionné par la pression, ou par le spasme.....	192

## CH A P I T R E X.

DE la rétention d'urine, & des opérations nécessaires pour la guérir.....	193
SECT. I. Des circonstances où l'on doit laisser le cathéter dans l'urèthre , & dans la vessie.....	201
SECT. II. De l'accroissement des forces de la vessie.....	202
SECT. III. De la dilatation des uretères.....	203
SECT. IV. De l'irritabilité de la vessie , indépendante des obstacles au passage de l'urine.....	204
SECT. V. Du traitement dans les cas de simple irritabilité de la vessie.....	205
SECT. VI. De la paralysie des muscles accélérateurs.....	206

## CH A P I T R E XI.

DE l'écoulement de la mucofité naturelle des glandes de l'urèthre.....	<i>ibid.</i>
SECT. I. De l'écoulement des humeurs de la glande prostate , & des vésicules séminales....	207

## CH A P I T R E XII.

DE l'impuissance.....	209
SECT. I. De l'impuissance qui dépend de l'imagination.....	211
SECT. II. De l'impuissance qui dépend du défaut de la correspondance nécessaire entre les actions des différens organes.....	214



## CHAPITRE XIII.

DE l'atrophie du testicule..... 219

## PARTIE IV.

## CHAPITRE PREMIER.

**D**U chancre..... 225

SECT. I. Du phymosis &amp; du paraphymosis..... 232

## CHAPITRE II.

DU chancre chez les femmes..... 236

## CHAPITRE III.

OBSERVATIONS générales sur le traitement des  
chancres..... 237

SECT. I. De la destruction du chancre..... 240

SECT. II. Du traitement des chancres, & des to-  
piques qui leur conviennent..... 241SECT. III. Du traitement du phymosis, survenu  
au chancre, ou qui en est accompagné..... 244SECT. IV. De l'opération ordinaire propre au  
phymosis, qui est produit par des chancres.... 247

SECT. V. Du traitement général du phymosis.. 249

SECT. VI. Du traitement du paraphymosis, qui  
provient des chancres..... 250SECT. VII. Du traitement des chancres, par les  
remèdes mercuriels, donnés intérieurement.... 252

## CHAPITRE IV.

DU traitement des chancres chez les femmes... 256

## CHAPITRE V.

- DE quelques-unes des suites des chancres , & du traitement qui leur convient..... 257
- SECT. I. Des dispositions à des nouvelles maladies qui ont lieu pendant le traitement des chancres. 258
- SECT. II. Des ulcérations qui ressemblent aux chancres..... 260
- SECT. III. De l'épaississement & endurcissement des parties dont il vient d'être parlé..... 262
- SECT. IV. Des poireaux..... *ibid.*
- SECT. V. Des excoriations du gland , & du prépuce..... 264
- 

## PARTIE V.

## CHAPITRE PREMIER.

DU bubon..... 266

## CHAPITRE II.

DES bubons chez les femmes..... 277

## CHAPITRE III.

DE l'inflammation des bubons , & des signes qui les distinguent des autres tumeurs glanduleuses. 279

## CHAPITRE IV.

RÉFLEXIONS générales sur le traitement des bubons.....	284
SECT. I. De la résolution de l'inflammation des vaisseaux absorbans de la verge.....	288
SECT. II. De la résolution des bubons de l'aîne. <i>ibid.</i>	
SECT. III. De la résolution des bubons chez les femmes.....	289
SECT. IV. Des bubons des autres parties.....	290
SECT. V. De la quantité du mercure nécessaire pour la résolution d'un bubon.....	291
SECT. VI. Du traitement des bubons, lorsqu'ils viennent à suppuration.....	292

## CHAPITRE V.

DE quelques-unes des suites des bubons.....	295
---	-----

## PARTIE VI.

## CHAPITRE PREMIER.

DE la vérole.....	302
SECT. I. De la nature des ulcères qui proviennent de la vérole.....	304
SECT. II. De la matière que rendent les ulcères dans la vérole, & de sa comparaison avec celle des chancres & des bubons.....	308
SECT. III. Des effets locaux, à la suite de l'infection générale, considérés comme critiques, & de la fièvre symptomatique.....	316

SECT. IV. Des formes locales & constitutionnelles de la maladie , en tant qu'elles n'ont rien de commun entre elles.....	319
SECT. V. De la prétendue terminaison de la vérole en d'autres maladies.....	320
SECT. VI. De la distance spécifique de l'inflammation vénérienne.....	321
SECT. VII. Des parties les plus susceptibles du virus vénérien , du tems , & de la manière dont elles en sont affectées , ce qu'on entend par contagion , disposition & action. — Précis de cette doctrine.....	322

## C H A P I T R E II.

DES symptômes de la vérole.....	334
SECT. I. Des symptômes du premier degré de la vérole.....	337
SECT. II. Expériences faites pour déterminer les progrès & les effets du virus vénérien.....	344
SECT. III. Des symptômes du second degré de la vérole.....	347
SECT. IV. Des effets du virus sur la constitution.....	349

## C H A P I T R E III.

OBSERVATIONS générales sur le traitement de la vérole.....	351
SECT. I. De l'usage du mercure dans le traitement de la vérole.....	355
SECT. II. De la quantité de mercure nécessaire dans le traitement.....	362
SECT. III. Des effets sensibles du mercure sur les parties.....	364
SECT. IV. De l'action du mercure.....	366
SECT. V. Des différentes méthodes de donner le	



## DES TITRES.

31

mercure , soit extérieurement , soit intérieure- ment.....	368
SECT. VI. Du traitement de la maladie dans le second ou troisième degré.....	375
SECT. VII. Du traitement local.....	378
SECT. VIII. Des abcès & de l'exfoliation.....	379
SECT. IX. Des nodosités sur les tendons , les ligamens , & les aponévroses.....	381
SECT. X. De la manière de corriger quelques- uns des effets du mercure.....	<i>ibid.</i>
SECT. XI. De la manière d'être des différentes préparations mercurielles , lorsqu'elles sont por- tées dans la circulation.....	385
SECT. XII. De l'opération du mercure sur le virus.....	388
SECT. XIII. De la gomme gayac , & de la racine de falsepareille , considérées comme médi- cament dans le traitement de la maladie véné- rienne.....	391

## CHAPITRE IV.

DES effets qui restent après la guérison de la maladie vénérienne , & des maladies qui sont quelquefois produites par le traitement.....	393
SECT. I. Observations générales sur les médica- mens qu'on donne ordinairement pour guérir la vérole.....	396
SECT. II. De la continuation de la salivation..	402

## CHAPITRE V.

DE la manière de prévenir la maladie véné- rienne.....	403
---	-----

# PARTIE VII.

## CHAPITRE PREMIER.

**D**ES maladies qui ressemblent à la vérole , & sur lesquelles on s'est mépris en les prenant pour elle..... 405

**SECT. I.** Des maladies occasionnées par des dents transplantées , & qu'on a supposées être vénériennes..... 418



## INTRODUCTION.

DEUX motifs nous engagent à publier cet Ouvrage : l'espérance , qu'il pourra mériter l'attention du public , par plusieurs observations nouvelles , qu'il renferme ; & le désir de révéndiquer nos droits sur certaines opinions , que quelques auteurs se sont appropriées.

On rencontrera souvent dans le cours de ce traité , plusieurs idées sur l'économie animale , qui nous sont absolument particulières ; c'est pourquoi il est nécessaire que nous en développions ici quelques-unes , afin qu'on ne soit pas embarrassé sur la signification des termes dont nous nous sommes servi.

### I. De la Sympathie.

La sympathie , selon nous , peut se diviser en universelle , & en particulière.

La sympathie universelle , est celle dans laquelle tout l'ensemble du corps sympathise avec quelque sensation , ou action ; & la particulière , celle où une , ou plusieurs parties distinctes , sympathisent avec quelque sensation , ou action locale.

La sympathie universelle , varie selon les différentes affections morbifiques ; mais on en reconnoît cependant deux espèces principales dans la maladie vénérienne ; savoir , *la fièvre symptomatique* , & *la fièvre hectique*. La fièvre symptomatique qui est un effet immédiat de quelque lésion locale , parvient rarement dans la maladie vénérienne à un haut degré , sous quelque forme qu'on la considère , excepté peut-être dans le cas du gonflement d'un testicule , qui lui-même est l'exemple d'une sympathie particulière. Aussi , regardons-nous ici la fièvre symptomatique , comme une sympathie universelle , qui dérive d'une sympathie particulière. La fièvre hectique est une sympathie universelle , accompagnée d'une maladie locale , que les forces du corps ne peuvent dompter. Elle a lieu

## 2 INTRODUCTION.

plus souvent, & à un plus haut degré, dans la *vérole confirmée*, que dans aucun autre état de la maladie.

Nous subdiviserons la sympathie particulière en *éloignée*, en *contigüe*, & en *continue*. Nous entendons par sympathie *éloignée*, celle, dans laquelle il ne paroît pas exister entre deux parties de connexion visible, au moyen de laquelle on puisse rendre compte des effets qui se manifestent sur l'une, ou sur l'autre, comme par exemple, la douleur de l'épaule dans une inflammation du foie. La *contigüe* est celle où il ne paroît y avoir d'autre connexion, que celle, qui dérive de la proximité, ou du contact des parties séparées, comme la sympathie de l'estomac, & des intestins, avec les tégumens du bas ventre. Enfin, nous indiquerons par le terme de *continue*, la sympathie, où il n'y a point d'interruption de parties, & dans laquelle la sensation diverge en tous sens du point d'irritation, comme d'un centre. Cette espèce de sympathie est plus commune que les autres : nous en avons un exemple dans le progrès de l'inflammation.

### II. Des actions morbifiques, qui sont incompatibles les unes avec les autres.

Il arrive souvent, que dans plusieurs cas, où la nature de la maladie n'est pas bien connue, l'on soupçonne non-seulement la présence de la maladie vénérienne, mais on la suppose encore compliquée avec d'autres maladies, telles que la gale, & le scorbut : de-là ces dénominations vicieuses de gale & de scorbut compliqué avec la maladie vénérienne, qui selon nous, ne peuvent partir que d'un grand fond d'ignorance. De pareils cas que nous n'avons jamais vu, nous paroissent incompatibles avec les principes de l'action morbifique dans l'économie animale. Nous sommes persuadés en effet, & nous tenons pour un principe incontestable, que deux actions, ne peuvent point agir sur la même constitution, ni sur la même partie dans un seul & même temps. Deux différentes fièvres par exemple, ne peuvent point exister à-la-fois chez le même individu, ni deux maladies locales sur la même partie ; or



comme la maladie vénérienne , lorsqu'elle attaque la peau , a beaucoup de ressemblance avec les maladies communément appellées *scorbutiques* , on les suppose alors souvent unies , & existantes dans la même partie.

Ce qu'on a communément nommé *constitution scorbutique* , n'est autre chose , qu'une disposition du corps , extrêmement susceptible d'une action capable de produire des éruptions sur la peau , toutes les fois qu'une cause immédiate la déterminera. Or comme il y a des parties du corps humain , qui en sont plus susceptibles que d'autres , il n'est point étonnant qu'une cause immédiate , très-légère , suffise alors pour en fixer l'effet. Mais de ce qu'une constitution est susceptible d'une maladie , cela n'empêche point , qu'elle ne le soit également d'une autre. Le même homme peut être attaqué à-la-fois de la vérole , & de la petite vérole ; c'est-à-dire , que la petite vérole peut se déclarer chez lui , au moment où il est infecté du vice vénérien ; alors les deux maladies peuvent se manifester ensemble , mais jamais sur les mêmes parties. Si l'une & l'autre étoient des suites de la fièvre , & que chacune l'accompagnât de près , vers le même-temps ; alors il seroit impossible à l'une & à l'autre de manifester à - la - fois leurs éruptions respectives , même dans des parties différentes , car les fièvres , qui les précèdent , ne peuvent avoir été coéxistantes.

D'après ce principe , nous pensons , pouvoir hardiment proposer les questions suivantes. Le manque de succès de l'inoculation , dans quelques circonstances , & la faculté de résister aux effets ordinaires des miasmes vénéneux ou pestilentiels , ne proviendroient-ils point de ce que certains individus sont attaqués en même-tems de quelque autre maladie , & par conséquent incapables d'une nouvelle action ? Ne seroit-ce pas du même principe , que dériveroit la grande différence de l'intervalle , qui s'observe dans plusieurs cas , entre l'application de la cause , & l'apparition de la maladie qu'elle produit ? Une personne , par exemple , est inoculée , & , comme nous en avons été témoin , la piqûre ne s'enflamme qu'au quatorzième jour. Ne pourroit-on pas rendre raison d'un pareil phénomène ,

en disant qu'il existe au tems-même de l'inoculation, une autre maladie dans la constitution ? La guérison de quelques maladies, telles que la suppression, ou la cure d'une gonorrhée par une fièvre, ne dépendroit-elle pas de ce principe ?

L'exemple d'un des cas, que m'a fourni ma propre observation, servira à éclaircir de plus en plus cette opinion. Le Jeudi 16 Mars 1775, j'inoculai un enfant, & l'on remarqua que les piqûres que j'avois faites étoient assez grandes, lors de l'opération : le Dimanche suivant 19, les signes de l'infection reçue, furent évidens ; on appercevoit une légère inflammation, ou rougeur autour de chaque piqûre, & il s'éleva sur la surface de la peau une petite tumeur. Le 20 & le 21, l'enfant eut la fièvre ; mais comme l'inflammation n'avoit pas fait le moindre progrès, dès le 19, je déclarai que ce n'étoit pas la fièvre varioleuse. Le 22, il se fit une éruption considérable, qui étoit évidemment la rougeole, les petits ulcères factices des bras, parurent vouloir se cicatrifer, ils étoient moins enflammés. Le 23, le corps fut couvert de rougeole, & les piqûres des bras étoient dans le même état que le jour précédent. Le 25, la rougeole commença à disparaître, & les deux jours suivans, les piqûres reparurent un peu rouges. Le 29, l'inflammation augmenta, & il s'étoit formé un peu de matière. La fièvre revint le 30, & au tems régulier, la petite vérole se manifesta, parcourut ses périodes ordinaires, & se termina favorablement (1). Le même phénomène pouvant s'observer dans la

---

(1) M. Cruikshank rapporte un cas semblable (1) » J'inoculai, dit-il, l'été dernier une fille, à *Parsons Green*, & huit jours après, la rougeole se déclara, sans qu'il s'ensuivît le moindre changement dans l'endroit où j'avois fait l'insertion de la matière varioleuse. Cette fille paroissoit tout à-fait bien, & je ne pouvois plus appercevoir la piqûre, que j'avois faite. La rougeole suivit son cours ordinaire d'environ quatorze jours, & au commencement de la quatrième semaine après l'inoculation, la piqûre du bras commença à s'enflammer, & il se forma une belle pustule varioleuse, qui fut suivie de l'éruption ordinaire. La malade eut la petite vérole d'une espèce très-bénigne, malgré qu'elle eût été très-malade de la rougeole, & guérit «

(1) *Remarks on the Absorption of Calomel from the internal surface*

## INTRODUCTION.

3

maladie vénérienne, qui se manifeste également à différentes époques après l'infection, pourquoi ne l'expliqueroit-on point d'après le même principe ?

### III. *Des facultés des différentes parties du corps, comparées entre elles, d'après leur situation & leur structure.*

Les parties affectées, comme nous aurons occasion de l'observer, entrent plus aisément en action, & continuent d'agir avec plus d'énergie, lorsqu'elles sont près de la source de la circulation, que lorsqu'elles en sont éloignées; car le cœur exerce son influence sur les différentes parties du corps, à raison de sa proximité avec elles; or plus celles-ci en sont éloignées, plus aussi leur puissance est moindre.

Cette idée sera peut-être mieux éclaircie par un exemple pris en pathologie, que par aucun autre que nous fourniroient des actions qui se passent dans l'état de santé.

En effet deux parties situées à des distances inégales du cœur, ne pouvant être mises en action, en santé, avec une force égale, nous ne pouvons conséquemment tirer de la considération de cet état, aucune preuve comparative, propre à faire conclure en faveur de notre système. Nous observerons en passant, que toutes les parties vitales sont près du cœur.

On voit donc dans les maladies, la mortification, qui est causée par débilité, avoir plus souvent lieu dans les extrémités, que dans les autres parties, surtout si la personne est grande; le cœur ne poussant pas vers elles le sang avec autant de force que vers les autres. Dans une telle circonstance, ceux qui sont affligés; d'hémiplégie, meurent souvent d'une mortification, qui a lieu sur les extrémités du côté paralysé. Dans quelques-uns de ces cas, les artères se rompent, & ainsi donnent lieu à

---

*of the mouth; accompanied with a preliminary sketch of the History, and principal doctrines of absorption in human Bodies. In a Letter to M. Clare, By William Cruikshank A. M. Reader in Anatomy.*

*London, M. D C C L X X I X.*

A 3

l'extravasation du sang, d'où nous pouvons inférer, que dans l'état de santé, elles sont vraisemblablement en proportion plus foibles. On observe que cette sorte d'extravasation commence communément aux extrémités. Ce principe que nous établissons, est de la dernière évidence, non-seulement dans ces deux maladies; mais encore dans toutes celles qui peuvent affecter le corps humain. Il se manifeste surtout par la facilité avec laquelle les maladies paroissent, & se continuent sur les parties éloignées de la source de la circulation, comme aussi par la difficulté, qu'elles ont à se guérir.

Les parties ne diffèrent pas seulement dans leurs actions respectives, relativement à ce qu'elles sont plus voisines; ou plus éloignées du cœur, mais aussi selon leur structure particulière, d'où proviennent les différences qui surviennent dans le progrès des maladies, & dans les opérations naturelles en santé.

La machine animale étant composée de différentes substances, telles, que des muscles, des tendons, du tissu cellulaire, des ligamens, des os, des nerfs, &c.; on peut en comparant chacune de ces parties entr'elles, observer les progrès des maladies, & leurs actions respectives, relativement à la guérison; & sous ce rapport, on trouve qu'elles diffèrent extrêmement les unes des autres. Nous n'avons pu jusqu'à présent déterminer à quel point ces différences ont lieu dans toutes les maladies; nous serions cependant portés à croire que, dans les maladies spécifiques, telles, que les écrouelles, & le cancer, il n'y a généralement pas de différence dans le mode d'action, relativement à la structure des parties (1), ces maladies produisant toujours les mêmes effets dans les organes, qui en sont susceptibles. Il n'en est pas de même dans les maladies accidentelles, celles-ci manifestent une grande différence dans leurs effets, lorsque les organes qu'une pareille cause affecte,

---

(1) Nous n'entendons pas parler ici des parties, qui ont une plus grande tendance aux maladies spécifiques, que n'en ont plusieurs autres, comme les vaisseaux lymphatiques aux écrouelles, le sein à l'af-  
fection cancéreuse.



sont abandonnés à l'action que leur nature détermine, ainsi qu'on l'observe très-bien dans la maladie vénérienne. Cette différence paroît consister principalement dans les degrés de force & de foiblesse, avec lesquels elles résistent aux actions morbifiques. Plus ces efforts dans la constitution primitive des organes sont moindres; moins aussi ces organes sont en état de résister à la maladie; de-là la raison pourquoi les os, les tendons, les ligamens, & le tissu cellulaire manifestent leurs actions morbifiques d'une manière plus lente que les muscles, ou la peau. Ce principe est applicable à la maladie vénérienne.

IV. *Des parties susceptibles de maladies particulières.*

Il est des parties beaucoup plus susceptibles que d'autres, de maladies spécifiques. Certains virus se fixent dans différens endroits du corps, comme si ce siège leur eût été particulièrement annexé. La peau, par exemple, est attaquée de ce qu'on appelle communément des éruptions scorbutiques, & de plusieurs autres espèces de maladies; elle est aussi le siège de la petite vérole, & de la rougeole, comme le gosier l'est de l'hydrophobie, & de la coqueluche. Les écrouelles attaquent le système absorbant, & sur-tout les glandes. Les mammelles, les testicules, & les glandes conglomérées, sont le siège du cancer. La vérole affecte plus facilement la peau, le gosier, le nez, que les os, & le périoste, & ces dernières parties d'un autre côté, sont plus sujettes aux influences de ce virus, que les parties vitales, qui n'en sont peut-être nullement susceptibles.

V. *De l'inflammation.*

Nous considérons l'inflammation ordinaire, comme un accroissement de force des plus petits vaisseaux d'une partie, combiné avec un mode particulier d'action, au moyen duquel ils peuvent produire les effets suivans; savoir, d'unir les parties du corps, les unes avec les autres; de former du pus; & de détruire

quelques parties des solides. Ces effets ne dépendent pas d'un simple accroissement d'action, ou d'une dilatation des vaisseaux; mais d'une action particulière, qu'on n'a peut-être jamais compris jusqu'ici.

Nous renfermons sous les dénominations suivantes, ces trois effets de l'inflammation; savoir, l'inflammation *adhésive*, celle, qui tend à unir les parties; l'inflammation *suppurative*, celle qui forme le pus, & l'inflammation *ulcéralive*, celle qui détruit & emporte les parties.

Dans l'inflammation adhésive, les artères épanchent une lymphe coagulable, qui devient le moyen d'union des parties séparées. Cette lymphe coagulable cependant, ne produit point cet effet par sa simple extravasation, mais parce qu'elle a subi quelque changement avant que les artères ne l'aient versé. En effet, on la trouve dans les veines enflammées, entièrement coagulée sur la surface interne du vaisseau, ce qui n'auroit pas eu lieu, si elle n'avoit été qu'extravasée. Dans l'inflammation suppurative, le sang éprouve, avant de sortir des artères, un changement encore plus considérable, qui le transforme en pus. Il est probable, que ce changement a beaucoup de rapport à celui qu'on observe dans le travail des sécrétions. Ce ne sont point les artères qui, dans l'inflammation ulcéralive, détruisent & emportent les parties; ce sont les vaisseaux absorbants, qui sont pour lors mis en action.

Les artères doivent jouir d'une disposition & d'une action différente, dans les deux premières espèces d'inflammation; car on ne sauroit considérer l'inflammation suppurative, comme un simple accroissement de l'action propre à l'adhésive, puisque les effets en sont tout à-fait différens. Il n'en est pas de même dans la troisième espèce, où il n'y a probablement point de changement d'action dans les artères autre que celui qu'on observe dans la seconde; l'action des vaisseaux absorbants est seulement surajoutée à cet état, d'où il arrive que les parties solides, & les artères elles-mêmes, sont détruites & emportées.

VI. *De la mortification.*

On observe deux espèces de mortifications ; l'une précédée par l'inflammation , & l'autre qui ne l'est point. Mais comme les cas de mortification , dont nous parlerons dans cet Ouvrage , sont tous de la première espèce , ce sera à celle-ci seule , que nous bornerons nos observations.

Nous regardons l'inflammation comme une action augmentée de la puissance vivifiante , qui appartient naturellement à une partie. Dans les inflammations salutaires , cet accroissement d'action est probablement accompagné d'une augmentation de cette puissance , qu'on ne retrouve point dans les inflammations , qui se terminent par la mortification. Dans celles-ci au contraire , on observe une diminution de cette puissance , qui combinée avec un accroissement d'action , devient cause de mortification , en détruisant l'équilibre , qui doit subsister entre la puissance dont nous parlons , & l'action propre de chaque partie.

Si ces données sur la mortification sont bien fondées , il sera facile d'établir sur elles une pratique raisonnée ; mais qu'il nous soit permis auparavant , de jeter un coup d'œil sur le traitement , qui a été recommandé jusques ici en pareil cas , pour faire voir combien peu il s'accorde avec notre théorie.

Il est évident , que jusqu'ici dans la pratique ordinaire , on n'a eu égard qu'à la foiblesse , sans faire aucun cas de l'action augmentée ; aussi n'a-t-on tenté d'autres remèdes , que ceux qui tendent à relever l'action affaissée , dans la vue d'écarter la foiblesse. On a donné le kinkina , la confection cardiaque , la serpentinaire , &c. , à des doses aussi fortes , que les circonstances paroïssent l'exiger , ou que la constitution pouvoit les supporter ; & par ce moyen on a produit une apparence de force artificielle , ou momentanée , tandis que ce n'étoit qu'un accroissement d'action. Le vin , & les cordiaux , ont été administrés d'après de bons principes ; mais il est des raisons très-plausibles , pour ne pas en recommander l'usage , fondées sur

l'effet général , que produisent tous les cordiaux , qui est d'augmenter l'action sans donner une force réelle. Aussi les puissances actives du corps retombent-elles ensuite dans l'affaissement à proportion qu'elles ont été relevées , & ainsi l'on perd beaucoup sans rien gagner ; car il n'est plus possible dans tous les cas , de rétablir les puissances du corps , dès qu'une fois on les a laissé s'affoiblir au-delà d'un certain point.

Le traitement local a été aussi absurde , que l'universel. On a scarifié les parties jusqu'au vif , afin de pouvoir y appliquer des stimulans , & des antiseptiques , tels que la térébenthine , les baumes les plus chauds , & quelquefois des huiles essentielles : on a aussi fait usage des fomentations chaudes , dans la vue de rappeler la vie ; mais la chaleur augmente toujours l'action , & les stimulans ne conviennent pas toutes les fois que les actions sont déjà trop violentes.

D'après les principes , que nous venons de poser , le kinkina est le seul médicament , sur lequel on puisse compter , parce qu'il augmente les puissances , & qu'en même-tems il diminue l'action. Dans plusieurs cas l'opium , quoi qu'il ne donne pas une force réelle , aura une efficacité particulière , par la diminution qu'il opère dans l'action , & réellement nous en avons observé les bons effets , soit quand il étoit donné intérieurement à fortes doses , soit quand on l'appliquoit extérieurement. Il est bon de tenir les parties fraîches , & de ne leur appliquer que des topiques froids. C'est une pratique , dont on ne doit pas s'écarter dans les mortifications , qui accompagnent la maladie vénérienne.





# T R A I T É

## D E S

### MALADIES VÉNÉRIENNES.

---

#### P R E M I È R E P A R T I E.

#### C H A P I T R E P R E M I E R.

---

##### *Du virus vénérien.*

**L**A maladie vénérienne provient d'un délétère, qui étant le produit d'une maladie, & capable par lui-même d'en produire une semblable, doit être appelé, *virus morbifique*, pour le distinguer des autres poisons, que les règnes animal, végétal, & minéral, fournissent.

Il y a plusieurs espèces de virus morbifiques, qui ont tous leurs manières particulières d'infecter le corps. Nous appellons virus morbifiques *simples*, ceux, qui infectent le corps, en bornant leurs effets à une seule partie, ou en les transmettant à toute la machine, sans cependant pouvoir agir des deux manières, & *composés*, ceux qui ont en même-tems un effet local & universel. Le virus vénérien, une fois communiqué au corps humain, a la propriété de se propager, & de se multiplier lui-même; & comme il peut aussi agir dans un lieu

déterminé, & universellement par tout le corps, il est un virus morbifique composé. Comme tous les virus de même nature, il peut être communiqué à d'autres par toutes les manières différentes dont on peut le recevoir, & toujours il produit la même maladie, qui alors se manifeste sous l'une ou l'autre de ses formes.

### I. *De la première origine du virus vénérien.*

Quoique ce soit dans l'Histoire moderne, où il soit fait mention de la première apparition de ce virus, cependant le tems précis de son origine, & la manière dont il s'est manifesté, ont jusqu'à présent éludé toutes les recherches; & l'on doute même encore, si c'est en Europe, qu'il exista d'abord, ou s'il y fut apporté de l'Amérique. Nous n'entreprendrons pas de discuter cette question; on peut voir dans l'ouvrage d'Alstruc les faits, les autorités, & les argumens, qui ont été soutenus en faveur de la dernière opinion; quant à la première on peut consulter un petit Traité anonyme, publié en 1751 (1). L'Auteur paroît y avoir bien approfondi la matière, & autant qu'on peut se fonder en raisonnement sur un sujet de cette espèce, il prouve, que la maladie n'a point été apportée des Indes Occidentales. Non content de cette opinion, il prétend prouver qu'elle a pris sa première origine en Europe; mais il n'est pas également heureux sur ce point. Le sujet est trop épineux, & le défaut d'un nombre suffisant des faits, laisse trop de champ aux conjectures.

Nous ne chercherons donc pas à approfondir davantage cette question; peu nous importe en effet de savoir à quelle époque, & dans quel pays cette maladie a pris naissance; cependant nous pouvons en général affirmer, que comme les animaux ne sont pas naturellement formés dans un état de maladie, ni disposés à éprouver spontanément les affections de ce genre; quoiqu'ils soient susceptibles des impressions capables de les produire, les maladies n'en doivent pas moins être regardées comme provenant des impressions faites sur le corps: & comme l'homme est probablement susceptible d'un plus grand nombre d'impressions qu'aucun autre animal, qui

---

(1) Intitulé » Dissertation sur l'origine de la Maladie Vénérienne, dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été apportée d'Amérique, mais qu'elle a commencé en Europe par une maladie épidémique, traduite d'un manuscrit original d'un Médecin distingué, A Londres, chez Robert Griffiths, 1751 4.

deviennent cause immédiate des maladies, & qu'il est d'ailleurs le seul animal, qui se fait des impressions artificielles sur lui-même, il est aussi sujet à une plus grande variété de maladies. C'est vraisemblablement dans un de ces états formés par lui-même, qu'il a reçu l'impression première, qui fut la cause originelle de la maladie vénérienne.

## II. *Le virus a commencé à se manifester dans l'espèce humaine, & dans les parties de la génération.*

De quelque manière que ce virus ait pris naissance, il est certain qu'il a commencé à paroître dans l'espèce humaine, puisque nous ne connoissons aucun autre animal qui soit capable d'en être infecté. Il est aussi probable que les parties de la génération en ont été les premières affectées; car s'il avoit eu lieu dans toute autre partie du corps, il ne se seroit probablement jamais propagé au-delà de la personne, sur laquelle il se seroit manifesté pour la première fois, & conséquemment il n'auroit jamais été connu; mais ayant son siège dans les parties de la génération, seul moyen de connection naturelle entre un être & un autre, excepté entre la mère & l'enfant, il s'est trouvé dans l'endroit le plus favorable à sa propagation. Or, comme nous verrons ci-après, dans l'histoire de la maladie même, qu'aucun effet propre de ce virus, lorsqu'il est passé dans les humeurs, ne peut être communiqué à un autre individu, nous sommes nécessités à conclure, que son premier effet a été local.

## III. *De la nature du virus vénérien.*

Si nous ne connoissons pas la nature du virus en lui-même, au moins n'ignorons-nous pas les effets, qu'il produit sur le corps humain. Il est communément sous forme de pus, ou uni avec le pus, ou avec quelque sécrétion de ce genre; & quand il est communiqué à d'autres, il produit une matière de même nature, ce qui prouve qu'il est une suite générale, mais non pas nécessaire de l'inflammation. C'est pourquoi il produit, & il excite presque toujours une inflammation dans les parties infectées. Outre l'inflammation qui survient alors, ces parties ont encore un mode particulier d'action différent de tous ceux, qui accompagnent l'inflammation; & c'est ce mode spécifique d'action, qui produit la qualité spécifique dans la matière. La présence de l'inflammation n'est pas nécessaire pour entretenir ce mode particulier d'action, parce que le virus continue à se former long-tems après que les signes

de l'inflammation ont dispartu. Les faits suivans mettent cette doctrine en évidence : des hommes attaqués seulement de ce qu'on appelle une gonorrhée habituelle ( G L E E T ) ou un chancre , qui est sur la voie de la guérison , donnent la maladie à des femmes qui sont saines : & l'on observe nombre de gonorrhées virulentes , se manifester sans le moindre signe apparent d'inflammation.

L'inflammation chez les femmes est souvent très-légère , & quelquefois on n'en voit pas le moindre symptôme ; & cependant on en a vu donner l'infection à des hommes , même sans avoir eu elles-mêmes des symptômes d'inflammation , ni de la maladie , sous aucune forme quelconque. C'est pourquoi l'inflammation , & la suppuration quand elles existent , ne sont que des conséquences d'une modification particulière d'action ; vu que l'activité avec laquelle elles agissent , dépend plus de la nature de la constitution du sujet , que de celle du virus dont il est infecté.

De même la formation du pus , quoique une suite très-ordinaire de cette maladie , ne lui succède cependant pas toujours constamment ; car l'on voit quelquefois l'inflammation produite par le virus vénérien , ne point se terminer par la suppuration : nous soupçonnons qu'une telle inflammation approche beaucoup du caractère de l'inflammation éréthéléuse. C'est le pus qui est produit avec , ou sans inflammation , qui seul contient le virus , car le virus vénérien ne peut exister sans la formation du pus. C'est pourquoi l'individu où l'on n'observera d'autres symptômes qu'une irritation vénérienne sous quelque forme qu'elle se présente , sans écoulement quelconque , ne pourra communiquer la maladie à d'autres. Il faut donc , pour que la maladie se communique , que l'action vénérienne ait d'abord eu lieu ; que le pus se forme ensuite , & qu'il ait été appliqué à une personne saine , ou à une partie de cet individu.

En effet , mille exemples démontrent chaque jour , que le pus seul peut propager cette maladie. Des hommes mariés contractent la maladie , & n'en ayant pas même le soupçon , ils cohabitent avec leurs femmes des semaines entières. A la première apparition des symptômes ils cessent naturellement de se voir ; cependant dans ces cas la pratique ne nous a jamais prouvé que la maladie ait été communiquée , excepté lorsqu'ayant fait peu d'attention aux symptômes , l'habitation a continué d'être mutuelle long-temps après que l'écoulement avoit paru. Nous avons même quelquefois été , pour sauver les apparences , jusqu'à conseiller aux maris de cohabiter avec leurs femmes , ce qui a eu lieu impunément. Nous pourrions même aller en-



encore plus loin , en permettant à tout homme attaqué de gonorrhée , de voir des femmes saines , en prenant soin toutefois de nettoyer les parties de la matière qui les abreuve , en injectant d'abord l'urèthre , en urinant ensuite , & en lavant le gland.

Le pus qui est imprégné de ce virus , venant à toucher une partie vivante , y cause une irritation , & l'inflammation en est la suite ordinaire. Il faut pour cela , ou qu'il soit appliqué dans un état de fluidité , ou qu'il soit rendu fluide par les humeurs de la partie , sur laquelle on l'applique ; car il n'y a point d'exemple , que l'infection se soit communiquée en forme de vapeur , comme il arrive à l'égard de plusieurs autres virus.

#### IV. *De l'acrimonie plus ou moins grande du virus.*

L'humeur vénérienne doit dans tous les cas être la même ; car une quantité de cette matière ne peut pas avoir un plus grand degré de vénénosité qu'une autre , & s'il y a quelque différence , elle ne consiste qu'en ce que cette matière est plus ou moins délayée , mais il n'y en aura aucune dans ses effets. On pourroit cependant imaginer qu'elle peut être délayée au point qu'il ne lui reste plus de qualité irritante. Ainsi un fluide capable de stimuler les nerfs gustatifs de la langue peut être délayé au point de perdre cette faculté. Mais si le virus peut exciter , par son irritation , l'action de la partie à laquelle il est appliqué , il n'en fait pas davantage ; l'action sera alors la même , quelque grande ou quelque petite que soit la quantité , & quelque forte ou quelque foible qu'en soit la dissolution.

L'expérience nous apprend qu'il n'y a point de différence dans la matière purulente , & que les différens degrés de force qu'elle a , ne peuvent point opérer de variations dans la maladie ; car il est constant que la même matière affecte très-différemment différentes personnes. Deux hommes ayant eu commerce avec la même femme , & gagné tous deux la même maladie , on verra chez l'un une gonorrhée virulente , ou un chancre , tandis que l'autre n'aura qu'une légère gonorrhée. J'ai vu le même homme donner la maladie à différentes femmes , dont les unes l'ont eue très-grave , & les autres très-légère. On peut appliquer au chancre le même raisonnement. Les variations des symptômes , qu'on observe chez différentes personnes , dépendent à la fois de la constitution & de la disposition présente du malade au mo-

ment de l'infection. Ce qui arrive dans l'inoculation de la petite vérole, donne une force nouvelle à cette opinion. Que les symptômes qui accompagnent la maladie chez la personne qui a fourni la matière varioleuse, soient bons ou mauvais ; que ce soit d'un malade qui a eu un grand nombre des pustules, ou d'un autre qui n'en a eu que peu, qu'on la prenne ; que la petite vérole soit d'une espèce confluyente ou distincte ; qu'on employe dans le procédé une grande ou une petite quantité de matière, l'effet sera toujours le même. Cette singularité ne pouvoit être connue que par le grand nombre d'individus qui ont été inoculés dans ces différentes circonstances.

*V. De l'identité de nature du virus dans le chancre, & la gonorrhée.*

Plusieurs ont supposé que la gonorrhée & le chancre étoient l'effet de deux virus différens ; cette opinion semble avoir quelque fondement, si l'on ne considère que les signes des deux maladies & le traitement qu'on leur administre, moyen unique que nous ayons dans beaucoup trop de cas, pour juger de la nature de beaucoup de maladies. Si cependant on examine cette question sous un autre point de vue, & si on a recours à des expériences sur le résultat desquelles on puisse absolument compter, on trouvera que cette assertion est tout-à-fait erronée.

Si nous suivons pas à pas la manière, dont le virus vénérien a été communiqué aux habitans des isles de la mer du Sud, nous trouverons les circonstances propres à éclaircir cette question. Comme il n'est fait mention d'aucune gonorrhée observée à Otaheity, on a cru que ce devoit être le chancre, qui, le premier, parut dans cette isle, & qu'il n'y avoit que lui qui pût y être propagé, par la raison que la gonorrhée ne s'y étant point déclarée, il lui étoit impossible de s'y manifester. Mais si nous avons à raisonner sur la probabilité de toutes les circonstances, qui accompagnèrent les voyages, qu'on a fait dans cette partie du monde, nous pourrions en conclure le contraire ; car il est presque impossible de porter un chancre pendant un si long voyage, sans qu'il en résulte la destruction de la verge ; au lieu que nous savons par expérience, qu'une gonorrhée peut durer un très-long espace de temps. On lit d'ailleurs dans le voyage du Capitaine Cook, que les habitans d'Otaheity, qui furent infectés de cette maladie, allèrent à la campagne, & s'en guérirent ; mais qu'elle devint incurable, lorsqu'elle se changea

en vérole, ce qui démontre, que la maladie, dont ils étoient attaqués, étoit une gonorrhée; car on fait qu'il n'y a que la gonorrhée, qui puisse être guérie par des moyens aussi simples: de plus si ç'eût été un chancre, & qu'ils eussent connu les moyens de le guérir, n'auroient-ils pas aussi pu guérir la vérole?

Le Capitaine Wallis partit de Plymouth en Août 1766, & arriva à Otaheity, en Juillet 1767, onze mois après son embarquement; or, si personne de l'équipage, lorsqu'il mit à la voile, n'avoit pas la maladie, il est presque impossible, qu'aucun ait pu la contracter pendant le voyage. C'est un espace de tems qui paroît trop long pour la durée d'une gonorrhée. Mais supposons même, que le Capitaine Wallis l'y ait apportée dans son vaisseau, & qu'un ou deux de ses matelots en fussent attaqués; comme il y resta cinq semaines, il est très-possible, & même très-probable, qu'ils auroient pu la communiquer promptement, & de manière à devenir la cause de l'infection de tout l'équipage; mais comme cela n'est pas arrivé, il est à présumer que le Capitaine Wallis ne l'y a point apportée.

M. de Bougainville quitta la France en Décembre 1766, mais il mouilla à différens endroits, où quelqu'un de ses gens a pu avoir gagné la maladie; le dernier endroit où il s'arrêta, fut Rio de la Plata, qu'il quitta en Novembre 1767, & arriva cinq mois après à Otaheity, en Avril 1768. Cet intervalle de tems s'accorde mieux avec la durée ordinaire de la maladie, que la longueur du voyage du Capitaine Wallis; c'est pourquoi, d'après cette circonstance, il paroît plus probable que c'est M. de Bougainville qui l'y a apportée. D'ailleurs, il est vraisemblable, qu'il lui a été impossible de garantir ses gens de la maladie vénérienne, aussi bien que Wallis; car celui-ci a eu la liberté de faire choix lui-même de ses matelots, précaution qui étoit suffisante pour empêcher qu'il n'emportât la maladie avec lui, car il ne courroit plus risque de la contracter dans la suite. M. de Bougainville a eu à la vérité le même avantage d'abord, mais il n'a pas pu toujours le conserver, par la raison que ses gens se sont trouvés en différens endroits dans le cas d'être infectés & qu'il n'a pas été à portée de les changer, ni peut être de les faire guérir radicalement. M. de Bougainville a trouvé la maladie vénérienne à Otaheity, bientôt après son arrivée; cette seule circonstance est une espèce de preuve, qu'il l'y a apportée lui-même, car comme nous l'avons observé ci-dessus, si c'étoit le Capitaine Wallis, qui en eût infecté les habitans au

moyen d'un seul de ses gens, cet homme l'auroit dans très-peu de jours tellement propagée, de manière à répandre l'infection parmi tout l'équipage. Mais comme M. de Bougainville est arrivé dans cette île dix mois après Wallis, ce tems étoit plus que suffisant pour que l'infection pût s'étendre à tous les habitans de l'île, & ses ravages se manifester à lui dès son arrivée. M. de Bougainville ne demeura que neuf jours à l'île d'Otaheity, & il ne s'aperçut de rien que quelques semaines après son départ, qu'il a trouvé plusieurs de ses matelots infectés, ce qui vient probablement de ce qu'il y a apporté lui-même le virus au moyen de quelques-uns de ses gens. Le Capitaine Cook rapporte aussi, que les Otaheityens attribuoient l'introduction de la mala sie vénérienne à M. de Bougainville : on ne peut pas soupçonner ce peuple, d'avoir par complaisance pour nos compatriotes, accusé M. de Bougainville, puisqu'ils devoient savoir si c'étoit Wallis qui l'avoit apportée ou non, & que d'un autre côté ils n'avoient pas des raisons de prendre le parti de ceux qui avoient accompagné ce dernier. Mais comme nous trouvons dans le dernier voyage du Capitaine Cook, que la maladie y sévit maintenant sous toutes ses formes, & comme nous n'avons pas de relations ultérieures, qui disent que la gonorrhée y a été introduite depuis, nous devons croire que chaque forme de la maladie vénérienne, s'y est développée, d'après une seule racine, qui vraisemblablement étoit une gonorrhée.

S'il restoit encore quelques doutes sur ce que ces deux maladies sont de la même nature, ils se dissiperoient bientôt, si l'on considère, que la matière purulente produite dans l'une & dans l'autre a les mêmes caractères & les mêmes propriétés. Ce qui le prouve, c'est que la matière d'une gonorrhée peut produire ou la gonorrhée, ou le chancre, ou la vérole; & la matière d'un chancre peut aussi donner lieu à la gonorrhée, au chancre, ou à la vérole.

Le cas suivant nous offre l'exemple d'une gonorrhée, qui a produit la vérole. Une personne a gagné deux fois la chaudepisse, & en fut guéri chaque fois sans mercure. Environ deux mois après chaque gonorrhée, elle eut des symptômes de la vérole. Ceux qui furent la suite de la première infection, étoient des ulcères à la gorge, qui furent guéris par l'application externe du mercure; les symptômes qui se manifestèrent après la seconde, toient des pustules à la peau, dont elle fut aussi guérie au moyen des frictions mercurielles. Nous n'avons que trop d'exemples des chancres qui produisent la vérole. Puisqu'il paroît, d'après ce que nous avons dit plus haut, que la gonor-



rhée & le chancre sont les effets du même virus ; il est intéressant de connoître à quelles circonstances on doit rapporter deux manières d'être si dissemblables de la maladie.

Pour rendre raison de ces deux différents effets du même virus, il suffit d'observer la différence dans l'action des parties affectées, lorsqu'elles sont irritées, quel que soit le degré d'irritation. La gonorrhée provient toujours d'une surface sécrétoire (1), & le chancre se forme sur une surface non-sécrétoire ; & dans ce dernier la partie sur laquelle le virus agit, doit devenir une surface sécrétoire, avant que la matière puisse se former. Toutes les surfaces sécrétoires du corps étant probablement semblables, un seul mode d'application suffit pour produire la gonorrhée dans toutes, ce qui se fait par le simple contact du virus. Mais pour produire le chancre, le pus vénérien peut être appliqué de trois manières différentes ; la première & la plus certaine, est une plaie dans laquelle il peut être introduit ; la seconde, en appliquant le pus à une surface couverte de son épiderme, qui le laisse parvenir à la peau d'autant plus aisément qu'il est plus mince ; la troisième manière a lieu toutes les fois que la matière est appliquée à un ulcère ordinaire déjà formé.

Le virus étant alors le même dans les deux cas, pourquoi ces deux effets ne se rencontrent-ils pas toujours ensemble chez la même personne ? car on devroit naturellement supposer, que la gonorrhée une fois déclarée ne peut pas manquer de devenir la cause d'un chancre, & qu'à son tour celui-ci, s'il paroît le premier, peut produire une gonorrhée. Quoique cela ne soit pas toujours ainsi, on l'observe cependant quelques fois : au-moins nous avons de grandes raisons de le croire. Nous avons vu des cas, dans lesquels une gonorrhée s'est manifestée, & peu de jours après chez quelques uns, il s'est ouvert un chancre ; le chancre n'a paru dans d'autres qu'après quelques semaines. Nous en avons vu d'autres, où le

---

(1) Nous entendons par *surface sécrétoire*, toute partie qui donne passage aux matières étrangères. Nous comprenons aussi sous cette dénomination les conduits excrétoires des glandes. Ainsi la bouche, le nez, les yeux, l'anus, & l'urèthre, sont des surfaces sécrétoires. Nous appellons *surfaces non sécrétoires*, l'extérieur de la peau en général. Nous pourrions ajouter ici une troisième espèce de surface, qui tient le milieu entre les deux premières, telle que le gland, le prolabium de la bouche, l'intérieur des lèvres, la vulve. Ces surfaces participant des propriétés de chacune, mais dans un moindre degré, sont susceptibles d'être affectées de deux manières, tantôt d'être excitées à la sécrétion, tantôt à l'ulcération.

chancre s'est manifesté le premier, & dans le cours du traitement, il s'est déclaré un écoulement & une douleur en urinant. Il est à supposer que les deux maladies provenoient de l'infection originaire, & qu'elles n'ont paru qu'à des tems différens; & comme elles ne se rencontrent pas plus souvent ensemble, il est probable, que cela est ainsi, puisque la matière est la même dans toutes les deux, & capable conséquemment de produire alternativement l'une ou l'autre.

Nous soupçonnons que la présence d'une irritation dans ces parties devient en général un préservatif de l'autre. Nous avons déjà observé que les deux parties sympathisent dans leur maladie; & il est possible que cette même sympathie empêche l'apparition de la maladie réelle; car si une action, qui n'est pas vénérienne est déjà établie, il est impossible qu'une autre ait lieu jusqu'à ce que la première ait cessé, & il est probable que cette même sympathie ne cessera pas, tant que la cause qui l'excite, existe. C'est pourquoi lorsque toutes les deux arrivent chez la même personne en même tems, nous soupçonnons que l'urèthre n'avoit jamais sympathisé avec le chancre, ou que si cela avoit été d'abord, la sympathie avoit cessé, & qu'alors le virus vénérien pouvoit faire entrer par son irritation, les parties en action.

*VI. De la cause de la qualité vénéneuse du virus, si elle provient de la fermentation, ou de l'action des solides.*

Comme la considération de ce point, & les lumières que nous acquerrons à son sujet, peuvent en jeter beaucoup sur la maladie, & sur son traitement, qu'il nous soit permis d'y insister un peu. On a supposé que la qualité vénéneuse du virus dont il s'agit, naissoit d'une fermentation qui s'établissoit aussi-tôt après l'infection. Mais considérons maintenant si la qualité vénéneuse provient de cette cause, ou si le corps a la propriété de produire, selon l'irritation donnée, une matière, par laquelle les facultés vivantes, toutes les fois qu'elles sont irritées d'une manière particulière, produisent dans les parties une action capable d'engendrer une matière absolument semblable à celle qui a excité cette action.

Nous nous bornerons dans l'examen de ce sujet, à la gonorrhée. Pour soutenir l'une ou l'autre de ces deux opinions, on doit supposer que le pus vénérien a, d'après ses qualités spécifiques, une propriété irritante, supérieure à celle de toute autre matière purulente commune. Nous avons déjà

observé, qu'elle a le pouvoir d'exciter l'inflammation, même sur les tégumens communs, & de former un chancre, pouvoir, que le pus ordinaire ne possède point. D'après la première opinion, on doit supposer qu'il n'y a point d'inflammation spécifique, ou de suppuration, produite par l'application de la matière vénérienne, mais seulement une inflammation & une suppuration ordinaire, & que ce qui est capable de produire ces effets, agit comme ferment sur la matière nouvellement formée, la rendant vénérienne aussitôt, ou presque aussitôt, qu'elle est produite; or, comme il y a une succession dans la sécrétion, il y a également une succession immédiate dans la fermentation.

Voyons maintenant comment cette idée s'accorde avec les divers phénomènes qui accompagnent la maladie. 1°. On peut demander ce que devient ce ferment dans plusieurs cas, où la suppuration tarde quelques semaines à se manifester après que l'irritation & l'inflammation ont eu lieu? en pareil cas, il est bien difficile de supposer que le pus vénérien primitif se fixe & agisse comme ferment. 2°. Lorsque l'écoulement est cessé & qu'il n'y a point de matière formée, ce qui a lieu quelquefois pendant un tems considérable, & que néanmoins tous les symptômes reviennent, quelle cause peut produire cette fermentation une seconde fois? aucune substance, qu'une nouvelle application du pus vénérien. Lorsque, par exemple, l'irritation se porte aux testicules, & que l'écoulement s'arrête tout-à-fait, comme il arrive souvent, que devient le virus; & comment s'en forme-t-il de nouveau, lorsque l'irritation se reporte ensuite sur l'urèthre? 3°. Si la qualité vénéneuse étoit produite par la fermentation qui s'établit dans la matière déjà formée, il ne seroit pas aisé de rendre compte pourquoi les symptômes cessent pour toujours; car selon nos propres idées sur les ferments, ils ne devroient jamais cesser d'agir, si une nouvelle matière y étoit continuellement ajoutée; rien non plus ne pourroit en arrêter l'activité, si ce n'est une substance qui, étant appliquée à la partie, peut arrêter le mouvement intestin, ou l'empêcher de s'établir dans une nouvelle matière. Or, comme l'inflammation vénérienne dans ce symptôme de la maladie, ne se soutient pas au-delà d'un certain tems, la production du virus ne peut donc pas dépendre de la fermentation. 4°. Si elle dépendoit d'une fermentation opérée dans la matière séparée par sécrétion, tous les symptômes vénériens seroient semblables, & l'un ne seroit ni plus ni moins dangereux que l'autre, que d'après le plus ou le moins grand nom-

bre d'endroits où la fermentation se manifesterait. Pareillement dans cette supposition, tous les cas seroient également faciles à guérir, car la fermentation seroit également forte dans un cas léger, comme dans un grave; or, comme il ne peut y avoir de fermentation dans le pus, qu'après qu'il est sorti des vaisseaux, la matière de chaque ulcère ou surface sécrétoire, devroit devenir vénérienne, par la seule application d'un pus de même nature, ce qui n'a nullement lieu.

Lorsqu'on applique du pus vénérien sur un ulcère, au point de l'affecter sensiblement, ce pus produit une irritation, & une inflammation vénérienne. Cet effet n'a cependant pas toujours lieu, par la raison que le pus ordinaire d'un ulcère peut entraîner le pus vénérien qu'on lui a appliqué, avant qu'il soit en état d'affecter l'ulcère, au point d'y produire l'inflammation, & la suppuration vénérienne.

J'ai souvent réitéré cette expérience, & je n'ai jamais pu produire l'inflammation vénérienne qu'une seule fois. Mais si le pus vénérien étoit capable d'agir comme ferment, alors il devroit dans tous les cas convertir les autres humeurs en sa propre nature, sans altérer celle de l'ulcère.

Les effets produits par le virus vénérien, nous paroissent provenir de sa qualité irritante, particulière, ou spécifique, jointe à la susceptibilité, qu'a le principe de la vie d'être irrité par une telle cause, les parties ainsi irritées, agissant en conséquence. Nous le considérerons donc comme un venin, qui en irritant les parties vivantes d'une manière qui lui est propre, produit une inflammation particulière à cette irritation, d'où il résulte une matière particulière à cette espèce d'inflammation. Considérons jusqu'où cette opinion s'accorde avec les différents phénomènes, qui accompagnent la maladie.

D'abord, le pus vénérien, étant beaucoup plus irritant que le pus ordinaire, il est vraisemblable, qu'il agit plutôt par irritation, que par fermentation. 2°. La propriété, qu'il a, de produire une maladie spécifique avec des symptômes, & des signes spécifiques aussi, prouve, qu'il a un pouvoir spécifique d'irritation, les facultés vivantes agissant nécessairement en proportion de cette irritation. 3°. L'inflammation ayant pour se manifester, & pour se terminer, un tems déterminé, présente une circonstance, qui s'accorde parfaitement avec les loix de l'économie animale, dans presque tous les cas. On observe en effet ce phénomène dans les autres maladies, qui se terminent par une crise; & lorsque la maladie est de plus longue durée chez les uns, que chez les autres, cela vient, de ce que les premiers sont beaucoup plus susceptibles de ce genre d'irritation; peut-



être même y a-t-il d'autres causes, qui concourent à l'entretenir. 4°. L'inflammation vénérienne, se bornant à un espace qui lui est propre, s'accorde davantage avec l'idée d'une irritation spécifique, qu'avec celle de la fermentation. 5°. Nous avons une dernière preuve de cette opinion, dans le passage des symptômes de la maladie, d'une partie du corps à une autre, comme dans le cas où le gonflement du testicule, est la suite de la suppression ou de la diminution de l'écoulement de la gonorrhée. 6°. Souvent l'écoulement s'arrête à la première apparition d'une fièvre, & reparoît de nouveau quelques jours, ou quelques semaines après, ou bien ne reparoît plus du tout, selon la durée de la fièvre. Maintenant nous voyons clairement, pourquoi la fièvre peut arrêter l'écoulement, puisque la disposition qu'elle produit dans une partie, est très-différente de la disposition, qui a formé la matière purulente; & pourquoi la même disposition à former la matière revient souvent; mais nous ne pouvons pas expliquer d'après les principes de la fermentation, comment il peut se faire, qu'en reparoissant, l'écoulement soit encore vénérien. 7°. Si l'on produit une irritation artificielle d'une autre espèce, quine soit pas spécifique, on éloigne celle-ci; or une irritation d'une autre espèce ne peut pas empêcher l'irritation de continuer, mais peut détruire l'irritation vénérienne. 8°. La disposition, qu'ont certaines parties de notre corps, d'être irritées de préférence à d'autres, par le virus vénérien, lorsqu'il est dans la masse des humeurs, démontre évidemment, une irritation d'une espèce particulière. 9°. Quelques animaux ne sont pas susceptibles de l'irritation vénérienne; car des expériences répétées ont prouvé, qu'il est impossible de la donner à un chien, à une chienne, ou à un âne (1). Il est beaucoup plus aisé de supposer, qu'un chien, ou un âne, n'est pas susceptible de plusieurs irritations, auxquelles le corps humain est sujet, dans toutes les autres maladies spécifiques, & lors de l'infection de la plupart des venins, que de croire, que l'organisation du corps humain soit suscep-

---

(1) Il m'est arrivé d'imbiber des morceaux de linge de la matière d'une gonorrhée, d'un chancre, & d'un bubon, & de les introduire dans le vagin de quelques chiennes, sans produire aucun effet. J'ai répété la même opération sur les ânesses, avec aussi peu de succès. Je n'en ai pas obtenu davantage, lorsque j'ai introduit de cette matière sous le prépuce des chiens. J'ai fait aussi des incisions, & j'ai introduit la même matière sous la peau; mais ses effets se sont bornés à produire un ulcère ordinaire. J'ai eu le même résultat, lorsque j'ai fait cette expérience sur les ânesses.

tible d'un changement , que celle d'un chien , ou d'un âne , ne pourroit éprouver.

Cet argument a même plus de force , en comparant le virus vénérien avec les autres virus morbifiques. Le virus animal , qui produit l'hydrophobie , semble être dû à une irritation particulière , qui affecte certaines parties ; ce qui prouve , que si le corps , ou quelques parties du corps sont irritées , elles contractent une disposition à des actions particulières , & que ce mode d'action est capable de séparer des humeurs , qui ont la propriété de jetter un autre animal dans la même action. Dans l'hydrophobie , le gosier , & ses glandes sont particulièrement affectés ; mais l'on ne pourroit que difficilement rendre raison , comment la salive est infectée , en conséquence de l'absorption de la matière hydrophobique dans la masse des humeurs , si ce n'est peut-être par la sympathie générale du corps avec une affection locale , & plus particulièrement avec les parties , qui environnent le gosier. Cette difficulté cesse si l'on suppose que le virus absorbé , peut produire une action générale & spécifique , capable d'affecter en circulant le gosier , & ses glandes , tout comme le virus de la petite vérole affecte la peau ; ou qu'il a le pouvoir d'affecter , ou d'irriter les glandes de la bouche seulement , ou bien que ces parties sont les seules capables de sympathiser immédiatement avec la partie irritée , comme les muscles de la mâchoire inférieure le sont , lorsqu'ils produisent le tetanos.

Si cette théorie est juste , elle rend raison des maladies épidémiques , provenant des saisons , de l'air , &c. , qui irritent de manière à produire une fièvre , dont les émanations à leur tour , deviendront irritantes de la même manière ; car il est peu essentiel de savoir , d'où provient l'irritation première : il suffit seulement , que l'animal puisse agir conséquemment au stimulus produit par cette irritation.



## CHAPITRE II.

*De la manière dont l'infection vénérienne se communique.*

L'INFECTION de chaque maladie contagieuse a lieu d'une manière, qui lui est propre, & il existe chez les différens hommes des circonstances particulières, qui les exposent de tems à autre, à contracter des maladies, dont ils eussent été exempts sous d'autres circonstances. La gale, par exemple, se prend en général par l'attouchement des mains, lorsqu'on se témoigne réciproquement les marques d'amitié; aussi ces parties sont-elles le plus communément les premières affectées. De même comme le virus vénérien se contracte le plus souvent par l'union des sexes, les parties de la génération en souffrent ordinairement les premières; d'après cela on voit des gens ne point soupçonner cette maladie, lorsque les symptômes se manifestent par-tout ailleurs, tandis qu'ils prennent toujours la moindre affection de ces parties, comme un signe de sa présence.

On est naturellement porté chez le bas peuple, à prendre pour la gale, toute éruption qui paroît entre les doigts; comme on soupçonne chez les jeunes gens la maladie vénérienne, toutes les fois que les parties génitales sont affectées. Mais comme, ainsi qu'il a été déjà dit ci-devant, chaque surface sécrétoire soit cuticulaire, ou non cuticulaire, est exposée à l'infection du virus vénérien, lorsqu'il y est appliqué, ainsi il se peut que cette maladie se manifeste sur d'autres parties, telles que l'anüs, la bouche, le nez, les yeux, les oreilles, & les mammelons des femmes qui nourrissent, & dont les nourrissons ont été infectés dans le moment de leur naissance, les parties de la mère étant attaquées de la maladie.



## CHAPITRE III.

*Des différens aspects sous lesquels se présente la maladie vénérienne.*

**L**É virus vénérien peut affecter le corps humain de deux différentes manières; localement, quand il agit sur les parties seules auxquelles il a été d'abord appliqué; & universellement, quand à la suite de son absorption, il affecte quelques parties, & que la masse circulante des humeurs en est imbue. Pendant l'intervalle que laisse entre eux ces deux états, c'est - à - dire le local & le constitutionnel (1), & à mesure que les progrès de l'absorption ont lieu, certaines maladies intermédiaires se déclarent telles, que des inflammations, & des suppurations, comme on l'observe dans ce qu'on appelle *bubons*, dans lesquels la matière est de la même nature que celle de la maladie première.

Lorsque la matière est passée dans la masse des humeurs, & qu'elle circule avec le sang, elle excite une action par son irritation, & de-là naissent plusieurs maladies locales, telles que des pustules à la peau, des ulcères aux amygdales, l'épaississement du périoste, & des os.

La maladie locale, ou la première espèce est celle que nous nommons *immédiate*, parce qu'elle provient immédiatement de l'application du pus vénérien. On en peut reconnoître deux espèces qui, en apparence, sont très-différentes l'une de l'autre. Dans la première, il y a formation de matière sans aucune solution de continuité quelconque dans les solides, nous la désignons sous le nom de *gonorrhée*. Dans la seconde il y a solution de continuité dans les solides, on lui a donné le nom de *chancre*. Aucun de ces deux états de la maladie ne dépend en rien d'une différence qu'on admettroit dans la nature du virus, mais de celle des parties affectées.

La facilité avec laquelle les parties entrent en action dans

---

(1) Nous avons appelé cet état de la maladie *constitutionnel*, quoique rigoureusement parlant, il ne le soit pas, puisque toute maladie, qui en est la suite, est vraiment locale, & produite par la simple application du virus aux parties.

cette espèce d'inflammation, est plus ou moins grande, suivant la nature des parties : cette facilité, loin peut-être de dépendre d'aucune différence spécifique dans les parties, semble plutôt relative au principe commun de sensibilité & d'irritabilité. On observe en effet, que le vagin n'est pas aussi disposé à l'inflammation dans cette maladie, que l'urèthre dans le même sexe, parce qu'il n'est pas aussi sensible. Cependant il est possible, chez l'homme qu'il y ait quelque disposition spécifique à l'irritation, & à l'inflammation dans l'urèthre ; & ce qui nous porteroit à le croire, c'est que ce canal est peut-être plus souvent affecté que tout autre, d'où il résulte une grande variété de symptômes.

*I. Des variétés de la maladie, dans les différentes constitutions.*

Lorsque cette maladie paroît avec les caractères d'une gonorrhée ou d'un chancre, elle varie beaucoup relativement à la violence de ses symptômes dans les différens individus : elle est extrêmement légère chez quelques-uns, & tout-à-fait violente chez d'autres.

Lorsqu'elle est de peu de conséquence, elle est en général simple dans ses symptômes, n'en ayant que très-peu, qui même ne s'étendent guères, & sont bornés à une distance spécifique ; mais lorsqu'elle est violente, les symptômes en sont beaucoup plus compliqués, plus nombreux, & ils s'étendent au-delà de cette distance. Cette différence d'effet ne dépend pas d'une qui seroit propre & spécifique au virus, mais de la différence qui se trouve dans la disposition, & modification des forces motrices du corps, ou de certaines parties du corps, dont quelques-unes sont peu susceptibles de cette irritation ou même d'aucune autre que ce soit ; pendant que d'autres le sont beaucoup plus, au point même d'être mises violemment en action par la moindre irritation.

L'irritation vénérienne ne suit cependant pas toujours ces règles ; car j'ai connu des jeunes gens, chez qui un ulcère ordinaire s'est guéri facilement, tandis que l'irritation, qui accompagnoit une gonorrhée fut violente, & qu'un chancre s'enflamma & s'étendit avec une grande rapidité, & même se mortifia. D'une autre côté, j'ai connu aussi d'autres jeunes gens qui ayant contracté un ulcère par une cause extérieure, n'en purent guérir qu'avec beaucoup de difficulté. Cependant ces mêmes personnes ayant gagné une gonorrhée ou un chancre, ces maladies n'en furent pas moins faciles à guérir.



L'irritation chez certains sujets est la plupart du temps légère ou violente, d'une manière uniforme. Dans le premier des cas que nous venons d'établir, elle est sujette à varier, mais alors nous présumons que ces variétés dépendent de quelque indisposition qui existe en même-tems dans la constitution. J'ai connu plusieurs hommes, dont les gonorrhées étoient ordinairement si légères qu'elles se guérissent d'elles-mêmes; mais il est arrivé quelquefois chez les mêmes personnes, que la gonorrhée a été si grave qu'elle a résisté à tous les moyens auxquels on a eu recours pour la guérir; mais en peu de jours la fièvre étant survenue & se dissipant après avoir duré quelque tems, les symptômes de la gonorrhée s'adoucirent également bientôt, & ne tardèrent point à disparaître. Nous observerons ici en passant, que la vérole proprement dite, n'affecte pas également tous les individus, les symptômes chez quelques uns étant très-rapides, tandis qu'ils sont très lents chez d'autres.

## C H A P I T R E   I V .

*De la maladie vénérienne, considérée comme cause de quelques autres maladies.*

ON peut dire que chaque animal a des dispositions naturelles aux actions morbifiques, dispositions qu'on peut considérer comme causes prédisposantes, & qui peuvent être mises en jeu, toutes les fois que la cause immédiate a lieu. Celle-ci cependant peut être de nature à n'avoir aucune connexion avec ces dispositions, & ne peut conséquemment être considérée comme cause de la maladie. Une maladie donne lieu à une autre, & d'après cela elle en est regardée comme la seule cause. Des fièvres légères par exemple, ou des rhumes, la petite vérole, & la rougeole, deviennent fréquemment la cause immédiate des écoulements, & certains désordres dans les actions naturelles du corps, souvent entraînent après eux la goutte, des fièvres intermittentes, & autres maladies; mais ces maladies se rapporteront toujours plus, ou moins à la constitution du corps, & aux parties qui en seront affectées. Mais cette constitution différera selon les circonstances, qui peuvent être nombreuses; deux d'elles prévaudront toujours sur les autres, & telles sont le pays qu'on habite, & l'âge,

En Angleterre, la tendance aux écrouelles dérive de la nature du climat qui chez plusieurs, est une cause prédisposante, & n'exige quelquefois que quelques légers défordres, pour en devenir une immédiate, & produire la maladie complète.

La maladie vénérienne devient également la cause prochaine d'autres maladies, en faisant revivre des dispositions cachées. Un pareil effet n'a pas lieu parce que la maladie est vénérienne, mais parce qu'elle a dérangé les actions naturelles; de sorte que du moment où l'affection vénérienne cesse, l'autre commence. Nous avons même observé dans plusieurs cas, que cette disposition étoit si forte, qu'elle a eu lieu avant même que la vénérienne ait été entièrement dissipée. En effet, en suivant dans ces cas le traitement mercuriel, les symptômes empiraient; & au contraire, en diminuant la nouvelle disposition, & la rendant moins active que la vénérienne, celle-ci rentroit de nouveau en action, & ces effets ont eu lieu alternativement plusieurs fois. Quand en pareilles circonstances, on peut combiner les deux méthodes de traitement, on doit se trouver très-heureux; ce qui est le contraire lorsqu'elles agissent d'une manière opposée. Si la maladie vénérienne porte son impression sur les poudrons, quoiqu'on puisse souvent la corriger, il peut cependant s'ensuivre la consommation; de même lorsque les os ou le nez sont affectés, les tumeurs scrophuleuses, ou la fistule lacrimale peuvent en être la suite, quoique la maladie ait été guérie.

Lorsque la maladie vénérienne développe quelqu'une de celles dont nous venons de parler, elle lui imprime un caractère particulier, tout-à-fait indépendant de la constitution de la maladie, & du traitement qu'on lui administre, ce qui fait qu'on est toujours embarrassé pour en discerner la nature; cependant en général, elle recevra de la constitution, une disposition particulière, qui nous fera soupçonner pour peu que nous en ayons connoissance, quelle est la cause la plus puissante, parce que la maladie participera plus de celle-ci que de l'autre. Ici ces maladies ont plus communément une disposition aux écrouelles, & sont souvent vraiment scrophuleuses, la maladie participant plus de cette disposition que d'aucune autre.

Les parties ont aussi leurs dispositions particulières aux maladies, & ces dispositions sont plus fortes que celles qui dépendent de la constitution en général, & lorsqu'elles sont lésées elles éprouvent l'action morbifique qui provient de ces dispositions; c'est pourquoi lorsque les actions natu-

relles des parties ont été détruites par une irritation vénérienne, ces dispositions sont mises en action ; & de là nous ne devons point perdre de vue les maladies , qui en proviennent. La situation locale , & l'âge , influeront aussi sur elles.

Dans certains pays , & chez les jeunes gens chez qui la disposition aux écrouelles sera prédominante , les bubons deviendront plus facilement scrophuleux. Ils peuvent également dégénérer en cancer chez les personnes âgées ; & dans les parties du corps , qui ont une plus grande disposition à l'affection cancéreuse.

Le défaut de connoissance , & le peu d'attention qu'on a apportée dans l'examen de ce sujet, ont été la cause de beaucoup d'erreurs ; car toutes les fois , que ces effets ont été produits à la suite de la maladie vénérienne , elle a été immédiatement inculpée , & regardée non-seulement comme cause , mais comme la maladie elle-même. C'est une induction assez naturelle de la part de ceux , qui ne peuvent appercevoir que différentes causes sont capables de produire le même effet , ou en d'autres termes , que toutes les fois que la cause prédisposante est la même , la même action peut être aussi le résultat de diverses causes immédiates. On ne sauroit montrer une plus grande preuve d'ignorance , que de supposer la maladie vénérienne , être en même-tems & cause prédisposante , & cause immédiate. Lorsque la maladie vénérienne attaque l'urèthre , elle devient souvent elle-même la cause prédisposante d'abcès , & de plusieurs autres maladies ; lorsqu'elle se manifeste à l'extérieur de la verge sous forme de chancres , ceux-ci s'ulcèrent souvent si profondément , qu'ils communiquent avec l'urèthre , & y produisent des fistules ; & quelquefois des phymosis permanens.

Nous devrions dans la description des maladies , qui , comme la maladie vénérienne , présentent un grand nombre de symptômes , garder un juste milieu , en exposant d'abord les symptômes les plus communs de la maladie , sous toutes ses formes , & ensuite les variétés qui se rencontrent très-fréquemment , pour terminer par celles qui sont plus rares ; mais comme il nous sera impossible de faire mention de toutes les variétés , qui peuvent avoir lieu ; si l'on en rencontre une que nous n'ayons pas décrit , il ne faut pas en inférer , que nous ayons égaré notre lecteur , ou que nous n'ayons pas eu une connoissance suffisante de la maladie ; car si nos principes généraux sont justes , ils doivent aider à en expliquer la plupart des singularités.

## PARTIE II.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la gonorrhée.*

**L**ORSQU'UNE matière irritante quelconque, est appliquée à une surface sécrétoire, elle en augmente la sécrétion, & la fait passer de son état naturel ( quel qu'il soit, ) à un autre, qui dans la maladie, dont nous traitons, est du pus.

Lorsque ce changement a lieu dans l'urèthre, on le nomme *gonorrhée*; & comme il provient de ce que la matière est appliquée à une surface non cuticulaire, qui naturellement sépare quelque fluide, il importe peu alors dans quelle partie du corps se trouve cette surface; car si c'est à l'anus, à l'intérieur de la bouche, du nez, des yeux, ou des oreilles, il s'en suivra toujours un effet analogue dans l'une ou l'autre de ces parties. Quelques-uns pensent que la gonorrhée peut avoir lieu sans la cause immédiate dont nous venons de faire mention, c'est-à-dire qu'elle peut dépendre de la constitution même; si cela est ainsi, elle doit avoir beaucoup de rapport à ce qu'on regarde comme une ophtalmie vénérienne. Mais d'après l'analogie des autres affections vénériennes, qui proviennent de la constitution, nous nous croyons en droit de soupçonner l'existence de l'une, ou de l'autre maladie; car lorsque le virus se porte sur la bouche, le gosier, ou le nez, il y produit des ulcères, & point de sécrétion semblable à celle d'une gonorrhée; mais on ne trouve jamais un ulcère dans l'intérieur des paupières, dans ces ophtalmies; & les gonorrhées dans l'urèthre sont trop fréquentes pour provenir d'une telle cause.

On a cru jusqu'en 1753, que la matière qui coule de l'urèthre dans une gonorrhée, venoit d'un, ou de plusieurs ulcères dans ce canal; mais l'observation a été depuis contre cette assertion.

Il ne sera pas hors de propos de dire ici quelque chose sur la manière, dont on a découvert, que la matière étoit formée par l'inflammation, sans ulcération quelconque. Dans l'hiver de 1749, on a apporté à la salle de dissection du Docteur Hun-



ter à Couvent Garden, un enfant mort d'une pleuro-pneumonie. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans la cavité de la poitrine, une grande quantité de pus épanché, & la surface des poumons & de la pleure, couverte d'une substance plus solide, semblable à de la lymphe coagulable. Après avoir enlevé cette lymphe, les surfaces se sont trouvées saines, & sans aucune érosion. Ce fait paroissant absolument nouveau au Docteur Hunter, il a fait appeller M. Samuel Sharp, auquel il parut également étrange. M. Sharp quelque tems après, en 1750, publia ses recherches critiques, dans lesquelles en parlant de ce fait, sans faire mention d'où il l'avoit tiré, il dit » que le » pus peut être formé sans une solution de continuité dans les » solides ». Le Docteur Hunter enseigna toujours ensuite cette Doctrine dans ses leçons; & cependant des auteurs l'adoptèrent, sans citer ni M. Sharp, ni le Docteur Hunter. Conduit par cette connoissance préliminaire, je fus curieux d'examiner, si la matière dans une gonorrhée étoit formée de la même manière.

Dans le printemps de l'année 1753, il y eut une exécution de huit hommes, dont je savois que deux étoient attaqués, dans ce temps-là, de gonorrhées très graves. M'étant procuré leurs corps, je les examinai avec une attention scrupuleuse; mais je ne trouvai point d'ulcération; les deux urèthres seulement, me parurent à peine un peu plus rouges, sur-tout proche du gland. Ce fait nouvellement découvert, & certain, ne put pas échapper à M. Gataker, toujours attentif à ce qui pouvoit tourner à son avantage; il suivoit alors les leçons du Docteur Hunter, & pratiquoit aussi sous moi la dissection. Il publia bientôt après en 1754, un traité sur cette maladie, & expliqua pleinement, que la matière d'une gonorrhée ne provenoit point d'un ulcère, sans dire comment il avoit acquis cette connoissance. Cette idée a depuis toujours été adoptée dans les ouvrages publiés à ce sujet. Depuis l'époque ci-dessus mentionnée, j'ai toujours fait une attention particulière à cette circonstance, & j'ai ouvert l'urèthre de plusieurs personnes, qui à leur mort avoient la gonorrhée, & je n'ai jamais trouvé d'ulcère dans aucunes, mais j'ai toujours observé que l'urèthre, près du gland, étoit plus rouge qu'à l'ordinaire, & que les lacunes étoient souvent remplies de matière. J'ai à la vérité vu un exemple d'un petit ulcère dans l'urèthre; mais cette érosion n'étoit l'effet d'aucune ulcération de la surface; elle prenoit sa source d'une inflammation, qui s'étant probablement établie dans une des glandes, y avoit produit un abcès, lequel s'étoit ouvert dans l'urèthre. Le même



même ulcère s'étoit aussi ouvert extérieurement près du frein , de manière à donner passage à l'urine. La méthode de guérir la gonorrhée , auroit dû faire sentir qu'elle ne dépend point d'un ulcère vénérien ; car à peine avons-nous un exemple d'ulcère vénérien guéri sans mercure , à moins qu'on n'y ait appliqué des escharotiques. Nous savons cependant , qu'on guérit plusieurs gonorrhées sans mercure , & , ce qui est plus encore , sans aucun secours de la Médecine , ce que je crois n'avoir jamais lieu pour le chancre. Le Docteur Hunter est le premier , qui ait enseigné publiquement dans ses leçons en 1750 , que dans la gonorrhée il n'y a point d'ulcère ; mais il n'a pas tenté d'expliquer ce fait.

### I. De l'intervalle entre l'application du poison , & son effet.

Dans la plupart des maladies , il se passe toujours un certain temps , entre l'application de la cause , & l'apparition de l'effet. On observe , que dans la maladie vénérienne , ce tems varie considérablement ; ce qui est dû probablement à l'état du corps , au moment où l'infection a été communiquée. Chaque forme de la maladie varie aussi à cet égard ; la gonorrhée & le chancre , se manifestant plutôt que la vérole après l'infection , & la gonorrhée plutôt que le chancre. Les tems où la gonorrhée paroît , sont très-différents entr'eux ; nous sommes suffisamment autorisés à croire , que dans quelques-uns , le poison fait son effet en peu d'heures , tandis que dans d'autres , ce n'est qu'après six semaines ; & en général nous en avons vu des exemples dans tous les périodes intermédiaires , autant que nous pouvons compter sur le témoignage de nos malades , ne pouvant avoir d'autre évidence. Il paroît que les périodes les plus ordinaires sont entre six , huit , dix ou douze jours ; quoique il y ait des sujets qui puissent être affectés beaucoup plutôt , & d'autres beaucoup plus tard. Un homme marié venant de la campagne , & ayant précédé de quelques jours son épouse , se rendit par caprice dans un *Bagnio* (1) , & y eut commerce avec une femme publique ; le lendemain matin il la quitta , & il ne fut pas plutôt rendu chez lui , qu'il sentit une humidité à

---

(1) On entend ici , à Londres , par le mot de *Bagnio* , un endroit public , quoiqu'il signifie Bain. Effectivement les maisons qu'on appelle *Bagnios* , ont été établies originairement sur le pied des bains , mais depuis long-temps *Bagnio* , & maison publique sont synonymes.

la verge , & en l'examinant , il se trouva avoir une gonorrhée commençante , qui par la suite lui devint très-incommode. J'ai appris d'un autre homme , qu'après avoir passé toute une nuit avec une femme , il s'étoit trouvé attaqué le matin , d'une gonorrhée ; & que la même chose lui étoit arrivée deux fois. Un troisième me dit , que chez lui , l'écoulement se manifesta trente-six heures après l'application du poison. L'infection chez les malades dont nous venons de parler , dut prendre naissance après l'impression du virus , à ces époques déterminées ; puisque aucun d'eux n'avoit eu l'occasion de la recevoir , depuis un tems considérable.

De pareils témoignages venant de gens dignes de foi , & qui n'ont aucun intérêt de tromper , forment autant de vérités établies sur une suffisante évidence. D'un autre côté , j'ai un exemple également incontestable , que six semaines se sont écoulées , après l'application du virus , avant l'apparition d'aucun symptôme. Dans ce malade , la gonorrhée fut précédée par des symptômes étranges , & peu communs , tels qu'une sensation extraordinaire dans les parties , avec la plupart des autres symptômes de la maladie , excepté l'écoulement. Environ un an après , il fut attaqué de la même maladie , qui ne se manifesta qu'un mois après l'impression du virus , & fut précédée par les mêmes sensations désagréables , qu'il avoit ci-devant éprouvées ; mais instruit par sa propre expérience , il soupçonna ce qui devoit lui arriver. D'après cela , nous sommes portés à croire , que le virus reste rarement , ou même jamais aussi long-tems en repos , & que l'état inflammatoire peut avoir lieu un tems considérable , avant que la suppuration commence. Il y a moins de disposition à la guérison , dans ces cas , parce que la même disposition , qui forme une gonorrhée , est en général critique , & constitue un état intermédiaire entre la maladie , qui est l'inflammation , & la guérison ; car dans le tems de la suppuration , il est survenu dans les vaisseaux un changement , qui détermine la formation de la matière. Nous ne pouvons assurer , si ce changement n'avoit jamais lieu , quelle conséquence pourroit en résulter , ni déterminer , si l'inflammation disparoîtroit sans suppuration , comme cela arrive dans plusieurs inflammations ordinaires ; mais nous soupçonnons qu'elle continueroit beaucoup plus long-tems que de coutume , parce que les parties n'auroient point eu une action complète. Il est à présumer aussi , que cette disparité de succès , provient toujours de quelque singularité dans la constitution.

## II. De la difficulté de distinguer la gonorrhée virulente de la simple.

Indépendamment du virus vénérien, il est une infinité d'autres causes, qui rendent la surface de l'urèthre sujette à l'inflammation, & à la suppuration; plusieurs écoulemens spontanés, pouvant survenir sans qu'on en puisse déterminer la cause immédiate. On peut donner à ces écoulemens le nom de gonorrhée simple; ils ne tiennent rien de l'infection vénérienne: cependant on observe, que ceux, qui ont été ci-devant sujets aux gonorrhées virulentes, les contractent plus aisément dans la suite. On a cru distinguer la gonorrhée simple, de la gonorrhée virulente, en ce que cette dernière paroît immédiatement après le coït, & qu'elle est d'abord violente; tandis que la gonorrhée virulente ne se déclare que quelques jours après, & augmente graduellement. Mais la gonorrhée simple n'est pas dans tous les cas une suite d'un commerce avec des femmes, elle ne vient pas toujours tout-à-coup, ni n'est pas toujours exempte de douleur.

D'un autre côté nous voyons plusieurs gonorrhées virulentes, qui commencent sans la moindre apparence d'inflammation; & j'ai été souvent embarrassé pour déterminer, si elles étoient virulentes, ou non; car il y a une certaine classe de symptômes communs à presque toutes les maladies de l'urèthre, d'après lesquels il est difficile de distinguer le petit nombre, qui dérivent uniquement de l'affection spécifique. J'ai vu l'urèthre sympathiser avec les douleurs occasionnées (1) par une dent prête à percer la gencive, & produire tous les symptômes de la gonorrhée, & cela arriva plusieurs fois chez la même personne. On sait que l'urèthre est quelquefois le siège de la goutte (2). Il l'est aussi du rhumatisme. Chez ceux, qui ont eu plusieurs fois des maladies vénériennes, l'urèthre est plus disposée à manifester des symptômes semblables à la gonorrhée, qu'il ne l'est dans ceux qui n'ont jamais eu d'affection de ce genre; & c'est généralement parce que ces parties ont souffert de la maladie, que la gonorrhée simple se déclare; ce qui est peut-être aussi une raison pour laquelle elles se ressemblent à plusieurs

(1) Nat. Hist. of Teeth, pl. II, pag. 126.

(2) Essays, and Obs. Phys. and Litter. of Edim, v. III. pag. 425.

égards. Dans cette affection, l'urèthre est attaqué d'un écoulement, accompagné de douleur, & on y sent de tems à autres, des sensations extraordinaires. Or ces phénomènes qui peuvent être considérés, ou comme le retour des symptômes de la maladie vénérienne, sans virus, peuvent également paroître si elle eût été spontanée, ou peuvent être la suite de quelqu'autres maladies. Quand cet écoulement est la suite de quelques gonorrhées vénériennes qu'on aura eues antécédemment, il est rare qu'il persiste long-tems, & on peut le regarder comme une gonorrhée habituelle, passagère, qui disparoît & reparoît alternativement. Mais en pareil cas, le gonflement survient rarement aux parties affectées; le gland n'acquiert aucune rougeur extraordinaire, & ne rend aucune matière quelconque. On connoît que cet écoulement n'a rien de virulent, lorsque les personnes qui en sont affligées, n'ont eu depuis long-tems commerce avec aucunes femmes, & lorsqu'il s'est déclaré de lui-même, sans avoir été précédé par aucune maladie vénérienne, & qu'on n'a couru aucun hazard de la contracter. Il devient très-difficile dans plusieurs cas de déterminer s'il est vénérien, ou non, en ce que communément il disparoît bientôt chez ceux qui ont eu commerce avec des femmes, comme chez ceux qui n'en ont point eu; De-là, il arrive qu'on prend souvent pour gonorrhées virulentes, celles qui ne le sont pas; & d'un autre côté, qu'on peut regarder comme le retour de l'écoulement simple, celui qui est réellement virulent; mais cette circonstance n'est peut-être pas une aussi importante, qu'on pourroit d'abord l'imaginer. On peut considérer ces états comme des incommodités attachées à ceux qui ont eu la gonorrhée vénérienne; on n'a pas encore de méthode certaine pour les guérir; elles ont quelque chose d'analogue aux fleurs blanches chez les femmes.

III. *Pourquoi la suppuration n'est pas suivie dans la maladie actuelle, des mêmes effets salutaires qui l'accompagnent communément, dans les autres inflammations.*

Dès qu'une surface sécrétoire est enflammée, l'humeur qu'elle sépare augmente, & s'altère visiblement; de même que quand l'irritation a produit une inflammation, & un ulcère dans les parties solides, il se fait une sécrétion de matière, propre à emporter dans l'un & l'autre cas, la matière irritante; ainsi l'irritation tend par elle-même à anéantir sa propre cause, comme on le voit quand un atôme affecte l'organe de la vue,



La sécrétion des larmes augmente , & leur abondance détermine l'expulsion du corps étranger , dont la présence eût occasionné de plus grands maux. Mais cet effet ne peut pas avoir lieu dans les inflammations qui proviennent des virus spécifiques , ou morbifiques ; car quoique la première matière irritante soit entraînée , cependant celle qui lui succède , a la même qualité , d'où il résulte , qu'elle produira une succession perpétuelle d'irritations , & conséquemment une surabondance de sécrétions , quand même il n'y auroit d'autre cause pour continuer cette succession , que sa propre matière. Or l'inflammation vénérienne n'est pas entretenue par le pus , qui se forme ; mais comme d'autres maladies connues , par la qualité spécifique de l'inflammation même. On pourroit cependant croire que cette inflammation ne devoit durer qu'un certain tems ; les symptômes qui lui sont particuliers , se dissipant d'eux-mêmes , à raison de la moindre activité des parties , qui deviennent de plus en plus moins susceptibles d'irritation. Mais cette circonstance n'est pas particulière à ce seul symptôme de la maladie vénérienne ; elle s'étend encore à presque toutes les maladies , qui peuvent affecter le corps humain. De-là il paroît que la matière vénérienne , qui se forme ensuite , n'a pas le pouvoir de continuer l'irritation primitive ; autrement , la maladie n'auroit point de fin.

Comme le principe de la vie , dans plusieurs maladies , ne peut par lui-même maintenir la même action morbifique , aussi perd ce pouvoir dans la maladie vénérienne , lorsqu'elle se présente sous la forme d'une gonorrhée , & l'effet cesse à la fin d'avoir lieu , l'irritation diminuant graduellement. Le tems où cette cessation paroîtra , variera suivant les circonstances ; car si les parties irritées sont très-susceptibles d'irritation , suivant toute probabilité , leur actions seront plus violentes , & dureront plus long-tems ; mais dans tous les cas , cette différence proviendra toujours de celle qui existe dans la constitution , & non pas de celle qui existe dans le virus même.

La maladie ne cesse naturellement , que quand elle n'attaque qu'une surface sécrétoire , & qu'il se forme de la matière ; car lorsqu'elle se fixe sur une surface non sécrétoire , & qu'elle y produit un ulcère , les parties deviennent alors capables de perpétuer pour toujours la maladie , ou le mode d'action qui la constitue , ainsi que nous le remarquerons en parlant du chancre. Mais cette différence entre une guérison spontanée , & celle qui ne l'est pas , paroît consister plutôt dans la différence des deux modes d'action , que dans celle des deux sur-

faces ; car lorsque la maladie produit un ulcère sur une surface sécrétoire , comme sur les amygdales , ce qui vient souvent de la constitution des sujets , cet ulcère n'a aucune disposition à se guérir de lui-même ; de même que si après une infection récente , la même maladie se forme dans l'urèthre , elle ne se guérira pas plutôt , que si elle s'étoit formée partout ailleurs.

La pratique ordinaire confirme ces faits ; nous voyons toujours des ignorans guérir des gonorrhées , & échouer à guérir le chancre ou la vérole , qui demandent une connoissance entière de la maladie ; la raison est que la gonorrhée se guérit d'elle-même , pendant que les autres requièrent les secours de l'art.

On observe quelquefois , que les parties les premières irritées , vont bien pendant qu'une autre partie de la même surface reçoit l'irritation , de manière à perpétuer la maladie , comme il arrive lorsqu'elle passe du gland à l'urèthre.

En admettant que toutes les gonorrhées se guérissent sans le secours de la Médecine , nous doutons fort qu'il soit possible qu'une personne gagne une nouvelle gonorrhée , pendant que la première n'est pas guérie ; ou que la même maladie puisse s'augmenter , par l'addition d'une nouvelle matière de la même espèce. Cette observation peut s'étendre à tous les autres symptômes de la maladie ; car il a été prouvé que l'application du pus , qui sort d'une gonorrhée , sur un bubon , n'en empêche nullement la guérison , & que la matière d'un chancre mise sur un bubon , ou celle d'un bubon sur un chancre , ne produisent aucun mauvais effet ; quoique cependant si l'on applique du pus vénérien sur un ulcère ordinaire , il y excite souvent l'irritation vénérienne. Tous ces effets nous déterminent à supposer que le pus vénérien d'une gonorrhée , ne contribue pas à l'entretenir ; car ce n'est qu'une application de matière , dont le virus , & les effets sont exactement semblables aux effets déjà produits sur les solides. Or rien ne peut augmenter ou continuer ces effets , si ce n'est une substance capable d'augmenter la disposition de ces parties à une pareille inflammation , ou de les en rendre beaucoup plus susceptibles. On observe d'ailleurs , qu'on peut guérir une gonorrhée pendant qu'il y aura un chancre ; & alternativement : or si une nouvelle matière vénérienne étoit capable d'entretenir la maladie , on ne pourroit jamais guérir aucune gonorrhée , pendant qu'il y auroit ce continuel supplément de matière (1). D'après

---

(1) En traitant du pus , dans mes leçons , j'ai donné à entendre

de pareils faits , on peut supposer avec fondement , qu'une pareille surface du corps n'est pas susceptible d'irritation par sa propre matière , ni d'être irritée au-delà d'un certain tems. C'est pourquoi , si on continuoît d'appliquer une nouvelle matière vénérienne , à l'urèthre d'un homme qui a une gonorrhée , elle se dissiperoit également aussi vîte , que si l'on n'y avoit point fait cette application , & se guériroit aussi bien , que si on eût pris beaucoup de peine à nettoyer le canal de sa propre matière. Le même raisonnement peut servir à l'égard des chancres.

Nous donnerons encore à cette idée , une plus grande extension , en soutenant que les parties deviennent moins susceptibles de l'irritation vénérienne ; & que non-seulement une gonorrhée ne pourroit pas continuer par une application de sa matière ou d'une qui seroit nouvelle ; mais même qu'un homme ne peut pas gagner une nouvelle gonorrhée ou un chancre , s'il donne lieu à un nouveau contact de matière vénérienne sur les parties déjà malades , quand la guérison est près de sa fin , ou du moins à des intervalles suffisans , pour que les parties retiennent encore l'habitude de l'irritation vénérienne. Nous concevons en effet , que les parties , avec le temps , peuvent tellement s'habituer à cette impression , qu'elles y deviennent insensibles ; ainsi donc , par une application constante , il ne sera plus permis aux parties d'oublier cette irritation , ou plutôt elles n'en perdront jamais l'habitude ; c'est pourquoi ce supplément de matière nouvelle ne pourra pas les affecter , au point de renouveler la maladie , si ce n'est quand elles auront repris leur état naturel & primitif ; tems où elles seront susceptibles d'être affectées de nouveau.

Cette opinion n'est pas fondée seulement sur la théorie ,

---

qu'aucune matière purulente , de quelque nature qu'elle soit , ne pouvoit jamais produire aucun effet sur la partie , d'où elle provenoit : comme je ne crois point que le pus d'un ulcère quelconque , fasse , ou puisse faire aucun mal à cet ulcère ; car les parties , qui forment cette matière , sont de la même nature , & ne peuvent pas être irritées par celle qu'elles ont produit , à moins qu'elle ne soit unie à des matières hétérogènes. La glande , qui forme le poison de la vipère , & le canal , qui le conduit à la dent , ne sont pas irrités par ce poison : & il paroîtroit d'après les expériences de l'Abbé Fontana , que la vipère ne peut pas être affectée par son propre poison. Voyez le traité sur le venin de la vipère , par M. F. Fontana , vol. 1 , pag. 22. Si ce que je viens d'avancer est vrai , il est bien absurde dans tous les cas , de nettoyer , ou laver la matière du pus , pour entretenir propres les parties qui suppurent.

elle l'est encore sur l'expérience & sur l'observation. On voit en effet des hommes immédiatement après avoir eu une gonorrhée, avoir de fréquens commerces avec des femmes publiques, même pendant des années entières, sans contracter une nouvelle maladie; pendant qu'une personne saine la contractera immédiatement, en fréquentant les mêmes femmes. Or si le premier n'avoit plus été habitué depuis quelque tems à cette irritation, il lui auroit été aussi facile de la contracter que l'autre. Lorsque la disposition du corps n'est pas assez puissante pour empêcher tout-à-fait les parties d'être infectées; elle y portera obstacle en partie: la preuve en est, que beaucoup de personnes ont leurs premières gonorrhées très-violentes, & celles qui succèdent, deviennent généralement de plus en plus légères, jusqu'à ce qu'enfin le danger de l'infection s'évanouisse presque entièrement.

Les faits suivans paroissent expliquer ce que nous venons de dire: un homme marié, qui n'avoit connu aucune autre femme que la sienne, pendant plusieurs années, coucha avec une ancienne maitresse qui lui donna une violente gonorrhée, tout en lui déclarant qu'elle ne savoit pas absolument avoir le moindre mal. Tous les deux se confièrent à mes soins; & pendant le cours du traitement, ils continuèrent leur commerce, que je leur avois permis sans aucune difficulté. L'homme guérit, & il étoit à supposer que la femme l'étoit aussi; ils continuèrent à cohabiter ensemble pendant plusieurs mois, sans que le malade sentît le moindre mal, & sans qu'il y eût le moindre soupçon d'un reste de maladie de la part de la femme. A la fin ils se séparèrent, & la femme eut une autre inclination: elle n'eut pas plutôt formé cette liaison, qu'elle donna une gonorrhée à son nouvel amant: elle accourut à moi pour se faire guérir, & déclara qu'elle n'avoit eu d'autre commerce, qu'avec ces deux personnes; que par conséquent ce devoit être la même maladie, dont je venois de la soigner. Le favorisé n'étoit pas de mes malades. Je donnai à la femme des médicaments, qu'elle négligea de prendre. L'amant continua son commerce, comme le premier avoit fait; il guérit après plusieurs mois, sans avoir reçu d'elle aucune nouvelle maladie; mais malheureusement, son premier amoureux revint environ un an après, & se croyant en sûreté, puisqu'elle vivoit tranquillement avec le second, il eut de nouveau, commerce avec elle une seule fois, & la gonorrhée ne manqua pas d'en être la suite.

La femme a-t-elle eu la gonorrhée tout ce tems-là?



Quelle raison y avoit-il pour que les personnes eussent été exemptes de la maladie; si ce n'est de ce que leur liaison avoit été discontinuée pendant quelque tems : n'étoit-ce pas un effet de l'habitude, qui avoit fait perdre aux parties la susceptibilité de cette irritation?

Le cas d'une jeune femme de l'hôpital de la Magdelaine (1), en est une preuve bien frappante, autant qu'un fait peut être prouvé par les circonstances. Elle fut admise dans cette maison, & y resta le tems ordinaire, qui est de deux années. Au moment qu'elle sortit, elle fut enlevée par quelqu'un, qui l'attendoit avec une chaise de poste; & bientôt elle ne tarda point à lui donner une gonorrhée.

L'opinion dans laquelle nous sommes, que les parties étant habituées à l'irritation vénérienne, en sont à peine affectées, reçoit une nouvelle confirmation, quand on observe, que dans la gonorrhée, les symptômes violents cessent souvent, & que la maladie continue encore un tems considérable, sans présenter d'autre symptôme, qu'un écoulement, qui néanmoins est de nature vénérienne, comme nous l'avons vu arriver souvent : nous rapporterons le précis d'un cas singulier, de cette espèce.

Un homme eut commerce avec une femme publique, qui lui donna une gonorrhée virulente, au commencement d'Avril 1780. Il eut d'abord peine à croire qu'elle fût vénérienne, ayant tenu cette femme à la campagne, & ne l'ayant presque jamais perdue de vue; mais les violentes douleurs, qu'il éprouvoit en urinant, l'écoulement considérable, la cordée, & l'enflure de l'un des testicules, le convainquirent qu'elle étoit telle. Pendant que la cure alloit passablement bien, & que l'enflure du testicule diminueoit, l'autre commença à s'enfler; cependant tous les symptômes disparurent graduellement, excepté la cordée, l'induration de l'épydidime, & un petit écoulement visqueux. Le 12 Juin il alla à la campagne; pendant qu'il y étoit, la cordée & l'induration de l'épydidime disparurent entièrement;

---

(1) Cet hôpital est une retraite pour les filles de joie, lorsqu'elles veulent renoncer à leur métier. On les y garde pendant qu'elles se comportent bien, & se conforment aux loix de l'institution: l'on y tâche de corriger leurs mœurs, & les Administrateurs les placent chez des particuliers, comme servantes, &c., lorsqu'elles paroissent bien réformées, mais il arrive souvent, que ces malheureuses, après y avoir resté un peu de tems, retournent à leur ancienne manière de vivre. Cette fondation fut instituée par souscriptions volontaires, en 1758.

cependant il restoit un écoulement visqueux, quoique très-léger. Le premier Septembre il épousa une jeune demoiselle, & en la voyant il éprouva une grande difficulté, qui rappella la cordée, & augmenta l'écoulement. Le 10, sa femme commença à se plaindre de chaleur, de douleur, de fréquence, & de difficulté d'uriner, & les efforts qu'elle faisoit en urinant, faisoient sortir de la matière; elle avoit outre cela une douleur à la région de la vessie & autour des reins, & en s'asseyant, elle éprouvoit une une grande incommodité aux parties naturelles. Ces symptômes avoient été précédés par une démangeaison autour de l'orifice du vagin.

Environ huit jours après qu'ils eurent pris des pillules mercurielles, & frotté les parties avec l'onguent mercuriel, la violence des symptômes diminua, & je leur permis alors de coucher ensemble; mais la nouvelle mariée souffroit des douleurs excessives aux approches de son mari. Je fis laver les parties avec une solution de sublimé corrosif, & de sucre de saturne, & les fis oindre d'onguent mercuriel; en continuant ces remèdes pendant quelque tems la douleur disparut. Le mari fut traité suivant les règles de la Médecine, & par la suite tout alla bien.

Voilà donc une gonorrhée virulente, qui avoit été gagnée au commencement d'Avril; & dont tous les symptômes étoient disparus le premier de Juin, à l'exception de quelques suites, tels que la cordée, l'induration de l'épydidime, & le petit écoulement visqueux, qui ne se faisoit appercevoir que le matin. En peu de temps, la cordée, l'induration de l'épydidime, avoient disparu entièrement: il ne restoit que le petit écoulement visqueux du matin, & cependant trois mois après, la personne communiqua la maladie à sa femme.

Je fus consulté pour le cas suivant, par un Chirurgien qui traitoit le malade. Le 13 Juillet 1783, un homme eut commerce avec une femme publique; le 30, c'est à-dire, dix-sept jours après, il se manifesta une gonorrhée violente. Il prit des pillules mercurielles, & des légers purgatifs; en douze jours de temps la violence des symptômes diminua, & l'écoulement étoit arrêté environ le 7 Septembre. Le 9 il commença à reparoître; mais il ne dura que peu de jours: il disparoissoit & reparoissoit ainsi quelquefois tous les deux jours, & souvent tous les six ou sept jours. Le 28 Septembre il vit sa femme, tandis qu'il avoit un lé-

ger écoulement. Le 9 Octobre, il la vit encore, & trois jours après elle se plaignit d'une ardeur d'urine, accompagnée d'un écoulement, & de différens symptômes de gonorrhée. Vers la fin d'Octobre ces symptômes étoient presque cessés; il n'en restoit plus que quelques uns qui disparurent, & reparurent alternativement jusqu'en Janvier 1784, que son mari la revit encore pour essayer si elle la lui communiqueroit, c'est-à-dire, trois mois après la seconde fois qu'il l'avoit déjà vue; & quinze jours après il eut tous les symptômes de la gonorrhée. Le 29 Avril il ne se portoit pas bien, ayant un écoulement accompagné de douleur au périnée; la femme avoit aussi un écoulement. Si cette dernière attaque, que le mari essuia en Janvier 1784, étoit une gonorrhée, la femme devoit conséquemment l'avoir eue; il faut aussi par la même raison, que l'homme eût cessé de l'avoir dans cet intervalle, entre le 9 Octobre 1783, & le mois de Janvier 1784; car s'il l'eût eu alors, la gonorrhée n'auroit produit aucun effet sur lui. Il étoit impossible de dire s'ils étoient alors infectés ou non, car quelque essai qu'ils eussent pu faire sur eux-mêmes, cela n'auroit pas pu prouver grand chose, à moins que l'un des deux seulement n'eût eu la gonorrhée, de manière à pouvoir infecter l'autre; mais s'ils l'eussent eu tous les deux, il ne pouvoit arriver aucun changement ni à l'un ni à l'autre; comme on ne pouvoit pas assurer, s'ils avoient cette maladie, ou non, & qu'il y avoit dans chacun des symptômes qui la faisoient soupçonner. En rassemblant toutes ces circonstances, nous opinâmes le Chirurgien & moi, qu'il étoit beaucoup plus prudent de les traiter comme s'ils avoient tous les deux la gonorrhée.

S'il est vrai, comme on lit dans l'histoire des voyages autour du monde, que la maladie vénérienne aît été portée dans l'isle d'Otaheity, c'est une preuve qu'elle peut demeurer long-temps dans le corps humain, après qu'on en a perdu jusqu'à la moindre idée de son existence; & quand elle y demeure pendant si long-temps, c'est le plus probablement sous la forme de gonorrhée.

De la même manière, un bubon vénérien, s'il pouvoit être conservé pendant un espace de temps considérable, entre le point de la suppuration & celui de la résolution, deviendrait indolent dans ce point de suspension, & resteroit peut être presque incurable; j'ai vu, si je ne me trompe, un pareil cas.

IV. *De la gonorrhée virulente.*

En traitant du siège, de l'extension, & des symptômes de la gonorrhée, nous commencerons par ceux de ces cas qui sont les plus fréquens, & nous viendrons par degrés à ceux qui le sont moins ; car ils varient considérablement dans les différentes gonorrhées.

V. *Du siège de la maladie dans les deux sexes.*

Les parties de la génération sont communément le siège de cette maladie dans les deux sexes : chez l'homme en général c'est l'urèthre, quoiqu'elle se fixe quelquefois à l'intérieur du prépuce & à la surface du gland : & chez les femmes, c'est le vagin, l'urèthre, les grandes lèvres, le clitoris ou les nymphes.

La maladie attaque ces parties d'après la manière qu'elle y a été communiquée ; mais si nous ne considérons dans l'homme que la surface des parties qui sont exposées au contact, nous devrions naturellement supposer que le gland ou l'orifice de l'urèthre, seroient les premières ou les seules parties affectées ; cependant ils ne le sont généralement point ; car, quoiqu'il y ait des cas où le gland soit attaqué, & où la maladie ne pénètre pas plus avant, nous croyons cependant qu'elle occupe rarement l'orifice de l'urèthre sans passer plus avant dans le canal. Mais de dire si elle peut jamais affecter le prépuce seulement, c'est de quoi nous ne sommes pas tout-à-fait sûrs, quoique nous croyions que cela arrive quelquefois ; j'ai vu souvent des inflammations aussi bien avec un écoulement de l'urèthre, que sans écoulement, lesquelles nous ont paru être vénériennes. Nous avons vu en pareil cas l'inflammation se répandre sur la membrane cellulaire & lâche du prépuce, & produire un phimosis : il y a tout lieu de croire que cette inflammation est de l'espèce éréthipélateuse.

Lorsque la maladie attaque le gland, ou les autres parties externes, comme le prépuce, c'est principalement vers la racine de ce corps, & au commencement du prépuce : ces parties étant couvertes d'un épiderme très-mince, & permettant conséquemment au virus de parvenir très-aisément à la peau. Mais quelquefois l'infection se répand sur tout le gland, & sur toute la surface intérieure du prépuce, & y pro-



duit un mal-aîse , accompagné de la sécrétion d'une matière tenue , communément sans excoriation , ni ulcération. Nous n'assurerons cependant pas qu'elle ne puisse produire aucune excoriation dans ces parties ; car nous avons vu une fois un cas , où presque tout l'épiderme se détacha du gland , & cela chez un malade qui avoit été entraîné quelques jours auparavant par une fille publique ; cet homme n'avoit jamais éprouvé un pareil accident avant ce temps-là , quoiqu'il eût eu commerce avec différentes femmes. Peut-être la maladie commence-t-elle plus souvent , qu'on ne pense communément , dans ces parties ; mais leur peu de susceptibilité d'irritation , à raison de l'épiderme qui les recouvre , peut être la cause pourquoi , l'effet qu'elle produit n'est pas de longue durée , & qu'il est souvent même si léger , qu'on ne s'en apperçoit point. Lorsque l'inflammation vénérienne attaque le gland , ou le prépuce , ou ces deux parties à la fois , elle s'y fixe souvent , & ne se répand pas plus loin , n'étant point accompagnée d'aucun écoulement de matière , ni d'aucune douleur dans l'urèthre , ainsi qu'il est évident par le cas suivant.

Un jeune Irlandois coucha avec une femme , à Bristol , & quinze jours après , il eut commerce à Londres , avec la servante de la maison. Le lendemain ou le surlendemain , il s'aperçut d'un écoulement , la verge étant couverte du prépuce. Quatre jours après il s'adressa à moi , & d'après l'inspection , je trouvai que l'écoulement venoit de l'intérieur du prépuce près du gland , dont la couronne , de même que la partie du prépuce qui lui correspondoit , me parurent dans un état d'excoriation & couvertes de matière. Il me dit , qu'il avoit eu une fois la gonorrhée , & sur la demande que je lui fis , s'il l'avoit eue dans le même endroit , il me répondit que oui ; n'étant pas assuré si l'écoulement étoit vénérien ou non , je lui fis la question suivante ; savoir , s'il avoit été sujet à pareilles excoriations avant d'avoir connu des femmes ? il me répondit , qu'il n'en avoit jamais eu , & que cela ne lui étoit arrivé que les deux seules fois dont il est ci-dessus question , ce qui étant extraordinaire , lui fit supposer que l'écoulement étoit vénérien.

Nous soupçonnons que lorsque le prépuce se tuméfie dans la gonorrhée de l'urèthre en produisant un phymosis , ce qui arrive souvent , que cela provient de ce que la même maladie a pris place dans son intérieur , & que n'étant pas assez forte pour produire une ulcération , elle ne fait pas des progrès ultérieurs ; & que cette inflammation est d'une es-

pèce érépisélateuse, circonstance qu'il est très-nécessaire de connoître dans le traitement.

L'urèthre est la partie sur laquelle cette forme de la maladie vénérienne paroît le plus fréquemment ; & quoique l'inflammation qui accompagne la maladie dans cette partie, présente plusieurs des phénomènes de l'inflammation ordinaire, on ne pourroit cependant guères la regarder comme telle, lorsqu'elle est modérée : au moins ne produit-elle pas toujours tous les effets de l'inflammation ordinaire, quoiqu'elle participe de cette dernière disposition. Les parties offrent rarement tous les symptômes pathognomoniques de cette dernière ; car il n'y a point de sensation pulsative, il n'y a qu'une petite douleur, excepté celle qui provient de l'irritation de l'urine, & de la distension des parties ; l'inflammation pénètre rarement au-delà de la surface, & conséquemment il est rare qu'il y ait de la tuméfaction dans les parties. L'inflammation sembleroit plutôt être ce qu'on appelle une erreur de lieu sur la surface de l'urèthre, de même qu'on l'observe dans l'engorgement des vaisseaux de la conjonctive.

La sécrétion du pus dans une inflammation si légère, provient peut-être de ce que les parties affectées sont naturellement dans un état de sécrétion ; de-là cette facilité de passage, d'une sécrétion naturelle à une sécrétion morbifique. Il arrive cependant quelques fois, que les parties s'enflamment considérablement, & que l'inflammation pénètre bien avant dans la membrane cellulaire, ou plutôt réticulaire du corps spongieux de l'urèthre, sur-tout près du gland. Quelquefois elle s'étend plus avant le long du corps spongieux de l'urèthre, en produisant une tuméfaction, c'est-à-dire, une extravasation de la lymphe coagulable, ce qui est la cause ordinaire de la cordée. On peut observer en général, que dans la plupart des cas, dès que la suppuration est produite, il y a une diminution de l'inflammation. L'inflammation de la membrane réticulaire des parties voisines ne paroît pas se terminer toujours par adhésion, au contraire elle se termine quelquefois par suppuration, sur-tout lorsqu'elle a lieu au périnée : nous soupçonnons que le siège de ces suppurations est dans les glandes ; ainsi que nous le verrons ci-après.

La gonorrhée n'attaque pas toujours les urèthres qui sont sains d'ailleurs, ni ceux dont les parties relatives, sont toujours dans un état d'intégrité : ainsi l'on voit des personnes contracter cette maladie, tandis qu'elles sont attaquées d'un

rétrécissement dans le canal, d'une tuméfaction de la glande prostate, & d'un gonflement des testicules, ou lorsqu'elles ont ces organes, singulièrement susceptibles d'irritation, d'où vient leur facilité à se tuméfier. De pareilles circonstances rendent la gonorrhée beaucoup plus compliquée, & demandent une plus grande attention dans la méthode du traitement. Quelquefois ces symptômes se trouvent moindres lors de la gonorrhée; & quelquefois ils en sont augmentés.

*VI. Des symptômes qui paroissent les plus communs, & de l'ordre de leur apparition.*

Quoique l'irritation soit toujours la première indisposition qui paroît, il est incertain néanmoins lequel des symptômes paroîtra le premier en conséquence de cette irritation; chacun d'eux peut se manifester séparément quoique cela n'arrive que très-rarement. Le premier symptôme, quand on y fait bien attention, consiste en général dans une démangeaison, qui de l'orifice de l'urèthre s'étend quelquefois sur tout le gland; (1) & est accompagnée d'une légère tuméfaction des lèvres du meat urinaire. Les effets de l'inflammation se manifeste ensuite & bientôt après, l'écoulement paroît, la démangeaison se change en douleur, sur-tout au moment qu'on urine; mais souvent on ne sent aucune douleur, & les autres symptômes ont paru; plusieurs gonorrhées sont à peine douloureuses, même lorsque l'écoulement est très-considérable: d'autres fois la douleur, ou plutôt une grande sensibilité se fera sentir long-temps avant que l'écoulement paroisse.

La verge est généralement alors plus grosse, & le gland plus particulièrement, quoiqu'elle ne le soit pas autant que dans le tems de l'érection, étant plutôt dans un état de demi-érection. Indépendamment de cette augmentation de volume, le gland a une espèce de transparence, sur-tout près du commencement de l'urèthre, où la peau est tendue. Il est lisse & rouge, de la couleur à peu près de cerises mûres, ce qui vient de ce que la membrane réticulaire est surchargée d'une quantité de serum extravasé, & de ce que les vaisseaux sont remplis de sang. Près du commencement de l'urèthre, dans plusieurs cas, on observe une excoriation évi-

---

(1) Ceux qui appréhendent d'avoir contracté la maladie, sont beaucoup plus soigneux à observer ces symptômes; c'est pourquoi ils font attention à la moindre sensation, qu'ils éprouvent dans ces parties.

dente, qui est marquée par la terminaison de l'épiderme tout autour ; la surface du gland est aussi souvent dans un état de demie-excoriation, qui lui donne une sensibilité plus grande, & il en sort un espèce de matière, comme nous l'avons observé ci-devant. Le canal de l'urèthre devient plus étroit qu'à l'ordinaire, ce qui se connoît par le fil de l'urine, qui est plus petit que de coutume ; cet effet provient de la tuméfaction de la verge en général, & du gonflement de la membrane interne de l'urèthre, de même que de l'état spasmodique, dans lequel il se trouve.

Outre ces changements, la frayeur du malade augmente encore ; lorsqu'en urinant il trouve une diminution dans le fil de l'urine. Ce fil sortant de l'urèthre généralement s'éparpille au lieu de sortir en plein jet ; ce qui provient d'une irrégularité dans l'intérieur du canal. Cet effet n'est point particulier à la gonorrhée virulente ; mais il est commun à toutes les maladies de l'urèthre, qui altèrent la figure naturelle du canal, quand même l'irrégularité se trouveroit beaucoup en arrière, comme on l'observe dans plusieurs maladies de la glande prostate.

Il sort fréquemment du sang de l'urèthre, qui ne peut que venir de la distension des vaisseaux, sur-tout lorsqu'il y a une cordée, ou que la verge y est fortement disposée.

On observe souvent le long de la surface inférieure de la verge dans le trajet de l'urèthre de petites tumeurs que nous regardons comme les glandes de l'urèthre, qui sont si tuméfiées qu'on peut aisément les sentir au-dehors. Elles s'enflamment si fort dans certains cas, qu'elles viennent à suppuration ; & suivant les loix de l'ulcération, la matière se porte à la peau, formant un, deux, ou plusieurs abcès le long de la surface de l'urèthre, dont quelques uns se rompant intérieurement, forment ce qu'on appelle des *ulcères internes*. Nous avons observé dans plusieurs cas une tumeur à la partie inférieure de la verge, lieu où se trouve l'urèthre, laquelle étoit souvent portée à un point très-considérable, même jusqu'à la grosseur d'une petite noix aplatie, elle s'affaissoit presque immédiatement après la sortie d'un flot de matière. Sa formation avoit succédé à l'inflammation, l'écoulement continua pendant quelque tems, en diminuant par gradation, jusqu'à ce qu'il disparut totalement, & que la tumeur fut presque entièrement dissipée ; mais quelques mois après, elle s'enfla de nouveau de la même manière, & se dissipa aussi de même. Il est très-douteux, si ces tumeurs & la matière qui en découle sont réellement vénériennes



riennes au moment de leur première apparition , & cela est très-difficile à déterminer , car les malades en général recourent immédiatement aux remèdes ; mais lorsqu'elles repa-roissent , elles ne sont certainement pas vénériennes , puisqu'elles se guérissent d'elles-mêmes.

Nous soupçonnons que ces humeurs sont l'effet de la distension des conduits ou lacunes des glandes de l'urèthre , qui à cause du resserrement de leurs orifices , ne peuvent verser la mucofité qu'elles contiennent , ainsi qu'il arrive au conduit qui mène du sac lacrimal au nez. En conséquence de la distension des conduits ou des lacunes , l'inflammation & la suppuration surviennent de même que l'ulcération , qui se fraye une route dans l'urèthre ; mais cette ouverture en se fermant bientôt , occasionne un retour de la maladie. On a cru que les glandes de Cowper s'enflammoient , & l'on a souvent senti extérieurement à l'endroit où elles se trouvent , une dureté & un gonflement qui venant à suppuration , ont produit des abcès considérables au périnée. Ces tumeurs s'ouvrent en-dedans ou au-dehors , & quelquefois de ces deux manières , & fournissent à l'urine un nouveau passage auquel on a donné le nom de *fistule du périnée*.

Le malade éprouve souvent tout le long de la partie inférieure de la verge , un sentiment douloureux qui provient de l'état inflammatoire de l'urèthre. Cette douleur s'étend souvent jusqu'à l'anus , & fait souffrir considérablement le malade , sur-tout dans le temps de l'érection ; mais elle diffère de celle qui accompagne la gonorrhée cordée , en ce que la verge se conserve droite.

Dans la plupart des gonorrhées , les érections sont très-fréquentes ; à raison de l'irritation qui approche souvent du priapisme , sur-tout lorsque la douleur dont nous venons de parler a lieu , ou lorsque la gonorrhée est cordée. Ces érections se continuent malgré les malades ; aussi les appelle-t-on *involontaires* , mais toutes les érections sont telles , aucun homme ne pouvant en avoir à volonté .

On a souvent à craindre la mortification dans le priapisme , ainsi que nous en avons la preuve dans un chien , chez qui l'érection s'est toujours soutenue , le prépuce ne pouvoit couvrir la verge , à cause de la tuméfaction du bulbe. La verge se mortifia & se détacha ; & comme le chien a un os dans cette partie , cet os resta à nud & s'exfolia par la suite. Comme l'opium est d'une grande utilité dans le priapisme , il y a tout lieu de supposer que cette maladie est d'une nature spasmodique.

## VII. De l'écoulement.

L'écoulement naturellement visqueux des glandes de l'urèthre, se change d'abord de son état gluant & diaphane, en un fluide blanchâtre & aqueux : le fluide qui, en s'exhalant de l'urèthre, est destiné à en humecter la surface, & qui paroît être de la même nature que celui des grandes cavités en général, devient aussi moins transparent; & ces deux sécrétions en devenant graduellement plus épaisses, prennent de plus en plus les qualités du pus ordinaire. Dans quelques cas de gonorrhées, les glandes où se sépare cette humeur visqueuse, qui sort en conséquence de quelques idées lascives, ne sont certainement point affectées; car j'ai vu à l'occasion des idées, cette humeur couler de l'urèthre, après que le canal avoit été nettoyé du pus vénérien par la sortie des urines. Lorsque cette humeur visqueuse est en plus grande quantité qu'il ne faut pour lubrifier l'urèthre, pour lors l'action péristaltique de ce canal l'entraîne vers l'orifice où elle se montre à l'extérieur. (1)

La matière de la gonorrhée change souvent de couleur & de consistance; ce qui provient de la disposition des parties qui la forment. Quelquefois de blanche elle devient-jaune, & souvent d'une couleur verdâtre. Ces changements dépendent de la diminution ou de l'accroissement de l'inflammation, & non pas des qualités vénéneuses de la matière; car chaque irritation de ces parties semblable à celle de la gonorrhée, produira les mêmes apparences; & les changements dans la couleur de la matière s'observent principalement sur les linges, & lorsqu'elle est sèche. Lorsqu'on examine ces taches, on distingue différentes nuances : dans le milieu la matière est plus épaisse, ou en plus grande quantité, & conséquemment elle est en général d'une couleur plus foncée, la circonférence est plus pâle, parce que la partie aqueuse ou séreuse de la matière s'est répandue plus loin, & à l'extrémité des bords elle est plus obscure. Cette dernière apparence provient de ce qu'il n'y a que de l'eau avec un peu de matière visqueuse,

---

(1) Il est évident d'après un grand nombre d'exemples, que l'urèthre possède une action considérable, & que cette action se dirige principalement de derrière en devant. On observe qu'une bougie peut être expulsée par l'action de l'urèthre. Je crois que cette action souvent se fait en sens contraire, comme dans les stranguries spasmodiques.

Dans laquelle se trouve suspendue un peu de matière colorante, qui en devenant sèche, donne une transparence à la tache, qui la tire de la couleur blanche du linge même. Il est très-probable, qu'il y a un peu d'extravasation de la partie rouge du sang dans tous les cas où la matière n'a pas sa couleur ordinaire, & c'est à quoi paroissent-devoir se rapporter les différentes teintes. Comme cette matière provient d'une inflammation spécifique, elle a une plus grande disposition à la putréfaction, que la matière d'un ulcère ordinaire, & elle a souvent une odeur qui paroît lui être particulière.

Comme on pourroit difficilement croire qu'il y eût dans l'urèthre une surface enflammée pour donner la quantité de matière qui souvent s'en écoule, sur-tout si l'on considère que l'inflammation ne va en général, guères plus loin de deux ou trois pouces au-delà de l'orifice extérieur, il est naturel de supposer, que l'écoulement est produit par d'autres parties, dont la fonction étant de former un mucus destiné pour un usage naturel, sont par conséquent plus capables d'en produire une grande quantité, quand la moindre irritation, qui à peine tient de l'inflammation, les y détermine. Nous avons observé, que ces parties sont les glandes de l'urèthre. Chez la plupart des sujets, où les glandes après la mort, n'étoient pas assez gonflées, pour qu'on pût les sentir au dehors, lorsque nous avons pu examiner l'urèthre dans ces cas, nous avons toujours observé, que les conduits ou les lacunes, qui conduisent à ces glandes, étoient surchargés de matière, & beaucoup plus visibles, que dans leur état naturel; nous avons observé également, que la formation de la matière ne se bornoit pas absolument à ces glandes, car pour l'ordinaire la surface interne de l'urèthre étoit dans un état tel, que l'urine ne pouvoit pas passer sans occasionner des douleurs considérables; c'est pourquoi il est très-probable, que cette membrane interne soit aussi affectée de manière à séparer de la matière.

Il paroît, que cet écoulement dans les cas ordinaires, ne vient guères de plus loin, que de l'endroit où l'on sent la douleur, quoique l'on croye communément qu'il vient de tout le canal, & même de la glande prostate, & de celles de Cowper, sans en excepter ce qu'on appelle les vésicules féminales (1). Mais cette assertion n'est pas incontestable,

---

(1) Ces vésicules ne sont certainement point les réservoirs de la semence. Je commençai à douter de cet usage, d'après la différence, que j'observai entre la semence, & la liqueur, qu'elles contiennent;

si l'on s'en rapporte à nous. Les raisons suivantes nous déterminent à croire, qu'il ne provient que de l'endroit seul, où la douleur se fait sentir. En effet si la matière provenoit de toute la surface de l'urèthre, & des glandes qui sont près de la vessie, on auroit sans contredit, d'autres symptômes que ceux que l'on éprouve.

Si, par exemple, toutes les parties de l'urèthre, au-delà du bulbe, ou le bulbe lui-même, étoient affectés, au point de donner issue à du pus, ce pus seroit graduellement pressé dans le bulbe, comme l'est la semence, & de-là il seroit poussé dehors par jets; car on sait qu'il ne peut rien y avoir dans la partie bulbeuse de l'urèthre, sans qu'elle soit stimulée à l'action, sur-tout lorsqu'elle est dans un état d'irritation, & d'inflammation. On observe en pareil cas, qu'une seule goutte d'urine, ne peut même y séjourner, & que si l'on fait dans l'urèthre aussi loin, que le bulbe s'étend, une simple injection d'eau chaude, les muscles accélérateurs se trouvent gênés jusqu'à ce qu'ils la rejettent par leur action. De-là on peut naturellement conjecturer, que si la partie membraneuse, & bulbeuse de l'urèthre, avec les vésicules féminales, la glande prostate, & celles de Cowper, concourent à former le pus, toutes les fois qu'il seroit ramassé vers le bulbe, les muscles accélérateurs, probablement le pousseroient au dehors aussi-tôt, & nous nous en apercevriions à chaque moment. Mais de tels symptômes arrivent rarement; quelquefois cependant ces muscles sont agités d'une contraction spasmodique, qui peut probablement provenir de cette cause, quoique cela arrive plus fréquemment immédiatement après avoir uriné.

Lorsque l'inflammation est violente, il arrive souvent, que quelques vaisseaux de l'urèthre se rompent, d'où s'en suit un écoulement de sang, qui augmente au moment qu'on achève d'uriner. Ce phénomène a lieu quelquefois sans cette circonstance, & en général il cause un soulagement passager: quelquefois ce sang est en petite quantité, & ne fait que colorer le pus; comme je l'ai observé en traitant de la couleur de l'écoulement. Les érections fréquentes, en tenant souvent la verge étendue, occasionnent une extravasation de sang, qui augmente toujours la douleur au moment qu'on urine, & lorsque les parties sont dans cet état, l'urèthre

---

& d'après plusieurs expériences faites sur l'homme, comparées avec celles que j'ai faites sur d'autres animaux: toutes m'ont prouvé que je ne m'étois point trompé.



pour l'ordinaire , est douloureux là où il est comprimé , mais la sortie du sang , diminue l'inflammation , & souvent soulage le malade.

### VIII. De la gonorrhée cordée.

La gonorrhée cordée paroît être inflammatoire dans quelques cas , & spasmodique dans d'autres ; nous traiterons d'abord de l'inflammatoire.

Lorsque l'inflammation ne se borne pas seulement à la surface de l'urèthre , & à ses glandes , mais qu'elle pénètre plus avant , & affecte la membrane réticulaire , elle y produit une extravasation de lymphes coagulable , comme dans l'inflammation que nous nommons *adhésive* , qui en unissant les cellules ensemble , détruit la faculté de distension du corps spongieux de l'urèthre , & lui fait perdre ses rapports , avec les corps caverneux ; c'est pourquoi au moment de l'érection , la verge reste courbée de ce côté-là , & c'est ce qu'on appelle gonorrhée *cordée*. Cette courbure , qui est ordinairement à la partie inférieure de la verge , provient de ce que les muscles du corps spongieux de l'urèthre , de ce côté-là , ont adhéré ensemble quelquefois spontanément & quelquefois à la suite de l'inflammation , qui accompagne les chancres malins. Outre cet effet de l'inflammation , lorsque la gonorrhée cordée est violente , la membrane interne se trouve tellement distendue , qu'elle est en quelque façon déchirée , ce qui fait sortir fréquemment le sang de l'urèthre en abondance , circonstance qui soulage souvent , & qui quelquefois même opère la guérison de la maladie. Comme la gonorrhée cordée provient d'une inflammation plus violente , que celle qui produit la gonorrhée ordinaire , aussi peut-elle rester , & souvent même reste-t-elle après que toute l'infection est dissipée , mais alors on doit la regarder comme une simple suite de l'inflammation *adhésive*.

La gonorrhée cordée spasmodique , n'est qu'un pur effet du spasme ; au moins elle ne peut provenir de la même cause que l'autre , si notre opinion sur la maladie présente , ne nous égare point. La cordée spasmodique paroît & disparaît , mais non pas à des tems fixes ; quelquefois elle ne paroîtra absolument point au moment de l'érection , & quelquefois elle aura lieu d'une manière très-violente , & cela arrivera souvent à de courts intervalles.

### IX. De la manière, dont l'inflammation attaque l'urèthre.

L'on n'a point encore pu déterminer jusqu'ici la manière, dont la maladie se propage le long de l'urèthre; nous soupçonnons cependant, qu'elle est communiquée, ou qu'elle se continue du gland à l'urèthre, ou du moins du commencement, ou des lèvres du meat urinaire, à sa surface intérieure. Il est impossible en effet, de concevoir, malgré, qu'on prétende, & qu'on assure même le contraire, qu'aucune partie de la matière virulente de la femme, puisse pénétrer dans le canal, lors du coït; du moins elle ne peut aller aussi loin qu'au siège ordinaire de la maladie, ou dans ces parties de l'urèthre, ou elle se fixe très-souvent, c'est-à-dire dans toute la longueur du canal. L'observation suivante, prouve en partie, ce que nous avançons.

Un homme en qui nous avons une pleine confiance, étant en Allemagne, où depuis plusieurs semaines, il n'avoit point vu de femmes, alla au privé, & s'y arrêta quelque tems; en se levant, il sentit au gland un tiraillement, qui lui donnoit une douleur légèrement piquante; en l'examinant, il y trouva un petit morceau du plâtre du privé, qui y étoit adhérent. Il ne fit alors qu'ôter ce qui étoit attaché à sa verge, sans y porter plus d'attention; cinq ou six jours après, il apperçut une gonorrhée, qui devint assez violente par la suite. L'explication la plus naturelle qu'on puisse donner d'un pareil effet, est sans doute de dire que quelqu'un ayant la chaudepisse, avoit laissé un peu de matière vénérienne sur cet endroit, & la verge y avoit été en contact un tems suffisant pour que la matière pût sécher.

Lorsque la maladie attaque l'urèthre, elle s'étend rarement plus loin d'un pouce & demi, ou de deux pouces tout au plus au-delà de l'orifice.

Cette distance, paroît être vraiment spécifique, & ce que nous avons nommé la *distance spécifique* de l'inflammation (1).

---

(1) On doit remarquer ici qu'une des propriétés des maladies spécifiques, parmi lesquelles nous rangerons celles, qui proviennent des virus morbifiques, est d'avoir leur distance spécifique; mais elle ne peut avoir lieu, que lorsque la constitution n'est pas susceptible d'érysipèle; ou de tout autre mode extraordinaire d'action; car l'inflammation n'a point de bornes dans les cas où il y a une disposition érysiélateuse.

Comme l'inflammation est pour l'ordinaire la cause de la gonorrhée, elle est accompagnée de douleur, & de la formation d'une matière purulente. Dans un pareil état, ni les sensations du malade, ni les actions des parties mêmes ne se bornent au siège réel de la maladie. La sympathie qui existe dans les parties voisines, occasionne une variété des symptômes, dont la plupart sont les mêmes que ceux, qui proviennent d'un état d'irritation. On éprouve un mal-aise, qui tient de la douleur, & l'on sent partout aux environs du pubis, une espèce de lassitude : le malade éprouve une sensation désagréable dans le scrotum, les testicules, le périnée, l'anus, & les hanches ; souvent même il faut suspendre les testicules, qui deviennent quelquefois si irritables, que le moindre accident, ou même l'exercice, qui n'auroient aucune mauvaise suite dans d'autres circonstances, détermine leur gonflement. Souvent les glandes des aînes sont affectées sympathiquement : elles se tuméfient même un peu ; mais non pas au point de venir à suppuration, ce qui arrive en général, quand l'absorption de la matière, cause originairement cette inflammation. J'ai vu des cas, où l'irritation avoit pénétré si avant, qu'elle avoit sensiblement affecté les cuisses, les fesses, & les muscles abdominaux, au point, que le malade a été obligé de se tenir dans une position tout-à-fait horizontale ; les douleurs étoient par fois si aiguës, qu'elles le faisoient crier ; les parties étoient très-sensibles au toucher ; elles étoient même enflées, mais ce n'étoit point une enflure inflammatoire ; car quoiqu'il y eût une plénitude visible, les parties étoient cependant plutôt molles. J'ai connu une personne, qui n'avoit jamais eu de gonorrhée, qui éprouvoit tout-à-coup dans tout son corps des douleurs rhumatismales, ce qui lui est arrivé plusieurs fois. Dans de telles circonstances, le sang est, pour l'ordinaire, sans aucune apparence inflammatoire ; c'est pourquoi nous pouvons supposer, que la constitution n'est que peu affectée.

Lorsque la gonorrhée, abstraction faite des affections qui proviennent de la sympathie, est aussi peu violente, que nous venons de le décrire, on peut l'appeller *gonorrhée vénérienne simple ou commune* ; mais plus le malade sera susceptible d'une telle irritation, ou de tout autre mode d'action, qui peut accompagner l'irritation vénérienne, plus les symptômes en seront aussi violens. Aussi voit-on souvent dans de tels cas, que l'irritation & l'inflammation, ne gardent point leur distance spécifique, & qu'elles s'étendent tout le long de l'urèthre. Souvent on éprouve aussi des douleurs considérables dans le

periné, & un autre symptôme fréquent, mais non pas constant, c'est-à-dire, la contraction spasmodique des muscles accélérateurs, contraction qui est toujours accompagnée de celle des muscles érecteurs. Mais d'assurer si ces spasmes sont l'effet d'une sécrétion de matière, qui ramassée dans la partie bulbeuse de l'urèthre, y produit un mal-aise, & y sollicite des contractions pour favoriser son expulsion, de même que le font les dernières gouttes d'urine, c'est ce que nous ne pouvons pas déterminer.

Nous avons observé que ces spasmes avoient lieu au moment de la sortie des urines, parce qu'alors ce fluide irritant les parties lors de son passage à travers l'urèthre, faisoit entrer en contraction les muscles accélérateurs, de manière à faire sortir l'urine par jets. Cette sorte d'inflammation, qui est quelquefois considérable, s'étend jusqu'à la membrane cellulaire, & produit une tuméfaction. Dans d'autres circonstances, elle vient à suppuration, & cause souvent des fistules au périné. J'ai cru quelquefois, comme je l'ai déjà observé, que les glandes de Cowper étoient le siège de ces suppurations; car j'ai observé extérieurement des tumeurs circonscrites dans le lieu de ces glandes. Les petites glandes de la partie bulbeuse de l'urèthre, peuvent aussi être affectées de la même manière; & l'irritation passe souvent même jusqu'à la vessie.

Ce dernier organe, une fois affecté, devient plus susceptible de toute sorte d'irritation, & tellement que souvent il s'en suit des symptômes fâcheux. Il ne peut plus être porté dans son extension, au volume qui lui est ordinaire, ce qui fait que le malade ne peut retenir son urine comme de coutume, & au moment que l'envie d'uriner lui prend, il est aussi-tôt obligé d'y satisfaire, non sans des violentes douleurs dans la vessie, & plus encore dans le gland; douleurs assez semblables à celles qui accompagnent la présence d'un calcul dans la vessie.

Si quelques raisons empêchent de rendre aussi-tôt les urines, la douleur devient presque insupportable; & même après l'évacuation, la vessie & le gland, éprouvent pendant quelque tems une douleur assez vive; parce que l'action même de la tunique musculaire de la vessie occasionne cette douleur par sa propre contraction.

Les uretères & quelques fois même les reins, sympathisent lorsque la vessie est beaucoup enflammée, ou considérablement irritée; cela arrive cependant assez rarement, & si cet effet avoit lieu un peu violemment, nous ne pourrions nous empêcher de croire que l'estomac seroit aussi affecté,



& par conséquent toute la machine. Nous avons même raison de soupçonner que l'irritation pourroit être communiquée au péritoine, par le moyen des conduits déférens; du moins le cas suivant semble-t-il en être la preuve. Un homme avoit une gonorrhée, qui fut traitée par la méthode antiphlogistique; l'écoulement s'arrêta en quelque manière; il survint une tension à la partie inférieure du ventre du côté droit, précisément au-dessus du ligament de Poupart, mais plutôt un peu plus près de l'ilium; on y sentoît une dureté, & le malade y éprouvoit de la douleur. Cette douleur se répandit dans tout le ventre, en occasionnant des frissons tous les trois jours, avec un pòuls foible; ce qui m'indiqua qu'il y avoit une inflammation du péritoine, qui provenoit à mon avis de ce que le conduit déférent de ce côté-là étoit affecté dans tout son trajet à travers le bas ventre & le bassin.

La maladie est en général très-violente, lorsque l'inflammation, ou seulement peut-être l'irritation, s'étend le long de toute la surface de l'urèthre, qu'elle attaque la vessie, & qu'elle passe même jusqu'aux urètères, & aux reins, au point de causer des sensations désagréables dans toutes ces parties. Nous soupçonnons que pour lors la maladie tient un peu de l'espèce érépipélateuse; du moins indique-t-elle une constitution irritable, & susceptible de sympathie.

Cette maladie produit quelquefois des symptômes extraordinaires. Un homme avoit une gonorrhée; lorsque les symptômes inflammatoires diminuèrent, l'urètre perdit à la fois les deux facultés volontaires & involontaires de retenir l'urine: elle couloit malgré le malade qui ne pouvoit l'arrêter. Comme il étoit probable que la méthode curative lui seroit plus désagréable que la maladie même, je lui conseillai de ne rien faire, & d'attendre pendant quelque temps, malgré l'incommodité qui en résultoit, sur-tout quand il étoit en compagnie, la maladie diminua par degré, & avec le tems se dissipa tout-à-fait. Si je lui avois recommandé de faire usage de quelque médicament, ç'auroit été la teinture des cantharides.

#### X. *Du gonflement des testicules.*

Le gonflement des testicules est un symptôme très-commun de la gonorrhée. Il n'est, selon nous, comme l'affection de la vessie & plusieurs des symptômes dont nous avons déjà fait mention, que sympathique & non pas vénérien. Eu

effet on observe le même symptôme accompagner toute irritation quelconque de l'urèthre, soit qu'elle soit occasionnée par des rétrécissements, des injections, ou par des bougies. On observe que ces symptômes ne ressemblent point aux effets qui proviennent de l'application de la matière vraiment vénérienne, soit par absorption ou autrement, car rarement ou même jamais on voit l'affection nouvelle venir à suppuration, & quand cela arrive, la matière qu'elle donne n'est pas vénérienne.

Il paroît comme on le voit dans plusieurs cas, que les testicules n'éprouvent de changement qu'en conséquence de ce qui arrive à l'urèthre, & non point de ce qui survient dans leur propre substance. Ainsi le gonflement & l'inflammation paroît & disparoît tout-à-coup, ou passe en peu de minutes d'un testicule à l'autre; & cela, parce que l'affection dépend de l'état où se trouve l'urèthre, & non pas de celui du testicule même. Une partie de cet organe, l'épididyme, prend cependant tous les caractères de l'inflammation, & reste gonflée même long-tems après que l'inflammation s'est dissipée.

Le gonflement du testicule se manifeste en général par une tuméfaction molle & comme pulpeuse de son corps, qui est sensible au toucher : la tumeur augmente ensuite de volume & de consistance, & fait éprouver au malade des douleurs considérables. L'épididyme est en général la partie la plus dure, & sur-tout l'extrémité inférieure comme le tact le fait appercevoir distinctement ; la dureté & le gonflement se répandent cependant souvent dans toute la longueur de ce corps, & forment une saillie à la partie supérieure. Le cordon spermatique se trouve aussi souvent affecté, & plus particulièrement le conduit déférent qui est épaissi & sensible au toucher. Quelquefois les veines du testicule deviennent variqueuses. J'ai vu deux fois un tel état des veines accompagner un gonflement du testicule. Toutes les inflammations du testicule sont en général accompagnées d'une douleur à la partie inférieure de l'épine du dos avec un sentiment de faiblesse dans les lombes & dans le bassin. Les intestins sympathisent en général avec la plupart des maladies des testicules : chez quelques personnes la sympathie se manifeste par des douleurs de colique ; chez d'autres par une sensation singulière, tant à l'estomac qu'aux intestins : les nausées & même le vomissement sont des symptômes ordinaires ; les forces digestives en éprouvent un grand affoiblissement, & il naît dans les organes de cette fonction une disposition qui favorise l'ac-

cumulation de l'air dans l'estomac, de manière à le rendre souvent incompatible avec l'état de santé. Les testicules en pareil cas nous fournissent une chaîne de sympathie, pareille à celle que nous avons observée quand une cause irritante propage son effet tout le long des voies urinaires; l'affection passe d'abord de l'urèthre au testicule, ensuite au cordon spermatique, aux lombes, aux intestins, à l'estomac, & de là en quelque façon à tout le corps. J'ai vu les fesses s'enfler, dans un cas de gonflement d'un testicule, mais l'enflure n'étoit pas inflammatoire, & en urinant les malades y éprouvoient de la douleur. Mais de savoir si ce symptôme provenoit de l'enflure des testicules, ou de la cause commune, c'est-à-dire, de la gonorrhée, c'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer, quoique la dernière supposition soit la plus vraisemblable.

On a prétendu, mais sans fondement, que dans les cas de gonflement des testicules à la suite d'une gonorrhée, ce n'est pas le testicule qui se tuméfioit, mais l'épydidyme. Le fait est que tous les deux se gonflent également. Ceux qui sont habitués à distinguer le gonflement du testicule de celui de l'épididyme, sentiront d'abord que dans la hernie humorale tout le testicule est gonflé; & qu'il prend la même forme, que celle qu'il a, d'après l'effet d'autres causes, comme nous nous en sommes assuré après l'avoir extirpé. La douleur occupe toute l'étendue du testicule. Nous avons vu de pareils gonflements venir à suppuration vers la partie antérieure, nous avons plusieurs exemples, de pareilles causes d'adhérence entre la tunique vaginale & l'albuginée, & nous les avons observé non-seulement après la mort, mais encore dans l'opération de l'hydrocèle partielle; de tels changements n'auroient pu avoir lieu si le corps du testicule n'eût pas été dans un état d'inflammation. C'est probablement de la sympathie que le testicule entretient avec l'urèthre; que provient cette inflammation, & il paroîtroit dans plusieurs cas, qu'elle n'est occasionnée que par ce qu'on entend communément par *transport de l'irritation de l'urèthre au testicule*. Ainsi le gonflement du testicule fera cesser la douleur qu'on éprouve en urinant, & arrêtera l'écoulement qui ne reparoîtra point jusqu'à ce que le gonflement du testicule commence à diminuer; ou l'irritation de l'urèthre cessant la première, produira le gonflement du testicule, qui continuera jusqu'à ce que la douleur & l'écoulement reparoissent; de-là, la difficulté de déterminer ce qui est cause ou effet. Malgré ces obstacles j'ai vu des cas où le testicule s'est gonflé quoique

l'écoulement devint plus violent, j'en ai même vu où le gonflement s'est manifesté après que l'écoulement avoit cessé; mais celui-ci a reparu avec violence & a duré aussi longtemps que le gonflement du testicule. Quelquefois c'est l'épididyme seul qui est affecté, dans d'autres cas c'est le conduit déférent, & souvent ce n'est que le cordon spermatique; dans ce dernier cas, les veines spermatiques deviennent variqueuses. L'on ne peut apporter aucune raison qui explique pourquoi une de ces parties se trouve affectée plutôt que l'autre, & à dire vrai, la cause immédiate en est encore inconnue. Car quoique une action qui se passe sur l'urèthre en soit la cause éloignée, cependant il est encore impossible de dire si c'est la cessation de cette action, qui est la cause du gonflement du testicule, ou si c'est le gonflement du testicule, qui est la cause de cette cessation. On le regarde comme provenant d'une irritation, qui a lieu sur les orifices des conduits déférens; lorsque cette irritation en est la cause, elle doit en général affecter les deux testicules dans le même tems; mais j'ai vu cette maladie arriver aussi souvent dans les cas où l'inflammation ne s'avançoit pas dans l'urètre au-delà d'un pouce & demi environ, ou de deux pouces, que dans ceux où elle s'étendoit plus loin; & le passage subit du gonflement, d'un testicule à l'autre, montre qu'il provient de quelqu'autre disposition particulière à l'économie animale.

Dans de tels exemples de sympathie il y a souvent une strangurie, & plus fréquemment lorsque l'écoulement s'arrête, que lorsqu'il marche d'un pas égal avec le gonflement du testicule. En effet tout écoulement qui s'arrête tout-à-coup, établit toujours une disposition à la strangurie.

Une circonstance, qui est autant singulière, que toute autre peut l'être, touchant le gonflement du testicule, c'est que ce symptôme ne survient pas toujours, lorsque l'inflammation de l'urèthre est à son plus haut degré: nous pensons, qu'il arrive plus souvent, lorsque l'irritation de l'urèthre est sur le point de se dissiper, & quelquefois même après qu'elle a cessé entièrement, & lorsque le malade s'imagine être tout-à-fait guéri.

Nous nous permettrons de remarquer ici, que le gonflement des testicules, à la suite de l'irritation vénérienne de l'urèthre, fait toujours soupçonner qu'il est vénérien. Mais d'après ce que nous avons dit de sa nature, quand il reconnoît une cause vénérienne, c'est-à-dire qu'il n'est que l'effet de la sympathie, & d'après notre opinion, que le testicule



n'est jamais affecté de maladie vénérienne , soit locale , soit générale , autant que nos observations nous l'ont appris ; on doit inférer , que de pareils soupçons sont toujours mal-fondés , celle-ci peut-être ; est une induction qui aura bien peu de partisans.

Nous avons vu la goutte produire un gonflement du testicule de l'espèce inflammatoire , & par conséquent semblable au gonflement sympathique , qui succède à une cause vénérienne , & même présentant plusieurs de ses caractères.

Les lésions des testicules y produisent des gonflemens ; mais d'une nature bien différente de ceux dont nous venons de parler ; ils durent plus long-tems , la maladie , ou la cause de la maladie existant dans la partie même. Les cancers & les écrouelles , causent également des gonflemens aux testicules ; mais ceux-ci sont en général plus lents dans leurs progrès , & ne ressemblent absolument point à ceux , qui proviennent d'une irritation de l'urèthre.

#### XI. *Du gonflement des glandes , considéré comme effet de la sympathie.*

Depuis que nous sommes parvenu à connoître comment les substances étrangères au corps , pénètrent dans le torrent de la circulation , & que nous avons découvert , comment plusieurs d'elles , entr'autres les poisons , irritent en circulant , les glandes absorbantes , au point d'y causer une inflammation , & une intumescence , nous pourrions naturellement supposer , que les gonflemens , qui succèdent aux maladies de l'urèthre , accompagnées d'un écoulement de matière , sont occasionnés par l'absorption de cette matière ; & que par conséquent , si l'écoulement est vénérien , ils doivent l'être aussi. Nous ne devons cependant pas être trop prompts à tirer cette conclusion ; car nous savons fort bien , qu'une irritation à l'origine des vaisseaux dans tous les cas , où aucune absorption de matière ne pourroit avoir lieu , peut quelquefois causer un pareil gonflement des glandes. Souvent elles se tuméfient , & deviennent douloureuses dans le commencement de l'inflammation , avant qu'elle vienne à suppuration , & cette tuméfaction diminue lorsque la suppuration est sur le point de s'établir , parce qu'alors l'inflammation perd de sa force. J'ai vu une piqure faite au doigt , avec une aiguille , qui étoit très-propre , occasionner une raze rouge tout le long de la partie antérieure du bras , avec des douleurs qui s'étendoient le long du côté interne du muscle biceps , & un gon-

flement de la glande lymphatique, qui est au-dessous du condyle interne de l'humérus, de même que des glandes de l'aisselle. Ces symptômes, qui furent immédiatement suivis de nausées, & de frissons, ne tardèrent cependant pas à se dissiper. Comme donc il paroît, que le système absorbant, peut être affecté aussi bien par l'irritation, que par l'absorption de matière, il faut toujours avoir ces deux causes devant les yeux, dans toutes les maladies de ce système, qui proviennent de quelque affection locale, avec écoulement de matière, & tâcher de connoître s'il est possible, de laquelle des deux provient l'affection dont nous parlons; car il est d'une très-grande conséquence dans ces affections, qui proviennent de l'irritation d'une surface, à la suite d'un virus, & sur-tout du vénérien, de savoir dire laquelle des deux en est la cause; puisqu'il arrive quelquefois, quoique rarement, que dans une gonorrhée ordinaire, les glandes inguinales sont affectées au point d'en imposer pour des bubons commençants. Nous soupçonnons que ces gonflemens ressemblent à ceux des testicules, c'est-à-dire qu'ils sont purement sympathiques; la douleur qu'ils causent est très-légère, si nous la comparons à celle d'une tuméfaction vraiment vénérienne, provenant de l'absorption de la matière, & rarement elles viennent à suppuration; il y a cependant certains gonflemens de ces glandes, qui sont occasionnés par l'absorption d'une pareille matière, lors de la gonorrhée, & qui par conséquent sont vraiment vénériens. Or comme ce cas peut arriver, on doit toujours soupçonner son existence; comme ils paroissent souvent à la suite d'une cessation de l'irritation de l'urèthre, & qu'ils ressemblent à l'enflure des testicules, on a supposé, que la matière y avoit été attirée par un mauvais traitement. Depuis que nous connoissons le système absorbant, nous savons que la matière peut parcourir cette route; mais nous savons aussi, qu'il n'y a aucun moyen de l'obliger à la prendre. Si nous en connoissons un, il n'y auroit aucune raison pour supposer qu'il ne puisse s'en former davantage dans l'urèthre. Par conséquent, la cessation de la sécrétion de la matière dans cette partie, ne rend point raison du gonflement des glandes inguinales.

Il n'est pas aisé de déterminer la nature de ces maladies sympathiques; elles ne sont point vénériennes, car on les guérit en les traitant comme une simple inflammation, sans le moindre usage du mercure. Nous avons vu en effet, un gonflement du testicule, occasionné par une gonorrhée virulente, lequel vint à suppuration, & qui ayant été traité

suivant mon avis , comme une suppuration ordinaire , guérit sans donner un grain de mercure. On ne peut pas même appeller ces gonflemens , vraiment inflammatoires , ayant rarement quelques-uns des véritables caractères de l'inflammation , tels qu'un épaisissement des parties , la fièvre symptomatique , un sang couenneux , &c. ; à moins que les testicules & les glandes , ne soient de la partie. L'intumescence des testicules , est accompagnée de plusieurs particularités dignes de remarques ; souvent cet organe s'accroît avec beaucoup de rapidité , & comme la maladie n'est pas d'une nature vraiment inflammatoire , elle exige moins de tems pour la résolution de l'inflammation ; & lors même , qu'elle paroît participer de l'action vraiment inflammatoire , on observe que l'inflammation , & la tuméfaction se dissipent beaucoup plus vite , que lorsqu'elle dérive d'autres causes. La tumeur des testicules à la suite de la cure radicale de l'hydrocèle , ne diminue qu'après plusieurs semaines , tems où l'inflammation a cessé ; mais lorsqu'elle vient à la suite de la sympathie , qui existe avec d'autres parties , elle se dissipe dans peu de jours , & probablement , c'est cette même sympathie qui en est la cause ; car une inflammation , qui sera l'effet d'une maladie réelle , & constante dans une partie , ou qui proviendra de quelque lésion externe , comme dans l'hydrocèle , doit toujours persister jusqu'à ce que la maladie soit guérie , ou bien jusqu'à ce qu'on ait remédié à la lésion. Mais celle qui sera l'effet de la sympathie , variera suivant les différentes causes , ce qui peut arriver très-promptement ; car l'on voit un testicule enfler en peu de minutes , & diminuer de même , & la tuméfaction passe également tout-à-coup d'un testicule à l'autre. Ces sympathies sont souvent relatives aux différentes constitutions , & même aux constitutions passagères , c'est-à-dire , à celles qui sont la suite de quelque cause accidentelle , de manière qu'elles sont en quelque façon épidémiques ; car il y a souvent une telle influence dans l'air qu'il prédispose les corps à cette espèce d'irritation ; & dès qu'une fois ils sont ainsi prédisposés , il ne faut plus qu'une cause immédiate pour produire cet effet.

## XII. Des maladies des vaisseaux lymphatiques dans la gonorrhée.

Un autre symptôme , qui a lieu quelquefois dans la gonorrhée , c'est une corde dure , qui part du prépuce , s'étend le long du dos de la verge , & se prolonge souvent jusqu'à une

des aînes , où elle affecte les glandes. Il y a communément dans ces cas , un gonflement au prépuce , à l'endroit où la corde prend naissance. Ce symptôme se manifeste quelquefois lorsqu'il y a une excoriation , & un écoulement du prépuce , ou du gland , excoriation qu'on peut appeller gonorrhée virulente & superficielle. On peut supposer avec raison , que c'est de l'absorption du pus , que proviennent soit le gonflement dans l'aîne , soit la corde dont nous parlons , & que par conséquent , ces symptômes sont les avant-coureurs de la vérole ; mais comme cette forme de la maladie a rarement sa source dans la gonorrhée , nous ne nous y arrêterons pas davantage ici ; nous observerons cependant , que de cela même , que la vérole est rarement l'effet de la gonorrhée , il s'ensuit , que l'absorption du poison vénérien , ne doit pas se faire promptement d'une surface , qui est dans son état d'intégrité , ou d'une qui n'est qu'enflammée , & que par conséquent il arrive rarement qu'une absorption quelconque ait lieu , quand même la matière vénérienne se trouve depuis plusieurs semaines dans le canal , & sur-tout le gland. Nous avons vu un cas , où après un écoulement de sang de l'urèthre , les symptômes ci-dessus se sont manifestés ; d'abord nous soupçonnâmes que l'absorption avoit eu lieu par la rupture des vaisseaux ; mais comme ce symptôme arrive rarement , même dans le cas d'un écoulement de sang considérable , nous sommes portés à croire , que les plaies sont aussi des surfaces , qui absorbent très-peu , surtout si l'on considère , qu'il y a peu de virus morbifiques , qui soient absorbés des plaies.

### XIII. *Courte récapitulation des variétés dans les symptômes énoncés.*

La variété des symptômes dans la gonorrhée , & leur différence suivant les différens cas , doit être presque infinie à en juger par ce que nous en avons dit ci-dessus. Nous ferons ici une récapitulation de celles qui sont les plus importantes , & qui se présentent le plus ordinairement. L'écoulement n'est pas toujours accompagné de douleur , & ce n'est pas à un tems fixe après qu'il a paru , que ce dernier symptôme commence. Souvent les malades n'en éprouvent aucune , quelque considérable que soit la quantité de l'écoulement , & quelque mauvaise apparence qu'il ait ; la douleur cesse souvent , tandis que l'écoulement continue , & quelquefois elle revient ensuite. Dans quelques circonstances , on sent pendant



pendant un tems considérable, une démangeaison, qui quelquefois se change ensuite en douleur ; quoique dans plusieurs cas elle continue jusqu'à la fin de la maladie : d'un autre côté, la douleur est souvent incommode, & violente, même lorsqu'il n'y a que peu, ou point d'écoulement ; en général l'inflammation de l'urèthre ne s'étend pas plus d'un, ou deux pouces au-delà de son orifice ; quelquefois elle s'étend tout le long de l'urèthre jusqu'à la vessie, & même jusqu'aux reins ; & dans quelques cas, elle se répand dans la substance de l'urèthre, en produisant une cordée. Les glandes de l'urèthre s'enflamment, & souvent suppurent ; & nous soupçonnons qu'il en est de même quelquefois des glandes de Cowper. Les parties voisines, telles que les glandes des aînes, les testicules, les régions des lombes, & du pubis, sympathisent avec les parties supérieures des cuisses, & les muscles abdominaux. Quelquefois la maladie se déclare quelques heures après l'application du virus ; tandis que d'autres fois, ce n'est qu'après six semaines. Souvent il est impossible de déterminer si l'écoulement est vénérien, ou purement accidentel, & produit par quelque cause inconnue.

Il n'est point hors de propos de parler ici d'un chancre, que nous avons vu sur le prépuce, lequel causoit des douleurs dans l'urèthre en urinant ; ce qui, probablement, étoit l'effet d'une sympathie semblable à celle, par laquelle l'application du pus vénérien au gland, produit, comme nous l'avons observé ci-dessus, l'écoulement de l'urèthre. Or si l'application d'une telle matière, faite au gland, peut produire un écoulement de l'urèthre, il est possible que toute autre matière âcre, quoiqu'elle ne soit pas vénérienne, soit suivie du même effet. L'écoulement des fleurs blanches est souvent irritant, au point d'excorier les grandes lèvres & les cuisses ; & l'histoire suivante prouve, qu'il peut souvent produire des effets semblables à ceux du pus vénérien.

Monsieur & Madame ..... ont été mariés depuis plus de vingt ans. Pendant plusieurs années, Madame a été souvent incommodée de fleurs blanches ; le mari quand il approche de son épouse, lors de l'écoulement, éprouve pour l'ordinaire une excoriation du gland, & du prépuce, avec un écoulement considérable de l'urèthre, accompagné de légères douleurs. Ces symptômes durent en général très-long tems, soit qu'on les traite comme une gonorrhée, ou comme une maladie de foiblesse. Est-ce un nouveau poison ? & fait-il moins de progrès, parce que la coïtion n'a lieu,

qu'entre deux personnes ? Quelle en seroit la conséquence, si Madame avoit commerce avec d'autres hommes, & ceux-ci avec d'autres femmes ? De tels effets, autant que notre pratique nous l'atteste, ne se sont manifestés, que sous la forme de gonorrhée, ils n'ont point produit d'ulcères dans les parties, ni aucune maladie générale.

## CHAPITRE II.

### *De la gonorrhée des femmes.*

**L**A maladie vénérienne, sous forme de gonorrhée, chez les femmes, n'est pas si compliquée que chez les hommes; les parties affectées sont plus simples, & en moins grand nombre. Mais il est plus difficile de la connoître chez elles, que chez les hommes, parce que les parties qui en sont communément le siège, sont très-sujettes à une maladie, qui ressemble à la gonorrhée, & qu'on connoît sous le nom de fleurs blanches; les marques distinctives, s'il y en a, ne sont pas encore absolument décisives. Un écoulement simple, dans ces parties, chez le sexe, est moins une preuve de l'existence de l'infection vénérienne, que d'un écoulement même sans douleurs, chez les hommes; aussi les malades en général y font-elles peu, & même point d'attention, & l'on observe souvent, que le virus vénérien se forme dans ces parties, sans augmenter en aucune façon l'écoulement des fleurs blanches. L'espèce de matière, qui sort dans les deux cas, ne porte avec elle aucun caractère distinctif, qui puisse nous faire juger si elle est vénérienne, ou non; car souvent l'écoulement des fleurs blanches aura toutes les apparences de la matière vénérienne, & l'augmentation de l'écoulement n'en devient pas un moyen plus certain pour les distinguer l'un de l'autre. La douleur, ou toute autre sensation dans les parties, n'est pas une circonstance nécessaire à cette maladie chez les femmes, c'est pourquoi l'on ne doit pas la considérer comme un symptôme distinctif.

L'examen du siège de la maladie, souvent ne donne que peu d'éclaircissement, car quoique nous ayons fréquemment visité les femmes qui disoient avoir tous les symptômes de la gonorrhée, tels qu'une augmentation de l'écoulement,

avec des douleurs en urinant , en marchant , ou en les touchant simplement , cependant nous n'avons pu découvrir aucune différence entre les parties affectées , & celles qui ne l'étoient pas. Nous ne connoissons d'autre manière de juger dans les cas où la malade ne sent aucun symptôme , ou quand elle veut cacher son état , que de considérer les circonstances qui ont précédé l'écoulement ; comme si elles ont eu commerce avec des hommes qu'on croyoit infectés , ou bien si elles ont donné l'infection à d'autres. Il y a cependant des raisons également fortes , pour qu'on ne doive pas toujours s'en tenir à cette dernière circonstance , malgré qu'elle soit fondée sur le témoignage d'une tierce personne. Une femme peut donc avoir la gonorrhée , sans même qu'elle le sache , ou que le Chirurgien puisse la connoître en la visitant. Il peut paroître bien extraordinaire , qu'une maladie , qui est si violente , & si bien marquée chez les hommes , le soit si peu chez les femmes : mais nous trouverons en quelque façon la cause de cette différence , si nous considérons , que les symptômes de ce virus sont en général conformes à la nature des parties , qui en sont affectées.

En considérant la manière dont les femmes contractent cette maladie , il paroît qu'elle doit , sur-tout , attaquer le vagin , qui est une partie peu susceptible de sensation , ou d'une action quelconque. Pendant qu'elle est bornée au vagin , elle peut être regardée comme la même maladie , qui a lieu sur le gland chez les hommes. Dans plusieurs cas cependant , elle pénètre beaucoup plus loin , & cause des sensations très-désagréables , en produisant une douleur dans toutes les parties auxquelles la nature a jugé à-propos de donner beaucoup de sensibilité , telles que l'intérieur des grandes lèvres , les nymphes , le clitoris , les caroncules myrtiliformes , l'orifice du meat urinaire , & souvent en affectant le canal dans toute sa longueur. Ces parties , dans quelques cas , sont si douloureuses , qu'elles ne peuvent souffrir le moindre attouchement. La malade a de la peine à marcher ; l'urine cause des douleurs en passant à travers l'urèthre , & lorsqu'elle touche les parties ci-dessus mentionnées , ce qu'on peut difficilement éviter. Ces symptômes ne sont pas plus augmentés dans un tems que dans l'autre , excepté dans le tems de la sortie des urines , & principalement chez les femmes , qui ont l'urèthre affectée ; car ces parties étant moins exposées à un changement d'état , l'accroissement d'irritation , qui provient d'un tel changement des parties , doit nécessairement être moins considérable dans ce sexe.

Il n'en est point de même chez les hommes , l'urèthre qui est la partie la plus communément malade , a une grande sensibilité , & est susceptible d'une violente inflammation ; il est souvent distendu par un fluide stimulant , & le corps de la verge , l'urèthre , & le gland , en élargissant le passage , lors des érections , produisent toujours un accroissement des symptômes , sur-tout de la douleur.

Mais comme cette maladie chez le sexe , attaque fréquemment des parties plus sensibles que le vagin , & par conséquent plus susceptibles d'inflammation , comme nous l'avons déjà observé , les malades ont alors à-peu-près les mêmes symptômes que les hommes ; une tuméfaction des parties affectées , assez semblable à celle d'une amygdale enflammée , un écoulement de l'urèthre , avec des violentes douleurs en urinant , & une grande incommodité en s'asseyant , à cause de la compression des parties souffrantes.

Quelquefois la vessie sympathise en produisant les mêmes symptômes que chez les hommes , & il est probable que l'irritation peut même se communiquer jusqu'aux reins. On a prétendu que les ovaires étoient souvent affectées de la même manière , que les testicules chez les hommes : nous n'avons jamais eu d'exemple de pareils cas , & nous doutons très-fort , qu'il puisse en exister ; car nous n'avons aucune preuve d'autres maladies des ovaires , qui sympathisent avec les parties dont nous parlons , ou au moins qu'elles produisent de tels symptômes , qui puissent nous le faire croire. Mais qu'il y ait de tems à autre des symptômes extraordinaires , c'est ce que nous allons prouver en rapportant le cas suivant.

Une femme avoit tous les symptômes de la gonorrhée virulente , tels que l'écoulement , la douleur , & une fréquente , ou plutôt une continuelle envie d'uriner , avec une pesanteur autour des hanches & des lombes , laquelle tenoit presque de la douleur. Un symptôme extraordinaire dans ce cas , étoit des flatuosités dans l'estomac , & dans les intestins ; ce dernier symptôme étoit très - probablement l'effet d'une sympathie avec l'utérus ; il pourroit donc aussi y en avoir de pareils avec les ovaires.

L'inflammation pénètre fréquemment au-delà de la surface des parties ; souvent elle s'étend le long des conduits des glandes , & affecte les glandes mêmes , au point de causer des tumeurs dures sur la surface intérieure des grandes lèvres , tumeurs qui viennent quelquefois à suppuration , & forment des petits abcès qui crèvent près de l'orifice du vagin. Ces



tumeurs ne diffèrent point des inflammations , & des suppurations des glandes de l'urèthre chez les hommes.

La différence des surfaces ou des parties , que la maladie attaque , n'opère aucune différence dans la maladie elle-même : peu importe que la surface soit grande , ou petite ; cela montre seulement , que dans un cas , les parties sont plus susceptibles de cette irritation , que dans l'autre , & par conséquent la méthode du traitement devient alors plus compliquée.

Souvent la matière vénérienne passe du vagin au périnée , & va jusqu'à l'anus , où elle produit une gonorrhée , ou des chancres.

Nous ne pouvons absolument déterminer , si la gonorrhée des femmes peut se dissiper d'elle-même , comme celle des hommes ; mais nous sommes très-portés à croire qu'elle le peut ; nous avons connu plusieurs femmes , qui ont été guéries d'une violente gonorrhée sans l'avoir soignée , en aucune manière ; & vraiment les méthodes multipliées , que l'on suit dans le traitement de cette maladie dans de tels cas , & qui ne peuvent pas toutes être également bonnes , semblent nous confirmer dans cette opinion , quoique la malade guérisse. Une circonstance , qui nous paroît autant curieuse qu'aucune autre , est la continuation apparente de la maladie dans le vagin pendant des années ; autant qu'on peut s'en rapporter au témoignage des malades. Cette longue continuité de la maladie qui ne peut se guérir , ou se dissiper d'elle-même , comme chez les hommes , dépend probablement de ce qu'elle est moins violente dans le vagin.

#### *I. Des preuves qui constatent l'existence de cette maladie chez les femmes.*

On peut demander quelle est la preuve , qu'une femme a la gonorrhée , lorsqu'elle ne s'apperçoit d'aucun de ses symptômes , & que le Chirurgien en l'examinant n'en voit aucun ? Dans ce cas , la seule chose sur laquelle on puisse compter ; c'est le témoignage des personnes dont l'ingénuité est au-dessus de tous les soupçons , quand elles assurent avoir reçu l'infection d'une femme , qui se trouve dans l'état rapporté ci-dessus , & qu'elles n'ont eu nul commerce depuis quelques mois avec aucune autre femme.

D'après cet évidence , on peut raisonnablement supposer , que la maladie a été gagnée de cette femme ; & il n'y aura

plus de doute sur cela , si la même femme donne à plusieurs hommes la même maladie. Le cas d'une femme , qui donna la maladie à deux hommes alternativement , dans l'intervalle d'une année à l'autre ( 1 ) , ce qui fait au moins un espace de deux ans pour la continuation de la maladie , prouve que la communication est presque la seule marque de sa présence ; & celui de la jeune femme de l'hôpital de la Magdeleine , confirme la même opinion ( 2 ). Cependant tout ceci ne conduit pas à une preuve absolue ; car une femme saine peut avoir eu commerce avec un homme , qui avoit la gonorrhée , ou bien avec un autre homme , qui avoit des chancres , & deux jours après , elle peut s'être prêtée aux sollicitations d'un homme sain.

Dans ce cas il est très - possible que ce dernier puisse recevoir l'infection de la matière , logée dans le vagin , & qui appartenoit à l'homme infecté , sans que la femme ait gagné la maladie ; car la matière peut être enlevée par la verge de celui qui a reçu l'infection , avant qu'elle irrite le vagin , & on peut soupçonner avec quelque apparence de justice , que cette femme a la gonorrhée. Une répétition de ces circonstances peut être la cause , que plusieurs femmes paroissent avoir pendant des années la maladie , sans l'avoir réellement. De plus , nous avons vu un bubon se manifester , sans que la malade n'ait rien sçu de la maladie , jusqu'à ce qu'elle se fut montrée , ce qu'on croiroit être une preuve absolue , que la gonorrhée peut exister sans que la malade le sache. Ce témoignage cependant n'est pas tout-à-fait sûr , car il peut y avoir eu une absorption de matière vérolique , déposée dans le vagin par quelque homme infecté , laquelle n'y produit aucune irritation.

---

(1) Voyez la page 40.

(2) Voyez la page 41.



## CHAPITRE III.

*Des effets de la gonorrhée , sur la constitution dans les deux sexes.*

LA maladie , que nous venons de décrire , est locale , & généralement bornée à la partie affectée chez les deux sexes ; cependant il arrive quelquefois , que toute la constitution en est plus ou moins affectée. Ainsi nous observons , que quelques malades se plaignent de légers frissons , avant qu'il y ait le moindre écoulement de matière : ces frissons sont plus considérables , lorsque la suppuration tarde d'avoir lieu. Nous en avons vu un exemple remarquable chez un homme , qui fut attaqué deux fois de la maladie (1). Cet homme m'assura , que la première fois , il y avoit eu six semaines d'intervalle , entre le tems où il avoit pu contracter la maladie , & son apparition ; & qu'il avoit souvent été attaqué pendant une partie considérable de ce tems , de légers frissons , accompagnés d'une petite fièvre , & d'insomnie , & qu'il ait pu assigner aucune cause à ces accidents qui n'avoient éprouvé aucun soulagement des remèdes communément ordonnés dans de tels cas ; une gonorrhée violente se manifesta alors , & ces symptômes disparurent , ce qui paroît en expliquer la cause.

La seconde fois , il s'écoula un mois depuis le tems de l'infection , avant que la gonorrhée parût , & pendant quelques semaines , il fut exposé à une semblable indisposition , laquelle disparut comme ci-devant , lorsque la gonorrhée se manifesta. Il paroîtroit ici , qu'une petite fièvre suppurative a eu lieu , ce qui peut-être , arrive souvent dans cette maladie ; mais l'inflammation étant petite , & la fièvre par conséquent peu considérable , le malade communément a de la peine à s'en appercevoir. L'homme dont nous avons parlé ci-devant , ne soupçonnant pas cette maladie , à la première attaque , vit sa femme comme de coutume , & lorsqu'elle se manifesta , il eut peur de la lui avoir communiquée , mais elle ne s'en est jamais plaint , ce qui est un fort argument

(1) J'ai fait mention de ce cas , à la page 42.

en confirmation du principe que nous avons établi ci-dessus, que la maladie ne pouvoit être communiquée que par la matière purulente.

Ces sympathies constitutionnelles, provenantes de maladies locales spécifiques, sont les mêmes, de quelque cause qu'elles proviennent; elles sont les effets sympathiques d'une irritation, ou d'une violence, & il est probable que toutes les sympathies éloignées se ressemblent, au moins à cet égard; car si elles étoient semblables à leur cause, il est très-probable; qu'elles produiroient dans la constitution, la même espèce de maladie, qui leur a donné naissance.

## C H A P I T R E I V.

### *Du traitement de la gonorrhée.*

**D'**A P R È S l'idée que nous avons essayé de donner de la maladie vénérienne en général, savoir, que quelle que soit sa forme, elle dérive toujours de la même cause, nous pourrions être portés à supposer, que depuis qu'on a un remède spécifique pour quelques-unes de ses formes, ce spécifique devroit certainement procurer la guérison de toutes les autres; & que par conséquent, il ne devroit pas être bien difficile de guérir la maladie, lorsqu'elle se présente sous l'aspect de l'inflammation, & de la suppuration, sur les surfaces sécrétoires de tous les conduits du corps. Mais l'expérience nous fait voir, que les symptômes de la gonorrhée varient considérablement pendant le cours du traitement, & qu'il n'y a point de règle certaine touchant la guérison, y ayant plusieurs cas où la maladie s'est terminée dans une semaine, pendant que dans d'autres, elle ne s'est terminée qu'après quelques mois, quoiqu'on employât le même traitement.

La seule chose nécessaire pour la guérison, est de détruire la disposition, & le mode spécifique d'action dans les parties solides; car du moment que ce changement sera établi, la qualité vénéneuse de la matière sera aussi détruite. Ce traitement est celui de la maladie; mais il ne l'est pas toujours de ses suites.

Nous avons déjà observé, que cette forme de la maladie ne pouvoit point se continuer au-delà d'un certain tems, dans aucune constitution; & que dans les cas, où elle étoit vio-



lente, ou duroit trop long-tems, cela provenoit de ce que les parties étoient très-susceptibles d'une telle irritation, & continuoient aisément à s'en ressentir. Comme nous n'avons point de remède spécifique pour la gonorrhée, il est heureux qu'elle puisse se guérir d'elle-même, avec le tems; c'est pourquoi il est raisonnable de supposer que toute inflammation pareille, guérit d'elle-même. Cependant quoiqu'une telle assertion, semble approcher de la vérité; il est essentiel de considérer, si les médicamens peuvent alors être de quelque utilité. Nous sommes portés à croire, qu'il est rare, que les remèdes soient de quelque utilité; & peut-être ne le sont ils qu'une fois dans dix. Malgré cela, il seroit de quelque conséquence, si nous pouvions distinguer les circonstances, où ils sont avantageux, de celles où ils ne le sont point. D'après l'idée, que toute gonorrhée peut se guérir d'elle-même, nous avons donné à certains malades des pillules de pain, qu'ils prirent très-régulièrement. Ces malades ont toujours guéri, mais quelques-uns d'eux non pas si-tôt, qu'ils l'auroient été, à ce que nous pensons, si l'on avoit employé les méthodes curatives requies.

Les méthodes curatives, qui ont été jusqu'ici recommandées, & auxquelles différentes personnes de l'art, ont encore recours, sont de deux espèces, & consistent ou dans l'administration intérieure des remèdes, ou dans leur application extérieure: mais quelle que soit celle qu'on choisisse, on doit toujours faire beaucoup plus d'attention à la constitution, ou à quelque autre maladie, qui pourroit se rencontrer dans les parties mêmes, ou dans d'autres, qui sont liées avec elles, qu'à la maladie elle-même.

On doit chercher à connoître la nature de la constitution, principalement par les effets locaux; car ceux que ce virus occasionne, sont si différens dans les différens sujets, qu'ils exigent un traitement relatif à chaque variété; mais tous ceux qui ont essayé d'attaquer les symptômes immédiats, comme s'ils possédoient un remède spécifique pour la gonorrhée, ont fait trop peu d'attention à cette circonstance.

On doit s'en tenir aux mêmes principes, soit qu'on cherche à obtenir une guérison générale, ou qu'on se contente de remédier aux symptômes locaux, ou enfin qu'on vise à remplir ces deux vues à-la-fois, excepté dans les cas où l'on veut s'en tenir à la méthode évacuative; car alors on ne peut en tenter aucune locale.

La première chose qu'on doit considérer, est l'inflammation elle-même; savoir si elle est violente, ou légère, si elle est

commune , ou irritable. Quoiqu'on ait sur tout cela , des connoissances assurées , il n'est pas en notre pouvoir dans tous les cas d'obtenir la guérison ; car nous avons déjà observé , que quelques personnes sont très-susceptibles de cette irritation , tandis qu'elles sont en quelque façon insensibles à tout autre , & réciproquement. Cette dernière disposition est peu commune , & la guérison étant toujours aisée , elle exige peu d'attention. Lorsque les symptômes sont violents , mais de l'espèce inflammatoire ordinaire , ce qu'on reconnoît par les signes présents , & particulièrement , lorsque l'inflammation ne s'étend pas plus loin que le lieu qui lui est propre , la méthode irritante ou l'adoucissante , peuvent également avoir lieu dans le traitement local , jusqu'à ce que la violence des symptômes primitifs soit dissipée. L'irritation dans la circonstance présente , peut être accompagnée d'un moindre danger , que dans l'inflammation irritable (1) , elle peut changer l'action spécifique ; mais pour cet effet , elle doit être plus grande , que l'irritation qui provient d'une lésion primitive. Les parties se remettent ensuite d'elles-mêmes , comme il arrive à la suite de toute autre inflammation ordinaire. Quoiqu'il en soit , cependant , nous croyons la méthode adoucissante , préférable dans le commencement. Si l'inflammation est grande , & de l'espèce irritable , il ne faut pas brusquer le traitement , ce qui ne serviroit qu'à aggraver les symptômes , à moins qu'on ne soit sûr que cette grande inflammation , provient uniquement d'une susceptibilité que les parties ont à se ressentir de cette irritation , sans que la constitution en général soit par elle-même irritable , certitude qu'il est rare de pouvoir se procurer. Dans les cas où les symptômes sont très-violens , il ne faut rien faire qui puisse arrêter l'é-

---

(1) Il est très-difficile de donner des idées claires , des distinctions des maladies , quand elles ne sont point marquées par quelques circonstances permanentes , telles que le tems , l'espace , &c. Nous nous sommes servi du terme *d'inflammation irritable* , parce que nous pensons que cette espèce d'inflammation a lieu plus souvent dans les constitutions foibles & irritables , que dans les autres , & qu'elle ne paroît être soumise à aucune loi connue. On peut l'appeller une inflammation *mal formée* , puisqu'elle ne suit pas la route ordinaire , pour parvenir à la terminaison naturelle , mais qu'elle continue avec peu de variation ; si une pareille inflammation avoit lieu dans la membrane cellulaire , elle produiroit plutôt une tumeur œdémateuse , qu'un autre tumeur semblable à celle qui est l'effet de l'extravasation de la lymphe coagulable , laquelle a lieu dans celle que nous appellerions inflammation *vraie* , ou *salutaire*.

coulement , soit par des moyens internes ou externes , car on n'y gagneroit rien ; la cessation de l'écoulement ne mettant point fin à l'inflammation. Il faut changer , s'il est possible , la constitution , par des remèdes appropriés à chaque disposition , la vue d'effectuer dans les actions des parties , qui proviennent de ces dispositions , un changement favorable , & de réduire la maladie à sa forme la plus simple. Si on ne peut pas produire ce changement favorable dans la constitution , il faut laisser les parties se laisser elles-mêmes par la continuité de la même action.

Lorsque l'inflammation a perdu considérablement de ses forces , & que la maladie se présente sous un aspect plus doux , alors il faut l'attaquer par des remèdes locaux. Mais il faut toujours éviter dans le choix de ces derniers , ceux dont l'action est trop énergique , crainte de rappeler l'irritation. On pourroit alors recourir avec quelque succès , aux légers astringents , & si la maladie a commencé sans trop de violence , & qu'il n'y ait aucun signe de disposition inflammatoire , soit de l'espèce ordinaire , soit de l'espèce irritable , on peut , dans la vue de la dissiper promptement , employer une injection irritante , qui augmentera pour un tems , les symptômes , lesquels s'abattront bientôt , & souvent même disparaîtront entièrement , dès qu'on en discontinuera l'usage. C'est dans ces cas qu'il faut recourir aux astringents , car la seule chose qu'on ait à faire , est de procurer la cessation de l'écoulement , qui est alors le principal symptôme.

Dans ces circonstances , lorsque le prurit , la douleur , & les autres sensations extraordinaires , précèdent de long-tems l'apparition de l'écoulement ; nous croyons qu'il vaut mieux au lieu d'irriter , s'en tenir à un traitement doux & calmant , afin de solliciter l'écoulement , puisque c'est un moyen de faciliter la résolution de l'irritation. Nous ne pouvons dire jusqu'à quel point on peut se conduire ainsi , parce que nous n'avons pas sur ce sujet , une expérience suffisante. Une chose cependant , qu'on peut selon nous , tirer du raisonnement , c'est que les astringents peuvent devenir d'un usage dangereux dans la pratique , parce que leur effet tend plutôt à empêcher l'écoulement , qu'à le provoquer , ce qui peut prolonger l'inflammation , & éloigner la guérison. Dans le cas de resserrement de l'urèthre , ou dans celui d'affection des testicules , nous ne croyons pas non plus qu'il faille employer les astringents , car on observe , que dans l'un , & l'autre cas , les deux maladies diminuent singulièrement , pendant la durée de l'écoulement ; aussi doit-on dans ces cas ,

plutôt abandonner ce dernier à lui-même , que dans celui où toutes les parties sont d'ailleurs autant en bon état qu'elles peuvent l'être. Si nous avons un spécifique pour la gonorrhée virulente , on pourroit demander , ce spécifique guérira-t-il l'irritation avant que l'inflammation soit portée à son plus haut degré ?

*I. Des différentes méthodes de traitement ; & des remèdes évacuans , & astringents.*

Les remèdes communément recommandés dans la gonorrhée , sont de deux espèces , les internes & les externes ; les premiers peuvent être divisés en évacuans , & en astringents.

Les évacuans , quoique principalement de l'espèce purgative , ou diurétique , ne sont cependant bornés à aucun remède particulier de ces classes , chaque praticien faisant retentir qu'il possède le meilleur. Quelques-uns emploient les évacuans mercuriaux , pendant que d'autres évitent de faire aucun usage du mercure , sous quelque forme que ce soit. On a eu recours aux sels neutres , dans l'idée qu'ils sont rafraîchissans. Quelques praticiens se sont fixés principalement aux diurétiques , en les considérant d'un côté , comme des évacuans , qui par leur action mécanique , sur les voies urinaires , emportent la matière vénérienne , & de l'autre , comme des remèdes spécifiques , qui détruisent entièrement cette même matière. Le nitre a été donné non-seulement dans cette vue , mais encore , parce qu'on a supposé , qu'il diminuoit l'inflammation ; mais nous doutons très-fort de ses vertus à cet égard. Les malades guérissent toujours , en employant ces différentes méthodes , ainsi , chacun peut avoir par conséquent faussement attribué la guérison de la maladie , à celle qu'il avoit adoptée.

Il n'est point douteux qu'il ne faille entretenir le ventre libre dans plusieurs cas , même lorsque le malade est parfaitement sain d'ailleurs ; mais quelle idée peut-on se former , d'une irritation produite le long du canal intestinal , pour guérir une inflammation spécifique de l'urèthre ? Il y a des cas cependant , où un fort purgatif a été très-utile , & a même effectué dans quelques-uns , la guérison ; mais nous soupçonnons que dans de tels cas , la maladie ne devoit sa continuation , qu'à l'habitude , & qu'en conséquence cette pratique n'auroit point eu de succès dans son commencement. Un homme avoit une gonorrhée , dont tous les symptômes



continuoient depuis deux mois ; en prenant tout-à-la-fois dix grains de calomel , qui le purgèrent violemment , il fut presque immédiatement guéri.

Le calomel dans ce cas , ne pouvoit pas avoir agi spécifiquement , mais plutôt par une espèce de dérivation , c'est-à-dire en guérissant par une irritation produite dans une partie , celle qui subsistoit dans une autre. Mais si l'on accordoit même , que les purgatifs ont chez quelques sujets , la vertu de rendre les solides moins susceptibles de cette irritation , on ne pourroit , d'après cela , supposer qu'ils auroient le même effet dans tous les cas. Ils affoibliront le système , dans quelques constitutions , ils augmenteront l'irritabilité , & par conséquent les symptômes. Ces effets contraires peuvent avoir lieu chez les différentes personnes , chez lesquelles un remède n'a aucune action spécifique. En supposant que la guérison puisse être facilitée , en procurant une évacuation donnée de la masse des humeurs , de quelle utilité sera-t-il à une partie enflammée de purger le sang d'une petite portion de ces humeurs , sous la forme de sécrétion dans une autre ? D'après cette supposition , une sueur , ou une augmentation de salive , qu'on se procureroit en mâchant du tabac , ou bien une évacuation considérable de morve , en prenant beaucoup de cette poudre par le nez , ne tendroient-elles pas également toutes à guérir une gonorrhée ? Mais les humeurs ayant été regardées comme la cause universelle de toutes les maladies , particulièrement de celles , où il y avoit formation & écoulement du pus , & les purgatifs ayant été reconnus comme les meilleurs médicaments pour évacuer ces humeurs , on en a , en conséquence , fait usage dans cette maladie ; & comme les malades guérissent toujours , la pratique en a été généralement établie. Ceux qui ont recommandé le mercure dans cette forme de la maladie , étoient très-probablement d'opinion , que ce médicament étoit un spécifique pour toutes les formes de la maladie vénérienne.

Nous pouvons d'après cette supposition , entrevoir quelque raison de leur pratique , puisque le mercure seroit absorbé des intestins , circuleroit à travers les vaisseaux enflammés de l'urèthre , & détruiroit par-là , l'irritation vénérienne.

On peut ici supposer avec raison que ce remède agit par sa vertu spécifique ; mais nous doutons très-fort que le mercure ait quelque vertu spécifique dans cette forme de la maladie ; puisqu'elle guérit aussi-tôt , soit qu'on en donne , ou qu'on n'en donne point. Dans les cas même où ce dernier remède n'étant employé que comme purgatif , est expulsé hors du corps le jour

après qu'on l'a pris , & ne peut conséquemment agir que sur les intestins , nous ne pouvons pas concevoir , qu'il puisse avoir plus d'effet sur l'inflammation vénérienne de l'urèthre , qu'une irritation des intestins , provenant de tout autre purgatif. En effet , ce médicament a si peu d'action sur une gonorrhée , que j'ai vu cette maladie avoir lieu , pendant que le malade passoit les grands remèdes pour la guérison d'un chancre. Nous ne pouvons pas dire si la gonorrhée provenoit de la même infection que celle qui produisit le chancre ; & c'est ce qui ne peut être aisément déterminé dans ces cas. On a aussi vu des hommes contracter la gonorrhée dans le tems qu'ils étoient surchargés de mercure pour le traitement de la vérole , & cependant la gonorrhée a été aussi difficile à guérir , que dans les cas ordinaires.

Le 27 Juin 1785 , un homme s'adressa à moi pour se faire traiter de deux chancres , & d'un bubon. Je guéris le bubon par la voie de la résolution ; mais comme le malade répugnoit aux frictions mercurielles , j'ai été obligé de substituer à leur place le mercure calciné , en lui en donnant deux grains tous les soirs , & un grain tous les matins. Vers le milieu de Juillet , sa bouche parut affectée , & je cessai par conséquent de lui donner du mercure. Il le reprit une semaine après , & il parut être tout à-fait guéri de ses symptômes vénériens ; cependant je continuai d'en donner par la suite , en entretenant sa bouche dans son état de mal-aise ; & le 16 Août , pendant qu'il étoit dans cet état , il eut commerce avec une femme ce jour-là , & le lendemain , & cinq jours après une gonorrhée se manifesta , qui devint par la suite très-violente.

On peut faire les mêmes observations générales à l'égard des remèdes diurétiques.

Il est possible , que des remèdes spécifiques , s'il y en a , pris intérieurement , & passant par les urines , puissent agir sur l'urèthre en traversant ce canal. Les baumes , & les térébenthines , sortent de cette façon , & deviennent des remèdes spécifiques pour plusieurs irritations des voies urinaires ; mais de dire jusqu'à quel point les médicamens , qui ont la vertu d'affecter des organes particuliers , lorsqu'ils sont sains , ou lorsqu'ils sont malades de quelques affections particulières , ont aussi la vertu de solliciter une irritation spécifique dans ces mêmes parties , c'est ce que nous ne savons pas. Nous ne croyons pas cependant , qu'ils aient de fort grandes vertus à cet égard ; il est cependant possible , qu'ils puissent éloigner quelque irritation concomitante , mais non pas une irri-

tation spécifique. Les remèdes diurétiques , ont néanmoins leurs avantages ; car s'ils produisent une grande sécrétion d'urine , ils font du bien ; mais il est certain qu'on peut remplir ces vues beaucoup mieux par l'eau toute pure , ou mêlée avec quelque chose , qui puisse encourager le malade à en boire beaucoup , tel que le thé , le capillaire , l'orgeat & quelques ingrédiens semblables.

Quoiqu'on ait souvent administré les médicamens astringens ; ils ont toujours été cependant condamnés par ceux , qui se croyoient des praticiens sages & méthodiques ; parce qu'il y a selon eux , quelque chose qui doit être évacué , & si cette évacuation n'a pas lieu , il s'en suivra la vérole. Ce raisonnement n'est cependant pas juste. Tout ce qu'on doit considérer ici , est si ces médicaments peuvent être , ou non , de quelque utilité dans le traitement de la gonorrhée. Nous ne croyons pas qu'ils puissent dans aucun cas , diminuer l'inflammation vénérienne ; à coup sûr cependant , ils diminuent souvent l'écoulement ; mais comme cet effet ne constitue point une guérison , on ne doit point chercher à le produire.

Nous concevons , qu'une combinaison d'astringens , particulièrement d'astringens spécifiques à ces parties , tels que les baumes , avec quelque autre médicament , sur l'utilité du quel on puisse compter , peut favoriser la diminution de l'écoulement , à mesure que l'inflammation diminue ; c'est ce que nous avons observé souvent , comme nous l'expliquerons plus au long ci-après.

## II. *Des topiques , ou des différentes sortes d'injections , irritantes , sédatives , émollientes , & astringentes.*

On peut employer les topiques ou intérieurement dans l'urèthre , ou extérieurement sur la verge , ou en combinant ces deux manières à-la-fois , qui souvent sont toutes deux nécessaires dans plusieurs cas. Les internes , ou ceux qu'on introduit dans l'urèthre , paroîtroient les plus propres à guérir cette espèce de maladie , à raison de ce qu'ils touchent immédiatement les parties affectées. En effet si leur action a une vertu quelconque , cette vertu doit s'opposer à l'irritation vénérienne ; aussi pourroit-on supposer que la plupart des irritations , qui ne sont point vénériennes , tendent à la guérison ; ce qui n'a pas toujours lieu. Si au contraire , les topiques sont de nature à calmer l'irritation , ils doivent aussi être avantageux.

Les topiques , qu'on introduit dans l'urèthre , sont solides

ou fluides ; & chacun a ses avantages , & ses désavantages. Les topiques fluides , n'ont qu'une action transitoire , d'une très-courte durée , & ressemblent en cela au lavage d'un ulcère , qui n'est pas à ce que nous croyons nécessaire dans la plupart des cas. Nous ne pensons pas en effet , que la matière de quelque ulcère que ce soit , puisse être toujours d'une nature à devoir lui causer quelque irritation ; aussi n'est-il d'aucune conséquence de permettre , ou non , le séjour de la matière sur les ulcères. Mais comme en l'ôtant , les remèdes peuvent se trouver en contact avec la surface enflammée. On peut par cette raison , tirer avantage de l'ôter. Les topiques solides doivent séjourner long-tems , & en cela ils ont assez de rapport aux pièces d'appareil d'une plaie. Lorsque les parties ne sont pas assez enflammées pour détourner de leur usage , ils paroissent avoir un avantage sur les topiques fluides , par le séjour qu'ils peuvent faire sur le lieu affecté ; mais en général , ils irritent toujours , par la seule solidité de leur composition. Ces topiques doivent être sous la forme d'une bougie ; cette forme quoique la plus adoptée ; ne nous paroît cependant pas être la meilleure , lorsque les parties sont encore dans un état d'inflammation ; quoique nous ne puissions pas dire en avoir jamais vu de mauvais effets dans aucuns cas , lorsque les bougies ont été convenablement appliquées.

Communément on donne le nom d'injections aux topiques fluides , qu'on introduit dans l'urèthre ; elles sont de même que les remèdes internes , en très-grand nombre , chacun croyant , ou voulant faire croire , au public , que celle qu'il a est la meilleure. Le grand nombre d'injections qu'on recommande , & le meilleur état , que toute inflammation vénérienne acquiert par leur usage , ce qui arrive aussi , comme nous l'avons observé , lorsqu'on donne des remèdes internes , sont des preuves nouvelles , en faveur de l'opinion que toute maladie de cette nature , guérit d'elle-même avec le tems. Cependant , de ce qu'on voit dans la pratique , qu'une injection a souvent un effet presque immédiat sur les symptômes ; nous pensons qu'elles doivent donc avoir quelque vertu ; mais qu'on ne connoît pas encore l'espèce d'injection , qui pourroit en avoir le plus. Si une injection n'a aucune vertu spécifique , elle doit avoir des effets très-incertains , & ne peut être utile , qu'autant qu'elle est adaptée à une circonstance particulière , que la constitution du sujet , ou l'état des parties présentes. Comme les injections ne sont que des topiques , qui ont un effet passager , il est nécessaire



de les employer souvent , particulièrement dans les cas où leur utilité est reconnue. On les appliquera donc aussi souvent qu'il conviendra , peut-être toutes les heures , ou même plus souvent ; mais sur cela , on se réglera en quelque façon sur la nature de l'injection ; car si elle est irritante , il ne conviendra pas d'y recourir aussi souvent , vu qu'elle pourroit produire des mauvais effets. Il est des injections qui , immédiatement , ou au moins bientôt après leur application , emportent les symptômes & préviennent la formation de la matière , ce qui a fait naître l'idée qu'elles arrêtent la maladie , & l'obligent à rentrer dans le système ; mais cette manière de produire une maladie générale , telle qu'on le suppose , est le contraire de ce qui arrive réellement ; car j'ai déjà essayé de prouver , que la matière purulente étoit la seule substance , dans laquelle le virus étoit contenu , & que la formation de ce virus , étoit inséparable de la formation de la matière purulente ; c'est pourquoi , si nous pouvons prévenir l'une , l'autre ne pourra pas avoir lieu , & conséquemment l'absorption non plus ; de sorte qu'il ne pourra y avoir aucune possibilité d'infecter la constitution chez la même personne , ni de communiquer l'infection aux autres (1).

Lorsque l'écoulement est un effet de cette inflammation , il peut être arrêté par les injections , quoique l'inflammation continue encore en quelque façon , & qu'elle puisse être détruite après , sans que l'écoulement reparoisse jamais. Nous croyons néanmoins qu'on gagne peu par cette pratique ; car l'effet de l'inflammation n'est pas la maladie qu'on veut guérir ; cependant on observé quelquefois que la même méthode , qui arrête l'écoulement , guérit aussi l'inflammation , quoique cela soit rare , & seulement comme il y a tout lieu de le croire , lorsque l'inflammation est légère.

Nous diviserons les injections selon leurs effets particuliers sur l'urèthre , en quatre espèces , en irritantes , sédatives , émollientes , & astringentes. On n'a pas encore découvert d'injections spécifiques , quoique la plupart de ceux qui traitent cette maladie , supposent qu'une injection mercurielle sous quelque forme que ce soit , jouisse de cette vertu , & que ce minéral fasse partie de plusieurs injections , qui sont maintenant en usage.

Nous soupçonnons que les injections irritantes , de quel-

---

(1) Voyez à la page 14 , &c. , ce qui a été dit sur la manière de contracter la vérole.

que nature , qu'elles soient , agissent d'après le même principe dans cette maladie , c'est-à-dire en produisant une irritation d'un espèce différente , & qui doit être plus grande que la vénérienne , dont la destruction amène la guérison de la maladie ; ainsi quoique la douleur , & l'écoulement , puissent encore être entretenus par l'injection , ces effets cependant , se dissiperont bientôt , dès qu'on s'en abstiendra , parce qu'ils ne proviennent que de ses qualités irritantes. On peut supposer que les bougies , de même que plusieurs injections , guérissent de cette manière ; & quoiqu'elles augmentent les symptômes pour un tems , elles ne peuvent jamais augmenter la maladie elle-même ; non plus que la même injection , qui produiroit les mêmes symptômes , si elle étoit appliquée à l'urèthre d'un homme sain , ne pourroit communiquer la maladie. La plupart des injections irritantes , ont un effet astringent , & lorsqu'elles sont douces , elles ne sont que simplement astringentes , leur qualité irritante , dépendant principalement de leur force.

Comme les injections irritantes , ne s'accordent pas avec toutes les inflammations , qui proviennent du virus vénérien (1) , on peut demander dans quel cas on pourra les employer avec avantage ? Nous ne pouvons pas le déterminer absolument : nous pensons cependant , qu'on ne doit jamais les employer dans les cas , où il y a déjà beaucoup d'inflammation , particulièrement dans les constitutions , qui ne peuvent pas supporter une grande irritation ; ce qu'on a quelquefois lieu de connoître , par le rapport de ce qui est antécédemment survenu dans la même maladie , chez la même personne. On ne doit pas non plus y recourir dans les cas où l'irritation s'est portée au-delà de la distance spécifique ; ni lorsque les testicules sont sensibles , ou lorsqu'ils sont devenus malades , après que l'écoulement s'est arrêté tout-à-coup ; enfin quand le périnée est très-susceptible d'inflammation , & particulièrement s'il a suppuré auparavant. On les rejettera encore , dans les cas où il y a dans la vessie , une tendance à l'irritation , ce qu'on connoitra , parce que le malade aura eu pendant quelque tems une très-fréquente envie d'uriner. Je ne les ai jamais employées avec succès dans toutes ces circonstances ; non-seulement elles ne peuvent point faire du bien , mais elles font souvent du mal. Je les ai vu donner

---

(1) Car j'ai déjà remarqué , que l'inflammation varie selon la constitution.

occasion à l'inflammation de s'étendre plus loin dans l'urèthre (1) ; de manière à confirmer les doutes que j'avois , qu'elles étoient la cause des abcès qui survenoient au périnée. Mais dans les cas légers , & dans les constitutions qui ne sont point irritables , souvent les injections ont du succès , & emportent presque immédiatement la maladie. On ne doit cependant tenter cette pratique qu'avec précaution , & peut-être qu'après que des méthodes plus douces auront manqué. Deux grains de sublimé corrosif , dissous dans huit onces d'eau distillée , ou d'eau de rose , font à-peu-près une aussi bonne injection , qu'aucune autre de cette espèce. Mais lorsqu'on n'a pas intention de parvenir si vite à la guérison , on peut seulement employer une injection , qui n'est que la moitié de la force de celle-ci. Si cependant l'injection , même dans cette proportion , procuroit une douleur considérable , ou si elle occasionnoit une grande augmentation de douleur en urinant , on la délayera davantage.

Les injections sédatives , seront toujours utiles dans les cas où l'inflammation est considérable ; elles n'agiront pas en diminuant la maladie elle-même , mais en diminuant l'action morbifique & en permettant aux actions naturelles de la partie de prendre facilement le dessus. Elles sont aussi très-utiles , en ce qu'elles diminuent les sensations douloureuses du malade. L'opium est peut-être , le meilleur sédatif que nous ayons , soit qu'on le donne intérieurement , ou en lavement , soit qu'on applique sur la partie malade , en forme d'injection. Cependant cette substance , considérée comme sédative , ne convient pas à toutes les constitutions , ni à toutes les parties sur lesquelles on l'applique ; & au contraire même , il produit souvent des effets opposés , en déterminant une grande irritabilité. On peut regarder le plomb , comme un remède sédatif , en ce qu'il abat l'inflammation , & qu'en même - tems , il agit comme un doux astringent.

Ainsi quatorze grains de sucre de saturne , dans huit onces d'eau de rose , forment une injection sédative , & astringente très-convenable. L'usage en pareils cas , des boissons délayantes en grande abondance , peut être encore considéré comme ayant un effet sédatif , puisqu'il éloigne en partie quelques-unes des causes de l'irritation , soit en rendant les urines

---

(1) On doit cependant remarquer , qu'on ne doit pas toujours attribuer ce symptôme aux injections , car il arrive souvent , lorsqu'on n'en a point fait usage.

moins stimulantes , & plus supportables à la vessie , lorsqu'elle est le siège de l'irritation , ou à l'urèthre , à travers lequel elles doivent passer ; soit en diminuant la susceptibilité de l'irritation , que les organes n'ont que trop , alors. On recommande les mucilages végétaux de certaines semences , & plantes , ainsi que les gommes émollientes ; mais cette pratique n'est fondée que sur un idée prise de la mécanique , & aucun de ces remèdes sous ce point , ne peut être de quelque utilité. Tout l'avantage qu'on en retire , nous semble principalement venir de la grande quantité d'eau , qu'on boit ; c'est pourquoi , si à l'exception des liqueurs spiritueuses , l'on ajoute à l'eau quelque substance , qui puisse exciter le malade à boire librement , on peut être assuré de réussir également. Quelques malades m'ont cependant dit , que lorsque les boissons , qu'ils prenoient , étoient mêlées à ces substances , pour lors , ils éprouvoient en urinant , beaucoup moins d'incommodité.

Les topiques , qui conviennent les plus dans les cas , où l'inflammation est très-violente , sont les injections émollientes ; elles sont probablement utiles , en emportant d'abord simplement la matière , & en laissant ensuite à sa place , un mucilage délayant & doux , qui sert de défense aux parties affectées. Il est facile de concevoir de cette manière , qu'elles sont d'une utilité singulière , en diminuant les effets irritans de l'urine , ainsi qu'il est prouvé par la pratique. En effet on observe souvent , qu'une dissolution de gomme arabique , un mélange d'eau & de lait , ou l'huile d'olive , diminuent la douleur , & les autres symptômes , lorsque les injections les plus actives , n'ont pu rien faire , ou même ont paru faire du mal.

Il arrive très - souvent , que l'irritation est si grande , à l'orifice de l'urèthre , que le malade ne peut pas souffrir l'intromission du bout de la seringue. Lorsque la sensibilité est à ce point , on ne peut tenter aucune injection quelconque , jusqu'à ce que l'inflammation soit diminuée. Les émollients peuvent aussi être employés extérieurement en forme de fomentations.

Les injections astringentes ne peuvent agir , qu'en diminuant l'écoulement ; elles ne peuvent avoir aucun effet spécifique sur l'inflammation ; mais comme elles doivent agir sur les facultés vivantes , il est possible qu'elles puissent changer la disposition vénérienne. On n'y aura recours que vers la fin , lorsque la maladie s'est adoucie , & que les parties commencent à démanger. Mais dans ce cas , l'on se conduira



selon les circonstances, & si la maladie a commencé avec des symptômes fort doux, on pourra les employer dès le commencement ; car en diminuant graduellement l'écoulement, sans augmenter l'inflammation, on peut avec eux, aussi bien compléter la guérison, & de cette manière, prévenir la continuation de l'écoulement, auquel on a donné le nom de gonorrhée habituelle. Les injections de cette espèce agissent très-probablement en stimulant de manière à faire contracter les vaisseaux de la partie, & à empêcher probablement l'action de la sécrétion ; car on ne sauroit supposer qu'elles agissent chimiquement, en coagulant les humeurs. Elles auront une qualité irritante, si on les emploie fortes, ce qui, en quelque façon, détruit leur astringence, ou plutôt fait, que les parties agissent d'une manière contraire à celle qu'auroit déterminé la simple application d'un astringent adouci. De-là vient qu'elles augmentent souvent l'écoulement, au lieu de le diminuer, ce qui fait que la maladie peut aussi guérir de la même manière, qu'elle guérit par les injections irritantes, c'est-à-dire en changeant la disposition de l'inflammation. Lorsqu'on les emploie plus douces, elles arrêtent souvent l'écoulement, sans cependant, dans tous les cas, hâter la guérison. L'inflammation, en effet, peut encore continuer, même plus long-tems, qu'elle n'auroit fait autrement, si l'on n'avoit pas cherché à réprimer la disposition à la sécrétion, ce qui se déduit de ce que nous avons déjà observé, qu'une surface qui suppure, jouit de l'action complète, propre à la maladie actuelle ; ce qui est un pas vers sa guérison ; ou sa terminaison.

Il arrive cependant quelquefois, qu'une injection astringente guérira une légère irritation en très-peu de jours. L'expérience ne m'a pas appris qu'un astringent soit meilleur qu'un autre.

Les gommés astringentes, telles que le sang de dragon, les baumes, & les térébenthines dissoutes dans l'eau ; les sucres de plusieurs végétaux, tels que l'écorce de chêne, le quinquina, la racine de tormentille, & peut-être tous les sels métalliques, tels que les vitriols verd, bleu & blanc ; les sels mercuriaux, ainsi que l'alun, agissent tous probablement de la même manière, autant qu'on a pu le savoir jusqu'ici. On peut cependant dire, qu'ils n'agissent pas toujours également bien, dans toutes les gonorrhées, car en changeant d'injection, une nouvelle sera quelquefois suivie de succès ; après que plusieurs autres auront été inutilement employées.

Les remèdes externes sont en général des cataplasmes , & des fomentations ; mais ils peuvent être de bien peu d'utilité : excepté lorsque les parties externes , telles que le prépuce , le gland , & l'orifice de l'urèthre , sont un peu enflammées ; la dernière de ces parties est à la vérité , presque toujours plus ou moins affectée.

Lorsque les glandes de l'urèthre sont tuméfiées , au point de se faire sentir à l'extérieur , il pourroit être avantageux d'appliquer de l'onguent mercuriel sur la partie ; mais très-probablement , ce remède sera plus nécessaire après que l'inflammation sera diminuée. Il est vrai , qu'indépendamment de l'onguent mercuriel , on applique souvent un cataplasme émollient , sur toute la surface externe de ces parties , lorsqu'elles sont dans un état d'inflammation ; mais je ne suis pas parfaitement convaincu de l'utilité de cette pratique.

## C H A P I T R E V.

### *Du traitement de la gonorrhée des femmes.*

**L**E traitement de la gonorrhée des femmes , est à-peu-près le même que celui des hommes ; mais il est plus simple dans les premières , parce que la maladie est plus bénigne , & que les symptômes secondaires sont moins multipliés ; ce qui provient de ce que le nombre des parties affectées n'est pas si grand , & de ce que ces parties n'ont pas une si grande étendue , ni ne sont pas autant exposées à l'inflammation.

Lorsque cette maladie n'est que dans le vagin , il est très-aisé de la guérir.

Les injections sont le meilleur moyen qu'on puisse employer d'abord ; il peut être utile ensuite , d'oindre les parties d'onguent mercuriel , aussi profondément qu'il est possible (1) , & de laver souvent les parties externes , avec la même injection.

Si l'inflammation attaque l'urèthre , on ne peut pas employer si commodément les injections , étant presque impossible à la femme de s'injecter elle-même.

(1) Je n'ai pas pu déterminer , combien l'onguent mercuriel contribue à la guérison ; cette pratique est plutôt fondée sur une espèce d'analogie chymique ; que sur une connoissance réelle de son usage dans ces cas.

On peut ici tirer le même avantage des injections que nous avons recommandé pour le traitement de la gonorrhée des hommes ; mais elles doivent être du double en forces , les parties n'étant pas à beaucoup près aussi irritables , que le sont celles qui sont le siège ordinaire de cette maladie chez les hommes.

Si ce que j'ai dit de cette maladie chez les femmes , est juste , on doit voir qu'il sera difficile de déterminer , avec quelque certitude , le tems où la maladie sera guérie ; parce que toutes les fois que les symptômes seront dissipés , le Chirurgien & la malade , supposeront naturellement que la guérison est complète. Le premier coït peut cependant prouver le contraire ; & dans les cas où la maladie n'a jamais affecté l'urèthre , mais seulement le vagin , & encore plus dans ceux où aucun symptôme ne s'est manifesté , il sera plus difficile de fixer la date de la guérison ; mais en ceci , l'expérience générale doit diriger la praticien.

Lorsque l'inflammation s'étend tout le long des conduits des glandes , soit de celles de l'entrée du vagin , soit de celles de l'urèthre , ou qu'elle affecte les glandes mêmes , on doit suivre le même traitement , & sur-tout se servir librement de l'onguent mercuriel pour ces parties. Si l'inflammation aux orifices des conduits , est assez grande pour les fermer , les conduits & les glandes suppureront , & formeront des abcès ; dans ces cas , il sera nécessaire de les ouvrir , ou d'en élargir l'ouverture déjà faite , & de panser l'abcès , comme un chancre ou un bubon.

Nous parlerons ci-après , du traitement général , qui convient à la simple gonorrhée ; si cependant quelque suppuration avoit lieu , on doit faire le traitement général , comme dans les chancres , ou dans les bubons , car très-probablement s'en suivra l'absorption , & l'on doit rester sur ses gardes , contre les effets.

## CHAPITRE VI.

*Du traitement général , dans la cure de la gonorrhée.*

ON doit dans le traitement de la gonorrhée , faire autant , & même plus d'attention , en quelques circonstances , à la

constitution , qu'aux parties affectées elles-mêmes. Cependant , on peut s'en dispenser en général. Les symptômes locaux , sont ceux qui doivent instruire le plus , sur la nature de la constitution ; & autant que l'on pourra faire marcher ensemble le traitement général , avec le local , on devra le faire.

On observe en effet , que les symptômes sont souvent violents chez plusieurs malades d'une forte constitution , dont les vaisseaux sont dans un état de pléthore , & chez qui les solides sont dans le cas d'exercer de grandes actions. Ces malades ont en général une forte disposition , à la fièvre inflammatoire , & probablement le caractère le plus distinct , est que les symptômes de la maladie ne s'étendent pas au-delà de la distance spécifique.

Plusieurs remèdes , qui pourroient être utiles dans une autre constitution différente , sont souvent ici tellement nuisibles , qu'ils augmentent les symptômes mêmes , qu'on avoit intention de mitiger. J'ai même observé que les lavemens , dans lesquels entroit l'opium , quoiqu'utiles d'abord , ont cependant à la fin produit la fièvre , ou l'ont augmentée , lorsqu'elle existoit déjà , de manière à aggraver ainsi tous les symptômes. J'ai vu le baume de copahu , donné en pareils cas , augmenter les symptômes inflammatoires , probablement en arrêtant en partie l'écoulement , qui pouvoit être salutaire ,

Le traitement , qui convient à ces constitutions , lorsqu'elles sont attaquées de la maladie actuelle , consiste principalement dans les évacuations , dont les meilleures sont les saignées , & les légers purgatifs.

Il est nécessaire de vivre avec beaucoup de ménagement , & sur-tout de faire peu d'exercice ; car quoique l'exactitude à remplir ces règles , ne diminue point l'irritation vénérienne , il éloigne cependant la violence de l'inflammation , & laisse aux parties la facilité de se rétablir d'elles-mêmes. Aussi voit-on cette maladie dans une telle constitution , parvenir plutôt à sa guérison , vers la fin , d'autant plus qu'il n'y a aucune disposition pour continuer l'inflammation.

Dans une constitution foible & irritable , les symptômes sont souvent très-violens , ce qui provient d'une grande action dans les parties , & souvent ces symptômes s'étendent au-delà de la distance spécifique , l'inflammation se propageant tout le long de l'urèthre , & même affectant quelquefois la vessie. Au lieu des évacuations , qui aggraveroient les symptômes plutôt qu'elles ne les allégeroient , on tentera de fortifier



la constitution , pour la rendre en général moins susceptible d'irritation.

Nous avons vu des malades doués de ce tempérament , qui n'étoient jamais sûrs d'avoir vingt-quatre heures de santé , & qui s'attendoient toujours , lorsqu'ils se portoient bien , à devenir bientôt malades , chez lesquels néanmoins l'inflammation a été aussi considérable qu'étendue. Quand on essayoit les évacuations , les symptômes augmentoient , mais aussi-tôt qu'on leur avoit donné le quinquina à grande dose , ils s'adoucissoient presque aussi-tôt , & les malades , sans employer d'autres remèdes , étoient ainsi bientôt guéris. Dans ces cas , le quinquina a eu son effet sur la constitution , il en a détruit l'irritabilité , & a donné aux parties une sensation vraie & salutaire de l'irritation vénérienne , ce qui a déterminé l'inflammation à paroître dans l'état où elle doit être chez un sujet bien constitué , de manière à rendre la constitution en état de se guérir par elle-même.

Quelquefois la gonorrhée est si capricieuse dans ce traitement , que j'ai vu l'écoulement s'arrêter par une fièvre survenue accidentellement , la douleur en urinant se dissiper & enfin la gonorrhée se terminer avec la fièvre.

J'ai vu chez d'autres personnes , tous les symptômes de la gonorrhée , s'arrêter à l'apparition de la fièvre , & revenir après qu'elle avoit disparu. Chez quelques uns , la gonorrhée commence doucement ; mais une forte fièvre se mettant de la partie , & continuant plusieurs jours de suite , a augmenté les symptômes , & la fièvre disparoissant , la gonorrhée disparoissoit aussi. Quoique la fièvre ne guérisse pas toujours la gonorrhée , cependant comme elle peut quelquefois y parvenir , on ne doit prescrire aucun remède dans cette intention , pendant que la fièvre dure ; mais quand celle-ci s'est dissipée , & que la gonorrhée continue toujours , on doit alors la traiter selon la nature des symptômes persistans.

Malheureusement il y a des cas , où aucune méthode connue , ne diminue point les symptômes ; les évacuations ne produisent aucune amélioration , & la méthode fortifiante n'a aucun succès ; les sédatifs & les émolliens , ne procurent aucun soulagement ; le tems seul alors effectue la guérison. Dans ces cas on ne peut mieux faire que de suivre la méthode la plus douce , jusqu'à ce qu'on connoisse davantage le caractère de la maladie. On ne fera point usage des astringents ; car leur action sur les parties enflammées étant incertaine , souvent ils ne diminuent point l'inflammation ou la douleur , quoiqu'ils puissent peut-être , diminuer l'écoulement.

Les térébenthinacées, particulièrement les baumes de copahu, & de Canada, diminuent la disposition des parties à former de la matière. Cet effet a toujours une apparence salutaire ; mais comme ces remèdes n'ont pas en même-tems la vertu de diminuer l'inflammation, ils ne peuvent être que d'un très-petit avantage.

Indépendamment des différens effets, qui proviennent de la différence de la constitution, dans le traitement de la gonorrhée ; on observe que cette maladie, est considérablement susceptible des variations qu'occasionnent la manière de vivre, lors du période inflammatoire, & les différentes maladies qui attaquent la constitution en même-tems. Mais cette maladie, considérée sous ce point ; n'a rien qui ne lui soit commun, avec toutes les autres : car toutes les fois qu'une maladie locale se déclare, elle se ressent toujours de ce qui affecte la constitution générale. La plupart des substances qui accélèrent, ou augmentent la circulation, telles qu'un exercice violent, l'abus des liqueurs fortes, & l'usage des aliments, difficiles à digérer, aggravent les symptômes ; quelques-unes de ces substances, telles que toutes les espèces de poivres, ou des épices, & les liqueurs spiritueuses, agissent spécifiquement sur ces parties, & augmentent par-la, les symptômes beaucoup plus, que ne le feroit le simple échauffement du corps.

D'après ce que nous venons de dire en général, il en résulte que la gonorrhée doit être traitée de la même manière, qu'on traite toute autre inflammation. D'après cela on ne doit donc considérer toutes les méthodes employées jusqu'ici, que comme des correctifs de l'inflammation en général & des dérangemens de la circulation. Dans les circonstances où la maladie est légère dans son principe, où l'inflammation a été de peu de conséquence, ou dans celle où les symptômes violents, dont nous avons parlé ci-dessus, sont diminués, on peut donner les médicamens qui tendent à diminuer l'écoulement, en même-tems qu'on donne les remèdes locaux, ci-dessus mentionnés. Les térébenthinacées sont les plus efficaces ; les cantharides ; quelques sels métalliques, tels que ceux de cuivre, de zinc, & de plomb, aussi bien que quelques sels terreux, comme l'alun, sont fortement, recommandés comme astringens, donnés intérieurement (1).

---

(1) On est d'un avis différent en France sur l'usage de ces remèdes, pris sur-tout intérieurement. Employés même extérieurement, ils sont réputés n'être point exempts d'inconvéniens ; & en général les alumineux,

Quelles que soient les méthodes employées pour la guérison , soit qu'il s'agisse du traitement local , ou du traitement général , il est toujours nécessaire d'avoir en vue la possibilité de l'absorption du peu de matière , qui se manifestant par la suite , peut donner lieu à la vérole. Pour prévenir cette fâcheuse circonstance , on donnera intérieurement des petites doses de mercure. On ne peut guères établir dans quel tems on devoit commencer ce traitement mercuriel. Si cependant l'observation est juste , savoir , qu'on ne peut guérir avec le mercure une disposition vénérienne , une fois établie : mais que le mercure a la vertu d'empêcher une telle disposition de se former , ainsi que nous l'avons ci-devant expliqué , il s'ensuit qu'on doit en commencer l'usage de bonne heure , & continuer jusqu'à la fin de la maladie , c'est-à-dire jusqu'à ce que la matière vénérienne cesse de se former , & même quelque tems après. Quand le mercure pris intérieurement , ne peut s'accorder avec l'estomac , & les intestins , comme cela arrive quelquefois , pour lors , on peut faire usage des frictions mercurielles.

Cette pratique paroît être plus nécessaire , si l'écoulement a continué pendant un tems considérable , & sur-tout si l'on ne s'est servi pour le traitement , que de simples remèdes évacuans ; car dans le premier cas , il y a eu un tems plus long pour l'absorption , & dans l'autre plus de raisons pour l'occasionner , les médicamens évacuans n'ayant aucune vertu d'entraîner le virus.

On proportionnera la dose du mercure à la durée de la maladie. Il suffira de donner tous les soirs , ou deux fois par jour , une pillule , dans laquelle entre un grain de mercure calciné.

On ne peut jamais assurer le succès de cette pratique dans aucun cas particulier , parce qu'il est impossible de dire s'il y a eu absorption de matière , excepté dans les cas de bubons ; & dans ceux où l'on ne fait pas si l'absorption a eu lieu , il est impossible de dire si la vérole auroit pu s'ensuivre , dans la supposition qu'on n'eût pas donné de mercure , puisque très-peu en sont infectés à la suite de la gonorrhée , quoiqu'ils n'aient point pris de mercure. Il est cependant plus sûr de

---

les préparations de plomb , portées dans le canal de l'urèthre , doivent être exclus du traitement. Il en est de même des cantharides données même à la plus petite dose , à moins qu'on ne se mette en garde de leurs mauvaises suites , par les correctifs propres à cet effet. ( *Note de l'Éditeur* ).

donner du mercure , puisqu'on peut raisonnablement supposer qu'il prévendra souvent la vérole , comme il le fait , lorsqu'on le donne pendant le traitement d'un chancre , ou d'un bubon , où nous savons par expérience , que sans lui la vérole auroit certainement lieu.

## C H A P I T R E V I I .

### *Du traitement des symptômes accidentels de la gonorrhée.*

C O M M E les symptômes suivans ne sont que les conséquences accidentelles de la gonorrhée vénérienne , & qu'ils proviennent d'une irritation de l'urèthre qui n'a aucun rapport à l'affection vénérienne , on doit les traiter de la même manière , que s'ils provenoient de toute autre cause.

#### *I. Des hémorragies de l'urèthre.*

Nous avons déjà observé que , lorsque l'inflammation est violente , ou qu'elle s'étend le long de l'urèthre , les vaisseaux de cette partie , rendent très-souvent du sang. Le baume de copahu , donné intérieurement , a été très-avantageux dans ces circonstances , du moins d'après nos propres observations , & il y a tout lieu de croire que les autres térébenthinacées seroient également utiles. Nous ne pouvons pas dire nous être bien trouvé des injections astringentes ; & nous soupçonnons même dans quelques cas , qu'elles ont été la cause de cet accident. Ces écoulemens de sang se dissipent toujours au tems ordinaire de la guérison de la gonorrhée.

#### *II. Des moyens propres à prévenir les érections douloureuses.*

L'opium , donné intérieurement , paroît avoir des grands effets pour prévenir dans quelques cas , les érections douloureuses ; nous avons vu vingt gouttes de teinture thébaïque , prises en se couchant , procurer du calme pendant toute la nuit ; nous pensons que la cigüe auroit également quelques vertus dans ces cas.

III. *Du traitement de la cordée.*

On retire souvent quelque avantage de la saignée du bras, dans le commencement de cette maladie ; mais cet avantage est plus immédiat , lorsqu'on tire le sang de la partie même par le moyen des sangsues. On a en effet souvent observé, que la rupture d'un vaisseau dans l'urèthre , avoit occasionné une hémorragie considérable , qui avoit soulagé beaucoup le malade. On retirera un bien marqué, de l'usage des fomentations sur la verge , avec la vapeur de l'eau chaude , ainsi que de l'application des cataplasmes. Le camphre , ajouté à ces deux moyens , contribuera dans plusieurs cas , à dissiper l'inflammation ; l'opium donné intérieurement , est d'une utilité singulière , & son effet sera même plus grand , en y joignant du camphre ; mais l'opium agit dans ces cas là , plutôt en diminuant la douleur , que l'inflammation , quoiqu'on puisse dire , qu'en prévenant l'érection , il combatte la cause immédiate de la maladie.

Lorsque la cordée continue après que tous les symptômes sont dissipés , il y a peu à faire , & même souvent rien , relativement aux évacuations ; car l'inflammation une fois dissipée , le reste se dissipera par degrés , à mesure que l'absorption de la lymphe coagulable extravasée , aura lieu ; la saignée ne peut alors être d'aucune utilité. Les frictions mercurielles faciliteront cette absorption , car il est d'expérience que le mercure a une vertu considérable pour l'exciter. Nous avons observé dans un cas pareil ; un très-grand bien de l'administration de la cigüe , après avoir essayé les méthodes curatives ordinaires. L'électricité peut être quelquefois avantageuse

Ce symptôme souvent tarde plus long-tems à se dissiper , que l'écoulement ou la douleur ; mais il n'est point suivi de mauvaises suites ; sa diminution est lente & uniforme , comme il arrive dans la plupart des suites de l'inflammation.

Nous avons observé que le quinquina étoit très-avantageux pour soulager la cordée , ou bien ses restes , qui alors , paroissent provenir du spasme. Les évacuations locales , comme celles qu'on tente sur la masse générale , sont toujours nuisibles.



#### IV. Du traitement de la suppuration des glandes de l'urèthre.

Les suppurations des glandes de l'urèthre, doivent être traitées de la même manière, qu'on traite les chancres; on doit par conséquent donner du mercure, comme nous dirons en parlant de cette forme de la maladie.

Si une suppuration a lieu dans les glandes de Cowper, on doit y faire plus d'attention; l'abcès doit être ouvert hardiment, & d'assez bonne heure, car la matière étant enfermée, peut se faire jour, ou dans le scrotum, ou dans l'urèthre, & produire des suites fâcheuses. Je crois qu'on doit aussi donner du mercure, & peut être en aussi grande dose que dans un bubon; enfin le traitement sera le même que dans un ulcère vénérien; & à cet égard il différera du traitement de ces abcès, qui font l'effet d'un rétrécissement de l'urèthre, & dont nous parlerons ci-après.

#### V. Du traitement de l'affection de la vessie.

Lorsque la maladie s'étend jusqu'à la vessie, je n'en connois point de plus insupportable. Cependant, il est une de ces affections, qui rarement, ou presque jamais, a des mauvaises conséquences, & en général elle guérit ordinairement d'elle-même. Quelquefois néanmoins, elle peut laisser dans ce viscère, les germes d'une future irritation, qui peut devenir très-incommode & même dangereuse; mais ceci n'est qu'une conjecture.

Les lavemens où entre l'opium, quand rien dans la constitution n'en empêche l'usage, procurent pour le moment un soulagement étonnant. Les bains chauds sont quelquefois utiles, & les saignées souvent répétées, procurent un bien évident, si le malade est phlétorique: on retire aussi de bons effets de l'application des sangsues au périnée; mais chez beaucoup de personnes, les saignées seront plutôt nuisibles; aussi croyons-nous qu'on doit être circonspect dans leur usage; car nous avons déjà observé, que plusieurs de ces cas sont plutôt sympathiques qu'inflammatoires. Quelques praticiens veulent l'application d'un emplâtre fait avec l'opium sur la région du pubis, nous ne pouvons en apprécier l'utilité; il pourroit peut-être être avantageux de l'appliquer au bas du dos; ou à l'origine des nerfs de la vessie; & probable-

ment un petit veslicatoire sur le périnée, répondroit dans ces cas à l'intention que nous avons de soulager le malade, comme il le fait dans ces irritations de la vessie, qui proviennent de toute autre cause, ainsi que nous le dirons ci-après. Mais malgré toutes ces tentatives, souvent l'affection de la vessie continue pendant un tems considérable, & produit d'autres effets sympathiques dans les parties voisines.

*VI. Du traitement du gonflement des testicules.*

Lorsque les testicules, par leur sympathie, soit avec l'urèthre, ou la vessie, viennent à s'enflammer, le repos est le meilleur remède; la position horizontale, est celle qui soulage le plus, cette position du corps étant la plus propre à faciliter la liberté de la circulation des humeurs. Si les malades ne peuvent pas se soumettre à garder cette position, il faut alors leur recommander de tenir leurs testicules bien suspendus; le bien-être qu'ils éprouveront dès qu'il s'y seront déterminés, leur fera bientôt adopter ce moyen.

Cette maladie n'exige peut-être aucune manière particulière de traitement; on doit la traiter comme l'inflammation en général, par les saignées & par les purgatifs, si la constitution le demande, par les fomentations, & par les cataplasmes. Nous avons souvent observé que la saignée locale, faite par le moyen des sangsues, étoit avantageuse, quoique nous ne puissions pas en rendre raison, puisque les vaisseaux du scrotum n'ont qu'une petite communication avec ceux du testicule.

Comme nous ne regardons pas le gonflement des testicules comme vénérien, nous pensons que les remèdes mercuriels ne peuvent point être utiles, lorsqu'il est dans un état d'inflammation; ils le seront cependant, lorsque l'inflammation est dissipée, & qu'il ne reste plus que la dureté du testicule.

On a recommandé dans ces cas les vomitifs, qui quelquefois sont utiles. Nous en avons vu l'effet qui opéra comme par enchantement; mais ce succès cependant n'est pas constant. Il est probable que les effets des vomitifs proviennent de la sympathie, qui existe entre l'estomac, & les testicules. Les remèdes dans lesquels entre l'opium sont utiles, comme ils le sont dans la plupart des irritations de ces parties. Lorsqu'il se forme de la matière, ce qui arrive rarement, on doit traiter cette maladie, comme on traite ordinairement toutes les tumeurs, qui viennent à suppuration, & pour lors il n'est point nécessaire de donner de mercure.

Nous avons remarqué dans l'histoire de cette maladie, & cette remarque nous est commune avec la plupart des auteurs, que lorsque le testicule s'enflait à la suite de la gonorrhée, l'écoulement s'arrêtoit, ou lorsque ce dernier s'arrêtoit, le testicule s'enflait; mais on n'a pas encore déterminé dans ces deux cas ce qui est la cause ou l'effet. On a aussi observé, que lorsque l'écoulement revenoit, le testicule présentait alors les premiers symptômes de guérison; de sorte que l'action dans l'urèthre étoit rétablie en proportion, que le testicule perdoit son action sympathisante. Dans cette singulière circonstance, on n'a pas encore également déterminé ce qui est la cause ou l'effet. Cependant d'après la supposition, que la suppression de l'écoulement de l'urèthre, étoit la cause du gonflement, on a attribué ce dernier, à la manière de traiter cette irritation, & quelques-uns même en ont inculqué les injections.

Plusieurs ont conseillé, & quelques-uns ont même tenté de procurer le retour de l'écoulement; mais les méthodes dont ils se sont servi, étoient à peine fondées sur quelque principe solide. M. Bromfield, paroît avoir été le premier, qui ait recommandé un traitement analogue à cette théorie, qui étoit de solliciter l'urèthre à suppurer de nouveau par l'introduction des bougies. Nous ne pouvons pas dire avoir vu cette pratique suivie de cet avantage, que l'on désireroit, ou que la première idée pouvoit nous faire attendre d'elle. Quelques-uns sont allés plus loin, en recommandant l'application du pus vénérien sur l'urèthre; ce précepte qui ne paroît être que simplement imaginaire, est fondé sur la supposition que ces maladies ne proviennent que de l'irritation vénérienne; mais comme nous l'avons déjà observé, d'autres causes concourent pareillement à les produire.

Il s'écoule en général beaucoup de tems, avant que le gonflement du testicule se dissipe entièrement, quoique cela arrive d'abord plus promptement, que dans les gonflemens de cette partie, qui proviennent de toute autre cause; mais lorsque l'inflammation est dissipée, & qu'il ne reste que l'enflure, pour lors les évacuations ne sont jamais utiles. Ce gonflement avant de diminuer, devient en général plus mou, communément sur la surface antérieure; ce qui continue d'avoir lieu, jusqu'à ce que le tout soit devenu peut-être plus mou, que dans l'état naturel, & c'est alors qu'il diminue.

Il se passe encore un plus long-tems, avant que l'épididyme reprenne son état naturel; en effet il s'écoule souvent des années

années, avant qu'il ait repris son volume & sa mollesse ordinaire, & quelquefois il n'y peut jamais parvenir. Cependant cet inconvénient n'est pas d'une grande conséquence, aucun mal ne pouvant résulter de cette dureté, si opiniâtre à se dissiper, quoiqu'il y ait des cas où quelquefois les testicules dont l'épididyme est ainsi affecté, deviennent tout-à-fait inutiles. Nous n'avons jamais eu occasion d'examiner le testicule de ceux que nous savions avoir cette maladie; mais nous en avons vu, où l'épididyme présentait la même apparence au-dehors, & nous avons trouvé le conduit déférent oblitéré; mais nous soupçonnons que ceci arrive rarement, car il a bien des personnes qui ont les deux épididymes gonflés, & qui néanmoins rendent leur semence comme auparavant.

C'est dans ce période de la maladie, que les remèdes résolutifs, tels que les frictions mercurielles avec le camphre, pourroient être avantageux. On pourra se servir avec succès, des fumigations faites avec les plantes aromatiques, qui peuvent exciter l'action des vaisseaux absorbans, & dissiper par-là toutes les matières arrêtées. L'électricité a été dans quelques cas d'un avantage singulier.

#### VII. *De la diminution, & de la terminaison des symptômes de la gonorrhée.*

On connoît en général que la gonorrhée diminue par la disparition de quelques-uns, ou même de tous les symptômes, dont nous avons fait ci-dessus mention. La douleur locale devient moindre, ou se change en une démangeaison, semblable à celle qui a lieu dans le commencement de plusieurs gonorrhées, & à la fin elle se dissipe tout-à-fait. Les sentimens de lassitude aux environs des reins, des hanches, des testicules, & du scrotum, ne sont plus si violens, & la couleur vermeille & transparente du gland, disparoît peu-à-peu; ces signes sont les plus certains de la diminution de l'action morbifique.

L'écoulement diminue, ou s'il ne diminue pas, il commence à devenir d'abord plus blanc, ensuite d'une couleur plus pâle, & par degrés plus gluant, & plus visqueux; ce qui a toujours été considéré comme le signe le moins équivoque d'une prochaine guérison; & enfin il cesse entièrement. Lorsque l'écoulement devient plus visqueux, la matière prend la forme de ce fluide naturel, qui lubrifie le canal, & qui sortant quelquefois avant le coït, paroît être préparatoire à

cette fonction ; mais ces signes sont inconstans , ce qui provient souvent de la différente manière de vivre , & d'autres circonstances.

Il arrive souvent que tous ces symptômes disparaissent totalement , & que les malades se croient guéris , quand tout-à-coup ils reviennent , mais généralement avec plus de douceur , quoique dans certains cas , ils paroissent aussi violemment , & même plus que dans le commencement , ce qui a quelquefois lieu , long-tems après la cessation de l'écoulement. J'ai vu les symptômes revenir un mois après , que toutes les apparences de la maladie s'étoient dissipées ; il est cependant rare que dans ces cas ils subsistent long-tems. On n'a point encore déterminé , si cette seconde apparition devoit être regardée comme un symptôme véritablement vénérien , ou non. Rien ne pourroit absolument le prouver , que la circonstance ou une personne qui seroit saine , éprouveroit un symptôme vénérien , si elle habitoit avec une autre qui seroit dans ce cas. Nous ne certifions point l'état de ceux chez qui la gonorrhée a reparu bientôt après la disparition des symptômes ; mais nous soupçonnons très-fort que le retour ne caractérisera point une affection vénérienne , si l'écoulement s'étoit soutenu pendant un mois ; mais ceci n'est qu'une conjecture. Cependant si l'on réfléchit bien , on se persuadera aisément , que l'écoulement est vénérien ; car si les parties peuvent de nouveau être affectées de l'inflammation , & de la suppuration , il ne peut y avoir aucune raison qui les empêche d'éprouver aussi le mode d'action , spécifique à la maladie actuelle. Cependant , comme l'effet ordinaire de l'irritation est la suppuration , & que la suppuration spécifique exige une irritation particulière , il est plus aisé de concevoir que les parties éprouveront plutôt le mode commun d'action , que tous les deux à-la-fois. Il est possible cependant , que dans ce cas , l'action vénérienne soit seulement suspendue , & qu'ainsi la maladie soit semblable à ce qui arrive entre le tems de l'infection , & celui de son apparition complète.

Le retour des symptômes , & notamment l'écoulement , est plus fréquent chez les femmes que chez les hommes. Chez elles , l'écoulement donne moins de soupçons , à cause qu'il ressemble aux fluxus blanches , & qu'on le prend fréquemment pour cette maladie , quoiqu'il soit peut-être également mauvais.

On n'a pas encore établi de distinction , entre une gonorrhée & un écoulement habituel , ( GLÆT ) la dissipation de



la douleur , & le changement de la matière ne prouvant aucunement que le virus est détruit ; car il n'est pas plus nécessaire qu'il y ait une continuation de l'inflammation , pour produire le virus spécifique , qu'elle n'est requise pour produire l'écoulement habituel , ainsi qu'il le paroît évidemment par les deux cas qui ont été rapportés ci-devant (1).

Le premier de ces cas , prouve que l'inflammation n'est pas nécessaire , pour que le virus vénérien existe ; & que l'inflammation peut avoir lieu , après que la matière qui coule , a cessé d'être vénérienne ; nous avons en effet vu des cas , où l'inflammation & l'écoulement , ont continué pendant un an , & même avec une violence considérable ; & pendant tout ce tems , les malades ont eu commerce avec des femmes , sans avoir le moindre soupçon de leur avoir communiqué la maladie ; ceci cependant n'est pas une preuve absolue que l'écoulement soit exempt de virus.

## CHAPITRE VIII.

*Observations générales sur les symptômes qui subsistent souvent après la guérison de la gonorrhée.*

**S**OUVENT un ou deux symptômes , & même plus , lesquels , peut-être , seront plus opiniâtres que la maladie originaire , continuent après que le virus est détruit , & que l'inflammation vénérienne s'est dissipée ; quelques-uns de ces symptômes subsistent pendant toute la vie , & même quelquefois , il en survient de nouveaux , qui remplacent ceux qui se dissipent les premiers. Les malades , & ce qui est pire encore , les Gens de l'Art , soit par ignorance , soit par méchanceté , attribuent pour l'ordinaire ces symptômes , au mauvais traitement de la maladie primitive ; mais la connoissance que nous avons de la maladie , & de la méthode de la guérir , nous autorise à assurer que c'est une fausseté ; car on peut dire que les méthodes de traitement , quoique nombreuses , ont cependant entr'elles beaucoup d'analogie , & l'on observe d'ailleurs , que ces symptômes ne sont point

(1) Voyez les pages 41 & 42 , &c.

les suites d'aucune méthode particulière de traitement ; mais qu'ils arrivent au contraire indifféremment après toutes les méthodes possibles. On conçoit cependant qu'il y a des constitutions , & des parties particulières , qui demandent souvent une méthode curative , préférablement à toute autre , & probablement quelques-unes , que nous ne connoissons pas encore ; mais si ces particularités de la constitution & des parties , ne sont point connues , comme il arrive souvent , le Praticien ne doit pas pour cela être témérairement accusé d'ignorance.

Nous avons observé dans l'introduction , que la maladie vénérienne est capable de mettre en action ces dispositions singulières , qui ont tant de pouvoir dans la production des maladies , & qui sont particulières à certains sujets & à certains climats ; or comme les écrouelles prédominent dans ce climat-ci , quelques-uns des effets de la gonorrhée peuvent par conséquent participer de la nature scrophuleuse.

La continuation des symptômes , après la destruction du virus , ne dépend pas des qualités spécifiques de ce virus , mais de ses effets sur les parties , tels que l'inflammation , & ses suites ; car la plupart des mêmes effets , succéderont au même degré d'inflammation , qui proviendrait de toute autre cause. Nous croyons cependant en devoir excepter la continuation de l'écoulement , qu'on connoît sous le nom de *gonorrhée* ; car on observe que sa guérison est souvent produite par le même mode d'action , qui produiroit les autres symptômes ; c'est-à-dire par l'inflammation.

En effet , on observe en général , qu'un écoulement qui provient d'une cause étrangère à la maladie actuelle , ne dure pas plus long-tems que cette cause , quoiqu'elle continue pendant quelque tems , comme il arrive souvent pendant l'usage des bougies.

On peut regarder comme symptômes , qui subsistent après la gonorrhée :

- 1°. Les restes des douleurs qui proviennent de la maladie première.
- 2°. L'écoulement qu'on connoît sous le nom de *gonorrhée habituelle*.
- 3°. La cordée.
- 4°. La trop grande sensibilité de la vessie.
- 5°. L'augmentation de volume , & la dureté de l'épididyme.

I. *Des restes de douleurs qui proviennent de la maladie première.*

Ce genre singulier de douleurs, qui se continue le long de l'urèthre & du gland, se manifeste plus fréquemment lorsque la vessie a sympathisé avec l'urèthre, dans le tems de la maladie. On ressent alors dans le gland, ou à sa surface, les restes des anciennes douleurs lancinantes, qui tirent leur origine de la vessie. On doit peu considérer ces restes, qui pour l'ordinaire se dissipent, & qui sont rarement les avant-coureurs de quelques mauvais symptômes, comme ils ne font point partie de la maladie, on ne les regarde seulement que comme une de ses suites. Ces sensations étranges, qui sont souvent très-incommodes, & qui inquiètent le malade, le font toujours douter de sa guérison, & sont souvent la cause qu'il devient la dupe des ignorans, ou des personnes mal intentionnées.

Comme ces douleurs varient beaucoup, par rapport à leur nature, on ne pourra pas toujours suivre avec succès la même méthode curative dans leur traitement. J'ai vu l'introduction rarement réitérée d'une bougie, détruire entièrement cette sensation désagréable de l'urèthre, & quelquefois ne faire aucun bien. Les injections légèrement irritantes, employées de tems à autre, l'adouciront souvent. Un grain de sublimé corrosif, dans huit onces d'eau est une très-bonne injection dans ces cas; mais ces moyens ne sont en général que palliatifs.

J'ai vu l'usage de la cigüe soulager très-bien ces symptômes, & en quelques cas, les guérir entièrement, pendant que dans plusieurs autres, ce remède n'a pas eu le moindre effet.

Un vésicatoire appliqué sur le périnée, réussit souvent davantage, même lorsque la douleur s'étend vers la vessie, comme nous verrons ci-après; il paroît en effet agir d'une manière plus certaine que tout autre remède. On retirera aussi quelque avantage d'un vésicatoire appliqué au bas du dos, mais non pas autant que lorsqu'on l'applique sur le périnée.

Les cas suivans en sont des exemples remarquables. Un Portugais, âgé d'environ 25 ans, avoit contracté une gonorrhée virulente, dont il avoit été guéri; mais plusieurs symptômes continuoient encore deux ans après, & même avec une violence considérable. Ces symptômes étoient

une fréquence d'uriner , qui ne lui permettoit pas de pouvoir retenir un moment son urine , lorsque l'envie lui en prenoit ; un ténésme , & une douleur de vessie , qui prenoit quand elle étoit vuide ; une douleur constante à la région de ce viscère ; & une lancinante à l'urèthre , qui s'étendoit souvent jusqu'à l'anus ; enfin une sensation étrange au périné , & un sentiment de lassitude dans les testicules. A tous ces symptômes s'en joignoit un autre , savoir une douleur , qui se faisoit sentir au périné , lorsqu'il s'avisait de rapprocher ses cuisses l'une de l'autre , ou bien de les croiser. On supposa , à Lisbonne , qu'il avoit la pierre , & il vint à Londres , pour guérir de cette maladie. On l'examina , mais on ne trouva aucune pierre. On lui ordonna de laver les parties externes de la génération , tous les matins avec l'eau froide , ce qu'il fit pendant quinze jours , mais sans aucun succès. Je fus consulté , & en même-tems informé de toutes les circonstances dont je viens de parler. Comme on avoit fait passer un cathéter dans l'urèthre , il ne pouvoit y avoir aucun rétrécissement de canal ; j'imaginai cependant qu'il étoit possible que la glande prostate fût affectée , & je l'examinai en conséquence , en introduisant le doigt dans l'anus , mais je trouvai que cette glande avoit sa forme , & sa fermeté naturelle. La structure des parties n'ayant souffert aucune altération , je ne considérai la maladie que comme une mauvaise disposition des parties , & j'ordonnai par conséquent d'appliquer un vessicatoire sur le périné , ce qui le soulagea presque immédiatement. Ce vessicatoire ne fut tenu ouvert que pendant peu de jours , ce qui suffit cependant pour dissiper entièrement tous les symptômes.

Le malade retint pour lors son urine comme à l'ordinaire , toutes les sensations étranges disparurent , & on laissa guérir l'ulcération opérée par le vessicatoire. Environ quinze jours après , cet homme gagna une autre gonorrhée virulente , qui l' alarma beaucoup , par la crainte qu'il avoit qu'elle ne renouvelât tous les anciens symptômes de la maladie précédente , ce qui cependant n'arriva pas ; au contraire il en fut bientôt guéri. Il demeura à Londres quelque tems après , sans aucune rechûte.

Un domestique de la campagne est le sujet de l'observation suivante. Cet homme éprouvoit une sensation désagréable toutes les fois qu'il urinoit , il avoit un écoulement , & une légère cordée : il avoit été sujet à tous ces symptômes , qui étoient l'effet d'une cause vénérienne , pendant un tems considérable. On lui avoit fait subir , mais sans effet , un traitement

mercuriel, qui dura deux mois de suite, dans la supposition que le virus vénérien n'étoit pas détruit. Il avoit après tout cela, été saigné; & avoit fait usage des poudres de gomme arabique, & tragacanthé, & pris des petites doses de calomel sans un meilleur succès. Il eut alors recours aux injections, & aux bougies de toutes les espèces, mais sans en retirer aucun avantage. Je fis appliquer un vésicatoire sur le périnée, & je le fis répéter, & tenir ouvert pendant six jours, fondé sur ce que ces symptômes, qui pour lors se dissipèrent tout-à-fait, & qui n'étoient point revenus un an après, n'étoient pas vénériens, mais seulement le résultat des mauvaises actions des parties.

Cette pratique n'est pas seulement avantageuse dans la circonstance où la gonorrhée auroit précédé, mais encore elle convient pour dissiper presque immédiatement les stranguries ordinaires, où les térébenthinacées, & l'opium, pris par la bouche, ou donnés par l'anus, ont été insuffisans, & lorsqu'on avoit été dans la nécessité d'introduire deux fois par jour le cathéter, pour tirer l'urine. Mais nous parlerons de ceci plus amplement par la suite.

On a observé que l'électricité a été utile dans quelques cas, c'est pourquoi on pourra l'essayer d'abord dans le commencement, ou lorsque les autres méthodes auront manqué.

## II. De la gonorrhée habituelle. ( GLEET ).

Quelle que soit la méthode employée pour le traitement de l'inflammation vénérienne, soit qu'on ait fait usage des injections, des remèdes internes, des mercuriels, des purgatifs, ou des astringens, il arrive souvent que la matière purulente continue de se former, & que l'écoulement devient plus opiniâtre, & plus difficile à guérir, que la maladie première. Si l'inflammation vénérienne peut se dissiper d'elle-même, parce qu'elle n'est qu'une action des facultés vivantes qui ne peut subsister que pendant un certain tems il n'en est pas de même de la gonorrhée habituelle, qui paroît provenir d'une habitude d'action, que les parties ont contractée, & qui persistera d'après le peu de disposition que ces mêmes parties ont à y renoncer; car on observe que, dans ces gonorrhées qui durent long-tems, ou qui résistent à leur guérison, cette habitude est beaucoup plus enracinée que dans celles qui se guérissent en peu de tems.

Cette maladie cependant, n'a pas toujours cette disposition



à continuer, car elle s'arrête souvent d'elle-même, après que toutes les méthodes reçues ont été inefficacement employées. Il est très-probable que cette heureuse circonstance provient de quelque changement accidentel dans la constitution, qui ne dépend aucunement de la nature de la maladie elle-même.

Nous soupçonnons que quelques gonorrhées habituelles participent en quelque façon d'une cause scrophuleuse. En effet, souvent un dérangement des actions naturelles d'une partie, peut lui faire contracter une nouvelle action morbifique, vers laquelle il peut exister déjà une forte disposition dans la constitution. N'observe-t-on pas qu'un coup de vent sur les yeux, y produit une foiblesse scrophuleuse, accompagnée d'un écoulement considérable. La même cause engendre souvent des tumeurs scrophuleuses dans les amygdales.

Cet opinion, que nous avons sur la nature de quelques gonorrhées, est confirmée par la manière de les guérir; car il est d'expérience que les bains de mer guérissent plus de gonorrhées habituelles, que les bains froids ordinaires, ou que toute autre manière de se baigner. Je n'ai point encore essayé l'usage interne de ces remèdes, qu'on donne généralement dans les écrouelles; mais j'ai observé que l'eau de mer affoiblie, & employée en forme d'injection, guérit quelques gonorrhées habituelles, quoiqu'elle ne soit pas toujours efficace.

La foiblesse est généralement regardée comme la cause de la gonorrhée habituelle. Il est certain qu'elle ne nous donne aucune idée de la maladie, & que l'on ne peut en attacher aucune à cette dénomination.

On entend par *foiblesse mécanique*, l'impossibilité d'agir, ou de faire quelques efforts. On attache la même idée à la foiblesse, considérée dans la machine animale. Mais si par cette expression, on entend caractériser la facilité des animaux, à satisfaire à une action extraordinaire, nous ne pouvons en spécifier le sens.

La méthode curative est néanmoins en grande partie, établie sur cette idée de foiblesse; mais le traitement bien loin de réussir dans tous les cas, fait au contraire souvent du mal, pendant que la pratique contraire est suivie de succès.

Une gonorrhée habituelle, diffère de la gonorrhée virulente. 1<sup>o</sup>, en ce que quoiqu'elle soit une de ses suites, elle est parfaitement exempte de donner l'infection; 2<sup>o</sup>. en ce que

lorsqu'elle est véritablement habituelle, elle présente généralement un aspect différent, l'écoulement est formé de corps globulaires, ou qui se trouvent enveloppés dans une mucofrité gluante, au lieu d'une sérofité. Mais l'organisation de l'urèthre est telle, qu'il peut aisément reformer de la matière purulente, & cela arrive communément, pour peu que le malade fasse plus d'exercice qu'à l'ordinaire, qu'il boive, ou qu'il prenne quelques alimens indigestes, ou quelque autre chose, qui puisse accroître la circulation, ou l'échauffer. Nous présumons cependant que cet écoulement de matière purulente n'est point virulent; mais nous n'en sommes pas sûrs, car il y a des cas qui rendent le jugement fort incertain, comme nous l'avons déjà observé.

Nous sommes portés à soupçonner, que ce n'est point des glandes, mais de la surface de l'urèthre, que provient la gonorrhée habituelle, car nous avons souvent vu que le canal étant netoyé par la sortie des urines, ou par l'usage des injections, une seule idée lascive occasionnoit un écoulement du mucus naturel, sans aucun mélange, ce qui ne seroit pas arrivé, selon notre manière de voir, si les parties qui séparent cette liqueur, avoient contribué à la formation de la gonorrhée habituelle.

On suppose que cette gonorrhée est l'effet de ce que nous appellons une *constitution relâchée*. Nous ne pouvons pas dire avoir jamais observé la vérité de cette opinion, mais au moins avons-nous vu des cas où une telle terminaison de la gonorrhée virulente eût dû paroître, si telle eût été la cause générale, & où elle n'a cependant pas eu lieu, pendant qu'on l'a vu venir dans des constitutions fortes, au moins en apparence, à tout autre égard. Les gonorrhées habituelles ne sont pas toujours précédées par une gonorrhée virulente, elles proviennent quelquefois d'autres maladies de l'urèthre. Nous croyons qu'un rétrécissement de ce canal, est toujours accompagné d'un écoulement habituel: mais quelquefois aussi cet écoulement est l'effet d'une maladie de la glande prostate.

Lorsqu'une gonorrhée habituelle ne dérive d'aucune cause évidente, & qu'on ne peut la regarder comme le retour d'un écoulement qu'on aura eu, à la suite d'une gonorrhée virulente, on doit supposer qu'il provient d'un rétrécissement, ou d'une maladie de la glande prostate. Il faut alors demander au malade, si quand il urine, le fil en est plus petit qu'à l'ordinaire, si l'urine sort avec difficulté, & s'il a souvent envie d'uriner? Si l'on observe ces symptômes, il faut faire

usage d'une bougie , qui soit moins grosse que les bougies ordinaires : elle ne passera pas plus avant , si elle rencontre quelque rétrécissement ; mais si elle passe assez facilement jusqu'à la vessie , c'est une preuve que la maladie est dans la glande prostate , que l'on doit alors examiner. Mais nous parlerons plus amplement ci-après , de ces deux maladies.

---

## C H A P I T R E   I X .

### *Du traitement des gonorrhées habituelles.*

C O M M E cet écoulement n'a aucune qualité particulière , mais qu'il dépend de la constitution du malade , ou de la nature des parties mêmes , il ne peut y avoir aucune méthode fixe , & assurée pour le traiter. Mais comme il est très-difficile de découvrir la vraie nature des différentes constitutions , ou des différentes parties affectées , il est également difficile de prescrire avec certitude les médicaments , qui pourront mieux s'accorder avec cette maladie. Car la variété des constitutions est si grande , que tel médicament qui en opérera la guérison dans certains cas , ne servira dans d'autres , qu'à l'aggraver.

Il paroît que la guérison dépend d'un changement qui s'opère dans l'action des parties. Ce changement peut être produit de plusieurs façons , suivant les différentes constitutions , puisque chacune a un mode d'action , qui lui est particulier , & qui , selon nous , ne peut être d'abord connu.

Quelle que soit la méthode curative qu'on suive , ce sera probablement une continuation de celle qu'on a adoptée pour le traitement du dernier période de la gonorrhée virulente , & qu'on a regardée comme un préservatif contre la gonorrhée habituelle. Si l'on n'a pas encore fait usage de cette méthode , on peut l'essayer alors , & la varier selon les circonstances.

Il y a deux méthodes de guérir cette maladie , l'une est générale , & l'autre locale.

#### *I. De la méthode générale.*

Nous supposerons que les médicaments pris intérieurement dans l'intention de guérir la gonorrhée habituelle ,

agissent de trois manières , comme spécifiques (1), comme corroborans , & comme astringens.

La vertu spécifique des médicamens internes , relativement aux parties affectées dans la maladie présente , n'est pas bien manifeste ; cependant on observe que certains d'entre eux , tels que les baumes , les térébenthines , les cantharides , &c. , sont de quelque utilité , sur-tout dans les cas ordinaires , & de peu de conséquence. Nous croyons pouvoir établir d'une manière certaine , que lorsque les baumes , les térébenthines , ou les cantharides sont efficaces , leurs effets sont presque immédiats ; aussi en abandonnons-nous l'usage lorsque dans cinq ou six jours , nous ne voyons point diminuer , ni guérir la gonorrhée habituelle. Souvent même , ces remèdes opèrent leur effet sur la maladie actuelle , dans le terme dont nous parlons , mais elle revient alors , si l'on cesse d'en faire usage. On devra donc par conséquent les continuer quelque tems après que les symptômes ont disparu. J'ai vu des cas où la gonorrhée habituelle disparut aussi-tôt qu'on eut pris du baume de copahu , & reparut ensuite , lorsqu'on cessa d'en faire usage ; j'en ai aussi vu , où ce remède a fait cesser pour plus d'un mois la maladie , qui est revenue immédiatement après avoir cessé son usage , mais qui s'est arrêtée de nouveau , aussi-tôt qu'on l'a repris. Dans de tels cas , on doit essayer les autres méthodes curatives. on doit donner les baumes seuls , ou mêlés avec d'autres substances , pour les rendre moins désagréables.

Les toniques généraux , propres à la constitution , tels que les bains froids , les bains de mer , le quinquina , le mars , &c. , doivent seulement être administrés , quand les parties affectées semblent agir comme parties de cette constitution. En disposant ainsi tout le système à agir convenablement , on dispose aussi ces parties à agir de la même manière.

Les astringens pris intérieurement , n'ont pas des grandes vertus , & s'ils en avoient , ce seroit à tort qu'on les administreroit , puisque tous les remèdes de ce genre , qui pourroient agir dans la constitution , avec des vertus égales à celles qui seroient nécessaires en pareil cas , ne pourroient

---

(1) On doit remarquer ici , que par le mot *spécifique* , nous n'entendons pas un remède propre à la maladie ; mais les médicamens seulement , qui agissent spécifiquement sur ces parties , tels que les térébenthines , les cantharides , &c.

qu'affecter considérablement plusieurs opérations naturelles de l'économie animale. On donne communément le sel de mars, & les gommés astringentes.

## II. *De la méthode locale.*

Le second mode de traitement consiste, dans l'application locale des remèdes qu'on pense nécessaires à la guérison de la maladie. On peut les diviser en quatre espèces, savoir : en spécifiques, astringens, irritans, & en ceux qui agissent par dérivation.

Nous pouvons supposer avec raison, que les spécifiques appliqués sur le lieu même, ont de plus grands effets, que lorsqu'on les donne intérieurement, parce que nous pouvons dans leurs applications, choisir ceux qui ont plus de force, ce que nous ne pourrions faire, si nous nous bornions à ceux qui doivent être introduits dans la circulation; nous croyons sur cela, avoir entendu la voix de l'expérience.

Les astringens qu'on emploie communément, sont la décoction du quinquina, le vitriol blanc, l'alun, & les préparations de saturne. L'eau vitriolique céleste de la pharmacopée de Londres, dissoute dans huit fois autant d'eau que sa quantité, fait une très-bonne injection astringente. On peut appliquer aux astringens les mêmes observations, que nous avons fait sur les spécifiques; nous croyons qu'ils agissent à-peu-près de la même manière, & qu'ils produisent le même effet. Cependant nous ne pourrions dire que difficilement, quelle est leur façon d'agir.

Lorsqu'on a employé l'une ou l'autre de ces méthodes, & qu'elles ont produit l'effet qu'on en attendoit, on devrait les continuer pendant assez long-tems, après que les symptômes ont disparu, & ce tems sera en proportion de la durée de la maladie, ou de la fréquence de ses retours. Si elle a duré long-tems, nous pouvons être assurés de la difficulté à se dissiper; & si elle s'est renouvelée fréquemment, au moindre accroissement de la circulation, on peut s'attendre à la voir reparoître de nouveau; c'est pourquoi il est nécessaire de continuer les remèdes pendant un tems considérable, pour corriger cette propension.

Les topiques irritans sont, ou les injections, ou les bougies simples, ou mêlées avec des médicamens irritans; l'exercice violent peut être considéré comme ayant le même effet. On ne devra jamais employer de tels topiques, jusqu'à



ce qu'on ait tenté les autres méthodes, & qu'on soit convaincu de leur inutilité. Ils diffèrent des précédents, en ce qu'ils produisent d'abord un plus grand écoulement, que celui qu'on est dans l'intention de guérir, & l'écoulement augmenté peut, ou ne peut pas continuer aussi long-tems, que l'on s'en sert. C'est pourquoi il devient nécessaire de rechercher combien de tems on doit les employer pour obtenir la guérison de la gonorrhée habituelle. Ce tems doit être en général proportionné à la force des remèdes qu'on employe à la nature des parties, qui forment la matière qu'on veut arrêter, & à la disposition plus ou moins forte, ainsi qu'à sa durée, & au plus ou moins d'irritabilité, qu'il y aura dans les parties. Si les parties sont foibles, irritables, ou l'un & l'autre à-la-fois, on ne doit point faire usage d'une injection irritante; au contraire on peut l'employer avec sûreté, si elles sont fortes sans être irritables. Dans ce dernier cas, si c'est une injection, qui stimule fortement, il suffira peut-être de l'employer deux ou trois fois. J'ai connu un homme qui s'injectoit dans l'urèthre pour une gonorrhée habituelle, qui duroit depuis deux ans, l'extrait de saturne de Goulard, tout pur. Il en résulta une inflammation très-violente; mais elle disparut ensuite avec la maladie même. Deux grains de sublimé corrosif, dans huit onces d'eau, font une très-bonne injection irritante.

Si la maladie est ancienne, il faudra une semaine ou plus pour la guérir, même en ayant recours aux injections irritantes, & une quinzaine de jours, si l'injection a moins de force, & qu'elle ne cause qu'une légère douleur, & n'augmente que très-peu l'écoulement. Mais une précaution, qu'il ne faut pas négliger en employant les injections de ce genre; c'est de voir auparavant si elles ne seront point nuisibles, ce qui souvent n'est pas facile. On y parviendra cependant, autant qu'il est possible, en considérant la nature des parties, savoir si elles n'ont jamais souffert par un tel traitement, si elles sont assez susceptibles d'irritation, pour qu'il y eût à craindre que cette nouvelle impression ne se continue le long de l'urèthre, & ne produise des symptômes qui ne pourroient reconnoître qu'une affection nouvelle de la vessie. En pareil cas, les injections irritantes, au lieu de répondre à l'intention qu'on se propose, produiroient au contraire des accidens plus graves, que la maladie première, qu'on cherche à guérir.

On peut mettre les bougies au rang des topiques irritans, & en effet, dans plusieurs cas, elles agissent très-violemment.

Il paroît qu'elles sont plus efficaces que les injections, mais elles demandent un plus long-tems pour produire pleinement leur effet. Une simple bougie suffit en général pour la guérison d'une gonorrhée habituelle, & demande un mois, ou six semaines d'application, pour parvenir à la guérir. Si leur composition cache un stimulus, de nature différente de celui qu'un simple corps étranger présente, un moindre tems sera alors suffisant. La meilleure manière de les employer, sera de mêler un peu de térébenthine, ou de camphre, à leurs ingrédiens, pour qu'elles agissent spécifiquement sur les parties; mais il faudra bien prendre garde qu'elles ne soient trop irritantes.

La bougie dont on se servira, sera moins grosse qu'à l'ordinaire, & n'aura que cinq ou six pouces de longueur, car rarement il arrive que le lieu affecté de l'urèthre, dans la gonorrhée habituelle, s'étende plus loin; cependant quand elle seroit plus longue, il n'en résulteroit pas un grand mal, une bougie de la longueur ordinaire, pouvant traverser toute l'étendue de l'urèthre, sans aucun inconvénient.

On n'a aucune règle certaine dans le traitement de la gonorrhée habituelle, sur l'usage des bougies, sur le tems où l'on doit les cesser; l'écoulement se continuant souvent aussi long-tems, que l'on s'en sert. Si l'écoulement s'arrête, lorsqu'on quitte l'usage d'une bougie qu'on aura employée pendant plusieurs semaines; on peut espérer alors, que la guérison a lieu; si au contraire il ne diminue pas, il est plus que probable, que les bougies ne serviront en rien à le tarir; c'est pourquoi il ne faudra pas les employer davantage. Cependant, si la gonorrhée habituelle est diminuée en partie, il sera bon de recommencer, & probablement il conviendra d'augmenter la qualité irritante de la bougie, & de l'adapter à la moindre irritation des parties.

Il est une quatrième méthode curative, c'est celle qu'on obtient par la *sympathie*, ou en produisant une irritation dans un autre partie du corps, laquelle détruira le mode d'action dans l'urèthre. J'ai vu une gonorrhée habituelle opiniâtre accompagnée de sensations très-désagréables dans l'urèthre, particulièrement quand les urines couloient, qui s'est tout-à-fait guérie à l'apparition de deux chancres sur le gland. Le malade avoit pris tous les remèdes communément recommandés, & avoit fait usage des bougies sans aucun effet.

J'ai appris d'un particulier, qu'il avoit guéri deux per-

sonnes de gonorrhées habituelles , en appliquant un vésicatoire au dessous de l'urèthre ; & j'ai vu aussi guérir par l'électricité plusieurs gonorrhées habituelles , qui duroient depuis long-tems , malgré tous les remèdes qui avoient été pris. Toutes ces différentes méthodes qui ont eu du succès , ont toutes agi en changeant la disposition de la partie malade. Quelle que soit celle à laquelle on s'est astreint , le repos dans la plupart des cas , est de la plus grande conséquence ; car , comme nous l'avons observé , l'exercice est souvent la cause , non-seulement de la continuation de cette maladie , mais aussi de son augmentation , & de son retour. On ne doit cependant pas recevoir cette assertion à la lettre , sur-tout quand il s'agit des personnes qui ont été traitées sans succès ; puisque nous y en avons vu quelques-unes se guérir immédiatement en montant à cheval , n'étant même plus habituées à cet exercice depuis long-tems.

Il faut particulièrement faire attention à être réglé & modéré , dans le boire & le manger ; car les irrégularités de cette espèce , ou empêchent la guérison , ou causent le retour de la maladie.

Le commerce avec des femmes , souvent occasionne un retour , ou un accroissement de la gonorrhée habituelle , & dans ces cas , il nous fait soupçonner une nouvelle infection ; mais nous croyons que la différence entre l'une & l'autre , est , que le retour suivra le commerce de si près , au point d'être immédiat , & cette circonstance combinée avec les autres symptômes , nous assurera en général de la nature de l'écoulement.

### III. *De la gonorrhée habituelle chez les femmes.*

Cette maladie est plus fréquente chez les femmes , que chez les hommes , au moins il est très-commun de voir dans les premières un écoulement dans le vagin , auquel on donne souvent le nom de *gonorrhée habituelle* , quand il est la suite d'une infection vénérienne , quoi qu'il ne soit que la matière des fleurs blanches.

Le traitement de la gonorrhée habituelle des femmes est à-peu-près le même que celui des hommes , excepté dans l'usage des remèdes que nous avons appelés spécifiques , ou remèdes propres aux parties ; car si cette maladie chez les femmes vient principalement du vagin , nous croyons que ce conduit ne sera pas plus affecté par les térébenthines , que ne le seront les autres parties : on ne peut

également non plus faire usage des bougies dans ce cas ; & lorsqu'elle vient seulement de l'urèthre , souvent à peine y fait-on attention.

*IV. De la cordée , qui reste après la guérison de la gonorrhée.*

Nous avons déjà observé , que ce symptôme restoit souvent après que les signes qui indiquent la présence du virus avoient disparu , & qu'il pouvoit être , ou non , une suite de quelques - uns des symptômes qui continuoient. Quoi qu'il en soit , il sera utile en pareil cas de frotter la partie en - dehors avec l'onguent mercuriel , dont on augmentera la vertu en lui mêlant du camphre. J'ai vu l'électricité guérir une ancienne cordée. On peut donner le quinquina si la cordée est spasmodique.

*V. De l'irritation de la vessie , après la guérison.*

L'irritation de la vessie continue quelquefois après que tous les symptômes ont disparu ; cette affection peut accompagner la réunion de ces symptômes , ou seulement quelques-uns de ceux qui restent après la guérison de la gonorrhée ; rarement on la voit subsister avec la même violence , quoi qu'elle soit souvent très-incommode. Lorsque cette irritation se soutient avec la même vigueur , on peut soupçonner , que la vessie elle-même est affectée , ou regarder ce symptôme comme dépendant de la connexion de cet organe avec d'autres parties , telle que l'urèthre , ou la glande prostate. En effet , un rétrécissement qui survient à l'urèthre , de même qu'une maladie de la glande prostate , sont assez souvent cause de la continuation de ce symptôme.

Il y a tout lieu de croire qu'aucune de ces maladies ne suivra la gonorrhée d'assez près , pour continuer cette irritation , quoique existant peut-être avant la gonorrhée , elles ayant pu contribuer à son accroissement & à sa durée ; ce dont on pourra probablement s'assurer par le rapport de l'état où étoit la personne avant la maladie actuelle ; cependant avant de tenter aucun des remèdes propres à répondre aux indications que présente la vessie elle-même , on essayera de faire entrer une bougie , & si l'on ne trouve point de rétrécissement , on examinera alors la glande prostate de la manière que nous le décrirons. Lorsque la maladie n'est que

que dans la vessie, la douleur se fait sentir principalement quand on finit d'uriner, & peu de temps après. Le meilleur moyen de remédier à ce symptôme, est de recourir à l'usage des lavemens opiacés, de la cigüe, du quinquina, des bains de mer; nous recominanderions assez volontiers, l'application d'un vessicatoire au periné chez les hommes. Nous ne sommes pas encore assuré jusqu'à quel point les lavemens narcotiques peuvent affecter la vessie chez les femmes, comme ils le font chez les hommes.

#### VI. *De la dureté permanente de l'épididyme.*

Nous avons observé, que ce symptôme subsistoit longtemps après, que tous les autres avoient disparu, & qu'il pouvoit même continuer toute la vie. Quoi qu'il en soit, rarement ou jamais, il n'en arrive de mauvaises suites, si le canal déférent n'est pas oblitéré, & encore même lorsqu'il n'y a qu'un testicule d'affecté, l'autre pouvant servir aussi bien à la fonction de la génération. Cela étant, nous pouvons voir au premier coup-d'œil, qu'on ne connoit pas encore une méthode certaine de résolution. On peut cependant essayer la vapeur d'eau chaude avec du camphre, particulièrement dans les cas où l'on ne voit point une opiniâtreté décidée des organes à se refuser à l'action de tous les remèdes. On peut encore oindre le scrotum avec l'onguent mercuriel camphré. Mais dans la plupart des circonstances cette pratique deviendra trop longue, ou plutôt trop inefficace pour qu'on y insiste long-tems.





## PARTIE III.

## CHAPITRE PREMIER.

*Des maladies qu'on suppose provenir de l'inflammation  
vénérienne dans l'urèthre des hommes.*

LA gonorrhée produit , ou est supposée produire , plusieurs maladies indépendamment de celles dont nous avons fait mention , & qui sont tout-à-fait différentes de la maladie primitive. Jusqu'à quel point ces maladies , ou quelques-unes d'elles en dérivent ; c'est sur quoi l'on n'a point une connoissance bien certaine ; néanmoins puisqu'elles sont des maladies de l'urèthre , & qu'elles sont en même-tems nombreuses & très-importantes ; nous en traiterons au long dans cette partie de notre Ouvrage. Si quelques-unes de ces maladies provient de la gonorrhée , elle ne sera probablement pas occasionnée par une qualité spécifique du virus vénérien , mais bien par l'inflammation dans ces parties , ainsi que nous l'avons observé en parlant des symptômes permanens.

D'après les recherches exactes qui ont été faites à ce sujet , on voit que certaines de ces maladies proviennent les unes des autres ; de sorte qu'il y a souvent une espèce de succession entre elles. Un rétrécissement de l'urèthre , par exemple , donne lieu à une irritation de la vessie , aussi bien qu'à une fréquente envie d'uriner , à une augmentation de contractilité dans la vessie , à une dilatation de l'urèthre entre la vessie & le lieu du rétrécissement , à une ulcération , à des fistules au périnée , à la dilatation des uretères & du bassin des reins , & enfin à d'autres maladies sympathiques , telles que le gonflement des testicules , & des glandes inguinales.

Nous traiterons de ces maladies , suivant l'ordre dans lequel elles se manifestent le plus communément. On peut observer que la plupart d'elles , particulièrement la diminution de volume de la vessie , a lieu chez les hommes qui sont au - delà du moyen âge , quoiqu'on la voye souvent arriver chez les jeunes gens. Leur apparition dans ce période ,

dépend probablement de la longue habitude de vivre , d'une manière peu conforme à la nature , ce qui produit plusieurs maladies , telles que la goutte ; car de tels accidens , n'ont pas lieu aussi fréquemment parmi les nations moins civilisées.

La maladie de l'urèthre qui a le plus communément lieu , est un obstacle qui s'oppose au passage des urines ; cet obstacle se manifeste chez les jeunes gens aussi bien que chez les personnes âgées , mais plus fréquemment chez ces dernières. Avant d'entrer en matière sur ce sujet , nous ferons quelques observations sur les usages de ce canal dans son état naturel , afin qu'on puisse plus aisément comprendre ce que nous avancerons par la suite.

Le premier objet sur lequel nous nous arrêterons , est la double fonction du canal de l'urèthre chez l'homme : qu'il nous soit permis de faire à ce sujet cet observation générale , que la nature n'a jamais pu assujettir une seule partie à deux usages , avec un égal avantage , comme on peut le démontrer par plusieurs exemples , pris des différens animaux. Ceux dont les extrémités postérieures sont disposées pour faciliter l'action de nager & de marcher , ne sont bons ni pour l'une ni pour l'autre de ces actions , ainsi qu'on peut s'en convaincre , en considérant les veaux marins , les loutres , les canards , & les oyes. Il en est de même de ceux , dont les mêmes extrémités sont destinées pour marcher , & pour voler , qui s'acquittent également mal de cette double fonction , ainsi que le prouve l'exemple de la chauve-souris. Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux poissons , car le poisson volant , nage mal , & vole de même , & chaque fois que les parties destinées pour cette double fonction sont malades , l'une & l'autre se font très - imparfaitement. Ceci peut fort bien s'appliquer à l'urèthre , car il est destiné à deux fonctions comme canal , au passage de l'urine & à celui de la semence. L'urine demande pour son évacuation , le plus simple de tous les canaux , & qu'il ne soit pas plus long que la distance de la vessie à la surface externe du corps , ainsi qu'on le voit chez les femmes , les oiseaux , les amphibies , & chez les poissons. Mais le passage de la semence , chez les quadrupèdes , demandoit d'une autre part , un canal plus compliqué , & d'une longueur propre à transporter la semence à la femelle , & pourvu d'ailleurs , de plusieurs autres parties , absolument nécessaires , telles que le corps spongieux de l'urèthre , les muscles accélérateurs , les glandes de Cowper , la glande prostate , & les vésicules séminales.

Comme toutes ces parties sont surajoutées pour les usages de la génération , & qu'elles sont le siège principal des maladies de ce canal , on doit voir d'un coup d'œil , combien les organes de l'urine doivent souffrir de leur connexion avec des parties si nombreuses , & si exposées aux maladies.

Mais ce qui ajoute au danger , c'est que les fonctions du conduit de l'urine sont constantes , & absolument nécessaires au bien de la machine , au lieu que l'évacuation de la semence , qui n'a lieu que pendant un certains tems de la vie , n'est alors qu'occasionnelle , & nullement essentielle , & nécessaire à l'existence de l'individu. On sent d'abord la force de cette observation , en comparant les inconvéniens qui accompagnent l'expulsion de l'urine chez le mâle & la femelle.

Le canal de l'urèthre est exposé à des maladies qui peuvent empêcher en quelque manière le passage de l'urine , & même quelquefois le passage se ferme tout - à - fait. Dans ces cas , il y a une diminution du diamètre du canal , mais d'une nature différente, selon les circonstances; & qu'on peut cependant rapporter à cinq espèces, dont quatre proviennent des maladies du canal même , & la cinquième est une suite des maladies relatives aux autres parties.

Les trois premières consistent dans une diminution du diamètre du canal ; la quatrième est une excroissance dans cette partie , & la cinquième tire son origine de la compression des parois du canal , ce qui peut dépendre ou d'une tumeur extérieure , contigüe , ou d'un gonflement de la glande prostate (1).

### I. *Des rétrécissemens de l'urèthre.*

Nous traiterons ici des trois principales espèces de rétrécissemens , dont la première est le véritable rétrécissement permanent , qui dépend d'une altération dans la structure d'une partie de l'urèthre. La seconde qui offre un cas mixte , provient d'un rétrécissement permanent , & d'un spasme ; & la troisième est un vrai rétrécissement spasmodique. La plupart ou presque toutes les obstructions du canal de l'urèthre , sont accompagnées à-peu-près des mêmes symptômes , de sorte

---

(1) Les auteurs citent plusieurs autres espèces d'obstructions , que nous n'avons jamais vu , & comme probablement nous avons ouvert , après la mort , plus d'urèthres , où il y avoit une obstruction du canal , que tous ceux qui ont écrit sur ce sujet ; nous sommes portés à croire qu'ils n'ont suivi alors que leur imagination.

qu'on ne peut guères trouver des signes suffisans pour en distinguer les différentes causes. Peu de personnes demandent des conseils pour les premiers symptômes d'un rétrécissement à moins qu'ils ne deviennent très-violens, ou qu'ils n'occasionnent quelques autres accidents. Un malade, par exemple, aura un rétrécissement considérable, quoiqu'il n'ait point observé qu'il ne peut pas uriner librement; il aura même en conséquence d'un rétrécissement, une disposition à l'inflammation, & à la suppuration du périnée, mais sans qu'il s'aperçoive d'aucun obstacle, au passage de l'urine, ni qu'il soupçonne d'autres maladies, que l'inflammation au périnée. Dans tous ces cas, le fil de l'urine devient plus ou moins petit, à raison du plus ou moins grand obstacle; mais ce symptôme quoique probablement le premier, n'est pas celui que les malades observent toujours d'abord. Chez quelques-uns, l'urine ne coule que goutte à goutte, & alors on ne peut pas s'empêcher de la remarquer; chez d'autres, le fil de l'urine est fourchu, ou éparpillé: en pareilles circonstances, on doit sonder le canal avec une bougie; & si celles d'une grosseur ordinaire passent assez facilement, il faut alors soupçonner la cinquième cause de rétrécissement, qui sera probablement un gonflement de la glande prostate.

En effet, il sera toujours facile au malade de connoître toute autre cause, qui peut produire une pression sur les côtés de l'urèthre, & s'opposer ainsi à la sortie des urines, comme une tumeur, qui se forme en quelque endroit que ce soit, le long du canal, ou une inflammation qui règne sur l'un de ses côtés. C'est pourquoi si l'on ne trouve ni l'un, ni l'autre de ces derniers symptômes, on doit examiner la glande prostate de la manière que nous décrirons ci-après.

L'obstruction spasmodique, quand on examine rigoureusement les symptômes, paroît pour l'ordinaire d'elle-même, son effet n'étant jamais permanent. Ces obstacles, mais particulièrement celui qui provient d'un rétrécissement permanent, est presque toujours accompagné d'un écoulement de matière, ou d'une gonorrhée habituelle.

Le malade la considère comme telle, & s'adresse à un Chirurgien, pour se faire traiter d'une maladie qu'il suppose. Le Chirurgien en entreprend la cure; mais ne voyant aucun succès, il fait attention aux autres symptômes, & lui & le malade pour lors, soupçonnent qu'il y a quelque rétrécissement. Dans les maladies de ce canal, de même que de la glande prostate, & de la vessie, le malade sent communément un

mal-aise aux environs du périnée, à l'anus, à la partie inférieure du bas ventre, & il peut à peine croiser ses jambes, sans ressentir de la douleur.

---

## C H A P I T R E   I I .

### *Du rétrécissement permanent.*

**L**ORQU'IL s'agit d'un rétrécissement permanent (1), le malade ne se plaint guères avant qu'il ait éprouvé quelque difficulté d'uriner ; souvent même, il aura une strangurie assez forte, accompagnée des mêmes symptômes, que ceux qu'occasionne la pierre, & la gravelle, ce qui fait qu'on la rapporte fréquemment à ces causes. Cette maladie en général, n'occupe pas une grande étendue dans le canal ; au moins dans la plupart des cas que nous avons vu, sa largeur n'étoit guères plus grande, que si la partie eût été entourée d'une ficelle, & dans plusieurs cas, elle en avoit toute la ressemblance. J'ai cependant vu l'urèthre irrégulièrement contracté dans l'étendue de plus d'un pouce en longueur, ce qui provenoit de l'épaississement irrégulier de ses tuniques, ou de sa membrane interne, qui rendoit le canal tortueux.

Un rétrécissement ne provient pas toujours d'une diminution égale de la circonférence de l'urèthre, mais quelquefois de celle d'un de ses côtés, ce qui probablement a fait croire qu'il provenoit d'un ulcère à cet endroit. Cette crispation d'un côté de l'urèthre seulement, entraîne le canal du côté opposé, ce qui rend souvent difficile le passage de la bougie. La partie contractée est plus blanche, qu'aucune autre endroit de l'urèthre, & elle est d'une consistance plus dure. Dans quelques cas il y a plusieurs rétrécissemens. J'en ai vu six, dont quelques-uns étoient plus contractés que d'autres ; en effet, il arrive souvent, que la plupart des urèthres, où l'on observe un rétrécissement, en ont d'autres petits dans d'autres endroits du canal, & qu'on peut connoître par la résistance successive qu'on sent en passant la bougie.

---

(1) Voyez la planche I., fig. I.



Chaque partie de l'urèthre n'est pas également sujette aux rétrécissemens , il en est une , qui en est , à ce qui paroît , beaucoup plus susceptible que tout le reste du canal , elle avoisine la partie bulbeuse. On en trouve cependant quelquefois au-devant du bulbe , mais très-rarement au-delà. Nous n'en avons jamais vu dans la partie de l'urèthre , qui traverse la glande prostate. Le bulbe , outre qu'il est le siège ordinaire de la maladie , l'est aussi de ces rétrécissemens , qui sont de la plus mauvaise espèce. Les rétrécissemens en général sont très-lents à se former , & souvent même il s'écoule des années entières après qu'on s'en est apperçu , sans qu'ils deviennent beaucoup incommodes.

Le même rétrécissement n'est pas toujours accompagné des mêmes accidens dans tous les tems , car on observe qu'il n'est pas à beaucoup près aussi incommode quand il fait chaud , que quand il fait froid : souvent ces changemens sont très-prompts ; un jour , ou même une heure seulement de froid suffit pour les produire ; & le même rétrécissement est presque toujours pire en hiver qu'en été ; cette observation cependant , n'est pas sans exception , comme un exemple contraire nous en a convaincu. Indépendamment du froid , il y a d'autres circonstances , qui rendent un rétrécissement plus incommode ; un homme , qui avoit une fièvre intermittente , trouvoit que le rétrécissement augmentoit toujours au moment du paroxysme.

La boisson , l'exercice violent , & la circonstance de retenir trop long-tems son urine , servent aussi à l'augmenter. Cette dernière cause a souvent de tels effets , qu'elle produira pour un tems une rétention totale d'urine. Une petite pierre sortant de la vessie , engagée dans le canal , & à laquelle un rétrécissement même aura probablement donné lieu , servira encore à le rendre beaucoup plus inquiétant par les suites. La pierre ne pouvant passer , produira une rétention totale d'urine , dont on connoîtra difficilement la cause en ce moment-là , & si on la connoît , on ne pourra y remédier que par une opération (1).

Il est impossible de dire quelle est la cause de cette altération dans la structure de l'urèthre , qui diminue ainsi le diamètre de ce canal : on l'a regardée comme un effet de la maladie vénérienne , & souvent encore , comme provenant de la méthode curative à laquelle on a eu recours ; mais nous

(1) Voyez la planche IV.

doutons très-fort qu'elle procède communément , ou même jamais de ces causes. Cependant comme la plupart des hommes ont eu dans un tems , ou dans un autre , des maladies vénériennes , & qu'il est naturel de leur attribuer les rétrécissemens ; aussi sera-t-il très-difficile de réfuter cette opinion. Nous pouvons cependant donner plusieurs raisons , qui tendent à la faire rejeter. Les rétrécissemens sont communs à plusieurs canaux dans le corps humain ; on en trouve souvent dans l'ésophage , dans les intestins , particulièrement dans le rectum ; dans l'anus , dans le prépuce , qui produisent un phimosis ; dans le canal nasal , qui donnent lieu à la maladie qu'on nomme fistule lacrymale , où l'on n'avoit jamais eu la moindre maladie auparavant. Ils arrivent quelquefois dans l'urèthre , même lorsqu'on n'a jamais eu la maladie vénérienne ; j'ai vu un exemple de cette espèce , chez un jeune homme de 19 ans , qui avoit cette incommodité depuis 8 ans , & chez qui elle commença en conséquence à l'âge de 11 ans. Il fut traité d'abord pour la pierre , ou la gravellé ; il étoit d'une constitution scrophuleuse , ses lèvres étoient épaissies , il avoit mal aux yeux , la cornée transparente d'un de ses yeux , étoit devenue épaisse & opaque , & il étoit d'une constitution foible. Ce rétrécissement étoit dans l'endroit ordinaire , à-peu-près vers la partie membraneuse de l'urèthre. J'ai vu un pareil rétrécissement de l'urèthre , chez un enfant de quatre ans , d'où s'en suivit une fistule au périnée. Ils sont aussi communs parmi ceux qui ont eu des gonorrhées légères , que parmi ceux qui en ont eu de très-graves.

J'ai connu un jeune homme , qui avoit un rétrécissement d'une très-mauvaise espèce ; il avoit eu plusieurs gonorrhées , mais elles avoient rarement duré une semaine , & jamais la douleur ne s'étoit étendue au-delà du frein , quoique le rétrécissement se trouvât vers la partie membraneuse : tous les jours on voit des cas de cette espèce. On n'a jamais observé , qu'ils se manifestassent pendant l'inflammation vénérienne , ni quelque tems après que l'infection étoit dissipée. Souvent il se sera passé 30 , & même 40 ans , entre la guérison d'une gonorrhée , & le commencement d'un rétrécissement , le malade pendant tout ce tems ayant joui d'une parfaite santé. S'ils viennent à la suite d'une inflammation vénérienne , on peut s'attendre à les trouver de quelque étendue , parce que l'inflammation vénérienne se porte à quelque distance. On les rencontre aussi plus souvent dans cette partie de l'urèthre , qui est pour l'ordinaire le siège de

la maladie vénérienne ; nous avons remarqué ci - devant , qu'ils n'y sont pas si fréquents , qu'ils le sont dans les autres parties de l'urèthre.

Plusieurs ont cru que les rétrécissemens provenoient de l'usage des injections dans le traitement de la gonorrhée ; mais cette opinion ne paroît être fondée que sur le préjugé ; car nous avons vu autant de rétrécissemens après des gonorrhées qui avoient été guéries sans injections , qu'après celles où l'on en avoit fait usage.

Cette façon de considérer les rétrécissemens , ne donne aucune explication sur ceux qui n'ont point été précédés de gonorrhée , & de ceux où cette maladie n'a pas été traitée par des injections ; & en effet , si nous considérons la manière de traiter les rétrécissemens , nous devons voir que l'injection est une application très-douce pour l'urèthre , en comparaison d'une bougie ; cependant on n'a jamais supposé , ni vu , qu'une bougie ait été la cause d'un rétrécissement. De plus , quelques - uns ont injecté par mégarde , des liqueurs très-irritantes , telles que l'extrait de saturne tout pur , & l'alkali caustique , sans qu'il s'en soit suivi la moindre disposition à un rétrécissement , quoiqu'elles eussent occasionné une violente inflammation , & même la mortification de la membrane interne de l'urèthre.

Plusieurs ont supposé que ces rétrécissemens tiroient leur origine de la cicatrice d'un ulcère de l'urèthre ; mais nous n'avons jamais vu des ulcères dans ces parties , si ce n'est à la suite d'un rétrécissement ; & comme nous ne croyons pas qu'il y ait jamais un ulcère dans le cas d'une gonorrhée ordinaire , nous ne pouvons que difficilement les attribuer à cette cause.

### I. *Des bougies.*

Les bougies , & la manière de s'en servir , sont peut-être une des plus grandes découvertes , qu'on ait faite en Chirurgie , depuis 30 ou 40 ans. Quand on compare la pratique d'aujourd'hui , avec celle qui étoit en usage en 1750 , à peine pourroit-on croire que ce fût la même-maladie dont nous traitons , qui existoit alors. Je me rappelle que dans ce tems-là , lorsque je suivois les premiers hopitaux de cette ville , les bougies ordinaires étoient de plomb (1) , ou encore des

---

(1) Lorsqu'on employoit des connes de plomb , au lieu des bougies ,

chandelles de cire ; & quoique la bougie dont on fait usage à présent, fût connue alors , on ne s'en servoit cependant pas par préférence , son mérite particulier n'étant pas encore bien connu , comme nous pouvons le voir dans ce qu'on a publié vers ce tems-là.

*Daran* fut le premier , qui perfectionna les bougies , & qui en rendit l'usage général. Il écrivit *ex professo* sur les maladies qu'elles peuvent guérir , de même que sur la manière de les préparer ; mais il introduisit tant d'absurdités dans la description des maladies , qui peuvent le guérir par ce genre de remèdes , dans la manière de s'en servir , & dans les vertus & la composition de ses bougies , qu'on a de la peine à lire son ouvrage. Cependant ces absurdités ont été plus efficaces, en ce qu'elles ont rendu l'usage des bougies universel , effet que n'auroient pu opérer toutes les connoissances réelles de ce tems-là , dirigées par le bon sens. Mais quelque extravagante , que soit cette manière de recommander des remèdes particuliers , elle n'est souvent pas sans utilité. On hésiteroit encore à pratiquer l'inoculation , sans l'enthousiasme des *Suttons*. Les préparations de saturne n'auroient pas été si universellement employées , si *Goulard* n'en avoit pas recommandé l'usage dans les termes les plus extravagans ; de même on ne feroit pas un usage si général de la cigüe , si l'on n'avoit pas trop exalté ses vertus. Souvent on attache un prix exorbitant aux avancemens dans les sciences ; mais à la fin on apprécie leur juste valeur : *Sutton* nous a dit que le régime extrêmement froid , est infiniment meilleur que la méthode ancienne ; mais la pratique générale nous apprend que la modération vaut encore mieux , & c'est tout ce que nous connoissons jusqu'à présent.

Lorsque *Daran* publia ses observations sur les bougies , chaque Chirurgien s'efforça d'en découvrir la composition , & chacun crut l'avoir trouvée , fondé sur ce qu'il avoit des bougies qui produisoient les mêmes effets décrits par *Daran* , sans songer que tout corps étranger de la même forme , & de la même consistance , pouvoit les produire.

il est arrivé qu'un morceau de ses extrémités s'est cassé dans la vessie , sans qu'on ait pu le retirer autrement , qu'en injectant du mercure dans ce viscère. J'ai soupçonné que le mercure ne pouvoit pas venir en contact avec le plomb , pendant qu'il étoit dans l'urine , de manière à pouvoir le dissoudre ; mais l'expérience m'a montré qu'il le pouvoit.



## II. De la méthode curative, propre au rétrécissement permanent.

On ne doit jamais tenter la guérison du rétrécissement permanent, que par des remèdes locaux. On a donné le mercure dans la fausse supposition qu'il étoit vénérien, mais sans en éprouver aucun succès. Le traitement de cette maladie consiste, à dilater la partie contractée, ou à la détruire, par une ulcération, ou par des escarotiques. On parvient à dilater le lieu resserré, par les bougies, mais ce moyen n'est jamais qu'une guérison momentanée; car quoique le canal puisse être suffisamment dilaté, pour le passage de l'urine, cependant la disposition primitive à la constriction, reste toujours, de manière que tôt ou tard elle se manifeste (1). La méthode ulcéorative, est également opérée par les bougies, & la destruction par les escarotiques, l'est au moyen des corrosifs, tels que le caustique lunaire. Il arrive souvent dans les rétrécissemens, que le passage est si resserré, qu'à peine l'urine peut-elle couler, ce qui occasionne souvent une rétention totale des urines. Le détroit est si resserré, qu'une bougie n'y peut passer, & si on peut lui faire franchir l'obstacle, l'urine ne coulera point après qu'on l'aura retirée du canal. On doit en pareil cas, avoir recours aux moyens qui produisent un soulagement momentané; tels que les bains chauds, qui s'opposent aux effets du froid, en faisant cesser le spasme, qui peut avoir lieu dans les parties, de même que les lavemens où entre l'opium, qui ont encore le même effet. Les évacuations par les selles, diminuent

---

(1) Quand on est consulté pour un rétrécissement, il est souvent à-propos de faire des recherches sur ce qui s'est passé, avant de songer à introduire une bougie. Il faut particulièrement s'informer si l'on a déjà fait usage des bougies, ou non, & quel en a été le résultat, si elles passaient facilement, ou point du tout. Si la réponse est négative, il ne sera point alors nécessaire d'en demander davantage; mais dans le cas contraire, il faudra savoir si le malade lui-même, ou son Chirurgien, a observé qu'on faisait quelques progrès avec la bougie, si la bougie passait plus loin que dans le commencement où l'on en a fait usage, avant de la discontinuer, on demandera alors quels ont été ces progrès. Si l'on a gagné visiblement du terrain, sans passer à travers le rétrécissement, je crois qu'on ne doit plus continuer l'usage de la bougie, parce qu'il est très-probable qu'on a fait une fausse route, qui rend impossible le passage de la bougie dans le rétrécissement.



souvent le spasme, car une suppression d'urine, tire quelquefois son origine d'une constipation, quand même il n'y a point de rétrécissement.

Un vessicatoire au périnée, quand on a le tems de le laisser agir, ne peut être que d'une très-grande efficacité.

Le traitement par dilatation, est en grande partie, mécanique, lorsqu'on l'opère au moyen des bougies, qui ont en général les mêmes propriétés qu'un coin. Leur effet final cependant, n'est pas toujours aussi simple que celui d'un coin, sur une substance inanimée. La pression en effet, excite l'action des facultés animales, soit pour déterminer les parties à une nouvelle disposition, ou pour les préparer à écarter l'ulcération, ce qui établit deux effets différens d'une bougie, & par conséquent deux différentes intentions à remplir, en s'en servant, l'une de produire l'expansion du canal, & l'autre son ulcération: effets qu'on ne peut pas toujours obtenir avec la même facilité.

Il arrive généralement, comme nous l'avons observé ci-dessus, que le rétrécissement fait de grands progrès, avant que le malade ait eu recours aux Chirurgiens, & que conséquemment, la maladie aura tellement gagné, qu'il sera souvent très-difficile de faire passer la plus petite bougie. Si l'on peut facilement introduire alors l'extrémité d'une bougie, quelque petite qu'elle soit, on peut être sûr de guérir la maladie; cependant il arrive souvent que le rétrécissement est de nature à résister d'abord, au passage d'une telle bougie, même après des essais réitérés. Malgré cela, il ne faut pas en abandonner l'usage, car quelquefois, le passage à travers le rétrécissement n'est pas dans la même ligne que le canal de l'urèthre, ce qui par conséquent, arrête la bougie. Nous soupçonnons que de tels rétrécissemens, ne sont pas également placés tout au tour, de manière à laisser le petit passage dans le centre du canal.

Dans plusieurs cas où le rétrécissement est très-grand, il survient quelquefois des spasmes accidentels, qui refusent toute entrée à la bougie, ou n'en laissent passer qu'une très-petite, quoique dans un autre tems, une plus grosse puisse pénétrer. En pareil cas, nous avons quelquefois réussi à faire entrer l'extrémité la plus fine de la bougie, en frottant extérieurement le périnée avec le doigt d'une main, pendant que nous la conduisons de l'autre. Cette méthode mérite la peine d'être essayée, quoiqu'elle ne réussisse pas toujours. Nous ne déterminerons pas absolument, si elle change la position du rétrécissement, au point de permettre

l'entrée de la bougie , ou si c'est un effet de la sympathie , qui éloigne le spasme ; mais nous croyons qu'elle agit plutôt de cette dernière manière.

Dans les cas où le rétrécissement est accompagné de spasme , nous avons souvent eu du succès , en tenant la pointe de la bougie quelque tems , tout près du rétrécissement , & en la poussant ensuite ; c'est une méthode qui réussit si souvent , qu'on doit toujours la tenter lorsque la bougie ne passe pas , ou lorsqu'elle ne passe que de tems à autre , ainsi que nous en parlerons plus amplement , lorsque nous traiterons du rétrécissement spasmodique.

On pourroit probablement détruire le spasme , en trempant le gland dans l'eau froide , comme on le voit quelquefois dans la strangurie ordinaire , mais ce n'est pas une chose qu'on puisse faire si aisément , lorsqu'il y a une bougie dans le canal.

Dans les cas d'un rétrécissement permanent , si la bougie ne passe pas d'abord , il faut en répéter l'essai : elle trouvera sa route dans un tems ou dans l'autre , ce qui contribuera à rendre les essais suivans plus certains & plus faciles. Cependant il n'arrive que trop souvent , que le succès ne dépende pas uniquement de faire passer une bougie , une ou deux fois ; car peut-être pourra-t-elle passer un jour , & non le suivant ; & cette incertitude peut durer des semaines entières , malgré toutes les tentatives qu'on pourroit faire. Nous pouvons cependant observer , qu'en général , son introduction devient moins difficile par gradation , & c'est la raison pourquoi l'on ne doit jamais désespérer du succès.

Beaucoup de personnes s'imaginent que dans ces cas , le moment qui suit l'évacuation des urines , est le meilleur tems qu'on puisse choisir , pour faire cet essai , supposant qu'alors le canal est net , & dans une ligne plus droite ; mais c'est une idée qui n'est pas confirmée par la pratique.

Il n'est pas bien aisé de dire dans les cas où le passage est très-petit , si la bougie a pénétré , ou non , dans le rétrécissement ; car les bougies fines , qu'on est obligé d'employer au commencement , se plient si facilement , que celui qui les introduit , peut croire qu'elles passent , tandis qu'elles ne font que se tortuer. Un Chirurgien cependant , devra en général s'assurer d'abord , de la situation du rétrécissement , avec une bougie d'une grosseur ordinaire , & en essayer ensuite une plus petite , & lorsqu'il arrive au rétré-

cissement, il faudra qu'il pousse légèrement, & seulement pendant quelque tems.

S'il a poussé de manière à faire passer la bougie plus avant dans la verge, il saura de combien elle a pénétré dans le rétrécissement, parce qu'il sentira qu'elle est moins serrée; car si la bougie recule, il peut être sûr qu'elle n'a pas passé, ou au moins qu'au lieu de passer, elle n'a fait que se plier, car l'élasticité naturelle de la bougie, & la direction du canal en ayant été altérés, la forceront de reculer. Mais si elle reste fixe, & ne recule pas, il peut être sûr qu'elle a pénétré dans le rétrécissement. On ne peut pas cependant faire exactement ces observations en employant une bougie trop petite, car elle peut être pliée sans qu'on s'en apperçoive. Il arrive souvent qu'une bougie n'entrera que très-peu, & peut-être pas de plus d'une ligne; elle se pliera alors, si l'on continue à la forcer. Pour connoître si la chose est telle, il faut retirer la bougie, & en examiner la pointe; si elle est emoussée, on peut être sûr que la bougie n'a pas pénétré du tout; mais si elle est aplatie d'une ligne, ou évidée, qu'elle ait la couche extérieure de cire ôtée dans cette longueur, ou si à l'endroit où le rétrécissement existe, il y a sur la bougie une impression circulaire, ou seulement un petit enfoncement sur un côté (1); pour lors on peut être assurés qu'elle a passé aussi loin que ces marques s'étendent. Il est alors nécessaire d'en introduire une autre, exactement de la même grosseur, & de la même manière, & de l'y laisser aussi long-tems que le malade peut la supporter, ou que sa commodité le permettra; en répétant cette opération, on surmontera le même rétrécissement. Quelquefois on peut connoître qu'elle a pénétré dans le rétrécissement, en la tirant doucement; car si elle résiste un peu à la première tentative, on ne peut avoir aucun soupçon à cet égard, mais l'apparence de la bougie elle-même, donnera de meilleurs éclaircissements (2). Dans ces cas,

(1) Nous soupçonnons que ces deux effets proviennent d'un spasme qui arrive dans le moment de l'introduction.

(2) On peut remarquer qu'il y a quelques lacunes (voyez la planche I., fig. 2.) proche, & un peu au-delà du gland, qui souvent arrêtent la bougie, & donnent d'abord l'idée d'un rétrécissement. Je les ai vu prendre pour tel; & lorsque la bougie s'arrête si près du gland, on a lieu de le soupçonner; c'est pourquoi il faudra varier la direction de la pointe de la bougie, en la portant contre la partie inférieure de l'urèthre. Lorsque la bougie s'arrête dans une de ces

j'ai toujours recommandé au malade de conserver la bougie, exactement dans la même forme qu'elle avoit quand il l'a tirée, afin de pouvoir l'examiner. Mais lorsqu'elle passe avec facilité, cette attention n'est point nécessaire.

Le tems que chaque bougie doit rester dans le canal, sera déterminé par les sensations du malade; car elle ne devroit jamais causer de la douleur, s'il est possible.

Passer au-delà de ce point, c'est vouloir manquer le but qu'on se propose, en augmentant de beaucoup les symptômes qu'on a intention de soulager, & en produisant une irritation, qui peut empêcher pour un tems de faire une nouvelle application de la bougie. Si le malade souffre beaucoup lorsqu'on passe la bougie, il ne faut pas la laisser au-delà de cinq ou dix minutes, ni même si long-tems, si elle occasionne des vives douleurs; à chaque application, il faudra prolonger le tems de son séjour par degrés, pour que ni l'irritabilité des parties, ni l'ame, en soient affectées. Nous avons connu des malades à qui il a fallu plusieurs jours, & même des semaines entières avant de pouvoir s'accoutumer au séjour des bougies dans le canal, pendant cinq ou dix minutes, quoique par la suite, ils aient pu les souffrir pendant des heures entières, & à la fin même sans la moindre difficulté. Le tems le plus convenable à l'emploi des bougies, est celui où le malade est le moins occupé; le matin par exemple, pendant qu'il est au lit, pourvu qu'il puisse les passer lui-même.

On se servira d'une bougie plus grosse en proportion de la facilité avec laquelle le rétrécissement se dilate, & de l'aisance avec laquelle le malade supporte la dilatation. Si les parties sont très-irritées, ou très-irritables, on doit aller lentement dans l'accroissement de grosseur de la bougie, en gagnant par degrés quelque chose sur les parties, & en leur permettant de se disposer à cet accroissement de grosseur. Mais si la sensibilité des parties ne s'y refuse point, on peut procéder un peu plus promptement dans l'accroissement de

lacunes, le malade paroît ressentir plus de douleur, qu'à l'occasion d'un véritable rétrécissement. La partie valvulaire de la glande prostate formée par la maladie, (voyez la planche V.) très-souvent arrête la bougie, & ceux qui n'ont pas une connoissance exacte de la nature de ces obstacles, les prennent souvent pour un rétrécissement; mais c'est un moyen de découvrir une pareille maladie, pour ceux qui sont un peu instruits: en effet dans l'état naturel, je crois pouvoir assurer, que je touche cette même partie avec une bougie.



grosſeur de la bougie , quoique jamais avec aſſez de promptitude , pour que le malade puiſſe l'endurer aſſément ; on doit continuer à augmenter la groſſeur des bougies , juſqu'à ce que les plus groſſes paſſent librement , & ne pas en diſcontinuer l'uſage , qu'après trois ſemaines ou un mois , afin d'accoutumer la partie dilatée , à ſon nouvel état , ou pour lui faire perdre autant qu'il eſt poſſible , l'habitude de ſe contracter ; mais comme il a été obſervé ci-devant , on ne peut que rarement compter ſur la durée de cette guérifſon.

Au lieu de procéder avec les précautions que nous venons de recommander , on a eſſayé avec ſuccès pendant quelque tems , de forcer une bougie de la groſſeur ordinaire , à travers un rétréciſſement , qui n'en auroit admis qu'une petite. Une telle conduite eſt répréhenſible , en ce qu'en y ſouſcrivant , on déchire ainſi la partie rétrécie , ou qu'on l'affoiblit en l'étendant tout-à-coup , de manière à le rendre incapable de recouvrer de long-tems ſon pouvoir contractile.

Nous avons cependant vu des cas où cette pratique a produit de bons effets , en éloignant pendant un tems le rétréciſſement permanent , & en prévenant le ſpaſme d'avoir lieu.

C'eſt une pratique cependant , que nous n'avons jamais eſſayée , ayant toujours préféré le traitement doux , dans les cas où une bougie ne pouvoit paſſer.

Nous avons vu un tumeur du teſticule , qui provenoit d'un rétréciſſement , céder preſque immédiatement à l'introduction d'une bougie , c'eſt pourquoi un tel ſymptôme ne devra jamais en empêcher l'uſage.

Lorsqu'il ne s'agit que des rétréciſſemens , où l'on fait uſage de la bougie , le malade ſe porte ordinairement bien à tout autre égard , & ce n'eſt qu'avec la plus grande difficulté , qu'on peut le perſuader de ne pas ſuivre ſon train de vie ordinaire , d'être modéré ſur le boire , le manger , & l'exercice ; car l'excès eſt très-pernicieux dans pluſieurs cas , ſur-tout lorsque l'inflammation , & la ſuppuration ont eu lieu. C'eſt pourquoi le Chirurgien doit tenir le malade au régime , pendant quelque tems , juſqu'à ce qu'il trouve par l'expérience , ce que les parties peuvent ſupporter , ſans qu'il en réſulte aucune inflammation.



### III. Du traitement du rétrécissement, par le moyen de l'ulcération.

Les bougies parviennent encore à guérir le rétrécissement, par le moyen d'une ulcération qu'elles déterminent. On peut employer cette méthode dans les cas où la bougie passeroit au-delà de l'obstacle, aussi bien que dans ceux où elle ne le passeroit pas. Dans le premier cas, il n'y a pas la même nécessité de produire une ulcération, que dans le second; car dans le cas où la bougie passe, il ne peut s'en suivre un danger immédiat du rétrécissement, qui peut conséquemment être dilaté, comme nous l'avons déjà observé. Mais lorsqu'on préfère cette méthode à une dilatation lente, qui donne le tems aux parties de se conformer d'elles-mêmes à une nouvelle disposition, le rétrécissement peut être détruit, en produisant une ulcération dans les parties, sur-tout si elles ne sont pas irritables, & qu'elles puissent supporter une violence assez grande.

Lorsqu'on veut mettre cette méthode en usage, on doit introduire la bougie dans le rétrécissement, aussi loin qu'il est possible, & augmenter sa grosseur autant que le sentiment du malade peut le supporter. La bougie, par sa présence, produira une ulcération sur les parties qu'elle comprime, d'où s'en suivra une guérison d'autant plus durable, qu'elle détruira une plus grande partie du rétrécissement, ce qui ne peut avoir lieu, quand les parties ne sont que simplement dilatées. Quelque certaine cependant, que puisse être cette méthode d'érosion, il est peu de malades qui voudront s'y soumettre; & vraiment il ne peut y en avoir qu'un petit nombre qui puisse la supporter. En effet, nous l'avons vu occasionner des spasmes si violents dans la partie, qu'ils produisirent une rétention d'urine, & autres symptômes fâcheux. C'est pourquoi comme il n'est point absolument nécessaire en pareils cas, de se fixer à cette méthode, nous ne la recommanderons pas comme une pratique générale, quoiqu'il y ait des cas où elle soit très-efficace; & lorsqu'on voudra la mettre en usage, on commencera par accoutumer pendant quelque tems, le canal de l'urèthre, à une bougie, avant que d'en venir à un pareil traitement.

Si la plus petite bougie qu'on puisse avoir, assez ferme cependant pour franchir l'obstacle, ne peut pas passer, la dilatation devenant impraticable, il est nécessaire alors d'avoir

recours à d'autres remèdes , pour soulager le malade : car il faut alors d'une manière ou d'une autre , détruire le rétrécissement.

Dans plusieurs circonstances , on pourra tenter la cure , en tâchant d'ulcérer la partie , moyennant une bougie que l'expérience a fait regarder comme capable de détruire le rétrécissement , par la seule pression qu'elle opère. L'efficacité de cette méthode est fondée sur ce que , consécutivement à l'irritation , il se fait une absorption des particules , qui constituent le rétrécissement. En effet , ce rétrécissement n'étant pas une partie de primitive constitution , & n'ayant point une force de résistance égale à une partie première , elle doit être plus susceptible d'ulcération , & conséquemment d'absorption. Quand on n'a en vue que de produire une simple ulcération , il n'est pas nécessaire de se servir de bougies si petites que dans les premiers cas , puisqu'on ne se propose pas de les faire passer ; & qu'étant d'une grosseur ordinaire , on sera sûr qu'elles agiront plus puissamment sur le rétrécissement. On ne doit pas dans ce cas , pousser la bougie avec trop de force pour vaincre le rétrécissement qui est la partie la plus dure de l'urèthre ; car si l'on applique la bougie avec une certaine force , & qu'on persiste dans cette manœuvre , il arrivera souvent que le bout de la bougie glissera hors du rétrécissement , avant que l'ulcération ait eu le tems de se former , & qu'elle s'ouvrira une route dans la substance du corps spongieux , à côté du rétrécissement. Alors si l'on continue encore plus long-tems la compression , la bougie se frayera une autre route , au-delà du rétrécissement , dans le corps spongieux de l'urèthre (1).

Cet effet arrive plus facilement , si le rétrécissement se trouve dans la courbure du canal , car dans ces cas , la bougie n'ayant pas la même courbure , on ne peut que difficilement l'appliquer avec exactitude. J'ai vu arriver plusieurs fois cet accident , & quelquefois même , la bougie a été poussée assez avant pour frayer une route dans le rectum.

Il faut souvent un tems considérable , avant que le lieu qu'on projette d'ulcérer , le soit , au point d'admettre la bougie , ce qui souvent fatigue le malade , & lui fait presque perdre l'espérance de la guérison. Dans ce procédé on doit faire une grande attention aux progrès apparens de la guérison ;

---

(1) Voyez la planche II.

car s'il paroît à l'opérateur d'avoir gagné du terrain , parce que la bougie passe plus en avant , & que le malade n'en urine pas mieux , il peut être assuré alors , qu'il a fait une fausse route (1).

Lorsque le rétrécissement est parvenu par ces moyens , au point de pouvoir admettre une petite bougie , on doit tenter la dilatation comme dans le premier cas , où une bougie a d'abord passé. Toutes les fois qu'une bougie d'une grosseur ordinaire , passe avec facilité , & que les parties se sont accoutumées à son action , il n'est pas nécessaire que le Chirurgien continue à les passer lui-même. On peut permettre au malade de se les introduire , & lorsqu'il peut le faire aisément , on peut en général se fier à lui , d'autant plus qu'il peut s'en servir dans le tems qui lui est le plus commode. De cette manière , elles peuvent rester plus long-tems , & être appliquées plus souvent , le Chirurgien n'ayant besoin que d'y avoir l'œil de tems à autre.

Cette adresse des malades à introduire eux-mêmes la bougie , sous les yeux du Chirurgien qui les a instruits , devient d'autant plus appréciable , que les rétrécissemens sont des maladies , qui sont sujettes à de fréquentes rechûtes. C'est pourquoi tout homme qui a eu un rétrécissement , & qui en a été guéri , ne doit jamais se reposer sur une guérison permanente , mais bien s'attendre à un retour ; & avoir toujours quelques bougies par devers lui. Il ne doit pas entreprendre un voyage même d'une semaine , sans en avoir ; & le nombre doit être proportionné au tems qu'il doit rester en voyage , ou au lieu où il doit se rendre ; car il y a beaucoup d'endroits où il ne pourroit pas en trouver. Les bougies seront pour cet objet de différente grosseur , puisqu'il est incertain à quel degré la maladie peut se renouveler.

Les bougies , soit à raison de leur forme , ou de l'action des parties , s'échappent toujours du canal , ce qui souvent retarde la guérison ; & ce qui est bien dangereux quelquefois , elles passent jusque dans la vessie ; mais cela ne peut avoir lieu , que dans les cas où l'on a en quelque façon surmonté le rétrécissement. Il n'est pas difficile de sentir les suites

---

(1) Ceci fait que dans tous les cas de rétrécissemens , ou les bougies ne veulent pas passer , il est nécessaire de faire des recherches particulières , pour savoir si le malade avoit employé des bougies auparavant , & s'il ne peut pas y avoir une raison pour faire croire qu'elles avoient pris une fausse direction.

d'une bougie qui tombe ainsi dans la vessie, il est rare qu'elle n'expose pas le malade à se soumettre à l'opération de la taille. En effet si elle n'est pas poussée dehors aussitôt, & qu'on ne l'ait point tirée par cette opération, elle devient la base d'une pierre. Un jeune homme fut taillé, pour l'extraction d'une bougie, quinze jours après qu'elle eut passé dans la vessie : on la retira presque toute incrustée d'une matière calculeuse. On a vu des bougies pliées en plusieurs doubles, sortir de la vessie avec l'urine, par l'action de ce viscère. Il est probable que la vessie dans son état naturel, n'a pas une force suffisante pour effectuer une telle opération; mais nous ferons voir que dans des rétrécissemens où la résistance au passage de l'urine est fort augmentée, la force de la vessie devient proportionnellement plus grande. Ceci a sur-tout lieu dans les cas d'anciens rétrécissemens.

Ces accidents arrivent souvent avant que la grosse extrémité de la bougie ait dépassé la partie saillante de la verge; mais il est même alors très-difficile de l'extraire. J'ai réussi dans quelques-uns de ces cas, en fixant la bougie dans l'urèthre, un peu au-dessous de son extrémité, par exemple dans le périnée, en pressant contr'elle avec une main, & en repoussant la verge sur la bougie de l'autre; en tenant ensuite la verge fermement sur la bougie, & cessant la pression au-dessous, & en tirant toute la verge en haut. Au moyen de ces deux mouvemens, que je faisois alternativement, je suis parvenu à en saisir le bout. Ce procédé cependant ne réussit pas toujours; car lorsque la bougie est petite, ou qu'elle devient molle, elle ne permettra pas de repousser la verge dessus, sans la plier, ou si la grosse extrémité de la bougie est passée au-delà de la partie mobile, ou saillante de la verge, le conseil que nous donnons, deviendra alors impraticable. J'ai réussi dans ces derniers cas, avec le tenette dont je me sers pour extraire la pierre de l'urèthre; mais si la bougie a pénétré jusqu'à la courbure de l'urèthre, ce moyen ne réussira pas. En pareils cas, il seroit beaucoup plus à-propos d'introduire un cathéter dans l'urèthre même, & de couper dessus; la tenette dont je viens de parler, introduite à travers la plaie, pourra probablement alors en saisir le bout; ou en aggrandissant un peu l'ouverture, de manière à découvrir quelque partie de la bougie, on en fera aisément l'extraction, sans être obligé de couper la vessie. Cette partie de l'opération sera cependant très-difficile, si la personne est grasse, ou corpulente.

Pour empêcher que la bougie ne sorte de l'urèthre, ou qu'elle ne pénètre trop en dedans, il est nécessaire de lier autour de son extrémité, qui sort de ce canal, un fil de coton, qui soit doux, & de l'assurer ensuite tout autour de la racine du gland; cette dernière ligature sera fort lâche, pour des raisons évidentes; & l'on courbera sur la verge la partie de la bougie, qui n'a pas pu pénétrer: ce qui la rend & moins incommode, & plus sûre.

#### IV. De l'usage des caustiques dans les rétrécissemens.

Lorsqu'une bougie peut passer aisément, il n'est point nécessaire d'employer aucune autre méthode pour guérir le rétrécissement. Mais il n'arrive que trop souvent, qu'on ne peut faire passer aucune bougie, ou qu'on le peut si rarement, qu'on ne doit guère compter dessus son effet pour la guérison. Ces incertitudes peuvent provenir de plusieurs causes: d'abord le rétrécissement peut être si considérable qu'il ne permettra pas même le passage à la plus petite bougie. En second lieu, il peut arriver que l'orifice du rétrécissement ne se trouve pas dans la même ligne que le canal de l'urèthre, ce qui rendra le passage de la bougie très-incertain, sinon totalement impossible. Enfin, il peut se faire qu'il n'y ait point de passage du tout, que la maladie l'ait oblitéré, & que l'urine passe par des fistules au périnée.

Le premier cas est rare, car si le passage dans le rétrécissement, se trouve selon la même ligne, que tout le reste du canal, on pourra ordinairement y introduire une petite bougie, & quand même elle ne passerait pas aisément toutes les fois qu'on l'introduit, elle aidera toujours à préparer la route à une autre bougie, ce qui est tout ce qu'on peut désirer.

Le second cas, où l'orifice du rétrécissement ne se trouve pas dans la même ligne que le canal de l'urèthre, peut provenir de trois causes. 1°. de ce que le rétrécissement est à la courbure de l'urèthre, quoique le passage à travers du même rétrécissement, puisse être dans le centre du canal; & comme on ne peut pas donner à une bougie une courbure exacte, son application deviendra très-incertaine; 2°. d'une irrégularité dans la formation du rétrécissement, qui peut jeter le passage de côté, même dans la partie droite du canal; 3°. enfin d'une ulcération qui a eu lieu, & qui a produit des fistules au périnée, qui souvent rendent l'étendue du canal irrégulière.



Le troisième cas , où l'application des caustiques peut être nécessaire , est lorsque tout le passage est fermé , ce qui provient de ce que l'ulcération , ou les abcès au périnée , s'ouvrent extérieurement , & en se cicatrisant , ferment souvent totalement le canal. Dans tous les cas ci - dessus cités , le caustique nous a réussi même au-delà de notre espérance.

Si les obstacles sont entre la partie membraneuse de l'urèthre & le gland ; là où le canal est presque droit , on peut être rendu tel par l'introduction d'un instrument droit ; le caustique pourra alors très-aisément les détruire ; mais on trouvera plus de difficulté , si ces obstacles sont au-delà de l'endroit désigné. Cependant lorsque l'obstacle se trouve au commencement de la courbure de l'urèthre , on peut encore au moyen du caustique , frayer un passage aux bougies , ou du moins procurer un assez libre cours à l'urine. J'ai vu plusieurs cas où l'on jugea à-propos de suivre cette méthode , elle réussit si bien , qu'après avoir touché un peu avec le caustique les parties malades , la bougie pouvoit passer , ce qui est tout ce qu'on pouvoit désirer. Encouragé par ces succès , je me suis déterminé à recourir aux caustiques , de très-bonne heure ; & cela toutes les fois que je ne pouvois pas introduire une petite bougie à travers le rétrécissement. Je crois le caustique beaucoup plus sûr que la compression faite avec une bougie , par la raison que j'ai déjà alléguée , qu'on risque de faire une fausse route , sans rien gagner sur l'obstacle.

Dans la plupart des rétrécissemens que nous avons examinés après la mort , il nous a paru qu'on auroit pu les traiter ainsi ; nous en avons cependant vu un , ou deux , où le resserrement étoit de quelque étendue , & irrégulier , ce qui nous auroit certainement embarrassé , si nous avions entrepris la cure avec le caustique ; parce que nous aurions pu penser en gagnant du terrain , que nous faisions une fausse route , de manière à ne pouvoir soulager le malade par la dissipation des symptômes actuels.

Nous avons souvent essayé cette pratique dans les rétrécissemens , qui étoient aussi accompagnés de fistules à l'urèthre , & où l'urine sortoit par différentes ouvertures. Nous croyons cependant , que ces cas ne sont pas les plus favorables , quoique nous ayons réussi dans la plupart , c'est à-dire que nous ayons pénétré à travers le rétrécissement , & que nous soyons parvenu à passer aisément la bougie. Nous avons vu plusieurs cas de fistules de ces parties , où le passage naturel étoit oblitéré par le rétrécissement , & dans lesquels nous

avons employé le caustique avec succès, de manière à guérir facilement les orifices fistuleux.

Il n'arrive pas toujours dans les cas d'obstacles au passage de l'urine, que l'obstruction étant détruite au moyen du caustique, l'urine puisse, en conséquence, passer librement, ainsi que les bougies. Cela ne proviendrait-il pas de ce que le caustique n'a pas détruit le rétrécissement dans une ligne directe avec l'urèthre, de façon que la bougie ne peut pas parvenir à la portion saine de ce canal, au-delà du rétrécissement ? Mais ceci nous paroît être de peu de conséquence, parce que la bougie peut prévenir le retour de la maladie, ayant passé jusqu'à la vessie. Si en effet l'urine coule facilement, il est certain que le caustique a pénétré au-delà du rétrécissement, quoique dans son opération, il n'ait pas suivi une ligne directe. Le seul risque du retour de l'obstacle sera dans un ancien rétrécissement ; mais comme une bougie peut alors passer au-delà de cette partie, elle fait autant de bien que si elle parvenoit dans la vessie ; car nous avons vu plusieurs cas où la bougie paroissoit avoir le même effet, que si elle avoit passé dans la vessie.

L'application du caustique ne doit pas durer plus d'une minute, & on peut la répéter tous les jours, ou tous les deux jours, en laissant le tems à l'escare de se séparer. Mais il y a d'autres causes, qui peuvent empêcher la répétition du caustique, indépendamment de la séparation de l'escare. Quelquefois en effet, quand on y revient, il détermine une irritation, une inflammation, ou un spasme dans la partie, qui occasionne pour un tems une rétention totale d'urine ; on devra alors mettre en usage tous les moyens qu'on emploie ordinairement en pareilles occasions, pour procurer du soulagement, & ne pas les discontinuer tant que ces symptômes existent. Si le malade peut uriner immédiatement après l'application du caustique, ce ne sera que mieux, parce que l'urine en sortant, entraînera avec elle toutes les parties du caustique, qui auront été dissoutes dans le canal, & qui pourroient l'irriter ; un peu d'eau injectée dans l'urèthre produira le même effet.

En 1752 environ, je traitois un ramoneur, qui avoit un rétrécissement. C'étoit le premier malade à qui j'eusse jamais donné mes soins pour une semblable maladie. Je me servis de bougies ; mais trouvant que je n'étois pas plus avancé au bout de six mois, en me fixant à leur usage, j'imaginai

que je réussirois mieux par les escarotiques (1), & le premier que j'employai, fut le précipité rouge. J'enduisis la sommité de la bougie, de quelque onguent, & je la trempai dans le précipité rouge, puis ensuite je l'introduisis jusqu'au rétrécissement. Mais voyant que cette bougie avoit causé une inflammation considérable le long du canal, ce que j'attribuai au précipité rouge qui s'étoit détaché en introduisant la bougie; pour lors je fis faire une canule d'argent, & je l'introduisis jusqu'au rétrécissement: je passai à travers cette canule une bougie avec le précipité, comme j'avois fait auparavant. Ne trouvant pas que le malade urinât mieux, & ne pouvant pas encore faire passer une bougie, telle petite qu'elle fut, à travers le rétrécissement, je soupçonnai que le précipité n'étoit pas assez fort pour le détruire. Je pris en conséquence un morceau de pierre infernale, je l'attachai au bout d'un fil d'archal, avec de la cire à cacheter, & je l'introduisis à travers la canule jusqu'au rétrécissement. Je répétois cette opération trois fois à deux jours d'intervalle; le malade vint me trouver, & il me dit qu'il urinoit beaucoup mieux. J'appliquai le caustique une quatrième fois, & alors la canule passa à travers le rétrécissement (2); j'introduisis ensuite une bougie pendant quelque tems, jusqu'à ce que la guérison fût parfaite.

Le succès que j'eus dans ce cas, m'encouragea à imaginer quelque instrument plus propre à cette opération, que celui dont je venois de faire usage; & j'y suis en quelque façon parvenu, mais il n'est pas encore parfaitement propre à toutes les espèces de rétrécissement dans l'urèthre. On doit faire en sorte que le caustique ne blesse aucune autre partie du canal, que celle sur laquelle on a intention d'opérer; & pour cela il faut l'introduire à travers une canule, jusqu'au rétrécissement, en le faisant passer un peu au-delà du bout de la canule, afin que son effet soit borné au rétrécissement. Le mieux sera, de fixer le caustique dans un petit porte-crayon. Il est nécessaire d'avoir un stilet d'argent, de la longueur de la canule, avec un anneau, à une de ses extrémité, & à l'autre, un bouton du même diamètre de la canule, formant une espèce de bouchon, qui doit s'avancer au-delà

(1) En lisant en dernier lieu quelques auteurs, qui ont traité de cette maladie, j'ai trouvé que cette idée n'est pas nouvelle.

(2) Wiseman eut la même idée; mais la manière grossière, avec laquelle il entreprit l'exécution, pourroit probablement être la cause qu'il ne l'a pas continuée.

du bout de la canule , qui entre dans l'urèthre ; de manière qu'il en résultera un bout arrondi ; ou bien le porte-crayon peut être fait avec ce bouton à l'autre bout. Le bouton étant introduit dans la canule , passera dans l'urèthre , & lorsqu'il sera arrivé au rétrécissement , on retirera le bouchon d'argent , & l'on introduira à sa place , le porte - crayon , avec le caustique ; ou si le bouchon & le porte - crayon sont dans le même instrument , on devra alors le retirer pour introduire le porte-crayon avec le caustique , qui doit détruire le rétrécissement. Ce bouchon , outre qu'il forme un bout uni & arrondi à l'extrémité de la canule , remplit un autre objet également essentiel , qui est d'empêcher que la canule en passant le long de l'urèthre , ne se remplisse de mucus , qui pourroit se ramasser à son extrémité , dissoudre trop-tôt le caustique , & en empêcher l'application au rétrécissement (1).

Si le rétrécissement est à la courbure de l'urèthre , il faut que la canule soit courbe à son extrémité ; mais il est plus difficile alors d'introduire un morceau de caustique à travers une telle canule , car le bouchon & le porte crayon , devant aussi être courbés à leur extrémité , ils ne pourront pas passer à travers la partie droite de la canule. Nous avons en quelque façon prévenu cet inconvénient , ayant fait construire une canule tout-à-fait flexible , excepté au bout où elle doit être courbe (2).

Après qu'on a fait passer la bougie , on doit traiter la maladie comme un rétrécissement ordinaire , soit en le dilatant par degrés , soit en augmentant tout-à-coup la grosseur de la bougie , de manière à continuer ainsi l'ulcération.

Il y a quelquefois plusieurs rétrécissemens ; mais il arrive rarement qu'ils soient tous également inquiétans ; un seul alors doit faire l'objet de notre attention.

Les plus petits cependant , peuvent suffire pour empêcher le passage de la canule jusqu'au rétrécissement , qu'on se propose de détruire par le caustique. Lorsque cela arrive , il faut les dilater , comme à l'ordinaire avec les bougies , jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment élargis , pour qu'on y puisse introduire la canule.

---

(1) Voyez la planche III. , fig. 1.

(2) Voyez la planche III. , fig. 2 & 3.

## C H A P I T R E I I I .

*Des rétrécissemens de l'urèthre chez les femmes.*

**L** E S obstacles à la sortie des urines chez les femmes , dépendent en général , quoique rarement , d'un rétrécissement de l'urèthre. Nous en avons vu néanmoins qui étoient produits par une compression , à la suite de quelque tumeur adjacente ; circonstances assez communes dans la grossesse , aussi bien que dans le cas de squirrhe , ou d'hydropisie des ovaires. On connoît néanmoins , pour l'ordinaire , ces causes , long-tems avant qu'elles n'aient produit les effets qui déterminent la rétention d'urine , qu'on distingue alors aisément ; elles peuvent aussi dépendre de quelque excroissance , comme on le voit arriver chez les hommes.

Nous ne pouvons certifier si un rétrécissement de l'urèthre chez le sexe , est , ou n'est pas , une conséquence indispensable de l'inflammation vénérienne ; mais par des raisons plus fondées encore que celles dont nous avons fait mention , en parlant de la cause des rétrécissemens chez les hommes , nous serions porté à croire qu'il ne l'est nullement ; car dans tous les rétrécissemens que nous avons observé chez les femmes , nous n'en avons jamais trouvé un seul , qui eût été l'effet de cette maladie ; ou du moins n'avons-nous aucune raison pour croire qu'ils le fussent. Nous avons observé ci-devant , que chez la plupart des femmes qui ont la maladie vénérienne , sous la forme de gonorrhée , l'urèthre étoit rarement attaqué ; c'est pourquoi si l'on trouve un rétrécissement de ce canal chez une femme qui a eu la gonorrhée , on ne peut pas attribuer un tel effet à cette cause , au moins jusqu'à ce qu'on sache si la personne a eu , lors de cette maladie , une affection de ce canal ; & même alors , la chose seroit-elle toujours douteuse.

Les rétrécissemens ne sont pas à beaucoup près si communs chez les femmes que chez les hommes , peut-être à cause de la grande différence qu'il y a dans la longueur des deux canaux ; mais plus particulièrement , parce que le canal chez les femmes est plus simple , & destiné à un seul usage. Le rétrécissement chez les femmes , ne produit pas un si grand



nombre de symptômes, & n'a pas des suites aussi fâcheuses que chez les hommes, parce qu'il n'y a pas tant de parties affectées.

### I. *Du traitement des rétrécissemens de l'urèthre chez les femmes.*

On doit traiter les rétrécissemens de l'urèthre chez les femmes, de la même manière qu'on les traiteroit chez les hommes; mais les parties étant moins nombreuses chez elles, les moyens en seront beaucoup plus simples. Il y a cependant un inconvénient, qui accompagne l'introduction de la bougie chez les femmes, & qui n'a pas lieu chez les hommes, c'est que dans la plupart des cas, elles doivent avoir recours à d'autres pour l'introduire, leur étant presque impossible de le faire d'elles-mêmes. Il est aussi plus difficile chez les femmes de fixer la bougie, car quoiqu'on puisse aisément empêcher qu'elle ne passe dans la vessie en pliant son extrémité extérieure sur l'orifice du vagin; il n'est cependant pas aisé d'empêcher qu'elle ne glisse dehors. On doit alors avoir un bandage en forme de T., & le passer entre les grandes lèvres; pour l'appliquer sur le pli de la bougie.

Il nous semble que le caustique dans pareils cas, rempliroit très-bien l'intention qu'on doit avoir; c'est pourquoi nous le préférons à la bougie, tant à cause de la commodité qu'on a de l'employer, qu'à cause de l'efficacité dont son usage est suivi.

### II. *De l'écoulement habituel, qui provient d'un rétrécissement.*

Nous avons déjà observé que presque toujours, lorsqu'il existoit un rétrécissement dans l'urèthre, il y avoit un écoulement habituel. Cet écoulement provient de l'irritation de l'urèthre, au-delà du rétrécissement occasionné, par l'urine qui dans son passage dilate trop cette partie; dilatation qui est augmentée par l'accroissement de la contractilité de la vessie. Ce symptôme conduit souvent à connoître le rétrécissement, ou du moins nous fait soupçonner cette maladie; & lorsqu'on connoît qu'un rétrécissement est la cause de l'écoulement habituel, on ne doit point s'en occuper, car en général il se dissipe en guérissant le rétrécissement; mais

s'il dure encore , on peut le traiter de la même manière qu'on traite un écoulement habituel ordinaire , puisqu'il dépend probablement de toute autre cause , que d'un rétrécissement.

## C H A P I T R E I V.

*Du rétrécissement accompagné d'affection spasmodique.*

**I**L est très-peu de rétrécissemens qui ne soient plus ou moins accompagnés de spasmes ; mais quelques-uns le sont davantage que d'autres ; la maladie consistant souvent plus dans le spasme , que dans le rétrécissement même. Mais les rétrécissemens réels sont aussi accompagnés de contractions accidentelles , qui rendent le passage de l'urine beaucoup plus difficile dans un tems , que dans un autre. Dans tous les cas de cette espèce , que nous avons observé , il n'y a rien à craindre , lorsqu'ils ne sont point accompagnés de spasmes. Mais dans le cas contraire , les symptômes sont aussi violens que dans le simple rétrécissement.

Ce cas étant mixte , présente tous les caractères du rétrécissement permanent ; car l'urèthre est alors dans le même état que dans le vrai rétrécissement spasmodique , il est très-irritable , les malades y éprouvent de grandes douleurs , lors de l'introduction de la bougie , & souvent même ils ne la peuvent souffrir ; comme nous l'observerons en traitant de cette maladie.

En considérant cette circonstance , on aura d'abord de la peine à croire que le spasme de l'urèthre existe dans la partie rétrécie , qu'on ne pourroit guère regarder comme susceptible de contraction ; & par conséquent , on pourroit naturellement le rapporter à la partie saine de l'urèthre , comme étant une suite de la difficulté que les urines éprouvent dans leur cours. Si cette manière de raisonner est juste , nous devons supposer que la contraction existe au-delà du rétrécissement , cette partie étant la seule qui soit distendue par l'urine ; & l'urèthre ainsi affecté , étant très-irritable , peut se contracter au point d'arrêter tout-à-fait l'écoulement des urines. Mais quelques circonstances qui se présentent dans la pratique , nous portent à croire que de tels rétrécissemens

ont le pouvoir de se contracter ; en effet on trouve souvent la bougie serrée par le rétrécissement , lorsqu'on la laisse séjourner quelque tems dans l'urèthre. D'ailleurs , la partie rétrécie de l'urèthre , refusant de tems à autres , l'introduction de la bougie en est encore une nouvelle preuve.

Une particularité qui accompagne quelquefois cette circonstance est , que lorsqu'il survient par l'urèthre , une gonorrhée , ou tout autre écoulement de matière , qui n'existoit point auparavant , ou une augmentation d'un ancien écoulement habituel , le passage devient assez libre , pour laisser couler l'urine comme à l'ordinaire ; mais ce bien n'est que passager , & incertain ; car toutes les fois que l'écoulement cesse , l'affection spasmodique reparoit. Il est très-probable qu'alors , ce n'est que le spasme , & non le rétrécissement réel , qui est affecté par l'écoulement. Nous rapporterons à ce sujet , deux cas remarquables de cette espèce , que nous avons eu occasion d'observer.

Un homme eut pendant long-tems , une maladie de l'urèthre avec un rétrécissement , que l'on supposoit tirer son origine d'une maladie vénérienne. Cette maladie étoit souvent accompagnée d'un écoulement , qui occasionnoit un peu de fièvre toutes les fois qu'il paroissoit ; mais tant que cet écoulement subsistoit , la difficulté d'uriner étoit moindre ; & cela en proportion de la quantité de l'humeur qui sortoit , ce qui lui arriva toutes les fois qu'il gagnoit une nouvelle gonorrhée.

Une autre personne avoit une difficulté d'uriner , qu'on attribuoit de même à un rétrécissement. Cette maladie étoit en général accompagnée d'un écoulement pareil à celui , qu'on a pour l'ordinaire dans les rétrécissemens ; mais cet écoulement ayant beaucoup augmenté , le rétrécissement diminua en proportion. Dans cet intervalle , le malade contracta deux autres gonorrhées , qui toutes les deux rendirent le rétrécissement moins incommode.

Comme la maladie actuelle est une affection mixte , on peut fort bien passer une bougie pour le rétrécissement réel , & se servir pour l'autre , de la méthode que nous recommanderons ci-après , pour la guérison du spasme.

Dans ces cas mixtes , il arrive souvent qu'une bougie ne peut pas passer immédiatement , & que le spasme le repousse ; mais elle passera pour l'ordinaire , si on la laisse dans l'urèthre , près du rétrécissement , pendant dix , quinze , ou vingt minutes ; l'urine coulera alors , sans qu'on ait besoin d'y faire passer la bougie. Mais le soulagement que le malade en

recevra , fera de bien courte durée. Quelquefois le spasme continue presque aussi long-tems que le rétrécissement. En pareil cas , en passant dans l'urèthre une bougie de trois ou quatre pouces de longueur , couverte de quelque médicament irritans , & en la laissant chaque fois aussi long-tems que le malade pourra la supporter , on pourra souvent si l'on persévère pendant quelques semaines , guérir cette affection.

## C H A P I T R E V.

*De quelques circonstances qui accompagnent l'usage des bougies , de leur figure , & de leur composition.*

**L**ORSQU'ON emploie dans les cas de rétrécissement , une bougie , dans l'intention qu'elle agisse comme un coin , & non comme un remède stimulant , & que le rétrécissement a cédé au point d'en souffrir l'introduction ; il s'agit alors de savoir s'il est plus à-propos de passer la bougie dans toute la longueur de l'urèthre , de manière que son extrémité parvienne jusque dans la vessie ; ou de ne la passer qu'un peu à travers le rétrécissement , de manière que l'extrémité séjourne dans l'urèthre.

L'expérience seule peut déterminer cette question , & nous croyons que dans de tels cas , il ne sera pas mal de pousser la bougie jusques dans la vessie ; quoiqu'il n'en résulte aucun inconvénient , si l'on fait le contraire , soit dans le cas où l'on ne peut pas la faire pénétrer au-delà du rétrécissement , ou dans ceux où l'on ne peut pas la faire passer du tout , à moins qu'on la presse assez fortement , pour lui faire faire une fausse route. On croit communément qu'il est plus dangereux de laisser séjourner l'extrémité de la bougie dans l'urèthre , que dans la vessie ; mais cette opinion est à mon avis , plus fondée sur la théorie que sur la pratique.

Il est des personnes dont les urines sont chargées d'une si grande quantité de matière calculeuse , ou qui ont une si grande facilité à laisser déposer cette matière , qu'il ne faut que la présence d'un corps étranger dans la vessie , pour devenir la cause immédiate d'une pierre. Nous en avons en

effet observé chez quelques-uns , qu'on ne peut guère laisser séjourner la sommité d'une bougie , pendant quelques heures dans la vessie , sans qu'on ne la retire couverte d'une croûte calculeuse. J'ai pour l'ordinaire conseillé à ces personnes , de faire autant d'exercice , que les circonstances pouvoient le leur permettre.

Lorsqu'on introduit des bougies pour la première fois , elles produisent souvent des nausées , & quelquefois même des défaillances. Nous avons vu une personne devenir malade , son visage pâlir , être saisie d'une sueur froide , & enfin tomber en défaillance ; mais tous ces symptômes se sont bientôt dissipés , & rarement ils reviennent à la seconde , ou à la troisième introduction de la bougie. Ce moyen mécanique produit d'abord une irritation dans l'urèthre , qui fait éprouver de la douleur en urinant ; mais cette douleur se dissipe à mesure qu'on en répète l'application.

Les bougies produisent une sécrétion de pus , dans les cas où il n'y en a point , & augmente en général l'écoulement , s'il existe déjà ; mais cet effet cesse graduellement.

En conséquence de leur usage , il arrive souvent que les glandes lymphatiques inguinales s'enflent ; mais je ne les ai jamais vu venir à suppuration. Comme dans la plupart de ces cas , il y avoit un écoulement de matière , avant l'introduction de la bougie , le gonflement de ces glandes ne pouvoit guères provenir de l'absorption de la matière , mais de la sympathie.

Nous avons observé en traitant du rétrécissement , qu'il étoit souvent la cause du gonflement d'un , ou des deux testicules ; & même que l'introduction d'une bougie guérissoit souvent cette maladie. Nous pouvons maintenant faire remarquer , que le gonflement du testicule , est une suite très-ordinaire de l'introduction d'une bougie ; ce gonflement provient aussi de la sympathie , & , comme la tumeur des glandes , est un effet commun de toutes les irritations de l'urèthre.

Il ne sera par hors de propos d'ajouter ici quelques observations sur la figure , & la composition d'un remède qu'on emploie si souvent. Les bougies doivent être de deux pouces environ plus longues que la distance qui se trouve entre le gland , & le rétrécissement , ou même plus , si elles peuvent passer librement , au point de permettre toujours d'en plier un pouce sur le gland , & un autre de passer au-delà du rétrécissement. La grosseur doit être proportionnée au rétrécissement ; d'abord elle doit passer en la poussant



modérément , & en continuant ainsi à mesure que la partie contractée se dilate. Mais lorsque l'urèthre a repris son diamètre naturel , il n'est point nécessaire pour lors de se servir d'une bougie plus grosse : on peut continuer avec la même , comme nous l'avons déjà observé.

Quant à la forme, elles ne doivent pas être coniques , lorsqu'elles sont très-petites, mais d'un diamètre à peu-près égal jusqu'à un pouce de leur plus petite extrémité , d'où elles doivent se terminer en pointe , de manière à former un coin arrondi , propre à passer à travers le rétrécissement ; cette forme leur donne plus de force , que si elles étoient tout-à-fait coniques d'un bout à l'autre.

La consistance doit varier selon la nature des cas , & la grosseur de la bougie. Si le rétrécissement se trouve près du gland , on fera usage d'une bougie plus ferme , & faite de manière , qu'elle diminue graduellement , parce qu'une bougie courte aura toujours une force suffisante pour la pression , qu'il est nécessaire d'employer. Mais si le rétrécissement est situé plus profondément , comme vers la bulbe , où le canal commence à se courber , pour lors la bougie doit être un peu plus grosse dans son corps , pour supporter la pression nécessaire. Si le rétrécissement se trouve dans quelque point que ce soit de la courbure de l'urèthre , où près de la vessie , la bougie doit être flexible , quelque contraire que cela soit à la règle générale que nous avons posée , parce que dans ce cas elle doit se courber , & avec facilité , afin de s'accommoder à la courbure du canal. Car lorsqu'elle se courbe avec difficulté , elle n'exerce pas sa pression sur le rétrécissement , mais sur la partie postérieure de l'urèthre ; & ainsi elle n'entre pas si aisément ; ce qui fait qu'elle passe plus difficilement à travers un rétrécissement près de la vessie , que près du gland.

La consistance de la bougie est ce qu'on doit le plus particulièrement observer dans sa composition , puisque l'on fait , que ses propriétés médicales ne sont pas d'une grande conséquence. On les fait pour l'ordinaire avec la cire , l'huile , & la litharge.

La litharge les rend lisses , & moins agglutinatives , qu'elle le seroient si elles n'étoient faites qu'avec la cire & l'huile. Une composition qui est fort bonne , est la suivante : prenez trois pintes d'huile d'olive , un livre de cire jaune , & une livre & demie de litharge d'or , & faites les bouillir ensemble sur un feu doux , pendant six heures.

I. *Des fausses routes faites par les bougies.*

L'effet le plus dangereux qui puisse arriver de l'application mal dirigée de la bougie , est une fausse route. Nous avons dit ci-dessus que cette fausse route provenoit en général des efforts que le sommet de la bougie faisoit contre le rétrécissement pour en produire l'ulcération , lorsqu'il résiste à son introduction ; ce qui ne peut pas arriver , quand la bougie passe librement.

Il est rare qu'une fausse route soit assez étendue pour produire , soit un accroissement de la maladie qui existe déjà , ou une nouvelle , quoique cela arrive quelquefois ; cependant elle n'empêche pas moins la guérison de la maladie première , en rendant l'application de la bougie & du caustique sur le rétrécissement , d'autant plus incertaine , qu'il est dangereux de les continuer , puisqu'ils peuvent augmenter le mal occasionné par la fausse route , & produire de très-mauvaises suites.

Cette fausse route se trouve en général à côté , & selon une ligne , presque parallèle au canal de l'urèthre , lorsqu'elle est faite dans la partie de ce canal , qui est en-deça de la courbure , & alors la bougie pénètre dans la substance spongieuse de l'urèthre ; mais lorsqu'elle est faite au commencement de la courbure , pour lors la bougie passe en droite ligne à travers le corps de l'urèthre , environ le commencement de la partie membraneuse , & traverse la substance cellulaire du périnée , du côté du rectum.

Lorsque la fausse route existe entre le gland & la courbure de l'urèthre , elle peut avoir lieu également des deux côtés du canal , dans la substance spongieuse de l'urèthre , entre le canal & la peau de la verge , ou le scrotum , & aussi entre le canal & le corps de la verge. La situation de la fausse route occasionnera quelque différence dans l'opération nécessaire pour la guérir.

Lorsqu'on a fait une fausse route , il n'y a point de méthode plus sûre de la traiter , que de faire une ouverture extérieurement à l'endroit de l'urèthre , qui est le plus propre pour parvenir au rétrécissement , en ménageant les autres parties externes , telles que le scrotum , &c. Si le rétrécissement est en-deça du scrotum , la fausse route y sera aussi , & l'opération doit être faite en conséquence dans cet endroit là. Mais si le rétrécissement est vis-à-vis du scrotum , le fond de la fausse route peut aussi être vis-à-vis de cette

partie; & si la fausse route est d'une longueur considérable, son fond ou sa terminaison peut être au commencement du périnée. Dans l'un & l'autre de ces cas, on doit commencer l'opération derrière le scrotum, & même la prolonger un peu dans cette partie. Si le rétrécissement au contraire, & la fausse route sont au périnée, c'est-là qu'on doit alors faire l'opération.

Voici le procédé à suivre en pareil cas :

On passera dans l'urèthre une sonde crénelée, ou quelque instrument semblable, aussi loin qu'on pourra aller, & ce sera probablement jusqu'au fond de la fausse route. On s'assurera si elle a passé le rétrécissement, & l'on en tâtera le bout extérieurement; alors on fera dessus, une incision d'environ un pouce de long, si la maladie est en-deça du scrotum, & d'un pouce & demi de long, ou même plus, si elle est au périnée. Si la fausse route est entre l'urèthre, & le corps de la verge, on aura probablement alors, pénétré dans la partie saine de l'urèthre, avant que d'arriver à l'instrument ou à la fausse route; si cela est ainsi, il n'est pas nécessaire de couper davantage, pour pouvoir pénétrer dans la vessie, puisqu'on peut être assurés que cette partie de l'urèthre est derrière le rétrécissement.

On prendra ensuite une sonde, ou quelque instrument semblable, on l'introduira dans l'urèthre par la plaie, & on la passera vers le gland, ou pour mieux dire, en avant vers le rétrécissement. Si la sonde rencontre un obstacle, on peut compter que c'est un rétrécissement; il faut alors le traverser, avant de penser à l'élargir. Pour terminer l'opération, nous conseillons de retirer la sonde, & d'introduire de la même manière une canule jusqu'au rétrécissement; de prendre alors un autre canule, & de l'introduire par le gland jusqu'à ce que les deux canules se trouvent opposées l'une à l'autre, ayant entr'elles le rétrécissement; quelqu'un prenant alors l'urèthre en-dehors entre le pouce & l'index, précisément à l'endroit où les deux canules se rencontrent, pour les tenir dans leur place, on introduira à travers la canule supérieure, un poinçon qui traversera le rétrécissement & passera par la canule inférieure; cela fait, on retirera le poinçon, & l'on introduira une bougie dans la même canule & de la même manière; étant assurés qu'elle passe dans la canule inférieure, pour lors on la retirera, & le bout de la bougie paroîtra dans la plaie; alors on tiendra fermement la bougie, & l'on retirera sur elle la canule supérieure, en laissant la bougie dans l'urèthre; on dirigera ensuite la sommité de la bougie à

travers l'urèthre jusqu'à la vessie, & on la poussera dans ce viscère. Il peut être nécessaire de mettre la fausse route à découvert dans toute sa longueur, afin qu'elle puisse se consolider par-tout; car il peut se faire que souvent la bougie, dont on doit faire usage à l'avenir, s'introduise dans la fausse route, ce qui deviendrait incommode & empêcheroit la guérison.

Si la fausse route est entre la peau & le canal de l'urèthre, après avoir coupé jusqu'à l'instrument, on incisera plus avant jusqu'à ce qu'on ait trouvé le canal naturel, & lorsqu'on l'aura mis à découvert, on introduira une sonde vers le gland, afin de découvrir le rétrécissement; & ensuite on continuera l'opération comme nous l'avons dit ci-dessus.

Il faut laisser long-tems la bougie dans le canal, & comme on ne pourra pas par la suite en introduire facilement une autre dans la vessie, plus on y tiendra la première, plus la seconde passera avec facilité. Nous ne sommes par encore certains s'il ne seroit pas plus à propos de passer d'abord la canule, & de l'y laisser pendant quelques jours, au moins, jusqu'à ce que l'inflammation soit dissipée, & que les parties elles-mêmes se soient accoutumées à ce corps, ce qui faciliteroit ensuite le passage de la bougie. Il faut augmenter la grosseur des bougies graduellement, & continuer d'en faire usage jusqu'à ce que la plaie soit consolidée.

La première fois que j'ai vu une fausse route occasionnée par une bougie, ce fut à l'hôpital du troisième régiment aux gardes environ en 1765. Un jeune soldat avoit un rétrécissement, par lequel on lui introduisoit régulièrement des bougies, depuis près de six mois, sans aucun soulagement. On avoit été encouragé à continuer aussi long-tems cette pratique, parce qu'il paroissoit qu'on gagnoit sur le rétrécissement, car la bougie avoit pénétré deux pouces plus loin qu'au commencement; mais soupçonnant qu'il y avoit quelque chose de plus que ce dont on avoit alors connoissance, on me consulta. Je proposai d'abord, sans prévoir quel étoit réellement le cas, de faire une ouverture dans l'urèthre à l'endroit de l'obstacle, & de pousser même l'incision plus en arrière s'il étoit nécessaire, pour découvrir la partie saine de l'urèthre, ce qui fut fait en conséquence de la manière suivante: on passa d'abord une sonde crénelée aussi loin qu'elle put aller, & ce fut jusqu'au fond de la fausse route, on releva le scrotum sur la verge,



& après avoir fait saillir l'extrémité de la sonde vers la peau un peu au-dessus du périnée, on fit dessus une ouverture d'environ un demi-pouce de long, cette incision dégagea le bout de la sonde qu'on poussa hors de la plaie; on rechercha alors l'autre orifice qui conduit à la vessie, parce qu'on supposoit que c'étoit là le rétrécissement; mais ne l'ayant point trouvé, nous essayâmes de le tracer en soufflant avec un chalumeau dans le fond, & dans la partie inférieure de la plaie; mais en vain: nous commençâmes pour lors à soupçonner que nous n'étions pas dans l'urèthre. Pour m'en assurer, je commençai à disséquer avec soin les parties dans le fond de la plaie, & mettre à découvert les muscles accélérateurs. Je fis ensuite une incision dans le corps de l'urèthre, & je parvins au vrai canal, que je découvris avec beaucoup de facilité. Cela étant fait je passai une sonde dans la vessie, & après l'avoir retirée je la tournai, & je la passai de cette plaie vers le gland; mais je trouvai qu'elle ne pénéroit que de la longueur de deux pouces, & qu'alors elle s'arrêtoit. Cette circonstance me donna une nouvelle idée du cas, car j'étois pour lors sûr que le bout de la sonde crénelée n'avoit pas été dans l'urèthre, mais dans une fausse route, qui s'étoit faite dans la partie spongieuse de l'urèthre deux pouces au-delà du rétrécissement. Je passai alors une sonde crénelée par le gland dans l'urèthre, & une autre par la dernière plaie, afin qu'en voyant à quelle distance se trouvoient les extrémités des deux instrumens l'une de l'autre, je pusse découvrir la longueur du rétrécissement. Je trouvai en saisissant l'urèthre extérieurement entre le pouce & l'index, que les deux extrémités étoient tout près l'une de l'autre. Pensant ensuite à ce que nous avions à faire, nous décidâmes sur-le-champ que nous pouvions en toute sûreté forcer notre route à travers le rétrécissement, & n'ayant pas assez d'instrumens sur moi pour le moment, le Chirurgien qui m'aidoit dans l'opération, passa par la plaie un chalumeau du diamètre de la cinquième partie d'un pouce, & le poussa jusqu'au rétrécissement; je pris alors une canule d'argent ouverte à ses deux extrémités, qui avoit un poinçon de fer plus long qu'elle n'étoit, & je la passai par le gland jusqu'au rétrécissement; j'opposai ensuite le bout de la canule à celui du chalumeau, & de manière à les mettre tous deux presque l'un contre l'autre. Je les tins dans cette position avec le pouce & l'index, appliqués sur l'extérieur de la verge, comme j'aurois tenu les attelles sur un os fracturé. J'intro-



duisis pour lors le poinçon , & en poussant il passa à travers le rétrécissement dans le creux du chalumeau. J'eus grand soin de ne pas pousser trop fortement de crainte que les deux bouts des canules ne glissassent l'une à côté de l'autre , ce qui seroit arrivé , comme effectivement cela s'étoit déjà passé deux fois dans ce même cas , où je ne les avois pas tenu bien fermes ; mais je réussis la troisième fois. Je poussai ensuite la canule à travers le rétrécissement , ce qui fit sortir le chalumeau. Ce que nous avions à faire ensuite , étoit de passer une bougie creuse tout le long de l'urèthre jusques dans la vessie. Pour cet effet , j'introduisis son petit bout dans la canule , & en la poussant , il fit sortir la canule par la plaie. Je passai alors une sonde canelée dans l'autre orifice de l'urèthre qui conduit à la vessie , & je mis le bout de la bougie dans la canelure de la sonde , & la poussai par ce moyen jusques dans la vessie , & avant que de retirer la sonde , je la tournai de manière , que sa convexité regardoit la bougie , afin , que son bout ne fût point arrêté par l'extrémité de la canelure.

Après ce procédé , je fis un point de suture à l'urèthre , mais je laissai la plaie externe ouverte pour le passage de l'urine , afin qu'elle ne pût pas s'insinuer dans le tissu cellulaire ; je pansai la plaie légèrement , & j'appliquai le bandage en T , qui étoit fendu pour passer de chaque côté du scrotum , à cet endroit je liai les deux bouts ensemble , ce qui soutint cette partie , & la tint relevée sur la verge ; je liai les deux bouts qui venoient de ce nœud de chaque côté du scrotum à l'autre portion du bandage , qui entourait le corps circulairement. Le malade eut quelque peu de fièvre pendant un jour ou deux , & l'urine coula en partie à travers la bougie , & en partie à côté d'elle à travers la plaie. Un testicule se gonfla aussi bien que les glandes inguinales , des douleurs survinrent dans le bas ventre avec des nausées & des vomissemens de tems à autre. Tous ces symptômes , qui provenoient de la sympathie , se dissipèrent entièrement en cinq ou six jours. L'urine coula aussi à peu près dans le même tems par le canal naturel , sans qu'il en sortît par la plaie , & l'on n'eut plus alors qu'à changer de tems en tems la bougie , jusqu'à ce que la guérison fût achevée.



## CHAPITRE VI.

*Des maladies qui viennent à la suite d'un rétrécissement permanent de l'urèthre.*

**L**ES rétrécissemens de l'urèthre produisent presque toujours des maladies dans la partie du canal, qui se trouve entre la vessie & ces rétrécissemens. Souvent ils causent, comme nous l'avons dit, un écoulement habituel, & même une distension considérable dans la partie du canal, dont nous venons de parler, avec inflammation, & ulcération, d'où proviennent des maladies dans les parties voisines, telles que les glandes de Cowper, la glande prostate, & la membrane cellulaire qui l'environne; ils y forment des abcès, & à la fin une ulcération, pour faire un nouveau passage à l'urine. Souvent la vessie est aussi affectée, d'autres fois les urètères avec le bassinet des reins, & dans quelques cas les reins mêmes. Toutes ces maladies sont l'effet des obstacles permanens, qui empêchent la sortie des urines; quelques-unes sont des moyens, que la nature emploie pour soulager les parties du mal pressant; telles sont l'augmentation de l'urèthre au-delà du rétrécissement, & celle des urètères, & du bassinet des reins, qu'on ne doit considérer que comme des dispositions, que les parties elles-mêmes prennent pour se conformer à l'effet immédiat de l'obstacle qui détermine l'accumulation des urines. Nous parlerons de ces maladies dans leur ordre respectif.

*I. De l'aggrandissement de l'urèthre.*

Nous avons observé, que l'urèthre s'élargissoit au-delà du rétrécissement, parce qu'il est plus passif que la vessie, & qu'il cède à la pression de l'urine. Il est naturellement passif, pendant que la vessie est en action; par ce moyen il s'étend à proportion de la force avec laquelle la vessie agit, & de la résistance du rétrécissement. Sa surface interne devient souvent plus irrégulière & ridée. Elle est aussi plus irritable, la distension devenant souvent la

cause immédiate des spasmes dans cette partie ; & ces spasmes sont probablement excités dans le dessein de contre-balancer l'effort produit par l'action de la vessie.

## II. De la manière dont les nouvelles ouvertures se font pour donner issue à l'urine.

Lorsqu'on n'a pas mis en usage les méthodes, que nous avons recommandées ci-dessus pour guérir le rétrécissement, ou qu'on l'a fait sans succès, la nature s'efforce de se soulager par elle-même, en formant un nouveau passage à l'urine. Quoique cette ressource prévienne souvent une mort prochaine, elle ne laisse pas que de causer beaucoup d'incommodités & des infirmités pour le reste de la vie, si l'on n'est pas attentif à y remédier. La manière dont la nature essaye de se soulager, est en déterminant l'ulcération à l'intérieur de la partie de l'urèthre qui est dilatée, & dans le rétrécissement. Nous croyons que l'ulcération commence communément tout près du rétrécissement, quelque-éloigné qu'il soit de la vessie ; c'est pourquoi nous devons supposer qu'il y a quelque circonstance, indépendamment de la distension de l'urèthre par l'urine, qui déterminera l'ulcération dans un endroit particulier ; cette circonstance dépend très-probablement de la proximité du rétrécissement, on peut l'appeller *sympathie contigüe*. Souvent le rétrécissement se trouve enveloppé dans l'ulcération, qui alors en produit la guérison, ce qui empêche quelquefois que l'ulcération ne fasse de plus grands progrès ; mais malheureusement cela n'arrive pas toujours. Nous observerons, que cette ulcération est toujours du côté qui avoisine la surface externe, comme il arrive ordinairement dans les abcès.

Comme cette ulcération ne provient d'aucune inflammation antécédente, & qu'on ne peut pas regarder l'urine comme agissant exactement à l'instar d'un corps étranger, parce qu'elle est dans son passage naturel ; aussi ne trouvera-t-on en pareil cas, qu'une très-petite inflammation de l'espèce *adhésive*. Cependant on ne peut s'empêcher d'avouer, que l'urine produit ici la disposition ulcérate, comme le pus dans l'intérieur d'un abcès, quoiqu'avec plus de difficulté.

C'est pourquoi toutes les fois que la membrane interne & la substance de l'urèthre sont emportées par l'absorption, l'urine pénètre facilement dans le tissu cellulaire lâche du scrotum & de la verge, & s'y répand au loin, parce que ce

parties n'ont pas été précédemment unies par l'inflammation adhésive : & comme l'urine irrite fortement par son contact la membrane cellulaire , les parties s'enflamment , & se gonflent considérablement. L'urine par sa présence empêche l'inflammation adhésive d'avoir lieu ; elle cause la suppuration par-tout où elle se répand , & souvent l'irritation est si grande , plus particulièrement dans les cas où l'urine a acquis un plus grand degré d'âcreté par son trop long séjour , qu'elle produit la mortification dans toute la membrane cellulaire , & ensuite dans plusieurs endroits de la peau ; toutes ces parties s'exfolieront si le malade vit , en établissant une communication libre entre l'urèthre , & la surface externe , & en produisant des fistules au périnée. Nous observerons cependant , que ce défaut de l'inflammation adhésive dans ces ulcérations , paroît être particulier à cette partie de l'urèthre , qui se trouve entre la partie membraneuse , & le gland ; car l'expérience démontre , que lorsque l'ulcération a lieu plus en arrière , c'est-à-dire , dans la glande prostate , il se forme en général un abcès circonscrit. Cette circonstance , il est vrai , peut dépendre de la différence qu'il y a dans le tissu de la membrane cellulaire des parties , la première admettant très-facilement les effusions d'urine à cause du relâchement de son tissu , tandis que l'autre produit des adhésions avant que l'urine puisse passer , & que ces adhésions l'empêchent par la suite de s'évacuer.

Il arrive quelquefois , que l'urine passe dans la substance spongieuse du corps de l'urèthre , & que se répandant immédiatement par-tout , & même dans le gland , elle produit la mortification de toutes ces parties ; ce que j'ai vu plus d'une fois.

Lorsque l'urine est passée dans la membrane cellulaire , quoique l'ulcération de l'urèthre soit au périnée , elle parvient cependant aisément au scrotum , parce que cette partie est composée d'une membrane cellulaire la plus lâche du corps. Lorsque l'ulcération a son siège dans la partie membraneuse , ou bulbeuse de l'urèthre , & que le pus & l'urine se sont fait jour dans le scrotum , il y a toujours une dureté le long du périnée jusqu'à la tuméfaction du scrotum , qui se trouve dans le trajet du pus.

On ne peut prévenir l'ulcération , qu'en détruisant le rétrécissement ; mais lorsque l'urine s'est fait jour dans la membrane cellulaire , qui est le cas que nous venons de décrire , pour lors la destruction du rétrécissement arrivera

en général trop tard pour prévenir tout le mal , malgré qu'elle soit nécessaire pour achever la guérison ; c'est pourquoi l'on doit essayer de faire passer une bougie , car le rétrécissement pourroit se trouver enveloppé dans l'ulcération , comme nous l'avons dit ci-devant , & dans ce cas , la bougie passeroit aisément. Quand cela arrive , il faut presque constamment continuer l'usage des bougies , pour ouvrir autant qu'il est possible le passage de l'urine par la voie naturelle.

S'il arrive que la bougie ne puisse pas passer , il est fort à craindre , que l'usage du caustique , tel que nous l'avons recommandé dans le cas d'un rétrécissement , ne soit pas assez prompt dans beaucoup de cas , & que dans d'autres on ne puisse pas même s'en servir , puisque la situation du rétrécissement est souvent de nature à ne pas l'admettre.

Pendant qu'on traite le rétrécissement , on doit employer tout ce qui peut remédier à l'inflammation , & particulièrement la saignée. Les vapeurs d'eau chaude sont d'une grande utilité ; mais ce n'est qu'un remède palliatif. Les bains chauds , l'opium , & les térébenthinacées donnés par la bouche , & par l'anus , aideront la guérison , en éloignant toute affection spasmodique ; mais tous ces moyens sont trop souvent insuffisants ; c'est pourquoi l'on doit chercher un soulagement immédiat , soit pour évacuer la vessie , soit pour prévenir tout épanchement ultérieur d'urine dans la membrane cellulaire. A cet effet , il faut faire une ouverture dans l'urèthre un peu au-delà du rétrécissement , & le plus près sera le meilleur.

Pour faire cette opération , on passera d'abord une sonde canelée , ou quelque instrument semblable dans l'urèthre jusqu'au rétrécissement ; ensuite on fait avancer la pointe de l'instrument assez avant pour qu'on la puisse sentir extérieurement , ce qui en pareil cas se trouve souvent difficile , & quelquefois impossible. Si on la sent , on coupera dessus jusqu'à ce qu'on la voye ; on continuera l'incision un peu plus loin du côté de la vessie , ou de l'anus , de manière qu'on puisse ouvrir l'urèthre au-delà du rétrécissement ; cette section suffira pour avoir un passage à l'urine ; & pour détruire le rétrécissement. Si au contraire on ne peut pas sentir extérieurement la pointe de l'instrument , on fera l'incision à l'endroit à peu - près où l'on croira qu'elle est , par ce moyen on la pourra sentir en introduisant le doigt dans l'incision ; pour lors on continuera l'opération comme nous venons de le dire.



Si le rétrécissement dans l'urèthre est vis-à-vis le scrotum ; comme il est impossible d'y faire une ouverture , il faut alors la faire au périnée ; & comme dans ce cas il n'y a aucun instrument qui puisse diriger la marche , n'en pouvant pas faire passer aucun aussi avant , il se faut guider par la connoissance des parties. L'ouverture étant faite , on cherchera le rétrécissement , comme nous l'avons dit en parlant de l'opération , dans les cas où l'on a fait une fausse route , en passant une sonde de la plaie en avant , vers le gland.

Le reste de l'opération sera à-peu-près la même. De quelque manière que l'opération ait été faite , on introduira une bougie , & on laissera cicatrifier la plaie dessus. Un cathéter , selon nous , remplira mieux cet objet.

On ne négligera même point l'inflammation qui résulte de l'épanchement de l'urine dans le tissu cellulaire , comme nous l'avons déjà dit. Si cette inflammation est accompagnée de suppuration , & de mortification , il sera nécessaire aussi bien dans ces cas , que dans celui où il ne faudra point faire d'opération , de scarifier les parties hardiment , pour donner une issue à l'urine & au pus. Si la mortification a lieu sur la peau , on fera les scarifications dans les endroits gangrenés , s'il est possible de le faire avec égal avantage , afin d'empêcher l'irritation. Peut-être il seroit à-propos de panser les parties avec l'opium.

Dans les rétentions totales d'urine , quelle qu'en soit la cause , on ne doit jamais laisser accumuler cette humeur excrémenteuse ; il faut au contraire la tirer souvent , & laisser continuellement un cathéter dans l'urèthre & dans la vessie , pour empêcher autant qu'on peut , ce viscère de se distendre au point de devenir douloureux , car si cela arrive , il en résulte toujours des symptômes alarmans , dépendans de la foiblesse de la vessie , tels que la paralysie. On doit faire peu d'attention à l'urèthre , en comparaison de la vessie ; mais dans plusieurs rétentions , comme dans les cas des rétrécissemens , il est impossible de tirer l'urine. Dans quelques cas où l'urèthre est ulcéré , & que l'urine passe dans la membrane cellulaire de la verge & du prépuce , au point de les distendre beaucoup , en produisant un phymosis , il est impossible de trouver l'orifice de l'urèthre. L'histoire suivante développe la plupart des faits que nous venons de rapporter.

Un homme d'une constitution scrophuleuse , avoit eu souvent des gonorrhées vénériennes , & en général fort graves , qui produisoient pour l'ordinaire des tumeurs , ou

des nœuds le long de l'urèthre ; c'est pourquoi on lui avoit conseillé d'éviter autant qu'il étoit possible , de contracter cette maladie. Etant en campagne en Novembre 1782 , il fut attaqué d'un rhume , ou d'une fièvre légère , & d'un petit écoulement par l'urèthre , qu'il ne pouvoit assurer être vénérien , ou non. Dans cet état il partit pour Londres , mais en route il fut pris d'une rétention d'urine , qui le retint pendant deux jours dans une auberge. A son arrivée je lui trouvai une forte fièvre , & il ne me parla que d'un écoulement par l'urèthre ; mais comme je ne pouvois pas concevoir que la fièvre pût dépendre d'une telle cause , je lui dis d'être tranquille à ce sujet. Je lui ordonnai ce jour-là six grains des poudres du Docteur James (1). Son Médecin le vit ensuite , & lui ordonna ce qu'il crut plus à-propos pour la fièvre. Il eut un frisson qui nous fit soupçonner que sa maladie se termineroit par une fièvre intermittente , & nous en attendîmes le résultat. Il se plaignit encore de l'écoulement , & nous parla d'une douleur qu'il éprouvoit au périnée en urinant , ou en le comprimant extérieurement. En examinant cet endroit , j'y trouvai une tumeur qui me faisant douter de quelque rétrécissement , me détermina à lui demander comment il urinoit communément. Comme il m'assura qu'il rendoit convenablement ses urines , je négligai la vraie cause. Nous regardâmes cette tumeur comme l'effet d'une inflammation qui provenoit de la fièvre , de la disposition de la partie , ou de toutes les deux ensemble , & qu'elle n'avoit fait des progrès qu'à cause de la position constante du malade sur cette partie , dans une chaise de poste , pendant plusieurs jours. On eut recours aux fomentations , aux cataplasmes , & on appliqua plusieurs fois les sangsues. Il

---

(1) La composition de cette poudre , qu'on trouve à acheter à Londres , dans différens endroits , n'est peut-être pas parfaitement bien connue , mais le Collège de Médecine d'Edinbourg , croit l'avoir imitée dans la forme suivante.

Calx Antimonii nitrata.

℥ Antimon. ad vitrum conficiendum calcinati.

Nitri pondera, æqualia.

Commixta , & crucibulo indita terantur , ita ut per horam rubeat materia ; quæ demum è crucibulo exempta , conteratur , & aqua calida sæpius lavetur donec saporis expers sit.

survint un autre frisson trois jours après le premier , ce qui auroit fait une fièvre quarte , si la maladie avoit été une fièvre intermittente ; mais il en eut un autre quelques heures après qui nous persuada que la fièvre n'étoit point de ce genre. Nous commençâmes alors à soupçonner qu'il se formoit quelque matière dans cette partie , quoique je n'eusse jamais pu sentir aucune fluctuation , & que la douleur ne fut pas de l'espèce pulsative , ou si aigüe qu'elle l'est communément dans l'inflammation suppurative. Ce qui me surprit en quelque façon , ce fut que la tumeur se portoit en avant le long du corps de la verge , vers les os du pubis , pendant qu'elle paroissoit diminuer vers le périnée.

Le malade commença alors à uriner avec difficulté , & à en avoir une envie fréquente , qui augmenta jusqu'à ce qu'il eut une rétention totale. Je pressai sur la partie inférieure du ventre , pour voir si l'urine se séparoit , & s'accumuloit dans la vessie , mais je ne pus trouver aucune plénitude , & le malade ne se plaignit d'aucune douleur au moment de la compression ; cependant environ vingt-quatre heures après , il commença à se plaindre d'une grande envie d'uriner , & des douleurs dans la partie inférieure du ventre , & en y appliquant la main , je sentis aisément la plénitude de la vessie.

Il est clair alors qu'il falloit tirer l'urine ; mais comme je soupçonnai toujours que la cause de cette maladie siégeoit dans l'urèthre , je pris les précautions nécessaires. Je me munis de cathéters , & de bougies de différente grosseur , & en restant sur mes gardes autant qu'il étoit possible , j'introduisis d'abord une petite bougie , & je trouvai un obstacle total , près du bulbe de l'urèthre , j'en pris alors une plus petite qui passa , mais avec difficulté. Je passai ensuite un petit cathéter , jusqu'au rétrécissement , où il s'arrêta , mais comme il étoit absolument nécessaire de tirer l'urine , j'employai plus de force que je n'aurois fait autrement.

Il passa , mais avec difficulté , & je n'étois pas assuré si j'avois suivi le passage naturel , ou si j'avois fait une fausse route. Après avoir poussé assez pour pénétrer dans la vessie , si toutesfois j'étois dans le conduit naturel , je ne vis point couler l'urine , je pressai en conséquence sur la partie inférieure du ventre , & l'urine coula immédiatement à travers le cathéter , ce qui montroit que la vessie avoit perdu son pouvoir contractile. Je tirai l'urine trois fois par jour , c'est-à-dire toutes les huit heures , pour donner autant qu'il étoit possible de l'aïssance à la vessie ; mais il étoit encore néces-

faire de presser sur le ventre pour en faciliter la sortie, & il se passa une quinzaine avant que la vessie commençât à recouvrer sa contractilité. Le gonflement au périnée continuoit encore, en se prolongeant le long du corps de la verge, & en s'avancant un peu sur le pubis; il paroïssoit s'étendre le long de la partie saillante de la verge, & occuper enfin toute la membrane cellulaire du prépuce, mais sans affecter du tout le scrotum. Il paroïssoit que ce gonflement provenoit de ce que l'urine s'étant fait passage, la membrane cellulaire du périnée avoit gagné le long de la verge. Lorsque l'urine se fut épanché dans le prépuce, il se forma un phymosis considérable, de manière que tout le gland étoit couvert, ce qui rendit très-incertaine l'introduction du cathéter dans l'orifice de l'urèthre. Je fus obligé de faire glisser l'urine en arrière, dans le corps de la verge; en comprimant cette partie, pour chercher le gland avec le doigt, & introduire sur ce doigt le cathéter, & par ce moyen en peu de minutes, j'atteignis à l'orifice.

La nature de la maladie étoit alors évidente, car l'ulcération avoit eu lieu au-delà du rétrécissement, & l'enflure avoit été causée par l'urine, qui s'étoit insinuée dans la membrane cellulaire du périnée. Or, à mesure que l'urine sortoit de l'urèthre, elle étoit portée en avant, où la membrane cellulaire étoit plus lâche, jusqu'à ce qu'elle parvînt à l'extrémité du prépuce, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Le malade étoit alors extrêmement affoibli, & irritable, son pouls étoit vite & petit, sa langue brune, sèche & contractée, il étoit sans appétit, très-altéré; ne dormant point, & commençant à être en délire. Cette découverte du véritable caractère de la maladie, me fit changer la méthode de la traiter; au lieu d'évacuations pour diminuer l'inflammation, je prescrivis le quinquina & des cordiaux, avec autant d'alimens, que son estomac pouvoit le supporter; leurs effets sur tout le corps ne furent pas long-tems à se faire sentir, & le malade commença à se rétablir, mais lentement. Je fis deux piqûres à l'extrémité du phymosis, dans l'idée de dissiper la tension, & de faire sortir l'urine de la membrane cellulaire, entre la verge & la peau.

Des vessies commencèrent à se former sur la verge, & la mortification survint en plusieurs endroits, sur-tout au prépuce, que je divisai dans le lieu mortifié, & je mis par là le gland plus à découvert, au point que je pouvois alors facilement y introduire le cathéter.

En pressant le gonflement depuis le périnée, en avant le long de la verge, je faisois sortir à travers les parties mortes de l'air, de l'eau, & quelque matière. La membrane cellulaire sous la peau, étoit presque toute mortifiée. Lorsque la mortification ne fit plus aucun progrès, la membrane cellulaire gangrénée, commença à se séparer, & j'en coupai une bonne partie, afin de tenir le lieu affecté net, & de laisser un plus libre essor à la matière. Cette séparation ayant eu lieu alors, il étoit évident que l'urine qui sortoit de la vessie, ne continuoît plus à s'insinuer dans la membrane cellulaire voisine, & que par conséquent il n'étoit plus nécessaire de passer le cathéter.

Le malade urinoit toutes les fois qu'il en avoit envie; l'urine alors couloit par les deux passages à-la-fois, à travers l'urèthre, & à travers la membrane cellulaire, dans les endroits où la peau s'étoit exfoliée. Les escars qui se séparoient, venoient de derrière en avant, à côté du scrotum, de manière que je pouvois les tirer dehors, & ayant ôté de cette manière la plus grande partie du tissu cellulaire mortifié, j'apperçus une portion de la membrane tendineuse, qui couvre les corps caverneux, également mortifiée, de la largeur d'une pièce de six sols, qui s'exfolia aussi par la suite.

Presque toute l'urine passa alors par la plaie; les parties devinrent plus douloureuses, le malade fut plus agité, & un jour au matin, il eut un frisson. Je tâchai de passer une bougie dans la plaie, entre la peau & la verge, mais je ne pus y réussir; le soir du même jour, il sortit de la plaie, un flot de matière, avec du sang, qui le soulagea sur le champ. Dès-lors le malade commença à se rétablir & il avança ainsi vers la guérison, tant pour le lieu affecté, que quant à la constitution générale. L'urine coula par les deux passages; mais la quantité varia souvent dans l'un & dans l'autre, la plus grande partie cependant, sortit par le passage naturel, jusqu'à ce qu'enfin l'autre se boucha entièrement.

Pendant que les parties externes avançaient vers leur guérison, j'introduisis de tems à autre une bougie, pour entretenir le passage propre, & pour m'assurer de la situation libre, comme il doit être, de l'ouverture interne, j'ordonnai au malade de presser en différentes parties du périnée, pendant qu'il urinoit; de cette manière, il trouva qu'en comprimant un endroit particulier, il pouvoit empêcher l'urine de sortir par le nouveau passage; mais je l'avertis de ne pas faire une



trop grande pression , de crainte de presser trop violemment les parois du canal , l'un contre l'autre. Dans le tems de l'érection , la verge se courboit du côté qui avoit été affecté ; mais avec le tems , les parties reprirent par degrés , leur forme naturelle.

### III. *De l'inflammation qui arrive aux parties qui avoisinent l'urèthre.*

L'inflammation occasionnée par la distension & l'irritation de l'urèthre , pénètre souvent bien au-delà de la surface de ce canal , les parties voisines en devenant le siège , & sa situation étant pour l'ordinaire conforme à celle du rétrécissement. Ainsi l'on observe que l'inflammation affecte la glande prostate , la partie membraneuse de l'urèthre , le bulbe , & probablement les glandes de Cowper , avec les autres parties de l'urèthre , qui sont entre le bulbe , & le gland. Mais l'inflammation qui arrive dans les parties voisines de l'urèthre , ne provient pas toujours de sa distension , ou d'un rétrécissement ; elle est souvent l'effet d'autres irritations dans le canal , telles que de violentes gonorrhées , & des injections très-irritantes.

Lorsque l'inflammation attaque ces parties , elle est de la véritable espèce adhésive ; c'est pourquoi il doit se former un abcès , lorsque la suppuration a lieu , à moins que l'inflammation ne se dissipe par résolution. La matière des abcès , suivant la loi générale , fait pointe extérieurement , & lorsque l'abcès a son siège , soit dans la glande prostate , soit dans la partie membraneuse de l'urèthre , ou dans le bulbe , la matière fait pointe au périnée ; ou l'abcès se forme au-delà , ou en-deçà du scrotum , suivant la situation du rétrécissement.

Ces abcès se forment en général si près de la surface interne de l'urèthre , que la partie qui les sépare souvent se crève , & ils s'ouvrent intérieurement , comme il arrive pour l'ordinaire dans les abcès près du rectum ; de manière que la matière s'écoule tout d'un coup par l'urèthre , ou rentre dans la vessie pour s'écouler avec l'urine. Lorsqu'il ne se fait qu'une ouverture interne , il y a tout lieu de croire que cela provient de ce que l'ulcération a eu lieu à la surface interne de l'urèthre , comme nous l'avons déjà expliqué ci-devant ; dans ces cas , le rétrécissement aussi se trouve quelquefois enveloppé dans l'abcès & dans l'ulcération , & par ce moyen

l'urine trouvera un libre passage en avant ; mais elle en a aussi un dans l'abcès , & l'on peut croire que c'est ce qui retarde la guérison , & qui devient souvent la cause de son ouverture extérieure. Mais comme ici l'inflammation adhésive a eu lieu , l'urine ne peut s'insinuer dans la membrane cellulaire voisine , au point d'y produire les effets dont nous avons parlé ci-dessus , en traitant de la manière selon laquelle la nature essaye de se soulager elle-même. En pareils cas on observe , qu'en comprimant l'abcès extérieurement , cette pression fait passer la matière dans l'urèthre , & la fait sortir par le gland. Il arrive quelquefois qu'on peut introduire un cathéter dans l'ouverture de ces abcès , & qu'on peut par ce moyen les laver en injectant quelque chose à travers le cathéter , ce qui peut probablement en hâter la guérison. Il arrive plus fréquemment que ces abcès s'ouvrent intérieurement & extérieurement , & que la matière s'écoule par les deux voies.

On doit considérer comme des efforts de la nature , ces ulcérations & ces suppurations , de l'une & l'autre espèce , ou pour parler plus physiologiquement , comme une suite naturelle , qui dérive d'une telle irritation ; d'où il arrive que comme l'urine ne peut pas passer par le canal naturel , il se forme un nouveau passage pour prévenir un plus grand mal.

Mais si l'on ne traite pas comme il faut ces maladies , lorsqu'elles s'ouvrent extérieurement , elles laisseront souvent le germe de ce qu'on appelle ordinairement des fistules au périnée , par la raison que le fond de l'abcès a moins de disposition à la guérison , que les parties externes. On peut même supposer que l'urine passant dans l'abcès , par l'orifice interne , & s'échappant par l'externe , entretient dans l'ulcère une irritation constante , qui empêche en quelque façon l'union des bords , & les dispose plutôt à se former en une substance dure & calleuse , dont la surface intérieure perd la disposition à se réunir , & prend la nature d'un issue.

Mais il est plus que probable , que si ces abcès ne guérissent pas facilement , c'est parce que la cause de leur première action souvent continue dans toute sa vigueur , c'est-à-dire l'état morbifique des parties internes , comme nous l'expliquerons plus amplement , en parlant de la fistule au périnée.

Souvent aussi ils se consolident à leur orifice , du côté de la peau , sur-tout si l'urine passe librement en avant par le

le canal ; mais si l'ouverture interne n'est pas parfaitement consolidée , une partie de l'urine s'insinue dans l'ancien ulcère , & devient la cause de nouvelles inflammations & suppurations dans les parties voisines. Les abcès qui en résultent souvent , perceront extérieurement dans différens endroits , ne suivant pas le canal ancien , quoiqu'ils communiquent quelquefois avec lui , & forment des branches , comme s'ils partoient d'un tronc principal. J'ai vu le scrotum , le périnée & l'intérieur de la cuisse , remplis d'ouvertures , qui étoient les orifices de plusieurs sinus , qui conduisoient à l'abcès primitif.

Lorsque l'abcès ne s'ouvre qu'à l'extérieur , comme il arrive ordinairement , on doit le considérer comme un abcès ordinaire.

Lorsque ces inflammations proviennent d'un rétrécissement ; la difficulté d'uriner augmente lors de l'inflammation , qui est en général si vive , qu'elle comprime les parties de l'urèthre jusqu'à quelque distance , & même augmente encore davantage le rétrécissement. L'inflammation de ces parties , lors même qu'elle ne provient point d'un rétrécissement , occasionne une rétention d'urine ; mais on peut dans ces cas , introduire une bougie ou un cathéter. Ce dernier instrument est celui qui convient le plus , dans les cas où l'obstruction provient de quelque tuméfaction voisine , comme des tumeurs des inflammations , & des gonflemens de la glande prostate ; en effet , si on lui substituoit la bougie , les parois de l'urèthre se rapprocheroient immédiatement après qu'on auroit retiré celle-ci , ce qui empêcheroit entièrement l'issue des urines qui doit la suivre.

#### IV. De la manière de traiter l'inflammation des parties qui entourent l'urèthre.

On doit traiter l'inflammation de ces parties , comme les autres inflammations. Il seroit à souhaiter que cette maladie pût se guérir par la résolution ; mais il est presque impossible que cela soit , lorsqu'elle est occasionnée par un rétrécissement. Quand ce dernier est guéri , soit par l'ulcération , ou par la bougie , on pourroit croire qu'on n'a plus que l'inflammation à combattre ; mais cela arrive rarement , parce que l'inflammation n'est que trop souvent accompagnée de suppuration.

Lorsque la suppuration a lieu , il vaut beaucoup mieux

ouvrir l'abcès à l'extérieur, & de très-bonne heure; cette opération étant le moyen dans quelques cas, de prévenir qu'il ne s'ouvre intérieurement; ou du moins d'empêcher la trop grande ouverture spontanée, qui ne manqueroit pas d'avoir lieu en faisant autrement. L'ouverture extérieure doit être grande; & si le rétrécissement n'est pas compris dans la suppuration, pour lors on doit le détruire; parce qu'il est impossible d'obtenir la guérison pendant que l'urine passe à travers la nouvelle ouverture. Je me suis servi du caustique avec avantage, même dans les rétrécissemens, qui duroient depuis long-tems.

Lorsqu'on peut passer une bougie à travers le rétrécissement, on doit presque toujours la laisser dans l'urèthre, & ne la tirer qu'au moment où l'on veut uriner. Son effet déterminera l'urine à passer plus librement à travers l'urèthre, sans s'échapper par la plaie. De cette manière; on réussira à guérir l'ulcère, en déterminant la consolidation, à commencer par son fond.

On recommande dans ces cas, après que le rétrécissement est détruit, les bougies creuses pour empêcher l'urine de passer à travers la plaie. Cet instrument laisse couler l'urine goutte à goutte, à travers son canal, & quand on veut, on peut le boucher, & ne l'ouvrir qu'au moment où l'envie d'uriner se fait sentir. Cependant quelque utile que puisse d'abord paroître ce moyen, il devient dans certaines circonstances, le plus mauvais de ceux dont on peut faire usage; car si le canal factice n'est pas d'une grandeur suffisante pour laisser passer l'urine aussi librement, que l'exige la contraction de la vessie, l'urine passera aisément à côté de la bougie dans l'abcès, & ne surmontant pas le rétrécissement, elle coulera par l'abcès même. Pour prévenir autant qu'il est possible cet effet, on se servira de bougies creuses, aussi grandes que la partie rétrécie pourra le permettre, & dont les parois soient aussi minces qu'il sera possible, afin que le passage en soit plus grand. La gomme élastique possède ces deux avantages à un plus haut degré, que le cathéter flexible d'argent, couvert de toile cirée. Mais comme nous doutons très fort que le passage de l'urine soit un obstacle à la guérison de l'ulcère, nous ne prenons pas beaucoup de peine à cet égard; car on observe qu'après l'opération de la taille, les parties se consolident très - aisément; & même dans cette opération, les parties externes, lorsqu'elles sont saines guérissent aussi très-facilement. Nous soupçonnons que le défaut de disposition à la guérison, provient de ce que le rétré-

cissement n'est pas suffisamment élargi , ou que les parties les plus profondément situées , ne sont pas dans leur état sain.

Lorsqu'on abandonne ces suppurations à elles-mêmes , qu'on ne cherche point à guérir le rétrécissement , & que par conséquent l'on n'introduit rien dans l'urèthre , le rétrécissement augmente tellement , que le canal de l'urèthre est quelquefois fermé tout-à-fait , de manière que l'urine ne peut pas passer en avant , pour sortir au-dehors. Dans ces cas , il faut avant de chercher à guérir les orifices fistuleux , faire un passage à travers les parties unies. Comme on ne peut y parvenir par le moyen seul des bougies , si l'union des parties se trouve en-devant de la courbure de l'urèthre , ce qui arrive très-communément , il n'y a que le caustique qui puisse être appliqué avec quelque espérance de succès , ainsi que nous le ferons voir plus amplement , en traitant de la fistule au périnée.

*V. Des effets de l'inflammation des parties , qui entourent l'urèthre , sur la constitution générale du corps.*

Les effets qu'ont sur la constitution du corps , les efforts que la nature fait pour former un nouveau passage à l'urine , sont très-considérables ; & beaucoup plus qu'on ne pourroit d'abord l'imaginer. Ceux qui paroissent les plus formidables , sont ceux qui se manifestent par une ulcération à la surface interne de l'urèthre , & qui sont accompagnés d'un épanchement d'urine dans la membrane cellulaire du scrotum , & de la verge.

Les cas où l'inflammation est circonscrite , s'approchent plus des vrais abcès , & sont par conséquent un moindre dégât dans l'organisation des parties , que lorsque l'urine est répandue dans la membrane cellulaire. Dans ces derniers , si l'on n'apporte pas un prompt secours , le malade dépérit , & la mortification survient. Si avant que le malade s'affoiblisse , l'escare gangréneuse se sépare , cette séparation tient lieu d'une ouverture artificielle , & le malade peut guérir. On ne doit pas attendre cette séparation de la partie gangrenée , mais bien commencer à faire une ouverture de très-bonne-heure , dès le premier soupçon qu'on aura d'un pareil épanchement d'urine dans la membrane cellulaire. La sonde solide dont on se sert pour sonder les calculeux , introduite dans l'urèthre jusqu'au rétrécissement , sera l'instrument qui servira



de guide , pour chercher l'endroit sur lequel on fera cette ouverture. Mais dans quelques cas , on ne peut pas mettre cette pratique à exécution , car lorsque l'urine passe dans le corps spongieux , elle produit la mortification de toutes les parties , & apporte partout une telle confusion , que souvent il est impossible de trouver l'urèthre.

Les effets de l'inflammation circonscrite sur la constitution du corps , ne sont pas en général aussi graves que ceux dont nous venons de faire mention , car ordinairement cette inflammation n'est pas plus suivie de la mortification , que dans les abcès ordinaires. Lorsque l'abcès se trouve situé derrière le bulbe , il y a toujours une fièvre violente & sympathique , vu l'étendue considérable qu'il acquiert , avant que d'arriver à la peau du périnée , & la douleur vive qui auez souvent l'accompagne ; cette douleur néanmoins se dissipe par la formation de la matière , particulièrement si l'on ouvre l'abcès de bonne heure.

Comme il y a une grande disposition à une action violente , & qu'une foiblesse inquiétante se manifeste dans ces cas , & plus particulièrement encore dans ceux de la première espèce , il convient de donner alors le quinquina de bonne heure , & en grande quantité ; mais nous croyons qu'il est nécessaire de le donner avec les sudorifiques , tels que les mixtures salines, ou quelques préparations antimoniales, parce qu'il y a généralement beaucoup de fièvre. Le quinquina donne du ressort , & diminue aussi en quelque façon l'irritabilité , & conséquemment l'action ; mais on le combinera avec d'autres remèdes capables de rendre ses effets plus prompts , comme l'opium.

## VI. Des fistules au périnée.

Il arrive souvent que les nouveaux passages que l'urine se forme , ne se guérissent pas , à cause qu'on a négligé de remédier au rétrécissement ; & même lorsque ce dernier est détruit , souvent ces passages n'ont aucune disposition à se former. Dans ces deux cas , ces ouvertures deviennent fistuleuses , & produisent de nouvelles inflammations , & des suppurations , qui loin de s'ouvrir toujours dans l'ancien ulcère , se font de nouvelles voies au dehors. Ces fistules proviennent quelquefois de ce que les ouvertures extérieures ne sont pas assez grandes , de façon qu'elles se guérissent long - tems avant le fond ou l'urèthre. Souvent encore

l'ouverture extérieure étant aussi grande qu'il est possible, elle se guérit néanmoins plutôt que le fond, & devient enfin fistuleuse.

Ces maladies affectent pour l'ordinaire la constitution générale, au point de causer des accès de fièvre. J'ai vu plusieurs personnes affectées de fièvres intermittentes régulières, chez qui le quinquina n'a produit aucun effet ; mais qui ont entièrement guéri toutes les fois qu'on a pu vaincre l'obstacle, ou que l'orifice fistuleux a été dilaté de manière à pouvoir se cicatrifer.

Pour guérir cette maladie, il faut d'abord rendre le passage naturel aussi libre qu'il est possible, afin d'éloigner de ce côté-là tous les obstacles qui pourroient s'opposer au libre cours des urines ; quelquefois cette seule circonstance suffit pour que l'urine trouvant un libre passage en avant, elle ne soit pas forcée d'enfiler la route qui lui est étrangère. Dès lors, les parties n'étant plus irritées par une humeur à laquelle elles ne sont point accoutumées, ne manifesteront plus l'état maladif qu'elles avoient, & conséquemment cesseront d'être ouvertes. Il n'est point d'ailleurs hors de vraisemblance, que la bougie ne cause une inflammation dans cette partie de l'urèthre, & n'y produise des adhérences ; mais si cet effet n'a pas lieu de bonne heure, il sera plutôt dangereux de répéter trop souvent l'application de la bougie, & de l'y laisser trop long-tems chaque fois qu'on l'applique, ainsi que nous le verrons plus amplement dans la suite.

Cependant il ne suffit pas toujours pour guérir la maladie, de dilater le rétrécissement ; il est souvent nécessaire de faire quelques opérations sur ces fistules, lorsqu'elles sont le seul obstacle à la guérison, & voici la manière d'y procéder.

## V I I. *De l'opération nécessaire pour les fistules au périnée.*

Lorsque le traitement ci-dessus rapporté, ne suffit pas pour guérir les nouvelles routes que l'urine s'est formées, il faut alors suivre la même méthode qu'on emploie dans le traitement des fistules des autres parties, en les dilatant hardiment jusqu'au fond, & même en rafraîchissant, s'il est possible, l'orifice de l'urèthre, ce qui sera difficile dans plusieurs cas. La manière de faire cette dilatation, & les autres

circonstances qui accompagnent l'opération, varieront suivant la situation des fistules.

Pour diviser le moins qu'il est possible, des parties saines de la surface interne de l'urèthre, & pour pouvoir mettre entièrement à découvert celles qui sont affectées, il est nécessaire de s'assurer avant de rien faire, de l'endroit précis de l'orifice interne de la fistule. Pour cela il faut avoir recours à deux principaux moyens; l'un consiste à introduire dans l'urèthre une sonde crénelée, aussi loin qu'on le croit nécessaire, ou qu'il est possible, ce qui sera jusqu'au rétrécissement s'il existe encore, ou jusques dans la vessie, s'il est déjà détruit; & l'autre à passer une sonde ordinaire dans l'orifice fistuleux. Il faudra courber cette sonde afin qu'elle puisse plus aisément suivre les tortuosités de la fistule, & l'introduire aussi loin qu'il est possible. Si l'on peut réussir à rencontrer la sonde crénelée, le procédé n'en sera que plus facile, car l'opérateur pourra alors couper précisément ce qu'il est nécessaire de couper. Si l'on pouvoit faire passer une sonde simple, on pourroit peut-être en faire passer une canelée, qui est le meilleur instrument pour inciser dessus. Mais si l'on ne peut pas faire passer jusqu'à la sonde crénelée, ni la sonde ordinaire, ni la canelée, pour lors il faut dilater aussi loin qu'elles ont passé, & ensuite recommencer à chercher avec le même instrument, le reste du conduit fistuleux, & prolonger la dilatation, jusqu'à ce qu'on l'ait ouvert totalement.

S'il y a quelques sinuosités, il faut les ouvrir, s'il est possible; mais il arrive fréquemment qu'on ne peut pas les suivre avec le bistouri, parce que quelques-unes remontent le long de la verge, où le scrotum est attaché, d'autres se portent vers le pubis, autour de la verge, & d'autres enfin vers la partie membraneuse de l'urèthre. Dans ces cas, nous ne cherchons point à opérer avec délicatesse; j'ai plusieurs fois passé le doigt dans ces sinuosités, & déchiré les parties au point de produire une inflammation considérable, qui souvent a fait suppurer, granuler & cicatrifier ces parties.

Si l'orifice interne se trouve vis-à-vis du scrotum, il est difficile d'arriver jusqu'à lui, mais nous pensons qu'on ne doit pas ménager les parties externes, de telles natures qu'elles soient, car elles sont pour l'ordinaire calleuses; mais on devra toutefois se conduire avec précaution.

Lorsque la maladie est au-devant de la partie membraneuse de l'urèthre, & que le rétrécissement existe encore, comme on ne peut point faire passer une sonde crénelée, jusqu'à

l'orifice interne, il faut par conséquent suivre l'ouverture fistuleuse, en y introduisant une sonde ordinaire, ou canelée, & en dilatant sur cet instrument jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'urèthre au-delà du rétrécissement. On passera alors une sonde en avant, vers le gland, pour rencontrer l'extrémité de la sonde crénelée, à l'endroit du rétrécissement, en procédant de la même manière que nous l'avons conseillé, dans l'opération à laquelle on a recours, lorsque la bougie mal dirigée a fait une fausse route. On cherchera ensuite à détruire le rétrécissement, & l'on passera une bougie, comme nous l'avons recommandé dans cette opération.

Si l'ulcération, ou l'abcès, se trouve près de la glande prostate, ou dans la glande même, il est probable que le rétrécissement n'en est guère éloigné. Dans ce cas, il faut passer une sonde crénelée, aussi loin qu'il est possible, ou introduire ensuite par l'orifice externe, une sonde ordinaire, ou canelée, & l'on continuera l'opération en conséquence. Cette opération différera de la précédente, en ce qu'on sera probablement obligé de pénétrer dans l'urèthre des deux côtés du rétrécissement, & qu'on devra par conséquent mettre à découvert une plus grande partie de ce canal.

Comme cette opération consiste dans la dilatation de tous les canaux fistuleux, ainsi que dans la destruction du rétrécissement, s'il y en a, on peut alors dans tous les cas, passer un instrument dans la vessie. Il sera toujours à-propos d'introduire un instrument dans la vessie, & de l'y laisser presque constamment, afin de conserver le canal de l'urèthre dans une forme régulière, pendant que les dilatations qu'on a fait, se guérissent. L'algalié sera alors le meilleur instrument auquel on pourra recourir, parce qu'il n'est pas nécessaire de le retirer chaque fois qu'on a besoin d'uriner, comme on est obligé de le faire, quand on employe les bougies, & que d'ailleurs on ne pourroit pas toujours replacer celles-ci; leurs extrémités s'insinuant dans les plaies, sans pouvoir passer outre.

Comme en pareils cas, il est nécessaire de laisser une canule dans la vessie, pour tirer l'urine, que ce soit un algalié, ou une bougie creuse, il faut absolument l'attacher, autrement elle pourra être expulsée hors du canal de l'urèthre, par l'action des parties. Pour prévenir cet accident, il faut fixer l'extrémité de l'instrument, qui est hors de la verge à la partie du corps, qui est la moins mobile. La ceinture ordinaire d'un suspensoir est on ne peut pas plus convenable pour remplir cet objet. On lui attachera deux sous-

cuisse, qu'on fixera par derrière, qu'on arrêtera pardevant; moyennant un nœud ou une boucle; & deux ou trois petits anneaux, ou des rubans fort courts, attachés à ces sous-cuisses, là où ils passent entre les cuisses, & le scrotum. Il ne faut pas que ces sous-cuisses soient trop éloignées l'un de l'autre, dans l'endroit où ils sont fixés à la partie postérieure de la ceinture, car autrement leur pression variroit beaucoup par les mouvemens de la cuisse. Si ces sous-cuisses ont un ressort plat, ils n'en rempliront que mieux leur objet (1).

On peut se servir avec avantage du suspensoir ordinaire pour le scrotum, en attachant d'abord sur chaque côté du même suspensoir, deux ou trois anneaux, & en fixant ensuite avec un petit ruban, l'anneau de la canule, à l'un ou l'autre de ces anneaux, qui conviendra le mieux.

De quelque instrument qu'on se serve pour entretenir le cours libre des urines, & maintenir ouvert le canal, pendant que les plaies se guérissent, soit que ces plaies soient la suite de l'opération qu'on a été obligé de faire, ou de la cause de ces fistules, il y a dans plusieurs cas, un tems limité pour en continuer l'usage; car si l'on persiste au-delà d'un certain tems, l'effet qui en résultera, sera souvent contraire à l'intention qu'on se proposoit. Si au commencement ils favorisent souvent la guérison des ulcères, sur la fin ils peuvent s'y opposer, en agissant sur le fond de la plaie, comme corps étranger. C'est pourquoi, toutes les fois que les ulcères ne reculent ni n'avancent vers leur guérison, nous conseillons de retirer l'instrument, & de ne s'en servir que de tems à autre. L'algalie sera probablement encore le meilleur instrument pour remplir cet objet, parce qu'il passera plus aisément, & que par son moyen on pourra tirer en même tems les urines; je me suis cependant servi souvent d'une bougie, & en usant de précaution, j'ai réussi à la faire passer; probablement il sera très-à-propos de s'en servir de tems à autre, même après que tous les ulcères sont guéris, afin de s'assurer si le passage continue à être libre.

Il faut autant qu'il est possible, panser les plaies dans leur fond, sur-tout au commencement, ce qui empêchera la

(1) On pourroit se servir avec avantage des ressorts inventés par M. Vanburchell (1).

(1) Ces ressorts sont faits d'un fil de laiton, tourné en spirale.



réunion des parties fraîchement divisées , & facilitera la granulation du fond de la plaie , de manière à former une cicatrice solide & parfaite.

Quand l'urèthre a été assez endommagé pour qu'il se soit formé des abcès au-delà du scrotum , le malade prendra bien garde de contracter une nouvelle gonorrhée , car dans ce cas il échappera rarement au retour des mêmes accidens ; & même s'il n'est pas très-circonspect dans beaucoup d'autres circonstances , il y sera très-exposé. Si malgré cette précaution , il contracte une gonorrhée , il doit éviter tout ce qui peut l'échauffer , & sur-tout les injections irritantes.

Le cas suivant montre que le séjour d'un corps étranger dans l'urèthre , est un obstacle à la guérison des plaies faites à ce canal.

Un homme âgé de 29 ans , entra à l'hôpital de Saint-Georges , le 2 Mars 1783. Il avoit depuis près de deux ans une fistule au périnée , qui provenoit d'un rétrécissement , accompagnée de douleurs presque insupportables & de difficulté d'uriner. On voyoit quatre orifices fistuleux au périnée , & au scrotum. On ne put pas faire passer dans la vessie la plus petite bougie après des essais réitérés. On appliqua alors le caustique , mais sans succès.

Le 19 Septembre , on fit l'opération de la fistule au périnée. On introduisit d'abord une algalie , aussi loin qu'elle put aller , de même qu'une sonde canelée , & on dilata toutes les sinuosités jusqu'à l'algalie , ce qui mit à découvert environ un pouce en longueur de cet instrument ; on le retira alors en partie , afin de mettre à découvert la partie de l'urèthre qui étoit dénudée. Ensuite ayant essuyé le sang avec un morceau d'éponge , on chercha l'orifice du rétrécissement , & après l'avoir trouvé , on le dilata. On poussa alors l'algalie dans la vessie , quoique avec difficulté , & l'on en attacha l'extrémité à une bande qui entouroit la cuisse , & l'on remplit la plaie de charpie. Le malade prit après l'opération une potion anodyne , qu'il reprit le soir. Le 20 Septembre , il se plaignoit d'un mal de tête , occasionné par l'opium , son pouls étoit naturel , & il avoit dormi passablement bien.

Le 21 , l'algalie glissa dehors , & sa seconde introduction lui fit éprouver des douleurs considérables. On répéta la potion anodyne.

Le premier Octobre on sentoît encore l'algalie , en introduisant une sonde dans la plaie.

Dès ce jour , jusqu'au 25 , il n'arriva rien d'essentiel , si

ce n'est qu'un bout de charpie du premier pansement sorti à travers l'urèthre.

Le 20 Novembre, la plaie ayant été dans le même état, pendant quelque tems, & ne montrant pas la moindre disposition à la guérison, j'imaginai que l'algalié agissoit alors au fond de la plaie, comme un corps étranger, & qu'il falloit par conséquent la retirer, & ne la passer que de tems à autre. A peine la plaie en eut elle été débarrassée, qu'elle parut se disposer à la guérison; & le 10 Décembre, l'urine ne couloit déjà plus par la plaie, mais passoit passablement bien par l'urèthre; & le 21, la plaie étoit parfaitement guérie, & le malade urinoit assez bien & sans douleur quoiqu'on ne put jamais passer par la suite, ni l'algalié, ni la bougie, probablement parce que le nouveau & l'ancien passage, avoient pris une forme irrégulière.

## CHAPITRE VII.

### *De quelques autres affections de l'urèthre.*

**L**ES parois de l'urèthre sont d'une nature musculeuse, & conséquemment susceptibles de se resserrer, de manière à diminuer le diamètre de l'espace qu'elles forment, de même que les intestins en se contractant, diminuent le vuide que circonscrivent leurs membranes; c'est ce qui rend ce conduit sujet aux maladies des muscles en général; la seule preuve que nous ayons de sa nature musculaire.

#### *I. Des affections spasmodiques de l'urèthre.*

Dans l'état naturel, ce conduit n'est jamais sujet à une action violente, il n'agit simplement que comme les muscles sphincters; il n'en est pas ainsi, lorsqu'il est irrité par quelque cause; il est alors capable d'agir très-violemment, comme on le voit quelquefois, quand on commence à se servir d'injections, car en pareil cas, l'urèthre se refuse souvent à en admettre la moindre partie. Cette contractilité paroît être utile, en ce qu'elle empêche que rien ne s'in-

introduise dans la vessie. Mais il y a souvent des contractions spasmodiques en différentes parties de ce canal, qui en ferment le passage & obstruent le cours des urines, de manière souvent à n'en pas laisser passer une seule goutte. Cet effet provient évidemment d'un spasme des fibres musculaires, parce qu'on peut quelquefois introduire une grosse bougie dans le tems même que l'érétisme du canal paroît être le plus considérable. Lorsque la contraction est proche de la vessie, on la nomme stranguerie; elle est souvent occasionnée, même en parfaite santé, par des remèdes irritans qui ont la propriété d'affecter ces parties, tels que les cantharides. Lorsque le canal est dans un état d'irritation, le spasme peut alors survenir, & être occasionné par beaucoup de causes différentes, comme presque toutes les substances poivrées, les différentes liqueurs fermentées, l'exercice violent, &c.

Dans les cas de resserrement spasmodique, l'urèthre est plus irritable que dans le rétrécissement, en effet cette irritation est en grande partie la cause du spasme. Les resserremens spasmodiques ressemblent tellement à la crampe, qu'on pourroit les attribuer à la même cause de celle-ci. Dans ces cas, le spasme se dissipe par une titillation de la partie, pareille à celle par laquelle finit la crampe.

Dans tous les cas où l'urèthre est susceptible d'une grande irritation, & où le spasme se manifeste facilement, le malade ne doit pas retenir son urine, quand il sent la moindre envie de l'expulser; la négligence à répondre à une pareille sollicitation, ayant seule occasionné le spasme; & en effet ces parties dans l'état de santé, pourront être attaquées d'affections spasmodiques, si l'urine est trop long-tems renfermée dans la vessie. Cependant une certaine plénitude de la vessie, ou un petit degré de rétention d'urine, fera contracter cet organe avec plus de force, & l'urèthre par la même raison, se relâchera plus aisément. C'est pourquoi dans les cas où il y a de la disposition à la rétention d'urine, il est rare qu'il y ait du danger d'attendre quelques instans après que l'envie d'uriner a commencé. Nous avertirons ici les Chirurgiens qui ne sont pas encore familiarisés avec ces cas, d'avoir soin lorsqu'ils ont des resserremens à traiter, qui par leur ancienneté, sont très-incommodes, & souvent accompagnés de fréquentes envies & difficultés d'uriner, qui souvent menacent de rétention; de ne pas permettre à leurs malades de faire des longs voyages, soit à cheval, soit en voiture, & particulièrement en hiver ou quand il fait froid; nous avons vu plusieurs personnes qui étoient attaquées de

ces maladies , se trouver très-mal au milieu de leur voyage , & être obligées de s'arrêter plusieurs jours en chemin , & qui ont continué à souffrir cruellement le reste de leur absence , & après être arrivées à leur destination, être obligées de garder le lit plusieurs mois.

## II. De la manière de guérir les affections spasmodiques de l'urèthre.

Il est à-propos dans les maladies qui affectent seulement les fonctions de l'urèthre & de la vessie , soit qu'elles participent du spasme & procèdent d'une trop grande irritabilité , soit qu'on les regarde du genre des paralysies , malgré que ce soient deux maladies totalement opposées , d'avertir que les irritations des parties voisines ont souvent des effets merveilleux , sur l'une & l'autre , en diminuant l'action d'un côté , & en l'augmentant de l'autre ; on en trouvera la preuve dans le traitement de la trop grande irritabilité , & de la paralysie de l'urèthre , & de la vessie. En effet , dans ces deux cas , un vésicatoire appliqué au bas des reins , ou sur le périnée , aussi bien que plusieurs autres topiques sur cette partie , produisent souvent un très-bon effet (1).

Comme le spasme , par lui-même , n'est pas une altération de la structure des parties , mais simplement un état contre nature , provenant de quelque irritation , rien n'empêche par conséquent qu'on ne puisse parvenir à le faire cesser dans un instant. Il est à-propos d'essayer les remèdes internes , & les topiques , si l'on en a le tems , quelque

(1) L'emploi des topiques dans les rétentions d'urine , donne communément lieu de supposer une grande sympathie , entre la peau du périnée , & les parties qui servent à l'expulsion de l'urine , telles que l'urèthre & la vessie.

Cette sympathie a lieu non-seulement lors de l'état de maladie de ces parties , de manière à leur rendre leurs actions naturelles , mais encore elle leur sert souvent d'aiguillon dans l'état de santé.

Un homme sain d'ailleurs , même quant aux vices des parties que nous considérons , avoit une petite fistule à un des côtés du rectum , pour laquelle il se mettoit souvent sur la chaise percée , afin d'y recevoir la vapeur de l'eau chaude & du vinaigre. Cette vapeur qui agissoit sur le périnée , ne manquoit jamais de lui procurer une évacuation d'urine.

partie de l'urèthre que le spasme occupe. Les remèdes internes, qu'on peut dire agir immédiatement, sont ceux qui sont tirés de l'opium, & les térébenthinacées (1), soit qu'ils soient pris par la bouche, ou en lavemens; mais leur effet est beaucoup plus prompt, sur-tout l'opium, étant administré sous la forme de lavement. Il est très-possible que le camphre puisse être utile dans les rétentions d'urine, provenant de spasme, aussi bien que dans celles qui sont causées par l'usage des cantharides. On a souvent recours au quinquina dans les affections spasmodiques, pour lesquelles on pense qu'il est de quelque utilité; mais dans ces affections de l'urèthre, je lui ai vu souvent faire plus de mal que de bien.

Les topiques sont la vapeur d'eau chaude, dans laquelle on a mêlé quelques spiritueux, les bains des pieds, les bains chauds, des vessies remplies d'eau chaude sur le périnée, ou quelque autre pareille application. On a trouvé que la mie d'un pain chaud, sortant du four, mise sur le périnée, procuroit du soulagement.

Nous avons vu un vessicatoire appliqué sur les reins, faire cesser en grande partie le spasme de l'urèthre. Le même remède fait un aussi bon effet, étant mis sur le périnée. Mais cette manière de soulager le malade, est la plupart du tems très-ennuyante; aussi quand la maladie a déjà duré quelque tems avant qu'on ait appelé du secours, & qu'elle demande un soulagement prompt, il faut avoir recours aussi-tôt à la sonde, ou à la bougie.

Si le spasme se trouve près de la vessie, il vaut mieux se servir de la sonde; mais dans presque tous les cas, il suffira d'employer la bougie, qui est un instrument beaucoup plus sûr, car la sonde devient un instrument dangereux entre des mains qui ne sont pas exercées à s'en servir: elle demande une dextérité, qui ne peut s'acquérir que par une connoissance exacte du cours de ce canal, & une grande habitude à la conduire, pour la faire parvenir jusqu'à la vessie. La bougie a encore cet avantage sur la sonde, c'est que dans plusieurs cas où la partie affectée du spasme lui refuse de passage, on peut la laisser contre le rétrécissement, car il n'est pas toujours nécessaire qu'elle franchisse la partie

---

(1) Le Docteur Home, a observé dans les expériences qu'il a fait à ce sujet, que de fortes doses de ces remèdes, occasionnoient la strangurie chez les femmes.



contractée. En effet nous avons vu des cas où la bougie n'ayant passé que très-peu dans l'urèthre, & y ayant été laissée jusqu'au moment où l'envie d'uriner prenait, l'urine couloit librement dès qu'on la retiroit.

Dans ces cas même, lorsque la bougie passe dans la vessie, il est nécessaire de la laisser dans le canal, & de ne la retirer que lorsque les malades ont besoin de rendre leurs urines. Si l'urine ne sort pas à la première tentative, il sera à-propos d'y revenir, & s'il n'y a qu'une partie de l'urine, qui suive la bougie en la retirant, il sera nécessaire de l'introduire de nouveau. Cette facilité des urines à suivre l'extraction de la bougie, d'une manière certaine, si on la laisse dans le canal, jusqu'à ce qu'il survienne une envie d'uriner, est une preuve que la disposition de la vessie à se contracter, éloigne en quelque façon la disposition que peut avoir l'urèthre au spasme.

Il convient dans ces cas, d'user de quelque précaution dans l'introduction des bougies; car l'urèthre étant plus irritable qu'à l'ordinaire, il fera souvent résistance contre cette espèce de corps étranger, avant qu'il soit parvenu à l'endroit affecté du spasme. Quand cela arrive, il ne faut rien forcer, mais attendre quelques instans, & tenter de nouveau de faire avancer la bougie. On guérira souvent le spasme, de manière que l'urine puisse couler aussi-tôt, librement, en trempant le bout de la verge dans l'eau très-froide.

Souvent une sensation inquiétante au bout de la verge, excite le malade à frotter cette partie, & quelquefois, quoique rarement, l'urine sort pendant ce frottement. Des injections légèrement irritantes, introduites dans le commencement du canal, souvent procurent un soulagement instantané. Nous présumons qu'elles agissent alors en quelque manière, comme la bougie, quand elle ne peut pas passer, c'est-à-dire qu'en irritant une partie de l'urèthre, l'autre partie se relâche nécessairement. Ces injections dans quelques cas agissent comme un préservatif.

### III. *De la paralysie de l'urèthre.*

Cette maladie qui est totalement opposée à la précédente, consiste dans le défaut de la vertu contractile de l'urèthre; elle n'est pas aussi fréquente que l'autre, & ses symptômes sont aussi tout-à-fait différens, la vessie peut difficilement se remplir assez pour mettre en jeu le stimulus qui résulte de sa

plénitude ; mais l'urine dégoutte insensiblement , à mesure que les reins en font la sécrétion ; où si la vessie se trouve remplie , de manière à donner au malade une envie d'uriner , alors l'expulsion a lieu immédiatement , & l'urine coule , si les muscles accélérateurs n'agissent point. Mais quelquefois ces muscles ont perdu dans ces cas leur vertu contractile , & l'urine coule alors malgré tous les efforts que font les malades pour la retenir. Cette maladie diffère singulièrement quant à la violence avec laquelle elle se déclare.

#### IV. *Du traitement de la paralysie de l'urèthre.*

On doit chercher à combattre cette maladie par des stimulans , tels que les vessicatoires appliqués sur les reins , ou sur le périnée , & par l'immersion des pieds dans l'eau froide. Quinze ou vingt gouttes de teinture de mouches cantharides , une ou deux fois par jour , suivant leur effets , font quelquefois d'un très-grand avantage.

Un homme attaqué de cette maladie , se présenta à l'hôpital de Saint - George. Je lui fis administrer le remède que je viens de nommer. Il eut un tel effet , qu'il en éprouva une affection opposée , ou une contraction spasmodique de l'urèthre , au point qu'il ne pouvoit plus uriner lorsqu'il en avoit envie ; mais une injection d'opium le délivra de cette nouvelle maladie , & il se trouva guéri. Dans ce cas , quelques gouttes de moins , de teinture de cantharides , auroient probablement effectué la guérison , sans causer le moindre inconvénient.

Les remèdes chauds épicsés , & les chalybés , peuvent être employés avantageusement , & d'après ce qui a été dit ci-devant du quinquina , on peut l'employer aussi avec succès. On peut également essayer l'électricité ; & probablement on se trouvera bien de se baigner les parties avec de l'eau froide.

#### V. *Des carnosités , ou excroissances du canal de l'urèthre.*

Les resserremens ne sont pas les seules causes , qui s'opposent au passage de l'urine. Plusieurs Auteurs font encore mention des excroissances , ou carnosités , comme une disposition de l'urèthre , qui n'a que trop souvent lieu ; à en juger par la familiarité avec laquelle ils en parlent , & le peu de

cas où elles se rencontrent réellement, on devroit croire que cette cause a été originairement fondée sur l'opinion, & non sur l'observation; & qu'ensuite elle nous a été transmise comme une matière de fait.

Si ces Auteurs nous avoient d'abord donné la description de carnosités, d'après un examen réfléchi de quelques cas, leur langage auroit été conforme aux apparences, & on les auroit considérés comme des vices très-rares, en comparaison des resserremens.

On en observe cependant quelquefois, mais bien rarement. Dans tous les cadavres, que j'ai examinés, je ne les ai observées que deux fois, & encore étoit-ce dans des resserremens fort anciens, où le canal avoit considérablement souffert. C'étoient des corps qui s'élevoient sur la surface de l'urèthre comme des granulations, ou comme ce qu'on appelleroit des polypes dans quelqu'autre partie du corps. Peut-être étoient-ce des espèces de poireaux internes; car j'ai vu des poireaux s'étendre assez avant dans le canal de l'urèthre, & qui avoient beaucoup l'apparence des granulations. Il n'est pas possible de distinguer sur le vivant les carnosités, les excroissances, ou les élévations du canal de l'urèthre d'avec les resserremens; car nous ne pouvons concevoir qu'elles puissent produire des symptômes différens, ou que l'Observateur puisse acquérir sur elles de nouvelles lumières par le tact.

#### VI. *Du traitement des excroissances, ou carnosités.*

Nous doutons beaucoup que cette maladie puisse être guérie par l'usage des bougies, car il n'y a pas de contraction; il est conséquemment inutile de tenter la dilatation. C'est pourquoi si la bougie peut être de quelque utilité, ce ne peut être qu'en ulcérant la carnosité par la pression qu'elle est capable d'opérer, ce qui peut probablement se faire par le moyen d'une grosse bougie, qui frotte violemment contre la carnosité. Mais si cette pression ne procuroit pas l'effet désiré, nous conseillerions volontiers l'usage du caustique, & nous n'hésiterions pas de nous en servir, si toutefois la carnosité se trouvoit placée de manière à en permettre l'application; & par cette pratique, nous n'aurions aucun doute de pouvoir parvenir à la guérison. Mais la difficulté consiste à distinguer la carnosité d'un véritable rétrécissement; car malgré que les auteurs parlent des carnosités, comme d'une chose fort ordinaire, & nous donnent des méthodes de

les

les traiter ; cependant aucun d'eux ne nous a décrit la manière de distinguer les rétrécissemens des carnosités.

Nous n'avons jamais trouvé de carnosités chez les femmes.

## CHAPITRE VIII.

### *Du gonflement de la glande prostate.*

**L**E gonflement de la glande prostate est une autre maladie souvent très-formidable, qui attaque les parties qui environnent l'urèthre. Cette maladie est d'une conséquence plus sérieuse, qu'aucune de celles qui proviennent des obstacles dont nous avons parlé plus haut, parce qu'on a moins de moyens pour parvenir à la guérir. On ne peut point en effet le détruire comme le resserrement, & d'une autre part, la nature ne peut se soulager d'elle-même, en formant de nouveaux passages à l'urine. Cependant on a souvent encore des moyens de diminuer la violence de la maladie, pour un tems, ce qui n'a pas lieu dans le resserrement ; car en effet on peut presque toujours faire sortir l'urine par le moyen de l'algalie.

Le gonflement de la glande prostate est très-commun chez les personnes âgées ; il arrive rarement aux jeunes gens. L'usage de cette glande n'est pas assez connu pour nous mettre en état de juger des mauvaises suites, qui peuvent résulter de son état de maladie, abstraction faite de son gonflement. Il est clair que la position de cette glande ne peut que rendre son gonflement très-conséquent ; car en faisant pour ainsi dire partie de l'urèthre, si elle se trouve affectée de manière à changer de forme & de volume, elle doit pareillement affecter ce canal.

Quand la prostate est gonflée, elle ne diminue pas comme le rétrécissement, la surface de la partie du canal qu'elle occupe ; au contraire elle l'augmente plutôt. Mais les parties latérales du canal étant comprimées l'une contre l'autre, elles deviennent un obstacle au passage de l'urine ; & delà il survient une irritation de la vessie, qui produit dans ce viscère tous les symptômes, qui dérivent ordinairement d'un

resserrement , ou de la pierre. Cette glande étant située principalement sur les deux côtés du canal , s'étendant bien peu sur sa partie antérieure ; cette glande disons - nous , venant à se gonfler , elle ne peut l'être que latéralement , & conséquemment ne presser que les deux côtés de l'urèthre l'un contre l'autre. Son gonflement est aussi cause qu'elle s'étend de son bord antérieur , jusqu'au postérieur , de façon que le canal de l'urèthre , au lieu d'être rond , se trouve applati sur les côtés , & forme dans cet endroit une fissure étroite. Quelquefois cette glande se gonfle plus d'un côté que de l'autre , ce qui rend oblique le canal qui la traverse.

Outre cet effet occasionné par le gonflement de ses parties latérales , une petite portion de cette glande , qui se trouve située tout au commencement de l'urèthre à sa partie postérieure , s'enfle en avant , & promine dans la vessie , en agissant comme une valvule à l'embouchure de l'urèthre. On peut remarquer cette éminence , lors même que l'enflure n'est pas considérable , en examinant sur un cadavre l'embouchure du canal de l'urèthre , après avoir ouvert la vessie. Cette éminence s'accroît quelquefois jusqu'à former une tumeur (1), qui se projette de quelques pouces dans la vessie.

Cette projection fait faire un angle à l'urèthre en avant , & devient une obstacle au passage de l'algalie , de la bougie , ou de quelqu'autre instrument pareil ; & souvent élève la sonde , & la fait passer par-dessus une petite pierre , qui se trouve dans la vessie , de manière à empêcher qu'on ne la puisse sentir. Il faudroit que la sonde soit plus courbée pour cette partie , qu'il n'est nécessaire qu'elle le soit pour les autres parties de l'urèthre. En pareils cas , nous commençons par introduire une algalie élastique , jusqu'à ce qu'elle parvienne à cet endroit ; si par hasard elle le franchit , le succès n'en sera que plus heureux , sinon on introduira dans l'algalie , un stilet , ou un fil de laiton , auquel on donne d'avance une courbure propre à pouvoir le faire glisser par-dessus la prostate. Voici les avantages de cette méthode ; si l'algalie passe , il n'est plus besoin de rien , & si elle ne peut pas être introduite , il sera plus aisé pour le Chirurgien , & pour le malade , de faire passer le fil de laiton convenablement courbé , dans une bougie creuse déjà placée , que d'introduire cette bougie avec son stilet , car sa pointe

---

(1) Voyez les planches V. & VII.



forçeroit le canal à s'adapter à sa courbure , au lieu que le fillet n'étant introduit qu'après que la bougie est placée , la pointe courbe n'agit que sur l'intérieur de la bougie , ce qui devient presque insensible au malade.

On a fondé souvent un homme pour découvrir s'il avoit une pierre , on ne lui en a pas trouvé ; mais à l'ouverture du cadavre , on a été détrompé par la présence de la pierre , & d'une tumeur à la prostate , qui avoit été la cause de sa mort.

Jean Doby , pauvre Pensionnaire de la Chartreuse , avoit été pendant plusieurs années affligé d'une pierre dans la vessie , il fut soulagé de tous les symptômes , par un aggrandissement de cette partie de la glande prostate , qui empêchoit les pierres de tomber dans le col de la vessie , & d'irriter ces parties. Il fut attaqué d'une strangurie , environ un an après que tous les symptômes de la pierre avoient disparu. On essaya sans succès , plusieurs moyens de lui porter secours , soit avec l'algalie , soit avec la bougie ; il mourut. A l'ouverture du cadavre , on trouva la glande prostate d'un volume six fois plus gros , que dans l'état naturel ; l'urèthre qui la traversoit , n'étoit qu'une fissure d'un pouce & demi de longueur , dont les deux côtés étoient pressés l'un contre l'autre ; une des extrémités regardoit le pubis , & l'autre le rectum. Cette fissure , ou fente , n'étoit formée que par le gonflement des deux côtés de la prostate ; le côté droit étoit beaucoup plus tuméfié , sa surface proche de l'urèthre étoit convexe , la surface du côté gauche étoit concave dans la même proportion , & correspondoit exactement avec la droite. La petite pointe de la glande qui projettoit dans la vessie , étoit si considérablement augmentée , qu'elle s'avançoit en avant dans la cavité de ce viscère , & remplissoit entièrement le passage à l'entrée de son col. La vessie , dont le volume & l'épaisseur étoient même de beaucoup augmentés , contenoit plus de vingt pierres , dont le plus grand nombre étoit placé derrière cette projection de la glande prostate ; le reste de ces pierres étoit logé dans des petites poches , formées par la membrane interne de ce viscère , qui avoit été un peu poussée entre les faisceaux des fibres musculaires.

Quand la glande prostate se tuméfié , sa consistance devient généralement beaucoup plus ferme. Les effets de cette tuméfaction sont très-graves , car alors les côtés de l'urèthre sont pressés l'un contre l'autre , & la pointe avancée de cette glande empêche en quelque façon l'urine d'enfiler le

canal, & dans plusieurs cas l'arrête entièrement. D'ailleurs, la solidité de la glande étant augmentée, lui ôte sa souplesse, & l'empêche de se prêter à l'effort que l'urine fait pour sortir, de façon qu'il n'en passe point, ou que très-peu. Il est inutile de rapporter les symptômes particuliers occasionnés par cette maladie; ils sont les mêmes, que ceux, qui dérivent d'une rétention d'urine quelconque, qui augmente considérablement l'irritabilité de la vessie.

Lorsqu'il survient une difficulté d'uriner, la bougie est l'instrument, auquel le Chirurgien aura naturellement recours. Si elle passe aisément, ce qui arrive souvent, il aura tout lieu dans ces cas de soupçonner l'existence d'une pierre. Si l'examen ne confirme point ses soupçons, il doit présumer que la maladie a son siège dans la glande prostate, sur-tout si la sonde, ou la bougie dont il se sert, est arrêtée tout-à-coup, ou passe avec difficulté, quand la pointe de l'instrument est proche du col de la vessie. Il faut pour lors que son attention se porte sur la glande prostate pour en examiner l'état, ce qui ne se peut faire qu'en introduisant le doigt dans l'anus, après l'avoir frotté d'huile, en tournant la face palmaire du doigt du côté du pubis. S'il sent alors de la dureté dans ces parties aussi loin que l'extrémité du doigt peut atteindre, si cette dureté fait une saillie, qui se fasse sentir du côté du rectum, & qu'en mouvant le doigt de côté & d'autre pour sentir l'étendue de la tumeur, elle lui paroît s'étendre au-delà de la longueur du doigt, il peut être assuré que la tuméfaction de cette glande est très-grande, & qu'elle est la principale cause des symptômes actuels.

Dans les cas où les côtés de la glande sont gonflés, on peut aisément introduire dans la vessie une bougie, ou une algalie; mais la pointe de la glande, qui s'avance dans la vessie, est le plus grand obstacle à son introduction; ce n'est en effet qu'avec la plus grande difficulté qu'on peut faire franchir à la bougie ou à l'algalie, cette partie de la glande, sur-tout quand le volume est considérable, parce qu'alors son sommet forme angle avec le passage. Il est nécessaire alors d'être bien attentifs, sur-tout quand on se sert de l'algalie. La sonde flexible est sans doute préférable dans ce cas; mais néanmoins la pointe de cet instrument peut encore heurter contre la saillie de la glande, & si on la force, son extrémité se courbera plutôt en arrière, qu'en avant, de manière qu'on ne pourra l'introduire dans la vessie.

Nous avons vu des cas , où le cathéter ordinaire a été forcé à travers cette partie de la glande , & l'urine fut évacuée ; mais dans un de ces cas , le sang , qui sortoit de la partie perforée de la prostate passa dans la vessie , & ne fit qu'augmenter le fluide qu'elle contenoit. On tenta une seconde fois d'y introduire l'algalie , mais n'ayant pas réussi , & ayant été appelé , je passai l'algalie jusqu'à l'endroit , qui faisoit obstacle , soupçonnant que cette partie de la prostate sailloit en avant ; j'introduisis mon doigt dans l'anus , & je découvris que cet organe avoit un volume peu ordinaire ; en inclinant la partie de l'algalie , qui sert à la conduire , de manière à en élever la pointe , je la fis passer par-dessus la saillie ; mais malheureusement le sang , qui s'étoit coagulé dans la vessie , boucha les trous de l'algalie , de façon que je fus obligé de la retirer pour la nettoyer , ce que je répétois à différentes fois. Je réitérai cette manœuvre plusieurs jours de suite , mais soupçonnant que le sang caillé occasionneroit à la fin la mort du malade , je proposai pour l'en délivrer de faire la même opération , que s'il avoit eu la pierre ; mais il mourut avant que cette opération eût pu être faite convenablement , & l'ouverture du cadavre ratifia tout ce que j'avois dit sur ce cas.

Dans quelques-unes des circonstances où cette partie de la glande se gonfle , en formant dans la vessie comme une espèce de tumeur , il est arrivé que l'urine ne s'est pas évacuée à travers l'algalie , lors même que celle-ci paroïssoit avoir passé dans la vessie ; à l'examen des parties , après la mort du malade , on s'est imaginé que la pointe de l'algalie s'étoit enfoncée dans la tumeur , de manière à y être comme plongée.

Autorisé par la connoissance de ces faits , & soutenu par l'explication des symptômes , j'ai pris le parti toutes les fois que l'urine ne sortoit pas immédiatement après l'introduction de l'algalie dans la vessie , de pousser cet instrument plus avant , en inclinant la partie qui sert à le conduire , de façon que sa pointe puisse atteindre le fond de ce viscère , & j'ai toujours réussi.

Une algalie , qui n'est flexible qu'à la pointe , de la longueur d'un pouce seulement , est peut-être l'instrument qui soit le plus convenable , & celui qu'il est le plus facile d'introduire , la main le dirige plus aisément que si elle étoit flexible dans toute sa longueur.

Si l'on se sert de la bougie , il faut commencer par la chauffer pour la rendre plus souple , lui donner ensuite une

forte courbure à la pointe , la laisser refroidir & se raffermir sous cette forme , on l'introduira ainsi le plus vite que l'on pourra , pour ne pas lui donner le tems de perdre , en passant , la courbure qu'on lui a donné , en observant lors de l'introduction , de tourner sa concavité du côté du ventre du malade. Néanmoins l'algalie est préférable à la bougie , parce que les côtés de la glande se resserrent aussitôt qu'elle est retirée. J'ai vu l'urine sortir à côté de la bougie , avec plus de facilité , pendant qu'elle étoit dans la verge , qu'après en avoir été retirée , & cela , parce que la présence de la bougie donnoit au canal une direction plus droite , laquelle cessoit d'avoir lieu quand on la retiroit. L'histoire suivante , offre un exemple remarquable des accidens , qui proviennent d'une telle affection de la prostate.

Un homme fut attaqué d'une rétention d'urine. On ne put introduire l'algalie , mais la bougie passa assez facilement , & lui procuroit un soulagement marqué. Il continua à se bien porter pendant cinq ans ; mais la rétention étant revenue , on revint à la bougie , que l'on ne put introduire , ce qui donna lieu de croire à un rétrécissement. L'algalie cependant passa , quoique avec grande difficulté ; mais les fréquentes tentatives que l'on fit pour y faire passer la bougie furent inutiles ; elle passa cependant une seule fois immédiatement après qu'on eut retiré l'algalie.

Ce fut alors qu'appelé , j'essayai d'introduire la bougie ; mais ne pouvant y réussir , j'eus recours à l'algalie , qui passa très-facilement , & procura la sortie de l'urine. On envoya chercher feu M. Tomkyns , qui avoit les bougies de M. Daran , mais il ne réussit pas mieux ; il recourut à l'algalie , & employa une telle violence à l'introduire , qu'il sortit beaucoup de sang de la verge , & malgré cela , il ne put réussir. On m'appella de nouveau , & j'introduisis l'algalie , mais avec beaucoup plus de difficulté qu'auparavant , ce qui me fit penser que le passage avoit été déchiré. Immédiatement après avoir retiré l'algalie , j'introduisis très-facilement dans la vessie une grosse bougie , que je fis garder au malade pendant trois jours ; pendant ce tems-là l'urine sortit assez facilement , en se glissant à côté de la bougie. Le moment après que je la retirai , je voulus en passer une autre , mais je ne pus y réussir malgré que j'eus donné à cette dernière la courbure que le canal a dans son état naturel. J'observai que toutes ces bougies qui n'avoient pu être introduites , avoient à leur pointe une courbure tout-à-fait contraire à la

direction naturelle du canal ; cela me fit soupçonner que l'obstacle qui en empêchoit l'introduction , étoit situé à la partie postérieure de la surface de l'urèthre , & qu'en les poussant , au lieu d'avancer , elles se plioient en avant , & que conséquemment leur pointe portoit en arrière. C'est pourquoi je pris une grosse bougie , & avant de l'introduire je donnai à sa pointe une très-forte courbure , comme je l'ai dit plus haut , de manière qu'elle ne pouvoit pas s'accrocher à la surface postérieure de l'urèthre , où je soupçonnai que l'obstacle étoit situé. Moyennant cette courbure , la pointe de la bougie frotta en passant tout le long de la partie antérieure & supérieure de la surface du canal , & de cette manière ne put s'accrocher à la surface postérieure , & passa très-facilement dans la vessie.

L'urine s'écoula , comme auparavant , à côté de la bougie. Le malade eut pendant quelque tems une fièvre intermittente , dont les accès très-irréguliers d'abord , devinrent ensuite plus réguliers.

Dans un des frissons qui accompagnoient ces accès , la bougie lui occasionna de si vives douleurs , qu'il fut obligé de l'ôter , ce qui le soulagea immédiatement ; par la sensation qu'il éprouvoit , il lui paroissoit que le passage se trouvoit trop distendu , ou trop élargi par la bougie , & il lui parut en la retirant qu'elle ne venoit qu'avec difficulté. Il paroît que cette disposition à la contraction , occasionnée par le frissons , s'étendoit assez avant pour occasionner une contraction dans l'urèthre , aussi bien qu'aux vaisseaux de la peau. En donnant cette courbure à la bougie , le malade parvint après à la faire passer avec une grande facilité. Je puis observer en passant , qu'en introduisant le doigt dans l'anus , on trouva que le volume de la glande prostate étoit considérablement augmenté.

Plusieurs malades affligés des maladies de l'urèthre , dont nous avons fait mention ci-dessus , souffrent de vives douleurs , en éjaculant la semence , même quelque tems après qu'ils ont été guéris ; ils disent qu'ils sentent comme si la semence les brûloit en sortant. Cela provient de l'état très-irritable , dans lequel les muscles de cette partie se trouvent , ce qui fait qu'ils ne peuvent agir sans causer de vives douleurs.



### I. Du traitement propre au gonflement de la glande prostate.

Les méthodes qu'on employe dans le traitement des cas ci-dessus rapportés, ne procurent qu'un soulagement passager; il faut cependant avoir recours à ces méthodes, pour prévenir les mauvaises suites qui pourroient résulter du trop long séjour de l'urine dans la vessie. On doit faire prendre au malade une ou deux fois par jour, des lavemens dans lesquels entre l'opium, dans l'intention de faire cesser le spasme, & pour appaiser les douleurs pendant quelque tems. Je crois qu'on ne connoît pas encore de méthode certaine de guérir ces maladies.

On a donné à ma connoissance dans plusieurs cas, l'extrait de cigüe, avec quelque apparence de succès. On l'avoit administré dans la supposition qu'une disposition scrophuleuse avoit quelque part à la maladie.

J'ai recommandé les bains de mer, & j'ai vu qu'on en avoit retiré des avantages considérables, & dans deux cas, la maladie a paru guérie pendant assez long-tems. C'est d'après la présomption du caractère scrophuleux de la maladie, que nous soupçonnons que la cigüe a fait du bien.

J'ai été consulté dans un cas où le Chirurgien étoit parvenu à réduire considérablement le gonflement de la prostate, en faisant prendre au malade de l'éponge brûlée; l'usage de ce remède est aussi fondé sur le même principe. Je serois tenté en pareils cas, d'essayer la racine de mézéréon (1).

(1) M. Earle appliqua un emplâtre vésicatoire sur le périnée, à un jeune homme d'environ vingt ans, dont la glande prostate étoit enflée, avec les symptômes qui indiquoient que la vessie étoit dans un état d'irritabilité; mais cette méthode ne lui ayant pas procuré l'effet auquel il s'attendoit, & concevant qu'il étoit nécessaire d'exciter une plus grande irritation, & une plus grande suppuration, il passa un séton suivant la direction du périnée. Les orifices du séton étoient éloignés d'environ deux pouces l'un de l'autre. Les symptômes de l'irritabilité de la vessie, commencèrent à diminuer, & disparurent entièrement par la suite. En examinant la glande prostate de tems à autre, on trouva qu'elle avoit diminué graduellement, jusqu'à approcher bien près de sa grosseur naturelle. Le séton fut continué pendant quelques mois, mais aussi-tôt qu'il fut discontinué, les symptômes commencèrent à se renouveler. On fut d'avis d'en faire un autre, ce qui fut exécuté, mais il ne produisit pas de si bons effets que le premier.

Cette maladie donne occasion, de même que le resserrement, à des maladies de la vessie ; mais dans le resserrement la vessie est généralement plus irritable : cela provient peut-être de ce que la cause est plus proche de ce viscère.

On parle des maladies des vésicules séminales , comme si elles étoient fréquentes , mais je n'en ai jamais vu. Dans des cas où la glande prostate & la vessie étoient considérablement endurcies , & où les parties adjacentes étoient extrêmement affectées , j'ai vu ces vésicules participer , & être enveloppées dans la maladie générale ; mais je n'ai jamais vu aucun cas , où elles eussent paru avoir été affectées primitivement.

---

## CHAPITRE IX.

*Des maladies de la vessie , particulièrement de celles qui proviennent des obstacles à la sortie de l'urine , dont il a été fait mention ci-dessus.*

**N**OUS avons traité de toutes les maladies de l'urèthre ; nous avons aussi considéré les maladies des parties propres à ce canal , & qui peuvent l'affecter , telles que la glande prostate. Nous allons voir maintenant leurs effets sur la vessie ; nous parlerons aussi des maladies de ce viscère , qui sont indépendantes des affections de l'urèthre.

La maladie de la vessie qui provient de l'obstruction seule du canal de l'urèthre , est l'accroissement de son irritabilité , & ses suites nécessaires qui rendent la vessie incapable d'une grande dilatation. Son action est plus accélérée , & ses parois deviennent plus forts , & plus épais. Mais avant que de faire la description des effets des maladies de l'urèthre sur la vessie , il est nécessaire pour en mieux comprendre l'ensemble , de faire quelques remarques sur les maladies de ces deux parties , qui s'affectent réciproquement l'une & l'autre. Nous en parlerons sans avoir égard à la cause , mais seulement aux effets généraux , qui dérivent de leurs affections. On peut observer , que tous les organes du corps humain sont composés de différentes parties , dont les fonctions , ou les

actions sont totalement différentes l'une de l'autre, malgré qu'elles tendent toutes à produire le même effet, pour lequel elles sont destinées. Dans la plupart des organes, pour ne pas dire dans tous, il y a une succession de mouvemens, qui proviennent naturellement les uns des autres, pour produire l'effet, auquel ils sont destinés; une seule irrégularité dans leurs actions peut causer une maladie, ou du moins produire des effets très-désagréables, & souvent l'intention finale des organes se trouvera par là totalement frustrée.

Nous observerons aussi, que la résistance que le canal de l'urèthre oppose dans son état naturel à la force contractile de la vessie pour l'expulsion de l'urine, peut être surmontée par l'action naturelle de ce viscère. Mais lorsque ce canal est diminué, soit par le rétrécissement, le spasme, le gonflement de la glande prostate, soit par toute autre cause, cette proportion est perdue; delà la difficulté plus grande que la vessie trouve à expulser l'urine; ce qui l'entraîne par conséquent dans un accroissement d'action pour surmonter la résistance, ce qui devient une cause de l'irritabilité, & de l'augmentation des forces de ce viscère dans de telles maladies.

On doit concevoir, que dans l'état sain de ces deux parties, la vessie & l'urèthre, la contraction de l'une des deux produit le relâchement de l'autre, & alternativement; de manière que leurs actions naturelles sont successives, en sorte qu'on peut les regarder comme des muscles antagonistes. Ainsi lorsque l'envie d'uriner se fait sentir dans la vessie, ce qui la fait entrer immédiatement en contraction, l'urèthre se relâche; delà l'urine est chassée de la vessie, & peut passer à travers l'urèthre; & lorsque l'action cesse dans la vessie, l'urèthre se contracte de nouveau comme un muscle sphincter, (1) afin de retenir l'urine, qui des reins coule dans la vessie, jusqu'à ce qu'elle reproduise l'envie d'uriner.

Mais dans plusieurs maladies de ces deux parties, cette

(1) On peut remarquer qu'il y a deux causes qui déterminent plusieurs muscles sphincters à agir; l'une qui peut être appelée involontaire, & qui dépend des usages & des actions naturelles des parties; & l'autre dans laquelle la volonté peut produire une action plus grande, & peu volontaire. Lorsqu'une action morbifique se manifeste, c'est probablement les parties soumises à la volonté qu'elle affecte, car l'action morbifique n'est qu'un accroissement d'action sur la naturelle ou la volontaire.

alternative d'action ne se soutient pas régulièrement, l'une n'obéissant pas toujours aux ordres de l'autre. Cette irrégularité provient peut-être plus souvent d'une maladie de l'urèthre, que de la vessie, car l'action de l'autre dépend de celle de la vessie; & si l'urèthre n'est pas disposé à se prêter à la contraction de la vessie, il doit y avoir alors une irrégularité par rapport au tems dans lequel ces organes remplissent leurs fonctions, ce qui donne lieu à des symptômes fâcheux qui ne seroient point survenus sans cette circonstance.

En considérant plusieurs maladies de l'urèthre, telles que les rétrécissemens & les spasmes, ainsi que plusieurs affections des parties qui appartiennent à ce canal, telles que la prostate & les glandes de Cowper, il est aisé de découvrir dans l'urèthre une plus grande disposition que d'ordinaire, à la contraction. D'où il suit que lorsque la vessie a commencé d'agir, l'urine ne peut cependant pas couler, l'urèthre ne se relâchant pas immédiatement. Mais dès que cette contraction a commencé, toutes les autres sont excitées à venir à l'aide des parties qui concourent à cette fonction de la vessie, telles que les muscles abdominaux, & ceux de la respiration.

C'est à l'action réunie de toutes ces forces, qu'on doit attribuer la douleur violente qui se fait sentir dans les parties immédiatement intéressées, & notamment au gland.

Cette maladie est plus ou moins grave. Lorsqu'elle est légère, il n'y a qu'un très-court intervalle, entre la contraction de la vessie & le relâchement de l'urèthre; les douleurs & les épreintes sont momentanées, l'urèthre se relâche, & l'urine coule plus ou moins abondamment, selon le degré de dilatation de l'urèthre, qui dans la plupart des cas, n'est pas bien considérable. Dans d'autres circonstances, l'intervalle dont il s'agit, est très-long, on sent plusieurs épreintes pendant un tems assez considérable avant qu'il sorte une seule goutte d'urine, & lorsqu'on la rend, ce n'est que goutte à goutte; quelquefois même avant qu'on ait fini d'uriner, le spasme de l'urèthre recommence, & arrête entièrement l'urine, ce qui occasionne des douleurs presque insupportables pendant quelque tems; à la fin cependant, la vessie cesse d'agir comme si elle étoit fatiguée. Mais comme dans ces cas rarement l'urine est entièrement évacuée, souvent même il n'y en a que très-peu qui sorte, & alors les symptômes reparoissent bientôt après, & le malade traîne ainsi une vie misérable, continuellement tourmenté par une envie d'uriner, qui survient souvent d'heure en

heure. Dans tous les cas d'obstacles à l'écoulement des urines, soit qu'ils soient constans, comme dans le rétrécissement permanent, ou dans le gonflement de la glande prostate, soit qu'ils soient momentanés, comme dans le rétrécissement spasmodique, la vessie est en général constamment distendue. Elle l'est cependant beaucoup plus dans le rétrécissement permanent. Mais la contraction de ce viscère devient d'autant plus violente, que la résistance est plus grande; & quoique l'action sympathique des muscles de l'abdomen, vienne à son aide, cependant l'urine ne coulera qu'en fort petite quantité; & dans le rétrécissement spasmodique, souvent même il n'en passera pas une goutte: aussi la vessie alors n'est-elle jamais entièrement vuide, & s'il en sort quelques gouttes, ce n'est qu'autant qu'il en faut pour dissiper l'irritation occasionnée par la plénitude. Il y a donc alors une contraction qui devient plus fréquente, conséquemment il y a presque toujours un suintement d'urine par la verge, dans les intervalles que laisse l'envie d'uriner. Cet effet n'arrive cependant pas toujours, car quelquefois la vessie est si irritable, qu'elle continue d'agir jusqu'à ce qu'elle ait évacué toute l'urine; encore alors n'est-elle pas toujours à son aise, & souffre-t-elle des épreintes, malgré qu'il n'y ait plus de fluide à évacuer, la continuation de ces épreintes étant occasionnée par l'action de la vessie.

Dans toutes ces affections de la vessie, les malades éprouvent dans le gland une sensation combinée de douleur & de démangeaison.

Si les symptômes sont plus inquiétans que le rétrécissement ou l'affection de la prostate ne le donnent à présumer, on doit alors soupçonner une pierre dans la vessie.

*I. De ce qu'on doit faire quand l'urèthre & la vessie n'agissent point d'une manière exactement alternatives.*

Dans les cas où la maladie provient seulement du spasme, le traitement consiste à détruire la disposition de l'urèthre à une action forcée, ainsi que la trop grande irritabilité de la vessie, lorsque l'urèthre ne lui obéit pas. Les lavemens dans lesquels entre l'opium, sont peut-être le meilleur moyen qu'on puisse employer pour procurer quelque soulagement au malade. Nous avons vu un vessicatoire appliqué sur la région lombaire, ou sur le périnée, détruire en grande partie le spasme de l'urèthre.



Lorsque le rétrécissement , le gonflement de la prostate , ou tout autre obstacle à la sortie des urines , est la seule cause qui empêche les parties d'exercer librement les fonctions pour lesquelles elles sont destinées , il faut alors détruire cette cause comme nous l'avons expliqué fort au long , en parlant du traitement de ces maladies.

## II. *De la paralysie de la vessie , à la suite d'un obstacle au passage de l'urine.*

La vessie est une partie qui perd aisément ses facultés contractiles. On observe en effet dans plusieurs maladies de langueur , dans celles de longue durée , qui proviennent de toute autre cause , telles que la fièvre , la goutte , & dans les affections locales qui affoiblissent le malade , que la vessie devient souvent tellement paralytique , qu'il faut tirer l'urine , qui ne peut alors être expulsée au - dehors. On observe encore quand la vessie a été considérablement distendue par une cause quelconque , tellement qu'elle a perdu le pouvoir de revenir sur elle - même , qu'il se fait une extravasation considérable de sang , à la surface interne de ce viscère , de manière que l'urine qui est évacuée , est souvent extrêmement sanguinolente. Nous avons vu lorsque le malade étoit mort dans ces circonstances , que la membrane interne de la vessie étoit presque noire , tant elle étoit surchargée de sang qui s'étoit extravasé. Mais ce symptôme disparoit à mesure que la vessie reprend son action.

Dans les maladies de l'urèthre , dont nous avons ci-devant parlé , si l'on n'y remédie pas convenablement , ou à temps ; & dans les cas de rétrécissement où la nature n'a pas pu se soulager d'elle-même , l'urine est nécessitée à rester dans la vessie , ce qui produit toujours une autre maladie secondaire , qui consiste dans la perte de la faculté contractile de ce viscère. Quoique la rétention d'urine provienne de différentes causes , comme nous l'avons dit ci-dessus , il faut cependant dans toutes , soulager immédiatement le malade , en recourant à un seul moyen , qui est l'évacuation de l'urine. Les différens genres d'obstacles qu'on a à vaincre , demandent des procédés différens , qu'on peut réduire à deux ; savoir , en cherchant à se frayer la voie par le passage naturel , au moyen d'une canule , ou en pratiquant une ouverture dans la vessie même.

Si les causes de la rétention consistent dans des affections

spasmodiques de l'urèthre , dans un gonflement de la prostate , dans une inflammation des parties qui entourent l'urèthre , ou dans des tumeurs qui le pressent , comme il arrive chez les femmes enceintes , on peut soulager sur-le-champ le malade , au moyen de l'algalie , parce qu'en pareilles circonstances , il est probable qu'elle pourra passer , les parois du canal étant simplement pressés l'un contre l'autre par le spasme , ou par une pression extérieure.

Une bougie , quand même elle passeroit aussi , ne produiroit pas dans ces cas un aussi bon effet , parce que devant être retirée lorsqu'on est nécessité à uriner , on laisseroit par ce moyen toujours subsister dans toute sa force , la cause de l'obstacle ; & s'il n'y avoit point alors de spasme , la bougie ne répondroit cependant pas à l'intention qu'on se propose de remplir , à moins que la vessie n'eût encore quelque action , car ce n'est qu'avec difficulté qu'on pourroit alors faire passer l'urine à travers l'urèthre , en ne pressant que sur l'abdomen.

Après avoir passé l'algalie , il faut que le malade mette en action les muscles abdominaux , de même que ceux de la respiration , pour faire sortir l'urine , & remplacer ainsi la faculté contractile de la vessie , & même encore est-il souvent nécessaire de presser avec la main sur la région du pubis , pour obtenir cet effet.

Dans les cas où la vessie est considérablement affoiblie , comme dans ceux où il y a une strangurie considérable , qui dure depuis long-tems , & où la petite quantité d'urine contenue dans la vessie , opère le même effet d'irritation sur ce viscère , que la plénitude ; ainsi que dans ceux où il n'y a qu'une très-petite quantité d'évacuée , de manière que la vessie ne se vuide pas toutes les fois que le malade satisfait à son envie ; si l'algalie solide ou flexible , peut passer avec facilité , il s'agit alors de décider quelle est la meilleure manière d'évacuer l'urine. On peut remplir cette indication de trois manières ; la première en abandonnant les parties à elles-mêmes ; & l'on pourroit regarder celle-ci au premier abord , comme la meilleure de toutes , si dans quelques cas , elle n'étoit pas la plus dangereuse. En effet , l'envie fréquente d'uriner , à laquelle donne lieu l'évacuation incomplète de ce fluide , quand les malades y répondent , ne fait qu'augmenter les efforts , & même occasionne pendant quelques minutes , des douleurs insupportables , par l'irritation presque continue qu'éprouvent les parties affectées d'irritation , que très-peu de malades peuvent supporter.

La seconde méthode consiste à évacuer chaque fois l'urine avec un algalie. Cette opération dans plusieurs cas est presque impraticable ; car en supposant qu'on ne la répète que deux ou trois fois par jour , c'est toujours plus qu'il ne le faudroit.

Enfin , dans la troisième méthode on laisse presque toujours l'algalie dans la vessie.

Laquelle est celle de ces trois méthodes qui produira le moins d'irritation ? on ne peut le déterminer , que d'après les circonstances , qui accompagnent les différens cas. Lorsqu'il y a un besoin fréquent & pressant d'uriner , & que l'urine ne coule qu'avec peine , il faut adopter ou la seconde , ou la troisième de ces méthodes ; & lorsque les symptômes sont tels , qu'ils exigent l'emploi répété de l'algalie , nous croyons qu'il vaut beaucoup mieux de l'y laisser , & l'en retirer , de tems à autre ; pratique qui est fondée sur l'observation , & sur l'expérience.

Il arrive quelquefois , lors du gonflement de la prostate , que l'algalie ne peut passer qu'avec beaucoup de difficulté. Lorsque de pareils cas se sont présentés à nous , dans la crainte de ne pouvoir plus l'introduire si une fois nous le retirions , nous l'avons laissé dans la vessie , jusqu'à ce que cet organe eût suffisamment recouvré son ton , ce qu'on connoît , lorsque par sa contraction il peut faire passer l'urine à travers l'algalie ; alors on peut la retirer.

Quand les accidens proviennent du spasme , s'il continuoit encore après que la vessie a recouvré son ton , on continuera l'usage de l'algalie. Mais il arrive souvent , que le spasme cesse d'avoir lieu dans l'urèthre , avant que la vessie ait recouvré ses facultés contractiles ; la maladie devient alors une véritable paralysie de ce viscère.

Un des premiers symptômes , qui paroisse lorsque la vessie commence à regagner sa faculté contractile , c'est une sensation de plénitude , ou une envie d'uriner ; lorsque le malade éprouve cette sensation , il tâchera d'y répondre en urinant , sans cependant s'efforcer , car cette circonstance seule pourroit rappeler le spasme , si l'urèthre n'est pas encore prêt à se dilater.

Nous avons cependant vu dans quelques cas , qu'on ne doit pas toujours compter sur une légère sensation , car il a été nécessaire qu'il y eût une petite rétention pour exciter plus efficacement la vessie à l'action , & pour lors l'urine passoit plus librement.

La contraction spasmodique de l'urèthre ne paroît pas céder à la simple envie d'uriner , si ce n'est quand la vessie

commence à se contracter. En effet dans les cas où la vessie est paralytique, mais où elle n'est pas insensible au stimulus qui provient de la plénitude, comme elle ne se contracte pas, l'urèthre ne se relâche pas également, ce qui fait que l'urine ne peut sortir. La vessie quoique rétablie de sa paralysie, n'est pas pour cela en état de contenir autant d'urine qu'à l'ordinaire; aussi voit-on les malades être obligés d'uriner souvent, & conséquemment en petite quantité.

### III. Du traitement de la paralysie de la vessie, à la suite d'un obstacle occasionné par la pression, ou par le spasme.

Ayant décrit au long les moyens d'éloigner les causes de la paralysie de la vessie, en traitant des maladies qui la produisent, & ayant traité des secours à donner aux malades dont la vessie a perdu son action, il nous reste à parler ici de la paralysie considérée en elle-même. Il est souvent dans cette maladie des indications contraires à remplir; car le spasme étant très-différent d'une paralysie, si la rétention d'urine provient du spasme, & que celui-ci continue encore lors de la paralysie de la vessie, pour lors ce qui sera un remède pour cette dernière affection, pourra être pernicieux pour le spasme.

Comme dans ces cas on peut donner issue à l'urine, on doit d'abord porter son attention sur la vessie. On se sert avec avantage des remèdes stimulans, & astringens; & souvent on réussit à rappeler l'action de la vessie, en appliquant des vésicatoires sur la région lombaire en même-tems qu'on cherche à guérir le spasme de l'urèthre, en recourant à l'application du même moyen sur le périnée. L'électricité produit quelques fois des effets merveilleux, lorsque dans pareils cas on l'applique au périnée. Pendant le traitement il faut tirer fréquemment l'urine pour empêcher la distention de la vessie, qui arriveroit à coup sûr, si l'on négligeoit cet avis; d'autant plus que les sensations qui proviennent de la distention de ce viscère accablent beaucoup le malade.

Un homme étoit attaqué de tems à autres d'une difficulté d'uriner, à laquelle il ne faisoit aucune attention, parce qu'elle se dissipoit toujours d'elle-même. Mais enfin, il s'en trouva si mal, qu'il fut obligé d'avoir recours à l'algalie, qui



qui ne lui procura qu'un soulagement momentané. Le spasme continua, & l'on m'envoya chercher. Ayant passé l'algalie, je fus obligé de presser sur la partie inférieure de l'abdomen pour faire sortir l'urine, car il paroissoit que la vessie n'aidoit pas beaucoup à sa sortie. J'ordonnai d'appliquer un vésicatoire sur la région lombaire, qui rendit quelque contractilité à la vessie, & qui dissipa en partie le spasme de l'urèthre; mais malgré ce succès, le malade ne se trouva que très-peu soulagé; pour lors j'ordonnai, qu'on lui appliquât un vésicatoire sur le périnée, & il fut d'abord guéri.

---

## CHAPITRE X.

*De la rétention d'urine, & des opérations nécessaires pour la guérir.*

DANS les cas d'une rétention totale d'urine, qui provient de rétrécissement, ou d'autres causes, où l'on ne peut introduire l'algalie, & où toutes les autres méthodes recommandées ne sont pas praticables, il faut avoir recours à l'art pour faire une ouverture à la vessie, & par ce moyen évacuer l'urine. On peut la faire en trois différens endroits, & chacune des méthodes qu'on met alors en usage à eu ses partisans; les procédés opératoires n'ont pas encore été considérés dans toutes leurs circonstances, chez les différens malades, de manière à pouvoir diriger le jeune Chirurgien dans la variété des cas qui peuvent se présenter; car il y a en effet des circonstances, où l'on doit faire l'opération dans un endroit plutôt que dans l'autre, & quelquefois il sera presque impossible de la faire dans un endroit déterminé.

On peut faire l'ouverture, 1<sup>o</sup>. au périnée, là où l'on incise aujourd'hui dans l'opération de la taille; 2<sup>o</sup>. au-dessus du pubis, où l'on pratiquoit autrefois la même opération; 3<sup>o</sup>. en-dedans du rectum, où la vessie est en contact avec l'intestin.

La première question, qui se présente naturellement, est de savoir lequel des ces trois procédés, lorsque rien



n'en empêche le choix, est le plus convenable à la sûreté du malade, à l'évacuation de l'urine, & à la commodité de l'opérateur.

Au premier abord, il paroît qu'on devroit préférer d'opérer par dessus le pubis, ou en-dedans du rectum; parce que la vessie en est moins éloignée & que les parties se prêtent plus par leur situation à l'effort de l'instrument, que si l'on se fût décidé à opérer au périnée, où il faut couper au hasard. Ces deux endroits, quoique les plus propres à cet égard sous certaines circonstances, peuvent cependant devenir les moins convenables, parce qu'ils sont sujets à éprouver de plus grands changemens que le périnée.

Les raisons qui peuvent dissuader de faire cette opération au-dessus du pubis, sont le trop d'embonpoint des malades, le peu d'extensibilité de la vessie pour s'élever au-dessus du pubis, ce qui est assez commun dans les maladies qui nécessitent cette opération.

Chez les personnes, qui sont très-grasses, il faut souvent couper jusqu'à trois ou quatre pouces de profondeur, ce qui rend l'opération non-seulement très-désagréable, mais souvent fâcheuse; car une telle épaisseur des parties en empêchant de sentir distinctement le gonflement de la vessie, rend l'opération très-incertaine. Dans plusieurs cas de rétention d'urine, ce viscère est si affecté, qu'il ne peut être que très-peu distendu, & dans la plupart les symptômes surviennent de très-bonne heure, lors même que la vessie ne contient que très-peu d'urine. Mais si la rétention a duré pendant un temps un peu considérable, comme l'espace de vingt-quatre heures, on peut alors supposer que la vessie s'est distendue davantage; ce dont on peut s'assurer dans quelques cas, en introduisant le doigt dans le rectum.

Mais dans les cas où la vessie se distend, & que les parties sont si minces, qu'on peut manifestement la sentir au-dessus du pubis, nous ne voyons aucune raison importante qui empêche de faire l'opération dans cet endroit. La ponction ici a même cet avantage sur celle qu'on pratiquoit par le rectum, en ce qu'on peut plus aisément introduire l'algale; & l'y retenir, comme il est de toute nécessité tant que la cause du mal existera.

Il convient de parler ici de quelques précautions à prendre touchant le séjour de l'instrument dans la vessie, & de faire connoître le meilleur dont on doit se servir en pareil cas: ce sera une canule assez longue pour

qu'elle puisse atteindre jusqu'à la surface postérieure de la vessie. Car dans le tems de la contraction de ce viscère, sa partie antérieure recule en arrière, & en bas vers son point fixe en s'éloignant de l'abdomen, ce qui met la vessie dans le cas d'abandonner la canule en se retirant. Mais comme on ne sauroit exactement définir la distance qu'il y a entre la peau de l'abdomen & la surface postérieure de la vessie, la canule peut être ou trop longue, ou trop courte; si elle est trop longue, son extrémité peut en pressant sur la surface postérieure de la vessie, y produire une ulcération, & par-là pénétrer ensuite dans le rectum. Pour éviter ce malheur, & prévenir aussi les inconvéniens qui en résulteroient, si pour être trop courte la vessie en abandonnoit la pointe, nous recommanderions de se servir d'une canule courbe, & de la placer de manière que la convexité regarde la partie postérieure de la vessie, qui étant une grande surface, & suivant à-peu-près la même courbure que la canule, il en résultera moins d'inconvéniens. On peut placer les trous de la canule dans sa partie concave.

Peut-être sera-t-il plus sûr, & moins douloureux pour le malade, d'introduire, de la vessie dans l'urèthre, l'extrémité courbée de la canule. Il n'est pas en effet possible de la passer par le méat urinaire dans l'urèthre, & l'on sait qu'un tel corps ne peut produire aucun inconvénient par son séjour dans ce canal. Une algalie ordinaire introduite de cette manière, entre assez avant pour que son pavillon s'applique contre le ventre. Il suffira alors simplement de mettre une compresse pliée à plusieurs doubles entre le pavillon & le ventre, & pour lors en lui attachant un morceau de ruban, on peut l'arrêter au corps, ou bien on peut faire une algalie plus courte, avec des anneaux, pour y attacher le ruban (1).

Dans les cas où l'on auroit laissé pendant quelque tems la canule dans la vessie, le passage artificiel deviendra en

---

(1) Dans les cas où l'on a recours à cette opération, pour cause d'un rétrécissement, après avoir fait passer une canule courbe, de la vessie dans l'urèthre, jusqu'à ce qu'elle parvienne au rétrécissement, & après avoir introduit une autre canule droite par le gland dans ce canal, de façon que les deux instrumens puissent s'approcher assez près, en laissant cependant le rétrécissement entr'eux, nous croyons qu'on pourroit introduire un perçoir par le méat urinaire, & le faire passer à travers le rétrécissement dans la canule, qui vient de la vessie, & qu'après l'avoir retiré, on pourroit introduire à sa place, soit une bougie, ou une sonde creuse.

quelque façon permanent, de manière qu'on pourra la retirer de tems à autre, & la nettoyer des matières calculeuses qui pourroient y être attachées. Pour éviter cette partie de l'opération, on a recommandé d'avoir deux canules l'une dans l'autre, afin de pouvoir retirer l'intérieure, la nettoyer, & la remettre. Mais dans la plupart des cas, il sera nécessaire de retirer l'autre aussi, puisque sa surface extérieure peut également se couvrir d'une croûte calculeuse.

On peut beaucoup plus communément faire usage de la seconde méthode, ou de la ponction par l'anus, que de celle sur le pubis; car n'exigeant pas comme l'autre, que la vessie soit autant distendue, elle n'est pas par cette raison si souvent impraticable; & il n'y a peut-être que le gonflement seul de la glande prostate, qui puisse y être de quelque obstacle. Dans plusieurs maladies de l'urèthre, la glande prostate est beaucoup tuméfiée, ce qui peut rendre très-incertain l'endroit où l'on doit faire la ponction; car pour lors cette glande sera pressée du côté de l'anus, en devant de la vessie, & elle sera la première partie qu'on touchera avec le doigt. Il est donc très-essentiel de distinguer l'une d'avec l'autre, & l'on y réussira en passant le doigt derrière la glande prostate, ce qui n'est pas toujours praticable, & même quand on y peut parvenir, on ne peut pas souvent faire trop aisément cette distinction, car on peut prendre la vessie qui sera épaissie & distendue, pour une continuation de la même tumeur.

Si cependant les difficultés que nous avons détaillées, & qui sont contre l'opération par-dessous le pubis, avoient lieu, nous préférerions de la faire par le rectum, car quoiqu'il n'y ait pas en apparence une plus grande probabilité de succès d'un côté que de l'autre; toutes les circonstances néanmoins concourent en faveur de celle-ci.

Il faut cependant observer ici, que nous n'avons proposé ces objections, que par une suite des réflexions que nous avons faites, d'après la connoissance des maladies de ces parties, & non pour avoir trouvé dans la pratique des cas de rétention d'urine, accompagnée de toutes les circonstances que nous avons décrites.

Le Docteur Hamilton, de *Kings-Lynn*, en Norfolk, rapporte dans les Transactions Philosophiques, le cas d'une rétention totale d'urine, qui provenoit d'un rétrécissement. On ne pouvoit introduire aucun instrument par le passage

naturel ; on fit avec succès la ponction à la vessie par le rectum (1).

Ce qui déterminâ le Docteur Hamilton à faire la ponction dans cet endroit-là , est , qu'ayant trouvé une difficulté à introduire la canule d'une seringue dans le rectum , il introduisit son doigt dans l'anus , & trouva la vessie tellement proéminente dans le rectum , qu'elle lui donna l'idée d'y pratiquer cette opération.

On mit le malade dans la même position , que pour l'opération de la taille , l'on introduisit un trocart au moyen du doigt dans l'anus , & on le poussa dans la partie la plus basse , & la plus proéminente de la tumeur , dans la direction de l'axe de la vessie , & en retirant le trocart l'urine coula sur-le-champ par la canule.

On introduisit ensuite une algalie droite à travers la canule , de peur que l'orifice de la vessie n'abandonnât la canule en venant à se contracter.

On ôta alors la canule de l'algalie , qu'on laissa dedans , & qu'on ne retira que jusqu'à ce que l'urine fût entièrement évacuée.

Malgré cette perforation , la vessie retint l'urine comme à l'ordinaire , jusqu'à ce qu'il survint une envie d'uriner , & lorsque le malade urina , l'orifice fait par l'instrument parut s'ouvrir , & l'urine sortit avec impétuosité par l'anus. Cet écoulement continua environ deux jours , après quoi l'urine commença à se faire voie par son passage naturel , & l'on introduisit une bougie dans la vessie à travers l'urèthre , & cette introduction procura un libre cours à l'urine , & fit par conséquent qu'il en coula moins par l'anus , tellement que six jours après l'opération elle sortit entièrement par le passage naturel. Le malade continua l'usage de la bougie jusqu'à ce que le rétrécissement fût dilaté.

Le Docteur Hamilton remarque encore , que dans ces cas de rétention d'urine , en général , il a observé que le calomelas & l'opium , donnés à fortes doses , produisoient de meilleurs effets que tous les autres médicamens qu'il a essayés.

Il est convaincu d'après des essais réitérés , que l'efficacité spécifique réside dans le calomelas , puisque de fortes doses

---

(1) Voyez les Transactions Philosophiques , pour l'année 1776 , vol. 66 , pag. 578.



l'opium seul n'ont eu aucun effet ; mais il ne dit pas que le calomelas seul sera suivi d'un effet salutaire. Il ordonne dix grains de calomelas avec deux grains d'opium, qu'il faut répéter six heures après, si la première prise n'a rien opéré, & il ajoute qu'il a rarement été obligé d'en donner une troisième dose.

Cette méthode de faire la ponction à la vessie fut d'abord exécutée par M. Fleurant, Chirurgien de l'hôpital de la Charité à Lyon, en l'année 1750, & M. Pouteau en publia la relation en 1760, en rappelant l'histoire des trois malades qui furent tous opérés par M. Fleurant. Ce fut d'après la même circonstance du Docteur Hamilton, que M. Fleurant se détermina de faire l'opération dans cet endroit, car ayant introduit le doigt dans le rectum, pour examiner l'état de la vessie, dans un cas où il alloit faire la ponction au périnée, il y trouva la vessie si proéminente, & tellement à la portée de son instrument, qu'il changea aussi-tôt de dessein, & y fit l'opération. Il en tira l'urine sur le champ, & il y tint la canule au moyen d'un bandage en forme de T, jusqu'à ce que l'urine eût repris son cours naturel : il la retira ensuite, & le malade fut guéri. Mais la canule par son séjour dans le rectum, devenoit incommode au malade, quand il alloit à la selle, & l'urine décollant continuellement à travers la plaie, ajoutoit à l'incommodité.

Le Docteur Hamilton prévint tous ces inconvénients, en retirant la canule immédiatement après que l'urine étoit évacuée, ce qui produisit un autre bon effet, qui étoit que la vessie put retenir l'urine, jusqu'à ce que l'envie d'uriner se fît sentir, & pour lors l'urine passa à travers le passage artificiel, comme elle l'auroit fait à travers le naturel. Si cet effet arrivoit constamment, en conséquence de l'opération que l'on auroit faite en cet endroit, nous croyons que cela seroit dû à une circonstance inattendue, que l'on n'auroit pas imaginée d'abord (1).

Chez un autre malade, M. Fleurant laissa pendant 39 jours la canule dans l'anus & la vessie, sans le moindre inconvénient, de façon que les objections qu'on pourroit faire contre cette partie de l'opération ne seroient pas bien importantes.

---

(1) M. Reid, Chirurgien de Chelsea, a publié en l'année 1778, un cas de rétention d'urine, avec la description de cet opération



M. Fleurant rapporte un cas , où il fit lui-même cette opération dans l'année 1752 ; & le malade mourut (1).

» Je fus appelé, dit-il, pour voir un homme du peuple ,  
» atteint d'une rétention d'urine si rebelle & si violente ,  
» qu'il y avoit déjà des symptômes de ce que l'on appelle un  
» reflux d'urine dans le sang ; aussi le mal duroit-il depuis  
» plus de trois jours.

» Un empirique, aux soins duquel ce malade avoit été  
» confié, après avoir donné sans doute, & fort mal-à-propos,  
» des diurétiques très-forts, s'étoit aussi enhardi à le sonder.  
» Il me parut vraisemblable que ses tentatives, qui avoient  
» d'abord été sans succès, ne pouvoient qu'avoir augmenté  
» le mal ; une sonde ne pouvant être conduite dans ces parties  
» par des mains ineptes sans y accroître l'inflammation ;  
» aussi ne fis-je que très-peu d'efforts pour tenter d'entrer  
» dans la vessie par cette voie, qui me paroissoit bien  
» malade, tant par l'effusion de sang, que par les signes de  
» la douleur la plus forte. Je me déterminai aussi-tôt comme  
» ci-devant, & je plongeai mon trocart par le rectum,  
» jusque dans la vessie. Le succès en fut d'abord le même ;  
» j'évacuai parfaitement toute l'urine ; je laissai la canule  
» une nuit & un jour, pendant lequel tems il s'écoula  
» sans cesse de l'urine ». Le tout se passa sans aucun  
accident que l'on pût soupçonner être relatif à l'opération,  
& la mort qui la suivit un jour après, en fut très-indépendante.

On doit supposer avec M. Pouteau, que ce n'est point cette opération, mais les maladies antérieures qui ont causé la mort de ce pauvre homme.

Les réservoirs appelés vessicules séminales, & les vaisseaux hémorrhoidaux ont été regardés comme des parties sujettes à être blessées dans l'opération, & qui par conséquent devoient inquiéter l'opérateur ; mais quand même cet accident arriveroit, il n'en résulteroit aucun inconvénient. Pour éviter les vessicules séminales, on recommande de perforer plus en haut, & précisément au milieu de la vessie. Cet endroit est en même-tems celui où les vaisseaux hémorrhoidaux sont les plus petits, & par conséquent de moindre conséquence si l'on venoit à les blesser.

Il doit paroître d'après l'observation suivante, dont un

---

(1) Pouteau., Mélanges de Chirurgie ; imprimés à Lyon, l'an 1760, pag. 306, 307 & 308.

Chirurgien a bien voulu me faire part , qu'une communication qu'on entretiendrait entre la vessie & le rectum , ne feroit qu'une incommodité beaucoup moindre qu'on pourroit l'imaginer.

» Au sujet du Matelot qui rendoit son urine par le rectum ,  
 » j'ai examiné mon Journal d'Observations , mais je n'ai pu  
 » trouver les remarques particulières que j'avois faites ;  
 » cependant comme le cas étoit singulier , je me rappelle qu'il  
 » me dit avoir eu quelques années auparavant , ( c'étoit à  
 » l'hôpital de Madras , en Décembre 1779 , ) une maladie  
 » vénérienne qui fut très-violente & longue ; que son urine  
 » avoit coulé par l'anus , mais que ce passage s'étant guéri ,  
 » elle avoit repris la voie par la verge , & continué ainsi  
 » jusqu'à ce qu'il fut de nouveau infecté de la même maladie ,  
 » tems où l'urine reprit encore son passage par l'anus , & le  
 » conserva pendant quelques années. Quand je commençai  
 » à le soigner à l'hôpital de Bombay , en Février 1779 , il  
 » n'éprouvoit aucun mal - aise , ni aucune incommodité  
 » de cette manière d'uriner , & il s'asseroit toutes les fois  
 » qu'il lui en prenoit envie. Je le fis souvent coucher sur sa  
 » poitrine , avec les jambes en haut , & l'urine sortoit alors  
 » avec force par l'anus etc.

Dans d'autres circonstances , à la suite d'abcès qui s'étoient formés entre la vessie & le rectum , & qui ne s'étoient pas guéris , il s'est établi un passage réciproque des matières contenues dans ces cavités , de l'une dans l'autre.

Il nous reste à parler maintenant de la ponction au périnée. L'obstacle formé dans le passage naturel des urines , nous empêche souvent d'y introduire un instrument , & nous prive par conséquent de tous les avantages qu'on pourroit en espérer , en nous servant de guide dans l'opération. Cependant il peut y avoir des circonstances où en coupant dans l'urèthre au-delà du rétrécissement , l'urine pourra couler , mais c'est une opération qu'on est obligé de faire sans avoir aucun guide , ni la moindre règle pour se conduire , & qui requiert par conséquent de la délicatesse , & une connoissance exacte des parties. Que si l'obstacle provient de la projection de la glande prostate en avant , on peut passer une sonde crénelée aussi loin que cette projection , & couper dessus comme pour la taille , en faisant seulement une plus petite incision , & en se servant d'un petit gorgeret , ou d'un trocart d'une forme particulière , qu'on poussera dans la vessie ; car quoique la sonde crénelée n'entre point dans cet organe , il n'y a qu'une petite distance à traverser sans ce

guide. A sa place , lorsqu'on rencontre quelque obstacle , on peut faire vers la vessie une incision petite & profonde , au périnée , avec une lancette à absès. On introduira par cette ouverture la pointe d'un trocart , en passant en même-tems l'index de l'autre main dans l'anüs , ce qui sera un guide , soit pour la direction de l'instrument , comme pour éviter que sa pointe passe dans le rectum ; avec ces précautions l'on ne pourra guère se tromper.

Nous avouerons cependant que nous n'avons pas vu assez de cas pour pouvoir décrire toutes les variétés qui arrivent ordinairement , & conséquemment tous les avantages & les désavantages de chacune de ces méthodes.

*I. Des circonstances où l'on doit laisser l'algalie dans l'urèthre, & dans la vessie.*

Il sera nécessaire de laisser un instrument dans l'urèthre , & dans la vessie , afin que l'urine puisse couler librement dans les cas de foiblesse de la vessie , & dans ceux où l'algalie ne passe qu'avec peine , & où on n'est pas certain de pouvoir la faire passer , aussi bien que dans ceux où il faut souvent en faire usage , & pendant un tems considérable. Une algalie fait de gomme élastique , est peut-être le meilleur instrument qu'on puisse employer ; mais l'on doit le fixer dans le canal , ce qu'on peut fort bien faire , en attachant son extrémité à quelque corps , comme je vais dire. Lorsque l'algalie est bien placée dans la vessie , son extrémité extérieure est plutôt inclinée en bas , à-peu-près dans une ligne de niveau à celle du corps. On prend alors la ceinture ordinaire d'un suspensoir , à laquelle deux sous-cuisses sont fixés ou accrochés ; on les fait passer autour de chaque cuisse , & sur le devant de chaque côté du scrotum , pour les attacher à la ceinture où les anneaux du sac sont ordinairement fixés. On attache un petit anneau ou deux , si l'on veut , à chaque courroie , à l'endroit où elle passe près le scrotum , ou la racine de la verge ; on attache ensuite l'extrémité de l'algalie avec un bout de ruban à ces anneaux ; de cette manière on la tiendra ferme dans la vessie. On fait ensuite passer un morceau de linge d'environ quatre ou cinq pouces de long , troué dans une de ses extrémités , par le bout de l'algalie , & on le laisse pendre dans un bassin placé entre les cuisses ; l'urine coule le long de ce linge dans le bassin , & de cette manière on empêche que le malade ne soit toujours mouillé.

Si l'on introduit un autre tuyau courbé dans l'algalie , il remplira la même intention.

Pendant ce traitement , on évitera de ne jamais laisser trop distendre la vessie , & lorsque le malade éprouve le besoin de l'évacuer , il lui suffira de mettre en action les muscles abdominaux pour y réussir ; par ce moyen , il en fera sortir chaque fois une assez grande quantité.

A mesure que la vessie commence à recouvrer sa contractilité , le malade s'en appercevra , en ce que du moment où l'envie d'uriner lui prend , il pourra y répondre sans forcer avec les muscles du bas-ventre. Lorsque cette évacuation se fait aisément , on peut retirer l'algalie , & l'on s'appercevra bientôt que le malade urine de lui-même. Si l'on est obligé de laisser l'algalie dans la vessie , pendant un tems considérable , ce corps étranger ne manquera pas d'occasionner la formation d'une grande quantité de glaires & de mucus , dans l'urèthre & dans la vessie ; mais ces matières ne sont suivies d'aucune conséquence fâcheuse. Nous avons vu garder l'algalie pendant cinq mois de suite , sans qu'il en résultât le moindre inconvénient.

Dans tous les cas où il faut tenir ainsi un corps étranger pendant un assez long-tems dans la vessie , soit par un passage artificiel , soit par le naturel , il est à-propos de le retirer quelques jours après la première introduction , & d'examiner s'il n'est pas couvert d'une incrustation , ou rempli dans sa cavité d'une matière calculeuse. Si l'on en trouve aucun après quelques jours que l'algalie a séjourné dans la vessie , on ne doit plus rien craindre par la suite. Mais si , comme il arrive souvent , il s'y est fait un amas considérable de matière , il faut le retirer de tems à autre , & le nettoyer. La meilleure méthode de le faire , c'est de le mettre dans le vinaigre qui dissoudra promptement la matière calculeuse.

## II. De l'accroissement des forces de la vessie.

La vessie ayant dans les cas dont nous venons de parler , un plus grand travail à faire qu'à l'ordinaire , est presque constamment dans un état d'irritation , & d'action ; moyennant lequel , selon la propriété inhérente à tous les muscles , ses fibres charnues deviennent de plus en plus fortes : nous soupçonnons que cette disposition à se fortifier par une répétition d'action , est plus grande dans les muscles qui servent aux mouvemens involontaires , que dans ceux qui



servent aux ordres de la volonté. La raison qui nous le fait croire, est fort évidente. En effet, la contraction dans les muscles que la volonté ne peut régir ; sera dans tous les cas en état de surmonter la résistance, car elle opérera toujours quelque action naturelle, & nécessaire ; mais toutes les fois qu'une maladie fait naître une résistance extraordinaire dans les parties, sur lesquelles la volonté n'a point d'empire, la force de contraction n'est pas augmentée en proportion, la maladie devient des plus formidable. On ne trouve point cette nécessité dans les muscles soumis aux ordres de la volonté, parce que la volonté peut s'arrêter toutes les fois que les muscles ne peuvent pas obéir ; & si la volonté est si affectée qu'elle ne puisse pas s'arrêter, la contraction dans les muscles qui lui obéissent, n'augmentera pas en proportion.

Nous avons vu les tuniques musculaires de la vessie, de l'épaisseur de près d'un demi-pouce, & les faisceaux si forts, qu'ils formoient des rides dans l'intérieur de ce viscère (1). Nous avons aussi vu les faisceaux fort minces, & manquer même dans quelques endroits de la vessie ; de manière qu'il s'étoit fait entre ces faisceaux, une hernie de la membrane interne qui formoit des kistes (2). Ces kistes proviennent de ce que ces endroits minces sont obligés de céder à l'action de ceux qui sont plus forts, ainsi qu'il arrive dans les hernies du nombril ou des anneaux de l'abdomen.

### III. De la dilatation des uretères.

Il arrive quelquefois que l'irritation qui provient de la

(1) On a supposé pendant long-tems, que cette apparence provenoit d'une maladie de ce viscère ; mais nous avons trouvé d'après l'examen, que les parties musculaires étoient saines, & distinctes ; que leur volume s'étoit seulement augmenté en proportion du pouvoir qu'elles avoient exercé ; & que cet effet n'étoit point celui de l'inflammation, car dans ces cas, les parties sont indistinctement, & confusément mêlées les unes avec les autres.

(2) C'est peut-être à une semblable disposition, qu'on doit rapporter l'origine des pierres qu'on trouve souvent dans les kistes de la vessie, car cet organe dans les cas où il y a une pierre, jouit souvent d'une force très-grande, à laquelle ne contribue pas peu l'irritation de la pierre sur ses parois. Cette irritation est aussi occasionnée par la pierre, qui se trouve souvent à l'embouchure de l'urètre, lors de la sortie de l'urine.



dilension de la vessie & de la difficulté qu'elle éprouve à expulser l'urine, est si grande, que ce fluide ne peut être versé librement dans ce viscère par les urètères ; ce qui donne lieu à l'extension extraordinaire de ces conduits. Le bassin des reins & les calices, sont aussi distendus ; mais nous ne saurions dire à ce sujet si cette dilatation des urètères & du bassin des reins, provient réellement d'une cause mécanique, ou bien d'une disposition à la dilatation provenant du stimulus que la vessie leur communique. Dans quelques affections de longue durée, où la vessie étoit devenue fort épaisse, & où elle avoit gi pendant long-tems avec une grande violence, les tubercules mammillaires ont été affectés de manière que la surface de ces tubercules rendoient du pus, & peut-être même les organes sécrétoires des reins ; & ainsi la sécrétion de l'urine étoit accompagnée de matière, provenant de ce que l'irritation s'étoit continuée dans toutes les parties destinées à la sécrétion des urines.

L'urine dans ces cas là, est ordinairement très - âcre, même avant qu'elle soit expulsée de la vessie. Cette circonstance jointe à ce que le linge est toujours mouillé, vu l'écoulement continuel des urines, rend l'impression qu'elles font sur la peau, très-fâcheux aux malades, sans qu'on puisse en quelque façon les en préserver.

#### IV. *De l'irritabilité de la vessie, indépendante des obstacles au passage de l'urine.*

Une autre maladie de la vessie, qui a beaucoup de rapport avec le sujet que nous traitons, c'est lorsque ce viscère est devenu tellement irritable, qu'il lui est impossible de parvenir au point que le comporte sa distension ordinaire. Les symptômes de cette maladie ressemblent beaucoup à ceux qui proviennent des obstacles au passage de l'urine à travers l'urèthre. Mais il y a néanmoins cette différence, que dans la maladie présente, l'urine coule facilement, parce que l'urèthre en se relâchant obéit aux contractions de la vessie. Cependant il se manifeste souvent des épreintes considérables, après que l'on a fini d'uriner, lesquelles proviennent de ce que la tunique musculaire de la vessie continue encore à se contracter.

Cette irritabilité de la vessie provient ordinairement de causes locales, comme d'une pierre, d'un cancer, ou de quelque tumeur qui s'est formée dans son intérieur,

de manière à produire ainsi l'irritabilité de ce viscère. Dans de tels cas, les efforts sont violens tant que subsiste la cause, qui donne le sentiment comme de quelque chose qui doit être expulsé. Aussi la vessie continue-t-elle à se contracter jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée, comme dans les cas d'une simple irritabilité; & ensuite survient un calme qui est de bien peu de durée, l'urine étant bientôt accumulée comme auparavant.

*V. Du traitement dans les cas de simple irritabilité de la vessie.*

Lorsque les symptômes morbifiques ne proviennent que de l'irritabilité, & non de la présence d'une pierre ou de quelque autre affection locale, la maladie ne manifeste pas d'abord sa nature. On peut cependant porter un secours momentané au malade, moyennant l'opium qui est beaucoup plus efficace dans les affections légères & récentes. Ses effets seront plus évidens, si on l'applique aussi près de la partie qu'il est possible; aussi peut-on le donner en lavement aussi-bien que par la bouche.

Nous compterions cependant plus sur un vésicatoire appliqué au périnée, que sur toutes les autres méthodes curatives, ou bien sur un vésicatoire appliqué à la région lombaire ou à la partie supérieure du sacrum, s'il est plus à propos.

Dans tous les cas où il y a une irritation dans la vessie, le malade ne devoit jamais s'efforcer de retenir son urine lorsqu'il a besoin d'uriner. L'inobservation de ce précepte donne lieu à la vessie de se ressentir de la maladie, ce qui augmente son irritabilité; nous sommes même portés à croire que les cas où les parties seroient saines, ce seroit souvent une cause prédisposante de maladie dans ce viscère & ses dépendances, telles que l'urèthre. Nous avons vu en effet plusieurs cas où il s'en est suivi un rétrécissement spasmodique de l'urèthre, ce canal se trouvant dans un état naturel; & c'est souvent une cause immédiate de strangurie chez ceux qui ont ou un rétrécissement ou une disposition aux spasmes de ces parties.

Un homme qui se portoit parfaitement bien, ayant retenu son urine, tandis qu'il étoit à la Comédie, malgré l'envie qu'il avoit d'uriner, eut tous les symptômes d'une irritation

dans la vessie , qui se continua pendant plusieurs années ; & qui lui fit traîner une vie misérable.

#### VI. *De la paralysie des muscles accélérateurs.*

Non-seulement l'urèthre , dans plusieurs irritations de la vessie , ne se relâche pas au moment où l'on sent l'envie d'uriner , comme nous l'avons déjà dit , mais en outre il survient quelquefois une paralysie des muscles des environs , en sorte que la volonté ne peut leur commander de se contracter pour empêcher les inconvéniens qui pourroient accompagner l'évacuation immédiate de ce fluide. Si l'on s'efforce de retenir l'urine , ce qui est un acte de la volonté , on ne peut y réussir , les muscles accélérateurs n'obéissant pas , & l'urine sortant toujours , quelque moyen qu'on prenne pour y réussir.

Un vessicatoire appliqué sur le périnée , aura des effets surprenans dans la guérison de cette maladie.

### C H A P I T R E   X I .

#### *De l'écoulement de la mucoité naturelle des glandes de l'urèthre.*

**L**ES petites glandes de l'urèthre , & celles de Cowper , séparent une mucoité visqueuse , semblable au blanc d'œuf coagulé.

Cette mucoité coule rarement par le méat urinaire , si ce n'est lorsqu'on se repaît d'idées lascives. On ne fait ordinairement guère attention à cet écoulement , à moins qu'on craigne d'avoir contracté une gonorrhée , ou qu'on s'imagine de n'être pas entièrement guéri de la dernière : cet écoulement naturel tient alors dans une crainte continuelle , l'écoulement est si considérable , qu'il laisse des taches sur la chemise , mais sans aucune couleur ; & quelquefois après les effets opérés par une imagination vive , les lèvres du méat urinaire sont comme collées ensemble , par le dessèchement du mucus qui s'y trouve , ce qui alarme beaucoup

sans la moindre raison. Quoique cet écoulement soit absolument naturel , & qu'il provienne alors des mêmes causes qui se produisent naturellement , il faut cependant avouer qu'il est pour l'ordinaire beaucoup augmenté dans les cas de foiblesse , qui proviennent de l'imagination , ce qui n'est pas trop facile à expliquer. Il paroîtroit que le combat , entre l'imagination & le corps , augmente cette sécrétion , car elle ne peut être considérée comme une maladie de ces parties.

### 1. De l'écoulement des humeurs de la glande prostate , & des vésicules séminales.

On suppose que cette maladie est une suite de quelques symptômes vénériens qui sont dans l'urèthre ; mais on n'est pas encore assuré si elle l'est réellement , quoique très-probablement elle ne le soit pas. C'est un écoulement de mucus par l'urèthre , qui suit ordinairement la dernière goutte d'urine , sur-tout si la vessie est irritable ; & plus encore , lorsqu'on va à la selle , particulièrement si le malade est constipé ; car alors les épreintes ou les contractions des muscles de ces parties sont plus violentes. On a généralement supposé que cet écoulement étoit de la semence , & on lui a donné le nom de *foiblesse séminale* ; mais il paroît d'après plusieurs observations & expériences , que cet écoulement n'est absolument pas de la semence , ce n'est que le mucus séparé , ou par la glande prostate , ou par ses réservoirs , qu'on appelle improprement *vésicules séminales* , ou par tous les deux à-la-fois. C'est pourquoi il ne sera pas hors de propos de donner ici les marques distinctives auxquelles on connoitra ces deux humeurs.

D'abord , l'écoulement en question loin d'être de la couleur de la semence , est au contraire exactement de la couleur du mucus de la glande prostate , & des vésicules séminales. Il n'a pas la même odeur ; & en effet on ne peut guère dire qu'il en ait aucune. La quantité qui coule en une seule fois , est souvent beaucoup plus considérable que ne l'est jamais l'évacuation de la semence , & il a lieu beaucoup plus souvent qu'il ne seroit possible , s'il étoit un écoulement séminal.

Cette maladie d'ailleurs , attaque souvent les vieillards , chez lesquels on peut difficilement supposer qu'il y ait une grande sécrétion de semence ; & nous observons dans ceux

qui en sont affectés , que la sécrétion & l'évacuation de la semence , selon l'ordre naturel , est aussi abondante qu'avant qu'ils eussent cette maladie. Si l'imagination est tranquille , l'écoulement arrivera immédiatement après l'évacuation de la semence , aussi bien qu'auparavant , ce qui ne pourroit avoir lieu s'il étoit de nature de la semence. De plus , si ceux qui sont affectés de cette maladie n'ont point affaire avec des femmes , ils sont sujets à des évacuations nocturnes , qui proviennent de l'imagination , comme le sont les personnes qui sont en parfaite santé ; & en effet la plupart des malades , lorsqu'ils ont connoissance de ces circonstances , sont très persuadés que ce n'est point de la semence.

Il n'est pas facile de connoître quel est l'état morbifique des parties d'où provient cet écoulement , savoir s'il y a une plus grande sécrétion de ce mucus que dans l'état naturel , ou s'il est entièrement dû à une action extraordinaire de ces parties ; & s'il tient à cette dernière cause , il n'est pas facile d'expliquer pourquoi ces parties seront mises en action , lorsque la vessie , le rectum & les muscles abdominaux le sont , pour expulser les matières qu'elle contiennent. Il est évident que les efforts les plus violens dans ces parties sont nécessaires pour produire cette évacuation , parce qu'elle n'a point lieu quand on commence à uriner , ou quand on va aisément en général à la selle.

Comme on a cru que c'étoit un écoulement de semence , on a imaginé qu'il provenoit d'une foiblesse dans les organes de la génération ; & comme les évacuations fréquentes de semence dans l'état ordinaire , affoiblissent généralement , on a conséquemment cru que cet écoulement devoit aussi affoiblir considérablement. Ainsi l'imagination agissoit souvent assez fort pour faire croire aux malades qu'ils étoient réellement affoiblis. Nous ne prétendons pas statuer si la cause de cet écoulement est capable d'affoiblir ou non ; mais nous croyons que l'écoulement ne l'est point , quoique cependant la crainte & les peines d'esprit puissent réellement produire cet effet sur les malades. Dans plusieurs cas de cette espèce , que nous avons eu occasion de voir , l'esprit a été plus affecté que le corps.

Notre propre expérience ne nous a appris aucun remède , ni aucun régime , que nous puissions recommander pour guérir cette maladie. Nous avons vu dans un cas , que la cigüe donnée intérieurement , avoit fait le plus grand bien.

La pratique généralement employée , & recommandée , de  
donner



donner les toniques de toutes espèces, tels que le quinquina, &c. est relative à l'idée qu'on s'est formée de la maladie; mais nous n'en avons jamais vu des bons effets; & nous serions plutôt porté à croire qu'une méthode adoucissante seroit la meilleure voie qu'on puisse choisir pour remédier aux irritations violentes qui le déterminent.

La liberté du ventre, procurée par le moyen des légers purgatifs, modérera en quelque façon l'écoulement, & probablement à la fin, opérera la guérison.

## CHAPITRE XII.

### *De l'impuissance.*

P LUSIEURS pensent que la masturbation chez les jeunes gens, est la cause de cette maladie; mais il seroit difficile de déterminer dans bien des cas la vérité de cette opinion, car en examinant attentivement ce sujet, il me paroît que cette maladie arrive trop rarement pour prendre son origine d'une cause si générale.

Nous doutons fort que l'utilité publique puisse tirer quelque profit, en attribuant une telle conséquence à la masturbation, cette habitude sur-tout ayant lieu communément dans un âge où l'on ne fait pas suffisamment attention aux conséquences, même dans les choses qui flattent beaucoup moins les sens; nous pourrions dire avec certitude, que cette idée rend misérables ceux qui sont affligés de la maladie en question, & ce doit être pour eux une espèce de consolation, de savoir qu'il est possible qu'elle doive son origine à d'autres causes. Les livres qu'on a composé sur ce sujet, ont fait plus de mal que de bien, & nous croyons pouvoir affirmer que la masturbation en elle-même, fait en général moins de mal à la constitution, que la coïtion naturelle. Nous pensons aussi que le coït avec les femmes publiques, ou avec des femmes qui nous sont indifférentes, est moins préjudiciable à la constitution, que lorsque l'acte ne nous est pas personnel, & dans lequel la passion qu'on a pour la femme est mise en jeu. Car lorsque l'acte est simplement un effet de la constitution, il est simple, & une

seule action a lieu. Il n'en est pas ainsi lorsque l'imagination s'en mêle , alors il est porté à un degré d'enthousiasme , qui augmente la sensibilité du corps , & la disposition à l'action ; & lorsque l'action complete a lieu , c'est avec une violence proportionnée ; & le plus ou moins de foiblesse qui en résulte pour la constitution , se trouve en raison de cette violence.

Dans les cas de cette espèce que nous avons eu sous les yeux , quoique les personnes fussent disposées à croire que la maladie provenoit de la masturbation , il ne paroïsoit cependant pas qu'elles s'y fussent livrées plus qu'ordinairement , & le cas le plus déplorable que nous ayons vu , étoit celui d'une personne qui s'étoit très-peu livrée à cette malheureuse pratique , & beaucoup moins qu'il n'arrive parmi les jeunes gens. La seule objection bien fondée qu'on puisse faire contre cette jouissance de soi-même , c'est qu'il est probable qu'on la répète trop souvent.

Rien n'affecte plus l'imagination d'un homme , que l'idée de son insuffisance à remplir les devoirs de son sexe. Si les bourses sont flasques & pendantes , son état n'en est que plus à plaindre. Il s' imagine d'abord que cette circonstance le rend incapable de remplir les fonctions qu'il apprécie davantage. Il est certain que le relâchement ou la contraction de cette partie est en quelque façon une sorte d'indice de la constitution du corps ; mais de la constitution en général , & non pas des parties en particulier. Les nourrices regardent tellement la contraction de cette partie , comme une marque de santé dans les enfans qui sont confiés à leurs soins , qu'elles y font une attention particulière. On ne pourroit pas supposer que le relâchement des bourses provient chez les enfans d'une insuffisance à remplir ces fonctions dans un tems plus que dans un autre.

La physionomie offre aussi un des indices de la constitution du corps , mais il n'est pas plus question d'elle ici , que des bourses dans les fonctions dont nous parlons. Il faut cependant convenir que cette partie est beaucoup plus flasque que l'on ne pourroit le supposer , à l'intention de la nature , même chez les jeunes gens qui sont en parfaite santé. Mais comme c'est un effet très-général , nous serions porté à croire qu'il provient de ce que tenant la partie trop chaudement , & toujours soutenue , les muscles ont à peine la liberté d'agir , & conséquemment moins de force. Nous n'avons pas été dans le cas de nous assurer si la même chose a lieu dans les pays où l'habillement est tel , que rien ne soutient

ces parties. Il paroît cependant que la chaleur est une cause de ce relâchement , car l'on observe que le froid produit toujours un effet contraire ; mais peut-être cela provient-il de ce que la partie n'y est pas accoutumée , car si elle l'y étoit , elle y feroit insensible , aussi bien qu'au chaud. Nous ignorons quelle différence il peut y avoir dans cette partie , toutes circonstances étant égales , dans un climat froid , & dans un climat chaud. Mais quelle qu'en puisse être la cause , si effectivement les bourses étoient plus relâchées que d'ordinaire, elles ne le seroient que suivant l'intention de la nature, & il n'en résulteroit aucune conséquence , quant aux fonctions de la génération ; car les testicules opéreroient toujours la sécrétion de la semence , soit qu'ils se trouvent élevés , ou pendant.

### *I. De l'impuissance , qui dépend de l'imagination.*

Comme les parties de la génération ne sont point nécessaires à l'existence , & au soutien de l'individu , ainsi que les parties qui ont rapport aux alimens , & au sommeil , mais qu'elles ont un commerce avec quelques objets dans lesquels l'imagination est principalement intéressée , l'action complète de ces parties ne peut avoir lieu , sans qu'il y ait une parfaite harmonie entre le corps & l'ame ; c'est-à-dire sans qu'il y ait à-la-fois une disposition de l'ame , & pouvoir de la part du corps ; car l'ame est sujette à mille caprices , qui affectent les actions de ces parties.

La copulation est un acte du corps , qui tire sa source de l'ame même , mais non pas de la volonté ; & c'est conformément à l'état de l'ame que l'acte se consomme. Pour bien l'accomplir , il faut que le corps soit en santé , & que l'ame soit sûre des pouvoirs du corps ; qu'elle ne soit point embarrassée d'aucun autre objet , & qu'elle ne soit point gênée par aucune difficulté , aucune crainte , ni aucune appréhension , & qu'elle n'ait pas même l'inquiétude de ne pas réussir , car une pareille idée amèneroit dans l'ame , un état différent de celui qu'elle doit avoir alors.

L'ame ne doit même avoir aucune crainte de rencontrer quelque difficulté dans le tems que l'acte doit s'accomplir. Il n'y a peut-être aucune fonction de la machine , qui dépende autant que celle-ci , de l'état de l'ame.

La volonté , & les facultés intellectuelles n'ont rien à faire avec ce pouvoir ; elles ne concourent dans l'acte ; qu'autant

qu'on fait usage des parties auxquelles la volonté commande, & si elles y concourent, comme il arrive quelquefois, cette circonstance produit souvent un changement dans l'état de l'ame, qui anéantit celui qui est propre à l'accomplissement de l'acte. Il produit un desir, une espérance, qui ne sont que des défiances & des incertitudes, & font naître dans l'ame, l'idée de la possibilité de ne pas réussir, ce qui détruit l'état convenable de l'ame, ou la confiance nécessaire pour vaquer à la fonction qu'on cherche à remplir.

Il n'y a peut-être aucun acte dans lequel un homme se croie plus intéressé, & où il soit plus empressé de réussir que celui-ci, son orgueil y étant en quelque façon engagé; & si ce desir étoit contenu dans certaines bornes, il donneroit un degré de perfection à un acte dépendant des parties auxquelles la volonté commande. Mais lorsque cette idée produit un état de l'ame, contraire à celui en quoi consiste la perfection de l'acte, il faut nécessairement que celui-ci soit imparfait.

Non-seulement le corps devient incapable de remplir cet acte, parce que l'ame se trouve sous une mauvaise influence, mais aussi parce qu'elle est parfaitement assurée de son pouvoir, mais en même-tems persuadée de son incapacité à pouvoir réussir; idée qui seule peut annihiler toute activité.

L'état de l'ame d'un homme, relativement à sa sœur, n'anéantit-elle pas toutes les sensations de lubricité? On a vu un homme d'une extrême confiance, perdre entièrement toute sa virilité, en s'appervant que la personne avec laquelle il alloit avoir affaire, se trouvoit vierge contre son attente.

L'écoulement des larmes dépend entièrement de l'état de l'ame, quoique cet écoulement ne provienne pas d'une action si composée, que l'acte en question. Car il n'est personne qui ne puisse pleurer de lui-même, quelque foible & sensible que soit sa constitution. Cet effet n'est point le produit d'une action qui reconnoisse une réunion des forces du corps à une disposition donnée de l'ame, comme on l'observe dans l'acte de la copulation. Aussi tant qu'on craint de répandre des larmes, ou qu'on le désire, si cette inquiétude se soutient pendant tout le tems d'une scène qui affecte, on ne pleure certainement pas, ou au moins on ne pleurera pas si librement, qu'on l'auroit fait, si l'on n'eût point eu d'autre impulsion, que sa propre sensibilité naturelle.

Par ce que nous venons de dire sur la nécessité d'avoir une

parfaite tranquillité de l'ame , lorsqu'il s'agit de l'acte vénérien , on doit présumer qu'il arrivera souvent , que l'état de cette substance spirituelle sera tel qu'il ne permettra pas à l'individu d'exercer ses facultés naturelles , de manière que chaque acte qu'il manquera , ne fera qu'augmenter le mal. On doit encore croire d'après un pareil état , que l'acte dont nous parlons doit être souvent interrompu , & que la vraie cause de cette interruption n'étant point connue , on la rejettera sur le manque des facultés corporelles.

Comme ces cas ne dérivent pas d'une insuffisance réelle , il faut avoir soin de bien les distinguer d'avec ceux qui en proviennent ; la seule manière peut être d'y parvenir , consiste à examiner l'état de l'ame , relativement à cet acte. Souvent la circonstance qui produira cette insuffisance de la part de l'ame , est de si peu de conséquence , que le désir même de plaire aura cet effet , comme il arriveroit , en supposant que la femme fût le seul objet qui dût être satisfait.

On voit tous les jours des exemples de ces singularités , & pour répandre plus de lumière sur ce sujet , nous en rapporterons un , auquel nous joindrons la manière dont nous y avons remédié.

Un homme se plaignit à moi d'avoir perdu ses facultés de cette manière. Après une heure environ d'examen de son état , je découvris ce qui suit ; 1°. qu'il avoit de fortes érections dans les tems où il n'étoit pas nécessaire , ce qui prouvoit qu'il avoit naturellement des facultés ; 2°. que les érections étoient accompagnées de désir , ce qui est tout ce qu'on peut demander avec les facultés naturelles ; 3°. que cependant il y avoit un vice quelque part , vice que je supposai être dans son imagination. Je lui demandai si toutes les femmes lui étoient égales , il me répondit que non ; & qu'il y en avoit certaines avec lesquelles il sentoit avoir assez de forces pour en venir à ses fins. Sa réponse me fit appercevoir que ce défaut , quel qu'il fût , se réduisoit à peu de chose , & il me parut qu'il n'y avoit qu'une seule personne d'où provenoit cette insuffisance , & que c'étoit alors à cause du désir que cet homme avoit de bien remplir l'acte avec la femme ; ce désir faisant naître dans son imagination le doute , ou la crainte de ne pas réussir , ce qui étoit cause de son incapacité à réussir dans ses tentatives. Comme cette incapacité dépendoit entièrement de l'état de l'ame , provenant d'une circonstance particulière , & qu'il s'agissoit seulement de remédier à son imagination pour le guérir ; je lui dis qu'il pouvoit être guéri , s'il vouloit porter son in-



jusqu'à s'oublier lui-même. Je lui expliquai ensuite ce que je voulois dire ; & m'ayant répondu qu'il pouvoit être dans toutes ses actions absolument maître de sa volonté , & de ses résolutions , je lui conseillai donc , si la chose étoit ainsi , qu'il devoit aller trouver cette femme , mais se résoudre à n'avoir aucun commerce avec elle pendant six nuits , & de laisser agir à leur gré ses inclinations , & ses facultés. Il s'engagea à suivre mon conseil , & à me rendre compte du résultat. Quinze jours après environ , il me dit que cette résolution avoit produit un changement si total dans l'état de son ame , qu'il se sentit aussi-tôt en force , & qu'au lieu de se coucher avec la crainte de ne pas réussir , il alla au contraire au lit avec celle d'avoir un désir trop violent , & une faculté si grande , qu'elle lui devint incommode ; & c'est ce qui lui arriva effectivement ; aussi fut-il aise d'avoir raccourci ce tems , & dès-qu'il eut une fois rompu l'enchantement , l'ame & les facultés s'accordèrent parfaitement ensemble , & son imagination ne retomba plus dans le premier état.

## II. *De l'impuissance qui provient du défaut de correspondance nécessaire entre les actions des différens organes.*

Nous avons observé ci-dessus , en traitant des maladies de l'urèthre & de la vessie , deux choses relatives aux actions de chacune d'elles ; savoir , que chaque organe dans le corps sans en excepter aucun , étoit composé de différentes parties , dont les fonctions ou les actions , sont totalement différentes l'une de l'autre , malgré qu'elles tendent toutes à produire le même effet pour lequel elles sont destinées. Dans tous ces organes parfaits , il y a une succession de mouvemens , provenans naturellement les uns des autres ; & qui à la fin produisent l'effet pour lequel ils sont destinés. Une seule irrégularité dans ces actions , causera une maladie ou du moins produira des effets très-désagréables , & souvent l'intention finale de l'organe se trouvera par là totalement frustrée. Appliquons ce principe aux fonctions des testicules , & de la verge. On observe quelquefois chez les hommes une irrégularité dans les actions de ces parties , qui produit l'impuissance , & il y a tout lieu de croire que c'est quelque chose de semblable , qui est une des causes de la stérilité chez les femmes.

Les parties destinées à la génération chez les hommes ,

peuvent être divisées en deux espèces, les essentielles, & les accessaires; les testicules sont les essentielles; la verge & ses dépendances, les accessaires. Comme cette division provient de leurs usages, ou de leurs fonctions, qui dans l'état de santé, se correspondent parfaitement les unes avec les autres, on peut aussi diviser en deux le défaut d'exactitude dans la correspondance, ou susceptibilité de ces actions. Dans la première division, les actions sont renversées & la partie accessoire a lieu sans l'essentielle, comme dans les érections de la verge, où ni l'imagination, ni les testicules, ne sont point stimulés à l'action.

Dans la seconde, les testicules opèrent la sécrétion un peu trop-tôt pour la verge, qui n'y correspond pas de son côté par l'érection. On appelle le premier état *priapisme*, & le second est ce qu'on devroit appeller *faiblesse séminale*.

L'imagination a un effet considérable sur la correspondance des actions de ces deux parties; mais il paroîtroit dans plusieurs cas, que les érections de la verge dépendent plus de l'état de l'imagination, que la sécrétion de la semence; car chez plusieurs personnes, la sécrétion s'opère bien, & non pas l'érection; alors le défaut d'érection ne paroît provenir que de l'imagination.

Le priapisme vient quelquefois volontairement, & souvent il provient d'une irritation visible de la verge, telle que d'une gonorrhée vénérienne, sur-tout lorsqu'elle est violente. La sensation de ces érections est plutôt incommode, qu'agréable, & la sensation qu'on éprouve au gland, ne ressemble pas alors à celle qui provient des érections de désir, mais elle est à-peu-près semblable à celle qu'on a immédiatement après la coïtion.

Le priapisme qui vient volontairement, est d'une conséquence plus sérieuse, que celui qui est l'effet de l'inflammation, car il provient probablement de causes incurables par elles-mêmes, ou par toutes les méthodes connues.

Celui qui provient de l'inflammation des parties, comme dans la gonorrhée, est accompagné à-peu-près des mêmes symptômes; mais en général, la sensation est celle de la douleur, qui dépend de l'inflammation des parties. On observera que ce que nous venons de dire du priapisme, ne doit s'entendre que des cas où il s'agit du priapisme, comme d'une maladie en elle-même, & non pas comme un symptôme d'autres maladies, comme il l'est fréquemment.

La méthode ordinaire de traiter cette maladie, consiste à prescrire les médicaments toniques, & nerveux, tels que

le quinquina , la valeriane , le musc , le camphre , & les bains froids. Mon expérience m'a fait voir les bons effets de ces bains , mais quelquefois ils ne s'accordent point avec la constitution , & nous avons observé qu'alors les bains chauds étoient également utiles.

L'opium paroît être un spécifique dans plusieurs cas ; aussi serions-nous portés à essayer préférablement à tout autre , la méthode la plus douce.

La foiblesse séminale , ou la sécrétion , & l'émission de la semence sans érection , est l'opposé du priapisme , & c'est la maladie la plus redoutable des deux. Il y a une grande variété dans les états de cette maladie , dont toutes les gradations proviennent de l'exakte correspondance des actions de toutes les parties , avec les testicules , qui sont les seuls en action. Dans chaque cas de la maladie , la sécrétion , & l'évacuation de la semence , est toujours trop prompte. Cette maladie , de même que le priapisme , ne provient ni du désir , ni de la force , malgré qu'elle soit accompagnée de ces deux qualités , mais non pas dans une proportion convenable , lorsqu'elle est légère , le moindre désir produisant souvent un effet complet. La sécrétion de la semence se fera si promptement qu'une simple pensée , ou même le moindre attouchement la fera sortir.

Les rêves produiront cette évacuation à différentes fois dans la même nuit ; & même lorsqu'ils ont été si légers , qu'on ne s'en est pas même rappelé , lorsque le sommeil a été interrompu par l'acte de l'émission. J'ai vu des cas où les testicules ont été si prompts à faire cette sécrétion , que la moindre friction sur le gland ; a produit une émission : j'ai aussi vu un simple exercice à pied , ou à cheval , produire cet effet , & cela plusieurs fois de suite dans un très-court espace de tems.

Un jeune homme âgé d'environ 24 ou 25 ans , moins livré au plaisir vénérien , que l'est ordinairement la jeunesse , étoit affligé des maladies dont nous venons de faire mention. Il avoit des émissions de semence , trois ou quatre fois pendant la nuit , & qui même lui prenoient s'il marchoit un peu vite , ou s'il montoit à cheval. A peine approchoit-il d'une femme , qu'il éjaculoit aussi-tôt , & l'émission n'étoit accompagnée d'aucune sensation agréable. Il avoit essayé tous les médicamens toniques , ainsi que les bains chauds , & les bains de mer , mais sans aucun effet. Je lui ordonnai de prendre vingt gouttes de laudanum en se couchant , &

par ce moyen il prévint les érections nocturnes. En prenant la même quantité de laudanum tous les matins , il put se promener ou monter à cheval , sans l'inconvénient ci-devant mentionné. Je lui dis de continuer à suivre cette ordonnance pendant quelque tems , quoique la maladie ne fût plus revenue , afin que les parties pussent s'accoutumer à leur nouvel état d'intégrité , & actuellement j'ai tout lieu de croire que ce jeune homme se porte très - bien. Comme ces organes s'habituèrent de plus en plus à l'opium , je jugeai à-propos d'en augmenter la dose.

En pareils cas , les spasmes sont extrêmement légers au moment de l'évacuation de la semence , mais ils se répètent bientôt après , la première émission n'empêchant pas une seconde d'avoir lieu , & la constitution pendant tout ce tems , n'étant que très-peu affectée (1). Lorsque les testicules agissent seuls , sans que les parties accessoires remplissent leurs fonctions nécessaires & naturelles , c'est une maladie beaucoup plus fâcheuse encore ; car la sécrétion ne provient d'aucune cause visible ou sensible , & ne procure aucun effet notable , mais la semence s'écoule de même que dans les évacuations involontaires des excréments ou de l'urine. On a observé que la semence dans quelques-uns de ces cas , est plus fluide que dans l'état naturel.

Il y a une grande variété dans les actions morbifiques de ces parties. Nous en donnerons pour exemple le cas suivant.

Un homme eut pendant plusieurs années un rétrécissement de l'urèthre , pour lequel il fit un long usage des bougies , jusqu'à ce qu'enfin il les eût abandonnées. Il n'avoit pas eu le moindre commerce avec des femmes , pendant un espace de tems considérable , crainte qu'il ne lui en vînt de fâcheuses conséquences.

Il a souvent dans son sommeil des émissions involontaires , qui en général l'éveillent au moment du paroxysme ; mais ce qui le surprend le plus , c'est qu'il a souvent des paroxysmes sans que la moindre goutte de semence s'évacue par la vessie.

---

(1) Il faut noter que pour l'ordinaire , ce sont les spasmes seuls qui affectent la constitution , & cela proportionnellement à leur violence , & indépendamment de la sécrétion , & de l'évacuation de la semence.

Dans quelques cas même , l'érection cessant sans spasmes , lors de l'émission , produira la même foiblesse , que s'ils avoient eu lieu.

Cela cependant n'arrive pas toujours , car d'autres fois la semence sort dehors. Dans le tems où ces paroxysmes extraordinaires ont lieu , il est en érection , il rêve , & s'éveille avec le même mode d'action , la même sensation , & le même plaisir , que si la semence passoit à travers l'urèthre , soit en rêvant , ou en marchant. Mon opinion est qu'il s'excite alors dans le bulbe de l'urèthre , sans la présence de la semence , une irritation pareille à celle qui auroit lieu , lorsque cette matière passe en conséquence de toutes les actions naturelles qui en accompagnent l'évacuation. De là on pourroit supposer , ou que la sécrétion de la semence n'a pas lieu , ou que si elle a lieu , il y a un mouvement rétrograde dans les actions des muscles accélérateurs ; mais si le premier cas existoit alors , on peut supposer que dans l'état naturel , les actions de ces muscles ne proviennent pas simplement du stimulus de la semence sur la partie ; mais de ce que leur action étant une terminaison d'une action précédente , elle fait partie d'une suite continuée d'actions. Ainsi elles peuvent dépendre du frottement , ou de l'imagination , d'un frottement sur le gland , sans que les testicules y aient aucune part , & le spasme dans ces cas , provient du frottement , & non pas de la sécrétion.

Dans plusieurs de ces cas d'irrégularité , lorsque l'érection n'est pas forte , elle cessera sans émission , & d'autres fois celle-ci arrivera presque sans aucune érection ; mais ces irrégularités ne proviennent pas de foiblesse , des affections de l'imagination.

Dans la plupart des cas que nous avons rapportés , il est souvent utile de laver la verge , le scrotum , & le périné avec l'eau froide ; & pour la rendre plus froide encore qu'elle ne l'est dans certaines saisons , on peut y mettre du sel commun , & laver les parties lorsque le sel est presque dissous.





## CHAPITRE XIII.

*De l'atrophie du testicule.*

A ne considérer que quelques circonstances, il paroîtroit que les parties de la génération ne devroient point être regardées comme des parties nécessaires à la machine animale ; mais comme surajoutées seulement pour des fonctions particulières, & par conséquent seulement nécessaires, quand on veut en faire l'usage pour lequel elles sont destinées, car nous pouvons observer qu'elles sont les dernières à venir à maturité, & qu'elles sont les plus exposées à dépérir. Aussi diffèrent-elles considérablement dans leurs propriétés naturelles de toutes les autres parties du corps, à l'exception des dents qui y ont quelque ressemblance, à certains égards.

Les testicules sont comme il le paroît, plus sujets aux maladies spontanées, qu'aucune autre partie du corps ; mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est le dépérissement de ces corps. Un testicule, ou même tous les deux disparaîtront totalement, comme le thymus, ou la membrane pupillaire, &c. chez l'enfant : c'est ce qu'on ne voit point arriver dans les autres parties du corps, qui sont nécessaires à son ensemble, si ce n'est dans celles qui ne sont pas d'un usage ultérieur, & qui même pourroient devenir nuisibles au corps, comme la membrane pupillaire. Mais les testicules ne subissent point ce changement, en conséquence d'une propriété première qui leur soit inhérente, comme cela a lieu pour le thymus, toutes les fois que l'âge de la personne les rend inutiles ; ils y sont exposés dans tous les périodes de la vie ; c'est pourquoi cette disposition subsiste dans les testicules mêmes, indépendamment d'aucune connexion avec l'économie animale. Un bras, ou une jambe, peuvent perdre leur action, & dépérir en partie, mais jamais totalement.

On a vu des testicules dépérir dans des cas de hernie, probablement à cause de la pression constante de l'intestin. M. Pott nous a rapporté des exemples de cette espèce. J'ai vu dans un hydrocèle, les testicules être presque réduits à rien,

probablement à cause de la pression continuelle de l'eau.

Mais dans tous ces cas , les causes du dépérissement sont manifestes , & peut-être pourroient-elles produire de semblables effets , en pareilles circonstances , dans d'autres parties du corps. Mais un testicule dépérit totalement , sans aucune maladie antécédente ; d'autres fois il s'enflamme , ou d'une manière spontanée , ou à cause de sa sympathie avec l'urèthre , il devient gros , & commence ensuite à diminuer , comme dans la résolution d'une inflammation ordinaire , mais cette diminution ne s'arrête point , lorsque le testicule est réduit à son état naturel , elle continue encore jusqu'à ce qu'il disparoisse entièrement. Les cas suivans sont des exemples de ce que nous venons de dire.

## P R E M I E R C A S.

Il y a environ neuf ans , qu'un homme eut une gonorrhée avec un bubon , qui suppura. Il survint un gonflement à l'un des testicules , & pour le résoudre , on se servit de la méthode ordinaire , & en apparence avec succès. Tous les autres symptômes ayant disparu , il se crut parfaitement guéri ; mais quelque tems après , il s'aperçut que le testicule qui avoit été gonflé , étoit devenu un peu plus petit que l'autre , ce qui réveilla toute son attention. Cette diminution de volume continua jusqu'à ce que le testicule disparut entièrement.

Il n'est plus question de testicule , depuis plusieurs années , & cela n'a changé en rien , ni son inclination pour les femmes , ni sa virilité.

## S E C O N D C A S

*Communiqué par M. N A N F A N.*

» Un jeune homme , âgé d'environ dix-huit ans , qui n'avoit jamais eu la moindre maladie vénérienne , a eu deux différentes attaques de la même nature , une dans chaque testicule. Le 3 Février 1776 , après avoir patiné pendant quelques heures , sans en sentir la moindre incommodité , il fut saisi de violentes douleurs , & d'une inflammation au testicule gauche , qui grossit considérablement dans peu de jours. On appella un Chirurgien , qui employa le traitement

ordinaire de l'inflammation. Environ six semaines après, l'inflammation & le gonflement diminuèrent graduellement, & il n'y resta plus qu'un peu de dureté. On appliqua alors un emplâtre mercuriel, qu'on ôta quelque tems après. Le testicule a toujours depuis continué à diminuer graduellement, & il n'est pas plus gros actuellement, qu'une féverole; en effet, le corps du testicule est tout-à-fait atrophié, & il n'y reste plus que ce qui paroît faire une partie de l'épididyme. Cette portion paroît n'exciter aucun sentiment de douleur, excepté lorsqu'on le presse, & elle est très-dure, & la surface inégale. Le cordon spermatique n'est point du tout affecté.

Le 20 Octobre 1777, la même maladie attaqua de la même manière, le testicule droit, sans aucune cause apparente. Je fus appelé à ce sujet. Je fis d'abord saigner le malade, & lui fis prendre une potion laxative, ensuite une mixture saline, avec le tartre émétique; & je lui fis faire usage d'une fomentation, & d'une embrocation d'esprit de Mindererus, & d'esprit de vin. Le 27, j'appliquai un cataplasme de farine, de lin, & d'eau vé géto-minérale. Je continuai ce traitement jusqu'environ le milieu de Novembre, tems où l'inflammation disparut, & où le testicule paroissoit être presque revenu à son état naturel. Le 19 Décembre on m'appella de nouveau. Le testicule paroissoit être devenu plus dur, & avoir diminué de volume, plus que l'autre n'avoit fait, ce qui donna beaucoup de chagrin au malade. Je lui ordonnai quelque pillules avec le calomelas, & le tartre émétique; dans l'espérance d'augmenter la sécrétion des glandes en général, & de produire quelque changement dans le testicule. Ce traitement parut d'abord répondre à mes espérances, mais peu après il n'eut plus le moindre effet, & le testicule commença à diminuer comme l'autre avoit fait. Je consultai avec M. Adair (1), & M. Pott (2); mais nous opinâmes, que rien ne pouvoit donner quelque espérance de succès. Je lui dis d'essayer de se faire électriser, & d'employer les parties à l'usage auquel elles sont naturellement destinées, aussi souvent qu'il en auroit envie, dans le le dessein de mettre un frein aux actions non naturelles;

---

(1) Chirurgien général des Forces de Terre de la Grande Bretagne.

(2) Membre de la Société Royale, Chirurgien de l'hôpital de Saint Barthelemy, & Auteur de plusieurs Ouvrages, estimables en Chirurgie.

mais tout cela n'aboutit à rien , le testicule continua à diminuer , jusqu'à ce qu'il n'en resta pas le moindre vestige ».

### TROISIÈME CAS.

*Communiqué par le Docteur COTHOM DE WORCESTER.*

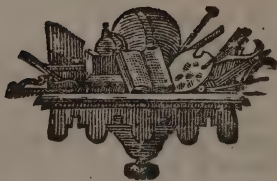
» Un jeune homme de 16 ans , fut tout à-coup saisi d'un grand froid , & de tremblement , accompagné de fréquens frissons. Pendant ce paroxysme , qui dura trois heures , son pouls étoit petit , contracté , & si excessivement accéléré , qu'on pouvoit à peine compter les pulsations de l'artère. Ce période fut suivi d'une chaleur extrême , & d'un pouls fort , dur , & plein. On lui fit faire à cet égard , une saignée abondante : immédiatement après , on lui fit prendre une dose d'un purgatif rafraîchissant , & pour en accélérer les effets , on lui donna aussi un lavement. Le soir on le saigna de nouveau. Pendant tout ce jour , il se plaignit des douleurs les plus vives dans les reins , & dans le côté du ventre , lesquelles se propageoient jusqu'aux bourses. J'examinai la partie affectée , & je vis une apparence dans l'aine du côté gauche , & une grande tension aux environs de l'anneau des muscles abdominaux , avec une enflure des testicules. J'ordonnai pour lors de faire sur ces parties des fomentations discutives , fortement imprégnées de sel amoniac crud , & de les bassiner avec de l'esprit de Mindererus , & de l'esprit volatil aromatique , avant l'application de chaque fomentation ; je lui dis aussi de prendre six grains de la poudre antimoniale , avec quinze grains de nitre , de trois en trois heures ; de se nourrir avec du gruau très - léger , de fruits , & de jus de limons , & de boire de l'eau d'orge avec du sucre , & de nitre. Malgré cette méthode antiphlogistique , de fréquens purgatifs rafraîchissants , des remèdes anodins , de trois doses d'émétique , & de treize saignées , la fièvre continua , & la douleur , l'inflammation , & la tumeur , augmentèrent jusqu'au dix-huitième jour , y compris celui de l'attaque. Voyant qu'il n'y avoit point d'espérance de résoudre cette tumeur , le testicule étant presque aussi gros que la tête d'un enfant , je tâchai de le faire venir à suppuration , par des fomentations émollientes , & par des cataplasmes maturatifs. Le 10 , je sentis quelque fluctuation , & le 12 , elle devint encore plus sensible , les bourses ayant pris alors une apparence

livide. Je fis tout ce que je pus pour persuader le malade de me permettre de l'ouvrir, mais ne sentant pas alors la moindre douleur, il ne voulut absolument point y consentir. Le 15, le malade fut de nouveau saisi de frissons, de froid & de tremblement, suivi d'une grande chaleur fébrile, qui se termina bientôt après, en une sueur abondante, mais ce paroxysme ne fut pas accompagné de douleur. Le soir cependant, la tumeur s'élevoit tellement en pointe, que je fus d'opinion qu'elle s'ouvreroit d'elle-même avant le jour, & qu'alors le malade me permettroit d'aggrandir l'ouverture; je fus trompé dans mes espérances, & n'ayant pu le résoudre à se laisser faire l'incision projetée, je me contentai de lui donner le quinquina, avec l'élixir de vitriol. Dès-lors, j'observai que le testicule diminuoit après chaque paroxysme fébrile. Ne pouvant faire aucune incision, & voyant d'ailleurs qu'il avoit encore des forces suffisantes, & bon appétit, je commençai à concevoir des espérances de guérison, sans faire aucune ouverture. Je lui conseillai donc de persister dans l'usage de la méthode tonique, antiseptique, & d'appliquer constamment des fomentations faites avec la décoction du quinquina au moyen de quoi le pus fut totalement resorbé au bout de trente jours après la première attaque de la maladie. Le testicule paroissoit avoir alors la grosseur d'un œuf de poule, & il étoit aussi dur qu'un squirrhe. Je le fis oindre soir & matin, avec une égale dose d'onguent mercuriel, fait à moitié, & de liniment volatil camphré, & je lui ordonnai de prendre intérieurement quelques remèdes mercuriels altérans, avec la décoction de quinquina. Par ces moyens, les sueurs nocturnes, & tous les autres symptômes désagréables diminuèrent par degrés; le malade acquit des forces, de l'embonpoint, & de la vigueur en peu de tems, & le testicule affecté diminua constamment, quoique lentement, pendant près d'un an, au bout duquel tems on n'en trouvoit plus aucune marque, si ce n'est un amas confus de fibres lâches, qu'on sentoît aisément dans la partie supérieure du scrotum. Il y a environ un mois que le malade m'a permis de l'examiner.

Je n'y découvris plus le moindre vestige du testicule, & je ne pouvois pas même appercevoir la tunique vaginale dans ce côté de l'aîne; mais sur l'os du pubis, & un peu au-dessous de cet os, je pouvois saisir avec mes doigts & le pouce, le cordon spermatique, & distinguer encore les vaisseaux, qui n'avoient point le moindre degré de dureté,



ou de squirrosité ; & si j'en pressois un en particulier , je faisois éprouver au malade pendant un peu de tems des douleurs fort aigües. Aujourd'hui le malade se porte très-bien , il est d'une constitution forte & robuste , & il a de beaux enfans bien portans. Le seul changement dont il s'est apperçu dans sa constitution , est une disposition à devenir gras , & que rien ne peut empêcher , soit la tempérance ou l'exercice violent , qu'il fait tous les jours à cheval , sans prendre beaucoup de repos.



## PARTIE IV.

## CHAPITRE PREMIER.

*Du Chancre.*

Nous avons traité jusqu'ici des effets du virus vénérien, lorsqu'il est appliqué à une surface sécrétoire quelconque de l'épiderme ; nous avons exposé quelle étoit l'intention de la nature , en produisant ces effets ; nous avons rapporté les conséquences , soit réelles , ou supposées , qu'ils pouvoient avoir. Actuellement nous allons considérer les effets de ce virus , lorsqu'il est appliqué à une surface , qui est recouverte de l'épiderme ordinaire , telle que la peau commune du corps. Cette considération servira à convaincre que sur une telle surface , ces effets sont très-différens de ceux que nous venons de décrire. Mais qu'il nous soit permis de remarquer ici que la verge , le siège ordinaire du chancre , est de même que toutes les autres parties du corps , sujette aux maladies du genre des ulcératives ; & même plus qu'elles encore d'après quelques circonstances ; car si l'on n'a pas attention à les tenir propres , il en résulte souvent des excoriations , ou des ulcères superficiels. Comme presque toutes les autres parties qui ont été lésées ; de même celle-ci , lorsqu'une fois elle a été affectée de maladie vénérienne , est très - sujette à s'ulcérer de nouveau. Puis donc que cette partie n'est pas exempte des maladies communes au reste du corps , & que toute maladie dans cette partie , est suspectée être vénérienne , on doit y donner une attention particulière , avant que de porter son jugement sur les ulcères qu'on y observe.

Les ulcères vénériens ont communément un caractère qui ne leur est cependant pas tout-à-fait particulier , car plusieurs ulcères qui n'ont point de disposition à guérir , & cela doit s'entendre particulièrement du chancre , ont également la même apparence. Un chancre a communément une base épaisse , & dure , & quoique dans quelques-uns , l'inflam-

mation ordinaire se répande beaucoup plus au loin , l'inflammation spécifique cependant , est bornée à cette base. Communément on distingue avec facilité les ulcères consécutifs d'avec les ulcères de première origine , ou les vénériens que nous décrirons ci après.

C'est un effet absolu & nécessaire , que lorsque quelques parties d'un animal sont irritées jusqu'à un certain point , elles s'enflamment , & forment de la matière , pour écarter la cause irritante. Cet effet a facilement lieu , lorsque l'irritation attaque une surface sécrétoire ; mais dans le cas contraire , il ne paroît que très - difficilement , & l'ulcération alors survient toujours à sa place. C'est ce qui arrive non-seulement dans les irritations ordinaires , mais encore dans les irritations spécifiques , qui proviennent des virus , telles que la maladie vénérienne , & la petite vérole. La matière variolique , aussi bien que la vénérienne , produisent des ulcères sur la peau ; mais lorsqu'elle affecte des surfaces sécrétoires , il s'ensuit une sécrétion morbifique qui est différente , à raison de la différence des parties elles-mêmes ; la lymphe coagulable se ramasse sur la langue , l'intérieur de la bouche , la luette , & les amygdales , en forme d'escars , à-peu-près comme il arrive dans le mal de gorge putride. Mais dans le gosier , & tout le long de l'intérieur de l'œsophage , il se fait une sécrétion d'un fluide tant soit peu épais , & fort ressemblant au pus. Lorsque l'irritation est appliquée à une surface , dont l'épiderme est mince , & où il se fait naturellement une sécrétion , telle que le gland , ou l'intérieur du prépuce , elle l'affecte quelquefois au point d'y produire une sécrétion morbifique , telle qu'elle a été décrite ; mais cette irritation ne se borne pas toujours à un semblable effet sur de pareilles surfaces ; au contraire , il est porté jusqu'à l'ulcération , ce qui produit le chancre.

Il manque en général au virus , la disposition ou les facultés suffisantes , pour excorier la peau commune , autrement s'il les possédoit , il est très-probable que les symptômes seroient d'abord à-peu-près les mêmes , que ceux d'une gonorrhée ; c'est - à - dire , il y auroit un écoulement de matière , d'une surface sans épiderme , & nouvellement enflammée , car on peut supposer avec raison , que le virus produiroit sur cette surface excoriée , une sécrétion de matière , qui seroit d'abord une gonorrhée , & qui probablement dégénéreroit ensuite dans le second mode d'action , ou l'ulcération , de manière à devenir alors un chancre.

Les chancres se forment de trois manières différentes ; 1<sup>o</sup>.

par l'insertion du virus dans une plaie ; 2°. par l'application du poison , à une surface non sécrétoire ; 3°. par la même application à un ulcère ordinaire. Quelle que soit celle de ces trois surfaces , où le virus ait été appliqué , il produit son inflammation , & son ulcération spécifique , avec une sécrétion de pus. La matière produite en conséquence de ces différens modes d'application , est de la même nature que celle qui a été appliquée , parce que les irritations sont les mêmes dans tous les cas.

Le virus infecte beaucoup plus facilement , s'il est appliqué à une plaie récente , que s'il l'est à un ulcère , en quoi il se rapporte à la matière de la petite vérole qu'on inocule. On n'a pas encore pu déterminer , s'il y avoit quelques endroits de la peau , ou quelque autre partie du corps , qui soit plus susceptible de cette irritation que d'autres , en conséquence de l'application locale du virus.

Cette forme de la maladie , de même que la première , ou la gonorrhée , se manifeste généralement sur les parties de la génération , en conséquence d'un commerce entre les deux sexes ; mais chaque partie du corps peut être affectée par l'application de la matière vénérienne , particulièrement si l'épiderme est mince.

J'ai vu un chancre à la surface interne des lèvres , de la largeur d'une pièce de six sols , sans que le malade sût comment il l'avoit gagné (1). La verge , & particulièrement le prépuce étant les parties que le chancre affecte le plus communément , elles sont aussi construites de manière à souffrir beaucoup de cette maladie , particulièrement lorsqu'elles sont très-susceptibles d'une telle irritation ; car cette organisation seule peut produire plusieurs incommodités , indépendamment d'une douleur considérable qui paroît lors de la maladie , & qui en général retarde beaucoup la guérison.

Le chancre n'est pas un effet aussi fréquent du virus , que la gonorrhée , ce dont on peut donner de très-bonnes raisons , quoiqu'il y ait plus d'une manière de le gagner , comme nous venons de le dire. Mais les parties dans deux de ces manières , savoir la plaie , & l'ulcère , sont rarement à

(1) Nous n'avons aucun doute que cet effet ne fût un chancre , car outre son apparence , le malade avoit un bubon qui se formoit dans une des glandes maxillaires du même côté.

Il est très-probable qu'il le gagna , ce chancre , en portant ses doigts à sa bouche.

portée d'être infectées. Aussi lorsqu'on gagne la maladie ; est-ce communément par le même mode d'application , que celui qui est propre à la gonorrhée. Mais comme l'épiderme ne peut pas être affecté par ce poison , & que cette enveloppe sert de défense à la peau , il arrive souvent que le virus ne se trouve pas en contact avec elle. En effet , il est bien surprenant que la peau n'en soit jamais affectée dans les endroits où elle est recouverte d'une telle enveloppe , excepté vers le gland , l'intérieur du prépuce , ou les autres parties du corps où cette enveloppe est très-mince. La proportion entre les cas de gonorrhée , & ceux du chancre , est comme quatre ou cinq ; à un.

Lorsque c'est un homme qui en est attaqué , c'est généralement sur le frein , le gland , le prépuce , ou sur la peau commune du corps de la verge ; & quelquefois sur la partie antérieure du scrotum , qu'il se manifeste ; mais plus fréquemment encore sur le frein , & dans l'angle entre la verge , & le gland , ce qui dépend de la manière dont on le gagne , & non d'aucune disposition spécifique , que ces parties aient de préférence à d'autres ; si le frein & autres parties en sont plus souvent affectés que les autres parties de la verge , cela provient de la forme extérieure de cette partie , qui est irrégulière , & qui permet à la matière vénérienne de séjourner paisiblement dans ses replis , au moyen de quoi elle a eu le tems d'irriter & d'enflammer le lieu où elle est , & d'y produire l'inflammation suppurative & ulcéralive. Mais comme cette matière est aisément enlevée des parties saillantes , par le moindre attouchement ; aussi est-ce une raison , pourquoi ces parties en général échappent si souvent à cette maladie.

La distance du tems entre l'application de la matière , & ses effets sur la partie , pour y produire le chancre , est incertaine ; mais en général ce symptôme ne se manifeste pas sitôt que la gonorrhée ; cette différence dépend cependant en quelque façon de la nature des parties affectées. Si c'est le frein ou la terminaison du prépuce au gland , qui soit affectée , la maladie en général se manifestera plutôt , ces parties étant plus facilement lésées que le gland , la peau commune de la verge , ou le scrotum. Car dans quelques cas où le gland & le prépuce furent attaqués à la suite de la même infection , le chancre se manifesta sur le prépuce.

J'ai vu des cas où les chancres se sont manifestés vingt-quatre heures après l'application de la matière , & j'en ai



vu d'autres , dans lesquels ils n'ont paru qu'au bout de sept semaines. J'ai observé un cas remarquable de cette espèce chez un homme qui n'avoit point approché d'aucune femme depuis sept semaines , lorsqu'il lui parut un chancre , ce qui étoit suivant toute apparence la raison pourquoi l'infection avoit eu lieu ; car il est probable en effet , que s'il avoit eu commerce avec quelqu'autre femme , il auroit vraisemblablement pu prévenir l'infection , en essuyant les parties , pour en enlever la matière vénérienne. Ce qui prouve que ce chancre étoit vénérien , c'est que le malade eut la vérole par la suite , & qu'il fut obligé de prendre du mercure. Un Officier de l'armée eut un chancre , qui se manifesta deux mois après qu'il eut habité avec une femme. Après le dernier commerce , il fit une marche d'environ cent milles , le chancre parut , & il ne céda qu'au mercure.

Cette inflammation , de même que la plupart des autres qui se terminent en ulcères , commence premièrement par une démangeaison dans la partie ; si c'est le gland qui est enflammé , il paroît pour l'ordinaire un petit bouton rempli de matière , sans beaucoup de dureté , ou sans inflammation apparente , & avec très-peu de tuméfaction , parce que le gland n'est pas si aisément tuméfié par l'inflammation , que plusieurs parties le sont , particulièrement le prépuce. Les chancres de même , ne sont pas si douloureux , ni si incommodes , que ceux du prépuce ; mais si la maladie a lieu sur le frein , & plus particulièrement sur le prépuce , il s'ensuit bientôt une inflammation plus considérable que dans le premier cas , ou du moins les effets de l'inflammation sont plus étendus , & plus manifestes. Ces parties étant composées d'une membrane cellulaire , très - lâche , permettent aux humeurs de s'extravafer avec facilité ; & la sympathie permanente y a aussi lieu plus facilement. La démangeaison se change graduellement en douleur ; la surface du prépuce s'excorie dans quelques cas , & ensuite s'ulcère ; dans d'autres endroits comme sur le gland , il paroît une petite pustule , ou un abcès , qui forme un ulcère. Il survient une dureté de la partie , qui d'abord , & tant qu'elle est de nature vénérienne , est très - circonscrite , ne s'étend pas graduellement & imperceptiblement vers les parties voisines , mais qui finit plutôt brusquement. Sa base est dure , & les bords un peu prominens. Lorsqu'il commence sur le frein ou tout près , cette partie en est communément tout-à-fait détruite , ou bien souvent une perforation la traverse , ce qui devient

incommode dans le traitement ; aussi en général il est mieux en pareils cas de le couper d'abord.

Quand le virus a produit son effet sur la peau, lieu où l'épiderme est plus épais que celui du gland ou du frein, comme par exemple sur celle du corps de la verge, ou de la partie antérieure du scrotum, parties très-exposées aux influences de cette matière, le chancre pour lors se manifeste en général, premièrement par un bouton, ou pustule, qui communément se change en croûte, à raison de l'évaporation de la matière la plus fluide ; si l'on enlève cette croûte, il s'en forme une autre plus grande que la première. Les chancres de cette dernière espèce sont accompagnés d'une moindre inflammation, que ceux du frein, & du prépuce, mais elle est plus violente que celle qui survient à ceux du gland.

Lorsqu'on permet à la maladie de faire des progrès, au point de participer de l'inflammation particulière à la constitution, elle s'étend beaucoup dans plusieurs cas, & souvent les symptômes sont portés au point de produire des accidents fâcheux, tels que le phymosis, & quelquefois le paraphymosis, ce qui retarde de beaucoup la guérison ; mais il y a toujours une dureté particulière au virus qui entoure les ulcères, particulièrement ceux du prépuce.

Lorsque ces ulcères se forment, qu'ils sont formés, ou qu'ils sont encore dans leur état inflammatoire, il n'est pas extraordinaire de voir l'urèthre sympathiser avec eux, & causer un chatouillement douloureux, surtout en urinant ; nous ne déterminerons cependant pas, si jamais un écoulement de l'urèthre peut provenir d'une pareille cause, mais si l'on ne l'observe jamais que quand la maladie attaque réellement l'urèthre, ce sera une raison de supposer que cette sympathie n'est pas réellement inflammatoire ; ou que si elle est portée jusqu'à ce point, elle ne sera cependant pas de l'espèce spécifique.

Il est néanmoins possible dans les cas où une gonorrhée auroit été précédée par un chancre, que cette gonorrhée puisse provenir de la sympathie, & qu'elle ne soit pas une maladie causée par l'infection première, ou par la matière du chancre. On verra par l'observation suivante, que dans les cas où il n'y a point d'écoulement, la sensation dans l'urèthre provient de la sympathie, & non pas de ce que l'urèthre est attaqué de la maladie, dans le tems que la matière se prépare à produire un chancre. Nous n'avons observé cette singularité plus d'une fois ; savoir, que lorsque

Le lieu primitivement affecté par un chancre s'est ulcéré de nouveau , sans que le malade se fût exposé à une nouvelle infection. Le malade en ce cas se plaignoit du même chatouillement douloureux dans l'urèthre , avant même qu'il se fût établi la moindre suppuration dans les ulcérations commençantes. Nous avons vu encore , en conséquence du même rapport des parties , un chancre qui s'est manifesté sur le gland , guérir un écoulement habituel , & une irritation , qui se faisoit sentir tout le long du canal de l'urèthre. L'irritation qui précéda , fut si grande dans ce cas , que nous soupçonnâmes un rétrécissement ; mais nous n'en trouvâmes aucun en passant une bougie.

En conséquence de la sympathie de l'urèthre , avec le chancre , les testicules , & le scrotum , sympathiseront encore davantage avec ce canal , & auront ainsi leur part dans cette affection. J'ai vu cette sympathie s'étendre sur le pubis , & à un si haut point , qu'en touchant doucement les poils qui le couvrent , on occasionnoit des sensations inquiétantes , & même douloureuses.

En parlant des effets locaux ou immédiats de la maladie vénérienne , nous avons dit que rarement ils étoient tout à-fait spécifiques , mais qu'ils participoient de l'inflammation de ce genre , & de la constitutionnelle. De-là la raison pourquoi il est toujours nécessaire de faire attention à la manière dont les chancres se manifestent d'abord , ainsi qu'à leurs progrès ; car les premiers symptômes expriment souvent la nature de la constitution. Si l'inflammation se répand avec promptitude , & fort au loin , elle annonce une constitution plus disposée à l'inflammation que dans l'état naturel. Si la douleur est grande , elle indique une forte tendance à l'irritation. Il n'arrive aussi que trop souvent que les chancres commencent à former des eschares , dès le premier abord ; quand cela a lieu , on peut toujours présumer une disposition décidée à la mortification.

Ces épiphénomènes , en caractérisant la constitution , dirigent les indications vers la méthode la plus propre au traitement.

Lorsqu'il y a perte considérable de substance , soit en conséquence de la mortification , ou de l'ulcération , il survient souvent , particulièrement si l'ulcère est sur le gland , une hémorrhagie abondante ; il paroît que ce nouvel accident vient de ce que l'inflammation adhésive , qui y a lieu alors , n'est pas suffisante pour unir les veines du gland , au point de fermer leur ouverture , & d'empêcher le sang de s'échapper

à travers de ce qu'on appelle le corps spongieux de l'urèthre. Les ulcères, comme les eschares, pénètrent souvent jusqu'au corps caverneux, ou le même effet a lieu.

### I. *Du phymosis, & du paraphymosis.*

Ces maladies proviennent de l'épaississement de la membrane cellulaire du prépuce, en conséquence d'une irritation capable de produire une inflammation considérable, & très-étendue. Lorsque cette irritation arrive, c'est en général à la suite d'un chancre, né dans cette partie. Cependant cette irritation, & cette inflammation attaquent quelquefois le prépuce, même lorsque la maladie se présente sous la forme de ce que je soupçonne être une gonorrhée du gland & du prépuce (1); & quelquefois aussi dans la gonorrhée ordinaire, mais plus fréquemment à la suite d'un chancre au prépuce. Lorsque cette maladie, ou tuméfaction, a lieu en conséquence d'un chancre, nous soupçonnons qu'il y a une disposition à l'irritation, chez la personne qui en est affectée; car il est évident qu'il y a quelque chose de plus que l'action spécifique, puisque l'inflammation s'étend au-delà de la distance qui lui est propre.

Nous observerons ici, que le prépuce n'est qu'une duplicature de la peau de la verge, lorsqu'elle n'est pas en érection. Comme alors ce repli est trop étendu pour la verge, il devient un moyen propre à recouvrir le gland, & le défendre, lorsqu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage, ce qui rend probablement ses sensations beaucoup plus vives. Lorsque la verge est en érection, elle remplit pour l'ordinaire, l'espèce de gaine que lui fournit la peau, de manière que la duplicature qui forme le prépuce, dans l'état contraire, est développée & employée à recouvrir le corps de la verge.

Les maladies appellées *phymosis* & *paraphymosis*, étant un épaississement de la membrane cellulaire du prépuce, elles seront en général en proportion de l'inflammation & de la distensibilité de la membrane cellulaire de cette partie. L'inflammation est souvent grande, & de l'espèce érysipélateuse. D'ailleurs, dans ces parties où la membrane

---

(1) Voyez la page 44, où il est fait mention de cette gonorrhée.

cellulaire est si lâche, la tuméfaction est aussi considérable, parce que le bout du prépuce étant penché vers le bas, la sérosité s'y accumule; c'est ce qu'on peut observer dans plusieurs inflammations, où la sérosité peut passer de la partie enflammée, à une partie plus déclive, comme il arrive à la jambe, ou à la cuisse, où les pieds s'enflent communément, & deviennent édemateux, en conséquence de la descente de la sérosité extravasée au-dessus.

Un resserrement naturel de l'ouverture du prépuce, est très-commun, & si considérable chez quelques-uns, qu'alors il est pour eux un véritable phimosis naturel. Quand avec un tel état, il survient des chancres, il en résulte nécessairement de grands inconvéniens dans le tems du traitement; & quand l'inflammation est considérablement étendue, il arrive inévitablement un phimosis morbifique, qui ressemble à l'autre. Soit que ce phimosis soit morbifique, ou naturel, il peut produire le paraphimosis, si l'on retire simplement en arrière le prépuce sur la verge; car cette partie rétrécie agissant comme une ligature autour du corps de la verge, derrière le gland, retarde la circulation au-delà de la ligature, & produit une inflammation édemateuse, sur la partie renversée du prépuce. Lorsque le paraphimosis n'a lieu qu'en conséquence d'un rétrécissement naturel, quoiqu'accompagné de chancres, il n'y a rien à faire à l'égard du traitement général, parce qu'il n'est qu'accidentel; dans ces deux cas cependant, on doit le considérer en quelque façon, comme une violence locale.

Ce phimosis naturel, est si considérable chez quelques enfans, qu'il s'oppose à la sortie des urines, mais en général, il devient moindre de plus en plus, à mesure que les enfans croissent, lorsqu'ils essayent fréquemment de faire glisser le prépuce sur le gland, ce qui prévient souvent les mauvaises suites, auxquelles il pourroit donner lieu.

Cette partie du prépuce, quoiqu'assez lâche chez la plupart des hommes, pour ne produire aucune incommodité dans l'état naturel, se contracte cependant quelquefois sans aucune cause apparente quelconque, & devient si étroite, qu'elle empêche la sortie des urines, même après qu'elles ont traversé le méat urinaire, de sorte que toute la cavité du prépuce se trouve souvent assez remplie d'urine, pour occasionner une grande douleur. C'est principalement chez les hommes âgés, que j'ai observé des cas de cette espèce.

Lorsque le prépuce est dans son état naturel, il couvre



pour lors entièrement le gland , & communément il dépasse un peu son sommet. Mais lorsque cette partie commence à se gonfler , & à devenir plus volumineuse , la peau de la verge se porte de plus en plus en avant sur le gland , qui en même-temps , est poussé en arrière par la pression que le prépuce gonflé , exerce sur son extrémité. J'ai vu le prépuce à la suite d'une pareille cause , s'avancer plus de trois pouces au-devant du gland , & son ouverture être diminuée de beaucoup.

Souvent le prépuce se renverse un peu , à cause que la peau intérieure cède plus que l'extérieure , & forme comme une espèce de collet , là où la peau extérieure se termine naturellement. Il est alors impossible , vu le resserrement , & la distension des parties dans cet état de tuméfaction , de tirer le prépuce en arrière sur la verge , au point de le renverser , & de mettre à découvert les ulcères de l'intérieur.

Un tel état de prépuce , donne très-souvent lieu à de mauvaises suites , particulièrement lorsque les chancres se trouvent derrière le gland , car cette partie étant entre l'orifice du prépuce & les ulcères , il y remplit toute la cavité du prépuce , entre les chancres & l'ouverture , & souvent si étroitement , que la matière des ulcères , qui sont derrière , ne peut passer en avant , entre le gland & le prépuce , ce qui donne lieu à une accumulation de matière , derrière la couronne du gland , qui imite assez bien un abcès & qui souvent ulcère l'intérieur du prépuce. Cet abcès s'ouvre quelquefois extérieurement , & le gland passant souvent à travers l'ouverture , jette tout le prépuce du côté opposé , de manière que la verge paroît avoir deux sommités.

Si le prépuce d'une autre part , est lâche , ample , & qu'on ait coutume de le tenir en arrière dans l'état sain , ou de le repousser pour panser les chancres , & qu'on lui laisse garder cette situation , jusqu'à ce que la tuméfaction survienne ; on l'appelle alors un *paraphymosis* ; si le prépuce est poussé en arrière avec force , lorsqu'il est dans un état de gonflement , il passe de l'état d'un phymosis , tel que nous l'avons décrit ci-devant , à celui d'un paraphymosis.

Cet état du prépuce , que nous décrivons , est souvent beaucoup plus incommode , & accompagné de symptômes plus fâcheux que le premier , particulièrement si le phymosis est dégénéré en paraphymosis. La raison en est , que l'ouverture du prépuce est naturellement moins élastique que la partie interne renversée , ou la peau externe. C'est pourquoi ,

lorsque le prépuce est poussé en arrière sur le corps de la verge, cette partie la serre plus qu'aucune autre, & encore plus en proportion de l'inflammation; d'où il résulte que la tumeur du prépuce est divisée en deux, dont l'une est proche le gland, l'autre derrière le resserrement, ou le collet. Ce resserrement est souvent si considérable, qu'il interrompt la libre circulation du sang en arrière, ce qui contribuant aussi à augmenter la tuméfaction, ajoute encore au rétrécissement, & produit souvent une mortification du prépuce même, au moyen de quoi toute la partie malade, avec le rétrécissement, sont quelquefois détruits; phénomène qu'on peut regarder comme une guérison naturelle (1).

Dans plusieurs cas, l'inflammation n'affecte pas seulement la peau de la verge, avec celle qui forme le prépuce, mais aussi son corps même, en produisant souvent des adhésions, & même la mortification dans les cellules du corps caverneux, chacune desquelles détruit pour toujours l'extensibilité de cette partie, & occasionne une courbure de la verge de ce côté là, dans le tems de l'érection. Cette mortification a quelquefois lieu dans toute la substance cellulaire de la verge, & produit un moignon court, & presque inflexible.

L'inflammation vénérienne n'est pas la seule cause des adhésions de ces cellules; nous voyons quelquefois qu'elles ont lieu, sans aucune cause apparente quelconque, & souvent en conséquence d'autres maladies.

Un homme âgé de 60 ans, qui avoit été estropié de la goutte, depuis plus de 20 ans, a eu pendant ces dix-huit derniers mois, la verge contractée sur le côté gauche, & en-dessus, de manière qu'elle se plie considérablement, selon cette direction, dans le tems des érections, qui sont plus fréquentes qu'à l'ordinaire.

Question: la goutte est-elle la cause de ce phénomène, en produisant des adhérences des cellules, d'un corps caverneux, au point de ne pouvoir plus céder, ni permettre

---

(1) Un jeune homme fut reçu à l'hôpital de Saint-George, avec un paraphymosis, occasionné par quelques chancres, qui se trouvoient à l'intérieur du prépuce. Toutes les parties qui étoient au-devant du rétrécissement, formé par le prépuce, se gangrénèrent, & se détachèrent. J'ordonnai de ne rien faire, sinon de panser l'ulcère, avec les remèdes ordinaires. Cet ulcère se consolida très-parfaitement, & le malade sortit de l'hôpital parfaitement guéri de la maladie locale. Comme je n'ai jamais plus entendu parler de lui, je ne sais pas si l'absorption avoit eu lieu, ou non, précédemment à la mortification.

l'affluence du sang, vers ce côté là ? & la goutte est-elle la cause de la fréquence des érections ?

---

## C H A P I T R E   I I .

### *Du chancre chez les femmes.*

**L**ES femmes sont aussi sujettes aux chancres , mais à cause de la simplicité de structure des parties intéressées , la maladie est souvent moins compliquée que chez les hommes. Chez les femmes en effet , on ne doit considérer que la maladie , & l'affection constitutionnelle , & non les inconvénients qui pourroient résulter de la structure des parties.

Lorsque la matière est introduite dans le vagin , ou dans l'urèthre , elle y irrite une surface sécrétoire , comme nous l'avons dit , en traitant de la maladie en général , & de celle qui attaque les femmes en particulier ; mais lorsqu'elle est logée dans l'intérieur de la peau des grandes lèvres , des nymphes , & autres parties environnantes , de même qu'il arrive au gland , elle ne donne lieu qu'à la gonorrhée ; or de même que chez les hommes , ces parties sont aussi capables d'ulcération , & ces ulcérations sont en général plus nombreuses chez les femmes , parce que la surface sur laquelle elles peuvent se former , est beaucoup plus étendue. Ces ulcérations paroissent sur le bord des grandes lèvres , quelquefois à leur extérieur , & même au périnée.

Ces ulcères , qui se forment à l'intérieur des grandes lèvres , des nymphes , &c. ne se couvrent jamais de croûte , à la différence de ceux qui se forment au - dehors des grandes lèvres , & autres parties , dont la matière se sèche à leur surface , & y forme une croûte , de même qu'il arrive à ceux qui paroissent sur le corps de la verge , ou le scrotum.

La matière vénérienne , qui provient de ces ulcères , est disposée à couler le long du périnée , jusqu'à l'anus , de même que celle de la gonorrhée , ce qui produit l'excoriation de ces parties , sur-tout de l'anus , où la peau est mince , ce qui suffit souvent pour y faire naître des chancres.

On a observé des chancres dans le vagin , mais je les soupçonne n'avoir pas été primitifs , & avoir plutôt pris naissance des ulcères de l'intérieur des grandes lèvres , qui se sont étendus.

Cette forme de la maladie , de même que la gonorrhée , est autant locale chez les hommes , que chez les femmes , puisque la constitution n'a aucun rapport avec elle , excepté par sympathie , & je crois que ce rapport est beaucoup plus rare dans celle-ci , que dans la première.

---

### CHAPITRE III.

#### *Observations générales sur le traitement des chancres.*

**L'**INFLAMMATION qui provient du virus vénérien , lorsqu'elle produit l'ulcération , continue généralement , pour ne pas dire toujours , jusqu'à ce qu'elle cède aux remèdes que l'art prescrit ; ce qui n'arrive pas à l'égard de la gonorrhée , comme nous l'avons déjà observé. Il n'est peut-être pas trop facile de rendre raison de cette différence essentielle , dans les deux formes de la maladie. Nous croyons cependant que comme l'inflammation se répand dans le chancre , elle prend toujours de nouveau terrain , en formant une succession d'irritations , ce qui est par conséquent cause qu'elle ne guérit pas d'elle-même.

Les chancres , de même que la gonorrhée , ne sont peut-être presque jamais tout-à-fait vénériens ; en sorte qu'ils diffèrent , relativement à certaines particularités de la constitution , qui existent dans le tems qu'ils se manifestent. Le traitement local ou général , qu'ils exigent , devra donc beaucoup varier ; & c'est de la connoissance de cette variété , que dépend principalement l'habileté du Chirurgien. D'après cette considération , les symptômes concomitans , sont ceux qui demandent une attention particulière. Le mercure est le remède propre aux symptômes vénériens , considérés en eux-mêmes ; mais il n'est pas de spécifique pour les autres , dont le traitement doit varier selon la constitution. Delà on doit voir qu'il n'est point vraisemblable qu'un seul genre de médicament , combiné avec le mercure , puisse réussir dans

tous les cas, quoique les différens prétendus secrets, soient de cette espèce. En effet, il est quelques cas qui n'exigent rien autre que le mercure, pendant que d'autres demandent quelque autre remède, selon leur nature, qu'il ne sera pas dans plusieurs cas, aisé de déterminer, d'après l'apparence du chancre même, mais qu'on doit tâcher de découvrir par des essais réitérés.

C'est probablement à cause de ces circonstances, qu'un chancre, pour l'ordinaire, est plus long à guérir que la plupart des effets locaux, qui proviennent de la maladie constitutionnelle, ou de la vérole, ou du moins que ceux qui sont fixés au premier ordre des parties; & telle est la circonstance qui se présente, soit qu'on cherche à guérir le chancre, par un traitement général & local, pendant que la maladie vénérienne ne peut céder en général qu'à un traitement universel. Il s'écoule communément quelques tems avant que le chancre paroisse éprouver les influences du mercure. La circulation en sera chargée pendant trois ou quatre semaines, & même plus, avant que la surface d'un chancre se nettoye, & paroisse rouge & vivante; mais lorsqu'une fois ce changement a lieu, pour lors le progrès vers la guérison, est plus rapide. Dans plusieurs cas, on guérira parfaitement la vérole, avant que les chancres aient souffert le moindre changement.

Il sera convenable, d'après le même principe, de faire attention aux médicamens internes; & considérer si l'on doit en donner d'affoiblissans, de corroborans, ou de calmans; car quelquefois, il conviendra de donner une espèce de préférence à une autre.

On peut guérir les chancres de deux manières, savoir, en les détruisant, ou en les emportant, au moyen des escharotiques, ou par l'extirpation; ou en domptant l'irritation vénérienne, au moyen du remède spécifique, propre à ce virus.

Nous avons essayé de montrer que les chancres sont des maladies locales; cette opinion est encore confirmée par leur destruction, ou guérison, au moyen d'un traitement purement local. Mais on a mis en doute, si dans les chancres, de même que dans la gonorrhée, l'on devoit jamais, ou non, leur appliquer du mercure; quelques-uns s'y sont opposés, tandis que d'autres l'ont mis en pratique, & probablement la dispute n'est pas encore généralement terminée.

D'après l'idée générale que nous avons donné de la maladie



vénérienne , il ne sera pas difficile de résoudre cette question.

On doit observer que dans le traitement des chancres , on a deux points en vue ; savoir , de guérir le chancre lui-même , & d'empêcher l'infection de la constitution.

On doit effectuer le premier point , ou la guérison du chancre , en appliquant le mercure extérieurement , ou en le donnant intérieurement , ou bien en l'employant de ces deux manières à-la-fois.

On remplit la seconde indication , qui est d'empêcher l'infection générale , premièrement en diminuant la durée du chancre , ce qui diminue le tems de l'absorption , & en prescrivant aussi des médicamens internes , & cela à raison du tems que l'absorption peut avoir continué à se faire.

Si le pouvoir d'un chancre , pour infecter la constitution , ou ce qui est la même chose , si la quantité absorbée est relative à l'étendue du chancre , & au tems de l'absorption , ce qui est le plus probable , alors tout ce qui diminue ce tems , doit aussi diminuer ce pouvoir , ou la quantité absorbée. Mais aussi , si la quantité de mercure , nécessaire pour préserver la constitution , est comme la quantité de virus absorbé , alors tout ce qui diminue cette quantité , doit proportionnellement préserver la constitution. Ainsi par exemple , si le pouvoir d'un chancre , pour infecter la constitution dans quatre semaines , est égal à quatre , & la quantité de mercure , qu'on doit nécessairement donner intérieurement , soit pour guérir le chancre , ou pour préserver la constitution de l'infection du virus , soit aussi égale à quatre , alors tout ce qui ôte de la durée du chancre , doit aussi diminuer en même proportion la quantité de mercure. Par conséquent , si les topiques , de concert avec les remèdes mercuriels intérieurs , guérissent le chancre dans trois semaines , il ne faudra alors prendre que les trois quarts intérieurement , car les topiques , entant qu'ils tendent à diminuer la durée d'un chancre , diminuent aussi la durée de l'absorption , & par conséquent la nécessité de continuer l'usage interne du mercure , dans la même proportion. Par exemple , si quatre onces d'onguent mercuriel , guérissent un chancre , & préservent la constitution dans quatre semaines , trois onces suffiront pour opérer le même effet , si l'on peut obtenir par quelque autre moyen , la guérison du chancre , dans l'espace de trois semaines. Ce que nous avançons n'est pas une pure spéculation , mais une opinion fondée sur l'expérience , & la destruction des chancres le confirme.

I. *De la destruction du chancre.*

La méthode la plus simple de guérir un chancre, est de le détruire, ou de l'extirper. Cette opération le réduit à l'état d'un ulcère ordinaire, ou d'une plaie, & comme tel, il se consolide plus aisément. Mais on ne doit tenter un pareil procédé qu'à la première apparition de la maladie, & lorsque les parties voisines ne sont pas encore affectées; car il est absolument nécessaire, pour qu'il réussisse, que toute la partie malade soit emportée, ce qui ne seroit pas facile, si elle étoit d'une certaine étendue. On peut faire cette opération, ou par l'excision, ou par le caustique. Si le chancre se manifeste sur le gland, on doit préférer à l'excision, de le toucher avec la pierre infernale, autrement, si l'on se décidoit pour l'instrument tranchant, l'hémorrhagie à travers les cellules du gland, seroit considérable.

Comme la sensibilité ordinaire du gland n'est pas très-aigüe; aussi l'application du caustique ne donnera-t-elle qu'une légère douleur. En employant le caustique, on doit tailler sa pointe, de même qu'un crayon, afin qu'il ne touche que les parties qui sont réellement malades; on doit continuer ce traitement jusqu'à ce que la surface de l'ulcère paroisse rouge, & saine, après que les dernières eschares se sont détachées; & lorsqu'il sera dans cet état, il guérira de même que tout autre ulcère, produit par le caustique.

Si l'ulcère est sur le prépuce, ou sur la peau commune de la verge, & dans son commencement, on peut suivre la même pratique avec succès; mais s'il s'est étendu considérablement, il est alors hors du pouvoir du caustique, appliqué de cette manière, de brûler assez profondément, pour qu'il puisse empêcher le progrès de l'ulcère. Mais il est probable qu'alors la pierre à cautère pourra très-bien remplir l'intention dans de pareils cas. Lorsque cependant on ne pourra pas l'employer convenablement, l'excision sera toujours alors très-efficace.

J'ai extirpé ainsi un chancre, & l'ulcère s'est consolidé sans aucun autre traitement, que les pansemens ordinaires.

Cependant, comme l'on ne connoît pas toujours exactement l'extensibilité de la maladie; & comme cette incertitude augmente en proportion de la grandeur du chancre, il devient en quelque façon nécessaire d'aider à la guérison, par des pansemens convenables, & par conséquent, il ne peut

peut qu'y avoir de la prudence à panser l'ulcère avec l'onguent mercuriel.

En se conduisant ainsi , il y a peu à craindre pour l'infection générale , particulièrement si l'on a détruit le chancre presque immédiatement lors de son apparition , car on peut alors supposer avec raison , qu'il n'y a pas eu assez de tems pour avoir donné lieu à l'absorption.

Mais comme il doit être incertain dans la plupart des cas , s'il y a eu absorption , ou non , on ne doit pas toujours se reposer sur cette pratique ; & peut-être ne le doit-on jamais d'après cette circonstance. C'est pourquoi même dans les cas où l'on a extirpé le chancre presque immédiatement , il sera prudent de donner intérieurement du mercure , dont la quantité devra être proportionnée au tems , & au progrès de l'ulcère. Mais s'il a acquis une étendue considérable avant l'extirpation , alors le mercure est absolument nécessaire , & peut-être ne gagnera-t-on que très-peu par l'extirpation.

## II. *Du traitement des chancres , & des topiques qui leur conviennent.*

Le traitement du chancre demande un procédé différent de celui qu'on suit lorsqu'on cherche à le détruire. Il consiste à abolir sa disposition , ou son état vénérien , pour que les parties puissent guérir alors , en conséquence de ce changement.

On peut traiter les chancres de deux manières différentes , ou par des remèdes externes , ou par des médicamens internes , qu'on introduit dans le torrent de la circulation. Mais dans l'un & dans l'autre cas , le mercure est le médicament qu'il faut employer nécessairement.

Nous avons dit qu'une gonorrhée , & un chancre , avoient la même disposition à former une matière de même nature. Mais nous avons aussi observé que le mercure n'avoit pas plus de puissance pour guérir la gonorrhée , qu'aucun autre médicament. C'est pourquoi on pourroit supposer que le mercure ne pourroit avoir aucun effet dans la maladie présente.

On observe cependant qu'il est dans le traitement du chancre un remède spécifique , qui guérit tous ceux qui sont vraiment vénériens ; mais comme il peut y avoir d'autres dispositions malades , on a souvent besoin d'autres

remèdes , ainsi que nous le verrons dans l'histoire du traitement.

L'action de ce médicament doit être la même , sous quelque forme qu'on l'administre , car cette action doit s'exercer sur les vaisseaux de la partie , soit qu'on le prescrive extérieurement , ou intérieurement (1).

On se sert communément des onguents mercuriels pour topiques. Mais si le mercure étoit combiné avec un excipient aqueux , au lieu d'huile , le remède en se mêlant avec la matière , resteroit plus long-tems sur l'ulcère , & seroit plus efficace. C'est un avantage , que les cataplasmes ont sur les méthodes ordinaires. J'ai souvent employé le mercure combiné , avec quelque conserve , au lieu de me servir d'un onguent , & il a rempli parfaitement bien mon intention.

Le calomel , employé de la même manière , ainsi que les autres préparations mercurielles , également mêlées avec quelque mucilage , ou le miel , produisent encore le même effet. De pareils moyens amèneront les chancres , qui sont vraiment vénériens , à une guérison certaine. Mais peut-être y a-t-il à peine une constitution assez éloignée de toute tendance à maladie , pour être capable de recevoir simplement , par elle-même , l'action vénérienne.

Il y a des chancres qui ont un caractère d'indolence , qu'on ne peut détruire qu'en augmentant l'action des solides affectés. On y parvient , en joignant au mercure quelques baumes chauds , en petite proportion , ou autant de mercure précipité rouge , qu'il en faut pour stimuler , sans agir comme dans un escarotique ; mais quelquefois ces deux effets seront nécessaires à produire.

Le calomel mêlé avec quelque onguent , ou quelque autre substance , qui le tient en suspens , est plus actif que l'onguent mercuriel ordinaire , & il réussira mieux dans les cas , qui demandent des topiques stimulans.

(1) Ceci est démontré par les effets sensibles , & immédiats , qui résultent de l'application d'un médicament donné , sur une surface quelconque , & par ceux que produit l'introduction de ces mêmes remèdes dans la masse des humeurs , lesquels sont absolument les mêmes. Par exemple , si l'on fait avaler à un chien dix grains d'ipécacuanha , l'application de ce remède sur l'estomac , donnera lieu au vomissement ; & si l'on insinue dans une veine une solution de cinq grains de ce même remède , le vomissement surviendra avant même qu'on puisse présumer qu'il est parvenu aux vaisseaux de l'estomac. Une infusion de jalap , introduit dans les veines , produit communément les mêmes effets , que lorsqu'on l'avale.

On recommande plusieurs autres remèdes , tels que les solutions de vitriol bleu , de verd de gris , de calomel , avec l'esprit de nitre dulcifié , & plusieurs autres.

Mais tous ces topiques ne sont utiles , qu'autant qu'ils remédient à quelque disposition particulière des parties , & non point par le pouvoir spécifique qu'ils ont sur la véritable action vénérienne ; & ces dispositions étant inombrables , il est presque impossible de dire quel est celui qui guérira chaque disposition ; l'un réussissant dans un cas , & l'autre dans un autre.

Souvent les parties affectées sont extrêmement irritables ; & en pareils cas , il faut mêler le mercure avec l'opium , ou avec les préparations saturnines , telles que la céruse ou le minium , pour diminuer l'action trop augmentée des parties.

Plus souvent on réitère les pansemens , & mieux il est , car la matière de l'ulcère , si elle séjourne , empêche que les parties malades n'éprouvent les effets des topiques , ce qui diminue & fait perdre beaucoup de leurs vertus. Dans certains cas , il est nécessaire de panser trois fois par jour , particulièrement si les huiles entrent comme parties constitutantes des topiques , car alors ils ne se mêlent pas avec la matière , comme ceux qui sont de nature aqueuse , au point de lui communiquer quelques unes de leurs vertus , de manière à affecter proportionnellement l'ulcère.

Dès que les chancres n'ont plus rien de la nature vénérienne , ils deviennent souvent stationnaires , & acquérant de nouvelles dispositions , ils s'étendent comme nous le verrons ci-après. Lorsqu'ils ne sont que stationnaires seulement , on peut assez souvent les guérir en les touchant légèrement avec la pierre infernale. La surface qui a été infectée , ou la nouvelle chair qui a crû sur cette surface , semble demander ainsi d'être détruite ou changée , avant qu'elle puisse se cicatrifier. Il est surprenant de voir avec quelle célérité ces chancres avancent vers leur guérison , quand à peine on les a touchés ainsi une fois ou deux.



### III. *Du traitement du phymosis , survenu au chancre , ou qui en est accompagné.*

Par l'histoire que nous avons donné de la maladie , on voit qu'il peut y avoir deux espèces de phymosis , un naturel , que les symptômes vénériens viennent compliquer , & l'autre occasionné par la maladie même. Le premier peut être augmenté par la maladie ; mais hors cet état , il n'est pas aussi incommodé que l'autre. Nous avons observé que celui qui provenoit de la maladie vénérienne , dépendoit d'une particularité de la constitution. Dans l'un & l'autre cas , il est souvent impossible de panser les chancres qui se trouvent sur la face interne du prépuce.

Il est donc très-essentiel quand il est possible , d'empêcher que le phymosis ne survienne ainsi dans le cas de rétrécissement du prépuce ; ce qu'on connoît , parce qu'on ne peut le retirer en arrière qu'avec douleur & difficulté. On recommandera au malade de se tenir tranquille , & de rester dans son lit , car dans une telle position horizontale , l'extrémité de la verge ne sera pas aussi déclive , & l'on pourra mieux la soutenir. S'il ne veut pas se soumettre à garder ainsi le lit , on doit alors soutenir , s'il est possible , l'extrémité de la verge sur le bas-ventre ; mais ceci ne peut se faire que difficilement , lorsque la personne est obligée de marcher. Les fluides extravasés en descendant dans ce cas , & séjournant dans le prépuce , contribuent souvent plus à rendre impossible la rétraction du prépuce en arrière , que l'inflammation elle-même.

Lorsque le phymosis a lieu consécutivement à la maladie , on peut mettre en pratique les mêmes avis que nous venons de donner , mais comme on ne peut pas panser les ulcères selon la manière ordinaire , il faut recourir aux pansemens sous forme d'injections , ou bien à l'opération du phymosis. Si l'on n'emploie que les injections , on les répétera souvent puisqu'elles n'ont d'action que momentanément.

Les injections seront de nature mercurielle , même du mercure crud , dissous dans une solution épaisse de gomme arabique , moyen qui facilitera le séjour d'une partie de l'injection , entre le gland & le prépuce ; ou bien on mêlera le calomel avec la même solution , & l'on y ajoutera de l'opium. Les proportions de ces médicamens ne demandent point une exactitude scrupuleuse ; mais si l'on fait usage

d'une solution de sublimé corrosif, comme injection, on doit alors faire attention à sa force. Un grain environ de sublimé, dissous dans une once d'eau, sera la dose que la sensation de la partie permettra au malade de supporter; & s'il occasionne trop de douleur, on pourra l'affoiblir en ajoutant un peu plus d'eau.

Après qu'on aura nettoyé, autant qu'il aura été possible, les parties, au moyen de ces injections, on appliquera d'autres topiques mercuriels, & on les y laissera jusqu'à ce que les parties aient besoin d'être pansées de nouveau ce qui arrivera bientôt; ceux dont nous avons déjà parlé ci-devant, rempliront très-bien ce but; mais nous doutons qu'il convienne de faire usage en pareils cas de quelques médicamens, ou injections irritantes.

Toutes les fois que le malade urine, il pourra laver les parties ulcérées, en comprimant assez l'orifice du prépuce pour le fermer, & obliger ainsi l'urine de retourner en arrière, entre le prépuce & le gland. Mais immédiatement après, il faut que le malade réitère l'application des remèdes mercuriels, autrement cette sorte de lotion pourroit être nuisible, en s'opposant à l'effet des substances qu'on a appliqué. Cependant les parties sont souvent si ulcérées, qu'elles ne permettent point cette pratique.

On appliquera un cataplasme de farine, de graine de lin, ou bien un, fait avec moitié farine, & moitié mie de pain, auquel on ajoutera suffisamment d'eau, & un huitième de laudanum. Mais avant tout, & immédiatement après la lotion, il faut exposer la verge à la vapeur de l'eau chaude, à laquelle on aura mêlé un peu de vinaigre, & de l'esprit de vin, ce qui est la manière la plus propre d'appliquer les fomentations.

Plus on met en pratique les conseils que nous donnons, mieux on s'en trouve; car ainsi dans l'espace de vingt-quatre heures, les remèdes mercuriels restent plus long-tems en contact avec les parties malades, qu'ils ne l'auroient été, en laissant séjourner la matière sur leur surface.

Lorsqu'aux symptômes ci-dessus rapportés, il survient une hémorrhagie de la surface du chancre, il n'est point de maladie plus incommode, parce qu'ici les cellules, ou les veines, n'ont pas une grande disposition à se contracter (1).

---

(1) Nous soupçonnons que dans les cas où les chancres rendent beaucoup de sang, ce fluide vient ou du gland, lorsqu'il y trouve

L'huile de térébenthine est le meilleur stimulant pour faire contracter les vaisseaux de toute espèce ; mais lorsque l'hémorrhagie provient de l'action irritable des vaisseaux , ce qui arrive quelquefois , alors les sédatifs , tels que l'opium , sont les meilleurs topiques. Quel que soit le remède dont on fait usage dans un tel état du prépuce , il doit être injecté par son orifice.

Lorsqu'en conséquence du traitement , l'inflammation commence à se dissiper , & les chancres à guérir , il faut mouvoir le prépuce sur le gland , autant qu'il sera possible , afin de prévenir les adhérences qui arrivent quelquefois , lorsqu'il y a eu des chancres vis-à-vis l'un de l'autre , sur les deux surfaces. Cette pratique prévient en général un pareil inconvénient.

Si l'on n'a point fait attention à cette circonstance , & que les parties se soient unies ensemble , il n'en peut arriver aucunes mauvaises suites ; mais cela n'en est pas moins fort désagréable pour le malade , & le Chirurgien doit y faire une sérieuse attention.

J'ai vu l'ouverture du prépuce si fort contractée à la suite de la guérison de ces ulcères internes , & de l'union des parties , qu'à peine l'urine pouvoit passer. Si le passage à travers le prépuce ainsi contracté , se trouve dans une ligne directe avec l'orifice de l'urèthre , on peut alors passer facilement une bougie ; mais cela n'arrive pas toujours , & dans ce cas il faut nécessairement en venir à une opération , laquelle consiste ou à fendre , ou à retrancher une partie du prépuce. Mais comme ces parties se trouvent confondues à cause des adhérences réciproques , l'opération sera très-difficile , soit qu'on fende , ou qu'on retranche une partie du prépuce. Toutes les fois que l'urèthre est découvert , ou qu'on peut le sentir avec une bougie , on doit en introduire une , & successivement d'autres , jusqu'à ce que le passage devienne libre , & qu'il ait contracté l'habitude de se conserver dans cet état.

Nous avons observé ci-devant , que cette tuméfaction étoit quelquefois causée que la matière du chancre séjournoit , & que pendant tout ce tems , l'inflammation ou la tuméfaction

---

des chancres , ou de la substance spongieuse de l'urèthre , lorsque le chancre a commencé près du frein , car il est rare de voir que le sang coule en abondance , lorsque l'intérieur du prépuce est le siège du chancre , & qu'il peut être mis à découvert. Il est vrai que dans de tels cas , l'inflammation n'est pas violente.

ne pouvoit diminuer. Nous avons encore fait remarquer que ces maladies continuant d'exister, la partie affectée présentait tous les caractères de notre définition d'un abcès, qui est la formation de la matière dans un état de circonscription. Quoique la maladie actuelle n'ait jamais été considérée sous ce point de vue ; cependant le traitement qui lui convient, indique qu'elle doit l'être ainsi. Ce traitement consiste à fendre le prépuce, depuis l'orifice externe, jusqu'au fond, où la matière séjourne, comme dans un sinus, ou dans une fistule, pour en procurer l'écoulement. Les vues qui ont fait recourir la plupart des praticiens à ce procédé, n'étoient pas de permettre l'écoulement de la matière de l'ulcère, mais de faciliter l'application des remèdes sur le mal même, car il a été recommandé, & même exécuté, lorsqu'il n'y avoit aucune collection de matière, mais nous ne le regardons pas comme nécessaire dans les cas où le remède interne auquel on peut recourir, pourroit remplir cette intention. Si l'ouverture en effet, ne produisoit d'autre bien, que de permettre l'application des topiques, elle ne seroit pas si essentielle, parce qu'on pourroit laver avec une injection, les ulcères, au moyen d'une seringue.

*IV. De l'opération ordinaire, propre au phymosis qui est produit par des chancres.*

L'opération ordinaire pour le phymosis, est de fendre le prépuce à-peu-près dans toute sa longueur, selon la direction de la verge. Cette opération est même regardée quelquefois comme insuffisante, & alors on prescrit de couper le prépuce en deux différens endroits, à-peu-près vis-à-vis l'un de l'autre. Lorsqu'on imagina qu'il convenoit d'opérer de cette manière, on jugea qu'il falloit rarement couper le prépuce dans toute sa longueur.

Les circonstances décideront en quelque façon sur la pratique qu'on doit suivre. Si c'est un phymosis naturel, sans tuméfaction, & que le chancre se trouve près de l'orifice du prépuce, ce qui est très-commun en pareil cas, le gland n'étant pas découvert dans le coït, au point de permettre que les chancres s'établissent profondément, pour lors il pourra suffire de couper seulement aussi loin que les chancres s'étendent.

D'après la situation ordinaire du chancre, le phymosis provient plus communément de la tuméfaction des parties ;

or en ne raisonnant que d'après les idées que nous avons donné des inconvéniens qui proviennent d'un pareil phymosis, où les chancres sont placés derrière la couronne, & où la matière est renfermée derrière le gland, loin de fendre tant soit peu le prépuce, il faut alors l'ouvrir jusqu'au fond, sans quoi il ne peut résulter aucun bien de l'opération.

Quoique cette opération n'emporte point la tuméfaction du prépuce, au point de permettre de le retirer en arrière, elle laissera néanmoins couler la matière librement, & dans quelques circonstances aussi, elle permettra l'application des remèdes sur les ulcères. Ce n'est cependant pas dans toutes, car la tuméfaction ne permettra pas plus alors, qu'auparavant, de renverser le prépuce, & dans ce cas, on ne pourra pas panser les ulcères.

Il est des cas où il ne convient pas de faire une opération aussi grave; car il arrive souvent que l'inflammation étant très-considérable, il y auroit du danger de l'augmenter par ce nouveau procédé, qui peut-être détermineroit la gangrène; tandis que d'un autre côté il y a des cas où l'on prévient la mortification, en donnant de la liberté aux parties. Dans tous ces cas, le Chirurgien doit se laisser guider par les circonstances. Indépendamment de ces raisons pour & contre l'opération, qui proviennent de la maladie elle-même, les malades aussi ne sont pas toujours disposés à s'y soumettre, car quelques-uns ont une telle frayeur des opérations, qu'ils ne veulent pas entendre parler d'instrumens tranchans, dans les cas même où la matière enfermée demande absolument une issue quelconque, pour s'échapper. Cette issue est souvent produite par l'ulcération, qui de l'intérieur s'avancant vers l'extérieur, fait latéralement une ouverture à travers la peau, de manière à diriger le Chirurgien. On peut faire l'ouverture directement dans la cavité du prépuce à travers la peau, sur le côté de la verge, moyennant une lancette, ou un léger caustique. La pierre à cautère, est celui qui convient le plus.

L'ouverture permettra l'écoulement de la matière, & facilitera les moyens convenables pour nettoyer l'ulcère. Mais cette ouverture ne sera cependant pas grande, car dans plusieurs cas, elle auroit ses inconvéniens. En effet, le gland est pressé de tout côté par la tuméfaction du prépuce, & davantage en arrière sur le corps de la verge, que dans toute autre direction, & cette pression est souvent suffisante pour le forcer à travers cette ouverture; de là le gland est dirigé d'un côté, & le prépuce de l'autre, de manière à



former une espèce de bifurcation. Dailleurs dans cet état, la peau de la verge est rétrécie tout autour de la racine du gland, & y agit en quelque sorte comme un paraphymosis, ce qui fait quelquefois tomber le prépuce en mortification, & le détache du reste de la peau. Souvent cette circonstance est heureuse, mais si elle n'a pas lieu, pour lors l'amputation du prépuce devient absolument nécessaire. On ne devra cependant pas y avoir recours, que toute l'inflammation ne soit dissipée, & les chancres guéris, tems ou probablement la tuméfaction du prépuce sera considérablement diminuée.

Lorsque les chancres sont accompagnés d'une violente inflammation, même avant qu'on ait fait aucune des opérations que leur traitement exige, ils sont quelquefois suivis de la mortification complète du prépuce. J'ai même vu des cas où le gland, & une partie de la verge, se sont gangrenés, pendant que le prépuce étoit resté intact. On pourroit soupçonner en pareil cas, qu'il y a quelques vices dans la constitution, & que l'inflammation est de l'espèce éréthéla-teuse, & non de la suppurative.

J'ai vu la mortification s'étendre assez, pour emporter toutes les parties attaquées du prépuce, & l'ulcère qui résultoit de leur séparation, prendre un aspect si favorable, que j'ai traité cet ulcère de même qu'un ulcère ordinaire, sans qu'il en soit résulté aucune mauvaise suite. La maladie dans ce cas, fit ce qu'on recommande souvent de faire en d'autres circonstances, c'est-à-dire la circoncision. Il ne faut pas toujours se fier à un pareil événement, car si l'absorption du virus vénérien a eu lieu avant la mortification, il s'ensuivra souvent la vérole, malgré que les parties guérissent très-facilement.

#### V. Du traitement général du phymosis.

Dans les cas où une violente inflammation s'est emparé du lieu que le chancre occupe, & qu'elle y a produit un phymosis, comme nous l'avons dit ci-dessus, & souvent même au point de menacer de la mortification, il se présente naturellement une question à résoudre; savoir, qu'elle conduite l'on a à tenir?

Doit-on donner largement le mercure, pour s'opposer aux effets de la première cause? & ce médicament augmente-t-il l'effet déjà commencé, pendant qu'il en détruit la cause?

L'expérience seule peut fixer l'opinion sur cet article.

Nous sommes cependant portés à croire qu'il faut donner du mercure , dans l'appréhension où l'on doit être que les tentatives soient trop foibles pour corriger une telle constitution , pendant que la première cause subsiste. D'un autre côté cependant , nous croyons qu'on doit le donner avec beaucoup de ménagement ; car s'il aide à disposer la constitution à ces symptômes , on ne gagne rien , & au contraire son usage ne peut qu'être nuisible. C'est pourquoi nous sommes d'avis qu'on doit prescrire autant qu'il sera nécessaire , les remèdes que la constitution peut demander.

Le quinquina fera celui auquel , selon toute probabilité , on aura recours le plus souvent ; l'opium dans la plupart des cas de cette espèce , aura aussi son avantage.

On donnera le quinquina à grande dose , en même-tems que le mercure , tant qu'on supposera que le virus existe. Ou si l'inflammation s'est manifestée de bonne heure , on peut alors les donner ensemble , afin de combattre les deux maladies , & d'empêcher les progrès de l'inflammation , qui iroit trop loin si l'on donnoit d'abord le mercure tout seul.

Dans plusieurs cas , cette inflammation peut être si violente , ou si prédominante , que le mercure augmentera encore la disposition inflammatoire , & deviendra ainsi pernicieux. Si l'on craint que cette circonstance arrive , il faut alors donner le quinquina tout seul.

#### VI. *Du traitement du paraphymosis , provenant des chancres.*

Le prépuce qui dans l'état d'inflammation , & de tuméfaction , a été ou retenu en arrière sur le corps de la verge , dans le commencement , ou poussé en arrière dans son état d'inflammation , peut rarement être ramené en avant , tant qu'il est dans cet état ; aussi faut-il souvent en venir à une opération qui consiste à diviser la partie , comme dans le phymosis , mais d'un autre manière à cause de la différence de situation ; le but de cette opération est de réduire le prépuce à l'état d'un phymosis qui a été opéré.

L'opération dans cette maladie , devient souvent plus nécessaire que dans le phymosis , parce que les conséquences en sont généralement plus fâcheuses ; car outre la maladie réelle , c'est-à-dire l'inflammation , la tuméfaction , l'ulcé-

ration, &c. il y a une cause mécanique, qui produit ses effets, en serrant la verge, ce qui peut seul produire l'inflammation, lorsque le prépuce est naturellement rétréci, comme nous l'avons observé. De quelque cause que le paraphymosis provienne, il détermine souvent la mortification des parties entre le rétrécissement, & le gland, si on ne le détruit pas. Quelquefois cette destruction arrive naturellement par l'ulcération de la partie resserée; mais en général, il est nécessaire de faire une opération laquelle est plus incommode que dans le phymosis, parce que le gonflement qui se trouve sur chaque côté de l'étranglement, couvre ou enferme la partie rétrécie, & fait qu'il est très-difficile d'y parvenir avec l'instrument tranchant.

La meilleure méthode paroît être de séparer les deux bords gonflés, autant qu'il est possible, dans l'endroit où l'on se propose de couper, de manière que l'étranglement soit mis à découvert; alors on passe un bistouri courbe, & pointu, sous la peau du collet qu'on divise, &c. Il n'est point nécessaire de couper aucune portion des deux bords gonflés de la partie rétrécie, car c'est le relâchement de la peau dans cet endroit, qui permet leur gonflement. Lorsque cette section est faite, on peut ramener le prépuce en avant sur le gland; mais comme cette maladie provient des chancres qui peuvent demander un pansément, & que l'état d'un phymosis en est un très-mauvais en pareil cas, il peut être beaucoup plus avantageux, pour lors, quand l'étranglement est détruit, de laisser le prépuce dans la même situation où on le trouve, jusqu'à ce que tous les accidens soient dissipés.

Si le paraphymosis provient d'un resserrement naturel du prépuce, & de ce que celui-ci a été poussé par hasard en arrière, il n'est pas nécessaire après l'opération, d'employer alors aucun traitement particulier, mais il faut continuer celui que nous avons recommandé pour les chancres. En effet, il est probable qu'en conséquence de la violence produite par la position du prépuce, comme aussi par l'opération, il s'ensuivra une inflammation considérable; mais comme elle ne sera qu'une suite de la violence, il suffira d'employer le traitement local pour l'inflammation, tel que les fomentations, les caraplasmes, & autres remèdes usités en pareils cas.

Mais s'il s'agit d'un paraphymosis, qui soit venu en conséquence d'un phymosis morbifique, il faut alors employer la même méthode de traitement, qui a été recommandée dans le phymosis accompagné d'une inflammation considérable;

& suivant toute probabilité , il faut dans ce cas-ci , y donner une plus grande attention , puisque la violence a été ajoutée à la maladie première.

VII. *Du traitement des chancres par les remèdes mercuriels ,  
-donnés intérieurement.*

Pendant qu'on traite extérieurement les chancres , de la manière que nous venons de décrire , il faut donner intérieurement des remèdes mercuriels , soit pour guérir , ou pour prévenir la vérole. En agissant ainsi , nous pouvons assurer avec fondement , que le caractère vénérien d'un chancre , ne sauroit résister à-la-fois aux mercuriels , donnés sous ces deux formes.

Dans le cas de chancres sur lesquels il n'est pas aisé d'appliquer des topiques , comme dans ceux qui sont accompagnés d'un phymosis , les mercuriels internes deviennent absolument nécessaires , & plus même que si l'on pouvoit appliquer les remèdes convenablement , & librement , à leur surface. Néanmoins dans ces cas là même , les mercuriels internes effectueront à la fin la guérison , de manière qu'on ne doit presque jamais désespérer de guérir une telle maladie.

Toutes les fois qu'il y a un chancre , quelque léger qu'il soit , on doit donner intérieurement du mercure , quand même on l'auroit détruit dès sa première apparition. On devra dans tous les cas le donner pendant tout le tems du traitement , & le continuer quelque tems après la guérison , comme en effet , il y a peut-être peu de chancres sans absorption de matière , il devient absolument nécessaire de donner du mercure qui agissant intérieurement , ne peut que prévenir la disposition vénérienne , qui sans cela seroit formée.

On ne peut pas aisément déterminer dans le traitement d'un chancre , combien il doit passer de mercure dans la constitution , pour prévenir l'infection ; comme il n'y a dans ces cas aucune maladie décidée , on ne peut que trouver des incertitudes , lorsqu'il s'agit d'établir quelle quantité on doit en donner intérieurement. En général elle doit être proportionnée à l'étendue , au nombre , & à la durée des chancres. S'ils sont étendus , on peut supposer que l'absorption sera proportionnée à la surface , & s'ils durent depuis long-tems , l'absorption sera proportionnée à leur

durée. S'ils ont été nombreux , étendus , opiniâtres à céder , il faut alors donner une plus grande quantité de mercur.

Les circonstances qui accompagnent les chancres doivent donc servir de guide dans le jugement qu'on portera en pareil cas ; sur-tout lorsqu'on compte dans le traitement , sur le mercure qu'on applique extérieurement.

Le mercure donné pour agir intérieurement , doit être introduit ou par la peau , ou par l'estomac , selon les circonstances.

Mais de quelque manière qu'on le donne , il faut que la quantité soit telle , qu'elle puisse en général affecter légèrement la bouche.

Nous considérerons ci-après , cette méthode de donner le mercure.

Lorsque l'ulcère a acquis une apparence saine , que la base dure est devenue molle , & qu'il s'est cicatrisé lentement , on peut le regarder comme guéri.

Mais dans les chancres très-étendus , il n'est pas toujours nécessaire de continuer l'emploi du mercure , soit extérieurement , ou intérieurement , jusqu'à la parfaite guérison de l'ulcère. L'action vénérienne en effet , est aussi tôt détruite dans un grand chancre , que dans un petit ; car comme chaque point de la superficie du chancre , est également soumise à l'impression du remède , elle doit en être également affectée par-tout. Mais il n'en est pas de même de la cicatrisation ; car un grand ulcère est plus long - tems à se cicatriser qu'un petit. C'est pourquoi un grand chancre peut être privé de son action vénérienne , long-tems avant qu'il se soit cicatrisé ; de même qu'un petit chancre peut se cicatriser avant que l'action vénérienne soit entièrement domptée. Dans le dernier cas , on ne courra aucun risque , soit qu'on ne considère que le chancre , ou qu'on n'ait égard qu'à la constitution , si l'on continue un peu plus long-tems l'usage du mercure , qui amèneroit sûrement à la fin une guérison certaine. Car on peut supposer avec raison , que la quantité de mercure capable de guérir une affection locale , quand même on aideroit son effet par des applications topiques , ou de produire dans la constitution , une irritation mercurielle , suffisante pour empêcher l'irritation vénérienne de se former , sera à-peu-près celle qui suffira pour guérir une vérole légère.

Nous avons établi ci - devant comme principe , qu'aucune action nouvelle n'avoit lieu dans une autre partie , quoiqu'infectée , du corps , pendant que le malade éprouvoit



l'opération du mercure. Il paroît néanmoins de tems à autre , des symptômes lors du traitement , lesquels inquiètent au premier abord le praticien. Nous sommes persuadés que le mercure se portant à la bouche , & au gosier , a ainsi quelquefois produit dans les amygdales des escars , qu'on a prises pour des escars vénériennes ; les cas suivans confirment en quelque manière nos idées à ce sujet.

Un jeune homme avoit un chancre sur le prépuce , avec gonflement d'une glande dans l'aîne , accompagné d'une légère douleur. Je prescrivis pour remédier à la cause , de frotter la partie interne des jambes & des cuisses , avec l'onguent mercuriel , sur-tout du côté où se trouvoit l'engorgement de la glande , & j'ordonnai de panser le chancre avec le même onguent. Pendant que le malade suivoit ce traitement , le chancre devint plus vif , la dureté de la base se dissipa , & la douleur de l'aîne disparut entièrement.

Environ trois semaines après la première apparition de la maladie , il fut attaqué d'un mal de gorge , & en examinant sa bouche , je trouvai l'amygdale droite , couverte d'une escare blanche , qui paroissoit être dans sa substance , & dont on ne voyoit qu'un seul point.

Etant prévenu que cette maladie n'étoit que la suite du chancre , je la regardai aussi-tôt comme vénérienne. Réfléchissant sur la manière de rendre raison de cette contradiction apparente , c'est-à-dire pourquoi une partie se consolidoit pendant que l'autre s'ulcéroit , je pensai que cette singularité provenoit de ce que l'ulcère qui tendoit à la guérison , fut traité en même-tems & par les topiques & par les remèdes généraux , pendant que l'amygdale , ou la constitution générale l'étoit par des remèdes pris intérieurement , ce qui n'étoit suffisant.

Je donnai quelque tems après , mes soins à un homme qui avoit sur la peau , des croûtes ou des éruptions vénériennes , pour lesquelles il avoit fait usage de frictions mercurielles , jusqu'à ce que sa bouche s'ulcéra. Il fut dans cet état pendant trois semaines , tems où les éruptions se dissipèrent tout-à-fait , ne laissant que des taches sur la peau , à l'endroit où elles avoient paru ; mais au bout de trois semaines , il se forma une escare sur une des amygdales , exactement comme dans le premier cas , ce qui me fit douter si la maladie étoit vénérienne. J'ordonnai de quitter les frictions pour voir quelle tournure prendroient les ulcères ; l'escare tomba , & laissa une superficie sale & vilaine ; j'attendis encore plus

long-tems, & dans un jour ou deux, l'ulcère se nettoya, & se consolida.

Je n'ai pas pu voir la fin de la maladie dont j'ai fait mention en premier lieu ; mais j'ai appris que le malade avoit continué à faire usage du mercure, & qu'il étoit guéri. L'ulcère du gosier fut regardé comme vénérien ; mais nous en doutons maintenant beaucoup, d'après ce que nous avons eu occasion d'observer, relativement à l'autre.

Il est probable que ces effets du mercure, n'ont lieu que dans les constitutions disposées à avoir la gorge ainsi affectée. Je sai que la personne dont j'ai fait mention en dernier lieu, y est sujette, & il y a aussi tout lieu de croire que cette disposition peut être souvent augmentée par le mercure, ou par quelqu'autre cause accidentelle. Nous croyons avoir raison de supposer que le mercure augmente en quelque manière cette disposition, ainsi que nous l'expliquerons davantage, en parlant du traitement de la vérole.

J'ai vu quelquefois dans le traitement des chancres, lorsqu'ils étoient en bonne disposition, & presque guéris, qu'il s'en manifestoit de nouveaux sur le prépuce, tout près du premier, & qu'ils prenoient l'apparence d'un chancre ordinaire. Quelque vénériens que paroissent ces nouveaux chancres, je les ai toujours traité comme s'ils ne l'étoient pas. Ils ressemblent à quelques restes de chancres dont nous traitons ci-après.

Comme les glandes absorbantes se tuméfient, en conséquence d'autres absorptions, qui ne tiennent rien d'un caractère virulent, il faut toujours être circonspects à en déterminer la cause, comme nous l'avons déjà dit. Il convient encore d'observer ici, que dans le traitement des chancres, il survient des gonflemens aux glandes, mais lorsque la constitution est aussi surchargée de mercure, qu'il en faut pour la guérison des ulcères, cette circonstance, d'abord surprenante, n'offre plus rien d'inquiétant, elle vient de ce que le mercure a été introduit dans la constitution, par les extrémités inférieures, ce qui donne tout lieu de présumer que de tels gonflemens ne sont pas vénériens, mais qu'ils proviennent du mercure même ; en effet un bubon qui provient de l'absorption du virus vénérien, s'il ne vient pas à suppuration, cédera aux frictions mercurielles, faites à la partie interne de la jambe & de la cuisse. J'ai toujours cessé de donner le mercure de cette manière, lorsque je pouvois le donner par la bouche.

## CHAPITRE IV.

*Du traitement des chancres chez les femmes.*

**L**ES parties que les chancres affectent en général chez ce sexe , sont beaucoup plus simples que chez les hommes , aussi le traitement en est-il généralement plus uniforme. Dans la plupart des cas , ils demandent à - peu - près le même traitement , soit relativement à l'application du mercure , ou à son intromission dans la constitution. Cependant on peut croire qu'il sera plus souvent nécessaire de donner une plus grande quantité de mercure , que chez les hommes , parce qu'en général , quand elles sont attaquées de ce genre de symptômes , ils sont plus nombreux chez elles , & que la surface d'où le virus est absorbé , est conséquemment beaucoup plus étendue.

Comme il est difficile de tenir les topiques appliqués sur les parties des femmes , il est à-propos de laver souvent ces parties avec des lotions mercurielles , peut-être le sublimé corosif est-il une des meilleures , en ce qu'il agit comme spécifique , & en même-tems comme stimulant , quand il le faut. Mais quand les chancres son très-irritables , on doit mettre en pratique la même méthode que nous avons recommandée pour les hommes. Lorsqu'on s'y est fixé quelque tems , on peut recouvrir les parties avec quelques topiques mercuriels , sous forme huileuse , ou aqueuse , & répéter plus ou moins fréquemment , cette application , selon les circonstances.

Si les ulcères se portent jusque dans le vagin , on fera attention à ce que , pendant qu'ils avancent vers leur guérison , les granulations qui s'en élèvent , ne contractent considérablement le canal , au point de le réduire à un très-petit diamètre ; quelquefois ces granulations sont assez volumineuses pour s'unir les unes aux autres , de manière à clore le vagin tout-à-fait. C'est pourquoi il sera nécessaire dans ces cas , de tenir quelque substance dans ce conduit , jusqu'à ce que les ulcères soient cicatrisés ; la charpie suffira probablement pour éviter cet inconvénient.

## CHAPITRE V.

*De quelques unes des suites des chançres , & du traitement qui leur convient.*

**I**L arrive quelquefois après la guérison des chançres & la destruction entière du virus vénérien , que le prépuce est encore assez tuméfié pour conserver l'allongement & le resserrement qu'il a acquis lors de la maladie , de manière qu'on ne peut le retirer en arrière sur la verge , pour mettre le gland à découvert.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun remède à cet inconvénient , dans plusieurs cas , il faut cependant essayer tous les moyens possibles d'y remédier. La vapeur de l'eau chaude est souvent singulièrement avantageuse , de même que les fomentations faites avec la décoction de la cigüe , & les fumigations avec le cinnabre.

Mais si le prépuce est assez étendu , & qu'il n'ait rien perdu de sa forme , on pourra en emporter une quantité telle qu'on le jugera à-propos ; on pourra cependant couper toute la partie qui s'avance en - devant du gland.

Le bistouri est le meilleur instrument qui puisse servir pour cette opération , mais on aura grand soin de se bien assurer d'avance , de l'étendue du prépuce qui dépasse le gland. Lorsqu'on en est parfaitement instruit , on fera une incision sur la surface supérieure , en tenant la verge horizontalement , & on la continuera soigneusement jusqu'en bas , de manière cependant que l'incision ne soit point trop près du gland , pour éviter de le blesser.

On pansera ensuite la plaie avec quelques topiques ordinaires , car on peut considérer cette incision comme une plaie récente ; quoiqu'elle ne guérisse pas aussi facilement qu'une qui seroit faite dans une partie entièrement saine. L'opération en effet , consiste à emporter seulement une portion superflue de la partie malade , ce qui reste étant une partie affectée dont le mauvais état ne suffit pas pour produire un mal ultérieur.

L'opération faite , il faut encore apporter quelque attention

R

pour amener les parties à la cicatrisation , car il est très-possible que la plaie , en se guérissant , puisse se resserer & former encore un phymosis.

Le malade pourra mieux que personne , prévenir cet accident , en retirant souvent en arrière le prépuce sur la verge ; mais il ne doit recourir à ce procédé , que lorsque la plaie avance vers la guérison , & ne le faire qu'avec le plus grand soin & le plus doucement qu'il lui sera possible.

*I. Des dispositions à des nouvelles maladies , qui ont lieu pendant le traitement des chancres.*

Les chancres acquièrent souvent chez les hommes & chez les femmes , de nouvelles dispositions , & un nouveau mode d'action , lors du traitement qu'on leur administre. Ce caractère récemment acquis , présente différentes espèces , dont quelques-unes retardent la guérison , comme nous l'avons déjà dit , & même lorsqu'il a lieu , les parties restent encore dans un état de tuméfaction , & d'indolence , ainsi qu'on l'observe dans l'intumescence du prépuce , dont nous avons parlé. D'autres au contraire , font naître une disposition nouvelle , qui nuit à la réintégration des parties , & même produit souvent une maladie beaucoup plus grave , que celle d'où elle dérive. Elles sont encore cause de la formation des tumeurs sur ces parties , comme nous le feront voir par la suite.

Ces nouvelles dispositions ont plus souvent lieu chez les hommes , que chez les femmes , probablement à cause de la nature des parties affectées. Elles n'arrivent presque jamais , que quand l'inflammation a été violente , & cette violence provient plus de la nature des parties affectées , que de la maladie même. Nous ne nions cependant pas que ces dispositions ne puissent aussi avoir lieu , dans les cas où l'inflammation n'a pas été violente ; quoique nous ne les ayons jamais vues.

On suppose en général , que ces maladies secondaires , sont de nature cancéreuse , mais nous croyons qu'elles ont rarement ce caractère , quoiqu'il ne soit pas impossible que quelquefois elles en puissent tenir.

On peut regarder comme telles , les inflammations , les suppurations , & ulcérations permanentes , qui souvent s'étendent , & se répandent sur le prépuce , & le long des



tégumens de la verge, qui deviennent d'une couleur de pourpre. La membrane cellulaire est alors tellement épaissie, qu'elle augmente considérablement le volume de la verge.

L'ulcération de l'intérieur du prépuce, augmente quelquefois, & se propage entre la peau, & le corps de la verge, en détruit différens endroits, jusqu'à ce que tout le dehors de la verge soit rongé par nombre d'ulcères inégaux.

Le gland éprouve souvent le même sort, jusqu'à ce qu'il soit plus ou moins corrodé. Il arrive fréquemment que l'urèthre est totalement détruite par l'ulcération, en sorte que l'urine sort par un endroit un peu plus en arrière de l'ulcère. Si l'on n'arrête pas les progrès de la maladie, l'ulcération continue jusqu'à ce que les parties soient entièrement détruites. Nous soupçonnons que quelques-uns de ces cas proviennent d'un vice scrophuleux.

Comme une pareille dégénérescence est très-prompte dans ses progrès, il faut chercher à y apporter s'il est possible, un prompt soulagement. Cependant comme elle peut provenir de différentes particularités, relatives à la constitution, & que ces particularités ne sont pas toujours d'abord connues, on ne peut ici déterminer aucune méthode raisonnée de traitement. On emploie souvent avec avantage la felsepareille dans de tels cas, mais il faut la prescrire en grande quantité.

On a donné avec beaucoup de succès la tisanne allemande (1). J'ai vu guérir par son usage, une affection de

(1) On a beaucoup recommandé les remèdes suivans, à prendre sous forme de tisanne.

**R** Antimoine crud, pierre ponce, pulvérisés & renfermés dans un morceau de toile, de chacun un once.

Racines de squine coupées par tranches, & de felsepareille éfilées, & contuses, de chacune trois onces & demie.

Noix contuses avec leurs écorces; dix.

Eau de fontaine; huit livres.

Faites bouillir le tout, & le réduisez à moitié.

Passiez ensuite la décoction, pour la donner en boisson dans la journée, & à différentes fois.

Prenez de felsepareille, de santal blanc & rouge; de chacun trois onces; réglisse, mézéréon, de chacun une demi-once; bois de rhode, guayac, sassafras, de chacun une once; antimoine crud, deux onces; mêlez & faites infuser dans dix pintes d'eau bouillante, pendant 24 heures, & après cela faites-les bouillir jusqu'à la réduction de la moitié, dont on fera boire journellement, depuis une pinte & demie jusqu'à quatre.

ce genre , après qu'on eut essayé sans succès tous les remèdes connus.

L'extrait de cigüe est quelquefois utile. J'ai vu les bains de mer guérir entièrement ces maladies

Un homme vint d'Irlande , avec une maladie de ce genre , & après avoir essayé sans succès tous les remèdes ordinaires , & connus tels que la felsepareille , la cigüe , la tisane allemande ; & avoir fait usage d'un grand nombre d'autres , qu'il abandonna à la fin , ne prenant plus que l'opium pour calmer la douleur qu'il éprouvoit , il alla prendre les bains de mer , & il guérit

Il est quelquefois nécessaire de passer une bougie dans le tems de la guérison , pour empêcher l'orifice de l'urèthre de se fermer , ou de devenir trop petit.

## II. Des ulcérations qui ressemblent aux chancres.

Il arrive souvent après la cicatrisation des chancres , & la destruction totale du virus , que l'ulcère revient & reparoît sous la forme de nouveaux chancres.

Quoique l'ulcération revienne le plus communément à l'endroit des premiers chancres , cependant elle ne s'y borne pas toujours ; car souvent les ulcères s'ouvrent sur d'autres parties du prépuce ; mais même là , ils paroissent n'être qu'une suite d'une maladie vénérienne précédente , puisqu'ils attaquent rarement ceux qui n'ont jamais eu de gonorrhée , ou des chancres. Souvent ils ressemblent tellement aux chancres , que je suis persuadé qu'on en traite plusieurs comme vénériens , qui ne le sont réellement pas. Ils diffèrent d'un chancre en général , en ce qu'ils ne se répandent pas aussi vite , ni aussi loin , en ce qu'ils ne sont pas aussi douloureux , ni aussi enflammés , & qu'ils n'ont pas cette base dure , qui est particulière aux ulcères vénériens , qu'ils ne sont point accompagnés non plus de bubons. Il en est cependant de malins , qui peuvent être pris , quand ils ont lieu dans une mauvaise constitution , pour un genre benin de chancres , ou pour un chancre dans une bonne constitution. J'en ai vu plusieurs , qui m'ont beaucoup embarrassé.

On doit aussi dans le diagnostics , se reposer sur l'histoire que le malade donne lui-même de son état ; mais lorsqu'il y a quelques doutes , on laisse au tems à les éclaircir. J'ai vu les mêmes effets se produire à la suite d'une gonorrhée ; mais cela arrive plus rarement. Il paroît que le virus

vénérien peut laisser une disposition à l'ulcération d'une espèce différente de celle qui lui est particulière. J'ai vu un cas où les ulcères guéris, s'ouvroient régulièrement tous les deux mois, précisément au même jour.

Comme ces ulcères ne sont pas vénériens, leur traitement en devient difficile, car il consiste plus à en prévenir le retour, qu'à les consolider d'une manière certaine.

Ces ulcères demandent une attention particulière; car quoiqu'ils ne soient pas dangereux en eux-mêmes, ils sont souvent incommodés, & tiennent en suspens pendant quelques mois.

J'ai essayé beaucoup de moyens, & avec peu de succès; mais en général ils se sont finalement cicatrisés.

Le *lixivium saponarium*, dans le cas suivant, produisit une prompte guérison.

Un homme avoit sur le prépuce trois ulcères, qui ressembloient beaucoup à des chancres de bon caractère. Doutant de leur nature, j'attendis quelque tems, & j'ordonnai seulement de les tenir propres. Comme ils ne guérissent pas, j'essayai plusieurs remèdes. Je prescrivis les topiques mercuriels; mais comme ils produisirent toujours une irritation considérable, il fallut les abandonner. Je donnai comme par essai, le mercure calciné, pour mettre la constitution hors de toute infection; mais les ulcères continuèrent dans le même état. On les toucha avec la pierre infernale, ce qui parut produire un meilleur effet, que tout ce qu'on avoit essayé jusqu'alors; cependant ils n'étoient pas encore guéris au bout de cinq mois. J'ordonnai au malade de prendre matin & soir, quarante gouttes de *la lessive de tartre*, dans un bouillon. Après avoir fait usage de ce remède pendant trois jours, il survint un changement considérable dans les ulcères, & en six, ils furent parfaitement cicatrisés.

Le malade avoit souvent eu auparavant des pareils ulcères, qu'on avoit toujours traité comme vénériens; mais il commença de douter alors qu'ils fussent réellement tels, à cause de la prompte guérison que la lessive susdite occasionna dans le cas présent.

J'ai connu un homme qui avoit de ces ulcères, qui s'ouvroient, & se guérissent alternativement pendant des années entières; il prit les bains de mer pendant un ou deux mois, & les ulcères se consolidèrent sans jamais reparoître.

### III. De l'épaississement & endurcissement des parties , dont il vient d'être parlé.

Dans quelques cas , les parties ne s'ulcèrent point , mais semblent s'épaissir , & devenir dures , ou fermes ; le gland & le prépuce paroissent s'enfler , & former au bout de la verge une tumeur , ou une excroissance en forme de chou-fleur. En divisant cette excroissance , on y voit des rayons , qui de sa base , ou de son origine , se répandent vers la surface externe , sans que cette tuméfaction paroisse bien sensible dans toutes ces opérations. Cette dégénérescence offre plus l'idée d'un chancre , que les ulcères dont nous venons de parler , parce qu'elle consiste principalement dans la formation d'une nouvelle substance. Cependant elle n'est pas toujours une suite de la maladie vénérienne , car nous l'avons vu naître spontanément.

Cette maladie paroît être d'une espèce si indolente , que nous ne connoissons aucun remède qui donne le moindre espoir de la guérir.

Nous avons amputé ces excroissances , & nous avons aussi vu faire la même opération par d'autres , dans l'idée qu'elles étoient cancéreuses , & néanmoins la plaie de la verge & du prépuce , a très-bien guérie.

Il faut dans la plupart de ces cas , emporter une partie considérable de la verge. Immédiatement après l'amputation , on introduira dans l'urèthre une sonde proportionnée ; autrement si l'on n'a pas cette précaution , les suites peuvent devenir sérieuses ; car les topiques s'attachent à l'orifice au moyen du sang extravasé , & empêchent le malade d'uriner , ce qui ne laisse pas que d'avoir des inconvéniens manifestes , ainsi qu'il est arrivé à un malade , auquel j'avois fait l'amputation de la verge.

### IV. Des poireaux.

Un autre vice que ces parties contractent par le virus vénérien , est la disposition propre à engendrer des excroissances ou des tumeurs cutanées , auxquelles on a donné le nom de poireaux. Cette disposition a plus fréquemment lieu aux endroits où il y a eu des chancres ; & en effet ces dernières affections se changent souvent en poireaux , en guérissant.

Mais les parties acquièrent peut-être cette disposition parce que la matière a été long-tems en contact avec elles ; car cela arrive souvent après des gonorrhées , où il n'y a point eu des chancres ; sans doute ce n'est que dans dans les cas où le pus produit l'irritation vénérienne sur le gland ou sur le prépuce , en y formant ce qu'on peut appeller une *gonorrhée insensible*.

Un poireau paroît être une excroissance de la peau , ou une tumeur formée sur elle , & recouverte d'un épiderme , qui de même que celui qui recouvre les autres parties du corps , est épais & dur , ou mince & mou , précisément comme celui qui revêt les parties d'où il tire son origine. Les poireaux sont formés en rayons , de leur base à la circonférence , & ces rayons paroissent pointus ou granulés à la surface , de même que les bonnes granulations , si ce n'est qu'ils sont plus durs & qu'ils s'élèvent au-dessus de la surface. Il paroît que la surface sur laquelle chaque poireau se forme , n'a que la disposition d'en former un seul , parce que la surface qui les entoure & les unit , ne se convertit pas en une substance semblable ; ainsi un poireau dès qu'il a commencé , ne s'accroît pas à sa base , mais il va toujours en s'élevant. Les poireaux ont en eux-mêmes une force d'accroissement ; car après s'être élevés au-dessus de la surface de la peau , sur laquelle leur base peut s'accroître , ils s'élargissent en une substance épaisse & ronde , qui devient de plus en plus rude ; âpre , & raboteuse.

Cette structure les expose souvent à être meurtris par les corps qui les frottent ; & ce frottement les fait souvent saigner très-copieusement , en causant de vives douleurs.

Plusieurs considèrent ces excroissances , non pas comme une simple suite du virus vénérien , mais comme ayant leur disposition spécifique , & conséquemment ils recourent au mercure pour les guérir ; & ils assurent que ce traitement les fait disparaître très-souvent. Je n'ai jamais vu un tel effet du mercure , quoique donné en assez grande quantité , pour guérir chez la même personne , des chancres récents , & même quelquefois la vérole.

Comme ces substances sont des excroissances du corps , on ne doit pas les considérer comme une partie qui lui soit propre , parce qu'elles ne sont pas douées des facultés animales , communes , ou naturelles , au moyen de quoi la guérison en devient plus aisée ; elles tiennent si peu à l'organisation naturelle , & tant à la maladie , que plusieurs



circonstances peu essentielles en elles mêmes ; les font sécher. Une inflammation dans les parties saines , autour d'un poireau , lui donnera une disposition à l'exsiccation , aussi diverses substances irritantes , appliquées sur la surface , le feront souvent mourir. L'électricité y produit un effet auquel il ne pourra résister ; c'est une inflammation qui le fait tomber de lui-même.

D'après ces considérations , il paroît que les instrumens tranchans , & les escarotiques , ne sont pas toujours nécessaires , quoique ces moyens agissent dans plusieurs cas , plus promptement qu'aucun autre , sur-tout si le pédicule est petit.

Dans cette dernière espèce de poireau , une paire de ciseaux est peut-être le meilleur remède ; mais dans les cas où les malades ont en horreur les instrumens tranchans , on réussira à les faire tomber , en les liant autour de leur pédicule , avec un fil de soie. Mais quelle que soit la méthode dont on se serve pour les extirper , il faut en général toucher leur base avec le caustique.

Les escarotiques agissent sur les poireaux , de deux manières , en en faisant tomber une partie en mortification , & en stimulant le reste , de manière qu'en appliquant escarotiques sur escarotiques , le tout se flétrit assez vite ; & il est rarement nécessaire d'en brûler la racine , puisqu'elle se sépare souvent & tombe d'elle-même.

Cette chute n'arrive cependant pas toujours , car on observe quelquefois que la racine ne se sépare pas , & qu'elle croît de nouveau ; conséquemment il faut dans ces cas , cautériser plus profondément que la surface , pour en détruire la racine.

Tous les caustiques , tels que la pierre à cautère , les sels métalliques , la pierre infernale , le vitriol bleu , & autres , ont ce pouvoir. Le verd de gris , & les feuilles de sabine , mêlés ensemble , forment un des meilleurs stimulans.

Après que les poireaux ont été selon toute apparence , suffisamment détruits , souvent il s'en élève de nouveaux , non pas parce qu'on en a laissé une partie , mais parce que la surface de la peau a la même disposition qu'elle avoit auparavant ; il faut alors réitérer le même procédé , pour détruire cette surface.

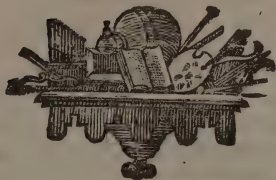
#### V. Des excoriations du gland & du prépuce.

Il arrive très-souvent que la surface du gland & l'intérieur du prépuce s'excorient , & deviennent extrêmement sensibles.

au toucher. Ces excoriations donnent de la matière ; en pareils cas , le prépuce devient souvent un peu épais , & quelquefois se contracte à son orifice ; ces deux causes rendent son inversion difficile , & douloureuse. Il n'est pas certain si cette maladie provient toujours d'une cause vénérienne , puisqu'elle a souvent lieu dans des cas où il n'y a jamais eu aucune infection de ce genre.

La cause de cette maladie est dans la peau , qui pendant que cette disposition dure , n'a pas le pouvoir de former un bon épiderme. Elle ressemble beaucoup à une gonorrhée de cette partie , mais elle n'est pas vénérienne.

Souvent l'irritation se dissipe , & la cicatrice se forme , en tirant le prépuce en arrière , & en trempant les parties dans une solution saturnine. Les spiritueux délayés , produisent souvent le même effet ; l'onguent citrin de la Pharmacopée d'Edimbourg , qu'on adoucit en le mêlant avec une partie égale de saindou , est souvent d'une utilité singulière dans de tels cas ; mais il y en a où tous ces topiques sont inutiles , & dans lesquels j'ai eu du succès , en conseillant au malade de laisser son gland à découvert , ce qui produisit l'irritation nécessaire à la formation d'un épiderme naturel.



## PARTIE V.

## CHAPITRE PREMIER.

*Du bubon.*

**L**A connoissance du système absorbant , tel qu'il est établi aujourd'hui , nous donne de grands éclaircissemens sur plusieurs effets du virus , & sert à expliquer divers symptômes de la maladie vénérienne , particulièrement la formation des bubons. On observe en effet , qu'avant que cette branche de l'anatomie n'eût été cultivée comme elle l'est aujourd'hui , les auteurs étoient fort embarrassés pour donner une explication vraie & solide de plusieurs symptômes de cette maladie. La découverte que les vaisseaux lymphatiques sont un système de vaisseaux absorbans , a jetté plus de lumière sur différentes maladies , que la découverte de la circulation du sang , puisque dans nombre de cas , elle nous mène directement à la cause de la maladie.

Le bubon qui est la conséquence immédiate de la gonorrhée , & du chancre , ainsi que la vérole qui en est la cause éloignée , proviennent de l'absorption qui se fait d'une matière vénérienne , nouvellement appliquée ou formée sur une surface , où elle est restée quelque tems. Quoique cette vérité doive avoir été généralement reconnue depuis la connoissance de la maladie & de l'absorption , on ne pouvoit cependant pas donner une solution précise de la formation du bubon , que jusqu'à ce qu'on fût parvenu à connoître que les lymphatiques étoient les seuls absorbans. D'après l'ancienne opinion , que l'absorption se faisoit par les veines , il étoit aisé de rendre raison de la vérole , parce qu'elle pouvoit aussi facilement être produite par leur pouvoir absorbant , si elles en avoient , que par les lymphatiques ; mais la difficulté étoit de savoir comment le bubon se formoit. C'étoit ce point qui paroissoit embarrasser les auteurs ; quelquefois cependant ils se sont exprimés comme s'ils avoient quelque idée de ce qui se passoit alors , malgré qu'ils

ne pussent pas en même-tems en avoir de certaines sur ce qu'ils avançaient, & qu'ils ne fussent pas même dans le cas de démontrer ce qu'ils disoient, d'après la connoissance des parties & de leurs fonctions.

Quelques-uns ont attribué les bubons à la suppression de l'écoulement dans une gonorrhée, ou comme ils s'exprimoiént, à son refoulement vers les glandes de l'aîne, conformément à l'idée qu'ils avoient de la cause du gonflement du testicule. Mais cela n'est pas bien fondé; car nous ne connoissons aucun pouvoir, relatif à cette répulsion & si la matière se porte sur ces parties, ce ne peut point être en conséquence de la formation de la matière, mais de l'accroissement de l'absorption dont ils n'avoient point d'idée.

En examinant les opinions des auteurs, sur la formation du bubon, avant que la faculté absorbante des vaisseaux lymphatiques fut connue, on observe qu'ils employoient des termes que certainement ils ne pouvoient comprendre. Heister, par exemple dit « *qu'il y en a deux espèces, l'une vénérienne, & l'autre qui ne l'est point*; » mais il ne dit pas que la première provient seulement d'un coït impur.

Astruc dit (1) : que quelques bubons proviennent immédiatement d'un coït impur, & il les appelle essentiels, pendant que d'autres naissent d'une gonorrhée supprimée, ou de ce qu'elle coule très-peu, ou des chancres de la verge, & il les appelle *symptomatiques*; enfin qu'il en est de spontanés qui proviennent, sans qu'aucun coït immédiat eût précédé, & il dit qu'ils sont alors un signe pathognomonique d'une vérole cachée.

Il établit ensuite (2) l'impossibilité de cette dernière espèce de bubons, d'après ce que nous appellons, ou ce que nous entendons aujourd'hui par vérole; mais à la page suivante, il explique ce qu'il entend par vérole cachée, qui consiste dans des affections locales, produites comme il le suppose, par la vérole; ce qui probablement n'est jamais encore arrivé. En effet, si jamais ces affections provenoient d'une telle cause, l'absorption de leur matière n'auroit pas produit un bubon vénérien, comme nous l'expliquerons ci-après. En un mot, comme cet auteur ne connoissoit pas le véritable

---

(1) Maladie vénérienne, page 326.

(2) Page 327.

système absorbant, ses idées sont devenues inintelligibles aujourd'hui (1).

Cowper, Drake & Boerhaave, aussi bien qu'Astruc, parlent de la lymphe viciée, qui ne passe point à travers les glandes, & qui par conséquent les enflamme, de même que de la lymphe épaissie qui passe, ou par la circulation du sang, c'est - à - dire de la constitution à ces glandes, ( opinion qui a encore quelques partisans aujourd'hui ) ou par une voie plus courte, c'est à dire par les vaisseaux lymphatiques, qui vont aux glandes inguinales.

Les auteurs parlent encore du gonflement de ces glandes, ou des bubons vénériens, qui sont l'effet d'une contagion, communiquée par les lymphatiques absorbans.

Drake s'énonce même d'une manière plus décisive, & si nous le suivions plus loin, il nous feroit presque croire, qu'il savoit que les lymphatiques étoient les vaisseaux absorbans; mais comme il ne manifeste aucune idée semblable, en traitant de ces vaisseaux *ex professo*, on ne doit pas lui attribuer la gloire de cette découverte; voici comme il s'exprime » : il y a bien de l'apparence que le bubon vénérien peut provenir de ce que quelques parties de la matière vénéreuse dans une gonorrhée, sont absorbées par les vaisseaux lymphatiques de la verge, & portées delà aux glandes inguinales, où ils déposent leurs humeurs; c'est pourquoi le Chirurgien doit ouvrir ces tumeurs le plutôt qu'il est possible, avant que les vaisseaux qui partent de ces glandes, charrient dans le sang une plus grande quantité de virus, ce qui très-probablement peut arriver, lorsque ces tumeurs viennent immédiatement à la suite de la suppression d'une gonorrhée, comme la hernie humorale. Mais lorsque ces mêmes tumeurs se manifestent quelque mois après la guérison, on doit supposer que le virus, de même que les autres poisons qui passent dans le sang, est entraîné par les forces de la nature, vers les glandes inguinales, ou par le moyen des lymphatiques, des vaisseaux sanguins eux-mêmes, ou par les extrémités des nerfs, comme Wharton l'a supposé, pour être ensuite déposé dans ces émonctoires.

Ici l'auteur compare la formation de la hernie humorale,

(1) Les extraits que je viens de rapporter, sont tirés de l'Edition Angloise, publiée en 1754, page 326.



à celle du bubon , ce qui montre évidemment qu'il n'a pas connu ni l'une ni l'autre de ces deux maladies.

Nous ne trouvons pas même aucune nouvelle idée sur ce sujet en 1748 : Freke dit » : le virus en obstruant les orifices des glandes de l'urèthre , est par là porté aux glandes inguinales , par les conduits qui mènent à ces glandes «.

En 1754 , huit ans après que le Docteur Hunter eut développé dans ses leçons publiques , son opinion , que les lymphatiques étoient un système d'absorbans , il parut un traité sur cette maladie , par M. Gataker , où il n'est rien dit de plus particulier à ce sujet , que ce que les autres avoient déjà avancé.

En revenant vers l'année 1770 , dans la seconde édition de l'Abrégé d'Astruc , donnée par le Docteur Chapman , où il établit ses propres idées , on trouve qu'il propose la faculté absorbante des vaisseaux lymphatiques , comme une cause de la formation des bubons ; mais dans ce tems , la découverte que les lymphatiques étoient un système d'absorbans , étoit déjà généralement répandu dans ce pays-ci.

La doctrine de l'absorption étant aujourd'hui parfaitement reconnue , il ne s'agit que d'expliquer les différens modes selon lesquels elle peut avoir lieu.

La matière vénérienne est prise par les absorbans de la partie sur laquelle elle se trouve , & quoique l'absorption de matière , & les effets qui lui succèdent soient les mêmes , soit que la matière provienne d'un chancre , ou d'une gonorrhée , nous diviserons cependant l'absorption en trois espèces , selon les trois différentes surfaces d'où la matière peut être pompée , & nous commencerons par celle qui est la moins fréquente.

La première , & la plus simple , est lorsque la matière d'un chancre ou d'une gonorrhée ; a été uniment appliquée à quelque surface saine , & absorbée immédiatement après son application , sans avoir produit aucun effet local sur la partie. Nous en avons des exemples chez les hommes , & ceux-ci sont peut-être les seuls sur lesquels on puisse compter , car il est quelquefois très-douteux chez une femme , d'assurer si elle a une gonorrhée , ou non. Nous croyons cependant pouvoir assurer d'en avoir vu chez des femmes , où du moins il y avoit toute raison de croire qu'elles n'avoient eu précédemment ni chancre , ni gonorrhée , puisqu'il n'y en avoit aucune marque visible , & qu'elles ne la communiquèrent pas à ceux qui eurent commerce avec elles.

Il faut avouer que ce mode d'absorption est très-rare. Si l'on examine en effet les parties, avec beaucoup de soin, & qu'on questionne le malade scrupuleusement, on découvrira probablement, qu'un petit chancre en a été la cause, comme nous l'avons vu plus d'une fois. Car si l'on fait attention que la vérole n'est que rarement la suite d'une gonorrhée, ou l'absorption se fait de la même manière, on supposera avec peine, comme chose probable, que l'absorption puisse ici avoir lieu, d'après le simple contact, puisque le tems que la matière vénérienne reste appliquée, est pour l'ordinaire très-court. On pourroit à la vérité, supposer que la fréquence de l'application de la matière, peut compenser la longueur du tems nécessaire à faciliter l'absorption; mais on ne peut que difficilement admettre cette supposition, puisque cette même fréquence devrait produire des affections locales. Il est donc par conséquent nécessaire de donner une attention particulière à toutes les circonstances qui accompagnent des pareils cas.

Il n'y a cependant pas de raison suffisante pour nier la possibilité de ce fait, & en l'admettant, on auroit une raison de plus pour infirmer la supposition, que la maladie peut exister pendant des années entières dans la constitution, avant de se manifester; car toutes les fois qu'elle paroît sous la forme de vérole, on la rapporte toujours à la dernière affection locale, soit chancre ou gonorrhée, sans avoir jamais égard aux commerces qui ont succédé.

Le second mode d'action de cette matière, qui est plus fréquent que le premier, est lorsque le virus appliqué a produit une gonorrhée; & il peut arriver pendant que cette maladie fait des progrès, soit qu'on la traite ou non. Une partie de la matière séparée par les surfaces enflammées, ayant été absorbée & reçue dans la circulation, produit les mêmes symptômes que dans le premier cas, & une personne se donne par ce moyen la vérole.

Le troisième mode est l'absorption de la matière d'un ulcère, qui peut être un chancre, ou un bubon. Ce mode est le plus fréquent; ce qui montre, indépendamment d'un grand nombre d'autres preuves, que l'ulcère est la surface la plus favorable à l'absorption.

Nous n'avons pas pu déterminer si les ulcères avoient le même pouvoir d'absorption dans toutes les parties du corps; mais nous soupçonnons qu'un ulcère sur le gland, n'est pas une surface aussi bonne pour l'absorption, qu'un ulcère sur le prépuce, quoique nous ayons vu les bubons, comme

la vérole , provenir d'après le premier , mais non pas aussi souvent qu'après le dernier.

A ces trois modes , on peut en ajouter un quatrième , l'absorption qui se fait d'une plaie qui , comme je l'ai déjà remarqué , est peut-être moins fréquent qu'aucun autre.

Comme le virus vénérien a le pouvoir d'infecter toutes les parties du corps avec lesquelles il est mis en contact , il affecte par conséquent le système absorbant , en y produisant des affections vénériennes locales.

Il est presque superflu d'observer que ce qu'on entend aujourd'hui communément par bubon , est une tumeur qui se forme dans le système absorbant , sur-tout dans les glandes , & qui provient de l'absorption de quelque virus ou de quelqu'autre matière irritante. Quand ces tumeurs se forment à l'aîne , on les appelle *bubons* , soit qu'elles soient la suite d'une absorption , ou non ; mais on les a généralement cru presque toutes vénériennes , même quand elles n'ont point été précédées d'aucune cause évidente. Telle a été l'universalité de cette opinion , qu'on a regardé comme tels , toutes les tumeurs dans cette partie , & qu'on a même pris des hernies fémorales , & des aneurismes de l'artère crurale , pour des bubons vénériens.

Nous appellons *bubon* , tout abcès dans le système absorbant , produit par l'absorption d'une matière vénérienne , soit qu'il se trouve dans les vaisseaux mêmes , ou dans les glandes.

Cette matière étant absorbée de quelqu'une de ces quatre différentes surfaces , savoir les surfaces communes , les plaies , les surfaces enflammées , & les ulcères , elle est charriée & passe à travers les vaisseaux absorbans , dans la circulation commune , en produisant souvent dans son passage une inflammation spécifique dans les vaisseaux ; d'où il en résulte la formation des bubons , qui sont des abcès vénériens , parfaitement ressemblans à un chancre quant à leur nature , & leurs effets ; puisqu'ils ne diffèrent qu'en étendue. Comme les absorbans & leurs glandes sont immédiatement irritées par la même matière spécifique , qui n'a subi aucun changement dans son passage , il faut que l'inflammation qui s'ensuit , ait la même qualité spécifique , & que la matière qui s'y sépare , soit vénérienne (1).

---

(1) Nous ignorons si ce raisonnement pourra s'appliquer à tous les cas de virus , car nous avons des fortes raisons pour soupçonner

Comme ce système des vaisseaux peut être divisé en deux classes, dont l'une comprend les vaisseaux eux-mêmes, & l'autre leurs ramifications & circonvolutions, appelées glandes lymphatiques, nous suivrons cette même division, en traitant de leur inflammation.

Il s'en faut beaucoup que l'inflammation des vaisseaux, soit aussi fréquente que celle des glandes. Quand elle a lieu chez les hommes, en conséquence d'un chancre du gland ou du prépuce, elle se manifeste ordinairement sous la forme d'une corde, laquelle partant du chancre, s'étend tout le long du dos de la verge.

Quelquefois cette corde est produite par l'épaississement du prépuce dans les gonorrhées, cette partie étant ordinairement excoriée dans ces cas, ainsi que nous l'avons observé en traitant de cette forme de la maladie.

Ces cordes se terminent souvent insensiblement sur la verge, près de sa racine, ou près du pubis; d'autres fois elles s'étendent plus loin, de manière qu'on peut les suivre jusqu'à une glande lymphatique dans l'aîne. On peut aisément pincer cette corde, en la saisissant avec le pouce & l'indicateur, & il en résulte souvent un épaississement dans le prépuce, qui donne un tel degré de roideur à cette partie, qu'il s'ensuit une espèce de phymosis, & l'inversion du prépuce devient difficile, pour ne pas dire impossible.

Nous croyons avoir observé que ce phénomène est aussi souvent la suite d'une gonorrhée, lorsqu'elle est accompagnée de l'inflammation, & de la tuméfaction du prépuce, dont nous venons de parler, que lorsqu'elle l'est d'un chancre; si cette observation est juste, on n'en rendra pas facilement raison. Nous avons observé aussi, que l'absorption est plus commune aux ulcères, qu'aux surfaces enflammées, ou du moins que la formation d'un bubon dans la glande, & ses effets dans la constitution, étoient plus communs après les ulcères; mais on peut remarquer que la surface interne du prépuce, de laquelle cette corde paroît tirer son origine, est dans un état d'excoriation. Il peut se faire que cet effet provienne de ce que les lymphatiques sympathisent avec l'inflammation de l'urèthre; mais nous croyons que l'affection

---

que les bubons qu'on voit quelquefois naître, en conséquence de l'inoculation de la petite vérole, ne produisent pas une matière varioleuse; ce qui est très-certain, c'est que les poisons naturels, en produisant des bubons, ne forment pas une matière qui leur ressemble.

est

est vraiment vénérienne. Peut-être aussi l'absorption de la lymphe coagulable, produite par l'inflammation vénérienne, & qui est la cause de la tuméfaction, a-t-elle le pouvoir d'infecter, comme elle paroît l'avoir dans le cancer.

L'épaississement, ou la formation de cette corde dure, vient probablement de l'épaississement des tuniques des vaisseaux absorbans, combiné avec l'extravasation de la lymphe coagulable, répandue sur leur surface intérieure, comme nous le voyons dans les veines enflammées.

Cette corde s'enflamme souvent jusqu'au point de suppurer dans plusieurs endroits, en formant un, deux, ou trois bubons, ou petits abcès dans le corps de la verge. Pendant que cette inflammation s'opère, on trouve dans quelques endroits de cette corde, une dureté circonscrite, ensuite la suppuration s'établit dans le centre, la peau commence à s'enflammer, la matière s'en approche, & l'abcès s'ouvre à la manière ordinaire.

J'ai vu une chaîne de ces bubons, ou petits abcès, le long de la partie supérieure de la verge dans toute sa longueur. Ceci ressemble parfaitement à l'inflammation, & à la suppuration d'une veine, après qu'elle a été blessée, ou qu'elle a été exposée à l'air.

L'inflammation des glandes est bien plus fréquente que celle dont nous venons de parler; elle est produite par la matière vénérienne, qui est charrié aux glandes lymphatiques, dont la structure paroît être un composé des ramifications, ou la réunion des vaisseaux absorbans.

Cette structure nous donne lieu de présumer que le fluide absorbé est en quelque façon retenu dans les glandes, & comme cette circonstance rend ces parties plus sujettes à l'infection que les vaisseaux, où la circulation est plus rapide; on peut par-là rendre raison, pourquoi elles sont plus fréquemment infectées.

De pareils gonflemens de ces glandes, ont lieu dans d'autres maladies, & on doit les distinguer soigneusement de ceux qui sont produits par le virus vénérien. Il faut avant tout s'informer de la cause, & examiner s'il n'y a pas quelque symptôme vénérien, dans quelque partie plus éloignée du cœur, comme des chancres sur la verge; ou s'il n'y a pas eu auparavant quelqu'autre maladie à cet endroit; si l'onguent mercuriel n'a pas été appliqué aux jambes, & aux cuisses de ce côté-là; parce que le mercure appliqué à ces parties pour obtenir la guérison d'un chancre, produit quelquefois un gonflement dans les glandes; qu'on



a regardé comme vénérien. De plus, il faut observer si l'apparition du bubon n'a pas été précédée par quelqu'autre maladie de la constitution, telle qu'un rhume, une fièvre, &c. On doit encore faire attention à la rapidité avec laquelle le gonflement survient, & il n'est pas moins nécessaire de le bien distinguer d'une descente, d'un abcès lombaire, ou d'un aneurisme de l'artère crurale.

Peut-être que ces glandes sont plus irritables, ou plus susceptibles des irritations, que les vaisseaux; elles sont du moins plus susceptibles des effets de la sympathie; cependant nous ne connoissons pas encore suffisamment l'usage de ces organes, pour être en état de donner une raison satisfaisante de cette différence.

Il paroît dans quelques cas, que la matière vénérienne ne produit ses effets sur les glandes, que quelque tems après l'absorption; dans quelques-uns, six jours au moins se sont écoulés, avant qu'ils se manifestassent, ce qui ne pouvoit se concevoir que par ce que les chancres avoient été guéris six jours avant que le bubon eût commencé à paroître; & dans de pareils cas, il est plus que probable que la-matière avoit été absorbée long-tems auparavant; parce que selon toute probabilité, la matière produite par un chancre, prêt à se cicatrifer, n'est pas vénérienne. Nous avons fait voir ci-devant que quelquefois le virus n'excitoit des gonorrhées, ou des chancres, que six ou sept semaines après qu'il avoit été appliqué, & il y avoit toute raison de présumer que le même-tems étoit requis avant qu'il produisît une action sur les parties, lorsqu'il avoit été appliqué de la manière dont nous venons de parler.

Les glandes les plus proches de l'origine de la maladie, telles que les glandes inguinales chez les hommes, & celle qui sont situées entre les grandes lèvres, les cuisses, & les ligamens ronds chez les femmes, sont en général les seules qui soient attaquées, lorsque la matière a été absorbée de la verge des uns, & de la vulve des autres.

Je crois qu'il n'y a pour l'ordinaire qu'une glande à-la-fois, qui est affectée par l'absorption de la matière vénérienne. Ce qui étant reconnu pour vrai, devient en quelque façon une marque distinctive à établir entre les bubons vénériens, & les autres maladies de ces organes.

On n'observe jamais que les vaisseaux lymphatiques, ou les glandes qui sont du second ordre, comme celles qui se trouvent le long des vaisseaux iliaques, ou sur le dos, soient affectées. Nous avons vu lorsque la maladie a été

contractée par un ulcère, ou par une coupure au doigt, que le bubon s'est manifesté un peu au-dessus du pli du bras, sur le côté interne du muscle biceps; & dans les cas où il s'en est formé dans cette partie, il n'en est paru aucun à l'aisselle, qui est l'endroit où les glandes sont le plus fréquemment affectées par l'absorption.

Ceci cependant n'arrive pas toujours, quoique cela soit très-commun, car un homme qui avoit contracté la maladie, de la manière ci-dessus rapportée, m'a assuré qu'il eut des bubons tant au côté interne du muscle biceps, que sous l'aisselle. J'ai depuis encore oui parler d'un autre cas de cette espèce, & on ne sauroit pas aisément rendre raison pourquoi cela n'arrive pas plus souvent.

On pourroit supposer que la matière est affoiblie, ou qu'elle est beaucoup délayée par les humeurs absorbées, des autres parties dans le tems qu'elle passe à travers ces ramifications qui sont les plus proches, & qu'elle n'a pas conséquemment le pouvoir d'infecter celles qui sont plus éloignées; mais il est plus probable qu'il y a d'autres raisons à donner de ce phénomène. J'ai soupçonné une fois que la matière du virus subissoit dans ces glandes, lorsqu'elle les traversoit, quelque altération, ce qui étoit la raison pourquoi elle n'infectoit point le second, ou le troisième ordre des glandes, & pourquoi aussi elle n'affectoit point la constitution, de la même manière que les parties auxquelles elle avoit été appliquée en premier lieu; mais cette explication ne rend point raison de ce que l'ordre des glandes, proche des bubons qui suppurent, n'est pas affecté par l'absorption de la matière vénérienne. Il me paroît que la situation profonde des autres glandes, empêche que l'irritation vénérienne n'y ait lieu, & ce qui rend cette opinion encore plus vraisemblable, c'est que nous observons lorsqu'une de ces glandes externes suppure, & qu'elle forme un bubon, ce qu'on doit regarder comme un ulcère vénérien très-étendu, ou un chancre, que l'absorption qui en résulte, & qui doit être considérable, n'infecte point les lymphatiques, ou les glandes du premier ordre, malgré que la matière vénérienne les traverse directement.

Si cela est vrai, la peau sembleroit alors être la cause de la susceptibilité des absorbans à recevoir l'irritation. Il est difficile de déterminer si la peau a ce pouvoir en elle-même, ou si elle le tient de quelque autre circonstance, telle que de l'air, du froid, ou du tact; mais quoiqu'il en soit, ce fait n'en montre pas moins que la matière vénérienne n'est pas

capable d'irriter par elle-même, & qu'elle demande un second principe pour produire son plein effet, c'est-à-dire une combinaison du virus, & de l'influence de la peau; & que cette influence doit être par sympathie, & conséquemment plus foible que si elle agissoit sur la même partie, c'est-à-dire sur la peau elle-même; ce qui est peut-être la raison pourquoi la matière vénérienne n'affecte pas toujours ces vaisseaux & ces glandes, tandis qu'elle affecte toujours la peau, si on l'inocule.

Le bubon provenant d'une maladie vénérienne à la verge, occupe les glandes absorbantes de l'aîne chez les hommes; & si une gonorrhée en est la cause, une aîne n'en est pas plus exempte que l'autre, toutes les deux pouvant être affectées à-la-fois. Mais si le bubon est l'effet d'un chancre, alors on peut en général déterminer par sa situation, quel côté de l'aîne sera affecté; car le bubon se trouve ordinairement du même côté que le chancre sur la verge; cela n'arrive cependant pas toujours; car j'ai vu quoique rarement, qu'un chancre situé sur un côté du prépuce, ou de la verge, a été la cause d'un bubon du côté opposé, lequel bubon, s'il provenoit de ce chancre, seroit une preuve que les absorbans s'anastomosent, ou se croisent l'un & l'autre. Si le chancre se trouve sur le frein, ou sur le milieu de la verge, entre les deux côtés, pour lors on est incertain lequel des deux côtés sera affecté.

La situation des glandes inguinales n'est pas toujours la même; aussi le cours des vaisseaux absorbans doit-il varier en conséquence. J'ai vu un bubon vénérien, provenant d'un chancre sur la verge, se manifester sur la cuisse, à une distance considérable; j'en ai souvent observé à la partie inférieure du bas-ventre, devant le ligament de Poupart, & quelquefois même près du pubis. Il faut faire attention à ces trois situations, puisqu'elles peuvent exiger quelques variations dans les procédés curatifs.

Comme la maladie tire le plus souvent son origine du coït, c'est pourquoi les bubons paroissent communément dans l'aîne. Mais comme toutes les parties du corps sont exposées aux influences de la cause morbifique, il s'ensuit que les glandes les plus proches, entre le cœur & le lieu où l'absorption s'est faite, en quelqueendroit du corps que ce soit, éprouve les mêmes changemens, sur-tout si elles sont à la surface.

## CHAPITRE II.

*Des bubons chez les femmes.*

**L'**ABSORPTION de la matière vénérienne produit chez ce sexe les mêmes maladies dans les vaisseaux absorbans , que chez les hommes ; je n'ai vu les absorbans affectés qu'une seule fois ; mais cette proportion est à peu-près la même que celle que j'ai observé chez les hommes , en faisant une comparaison entre le nombre des malades de l'un & de l'autre sexe , qui ont eu recours à moi pour se faire guérir de la maladie vénérienne dans toutes ses différentes formes. Le cas étoit une gonorrhée accompagnée d'une violente démangeaison , & d'un mal-aise , lorsque la malade étoit assise , ou qu'elle se proménoit ; mais elle ne ressentait en urinant que très-peu de douleur. En examinant les parties , je n'y trouvais aucune apparence de maladie , excepté que la grande lèvre gauche étoit enflée , ou plus engorgée que l'autre , & qu'une corde dure montoit du centre de cette lèvre vers le pubis , passait sur l'aîne du même côté , & se perdoit dans une des glandes , à la hauteur du ligament de Poupart. On ne pouvoit point la sentir , si ce n'est en pressant les parties avec un peu de force , & elle causait alors des douleurs considérables.

Ce gonflement de la grande lèvre paroissait être à-peu-près semblable à celui qui dans pareils cas , attaque le prépuce chez les hommes , & il est probable qu'ils sont occasionnés par la même cause.

On pourroit croire que ce que nous avons dit de cette maladie au sujet des glandes lymphatiques chez les hommes , pourroit s'appliquer entièrement aux femmes ; mais le siège de l'absorption étant beaucoup plus étendu dans ce sexe , & le cours de quelques-uns des absorbans étant aussi différent ; de-là il s'en suit qu'il y a trois sièges des bubons chez les femmes , deux desquels sont totalement différens de ceux qu'on voit chez les hommes , en ce qu'ils résident à ce que nous croyons , dans les absorbans.

Le troisième siège des bubons dans ce sexe , est semblable à celui qu'on voit chez les hommes , & par conséquent on peut les diviser de même en trois espèces.

Lorsque les bubons se manifestent chez les femmes , sans qu'il y ait des chancres , il est plus difficile qu'il ne l'est chez les hommes , de connoître s'ils sont vénériens ou non ; car quand ils ont lieu chez les hommes , sans aucune affection locale primitive , on présume qu'il n'y a point d'infection , & que par conséquent le bubon peut fort bien ne pas être vénérien , si ce n'est en conséquence d'une absorption immédiate. Mais chez les femmes , il est souvent difficile de connoître s'il y a actuellement quelqu'infection , ou non ; ainsi pour s'assurer de la nature du bubon , il faut faire attention à la manière dont il s'est manifesté , aussi bien qu'aux progrès qu'il a faits , & à d'autres circonstances.

Lorsque les chancres sont situés près du meat urinaire , des nymphes , du clitoris , des grandes lèvres , ou du mont de vénus , la matière absorbée est alors charriée tout le long d'un , ou des deux ligamens ronds , & l'on voit bientôt des petites tumeurs paroître dans ces ligamens , précisément à leur sortie de l'abdomen , sans qu'il s'en forme jamais plus loin. Nous ne pensons pas que ces tumeurs soient glanduleuses , mais nous croyons plutôt qu'ils sont des absorbans enflammés ; & si cela est ainsi , ce sera pour nous une preuve de plus en faveur de notre opinion , qu'il n'y a que les parties extérieures qui puissent être affectées de cette manière.

Lorsque les chancres sont situés beaucoup plus près du périnée , ou dans cette partie même , la matière absorbée est charriée en avant , le long de l'angle formé par la grande lèvre & la cuisse , aux glandes inguinales , & dans ce trajet , il se forme souvent des petites tumeurs dans les vaisseaux absorbans , semblables à celles qui se forment sur la verge chez les hommes ; & lorsque les effets du virus ne s'arrêtent point là , il survient souvent un bubon dans l'aîne , de même que chez eux.





## C H A P I T R E I I I.

*De l'inflammation des bubons , & des signes qui les distinguent  
des autres tumeurs glanduleuses.*

**L**E bubon commence ordinairement avec un sentiment de douleur , qui induit le malade à examiner la partie , & alors il y trouve une petite tumeur dure (1) , laquelle augmente de même que toutes les autres inflammations qui ont une disposition à suppurer , & si on ne la prévient pas , elle vient à suppuration , & passe ensuite à l'ulcération , la matière se portant promptement vers la peau.

Mais les progrès des bubons sont quelquefois lents , ce qui selon nous , provient ou de ce que le mercure , ou quelqu'autre cause , empêche les progrès de l'inflammation , ou bien de ce que celle - ci est retardée par une disposition scrophuleuse , qui ne permet que très-difficilement aux parties de recevoir la vraie action vénérienne.

Au commencement l'inflammation est bornée à la glande qui se laisse mouvoir dans la membrane cellulaire , mais à mesure que son volume augmente , ou que l'inflammation , & plus particulièrement la suppuration , s'avancent , ce qui dans tous les cas , produit plutôt un effet ordinaire que spécifique , l'inflammation s'étend au-delà des bornes qui lui sont propres , la membrane cellulaire voisine s'enflamme de plus en plus , & la tumeur devient plus étendue : quelquefois cette tumeur a un caractère éréthélatoux , elle s'étend beaucoup plus , d'autre fois elle participe de l'œdème , & alors elle ne

---

(1) Dès qu'une personne a gagné une gonorrhée ou un chancre , elle craint aussi qu'il ne lui survienne un bubon ; & comme il y a avec la gonorrhée , & quelquefois avec le chancre , des douleurs sympathiques aux aînes , ou près d'elles , le malade les prend pour des bubons commençans , il y porte naturellement la main ; & s'il sent une des glandes , malgré qu'elle ne soit pas plus grosse que dans l'état naturel , ses soupçons sont confirmés par la persuasion où il est , que naturellement il n'a point de pareilles glandes.

suppure que difficilement, ce qui est une circonstance qui accompagne souvent l'inflammation éréthématique.

Le premier pas à faire vers la guérison, est de s'assurer de la nature de la maladie, & lorsque deux ou plusieurs causes produisent des effets semblables, il faut porter une grande attention à distinguer ces effets l'un de l'autre, afin de parvenir à découvrir la vraie cause de chacun d'eux.

La situation des glandes inguinales les rend toujours suspectes, car outre qu'elles sont sujettes aux maladies ordinaires, elles le sont aussi à d'autres, par la raison que tout ce qui est absorbé doit les traverser; & comme c'est principalement par ces glandes que le virus vénérien se communique au système, & qu'elles sont plus souvent affectées par cette cause, que par aucune autre, on les soupçonne souvent sans aucun fondement, attaquées de cette maladie.

Il est très-difficile de distinguer avec certitude le vrai bubon vénérien, des gonflemens de ces glandes, provenans d'autres causes. On doit cependant examiner toutes les circonstances, pour s'assurer en quoi le bubon, soit qu'il se trouve à l'aîne, ou ailleurs, diffère des maladies ordinaires de ces glandes, & il ne faut pas alors négliger les causes apparentes. Nous avons déjà donné le caractère du bubon vénérien en termes généraux; nous en ferons actuellement une description plus particulière, pour le comparer avec les autres.

Le vrai bubon vénérien, avec un chancre, ne paroît ordinairement que dans une seule glande; il conserve à peu de choses près son étendue spécifique, jusqu'à ce que la suppuration se soit établie, & il devient alors plus étendu (1). Il passe rapidement de l'état d'inflammation à celui de suppuration & d'ulcération. La suppuration est ordinairement considérable, à proportion du volume de la glande, & il ne se forme qu'un abcès. La douleur est très-aiguë; la couleur de la peau dans l'endroit où elle s'enflamme, est d'un rouge vif.

On observe qu'il est toujours plus difficile d'établir la nature des bubons qui font l'effet du premier mode

---

(1) On peut observer ici que les glandes, & les parties voisines, n'étant pas similaires, l'inflammation ne s'étend pas aussi promptement que lorsqu'elle a lieu dans une partie ordinaire.

d'absorption, c'est-à-dire où il n'y aucune affection locale, que celle de ceux qui sont accompagnés, ou qui ont été précédés de quelque maladie sur la verge; car une simple inflammation, ou suppuration de ces glandes, ne suffit pas pour prononcer qu'elles sont infectées du virus vénérien. Mais comme cette maladie se présente toujours à l'esprit, dès que de pareils organes sont affectés, le malade ne court que le petit risque de n'en être pas guéri, si elle est vénérienne. Nous sommes persuadés qu'il y a eu bien des malades qui souvent ont ainsi essuyé un traitement mercuriel sans nécessité.

Sans doute qu'on trouvera de la difficulté de découvrir la différence spécifique qui distingue ces maladies en elles-mêmes; cependant en y faisant attention, on peut voir que les bubons qui se manifestent ainsi sans aucune cause visible, sont de deux espèces, les uns ressemblent à ceux qui proviennent d'un chancre, ou d'une gonorrhée, ils s'enflamment, & suppurent très-vîte. J'ai toujours regardé ces bubons comme vénériens, car quoiqu'il n'y ait aucune preuve qu'ils ne le soient pas, il est cependant beaucoup à présumer d'après ces circonstances, qu'ils le sont.

L'autre espèce de bubons est en général précédée, & accompagnée d'une légère fièvre, ou des symptômes ordinaires aux rhumes. Ces bubons sont pour l'ordinaire indolens, & lents dans leur progrès. S'ils avancent plus rapidement que de coutume, ils s'étendent plus que les vénériens, & ils ne se bornent pas à une seule glande. Lorsqu'ils sont fort lents, ils sont peu douloureux; mais lorsqu'ils avancent plus rapidement, la douleur est plus aigüe, moindre néanmoins que dans ceux qui sont vénériens, & plus communément ils ne suppurent point, mais ils deviennent souvent stationnaires. Lorsque la suppuration a lieu, elle va très-doucement, & communément elle s'établit dans plus d'une glande, l'inflammation étant plus répandue, & communément petite, en proportion de la tumeur. La matière se porte peu-à-peu vers la peau, sans causer beaucoup de douleur, & la couleur est différente de celle des autres, tirant plus sur le pourpre. Quelquefois les suppurations sont très-considérables, mais point douloureuses.

Voyons maintenant quelles sont les causes du gonflement de ces glandes, indépendamment de l'infection vénérienne, à laquelle nous avons attribué un des modes de ce gonflement, car il faut qu'il y ait d'autres causes pour expliquer les autres modes.

Il faut en premier lieu examiner s'il y a quelque symptôme vénérien, ou non. Dans le dernier cas, on a de fortes raisons pour présumer que le bubon n'est point vénérien, mais qu'il provient de quelque cause inconnue. Si la tumeur n'attaque qu'une glande, & qu'elle croisse très-lentement, sans causer que peu, ou point de douleur, il est probable qu'elle est purement scrophuleuse; mais si elle est considérable, étendue, & accompagnée de beaucoup d'inflammation, & de douleur, alors il est plus vraisemblable qu'il y a une action constitutionnelle, qui consiste en une légère fièvre, dont les symptômes sont une lassitude, la perte de l'appétit, l'insomnie, un pouls petit, & fréquent, tous les symptômes qui caractérisent une fièvre hectique qui s'approche. De telles tumeurs ne guérissent que lentement, & ne paroissent point être affectées par le mercure, même lorsqu'on l'applique de très-bonne heure.

Un homme avoit tous les symptômes d'une fièvre légère: il avoit un pouls un peu fréquent, & dur, point d'appétit, & par conséquent une diminution de son embonpoint, une indifférence dans toutes ses actions, & un air pâle, & abattu. Pendant qu'il étoit dans cet état, il se manifesta une tumeur aux glandes inguinales d'un côté. La croyant vénérienne, il me fit immédiatement appeler, & d'après l'histoire qu'il me fit des circonstances, je l'assurai qu'elle ne l'étoit point, ce qu'il eut de la peine à croire. La tumeur n'étoit pas beaucoup douloureuse, & elle devint stationnaire après avoir acquis un volume considérable. Pour le satisfaire je lui donnai une boîte d'onguent mercuriel, & je lui ordonnai de faire les frictions seulement sur la jambe, & sur la cuisse du côté affecté, afin que le mercure pût produire un effet local suffisant, & qu'il ne pût en passer dans le corps que la plus petite quantité possible; mais il ne parut pas qu'il en résultât aucun avantage, & la tumeur inguinale continua d'être stationnaire, & presque dans un état d'indolence. Ses amis commencèrent à s'inquiéter, & lui envoyèrent leurs Chirurgiens, lesquels sans savoir que je le traitois, & ignorant par conséquent mon opinion, imaginèrent que la maladie étoit vénérienne, puisqu'ils parloient de lui donner le mercure. Je pensai que pour guérir il lui falloit aller près de la mer, & s'y baigner.

En admettant une égale probabilité, que la maladie fût vénérienne, ou qu'elle ne le fût pas, je raisonnai d'après ces principes. On ne pouvoit pas supposer que la maladie actuelle prît son origine de quelque cause

vénérienne, puisqu'elle existoit avant la tumeur inguinale, & par conséquent, quoique cette tumeur fût vénérienne, le malade n'étoit pas alors en état de prendre du mercure, puisque la quantité qu'il en falloit pour le guérir, l'auroit conduit infailliblement au tombeau; d'une autre part, si elle n'eût pas été vénérienne, il auroit fallu en donner encore une plus grande quantité de ce qu'il étoit nécessaire, si elle l'étoit; parce qu'il est naturel que le Chirurgien voyant que la tumeur ne cédoit pas facilement au mercure, eût insisté davantage sur son usage, & indépendamment de cette circonstance désagréable, on pouvoit rendre la maladie de l'aîne, plus difficile à guérir. Au contraire, en suivant notre avis, la constitution du malade se seroit rétablie, moyennant les bains de mer; & si la tumeur de l'aîne eût été alors jugée vénérienne, il auroit été plus en état de supporter le traitement mercuriel, & de cette manière, il se seroit délivré des deux maladies, par deux méthodes différentes.

Mais au cas que notre opinion, que la maladie n'avoit rien du caractère vénérien, eût été juste, pour lors il auroit été guéri par les seuls bains de mer.

Ces argumens produisirent l'effet désiré; il alla d'abord à la mer, & commença à se rétablir presque immédiatement. Environ une quinzaine de jours après, il se forma une petite suppuration dans une des glandes, je prescrivis d'y appliquer un cataplasme fait avec l'eau de mer, & la mie de pain, & j'ordonnai en cas que l'abcès s'ouvrît, de ne point aggrandir l'ouverture, mais de continuer l'application du cataplasme, jusqu'à ce qu'il fût guéri. En six semaines il revint parfaitement rétabli à tous égards.

J'ai vu ce symptôme, avec des affections constitutionnelles, avoir lieu, lorsqu'il y avoit des chancres, & j'ai été embarrassé pour déterminer s'il étoit sympathique, en conséquence d'un dérangement de la constitution, ou produit par l'absorption de la matière.

J'ai long-tems soupçonné qu'il se trouvoit des cas mixtes, & j'en suis actuellement sûr. J'en ai vu où la matière vénérienne, de même qu'un rhume ou la fièvre, a irrité les glandes, en les déterminant à la maladie de manière à y produire les écrouelles, auxquelles elles étoient prédisposées.

Dans de tels cas, les tumeurs se manifestent pour l'ordinaire lentement, elles n'occasionnent que peu de douleur, & le mercure donné pour détruire la disposition vénérienne,



semble plutôt hâter leur progrès. Quelques-unes suppurent pendant qu'on cherche à les résoudre , & d'autres qui probablement étoient vénériennes dans le commencement , deviennent si indolentes , que le mercure ne produit sur elles aucun effet , & enfin elles guérissent d'elles-mêmes , ou à l'aide de quelqu'autre moyen , ce qui peut avoir induit quelques-uns à penser que les bubons ne sont jamais vénériens. Il faut une grande attention pour pouvoir déterminer convenablement ces cas ; & je crois que cela requiert dans plusieurs , une telle délicatesse dans le jugement , qu'on est souvent sujet à se tromper.

Les bubons sont , sans contredit , des affections locales , comme nous l'avons déjà prouvé.

Il est difficile de déterminer si les glandes lymphatiques doivent être considérées comme des barrières capables de s'opposer aux progrès ultérieurs de cette maladie , ou de quelqu'autres qu'on contracte par absorption. On doit cependant avouer qu'elles ne peuvent empêcher le virus de parvenir jusques dans la constitution , dans les cas où il produit des bubons ; car toutes les fois qu'il affecte ces glandes dans son cours , il y produit toujours un état morbifique , qui peut fournir à la constitution une plus grande quantité de virus.

## CHAPITRE IV.

### *Réflexions générales sur le traitement des bubons.*

**D'**APRÈS ce que nous avons dit sur l'histoire des bubons , il sera superflu de discuter ici l'opinion reçue , qu'ils sont des dépôts du système , & la conclusion qu'on en a tiré , qu'il ne falloit pas essayer de les résoudre ; car selon cette théorie , en cherchant à les résoudre , ce seroit faire passer la matière vénérienne dans le système. Mais si cela arrivoit réellement , pour lors il ne seroit pas nécessaire de faire usage du mercure , puisque le bubon guériroit en l'abandonnant à lui-même. Ceux qui ont été de cette opinion , ne se sont pas fiés à la guérison qu'ils supposoient que la nature opéroit ; mais ils donnoient le mercure , & en très-

grande quantité. Par l'histoire que nous avons déjà donnée du bubon , nous avons tâché de montrer que plusieurs étoient de nature scrophuleuse , & qu'ils ne participoient en rien du caractère vénérien.

De plus , j'ai fait voir qu'il y a des bubons qui ne sont vénériens qu'en partie , ou peut-être qu'une glande étant disposée à devenir scrophuleuse , a été mise en action par l'irritation vénérienne , de même qu'il arrive souvent par la matière de la petite vérole dans l'inoculation. Par conséquent il faut tâcher de distinguer , si cela est possible , le vrai bubon vénérien , de ceux qui ne le sont pas , avant que d'entreprendre aucun traitement.

Lorsqu'on est bien assuré que le bubon est vénérien , il faut seulement tenter de le résoudre , s'il est encore dans l'état d'inflammation. Dans ce cas , l'on se règlera d'après les progrès que la maladie aura faits. Si le bubon est très-grand , & que la suppuration soit prête à se former , il est probable que la résolution ne pourra avoir lieu , & si la suppuration s'est déjà établie , nous douterions très-fort de la probabilité du succès , & il est même possible qu'une telle tentative ne servît alors qu'à retarder la suppuration & à prolonger la guérison.

La résolution de ces inflammations dépend principalement du mercure , & presque entièrement de la quantité qu'on en peut faire passer dans leur intérieur. C'est également encore des mêmes circonstances que dépend leur guérison , lorsqu'on les a laissé venir à suppuration. La quantité du mercure qu'on peut faire passer à travers un bubon , dépend principalement de l'étendue de la surface externe , propre à l'absorption , au-dessous de l'endroit où il est situé.

Le mercure doit être appliqué de la manière la plus avantageuse , à ces surfaces absorbantes ; pour qu'il puisse passer à travers les glandes affectées , car en détruisant la maladie dans cet endroit , il y aura moins à craindre pour l'infection générale. La vertu du mercure peut souvent être augmentée par la manière dont il est appliqué. Dans le traitement des bubons , on devrait toujours le faire passer dans le corps , par la même voie que le virus a pris pour parvenir au-dedans ; par cette raison il faut l'appliquer aux orifices mêmes des vaisseaux lymphatiques , qui passent à travers la partie malade , lesquels sont toujours situés sur la surface inférieure à l'endroit affecté.

Mais la situation de la plupart des bubons est telle qu'il n'y a pas beaucoup de surface au-dessous d'eux , & par cette

raison, elle ne pourra absorber une quantité suffisante de mercure. Je citerai par exemple, ceux qui se trouvent sur le corps de la verge, & qui proviennent des chancres du gland, & du prépuce.

Ces deux surfaces ne sont pas assez grandes pour absorber la quantité de mercure, nécessaire pour guérir ces bubons, en passant dans leur intérieur; par conséquent, toutes les fois que les premiers symptômes d'un bubon se manifestent, il faut bien examiner sa situation, afin de déterminer s'il se trouve une surface suffisamment étendue pour obtenir la guérison, sans avoir recours à d'autres moyens.

On doit en premier lieu observer si les vaisseaux lymphatiques du corps de la verge, ou les glandes inguinales sont affectées. Si la maladie se trouve dans l'aîne, on doit remarquer quelle est des trois situations du bubon que nous avons rapporté ci-devant, celle qui a lieu alors, savoir, s'il se trouve à la partie supérieure de la cuisse, ou dans l'aîne, vers la partie inférieure du bas-ventre devant le ligament de Poupart, ou bien près du pubis. Sa situation sur le corps de la verge, montre que les lymphatiques qui tirent directement leur origine de la surface d'absorption, sont eux-mêmes affectés. Si le bubon se trouve à l'aîne, & à la partie supérieure de la cuisse, ou peut-être un peu plus bas de ce qu'on appelle communément l'aîne, alors on peut supposer qu'il a son siège dans les glandes communes à la verge, & à la cuisse. S'il est situé plus haut, ou à la partie inférieure du bas-ventre devant le ligament de Poupart, alors on doit supposer que ces absorbans qui tirent leur origine des environs de l'aîne, de la partie inférieure du bas-ventre & du pubis, passent à travers le bubon; & s'il se trouve beaucoup en avant, alors il est plus probable qu'il n'y a que les absorbans de la verge & de la peau des environs du pubis, qui suivent cette route.

La connoissance de ces différentes situations, est très-nécessaire relativement à l'application du mercure, soit qu'on veuille résoudre le bubon, ou le guérir après qu'il a suppuré.

On verra d'abord combien cette pratique est fondée, en considérant que le mercure ne peut pas pénétrer dans la circulation générale, sans passer à travers les parties affectées, à la guérison desquelles il doit contribuer dans son passage; pendant qu'il empêche en même-tems que la matière qui a déjà fait cette route, & qui continue encore à passer dans

le corps n'agisse sur elle, de façon que le bubon est guéri, & la constitution mise à l'abri.

Mais cette seule pratique ne suffit pas toujours ; il y a plusieurs cas que le mercure ne peut pas guérir par lui-même. Le mercure ne peut guérir que la disposition spécifique de l'inflammation ; & nous savons que cette maladie est souvent accompagnée d'autres espèces d'inflammation , indépendamment de la vénérienne.

Quelquefois l'inflammation ordinaire est très-violente ; d'autres fois l'inflammation est érysipélateuse, & souvent à ce que nous croyons scrophuleuse ; conséquemment il faut avoir recours à d'autres méthodes.

Lorsque l'inflammation est très-considérable, on recommande en général les saignées, les purgatifs, & les fomentations. Ces moyens diminueront sans doute le pouvoir actif des vaisseaux, & affoibliront l'inflammation ; mais ils ne diminueront jamais les effets spécifiques de ce virus, qui furent la première cause, & qui continuent encore en quelque façon l'inflammation. Leurs effets ne sont que secondaires, & tout ce qu'on peut attendre d'eux, c'est de réduire l'inflammation jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la spécifique.

Le quinquina est peut-être le meilleur remède qu'on puisse donner lorsque l'inflammation est de l'espèce érysipélateuse ; ou s'il y a quelque soupçon qu'elle soit scrophuleuse, la cigüe, & les cataplasmes faits avec l'eau de mer, peuvent être avantageux.

Les émétiques ont opéré la résolution des bubons, même après qu'ils étoient venus à suppuration, & qu'ils étoient prêts à s'ouvrir ; ils agissent sur ce principe connu, qu'une irritation en détruit une autre ; il peut se faire aussi que les nausées, & les vomissemens, établissent une disposition à l'absorption. J'ai vu à Lisbonne un exemple remarquable de ce genre, chez un Officier qui avoit un bubon, lequel suppura parfaitement bien, & étoit presque sur le point de s'ouvrir. La peau étoit mince & enflammée, & on sentoît une fluctuation manifeste. Je me proposai de l'ouvrir ; mais comme il devoit s'embarquer le lendemain pour l'Angleterre, j'ai cru plus à propos de différer cette opération jusqu'alors. Dès-qu'il fut à bord, on mit aussi-tôt à la voile, & le vent fut si violent pendant quelques jours, qu'on ne put rien entreprendre. Durant ce tems, il eut des nausées constantes, & vomit même considérablement ; lorsque ces symptômes furent dissipés, il trouva que le bubon avoit entièrement disparu,

& il ne reparut jamais plus après. A son retour en Angleterre, il passa régulièrement par les remèdes.

### I. *De la résolution de l'inflammation des vaisseaux absorbans de la verge.*

La surface inférieure au siège de la maladie, c'est-à-dire la partie de la verge en - deçà de celle où s'est formé le bubon, n'est pas dans ce cas assez grande pour recevoir autant de mercure qu'il en faut pour prévenir les effets de l'absorption. Pour parvenir à remplir ce but, on doit employer d'autres moyens, sans cependant omettre cette application, cette surface toute petite qu'elle est, devant être constamment couverte d'onguent mercuriel, ce qui facilitera la guérison de l'affection locale. On peut mettre en contestation si un remède peut passer à travers des lymphatiques, affectés de maladie de manière à pouvoir produire quelque effet sur eux; mais l'expérience nous a convaincu qu'il le pouvoit. Comme cette surface est trop petite, & qu'il est nécessaire de faire passer une plus grande quantité de mercure, il est à-propos de le donner ou par la bouche, ou de faire les frictions sur quelque surface plus grande; cette précaution est nécessaire, tant pour prévenir la vérole, que pour guérir les parties elles-mêmes. La quantité de ce remède doit être déterminée par le Chirurgien, lequel doit se régler d'après les symptômes de la maladie originaire, & la facilité avec laquelle ils cèdent au traitement.

On doit suivre la même méthode chez les femmes; mais comme il y a une plus grande surface chez elles, il est possible qu'une plus grande quantité de mercure soit absorbée. On tiendra constamment appliqué l'onguent mercuriel sur les deux surfaces des grandes lèvres.

### II. *De la résolution des bubons de l'aîne.*

L'inflammation des glandes doit être traitée exactement sur le même principe que l'autre; mais comme nous avons ici en général une plus grande surface d'absorption, nous sommes en état de pouvoir faire passer une plus grande quantité de mercure à travers les parties affectées.

Il sera fort à-propos d'appliquer le mercure selon la situation de la glande enflammée. Si le bubon est à l'aîne, & dans la  
première



première situation , pour lors on fera des frictions mercurielles sur la cuisse. Cette surface absorbera en général autant de mercure qu'il en faudra pour résoudre le bubon , & pour préserver le système de nos parties d'être infecté par le virus qui pourroit le pénétrer ; mais cette surface d'absorption peut être augmentée par des frictions faites à la jambe , si la résolution tarde à se faire.

Si le bubon se trouve sur la partie inférieure du bas-ventre , c'est-à-dire dans la seconde situation , pour lors il faut aussi faire des frictions sur la verge , le scrotum , & le ventre ; ce procédé est nécessaire s'il est situé encore plus en-devant , parce qu'il est probable que ces glandes reçoivent les lymphatiques de toutes les surfaces citées , aussi bien que de la cuisse & de la jambe.

Quant à la durée du tems que l'on continuera les frictions , elle doit être réglée d'après les circonstances. Si le bubon diminue , il faut les continuer jusqu'à ce qu'il soit entièrement disparu , & peut-être plus long-tems encore , suivant la cause qui l'a produit , comme un chancre par exemple , qui ne peut pas céder aussi vite que le bubon. S'il vient à suppuration malgré toutes ces précautions , nous ne recommanderons ni de les continuer , ni de les suspendre , parce que nous ne sommes pas sûr si l'on peut en tirer quelque avantage dans cet état de la maladie.

La quantité de mercure que nous venons de recommander , peut affecter la bouche , & c'est d'après ce phénomène qu'on doit se régler.

### III. De la résolution des bubons chez les femmes.

En parlant du siège des bubons chez les femmes , nous avons observé que parmi les différentes situations qu'ils ont , lorsqu'ils tirent leur origine des parties de la génération , il y en avoit deux qui leur étoient particulières , les autres étant les mêmes que chez les hommes.

Dans le traitement des bubons chez les femmes , il faut faire attention à leur situation , parce que le choix des méthodes , tant pour opérer la résolution , que pour obtenir la guérison , lorsqu'ils ont suppuré , en dépend en quelque façon. La première situation des bubons chez les femmes , est dans le ligament rond ; la seconde entre la grande lèvre , & la cuisse , & la troisième à l'aîne.

Dans les deux premières , la surface d'absorption au-dessous

du bubon , est beaucoup trop petite , pour qu'on puisse être sûr de pouvoir introduire une quantité de mercure , suffisante pour opérer la résolution , sur-tout si le bubon se trouve dans les ligamens ronds ; mais s'il a son siège entre la grande lèvre , & la cuisse , on peut alors faire les frictions tout-à-l'entour de l'anus & des fesses , puisque tous les absorbans de ces parties passent probablement par cette voie.

On fait du moins qu'ils n'entrent pas par l'anus dans le bassin , mais qu'ils vont se distribuer à l'aîne. On pourroit d'ailleurs se servir d'autres moyens pour introduire le mercure , ainsi que nous l'avons recommandé pour les hommes ; mais il sera toujours très-à-propos de faire autant qu'il est possible , les frictions sur ces surfaces.

Dans les situations communes aux deux sexes , nous avons une espace plus étendue ; mais comme celles-ci peuvent être divisées en trois , nous renvoyons aux observations que nous avons fait à ce sujet , en traitant des bubons des hommes , parce que le traitement doit être exactement le même chez les femmes.

#### I V. *Des bubons des autres parties.*

Comme les bubons vénériens sont aussi produits par d'autres modes d'application du virus , indépendamment du coït , de-là la raison pour quoi on en observe survenir dans différentes parties du corps. Mais les mains étant les plus exposées que toutes autres parties après celles que nous venons de rapporter , il s'ensuit qu'on voit fréquemment se former de ces tumeurs à l'aisselle , après des plaies aux mains , ou aux doigts , qui ont été infectés par la matière vénérienne , & réduites à l'état de chancre. Dans de tels cas , il est nécessaire de faire les frictions sur le bras , & sur l'avant-bras ; mais comme cette surface ne peut pas suffire , on doit , en conséquence , en introduire par d'autres voies , en l'appliquant sur d'autres parties , afin qu'il puisse produire ses effets sur la constitution. J'ai vu un vrai chancre vénérien sur le milieu de la lèvre inférieure , produire un bubon de chaque côté du col , au-dessous de la mâchoire inférieure , précisément sur la glande maxillaire. Ces bubons furent résous en appliquant de l'onguent mercuriel fort , à la lèvre inférieure , aux joues , & aux tumeurs mêmes.

V. *De la quantité du mercure nécessaire pour la résolution d'un bubon.*

La quantité du mercure nécessaire pour la résolution d'un bubon, doit être proportionnée à son opiniâreté, en ayant cependant égard à certains effets, qu'il peut produire sur la constitution. Si le bubon se trouve dans la première situation, & s'il cède promptement en faisant tous les soirs des frictions d'une demi-dragme d'onguent mercuriel, fait avec égale partie de vif argent, & de saindoux, & si la bouche n'en est point affectée, ou ne l'est que légèrement, il suffira alors de continuer ce traitement, jusqu'à ce que la glande soit réduite à son volume naturel, & ainsi la constitution sera probablement mise en sûreté, pourvu que le chancre qui peut avoir été la cause du bubon, guérisse en même-tems. Si les frictions n'affectent point la bouche les six premiers jours, & si la glande ne se résout pas promptement, on doit alors porter la dose de l'onguent à deux scrupules, ou à un gros chaque soir, & même plus s'il ne se fait aucun changement; en un mot, il faut pousser le mercure autant qu'on le peut, sans exciter la salivation, si le bubon est opiniâtre.

S'il y a un bubon de chaque côté, on ne peut alors appliquer localement autant de mercure pour chacun d'eux; car la constitution ne pourroit probablement point supporter une quantité de mercure, double de celle qui est nécessaire pour la résolution d'un seul bubon; mais dans ces cas, l'affection de la bouche doit moins inquiéter; il est cependant plus prudent de laisser suppurer les bubons, que d'affecter la constitution par une trop grande quantité de mercure; & par cette raison, il est plus probable que la suppuration aura lieu quand il y a deux bubons, que quand il n'y en a qu'un seul.

Dans la seconde & troisième situation des bubons, si l'on trouve qu'une quantité suffisante de mercure pour leur résolution, ne peut pas selon toute probabilité, passer dans leur intérieur, on peut continuer d'en introduire par les surfaces de la cuisse & de la jambe, afin qu'il agisse sur la constitution, ainsi que nous l'avons déjà observé. La quantité prise de cette manière, doit être plus grande qu'elle ne seroit nécessaire, si l'on pouvoit faire passer le tout à

travers le bubon. Le mercure doit affecter la bouche , & cela en proportion de l'état , & des progrès du bubon.

J'ai eu occasion d'essayer à Bellisle , sur les soldats , en 1761 , cette méthode de résoudre les bubons ; & je puis dire avec vérité , que depuis ce tems , de tous les bubons que j'ai traité , il n'y en a eu que trois qui ont suppuré , & deux de ceux-ci avoient paru chez un homme , où une petite quantité de mercure eut des effets considérables sur la constitution ; de manière qu'il ne fut pas possible de lui en donner assez pour en faire passer à travers d'eux une quantité suffisante pour en opérer la résolution. Mais dans les deux cas , la suppuration fut petite en comparaison de celle qu'ils menaçoient , ce que j'attribuai à la méthode du traitement.

Plusieurs bubons , malgré toutes les tentatives , restent tuméfiés sans se résoudre , ni venir à suppuration ; ils deviennent au contraire durs , & squirrheux. Ces bubons étoient , à ce que je présume , scrophuleux dans le commencement , ou ils le sont devenus après , lorsque la disposition vénérienne a été guérie. On essayera de les guérir au moyen de la cigüe , des cataplasmes faits avec l'eau marinée , & les bains de mer , comme nous le dirons dans la suite.

#### VI. *Du traitement des bubons , lorsqu'ils viennent à suppuration.*

Après avoir employé toutes les méthodes connues , pour obtenir la résolution des bubons , il arrive quelquefois qu'ils viennent à suppuration. Alors les bubons deviennent bien plus un objet de Chirurgie , qu'en tout autre état , & on doit les traiter , à quelques égards , de même que les autres abcès. Si l'on croit qu'il convienne d'ouvrir un bubon , on attendra que les tégumens soient amincis autant qu'il est possible. Le grand avantage qui résulte de ce retard , est que ces parties étant devenues très-minces , & perdant la disposition à se consolider , le fond de l'abcès se guérira en même-tems que les bords extérieurs. Par ce moyen aussi on évite une grande ouverture , & l'on peut se passer des différentes méthodes dont on fait usage pour empêcher la peau de guérir , jusqu'à ce que le fond soit en bon état.

On peut mettre en contestation si l'on doit continuer ou non , pendant tout le tems de la suppuration , l'application du mercure. Je serois porté à le continuer , mais en une plus

petite quantité ; car quoiqu'on ne puisse pas entreprendre la guérison des parties qu'après l'ouverture, je pense cependant qu'on peut mieux les y disposer ; & je crois avoir vu des cas où la suppuration eut lieu malgré l'usage du mercure, cas dans lesquels l'inflammation fut très-grande, & où il s'en suivit une suppuration très-petite, ce que j'attribuai à la circonstance d'avoir pris du mercure, selon la manière ci-dessus mentionnée, soit avant, soit pendant la suppuration.

On a plus disputé dans cette espèce d'abcès que dans les autres, si l'on devoit l'ouvrir, ou le laisser s'ouvrir de lui-même ; & si l'on devoit faire l'ouverture avec l'instrument tranchant, ou bien avec le caustique. Il paroît qu'un abcès vénérien ne diffère en rien d'un autre abcès, pour recommander plutôt une pratique qu'une autre. Le Chirurgien devra en quelque façon se régler d'après la manière d'être du malade.

Quelques-uns redoutent les caustiques, tandis que d'autres ont en horreur les instrumens tranchans ; mais lorsqu'on laisse au Chirurgien le choix, & que le bubon est petit, je crois qu'il suffira de l'ouvrir avec la lancette ; de cette manière, il n'y aura point de perte de substance.

Mais lorsque le bubon est très-étendu, cas où il y a une grande quantité de peau lâche, le caustique remplira peut-être mieux le but, soit parce qu'il détruit plus de peau, soit parce que la destruction est accompagnée d'une moindre inflammation, que dans l'incision. Si l'on fait l'ouverture avec le caustique, il est mieux de se servir de la pierre à cautère (1) ; mais il n'est pas nécessaire d'ouvrir tous les bubons, & il sera peut-être difficile de déterminer ceux où l'ouverture seroit utile & nécessaire.

On doit panser ensuite le bubon suivant la nature de la maladie, qui, comme je l'ai déjà observé, est souvent si compliquée, qu'elle rend inutiles toutes les tentatives. On doit attaquer en même-tems la constitution avec le mercure,

---

(1) J'ai ouvert une fois deux bubons chez la même personne, l'un immédiatement après l'autre. Je me servis pour le premier de la pierre infernale, qui occasionna une douleur considérable, ce qui me détermina à ouvrir l'autre avec la lancette, l'ayant assuré que la douleur n'étoit que momentanée ; mais elle fut si grande, & la sensation douloureuse continua si long-tems, tandis qu'il n'y eut point de douleur dans l'autre, amorti par le caustique, après qu'il eut produit son action ; que le lendemain le malade me dit que si il étoit jamais obligé de se faire encore ouvrir un bubon, il voudroit qu'on le fît avec le caustique.



soit en le donnant intérieurement , soit en l'appliquant extérieurement. Si l'on applique le mercure extérieurement, ce sera du même côté que le bubon, & plus loin que l'endroit où il se trouve , comme nous l'avons enseigné en traitant de la résolution des bubons , car alors le métal peut avoir quelque influence sur la maladie , en passant à travers la partie.

En donnant le mercure dans ces cas , on remplit deux objets ; on aide l'action des topiques , & l'on prévient les effets de la continuelle absorption de la matière vénérienne de l'ulcère.

On ne peut pas déterminer s'il est nécessaire de continuer le traitement mercuriel , dans la vue de prévenir cette maladie ; mais on peut croire qu'il est bon de donner pour prévenir une maladie , la même quantité du remède , que pour en guérir une autre qui a déjà eu lieu. Il faudra continuer le traitement jusqu'à ce que le bubon soit guéri, ou qu'il ait perdu depuis quelque tems son caractère vénérien. Mais comme il peut être difficile d'assurer ce dernier article ; aussi doit-on avoir recours à l'expérience , & non pas à la théorie , & continuer en général le traitement jusqu'à ce que la guérison soit complète , & même plus long-tems , sur-tout si le bubon guérit très - promptement ; car il est certain que dans plusieurs cas , le système sera encore infecté après que le mal local sera guéri ; cependant on doit faire ici quelques restrictions , car nous avons déjà observé qu'il arrive souvent que les bubons reçoivent d'autres dispositions indépendantes de la vénérienne , que le mercure ne peut pas guérir , & que même il les rendoit pires. Il est par conséquent très - nécessaire de faire attention à cette circonstance ; ce qui fera le sujet du chapitre suivant.

Le traitement des bubons qui suppurent chez les femmes, est le même que celui des hommes.



## CHAPITRE V.

*De quelques-unes des suites des bubons.*

Nous avons observé ci-devant que la maladie vénérienne étoit capable de mettre en action des dispositions ou des susceptibilités cachées; ce qui arrive d'une manière remarquable dans les bubons. Nous croyons que cette disposition tient plus de nature scrophuleuse, que d'aucune autre; cette singularité proviendrait-elle de ce que les bubons se forment dans les glandes lymphatiques, ou non? c'est ce qu'il n'est pas trop aisé de déterminer.

Il arrive quelquefois que ces ulcères après avoir perdu la disposition vénérienne, ou s'en être entièrement dépouillés, se changent en un ulcère d'un autre espèce, & souvent aussi d'espèces différentes. On ne peut dire si cette maladie nouvelle provient à-la-fois de l'infection vénérienne, & des effets du traitement mercuriel; quoiqu'on puisse croire que ces deux causes aient quelque part dans la formation de la maladie. Si l'idée que nous nous formons de ce changement, étoit juste, on pourroit la regarder comme une maladie spécifique, & la réduire à une méthode raisonnée de traitement. Nous soupçonnons cependant que la constitution, aussi bien que la partie affectée, y ont également part, pour ne pas dire qu'ils sont les principales causes de son apparition. Mieux encore, c'est-à-dire que les parties sont affectées d'une maladie particulière, & indépendante de la maladie constitutionnelle, ou de la méthode du traitement à laquelle on s'est fixé; car si elle provenoit entièrement des deux premières causes, on pourroit s'attendre à la rencontrer plus souvent. Tant que la constitution, ou la partie ont part dans la formation de cette maladie, il est incertain d'en déterminer la nature, parce qu'elle doit, en quelque façon, participer de la constitution, ou de la nature de la partie. Nous soupçonnons qu'il y a dans ces cas quelque chose de la nature scrophuleuse, notamment parce qu'elles sont des maladies des glandes lymphatiques.

De pareilles maladies en se manifestant, rendent la guérison de la vénérienne, beaucoup plus incertaine, parce

que lorsque les ulcères deviennent stationnaires , ou que le mercure commence à ne plus convenir , on est très-disposé à soupçonner que le virus est détruit ; ce qui n'arrive pas toujours ; le virus est peut-être seulement moins puissant que la maladie nouvellement formée , & comme assoupi , & dans un état d'inaction ; & lorsque l'autre devient plus foible , le vénérien recommence à se montrer.

Le traitement dans ces cas consiste à attaquer la maladie prédominante , mais toujours la difficulté est de connoître si la maladie est vénérienne , ou ne l'est pas. Le cas suivant met en évidence cette difficulté.

Un homme avoit un bubon vénérien volumineux , dont on fit l'ouverture ; il prit beaucoup de mercure pendant environ deux mois , mais non pas à ce que je soupçonne , en suffisante quantité , ce qui produisit une constitution mercurielle ; le bubon n'avoit point de disposition à guérir , il vint donc me consulter à cet égard. D'après son récit , je soupçonnai qu'il y avoit alors beaucoup trop de mercure intérieurement , pour recevoir quelque bien de ce remède ; je lui conseillai par conséquent de s'en tenir à un bon régime nourrissant , pendant près d'un mois ; après quoi je lui fis subir un traitement mercuriel , assez fort par les frictions , & dès-lors les parties commencèrent à avoir une meilleure apparence. Il continua ce traitement pendant près de deux mois , & néanmoins l'ulcère , quoique beaucoup mieux ; commença d'être stationnaire. Je conçus alors que l'action vénérienne étoit détruite , j'abandonnai par conséquent immédiatement le mercure , je mis le malade à une diète lactée , & je l'envoyai à la campagne. Mais ne gagnant pas beaucoup par ces moyens , je lui fis prendre une forte décoction de salsepareille , & de mézéréon , qui ne produisit qu'un peu ou point d'effet , malgré qu'il continua à la prendre pendant plus d'un mois. Je lui ordonnai aussi autant de cigüe qu'il put supporter , avec le quinquina , pendant presque tout le tems du traitement , mais encore sans effet. Il se forma des nouvelles sinuosités que j'ouvris , & l'ulcère devint extrêmement irritable , avec des bords épaissis. Les pansemens dont je me servis , furent des cataplasmes faits avec le suc de cigüe , l'eau de mer , l'opium , & une légère solution de pierre infernale ; mais rien ne parut l'affecter. Je soupçonnai quelque chose de scrophuleux , je lui proposai en conséquence d'aller prendre les bains de mer , mais il ne put alors y aller. Ces différens traitemens , après avoir mis de côté le mercure , durèrent environ quatre mois , sans

que le malade en retirât le moindre bien. Dans le doute qu'il pourroit encore y avoir quelque chose de vénérien dans l'ulcère, & particulièrement parce que son apparence empirait de plus en plus, & qu'il s'étoit passé alors quatre mois depuis que le malade avoit pris du mercure, je fus forcé d'essayer encore une fois ce remède, & je lui envoyai deux paquets d'onguent, d'une demi-once chacun, pour se faire deux soirées de suite. Le malade s'étoit un peu amélioré, & par conséquent il ne put les faire comme je lui en avois ordonné, il me fit appeller le troisième jour, & me dit qu'il étoit beaucoup mieux. L'ulcère devint alors curable. L'inflammation aneureuse, ou transparente, commença à diminuer, les bords de l'ulcère devinrent plus aplatis, & moins épaiss, & sa circonférence commença à guérir. Je lui recommandai alors de ne point faire les frictions mercurielles, mais d'attendre un peu. Dans huit ou dix jours, l'ulcère étoit réduit aux trois quarts de sa première grandeur, & avoit toute l'apparence d'un ulcère disposé à guérir.

Quelles conclusions doit-on tirer de ce cas? les suivantes, à ce que nous pensons savoir, 1°. que le virus peut être détruit, quoique l'ulcère n'ait point de disposition à guérir; ainsi l'on ne doit point regarder la non-guérison d'un bubon comme un signe de la présence de la maladie originaire; 2°. que la salivarielle, le mézétéon, la ciguë, & le quinquina ne feront rien dans tous les cas pareils; 3°. que quelques-unes de ces maladies sont capables de recevoir d'elles-mêmes la disposition non curable; & qu'ainsi l'on ne doit pas être trop prompts à attribuer les guérisons au traitement qu'on choisit, car si le malade eût fait les frictions mercurielles, & que les mêmes effets eussent eu lieu, j'aurois certainement alors poursuivi avec vigueur le traitement mercuriel, & je lui en aurois attribué la guérison. Mais je ne me serois pas arrêté-là; j'aurois rapporté le cas comme un exemple de la continuation de la maladie, après des traitemens mercuriels réitérés; & j'aurai dit qu'il étoit nécessaire dans ces cas où le mercure paroît perdre son pouvoir & même être nuisible, d'attendre que le système ait repris ses forces, & perdu l'habitude au stimulus mercuriel; & que même il étoit quelquefois nécessaire d'employer quatre mois pour cet objet, après quoi il faudroit recommencer à donner le mercure.

Un homme avoit une gonorrhée très-violente; je lui donnai quelques pillules mercurielles, & je lui conseillai de faire usage d'une injection, faite avec un grain de sublimé

corrosif, dans huit onces d'eau. Après avoir continué l'injection pendant dix ou douze jours, sans aucun avantage manifeste, je lui dis qu'il ne gagneroit rien à la continuer davantage, & que par conséquent il n'avoit qu'à rester tranquille, & ne rien faire pendant quelques jours. Environ ce tems-là, il survint une tumeur à chaque aîne, supposant qu'elles étoient vénériennes, je lui ordonnai de se faire des frictions aux jambes, & aux cuisses, avec l'onguent mercuriel, afin de les résoudre s'il étoit possible. Il paroissoit se soucier moins des bubons, qu'il n'avoit fait de la gonorrhée; mais je lui dis que la guérison de cette maladie seroit insensiblement enveloppée dans la résolution des bubons. Je parlai avec trop de confiance, de mes espérances sur la résolution des bubons, car ils suppurerent tous les deux, quoique la suppuration fût petite en comparaison de la grandeur des bubons, lorsqu'ils s'enflammèrent pour la première fois. On abandonna les frictions.

Pendant que nous étions occupés de la résolution des bubons, le malade guérit de la gonorrhée. La peau qui couvroit les bubons devint mince, on les ouvrit tous les deux, l'un avec le caustique, & l'autre avec la lancette; lorsqu'ils furent ouverts, de nouvelles frictions furent prescrites aux jambes, & aux cuisses, avec l'onguent mercuriel, pour en obtenir la guérison. Ils commencèrent bientôt à prendre une meilleure apparence, & à se fermer promptement; mais lorsqu'ils furent à moitié guéris, ils devinrent stationnaires. Je soupçonnai qu'il se formoit une nouvelle maladie. En continuant les frictions un peu plus long tems, les bubons recommencèrent à s'enflammer, & à se tuméfier, & il se forma de nouveau pus environ un demi-pouce au dessus de chacun des endroits qui avoient suppuré les premiers, ce pus se fraya une route, & sortit par les premières ouvertures. J'abandonnai le mercure dès que je vis cette inflammation, & j'annonçai dès-lors la nouvelle maladie qui se formoit. J'ordonnai d'appliquer des cataplasmes faits avec l'eau de mer, & je prescrivis aussi au malade de prendre une décoction de felsepareille, qui ne parut rien faire sur cette nouvelle maladie. J'ordonnai alors d'aller prendre les bains tièdes de mer tous les soirs, en faisant chauffer l'eau à 90 degrés environ. Après que le malade en eut pris quatre, l'inflammation & l'enflure étoient beaucoup diminuées, les premiers ulcères, ou les bubons originaires, commencèrent à guérir. Il continua les bains tous les soirs, pendant environ trois semaines; & lorsque les ulcères commencèrent à avoir un peu plus vilain aspect, je soupçonnai que la



disposition vénérienne étoit devenue prédominante, & je lui ordonnai de faire des frictions comme auparavant, ce qu'il fit, & dans environ une quinzaine de jours, les premiers bubons guérèrent ; mais les secondes ulcérations n'étoient pas encore guéries. Je supposai donc que ce qu'il restoit, appartenoit à la maladie nouvellement formée, le malade alla à la campagne, où j'e lui conseillai de se baigner tous les jours dans la mer, puisqu'il pouvoit alors le faire, il le fit, & il guérit parfaitement, & il a continué à se bien porter après.

Ce cas montre évidemment qu'il s'étoit formée une autre indisposition, indépendamment de la vénérienne ; & qu'elle fut mise en action par l'irritation de la première, laquelle étoit à ce que nous supposons, de la nature scrophuleuse, & selon toute probabilité, pas entièrement telle.

J'ai vu quelques bubons extrêmement douloureux ; & sensibles au toucher ; & plus les topiques qu'on leur appliquoit étoient doux, plus les parties devenoient douloureuses.

Il paroît que la maladie chez quelques-uns, est seulement bornée à la peau. L'ulcération s'avance alors vers la peau voisine, pendant qu'il s'en forme une nouvelle au centre, & qui va d'un pas égal à l'ulcération, de manière à former un ulcère irrégulier, qui ressemble à un sillon produit par un ver qui auroit mangé tout autour. Cet ulcère, de même que l'inflammation éréthysipélateuse, & quelques autres inflammations, paroît avoir seulement le pouvoir d'infecter les parties qui ne sont pas encore entrées en action ; pendant que celles qui l'ont déjà reçue paroissent perdre la disposition morbifique, & guérissent promptement.

Dans quelques-uns, ils s'étendent à une distance surprenante, ainsi que le montre le cas suivant, dont les circonstances sont très-remarquables.

Un jeune homme âgé de 28 ans, eut deux bubons qu'on ouvrit à la suite d'une infection vénérienne. On les traita de la manière ordinaire, & d'abord ils manifestèrent une apparence favorable ; mais lorsqu'ils furent à-peu-près guéris, ils commencèrent à s'ulcérer à leur circonférence, & à s'étendre dans toutes les directions, montant sur le pubis, presque jusqu'au nombril, & descendant sur chaque cuisse.

Le malade perdit le repos pendant la nuit, & sa santé fut affectée. On essaya beaucoup de remèdes, particulièrement le mercure sous différentes formes, avec peu ou point d'effet. L'extrait de cigüe que le malade prit à une dose extraordinaire, fit plus de bien qu'aucun

autre remède quelconque ; il en avala pendant quelque tems ; une once par jour , cette dose fut ensuite portée à une once , une once & demie , deux onces , & même deux onces & demie. Il survint pendant l'usage de ce remède , une confusion dans la vue , l'aveuglement , la perte de la voix , de la mâchoire inférieure , une paralysie momentanée des extrémités , & une ou deux fois la perte du sentiment. Cependant malgré que le malade fut presque toute la nuit dans une parfaite ivresse ; sa santé générale n'en souffrit cependant pas , au contraire elle suivit le même train des ulcères dans leur amendement. Ceux-ci cependant ne pouvoient pas être guéris par la cigüe , & parmi plusieurs autres remèdes , on donna avec avantage , en apparence , l'œthiops minéral , & les pillules de Plummer à de très-larges doses. On eut de tems en tems recours à la cigüe , on essaya différentes espèces de topiques , dont aucun ne fut trouvé surpasser la charpie sèche. Les ulcères étoient à-peu-près tous les deux guéris , après avoir duré pendant plus de deux ans , lorsque par quelque irrégularité dans le régime , les ulcères prirent un vilain aspect , il revint à l'extrait de cigüe , qu'il avoit abandonné depuis quelque tems , & il en avala de lui-même dix dragmes dans le cours de la matinée. Cette quantité n'étoit que la moitié de ce qu'il avoit pris auparavant dans l'espace de 24 heures ; mais sa constitution avoit été alors accoutumée graduellement à ce remède.

Les dix dragmes produisirent une grande inquiétude , & anxiété ; il tomba de sa chaise étant insensible , il fut saisi de convulsions , & mourut dans l'espace de deux heures.

Pour retourner au traitement des bubons , nous dirons que dans les cas où ils deviennent seulement stationnaires , & paroissent n'avoir qu'une petite disposition à s'étendre , ce qui est le plus ordinaire ; & peut-être dans ceux où il y a une ou deux sinuosités , qui de quelque autre glande y viennent aboutir , nous les avons vu souvent céder à la cigüe , & beaucoup plutôt qu'à aucun autre remède , que nous connoissons , sur-tout si on l'unit au quinquina.

La cigüe remplira mieux le but , si on la donne intérieurement , & si on l'applique en même-tems extérieurement. La fassépareille est souvent ici d'une utilité singulière , aussi bien que dans les autres cas qui proviennent apparemment de la même cause ; & j'ai vu beaucoup de bien s'ensuivre des bains de mer , aussi bien que des cataplasmes faits avec l'eau de mer.

A l'hôpital de Lock , on applique sur ces bubons l'eau des affineurs d'or , qui est bonne dans quelques circonstances. Le Docteur Fordyce recommande de boire en grande quantité le jus d'oranges , dont j'ai vu des bons effets dans quelques cas. Le mézérion est dans quelques circonstances d'un avantage singulier.



## PARTIE VI.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la vérole.*

LA vérole provient comme nous l'avons déjà observé, de l'absorption, ou du passage de la matière vénéreuse, dans la circulation générale. Cet état ou forme de la maladie à laquelle nous avons donné le nom de *constitutionnelle* (1), paroît être beaucoup plus compliqué que la gonorrhée, ou le chancre, soit par rapport aux différentes manières dont on la contracte, soit par rapport aux effets qui s'en suivent, lorsqu'elle a lieu. En général elle provient des maladies locales, dont nous avons traité ci-devant, en conséquence de l'absorption, & du passage de la matière vénéreuse dans le corps. Il paroît cependant que cette matière peut passer dans le corps, au moyen de sa simple application sur les parties, sans avoir premièrement produit l'un ou l'autre des effets locaux, dont nous avons fait ci-devant mention; comme nous l'avons observé en traitant de la formation du bubon. Il nous semble cependant que cela ne peut avoir lieu que lorsqu'elle est appliquée à quelques parties spéciales du corps, qu'on pourroit appeler des surfaces *mi-internes*, telles que le gland. Nous pensons qu'elle ne peut pas être

---

(1) Le terme de *constitutionnelle*, n'est peut-être pas à la rigueur un terme convenable; car rigoureusement parlant, on pourroit entendre par lui une maladie dans laquelle chaque partie du corps agit d'une seule & même manière, comme dans toutes les espèces de fièvres, soit sympathiques, ou idiopathiques; mais le virus vénérien ne paroît être répandu dans les fluides qui circulent, que pour forcer pour ainsi dire, certaines parties du corps, à recevoir l'action vénérienne, laquelle est entièrement locale, ayant lieu en différentes parties, selon une succession régulière de susceptibilités. Il n'y a donc que peu des parties qui agissent en même-tems; & une personne peut être affectée constitutionnellement de cette manière, & cependant presque toutes ses fonctions se faire parfaitement bien.

absorbée par les vaisseaux lymphatiques de la peau, lorsqu'elle est dans l'état d'intégrité, du moins n'en avons-nous aucun exemple; ceci cependant n'est qu'une opinion.

Cette matière peut encore passer dans le système, quand elle est appliquée sur des ulcères ordinaires, sans que toutes-fois ces ulcères deviennent nécessairement vénériens, elle peut de même se frayer une voie par les plaies, comme nous l'avons observé; mais quand elle s'introduit ainsi, nous croyons qu'elle ne peut le faire sans auparavant les ulcérer.

L'on a supposé qu'il y avoit plusieurs autres modes d'infections, mais nous croyons que cette assertion est sans fondement, de pareilles suppositions n'ayant tiré leur origine que de l'ignorance, ou de l'imposture, deux grandes sources d'erreur dans cette maladie.

Il est vraisemblable que c'est au commencement de l'apparition des maladies locales, & sur-tout des chancres que la contagion a lieu; car il n'est pas aussi sûr, dans la plupart des cas, qu'elle puisse arriver par la suite, le malade pour l'ordinaire ayant recours aux médicamens qui empêchent en général les effets de la contagion. En effet, si elle pouvoit avoir lieu pendant tout le traitement, les parties viciées, quoique similaires quant à leur nature, ou a d'autres circonstances, entrent en action à différens périodes, & chacune dans un tems déterminé. Or comme ces parties similaires ne varient pas beaucoup sur le tems où elles entrent en action; on peut supposer avec raison qu'elles sont affectées toutes à-peu-près dans le même-tems, & que par conséquent aucune contagion n'a lieu pendant le traitement, quoiqu'on puisse supposer que l'absorption continue à se faire alors aussi bien qu'en tout autre tems.

Lorsque la contagion est l'effet d'une gonorrhée, pour laquelle on n'a point pris de mercure, on pourroit s'attendre à cette irrégularité dans les parties similaires. Mais comme la contagion a rarement lieu de cette manière, il est rare aussi qu'on voye cette singularité survenir; cependant il seroit bon de s'assurer du fait, ce qu'on pourroit faire dans un grand nombre de cas.

Sans prétendre établir avec toute l'exactitude possible, les diverses proportions chez ceux qui ont la vérole, par l'un des trois modes que nous venons de décrire, nous croyons qu'on peut statuer d'après la pratique générale, ou l'expérience, que si une personne contracte cette maladie par la première manière, c'est-à-dire sans qu'il y ait eu aucun effet local,



cent la contracteront par la seconde, ou après la gonorrhée, & si une seule la contracte d'après la seconde, cent l'auront de la troisième, ou par un chancre; & pas une peut-être sur cinq cens, qui auront eu commerce avec des femmes infectées, la contractera de la première manière, ni pas une sur cent de la seconde, tandis que pas une sur cent pourra l'échapper, si elle la contracte par la troisième, à moins qu'on n'ait mis en usage les moyens de la prévenir, en suivant la méthode ordinaire du traitement pour le chancre.

I. *De la nature des ulcères, qui proviennent de la vérole.*

On pourroit naturellement supposer qu'en conséquence de l'infection du sang, par le pus vénérien, les effets locaux qui en résultent, se ressentiront toujours de la cause première qui les a fait naître; mais d'après l'observation, & l'expérience, nous avons raison de croire le contraire.

En considérant ce sujet sous toutes ses faces, nous observerons premièrement, que les effets locaux, qui proviennent d'une infection générale, sont tous d'une seule & même espèce, c'est-à-dire des ulcères, quelle que soit la surface sur laquelle ils se manifestent, soit le gosier, ou la peau commune, ce qui n'a pas lieu pour l'application locale de la matière, dans le cas d'une gonorrhée, ou d'un chancre; car j'ai observé dans ce dernier qu'elle produisoit des effets conformément à la nature des surfaces. Or si la matière, lorsqu'elle est dans le système, agissoit d'après les mêmes principes spécifiques, que celle qui fait son impression locale, la gonorrhée auroit lieu lorsqu'elle attaque le canal de l'urèthre, par exemple, il surviendrait des ulcères ou des chancres, lorsqu'elle se fixeroit sur d'autres surfaces; mais on n'a jamais vu jusqu'ici que cette matière ait produit une gonorrhée, lorsqu'elle a passé dans le corps, quoiqu'on l'ait vraiment soupçonné. En effet, dès que quelques gonorrhées, sur l'origine desquelles on n'étoit pas bien assuré, ne cédoient pas aisément aux méthodes ordinaires, on a supposé qu'elles provenoient de l'infection générale. Toutes les fois que le virus affecte la bouche & le nez, on a toujours cru qu'il devoit produire un vrai chancre. Mais il n'en est point ainsi, quand on examine attentivement la chose, car l'on observe que ces ulcères à leur première apparition, sont très-différens des chancres. Le vrai chancre produit comme nous l'avons observé,

une inflammation considérable , qui par conséquent est promptement suivie de la suppuration, & souvent accompagnée de beaucoup de douleur. Mais les effets locaux qui proviennent d'une infection générale, sont lents dans leurs progrès, ils ne sont accompagnés que d'une légère inflammation, & rarement, ou presque jamais, de douleur, si ce n'est en certaines parties. Cependant cette lenteur dans les effets du virus, est plus ou moins grande, suivant la nature des parties affectées; car lorsqu'il attaque les amygdales, la luette, ou le nez, ses progrès sont rapides, & les ulcères ont beaucoup plus l'apparence de chancre, que lorsqu'il attaque la peau; mais nous ne croyons pas que dans ces ulcères il y ait une si grande inflammation que dans les chancres, qui s'ulcèrent avec la même vitesse.

L'on a même supposé que toutes les sécrétions qui proviennent d'un sang infecté, pouvoient l'être aussi, & que comme les parties de la génération sont les plus exposées à recevoir les impressions du virus, sitôt qu'il leur est appliqué, de même elles sont aussi sujettes à en ressentir les effets, lorsqu'il a passé dans la constitution. De là on a supposé que les vésicules séminales, & les testicules pouvoient être affectés de cette maladie, que la semence pouvoit devenir vénérienne, communiquer la maladie à d'autres, & même à l'enfant après l'impregnation; mais toutes ces suppositions sont sans fondement. Autrement il s'en suivroit que lorsqu'une personne a la vérole, il n'y auroit aucune surface sécrétoire qui puisse être exempte de la gonorrhée, ni aucun ulcère qui ne fût vénérien; ce qui ne peut-être: car toutes les sécrétions sont les mêmes qu'auparavant, & s'il y a quelque autre cause qui ait produit un ulcère dans une partie saine, cet ulcère n'est pas vénérien, & la matière n'est nullement vénéneuse, quoique formée du même sang.

On peut apporter comme un argument contraire à cette théorie, ce qu'on observe dans le cas d'un chien enragé, relativement à la salive, qui est une sécrétion naturelle, rendue vénéneuse. Mais il est très-aisé d'expliquer ce phénomène, qui d'ailleurs pourroit être présenté plutôt comme un argument favorable à l'opinion que nous embrassons.

En effet, il y a chez un chien enragé, une irritation propre à l'hydrophobie dans les glandes salivaires; mais les autres humeurs du même animal, ne peuvent point donner cette infection, parce qu'elles ne sont pas susceptibles de

Irritation hydrophobique , & qu'elles ne l'ont conséquemment pas.

On prétend que l'haleine , & la sueur portent avec elle la contagion. On suppose aussi que le lait peut contenir le virus vénérien , de manière à nuire à l'enfant qui le suce ; mais il y a plusieurs raisons qui renversent ces opinions. Premièrement , on observe que ce virus n'affecte aucune sécrétion , si ce n'est lorsque les organes sécrétoires ont été auparavant affectés de l'inflammation , ou de l'irritation vénérienne , ou bien de son mode spécifique d'action. De plus , si les humeurs des sécrétoires étoient infectées au point de produire une matière de la même nature que celle d'un ulcère au gosier , une telle matière ne seroit point vénéneuse , & ne pourroit point communiquer la maladie , comme nous l'expliquerons plus amplement ci-après. Outre cela , la véritable matière vénérienne , même lorsqu'elle est avalée , n'affecte ni l'estomac , ni la constitution ; mais elle est digérée , ainsi que nous le verrons dans les deux cas que nous allons rapporter.

Un homme ayant des chancres qui suppuoient beaucoup , avoit coutume de les laver avec un linge imbibé de lait , qu'il tenoit dans une tasse à thé , & pour l'ordinaire il laissoit le linge dans le lait. Un petit garçon de la maison vola le lait , & le but , mais sans qu'on fût jamais s'il avoit avalé le linge , ou non. Cet homme n'en informa point la famille , ni l'enfant , mais il le veilla de près sans qu'on s'en aperçût pendant quelques années , & il n'en résulta pas la moindre chose qui pût faire soupçonner qu'il eût été affecté ; - ou localement dans l'estomac , ou constitutionnellement dans la masse des humeurs.

Un autre homme avoit une gonorrhée cordée , très-violente , accompagnée de beaucoup d'inflammation , & d'un écoulement considérable , qui l'incommodoit beaucoup pendant la nuit. Il tenoit à côté du lit un petit bassin avec du lait dont il se servoit pour rafraîchir les parties , & les tenir propres. Il y trempoit sa verge , lorsque la cordée le tourmentoît , & répétoit ce procédé plusieurs fois pendant la nuit. Tandis qu'il étoit ainsi incommodé , il faisoit venir une jeune fille pour coucher avec lui. Cette fille avoit coutume de tenir une écuelle de thé à côté du lit , pour le boire le matin avant de se lever ; mais malheureusement elle but un jour le lait à la place du thé. Elle ne s'en aperçut que lorsqu'elle fut levée , environ cinq ou six heures après. On m'appella sur-le-champ , & pendant cet

intervalle, elle fit tous ses efforts pour vomir, mais inutilement. A mon arrivée, je lui ordonnai l'ipécacuanha, qu'il fallut envoyer chercher, & qui ne fut pas trop actif dans son opération. Elle vomit, mais il y avoit déjà plus de huit heures qu'elle avoit bu le lait, & de l'eau, & ce qu'elle rejetta, n'étoit que des glaires, des mucosités, ou de l'eau, le lait étant déjà digéré.

J'observai avec attention ce qui pourroit lui arriver par la suite, mais il n'en résulta rien de particulier, du moins pendant plusieurs mois, que je continuai à y prendre garde.

On suppose aussi qu'un fœtus dans la matrice d'une femme qui a la vérole, peut être infecté, & recevoir la maladie de la mère, comme s'il y avoit une communication directe entre les deux.

Je douterois beaucoup que cela puisse être, soit parce que j'ai déjà observé touchant les sécrétions, soit par ce qu'on voit que même la matière qui provient d'une inflammation constitutionnelle, n'est pas capable, comme je l'ai dit ci-dessus, de communiquer la maladie. On peut cependant concevoir comment il est possible qu'un enfant soit affecté dans le sein d'une mère qui a la vérole, non pas par la maladie de la mère, mais par une partie de la même matière qui a infecté la mère même, & qu'elle a absorbée; & soit que cette matière détermine ou non les solides de la mère à l'action, il est possible qu'elle puisse passer à l'enfant aussi pure, qu'elle a été absorbée; & dans ce cas elle peut affecter l'enfant, précisément de la même manière qu'elle affecta la mère. On a même porté cette idée encore plus loin; car on a supposé qu'un enfant ainsi infecté, pouvoit communiquer son infection aux mamelles d'une femme saine, en la tétant; nous examinerons ci-après, si cela est impossible. On peut observer que le sang même d'une personne qui a la vérole, n'a point ce pouvoir d'infection, & qu'il ne peut pas même communiquer la maladie par l'inoculation; car s'il étoit capable de causer dans un ulcère ordinaire, une inflammation vénérienne, aucun de ceux qui seroient infectés de cette manière, ou qui auroient la vérole ne pourroit éviter d'avoir un ulcère vénérien, toutes les fois qu'on le saigneroit, ou qu'il se feroit quelque égratignure avec une épingle, un chancre devant se former dans la partie qui auroit été ainsi blessée; car s'il y avoit eu de la matière vénérienne à la pointe de la lancette, ou de l'épingle, les piqures seroient devenues des chancres.

II. *De la matière que rendent les ulcères dans la vérole ,  
& de sa comparaison avec celle des chancres , & des  
bubons.*

Dès qu'une fois la matière vénéneuse , a passé dans le système , elle produit sur différentes parties du corps , plusieurs effets locaux , qui consistent en général dans une espèce d'inflammation , ou du moins dans un accroissement d'action , qui occasionne une suppuration *sui generis* ; on suppose que la matière produite en conséquence de ces inflammations , de même que celle de la gonorrhée , ou des chancres , est aussi vénérienne , & vénéneuse. C'est une opinion que personne à ce que je crois , n'a jamais osé contredire jusqu'ici ; & certainement au premier coup d'œil on seroit porté à croire qu'elle est vraiment vénérienne : car premièrement la matière vénérienne est la cause de ces inflammations ; & en second lieu , le même remède qui est le mercure , guérit les deux maladies , c'est-à-dire les chancres , & la vérole ; mais ceci n'est pas une preuve décisive , puisque le mercure guérit plusieurs autres maladies , indépendamment de la vénérienne. D'ailleurs , il y a plusieurs raisons de croire que la matière n'est pas vénérienne. En effet , ce que nous allons rapporter , prouvera qu'elle ne l'est point , ou que si elle l'est , elle ne peut pas agir à quelque égard sur le même corps , ou sur le même état de la constitution , comme le peut la matière qui provient d'un chancre , ou d'une gonorrhée.

Le pus dans ces dernières maladies étant absorbé , produit généralement un bubon , comme nous l'avons déjà observé ; mais on ne voit jamais que l'absorption de la matière d'un ulcère , qui est l'effet de la vérole , occasionne un bubon. Par exemple , on n'observe point de bubons aux glandes du col , lorsqu'il y a un ulcère vénérien dans le gosier ; de même lorsqu'il y a des ulcères vénériens sur les bras , ou même des nodus qui suppurent sur le cubitus , il n'y a point de gonflement dans les glandes de l'aisselle ; quoique cela puisse arriver , si l'on applique sur un ulcère ordinaire du bras , de la main , ou des doigts , la matière vénérienne d'un chancre , ou d'une gonorrhée. Aucun gonflement n'a lieu non plus dans les glandes de l'aîne , lors des nodus , ou pustules , qui viennent aux cuisses.



On peut supposer qu'il ne se fait point d'absorption dans de pareils ulcères ; mais nous croyons qu'une telle supposition n'a point de fondement. Le mode d'irritation , ou l'action des parties affectées , est ici très-différente de celle qui a lieu dans le chancre , la gonorrhée , ou le bubon ; étant accompagné d'inflammation , qui en général est très-violente.

On pourroit croire que dès que toutes les humeurs sont généralement affectées , la matière vénérienne nouvellement acquise , ne peut avoir aucun effet local ; mais il paroîtra par les expériences que nous allons rapporter , que la matière d'une gonorrhée ou d'un chancre , peut affecter localement un homme qui a déjà la vérole , & que celle des ulcères véroliques , provenans d'une infection générale , n'a point un égal pouvoir.

Un homme avoit eu la maladie vénérienne pendant longtemps , & on l'avoit fait saliver plusieurs fois , mais la maladie reparut de nouveau. Il fut reçu à l'hôpital de Saint-Georges , ayant plusieurs ulcères véroliques sur le corps. Avant de lui faire subir un traitement mercuriel , je fis l'expérience suivante : je pris sur la pointe d'une lancette , quelque peu de matière d'un de ces ulcères , & je fis sur le dos , où la peau étoit douce , & intacte , trois petites incisions assez profondes pour en faire sortir du sang. J'en fis une quatrième , égale aux autres , avec une lancette propre , de façon que les quatre incisions formoient entr'elles un quadranglé ; mais toutes les plaies se consolidèrent , sans qu'aucune d'elles ait reparu après. J'ai répété cette expérience plus d'une fois , & toujours avec le même résultat. Elle est donc une preuve qu'une personne qui a la vérole , ne peut pas être affectée localement , avec la matière qui provient des ulcères produits par la vérole même. Mais pour m'assurer si la matière réellement vénérienne étoit capable de produire des chancres sur une personne qui a la vérole , je fis l'expérience suivante.

Un homme qui avoit des pustules vénériennes sur différentes parties de la peau , fut inoculé dans celles qui en étoient exemptes avec de la matière d'un chancre , de même qu'avec celle de ses propres ulcères.

Les plaies qui étoient imprégnées de la matière du chancre , devinrent des chancres bien caractérisés , mais les autres se consolidèrent. Une constitution vénérienne fut donc susceptible d'une infection locale , par l'application d'une matière vénérienne récente. J'ai aussi réitéré plusieurs fois cette expérience ; & les effets en ont toujours été les mêmes.

Je fis de même inoculer une autre personne à l'hôpital de Saint-George , avec de la matière prise d'un ulcère vraiment vénérien , qui se trouvoit sur une amygdale , de même qu'avec de la matière d'une gonorrhée. Les effets furent les mêmes que dans l'expérience précédente ; c'est-à-dire que la matière de la gonorrhée produisit un chancre , & que celle prise de l'ulcère de l'amygdale , ne produisit aucun effet.

Une femme âgée de 25 ans , se présenta à l'hôpital de Saint-George le 21 Août 1782 , avec des ulcères aux jambes , & des pustules sur tout le corps. Son mari , qui étoit un soldat , lui avoit communiqué la maladie vénérienne en Décembre 1781.

Les symptômes qu'elle avoit alors , étoient un écoulement par le vagin , avec une petite enflure des glandes de l'aîne , qui étoient douloureuses. Elle avoit pris trente pillules , qu'on supposoit être mercurielles. En Février 1782 , environ trois mois après avoir été infectée , l'écoulement s'arrêta , mais l'enflure qui s'étoit accrue graduellement dès l'instant même qu'elle avoit commencé à paroître , avoit alors suppuré. Elle y appliqua quelque onguent que son mari lui apporta , & deux mois après elle fut guérie , c'est-à-dire en Avril 1782. Après la guérison du bubon , l'écoulement du vagin reparut ; elle fit usage alors d'un plus grand nombre de ces mêmes pillules , qu'elle avoit prises auparavant au nombre de trente. Mais ensuite tout son corps se couvrit des pustules , dont quelques-unes , qui avoient leur siège sur les jambes , sur les bras , & sur les mamelons , s'ulcérèrent.

Les enfans jumeaux qu'elle porta huit mois , jusqu'en Mars 1782 , tems auquel le bubon avançoit vers sa guérison , avoient aussi des pustules en naissant , sur le corps , & moururent bientôt après.

Une autre fille âgée d'environ deux ans qu'elle allaitoit , étoit aussi couverte de pustules lorsqu'elle vint à l'hôpital.

Pour connoître si ces ulcères secondaires étoient contagieux , c'est à-dire si leur matière produiroit les mêmes effets que la matière vénérienne , je la fis inoculer avec un peu de matière de l'un de ses propres ulcères , & d'un autre matière qu'on tira d'un bubon d'un autre personne à laquelle on n'avoit pas encore donné le mercure. Cette opération fut faite le 18 Septembre 1782 , & le 19 , la piqûre où elle fut inoculée avec sa propre matière , lui causa de la douleur trois heures après l'inoculation , & le jour suivant , elle

s'enflamma un peu. L'autre piqure n'étoit point du tout alors enflammée.

Le 20 Septembre , les deux piqures avoient suppuré , & ressembloient à une pustule varioleuse ; elles s'étendirent considérablement , & furent accompagnées de beaucoup d'inflammation. Celle qui provenoit de sa propre matière , se guérit avec des cataplasmes ordinaires , & des onguents sans mercure ; mais l'autre quoique traitée de la même manière , continua dans le même état , accompagnée de beaucoup de douleur & d'inflammation.

Le 22 Septembre , l'enfant fut inoculé avec de la matière tirée de l'un de ses propres ulcères , & avec un peu de pus ordinaire. Les deux piqures s'enflammèrent un peu , mais elle ne virent à suppuration ni l'une ni l'autre.

Le 21 Octobre 1782 , on plaça la mère & l'enfant dans la salle qui est destinée à ceux qui salivent ; l'enfant ne prit point de mercure ; on crut que ses gencives avoient été un peu ulcérées , & les pustules guérirent.

Pendant que la mère faisoit usage du mercure , l'ulcère produit par l'inoculation , commença à guérir , & tous les symptômes disparurent. Que dire sur un pareil cas ? Les pustules étoient-elles vénériennes , toutes les circonstances déterminent à le croire , la méthode du traitement ; si même elles étoient vénériennes , cela fortifie notre opinion , que les ulcères qui paroissent à la suite de l'infection générale , ne produisent point une matière de la même nature que celle qui les a primitivement causée. Si elles ne l'étoient pas , il s'ensuit alors que nous n'avons aucune règle certaine , à laquelle nous puissions nous en tenir en pareils cas.

On a dit d'après l'observation , que les ulcères de la bouche des enfans , provenans d'une affection générale qu'on a supposée être transmise par les parens , en produisoient d'autres sur les mamelons des femmes qui les allaitoient , de manière qu'elles recevoient la maladie , comme on diroit d'une troisième main ; c'est-à dire que les enfans recevoient l'infection de leurs pères ou mères qui avoient la vérole , & la communiquoient à la nourrice.

Dans ce cas , la maladie passoit de seconde main à l'enfant , & de celui-ci à la nourrice , par une troisième. Nous avons déjà tâché de faire voir l'impossibilité d'une pareille opinion ; & en effet s'il étoit possible de communiquer une fois l'infection de cette manière , il le seroit probablement pour toujours.

Je ne fais pas si les observations sur lesquelles on appuie l'opinion que je viens de rapporter, ont été faites avec assez d'exactitude pour renverser celles que nous avons tentées, dans le dessein de découvrir la vérité. Mais à juger par l'examen le plus rigoureux que j'ai fait, de quelques-uns des cas, que la plupart des personnes de l'art ont appelés vénériens, il paroît évidemment qu'ils ne l'étoient point. Pour en bien établir la nature, il faudroit entrer dans la discussion d'autres maladies; mais le fait suivant pourra faire perdre la confiance qu'on donne aux histoires de ce genre.

Avant d'en venir à la description du fait, nous commencerons à parler de quelques circonstances qui nous y conduisent.

On supposoit qu'un enfant avoit communiqué la maladie vénérienne à sa nourrice. Ses parens étoient mariés depuis plus de douze ans lorsqu'il vint au monde. Le père étoit un homme très-passionné pour son épouse, qui étoit la femme du monde la plus affectonnée & attachée à son mari.

Deux ans avant son mariage, le père eut une gonorrhée, c'est-à-dire quatorze ans avant la naissance de l'enfant. Environ neuf mois après le mariage, ils eurent un enfant; ensuite un autre, & ils se portoient très bien au moment de leur naissance, & continuèrent à se bien porter. La mère tomba dans un état de langueur, & fit une fausse couche de son troisième enfant, à la fin du cinquième mois. Elle porta le quatrième jusqu'à sept mois; mais il étoit petit, foible, & presque sans épiderme au moment de sa naissance. Aussi-tôt après il fut attaqué de violentes douleurs dans les entrailles, avec des selles sanguinolentes. Il mourut dans peu de jours, & je l'ouvris. Toute la peau étoit presque excoriée. Les intestins étoient très-enflammés, & épaissis.

En prenant toutes les précautions possibles, la mère réussit à porter à huit mois son cinquième enfant: on espéroit alors qu'elle accoucherait au terme ordinaire, & que cet enfant seroit mieux portant que le premier. L'enfant étoit très-chétif en naissant; mais il n'avoit aucune maladie visible.

Quelques jours après son corps fut couvert de vessies, qui en crévant, rendirent un pus fort épais. L'intérieur de sa bouche étoit dans le même état. On fit prendre du quinquina à la nourrice, & on en donna avec du lait à

l'enfant , en le fomentant avec la décoction du quinquina ; mais il mourut environ trois semaines après sa naissance.

Au bout de quelques semaines après la mort de cet enfant , le mamelon , & l'aréole de la nourrice , s'enflammèrent & se couvrirent d'ulcères qui avoient une base circonscrite (1).

On appliqua sur le mal des cataplasmes , mais sans aucun avantage. Elle se plaignit aussi d'un mal de gorge , mais la sensation étoit trop légère encore , pour qu'on y pût rien voir de particulier. Les glandes de l'aisselle s'enflèrent , mais elles ne suppurèrent pas. Elle eut recours à un Médecin , qui sur le récit qu'elle lui fit de sa maladie , déclara qu'elle étoit vénérienne , & qu'elle provenoit de ce qu'elle avoit allaité un enfant infecté. Il lui ordonna de prendre dix boîtes d'onguent mercuriel , & de s'en frotter les jambes & les cuisses. Elle en étoit à la huitième friction lorsque je la vis , & sa bouche étoit extrêmement ulcérée.

A la nouvelle d'un événement pareil , la famille de l'enfant s'allarma au dernier point. Le mari courut de Chirurgien en Chirurgien , & de Médecin en Médecin , pour savoir s'il étoit possible qu'il eût pu conserver cette maladie pendant l'espace de 14 ans , sans en avoir jamais eu le moindre symptôme ; ou qu'il eût pu engendrer alors des enfans avec la maladie vénérienne , tandis que les deux premiers se portoient parfaitement bien. Il vouloit aussi savoir s'il étoit possible que dans un pareil cas il eût pu communiquer la maladie à sa femme , & si elle pouvoit mettre au monde des enfans avec cette maladie , quoi qu'elle n'en eût jamais eu le moindre symptôme. En prenant toutes les circonstances dont je viens de faire mention , comme autant de faits , il étoit impossible de croire qu'il puisse y avoir la moindre crainte de virus dans un pareil cas. Mais comme on ne pouvoit pas prouver absolument qu'elles présentassent des faits sur lesquels on pouvoit compter , il y avoit encore quelques doutes à éclaircir , & quelques choses à prouver.

Mais voyons maintenant ce qu'on peut dire de positif d'après le résumé de toutes ces circonstances. La nourrice avoit la bouche extrêmement ulcérée à cause du mercure qu'elle avoit pris , lorsque je la vis pour la première fois. Je voulus que M. Pott la visitât avec moi , & nous fûmes

---

(1) Elle ne se servit que d'une seule mamelle pour allaiter l'enfant.



tous les deux d'avis que les ulcères du mamelon , & de l'aréole , n'étoient point vénériens. Mais on alléguait que comme la malade avoit pris du mercure , on devoit attribuer à ce remède , si ces ulcères n'avoient point alors une apparence vénérienne. On lui donna le quinquina , & la fausse-pareille , sans aucun effet ; c'est-à-dire que les ulcères ne guérissent ni n'empirèrent par l'usage des remèdes. La bouche ne guérit point non plus en abandonnant le mercure ; & les ulcères de cette dernière partie , tant du mamelon , que de l'aréole , devinrent stationnaires. Je lui prescrivis de prendre la cigüe , mais sans que ce remède parût produire le moindre effet. Sur ces entrefaites , les mains & les doigts se pelèrent après l'apparition d'éruptions , qui donnèrent lieu à cette desquamation , les ongles des doigts & des orteils se séparèrent , & il se forma près de leurs racines des ulcères , que plusieurs regardèrent comme vénériens. Mais comme quelques-uns de ces ulcères se manifestèrent dans le tems que le corps étoit surchargé de mercure , & que d'autres disparurent , sans qu'on en eût fait ultérieurement usage , il étoit évident qu'ils ne l'étoient pas. Nous soupçonnâmes que la manière de vivre de cette femme , avoit pu contribuer en grande partie à entretenir sa première maladie , & en produire de nouvelles ; elle avoit un teint pâle , & abattu. On l'engagea d'entrer à l'hôpital , ce qu'elle fit. Aussi-tôt qu'elle fut couchée dans un lit chaud , & nourrie avec des bons alimens , elle commença à se remettre , & en cinq ou six semaines de tems , elle avoit pris de l'embonpoint , & se trouvoit presque guérie , il n'y avoit que l'ulcère à la racine de l'ongle du gros orteil , qui ne l'étoit pas encore ; mais ce retard provenoit , à ce qu'il nous parut alors , de ce que la racine de l'ongle étant détachée , elle agissoit comme un corps étranger. La malade sortit de l'hôpital avant que son orteil fût guéri , & comme elle reprit son ancienne manière de vivre , les ulcères dans la bouche reparurent ; elle se rétablit à la fin , sans plus employer de mercure.

Nous reviendrons encore sur ce fait , en traitant des maladies qui ressemblent à celles qui sont vénériennes.

L'histoire suivante prouvera encore que souvent on soupçonne des maladies être vénériennes , lorsqu'elles ne le sont réellement pas.

Un homme avoit depuis quelque tems des pustules sur la peau. Le visage , les bras , les jambes , & les cuisses , en étoient presque couverts , & elles étoient dans leurs différens

dégrés de violence. Il se présenta à moi dans cet état ; & je dois l'avouer , elles avoient une apparence qui donnoit beaucoup lieu aux soupçons. Je lui demandai ce qu'il croyoit que ces pustules étoient ; il me répondit qu'il les croyoit vénériennes. M'étant informé de lui s'il y avoit long-tems qu'il avoit eu quelque maladie vénérienne ; il me répondit qu'il y avoit plus d'un an. Je lui demandai alors depuis quel tems il avoit des pustules ; il me dit que c'étoit depuis plus de six mois. Comme ce tems suffisoit aux observations nécessaires , pour mieux me faire connoître de quelle nature étoit la maladie , je lui demandai si quelques-unes des pustules qui s'étoient manifestées les premières , avoient disparu vers ce tems-là , & sur sa réponse qu'il y en avoit eu plusieurs qui s'étoient dissipées , je voulus voir l'endroit où elles avoient paru ; & d'après l'examen je n'y trouvai rien autre , qu'un changement de couleur à la peau , telle qu'on l'observe pour l'ordinaire après la consolidation des ulcères superficiels. Je déclarai alors au malade que ces pustules n'étoient point vénériennes , puisqu'il n'y en auroit pas eu une seule qui eût disparu , si elles eussent été telles. Mais comme il m'avoua qu'il avoit pris du mercure ; je lui fis sur cela des nouvelles questions , savoir si pendant qu'il en prenoit , plusieurs des premières pustules avoit guéri , & s'il croyoit pouvoir en attribuer la guérison à ce médicament ? Sur sa réponse affirmative , à ces deux interrogations , je lui demandai encore , si pendant qu'il prenoit le mercure , qui parut en avoir guéri quelques-unes , celles qui restoient encore , ne s'étoient point augmentées ; il me répondit que oui. Je l'interrogeai ensuite sur le tems pendant lequel il avoit pris le mercure ? Il me dit pendant six mois. Je lui déclarai alors qu'elles n'étoient point vénériennes , & qu'elles ne l'avoient jamais été. Je lui demandai enfin quel étoit l'avis de son Chirurgien ? Il me répondit qu'il prétendoit toujours qu'elles étoient vénériennes , & qu'elles ne guériroient que par le mercure. Je lui conseillai de ne prendre aucun médicament quelconque , de mener un genre de vie convenable , d'éviter les excès , & de revenir me trouver dans trois semaines. Il suivit mon conseil , & je le trouvai alors parfaitement bien portant , si ce n'est que la peau avoit changé de couleur à l'endroit où les pustules avoient paru. Il me demanda alors ce qu'il devoit encore faire ? Je lui dis d'aller à un port de mer , & d'y prendre des bains pendant un mois. Il obéit à mes ordres , & il revint en parfaite santé , dont il a continué de jouir par la suite.

III. *Des effets locaux à la suite de l'infection générale , considérés comme critiques , & de la fièvre symptomatique.*

Il n'est pas bien certain si les éruptions ou effets locaux , qui succèdent à l'infection générale , sont un effort que la nature fait pour s'en délivrer. Nous avons observé que la gonorrhée pouvoit être produite par une loi générale de l'économie animale , qui tâche de se soustraire à l'irritation , en produisant un écoulement , & que dans les chancres , il se faisoit une solution de continuité dans les solides , pour la même fin , quoique ces vues ne soient pas bien remplies dans l'un , & dans l'autre cas ; la nature n'ayant point de remède contre ce virus. Mais un pareil effort a-t-il lieu dans la vérole ? c'est ce que nous ne saurions dire. Si cet effet s'opéroit par le même principe que dans la gonorrhée , on pourroit s'attendre à la même réponse que nous avons donné , en traitant des affections primitives , sur l'impossibilité où est le système , de se dépurer par lui-même dans la circonstance présente. En effet , dans celle-ci comme dans l'autre , on pourroit supposer que la matière qui se forme est vénérienne , & qu'étant absorbée par la même surface qui l'a produite , comme dans le chancre , elle pourroit entretenir la maladie générale. Mais si tel étoit réellement le cas , la vérole seroit très-différente de plusieurs autres maladies spécifiques ; car la raison pourquoi plusieurs maladies de ce genre se guérissent d'elles-mêmes , c'est que l'irritation ne peut pas durer au-delà d'un tems déterminé ; & que souvent aussi le malade n'est pas toujours susceptible de la même affection une seconde fois , comme on l'observe dans la petite vérole. Autrement dès qu'une personne auroit la petite vérole , elle devroit toujours la conserver ; car dans la supposition que l'absorption du pus entretiendroit la maladie , & que l'irritation ne se dissiperoit jamais d'elle-même , il s'en suivroit ou que le malade n'en seroit jamais guéri , ou que la maladie se reproduiroit toujours , la matière donnant la maladie une seconde fois , une troisième , & ainsi de suite (1). Mais la

---

(1) Cette seule circonstance est une forte preuve qu'on ne peut pas avoir deux fois la petite vérole , si ce n'est au moins à quelque distance , entre l'une & l'autre éruption , en supposant qu'on ait eu une belle & bonne éruption la première fois ; car si la constitution

matière vénérienne une fois passée dans le système , produit une irritation capable d'être continuée indépendamment de la continuation de l'absorption ; & comme le système ne peut pas se dépurar de lui-même , la vérole continue conséquemment à s'accroître. Cette persévérance d'irritation est peut-être une des marques les plus caractéristiques de la vérole , car elle ressemble souvent par les ulcères , & par les pustules qu'elle présente , à d'autres maladies , qui n'ayant pas cette propriété , guériront par conséquent , & reparoîtront de nouveau dans quelque autre partie ; mais lorsque la chose arrive ainsi dans quelques maladies , c'est toujours une preuve qu'elles ne sont pas vénériennes. Cependant parce que ces maladies ne guérissent pas d'elles-mêmes , & qu'elles ne cèdent qu'au mercure , on auroit tort d'en conclure qu'elles sont toujours vénériennes , malgré que cette circonstance unie avec d'autres , soit une forte présomption qu'elles le sont.

Lorsque les parties éprouvent l'action vénérienne , on observe pour l'ordinaire que la fièvre , l'insomnie , & souvent un mal de tête , surviennent ; mais il est vraisemblable que ces symptômes sont plutôt particuliers à la maladie , lorsque le second ordre des parties , c'est-à-dire le périoste , & les os , entrent en action , quoiqu'on les reconte quelques-fois , dans les cas où le premier ordre des parties est lui-même en action. Ces symptômes proviendroient-ils des irritations locales qui affectent la constitution générale ? & seroient-ils purement sympathiques ? Quelle qu'en puisse être la cause immédiate , ils ne disparaissent jamais que les irritations locales ne soient dissipées. Cette fièvre a d'abord l'apparence d'une fièvre rhumatismale , & par la suite elle s'approche beaucoup de la nature des fièvres hectiques.

Souvent ces symptômes ont lieu indépendamment , & sans être accompagnés d'aucune action locale , & lorsque cela arrive , on est très-certain sur le caractère de la maladie ; cependant quand on ne peut prononcer sur certaines , d'une manière assez sûre pour établir une conviction entière , on a recours alors au concours des circonstances qui en devient la preuve.

Plusieurs de ces symptômes cèdent au mercure , & c'est

---

n'avoit pas été changée de manière à ne pas être susceptible une seconde fois de cette irritation , la seconde éruption se manifesterait immédiatement après la disparition de la première.



probablement la seule circonstance dans cette maladie, qui paroisse prouver qu'elle est vénérienne (1). Ce qui cependant paroît plutôt être contre cette idée, c'est que la plupart du tems une moindre quantité de mercure qu'il n'en faut pour guérir une maladie locale, suffit souvent pour dissiper ces symptômes. Mais si le mercure les guérit toujours, il est fort indifférent que l'on leur donne. Cependant il n'est pas hors de toute utilité de savoir si le virus vénérien, lorsqu'il a pénétré dans le corps, produit toujours ou non, des effets locaux. Qu'il en produise pour l'ordinaire, c'est un fait incontestable. Mais est-il toujours la cause des symptômes généraux, simples, tels que la perte d'appétit, le dépérissement, la foiblesse, l'insomnie, qui dégénère en hecticque ? c'est ce qui n'est pas certain. L'on ne sait pas même encore s'il est toujours capable de produire des actions locales par sa seule irritation, sans une altération de la structure des parties irritées, telles que la toux, une sécrétion dans les poudrons, la diarrhée, des maux de tête, un mal-aise, des douleurs en différentes parties du corps, qui imitent les douleurs rhumatismales, ou s'il agit par une altération qui ait lieu dans la structure de la partie, telles que les nodus commençans. Si ces effets ont lieu, ont doit en pareils cas compter entièrement sur l'histoire de la maladie, & prononcer d'après les probabilités. Comme les Médecins ont plus souvent occasion de traiter ces maladies que le Chirurgien, nous leur recommandons d'y donner une attention particulière.

La fièvre qui provient de l'irritation vénérienne, dérange comme la plupart des autres fièvres, la constitution du corps, qui en conséquence de cela reçoit les actions auxquelles elle a la plus grande disposition. Elle peut alors produire des tumeurs glanduleuses, en différentes parties du corps, & c'est probablement de cette fièvre que proviennent plusieurs nodus, qui se manifestent pendant son cours, & de même que tout autre effet, quelle qu'en soit la cause ; les maladies que nous venons de nommer, ne participent point de la nature de celle qui les a produites, car elles ne sont pas vénériennes. Elles n'arrivent que dans les constitutions extrêmement susceptibles d'une telle action, & chez lesquelles la cause prédisposante est énérgique, & dans des saisons

---

(1) On remarquera ici qu'avoir eu la maladie sous la forme de gonorrhée, ou de chancre, ne doit pas être considéré comme une preuve sur laquelle on puisse compter.



probablement très-propres à la produire ; de manière qu'il ne faudra qu'une cause immédiate , pour mettre ces constitutions en action. De telles maladies se guériront d'elles-mêmes , lorsque la cause prédisposante , telle que la saison , cessera.

IV. *Des formes locales & constitutionnelles de la maladie , en tant qu'elles n'ont rien de commun entre elles.*

Nous avons observé en traitant de la gonorrhée & du chancre , que ces deux maladies n'avoient rien de commun l'une avec l'autre , lorsqu'elles se rencontrent chez la même personne , l'une n'augmentant point les symptômes , ni ne retardant point la guérison de l'autre. On peut encore observer que le chancre , la gonorrhée , & les symptômes de l'affection générale , en se rencontrant à-la-fois chez la même personne , n'offroient rien de commun qui pût les allier ensemble , ni par rapport aux apparences , ni par rapport à la guérison. C'est pourquoi un homme peut avoir une de ces maladies , & en attraper pour lors une autre , sans augmenter la première , ou avoir la dernière augmentée par la première.

Pour expliquer plus amplement ces effets , qu'il me soit permis d'observer que si un homme a une gonorrhée , & qu'il lui vienne un chancre quelques jours après , le chancre n'augmentera , ni ne diminuera la gonorrhée. De même si un homme a une gonorrhée ou un chancre , ou tous les deux à-la-fois , & que la vérole survienne , en conséquence de l'une de ces deux maladies ; ni le chancre , ni la gonorrhée n'en seront point affectés. De plus , si un homme a la vérole , & qu'il gagne une gonorrhée , ou un chancre , ou toutes les deux à-la-fois , ni l'une ni l'autre n'aggraverà la vérole , & les symptômes n'en deviendront pas pires , ni la guérison de chaque maladie séparément , ne sera point retardée par la présence de l'autre ; car l'on guérit aussi aisément de la gonorrhée si l'on a des chancres , que si l'on n'en a pas , quand même on ne cherche pas à les guérir ; & l'on peut guérir localement un chancre , indépendamment de la gonorrhée. Bien plus encore , on peut aussi aisément guérir une gonorrhée , ou un chancre , ou ces deux maladies à-la-fois , lorsque le système est infecté par elles , ou précédemment à leur apparition , comme lorsque la personne

est en parfaite santé ; mais le chancre a cet avantage , qu'on ne peut guérir le système sans qu'on le guérisse aussi.

La gonorrhée & le chancre , ont sans doute une influence l'un sur l'autre , au point que l'une peut en quelque façon empêcher l'autre d'avoir lieu , ainsi que nous l'avons déjà observé ; mais nous croyons que cette circonstance ne contribue pas à la guérison d'aucune de ces deux maladies ; nous concevons cependant que cela pourroit être , mais pour lors chacune devroit agir comme un *derivator* , à l'égard de l'autre , sans pour cela augmenter son mode spécifique d'action.

#### V. De la prétendue terminaison de la vérole , en d'autres maladies.

Il est très-rare que la vérole se change , ou se termine en quelqu'autre maladie , comme on l'a souvent prétendu ; car la terminaison d'une maladie en une autre , autant que nous entendons l'expression , doit toujours être la guérison de celle qui vient de disparaître.

Mais la maladie vénérienne ne se termine jamais tant qu'on n'a point fait usage des remèdes qui lui sont propres , & par conséquent elle ne peut jamais se changer en quelqu'autre maladie.

Il est cependant très-probable que la maladie vénérienne peut être la cause d'autres maladies. J'ai vu un chancre être la cause immédiate d'une inflammation érysipélateuse , mais dans ce cas , ce ne fut pas l'inflammation vénérienne qui se termina par une inflammation érysipélateuse , car si cela eût été ainsi , le chancre se seroit guéri. L'inflammation érysipélateuse n'étoit pas non plus vénérienne ; car le chancre n'agit ici que comme un stimulus ordinaire , indépendamment de la qualité spécifique de la maladie considérée comme cause. J'ai vu un bubon vénérien se changer en un ulcère scrophuleux , aussi-tôt que l'action vénérienne fut détruite par le mercure. Dans ce cas ce n'étoit pas une maladie vénérienne qui s'étoit changée en une scrophuleuse , car en considérant ainsi la chose , la maladie scrophuleuse auroit dû guérir la vénérienne. Il paroît que la maladie vénérienne ne participe que des maladies auxquelles le corps étoit préalablement disposé , & qu'elle peut mettre en action les causes de ces maladies. Le même raisonnement , & la même observation , ont également lieu pour les autres maladies. Cependant les

symptômes

symptômes ordinaires à la vérole, quoiqu'en quelque manière relatifs à la constitution du corps, ne le sont pas autant que le chancre, ou la gonorrhée; car la vérole est accompagnée d'une inflammation légère, laquelle tient en général beaucoup plus de la nature de la constitution, que d'aucune autre action morbifique.

V I. *De la distance spécifique de l'inflammation vénérienne*

Nous avons déjà observé que plusieurs maladies spécifiques, ainsi que celles qui proviennent d'un virus, étoient bornées dans leurs effets locaux, à de certaines distances, que nous avons appelé *distances spécifiques locales*. Il paroît d'après l'observation, que l'irritation, & l'inflammation vénérienne, de quelque espèce qu'elles puissent être, se gouvernent d'après ce principe; car rarement elles s'étendent au-delà de la surface qu'elles attaquent, les parties voisines n'ayant pas une disposition à sympathiser, ou à passer facilement à cette espèce d'inflammation. Ainsi l'on voit la gonorrhée se borner chez les hommes pendant des semaines entières à un seul point de l'urèthre, & pendant des mois au vagin chez les femmes, sans qu'elle pénètre plus avant chez les uns, que chez les autres. Dans les chancres, l'inflammation se borne pareillement au siège de l'ulcère sans se répandre, comme elle le feroit si elle étoit l'effet de quelque accident ordinaire. Une preuve plus convaincante encore de la vérité de ce fait, c'est que nous voyons dans les bubons, qu'elle se borne aussi aux glandes de l'aîne, jusqu'à ce que la matière s'y soit formée. Cette matière agit alors comme un stimulus ordinaire, le caractère spécifique étant en quelque façon perdu; l'inflammation devient pour lors un peu plus étendue, comme il arrive dans l'inflammation ordinaire. On observe encore la même chose dans les ulcères vénériens, qui proviennent d'une infection générale; ils n'occupent d'abord qu'une petite étendue, & sont purement locaux; mais à mesure que la maladie augmente, leur surface prend plus d'étendue, mais ils restent encore circonscrits sans se répandre.

Peut-être tous les virus, & toutes les maladies spécifiques, ont-elles cette propriété d'avoir leur inflammation limitée, & circonscrite, d'une manière qui leur est particulière, car on voit l'inflammation de la petite vérole, de la rougeole

& de la petite vérole volante, être chacune circonscrite à leur manière.

Il doit paroître delà, que le corps humain est en général moins susceptible d'irritation spécifique, que de l'irritation ordinaire, ou de celle qu'on peut appeller *irritation naturelle*. Mais on doit aussi considérer que l'inflammation ordinaire dans les constitutions tout-à-fait saines a sa distance spécifique, quoiqu'elle soit moins limitée que celle de l'inflammation spécifique dans de telles constitutions. Aussi peut-on supposer avec raison que ces constitutions saines sont moins disposées à l'action inflammatoire spécifique. Ce qui paroît fortifier cette opinion, c'est que lorsque la constitution est telle, qu'elle est facilement susceptible d'inflammation, l'inflammation se répand aussi plus facilement, chaque partie étant susceptible d'une telle action. On observe de plus que chez plusieurs individus, l'inflammation spécifique se répand aussi, quoique non pas à un si grand point, d'où l'on peut supposer que l'inflammation spécifique présente toujours un mode d'action plus borné. Nous croyons lorsque le corps est disposé à un accroissement d'inflammation, au-delà de la distance spécifique, que cette inflammation est de l'espèce érysipélateuse, ainsi que nous l'avons dit ci-devant, circonstance à laquelle on doit faire attention dans le traitement.

VII. *Des parties les plus susceptibles du virus vénérien, du tems, & de la manière dont elles en sont affectées, ce qu'on entend par contagion, disposition, & action. Précis de cette doctrine.*

En assignant les causes de la différence qu'il y a entre les effets du même virus, sur deux surfaces différentes, comme de faire naître la gonorrhée, & le chancre, nous avons dit que nous ignorions si des surfaces similaires dans le corps humain, étoient également susceptibles de cette irritation, n'ayant que très-peu d'exemple à citer, relativement à la comparaison de l'application directe du virus, à d'autres parties, excepté à celles de la génération; il paroît néanmoins que quelques parties du corps, sont beaucoup moins susceptibles du virus vénérien que d'autres; & que même il y en a plusieurs qui, autant qu'on le fait, n'en sont nullement susceptibles.

En effet, nous n'avons pas encore vu toutes les parties

du corps en être affectées ; telles que le cœur , par exemple , le cerveau , l'estomac , le foie , les reins , ou les autres viscères ; quoiqu'il y ait des Auteurs qui en rapportent des exemples. Mais comme il y a différens ordres des parties , relativement au tems de l'apparition des symptômes , & que les malades ont ordinairement recours aux remèdes , dès que les premiers ou les seconds paroissent , on peut supposer que la maladie est totalement guérie dans les parties qui en sont alors infectées , avant que les autres parties ayent eu le tems d'entrer en action , la maladie sera alors guérie , lorsqu'elle est encore dans l'état de disposition à l'action , si l'on peut concevoir que la guérison puisse avoir lieu , avant même que les parties soient entrées en action. Mais si l'on guérit les parties visiblement affectées , sans guérir celles qui sont seulement disposées à l'action morbifique , & qu'ensuite celles-ci entrent en action , elles formeront un second ordre des parties relativement au tems de leur action morbifique , & si l'on guérit de nouveau celles-ci , & que d'autres parties qui sont disposées à la maladie , entrent ensuite en action , elles formeront un troisième ordre de parties , relativement au tems. On a cru que les poumons avoient été attaqués par le virus , d'après les circonstances qui avoient précédé la maladie , & d'après sa facilité à céder à l'usage du mercure. Si les poumons sont affectés & que les autres viscères ne le soient point , cela peut provenir de ce qu'ils constituent en quelque façon une surface externe , comme nous l'expliquerons ci-après.

C'est donc cette forme de la maladie , qui nous offre la susceptibilité comparative des parties relativement à leur disposition & à leur action ; car on doit supposer , que toutes les parties sont également , & à la fois exposées à l'action du virus ; mais quoiqu'il puisse y avoir différens degrés de susceptibilité , il nous suffira pour la pratique , de les diviser en deux , sous les dénominations de *premier* , & de *second ordre* , auxquels nous pouvons en ajouter un *intermédiaire*.

Nous ne pouvons absolument déterminer , si les parties qui sont , en effet , les premières affectées , le sont plus facilement par cette espèce d'irritation , ou si elles le sont d'après quelqu'autre circonstance relative à ces parties ; mais en réfléchissant sur ce sujet , il nous paroît que cette susceptibilité d'affection , provient de quelque chose d'étranger à la constitution , & qui ne dépend pas de la nature des parties mêmes ; car si l'on examine celles qui sont les premières attaquées de cette maladie , lorsqu'elle est générale ,



on verra que dans le commencement de la maladie, ces parties sont sujettes à être généralement affectées, pendant qu'il y a des parties similaires du corps, qui ne le sont point alors, & qui ne se ressentent point de l'affection universelle. Il est probable que les parties du second ordre peuvent naturellement être autant susceptibles de l'irritation, que celles qui sont du premier ordre; mais comme elles ne sont pas sous l'influence d'une cause irritante, elles sont les dernières à entrer en action; il y a probablement aussi d'autres causes dans la structure des parties mêmes, qui empêchent qu'elles n'entrent aussi-tôt en action, telles que leur indolence dans toutes leurs actions, & par conséquent dans celle-ci. Cependant il n'arrive pas toujours que les parties, que nous avons appelé du *premier ordre*, le soient constamment; au contraire, on observe que dans quelques cas, quoique rarement, cet ordre est renversé. Nous ne pouvons pas supposer que cette différence provienne d'aucun pouvoir actif dans le virus, ni d'aucune direction qui lui soit particulière, mais bien des propriétés inhérentes aux parties mêmes. On nous permettra, en effet, de supposer lorsque cette matière a passé dans la circulation, qu'elle agit avec une force égale sur toutes les parties du corps; c'est-à-dire, qu'elles n'est pas plus déterminée vers une partie que vers une autre, par quelque force générale ou particulière, propre à la machine animale; & que le virus n'est pas d'une nature à agir plus facilement sur une partie du corps que sur une autre, lorsqu'elles sont toutes dans les mêmes circonstances. Que si quelques parties par conséquent en sont plus facilement affectées que d'autres, cela provient de circonstances qui ne sont point essentielles à la machine ni au virus. C'est aussi pour cette raison, que quelques parties du corps ont une plus grande disposition à en être irritées que d'autres.

Les parties que cette forme de la maladie affecte, lorsqu'elle est dans le degré, que j'ai appelé le premier en ordre, sont la peau, les amygdales, le nez, le gosier, l'intérieur de la bouche, & quelquefois la langue (1); lorsqu'elle est dans son dernier degré, ce sont le

---

(1) Il n'est pas rare qu'il se forme des ulcères sur la langue, & particulièrement sur ses bords; mais il est rare que ces ulcères soient très-grand, très-fâles, ou qu'ils aient une base dure. On suppose communément qu'ils sont vénériens; mais notre opinion est,

périoste, les aponévroses & les os, qui sont affectées ou qui entrent en action. J'appelle ces parties du *second ordre*. Peut-être que l'affection des os est la suite de celle de leurs membranes.

Pour pouvoir en quelque façon expliquer, relativement au tems, ces effets similaires sur des parties de différente nature, telles que la peau & les amygdales; considérons dans quelles circonstances elles s'accordent, & pourquoi elles sont plus susceptibles de cette irritation, que le périoste, les aponévroses & les os, parties qui suivant toute probabilité, le sont naturellement autant, quoiqu'elles ne s'y prêtent pas aussi volontiers.

Une circonstance la plus remarquable peut-être à laquelle la surface externe est exposée à la différence de l'interne, est le froid, ou la succession de ses différens degrés. Car on peut observer en général, que l'atmosphère dans laquelle nous vivons, est plus froide que la température ordinaire du corps humain (1). La peau & les parties qu'elle recouvre sont conséquemment exposées continuellement à un plus grand froid, que ne le sont les parties internes; aussi observe-t-on que toutes les parties, qui y sont très-exposées, sont beaucoup plus affectées, & entrent plus facilement que les autres en action dans cette maladie.

Il est certain que le froid a des puissans effets sur l'économie animale. Du moins, il paroît en avoir des grands pour disposer le corps à recevoir l'irritation vénérienne, & lui faire faire aisément des progrès.

D'après cette idée, nous pouvons expliquer plusieurs circonstances relatives à cette maladie; pourquoi la bouche, le nez & la peau en sont les parties les plus fréquemment affectées, parce qu'elles en sont très-susceptibles d'après

---

qu'ils le sont rarement. Quant à leurs marques distinctives, nous ne pouvons encore prendre sur nous de les assigner d'une manière certaine.

Nous n'en avons jamais vu qu'un; que nous avons soupçonné être vénérien, ou cancéreux, parce qu'il avoit un aspect vilain, & une base dure. Il céda facilement au mercure, ce qui confirma nos soupçons.

(1) On remarquera que nous n'établissons pas cette assertion comme un principe général; il ne peut avoir lieu que dans les Zônes tempérée, & froide; car dans la Zône torride, la chaleur de l'atmosphère, qui entoure le corps, est quelquefois plus grande que celle du corps même.

les causes, dont nous avons parlé ci-dessus, & pour la même raison elles entrent plus facilement en action. Si cette explication est la véritable, elle rend raison aussi des circonstances relatives aux parties, qui sont du second ordre. Car si le virus infecte à la fois les deux ordres des parties, quant à la susceptibilité & au tems d'entrer en action, il est naturel de supposer, que ces parties, qui avoient été prédisposées par des causes ordinaires, & qui par conséquent peuvent être très-aisément affectées, c'est-à-dire, les surfaces qui sont exposées au froid, entreront les premières en action; & que les autres parties qui y sont moins exposées, qui forment les parties du second ordre, telles que les os, le périoste, &c., n'entreront en action qu'après. Mais même l'infection n'aura pas également lieu dans tous les os, ni dans toutes les parties des os mêmes; car elle paroît premièrement dans ceux qui sont en quelque façon susceptibles d'être affectés sympathiquement par l'application du froid à la peau. Nous observerons que lorsque les parties les plus profondément situées, ou les parties du second ordre, telles que le périoste, ou les os entrent en action, ce sont premièrement celles qui sont les plus proches de la surface externe du corps, telles que le périoste, ou les os du crâne, le tibia, le cubitus, les os du nez, &c. : on voit même que ces os ne sont pas également affectés de tous côtés, mais premièrement du côté qui avoisine la surface externe. Il paroît cependant qu'il y a dans les os un autre cause, outre les vicissitudes du tems, qui les expose à cette maladie; car le périoste des os, ou les os eux-mêmes, ne sont pas exposés à être affectés, dans toutes les parties, en proportion de leur distance de la peau, le périoste qui couvre la cheville du pied, ou plusieurs autres articulations, étant aussi près de la surface externe, que plusieurs autres parties du périoste, ou des os qui sont affectées. La nature des os mêmes qui sont couverts par ce périoste, est en quelque façon différente : ils sont plus mous dans leur substance, c'est pourquoi il paroît qu'ils doivent être affectés en proportion de leur proximité à la peau, & de leur dureté en même-tems; ce qui me porteroit à croire que les os sont plus facilement affectés, & qu'ils ont plutôt quelque influence sur le périoste dans cette maladie, que le périoste n'en a sur eux : il paroît que cette susceptibilité dans les os qui sont durs, est proportionnée à la quantité de terre qu'ils contiennent, combinée avec leur exposition plus ou moins grande au froid.

On peut objecter contre cette théorie, que la partie antérieure du tibia, &c., ne peut pas être, en effet, plus froide que la partie postérieure; mais pour lors on peut supposer qu'il n'est pas nécessaire que la partie soit, en effet, froide, mais sous le pouvoir seulement de la sympathie. Car une partie qui n'est pas effectivement froide, peut être affectée par la sympathie qu'elle aura avec une partie froide, de la même manière que si elle l'étoit effectivement; quoique peut-être non pas à une aussi grand degré; c'est pourquoi elle demande un tems plus long pour entrer en action, que si elle étoit effectivement froide. On observe, par exemple, que lorsque la peau est effectivement froide, les muscles qui sont au-dessous sont entraînés dans un action alternative, de manière qu'on tremble, ou qu'on claque des dents par le froid, & cependant il est impossible que ces muscles ne soient pas plus froids alors que les autres muscles; quoiqu'il soit très-probable qu'ils sont véritablement plus froids (1), ce qui doit aider le pouvoir de la sympathie. Autant ce froid affecte les actions des parties, autant aussi la partie sympathisante sera affectée, en raison de ce qu'elle sera plus près des parties réellement froides. Or d'après cela on voit pourquoi les parties les plus profondément situées, sont aussi celles qui dans la maladie vénérienne, entrent les dernières en action.

Les parties effectivement froides entrent les premières en action, ensuite celles qui le sont moins; enfin celles qui sont les plus proches en sympathie, & ainsi de suite, à moins que les parties du premier ordre en susceptibilité n'aient été guéries qu'en partie, & pour lors leur retour peut correspondre avec l'action de celle qui sont du second ordre de susceptibilité, & alors toutes ces parties entreront en action à-la-fois. Ce qui paroît confirmer cette opinion, ce sont les effets différens qui proviennent de la différence des climats: dans les climats chauds, la maladie n'est presque jamais aussi violente que dans les climats froids; elle est plus lente dans ses progrès, & beaucoup plus facile à guérir, du moins si nous pouvons nous en rapporter aux relations que nous avons reçu de la maladie dans ces climats.

Je ne fais point si la différence dans le tems de l'ap-

---

(1) Voyez les Transactions Philosophiques, vol. 68, part. I, page 7.

parition entre les parties superficielles, & celles qui sont plus profondément situées, est la même dans les climats chauds que dans les froids; mais d'après la théorie ci-dessus, elle ne devrait pas être si grande dans les climats chauds que dans les froids.

Outre les causes que nous venons de décrire, il paroît qu'il y en a d'autres encore qui font que la vérole se manifeste beaucoup plus vite, que si elle étoit abandonnée entièrement à la nature de la constitution; car je crois avoir vu des cas où la fièvre l'a fait paroître, lorsque la disposition avoit été préalablement formée. On observe que le moindre dérangement dans la constitution, la fait paroître: c'est souvent de cette manière que se manifestent les écrouelles, la goutte, & le rhumatisme; comme la plupart des autres maladies, pour lesquelles on a quelque susceptibilité, ou disposition.

Comme nous avons dit que les parties du corps les plus profondément situées, n'entroient pas en action aussi vite que celles qui sont superficielles, nous observerons maintenant que lorsque la vérole n'a été guérie que de manière à dissiper les premières actions seulement, mais non pas pour diminuer la disposition dans les parties les plus profondément situées, comme nous l'avons déjà expliqué, jamais dans de ces cas la maladie n'attaquera de nouveau les parties externes, ou celles qui ont été les premières affectées, mais seulement les parties plus profondément situées, qui sont du second ordre. La raison en est que les parties plus profondément situées, n'avoient point reçu l'action au tems de la guérison des premières. Les cas suivans que j'ai choisis parmi un grand nombre de la même nature, mettront dans le plus grand jour toute cette doctrine, que nous avons mise en avant.

En Janvier 1781. A. B. eut commerce avec une femme, & deux jours après, il sentit une démangeaison au gland: au bout de quatre jours il trouva des chancres sur le prépuce. Il prit environ vingt-grains de calomel, & se mit ensuite entre les mains d'un Chirurgien, qui le traita pendant trois mois, c'est-à-dire jusqu'en Avril. Se croyant alors presque guéri, il alla à la campagne, & n'emporta que quelques pillules avec lui, quand il se trouva à la fin de l'autre mois, il ne douta plus d'être parfaitement guéri. Trois mois après, c'est-à-dire au mois d'Août, s'étant couché sans que les draps du lit, fussent bien secs, il s'enrhuma, & il eut une violente fièvre, pour laquelle on



lui donna les poudres du Docteur James. Bientôt après avoir pris ce médicament ; il se manifesta sur les jambes , des taches de couleur de cuivre , & il eut des douleurs violentes dans les deux tibia. Un Chirurgien de la campagne , lui ordonna de prendre environ une once d'onguent mercuriel , & de s'en frotter : il eut une légère salivation ; la douleur cessa , & les taches disparurent , au point qu'au bout d'un mois , il se crut parfaitement guéri. C'étoit en Octobre 1781 , en Juin 1782 , il eut l'*influenza* ; & quinze jours après environ , son œil gauche s'enflamma , il eut des maux de tête , & un bourdonnement dans les oreilles. Cinq autres jours après , il eut mal au gosier , & trois semaines après que l'œil eut commencé à s'enflammer , on vit paroître plusieurs pustules près de l'anus. Ces symptômes continuèrent jusqu'au 21 Août , qu'il entra à l'hôpital de Saint-George. On le fit frotter avec l'onguent mercuriel , jusqu'à ce que sa bouche en fût affectée , il sua beaucoup , son mal de tête ne diminua pas , mais l'inflammation de l'œil , les pustules près de l'anus , & le mal de gorge , se dissipèrent entièrement.

Il paroît que dans ce cas , il falloit quelque pouvoir nouveau , qui agisse sur le corps pour le disposer à recevoir plus facilement l'action vénérienne. Que le froid ait un pareil pouvoir , nous l'avons déjà admis , & il paroît que dans ce cas , c'est lui qui en a été la première cause immédiate ; mais il paroît que la fièvre n'a pas été moins efficace , pour occasionner le second retour des symptômes. Ici , dès le mois d'Avril 1781 , tems où il avoit été guéri de la maladie locale , la disposition vénérienne se manifesta dans la constitution , jusqu'au mois de Juin 1782 , quatorze mois après. Alors la maladie reparut , c'est-à-dire onze mois après , & ces périodes auroient été plus longs s'il n'y avoit pas eu les deux circonstances de la fièvre , & du froid , qui les eussent excités.

Considérons si ce cas s'accorde avec l'opinion qu'il est plus aisé de guérir l'action que la disposition. La première action , c'est-à-dire les chancres , fut parfaitement guérie par la quantité de mercure , qu'il prit d'abord , car ils ne reparurent jamais plus ; mais la matière vénérienne avoit produit la disposition dans la constitution , qui ne fut pas guérie par la même quantité de mercure , car trois mois après se manifestèrent les taches ; mais toutes les parties qui reçurent dans ce tems-là , la disposition , n'entrèrent point alors en action ; c'est pourquoi il n'y eut que les seules

parties qui étoient entrées en action , qui furent guéries par le second traitement mercuriel ; & les autres qui n'avoient pas encore reçu l'action , conservèrent la disposition jusqu'à ce que l'*influenza* , qui arriva onze mois après , les mit en action.

La première classe de symptômes véroliques fut parfaitement guérie par le second traitement mercuriel , comme les locaux l'avoient été par le premier ; car ils ne reparurent jamais , pas même avec la seconde. La seconde classe des symptômes véroliques parut être parfaitement guérie , comme nous l'avons observé par le troisième traitement mercuriel. Y aura-t-il une troisième classe de symptômes véroliques , qui se manifestera , le tems seul le fera voir.

Ce cas prouve encore que quelquefois la seconde classe des symptômes , paroît la première , & celle-ci la seconde ; il nous montre aussi quel est l'espace de tems qu'il y a entre les premiers symptômes véroliques , après la guérison des locaux , & entre la seconde apparition des symptômes , après la guérison des premiers.

Un homme eut un chancre en Mai 1781. L'année suivante au même mois il eut une gonorrhée ; & en Mai 1783 , il eut un mal de gorge. Il n'eut aucun commerce avec des femmes depuis Septembre 1782 , jusqu'en Mai 1783 , ce qui étoit à-peu-près quinze jours avant que le mal de gorge parût , & il n'avoit eu aucune maladie locale immédiate. Ayant d'abord examiné sa gorge , je lui annonçai que le mal qu'il y avoit , n'étoit pas vénérien ; & comme il avoit plutôt une constitution hectique , je lui conseillai d'aller à Bristol. A peine y fut-il arrivé , qu'un ulcère ayant paru à la racine de la lnette , il revint sur-le-champ à Londres. En voyant cet ulcère , je dis qu'il étoit vénérien. Il subit alors le traitement mercuriel , que je crus convenable , & tous les symptômes vénériens parurent être guéris (1). Il alla à la campagne vers le mois d'Août , & au commencement de Janvier 1784 , c'est-à-dire quatre mois après cette guérison supposée ; il sentit des douleurs dans ses deux tibia , sur lesquels il s'éleva une tumeur ; il subit de nouveau un traitement mercuriel , qui dissipa la douleur , & le gonflement.

---

(1) Je puis remarquer ici que l'ulcère vénérien guérit seulement par l'usage du mercure , car la première excoriation du gosier continua ; mais elle fut ensuite guérie par le quinquina , & la salsepareille.

Il y a dans ce cas tout lieu de supposer que la disposition a commencé dans les os ou leurs enveloppes, d'après la même cause qui affecta la luette ; mais celle-ci étant du premier ordre des parties, entra la première en action. Que cela fût réellement le cas ou non, toujours doit-on avouer que dans les parties du second ordre, c'est la disposition, & non pas l'action qui exista au moment que la maladie de la luette entra en action, comme aussi lorsqu'il essuya un traitement mercuriel, suffisant pour guérir la luette. On doit encore avouer que la disposition ne fut point dissipée par la quantité de mercure qui fut capable de détruire la maladie dans la luette. De tout ceci, nous déduirons les conséquences suivantes, en confirmation de la doctrine que nous avons avancée ; premièrement, que les parties qui avoisinent le gosier, peuvent recevoir l'action, plutôt que les os ; secondement, qu'il est probable que le mercure peut guérir l'action, sans guérir la disposition ; & troisièmement, qu'il n'y a point de pus vénérien dans la circulation, dans le tems que les actions secondaires ont lieu ; car si cela étoit, les parties du premier ordre courroient également le risque d'être infectées de rechef, & de rentrer en action une seconde fois. En supposant que la matière vénérienne existât encore dans le corps, après que les parties, qui sont les premières entrées en action, sont parfaitement guéries, au point d'infecter les parties qui sont du second ordre d'action, il en résulteroit certainement que les parties du premier ordre recevraient l'infection une seconde fois, & ainsi de suite, pendant que celles du second, ou troisième ordre, n'entreroient alors que dans leur première action ; & l'on pourroit avoir conséquemment dans le même-tems en action, celles qui sont du premier ordre, & celles qui sont du second ordre. On pourroit porter ceci encore plus loin ; car comme il est possible pour les parties du premier ordre de susceptibilité, d'avoir la maladie une seconde fois, pendant que les parties du second ordre sont sous l'influence de la première infection, celles qui sont du premier ordre, pourroient être infectées une seconde fois, d'après une nouvelle cause, ce qui seroit vérole sur vérole, cas qui peut certainement arriver. Si la matière continue réellement d'exister dans le corps, il seroit naturel de supposer que les parties qui en sont très-aisément affectées, persisteroient dans cet état, aussi long-tems que le virus y existeroit. On peut à la vérité alléguer que les parties qui ont été déjà accou-

tumées à cette irritation, & qui ont été guéries, en deviennent moins susceptibles.

Si le virus étoit encore capable de circuler après qu'on a guéri tous les effets visibles, il n'y auroit pas alors beaucoup d'avantage à espérer du mercure qu'on donneroit lorsqu'on a un chancre, parce que n'aboutissant qu'à faciliter la guérison du chancre, il ne serviroit point comme préservatif contre l'infection générale, ce qui ne s'accorde point avec l'expérience. Car la pratique nous apprend que pas une personne sur cinquante, échapperoit la vérole, si l'on ne guérissot le chancre que localement; de sorte que le mercure a le pouvoir de prévenir une disposition de se former. Il faut donc nécessairement le donner tant qu'on suppose qu'il y a quelque absorption, ou qu'il y a quelque matière qui peut être absorbée.

Le mercure donné avant l'action, ne détruira point la disposition, & conséquemment, n'empêchera pas l'action de se manifester après; il est cependant possible, & même très-probable, que ce médicament, tant qu'il est présent, empêche l'action d'avoir lieu; de façon que l'on n'aura aucune maladie vénérienne, pendant que l'on subit un traitement mercuriel, quoique les parties puissent être infectées.

Ce n'est pas une particularité qui appartienne à la maladie vénérienne seulement; elle est encore commune à plusieurs autres maladies, & dans quelques-unes, la chose peut se passer différemment, car il y a des maladies dont on peut guérir la disposition, & où l'on peut par conséquent prévenir l'action par des médicamens qui l'augmenteroient plutôt, si on les donnoit dans le tems qu'elle existe.

Les parties premièrement affectées, sont plus facilement guéries, suivant notre méthode actuelle, que les parties du second ordre. Une partie une fois qu'elle est parfaitement guérie, n'est jamais irritée de nouveau par la même infection, malgré qu'il y ait probablement dans le corps quelques autres parties, où l'irritation vénérienne agisse encore. Si les faits que nous venons de poser sont justes, il est aisé d'expliquer la raison pourquoi la maladie paroît abandonner les parties qui ont été attaquées les premières pour affecter ensuite celles qui l'ont été en second. Cela sans doute provient de ce que les parties premièrement affectées ont été guéries, pendant que les secondaires ne l'étoient pas, & que par conséquent la maladie fait des progrès chez elles, les premières continuant d'être en bon état.

Si cette manière de rendre raison de ces circonstances est

juste, il en résultera les deux conséquences suivantes ; premièrement , que cette maladie sous la forme de vérole , n'a pas le pouvoir d'infecter les parties qui ne sont pas encore sous son influence , & cela dans la même constitution ; secondement , que le virus vénérien ne circule point dans le sang , pendant tout le tems que la maladie continue d'exister dans le corps , de sorte qu'il est très-probable que le virus ne produit son irritation qu'au moment qu'il est absorbé , & qu'il est aussi-tôt expulsé , ou entraîné hors du corps , par quelques-unes des sécrétions.

En considérant tout ce que nous venons de dire sur les généralités de la vérole , on peut le rapporter aux articles suivans.

1°. Que toutes les parties , ou du moins la plupart de celles qui sont affectées dans la vérole , éprouvent l'irritation vénérienne dans le même-tems.

2°. Que les parties exposées au froid sont les premières à recevoir l'action vénérienne ; ensuite celles qui sont plus profondément situées , conformément à leur susceptibilité , d'une telle action.

3°. Que la disposition vénérienne s'étant une fois formée dans une partie , doit nécessairement faire des progrès pour former l'action vénérienne.

4°. Que toutes les parties du corps qui se trouvent sous une telle disposition , n'entrent pas en action avec la même vitesse , quelques-unes exigeant six , ou huit semaines , d'autres plusieurs mois.

5°. Que la maladie dans les parties qui entrent les premières en action , continue à s'accroître , sans diminuer d'elle-même , pendant que celles qui sont secondes en ordre , suivent le même cours.

6°. Que le mercure empêche une disposition de se former ou autrement , qu'il prévient la contagion.

7°. Que le mercure ne détruit pas une disposition déjà formée.

8°. Que le mercure empêche l'action d'avoir lieu , quoique la disposition soit formée.

9°. Que le mercure guérit l'action.

Ces principes étant établis , il ne-fera pas difficile de rendre raison des faits concernant la guérison.





## CHAPITRE II.

*Des symptômes de la vérole.*

DÈS qu'une fois la matière vénérienne s'est insinuée dans le corps par quelque-unes des voies dont nous avons ci-devant fait mention, elle peut agir sur toutes les parties indistinctement, & se montrer sous diverses formes; dont plusieurs ayant l'apparence d'une maladie différente, nous obligent souvent d'avoir recours à l'histoire de ce qui a précédé la maladie, avant que nous puissions former sur elle quelque jugement. Les variétés dans les apparences peuvent probablement se rapporter aux trois circonstances suivantes, savoir aux constitutions, aux espèces des solides qui sont affectés, & à la disposition qu'ont les solides dans le moment; car nous concevons facilement qu'une particularité de la constitution, peut causer une différence très-essentielle dans l'apparence de la même maladie spécifique; & nous sommes certains que les solides produisent une apparence très-différente, lorsqu'ils sont attaqués de cette maladie, suivant leur différente nature; nous concevons encore aisément qu'une disposition des solides, alors différente de celle qui a lieu ordinairement, peut causer une différence considérable dans les apparences.

La différence de la constitution & des mêmes parties en différens tems, peut beaucoup sur l'apparition prompte ou tardive de la maladie; nous sommes persuadés que les différentes parties du corps produisent une différence très-considérable dans les tems de l'apparition de cette maladie. Qu'elle paroisse beaucoup plutôt dans quelques parties que dans d'autres, on peut le voir lorsqu'il y a différentes parties dans la même personne qui ne sont point affectées; car j'ai déjà tâché de prouver qu'il est très-probable que toutes les parties affectées sont infectées à peu-près dans le même tems. Cette différence dans les tems de l'infection provient ou de ce que le virus met naturellement en action quelques parties plus facilement que d'autres, ou de ce qu'elles sont naturellement plus actives en elles-mêmes, & qu'elles rece-

vront par conséquent suivant toute probabilité plus promptement l'action de toutes les maladies qui sont capables de les affecter.

En donnant l'histoire générale de la vérole ; nous avons divisé les parties en deux ordres par rapport au tems de leur apparition ; nous avons aussi observé que les parties externes, telles que la peau, le nez, les amygdales étoient ordinairement les premières, & que les parties plus internes, telles que les os, le périoste, les aponévroses & les tendons étoient les secondes.

Il est encore incertain combien de tems il faut à la maladie pour qu'elles puisse paroître, ou pour que la matière vénérienne une fois passée dans le corps, puisse produire ses effets locaux dans les différentes parties qui sont les plus sujettes à être affectées. Mais en général il faut environ six semaines, dans plusieurs cas, cependant il en faut plus, & dans d'autres moins. Chez quelques-uns, ces effets paroissent quinze jours après que la matière a pu être absorbée. J'ai eu occasion d'en être assuré chez une personne qui avoit déjà un chancre, & à qui il survint un gonflement à l'aîne, son corps se couvrit d'éruptions vénériennes dans l'espace de tems que nous avons rapporté. Elle ne pouvoit en imputer la cause à quelque maladie précédente. Mais il est impossible que ces effets proviennent du premier mode de contracter la maladie ; savoir le simple contract, dans le tems qu'elle gagna le chancre, ce qui pouvoit prolonger le tems de l'apparition de la vérole à une semaine ou plus, quoique cela ne soit pas présomable. Dans un autre cas, il parut des éruptions sur tout le corps trois semaines après la guérison d'un chancre, précisément quinze jours après avoir abandonné le traitement mercuriel qui guérit le chancre. Les effets de la matière vénérienne sur les autres parties du corps, qui sont moins susceptibles de cette irritation, ou plus lentes dans leur action, sont par conséquent beaucoup plus tardifs à paroître. Dans le cas où les deux ordres des parties sont infectés ; on observe en général que les effets de la matière vénérienne ne se manifestent sur le second ordre, que longtemps après qu'ils ont eu lieu sur le premier, & même peut-être après la guérison de ce dernier ; car pendant le tems que les parties du premier ordre, quant à l'action, ont été infectées, & qu'elles éprouvent les influences du traitement, celles du second ordre sont encore dans l'état d'infection, & la maladie fait ensuite des progrès chez elles, quoiqu'elle ne puisse jamais reparoître dans les premières.

De ce que les parties du second ordre entrent en action les dernières, nous pouvons facilement déduire la raison pourquoi elle se manifestera dans ces parties, malgré que celles du premier ordre aient été guéries; car si les parties externes, ou du premier ordre ont été guéries, & que les internes, ou du second ordre ne l'aient pas été, telles que les tendons, les os, le périoste, &c., pour lors l'action se borne seulement à ces parties. Quelquefois cependant cet ordre des parties peut être renversé; car j'en ai vu des cas, où le périoste & l'os furent affectés avant aucune autre partie; mais je ne prétendrai pas avouer si dans le même cas la peau, la gorge auroient été à la fin affectées, puisqu'on ne lui a pas permis de faire des progrès; mais il peut fort bien se faire que le second ordre puisse être affecté, sans que le premier ait jamais été infecté.

Les effets de la matière vénérienne sur les parties les plus profondément situées, sont tout-à-fait différens de ceux qu'elle produit sur les parties externes. Cette différence est si considérable, qu'elle a souvent tous les dehors d'une autre maladie; & qu'une personne accoutumée à ne la voir que dans les parties du premier ordre, s'égara entièrement lorsque ce sont les parties du second ordre qui sont affectées.

Les parties qui entrent les premières en action la contiennent probablement d'après le même principe, beaucoup plus facilement que les autres, ce qui provient de la nature des parties, comme nous l'avons déjà observé.

Chaque partie, qui ensuite est successivement affectée, fait des progrès de plus en plus lents, & ses symptômes une fois produits, sont beaucoup plus constants.

Cet effet provient aussi de la disposition naturelle des parties, toutes leurs actions étant languissantes, & cette langueur pouvant être augmentée par le défaut de la principale cause disposante qui est le froid. Nous soupçonnons cependant que la chaleur ne contribue pas beaucoup à ce défaut d'activité, car si cela étoit, elle faciliteroit la guérison, ce qui n'arrive pas, ces parties étant aussi lentes à opérer, quand il s'agit de leur rétablissement, qu'elles le sont dans leur état de maladie. On peut encore observer que les parties similaires entrent plus vite en action, & il paroît que celle-ci fait des progrès d'autant plus rapides chez elles, qu'elles sont plus proches de la source de la circulation. Elle paroît plus vite sur le visage, sur la tête, sur les épaules, & sur le sein, que sur les jambes, & les éruptions

viennent plutôt à suppuration dans les parties que je viens de nommer (1).

De ce que la vérole est si tardive à se déclarer sur certaines parties , lorsqu'elle n'a été traitée que dans sa première apparition , ainsi que nous l'avons observé , cela a fait supposer à plusieurs que le virus se cachoit quelque part dans les solides , & à d'autres , qu'il circuloit dans le sang , pendant des années entières.

Il n'est cependant pas trop facile de décider cette question ; mais nous ne voyons aucune raison suffisante , pour être persuadé de la vérité de la première hypothèse , puisqu'une disposition qui se cache n'a jamais lieu avant sa première apparition. Par exemple , nous ne voyons jamais qu'un homme ayant eu un chancre un an auparavant , la cause de la même maladie reparoisse après sous forme de pustules vénériennes sur la peau , ou d'ulcères à la gorge. La lenteur de ses progrès n'a lieu que lorsque les parties les moins susceptibles de son irritation , ont été affectées.

### *I. Des symptômes du premier degré de la vérole.*

Les premiers symptômes de la vérole , après que l'absorption s'est faite , se manifestent sur la peau , à la gorge , ou à la bouche. Comme ces symptômes diffèrent les uns des autres , suivant la nature des parties affectées , nous les diviserons en deux espèces , quoiqu'il ne paroisse y avoir aucune différence dans la nature de la maladie en elle-même.

Nous appellerons symptômes de la première espèce , ceux qui se manifestent sur la peau , malgré que ceux-ci ne soient pas toujours les premiers à paroître ; car ceux qui attaquent la gorge , paroissent souvent aussi - tôt que d'autres. Ceux qui attaquent la peau , se montrent en général sur tout le corps ; une partie n'en étant pas plus susceptible qu'une autre , ils se manifestent d'abord par des taches , ou par des pustules , dont plusieurs disparaissent pendant que d'autres continuent à s'accroître avec la maladie (2).

---

(1) Voyez l'Introduction.

(2) Cette circonstance n'est point particulière à cette maladie , elle a souvent lieu dans la petite vérole. Il semble que la peau aie pris

Chez d'autres personnes , la vérole paroît par des taches distinctes , dont souvent on ne s'apperçoit pas , jusqu'à ce que les croûtes commencent à se former ; d'autres fois elle se manifeste par de petites inflammations distinctes , qui contiennent une matière , & qui ressemblent à des petites pustules , qui ne sont pas si pyramidales , ni si rouges à leur base.

Les taches vénériennes sont souvent accompagnées d'une inflammation à leur première apparition , qui leur donne une sorte de transparence , laquelle comme nous pensons , est en général plus grande en été qu'en hiver , sur-tout si l'on tient le malade chaudement. Cette inflammation dis paroît en peu de tems , & l'épiderme se détache en forme de croûte. Ceci trompe quelquefois le malade & le Chirurgien , qui regardent cette disparition de l'inflammation , comme une diminution de la maladie , jusqu'à ce que la succession des croûtes les détrompe.

Ces changemens de couleur de l'épiderme , proviennent de l'irritation vénérienne , & l'on doit rarement les considérer comme une vraie inflammation , car il est rare qu'ils aient quelqu'un de ses signes caractéristiques , tels que la tuméfaction , & la douleur ; mais ceci n'a lieu que pour les parties qui sont les plus exposées au froid ; car sur celles qui sont bien couvertes , & constamment en contact avec d'autres parties , l'apparence tiendra beaucoup plus de la vraie inflammation , sur-tout autour de l'anüs.

L'extérieur des parties , commence ensuite à changer , & l'épiderme devient sec , sans élasticité , & de la couleur du cuivre , & forme alors une croûte ; celle-ci tombe , & il s'en forme de nouvelles. Ces croûtes acquièrent jusqu'à la largeur d'une pièce de six sols , ou d'un *scheling* , mais rarement davantage , au moins pendant un espace de tems considérable ; chaque croûte qui succède , augmente d'épaisseur , jusqu'à ce qu'enfin elle devienne une croûte ordinaire. La disposition à la formation de la matière , a lieu dans la peau sous la croûte , de manière qu'il en résulte enfin un vrai ulcère , qui pour l'ordinaire , s'étend quoique fort lentement.

---

une disposition générale à la maladie , mais la maladie spécifique ayant lieu & continuant , les autres éruptions dis paroissent. Si cela arrive effectivement dans la vérole , ce doit être une suite de la fièvre.



Ces apparences proviennent premièrement de la perte successive du véritable épiderme ; la peau malade ayant perdu la disposition d'en former un , pour subvenir à ce défaut de l'épiderme, il se forme une exsudation écailleuse , qui devenant ensuite plus épaisse , & la matière acquérant plus de consistance , devient enfin une croûte ; mais avant que d'arriver à cet état , la peau s'est ulcérée , ce qui contribue peu-à-peu à changer de plus en plus l'écoulement en un vrai pus. Lorsque la maladie attaque les paumes des mains , & les plantes des pieds , où l'épiderme se sépare & tombe , il s'en forme immédiatement un nouveau , qui se sépare aussi , de manière qu'il se forme une suite de nouveaux épidermes ; ce qui provient de ce qu'ici , l'épiderme ne se change pas si facilement en croûte , que sur la peau commune. Si la maladie est bornée à ces parties , il devient beaucoup plus difficile de déterminer si elle est vénérienne ou non ; car la plupart des maladies de la peau dans ces parties , produisent une séparation de l'épiderme , accompagnée des mêmes effets dans toutes , & n'ayant aucun des caractères de la maladie vénérienne.

De pareilles apparences sont particulières à la partie de la peau commune du corps qui est ordinairement exposée ; mais lorsque la peau est en contact avec elle-même , de manière à l'entretenir en quelque façon plus humide , comme entre les fesses , autour de l'anus , ou entre le scrotum & la cuisse , ou dans l'angle entre les deux cuisses , ou sur le prolabium de la bouche , & aux aisselles , les éruptions n'acquièrent jamais les apparences que nous venons de détailler , & au lieu des croûtes , la peau s'élève comme si elle étoit gonflée par la lymphe extravasée , en une surface blanche , mollette , humide , & unie , qui donne une matière blanche. Cette différence peut provenir peut-être de ce qu'il y a beaucoup plus de chaleur & de transpiration , & moins d'évaporation , aussi bien que de ce que la peau est plus mince dans ces endroits-là. Ce qui fortifie encore plus cette idée , c'est que j'ai vu chez plusieurs malades , des apparences à-peu-près semblables sur la peau commune du corps ; mais c'étoit alors sur les parties , que les vêtemens recouvrent ; car sur celles qui n'étoient pas recouvertes , il n'y avoit que des croûtes plates : celles-ci cependant étoient plus rouges , & moins élevées que celles que nous avons décrites ci-dessus.

Je ne présume pas que ces effets soient particuliers à la maladie

vénérienne, puisqu'ils peuvent avoir lieu dans la plupart des éruptions dartreuses de la peau. D'après la supposition qu'il n'y avoit rien de vénérien, j'ai détruit ces pustules à côté de l'anus, avec le caustique, & le malade a guéri. Cependant, d'après l'idée que nous avons de cette maladie, que chaque effet qui provient de l'infection générale, est vraiment local, & qu'on peut en conséquence le traiter localement, la question, si ce traitement a opéré la guérison, n'est pas encore déterminée.

Cette maladie dès sa première apparition, attaque souvent la partie des doigts, d'où l'ongle s'élève. Elle en rend la surface rouge & transparente, comme on le voit à travers l'ongle, & si l'on n'y porte aucun remède, l'ongle se sépare, de même que l'épiderme dans les symptômes que je viens de décrire; mais avec cette différence que dans ce cas, il ne peut pas y avoir cette succession régulière des ongles, comme de l'épiderme dans l'autre.

Elle attaque aussi les surfaces du corps, qui sont recouvertes des cheveux, les fait tomber, & empêche que d'autres ne croissent pendant tout le tems qu'elle dure.

La seconde partie où cette maladie paroît le plus communément, est la gorge, & quelquefois la bouche & la langue. La maladie dans la gorge, sur les amygdales, & à l'intérieur de la bouche, se manifeste généralement tout-à-coup sous la forme d'un ulcère, sans avoir été précédée d'une grande tuméfaction, & sans que les amygdales soient bien gonflées; car lorsque l'inflammation vénérienne attaque ces parties, il paroît que c'est toujours à la surface, & en peu de tems, elle se termine en un ulcère.

Il faut avoir soin de bien distinguer ces ulcères de la gorge, d'avec les autres des mêmes parties. On doit remarquer que cette maladie, lorsqu'elle attaque la gorge, produit toujours, selon nous, un ulcère; quoiqu'en général on ne veuille pas en convenir; car nous avons vu des cas où il n'y avoit point d'ulcération, & que par méprise on appelloit vénériens; c'est par conséquent cet ulcère seulement qu'il faut distinguer des autres ulcères de ces parties. Cette espèce d'ulcère est en général assez bien marqué, mais on ne pourra peut-être pas dans tous les cas, le distinguer des autres ulcères qui attaquent cette partie; car quelques-uns auront l'apparence vénérienne, & ceux qui sont réellement vénériens, ressembleront à ceux qui ne le sont point.

Il y a plusieurs maladies de cette partie qui ne produisent

point d'ulcération sur la surface, & telle est l'inflammation commune des amygdales, qui souvent suppure dans le centre, en formant un abcès qui s'ouvre par une petite ouverture, mais qui ne ressemble jamais à un ulcère qui a commencé à la surface; comme cela a lieu pour le vénérien. Mais alors la maladie est toujours accompagnée d'une trop grande inflammation, d'une douleur, & d'une tuméfaction trop considérable, pour qu'elle soit vénérienne, & si elle suppure, & que l'abcès s'ouvre, il s'affaisse immédiatement, & probablement, est accompagné d'autres symptômes inflammatoires dans la constitution.

Il y a une autre maladie de ces parties, qui est une tuméfaction indolente des amygdales, qui est particulière à plusieurs personnes, dont la constitution a quelque chose de scrophuleux, produisant une difficulté dans la parole. Quelquefois la lymphe coagulable exsude, & se ramasse sur leur surface, ce que les uns appellent un ulcère, d'autres un escare, & souvent même un mal de gorge putride. Ces gonflemens des amygdales pour l'ordinaire sont trop grands pour être vénériens, & il est aisé de distinguer l'exsudation de la lymphe coagulable d'un ulcère, ou d'une perte de substance; cependant dans les cas qui ne sont pas évidens au premier coup d'œil, on fera bien de chercher à en enlever un peu, & si la surface de l'amygdale n'est pas ulcérée, pour lors on sera sûr qu'il n'y a rien de vénérien. J'ai vu une crevasse remplie de lymphe coagulable, qui ressembloit très-fort à un ulcère; mais en ôtant cette lymphe, l'amygdale parut parfaitement saine. J'ai vu des gonflemens de l'amygdale, où il se forma une escarre dans son centre, & cette escarre s'est fait une issue d'elle-même; & lorsqu'elle s'est présentée à travers l'ouverture, elle ressembloit tout-à-fait à un ulcère vilain, & sale.

L'état le plus embarrassant de la maladie, c'est lorsque l'escarre s'est formée; car pour lors elle a la plupart des caractères de l'ulcère vénérien; mais lorsque j'ai vu cette maladie dans ses premiers degrés, je l'ai toujours traitée comme étant de l'espèce éréthipélateuse, ou comme ayant quelque chose de la nature d'un charbon.

Lorsque je ne l'ai vue que dans son second degré, il m'est arrivé de la prendre pour vénérienne; personne cependant ne sera assez téméraire pour se décider sur la nature d'une maladie, au simple coup d'œil, mais avant de former un jugement, il conviendra de faire des recherches sur toutes les circonstances qui l'accompagnent. Si aucun des

symptômes locaux n'ont précédé dans un intervalle convenable, on suspendra son jugement, & l'on attendra un peu pour voir si la nature ne pourroit pas se rétablir d'elle-même. Si quelques fièvres ont précédé, il sera encore moins probable que ces ulcères soient vénériens. Cependant je ne dirai pas de quelle nature sont ces ulcérations, mais seulement qu'elles ne sont pas vénériennes, comme on le croit assez souvent. J'ai vu prendre un mal de gorge de cette espèce pour vénérien, & donner du mercure jusqu'à ce que la bouche fût affectée, ce qui causa une mortification dans toutes ces parties, de manière que les amygdales & la luette se mortifièrent, & tombèrent entièrement. Il paroît par conséquent que cette espèce de mal de gorge est rendu pire, par l'usage du mercure.

Il y a une autre maladie de ces parties, qu'on prend souvent pour vénérienne; c'est une excoriation ulcéreuse, ou l'ulcération & les excoriations dans ce cas, s'étendent sur la surface des parties, en devenant très-larges & quelquefois sales, ayant une terminaison régulière, mais ne s'avancant jamais profondément dans la substance des parties, comme sont les vénériennes. Il n'y a aucune partie sur laquelle cette excoriation ulcéreuse de l'intérieur de la bouche ne puisse se faire, mais je crois qu'elle a beaucoup plus souvent lieu près de la racine de la luette, & qu'elle s'étend au-devant, le long du voile du palais. Il est évident que ces ulcérations ne sont point vénériennes, parce qu'elles ne cèdent point en général au mercure. J'en ai vu durer pendant des semaines entières, sans le moindre changement, & un véritable ulcère vénérien se manifeste dans le centre de la partie excoriée.

La différence entre les deux ulcères est si grande, qu'il est impossible de s'y tromper; les malades ont subi un traitement mercuriel, qui a parfaitement guéri les ulcères vénériens, mais qui n'a pas eu le moindre effet sur les autres, qui furent ensuite guéris par le quinquina.

Le véritable ulcère vénérien de la gorge, est peut-être celle de toutes les formes de la maladie sur laquelle on peut le moins se tromper. C'est une grande perte de substance, comme si l'on avoit enlevé une partie du corps de l'amygdale, avec un contour circonscrit, & pour l'ordinaire elle est très-sale, ayant une matière blanche & épaisse, qui y est attachée, de même qu'une escarre qui ne peut pas être enlevée en gargarisant.

Les ulcères dans ces parties, se conservent toujours humides,

parce que la matière n'a pas le tems de sécher , & de former des croûtes , comme dans ceux qui sont sur la peau. La matière des ulcères est entraînée par la déglutition , ou par le mouvement des parties , de manière qu'il ne peut y avoir une succession des croûtes , comme sur la peau.

Leur progrès est aussi beaucoup plus rapide que sur la peau commune , l'ulcération ayant lieu très-promptement.

De même que la plupart des autres ulcères qui se répandent , ceux-ci sont en général fort sales , & la plupart ont des bords saillans & épais , ce qui est très-ordinaire aux ulcères vénériens & cancéreux , & à la plupart de ceux qui n'ont point de disposition à guérir , quelle que puisse être la maladie spécifique.

Si la langue en est attaquée , elle devient quelquefois épaisse & dure ; mais ceci n'arrive pas toujours , car il s'y forme souvent des ulcères comme dans les autres parties de la bouche.

Ces ulcères sont en général plus douloureux que ceux de la peau ; quoique beaucoup moins cependant que ceux auxquels donnent lieu les maux de gorge ordinaires , qui proviennent de l'inflammation des amygdales.

Ils obligent le malade à parler gras , comme si la langue étoit trop grande pour la bouche , & même un peu du nez.

Tels sont les symptômes les plus ordinaires de ce degré de la maladie ; mais il est peut-être impossible de connoître tous ceux que le virus produit , lorsqu'il est dans le système. J'ai connu un homme qui avoit une toux qui le tourmentoît beaucoup , & qu'il attribuoit à ce virus ; car elle commença avec fièvre symptomatique , & continua avec elle , & la fièvre comme la toux disparurent par l'usage du mercure.

Il y a des ophthalmies qu'on regarde aussi comme vénériennes ; parce qu'après avoir employé inutilement dans leur traitement , les remèdes dont on se sert ordinairement contre l'inflammation , le mercure que l'on a donné dans la supposition d'une cause vénérienne , a eu quelquefois des succès , ce qui a servi à établir cette opinion. Mais si de pareilles observations établissent un état vénérien , la maladie diffère beaucoup de ce qu'elle est , lorsqu'elle attaque d'autres parties à la suite d'une infection générale , car l'inflammation est plus douloureuse que dans l'inflammation vénérienne qui en dérive. D'ailleurs nous n'avons jamais vu ces cas accompagnés



d'ulcération, comme dans la bouche, la gorge & la langue, ce qui me fait beaucoup douter qu'ils soient vénériens.

## II. *Expériences faites pour déterminer les progrès, & les effets du virus vénérien.*

Pour déterminer plusieurs faits relatifs à la maladie vénérienne, nous tentâmes les expériences suivantes, que nous commençâmes en Mai 1767, nous fîmes deux piqûres sur la verge avec une lancette trempée dans la matière vénérienne d'une gonorrhée, une sur le gland, & l'autre sur le prépuce.

Ce fut un vendredi que nous fîmes cette opération, & le dimanche, il y avoit dans ces parties une démangeaison désagréable qui dura jusqu'au jeudi suivant. Dans cet intervalle ces parties étant souvent examinées, il parut y avoir une plus grande rougeur, & une plus grande humidité que d'ordinaire, ce que nous attribuâmes au frottement des parties. Le jeudi matin le lieu du prépuce, où la piqûre avoit été faite, étoit plus rouge, plus épais, & avoit formé une petite escarre. Le jeudi suivant l'escarre étoit augmentée, elle donnoit quelque peu de matière, & il paroissoit y avoir un petit engorgement des lèvres du meat urinaire, de même qu'une sensation désagréable en urinant, de manière que d'après cela nous nous attendions à un écoulement. Nous touchâmes pour lors l'escarre avec la pierre infernale, & nous la pansâmes ensuite avec de l'onguent, dans lequel il entroit du calomel. Le samedi matin l'escarre se sépara, & on toucha de nouveau l'ulcération avec la pierre infernale. Le lundi suivant l'autre escarre se sépara aussi. La nuit d'aparavant, la personne avoit éprouvé dans le gland une démangeaison considérable, & le jeudi nous observâmes une tache blanche à l'endroit où la piqûre avoit été faite. En l'examinant nous trouvâmes qu'elle formoit une petite pustule remplie d'une matière jaunâtre. Nous la touchâmes aussi avec la pierre infernale, & nous la pansâmes de la même manière que la première. Le mercredi l'ulcère du prépuce étant devenu jaune, nous le retouchâmes avec le caustique. Le vendredi les deux escarres se séparèrent, & l'ulcère du prépuce étoit rouge & moins dur à sa base; mais le samedi n'ayant pas tout-à-fait un si bel aspect, nous le retouchâmes de nouveau, & lorsque l'escarre fut tombée, nous le laissâmes guérir ainsi que l'autre, qui

laissa une dépression sur le grand, qui se remplit en peu de mois, mais qui conserva pendant un tems considérable une couleur blanchâtre.

Quatre mois après, le chancre reparut sur le prépuce, & nous essayâmes des topiques fort stimulans; mais comme ils paroissoient mal réussir, nous les abandonnâmes, & le chancre guérit tout seul en le laissant à lui-même. Cette apparition arriva plusieurs jours après, mais le chancre guérit toujours de lui-même. Le chancre du gland ne reparut jamais plus, & en cela il différoit de l'autre, c'est-à-dire, de celui du prépuce.

Pendant que les ulcères du prépuce & du gland existoient, une des glandes de l'aîne droite se tuméfia. J'avois depuis long-tems conçu l'idée que la manière la plus efficace de résoudre un bubon, étoit de frotter avec du mercure la jambe & la cuisse, afin de faire passer un courant de mercure à travers la glande enflammée; ce cas me fournit l'occasion d'en faire l'expérience. J'avois souvent réussi de cette manière; mais je me proposai alors de la soumettre à une preuve plus décisive (1). Les ulcères de la verge étoient guéris avant d'entreprendre la résolution du bubon. Peu de jours après avoir commencé à se servir du mercure, comme je l'ai dit ci-dessus, la glande s'affaissa considérablement; pour lors on en abandonna l'usage, parce que je n'avois pas intention de la guérir entièrement. Quelque tems après la glande commença à se gonfler de nouveau, & je fis frotter avec autant de mercure que je crus qu'il en falloit pour la faire entièrement désenfler; mais j'avois attention de n'en donner que pour guérir la glande localement, & non pas pour empêcher la constitution d'être infectée.

Environ deux mois après la dernière attaque du bubon, le malade sentit une petite douleur aigüe & piquante dans une des amygdales, lorsqu'il avoit quelque chose; & d'après l'inspection je trouvai un petit ulcère, auquel je permis de faire des progrès, jusqu'à ce que j'en eus connu la nature; pour lors on eut recours au mercure. On en frotta la même jambe & la même cuisse comme auparavant, afin d'être plus assuré de la guérison de la glande, quoique cela ne fût pas alors probablement nécessaire.

---

(1) En 1767, on avoit coutume d'appliquer un emplâtre mercuriel sur la partie, ou de l'oindre avec de l'onguent mercuriel, ce qui ne pouvoit guères agir que par sympathie.

A peine l'ulcère se fut cicatrisé, que je discontinuai l'usage du mercure, car je ne voulois point détruire le virus, mais observer quelles parties il affecteroit ensuite. Environ trois mois après, il parut sur la peau des taches de couleur de cuivre, & l'ulcère de l'amygdale se renouvella. Pour lors j'eus recours au mercure une seconde fois pour guérir ces effets du virus, provenans de l'infection générale, mais toujours dans l'idée seulement de pallier la maladie.

J'en abandonnai donc pour la seconde fois l'usage, & je ne fus attentif qu'à observer quelle partie seroit ensuite affectée, mais le virus se jetta encore sur les mêmes parties. Voyant alors qu'il n'y avoit pas à espérer de plus grands éclaircissemens en palliant simplement la maladie de l'amygdale pour la quatrième fois, & celle de la peau pour la troisième, je donnai le mercure en suffisante quantité, & pendant un tems considérable.

Le tems que j'employai à faire ces expériences fut de trois années environ, à compter dès le jour que je fis les piqûres, jusqu'à celui de la parfaite guérison du malade.

Il n'y a d'extraordinaire dans ce cas que la manière de contracter la maladie, & les vues particulières, avec lesquelles quelques parties du traitement furent dirigées; mais comme j'avois intention de prouver plusieurs choses qui, quoique très-ordinaires, n'avoient pas été jusqu'ici bien considérées, je donnai une attention particulière à toutes les circonstances. Cette observation prouve plusieurs faits, & ouvre un champ à des conjectures ultérieures.

1°. Que la matière d'une gonorrhée produira des chancres.

2°. Qu'il est probable que le gland ne reçoit pas aussi promptement que le prépuce l'irritation vénérienne. Le chancre du prépuce s'enflamma, & suppura en moins de quatre jours, & celui du gland en dix ou environ; cette dernière circonstance est probablement la raison, pourquoi l'escarre du gland ne se détacha pas sitôt.

3°. Que probablement la meilleure méthode de résoudre un bubon, c'est de n'appliquer le mercure qu'aux jambes & aux cuisses, & que c'est par-conséquent aussi le meilleur traitement qu'on puisse employer pour faciliter la guérison, lors même que le bubon suppure.

4°. Qu'on peut aussi résoudre de cette manière les bubons, sans guérir cependant la constitution, & qu'il faut par conséquent dans les cas sur-tout d'une prompte & facile

révolution, donner beaucoup plus de mercure qu'il n'en faut, pour faire résoudre le bubon simplement.

5°. Que des parties peuvent être infectées, mais que sans avoir reçu l'action, elles peuvent conserver le virus comme assoupi, tandis qu'on administrera le mercure pour d'autres symptômes & que leur infection pourra se manifester par la suite.

6°. Enfin, que le virus, qui dans son origine n'a infecté que certaines parties, s'il n'a pas été parfaitement détruit, peut paroître de nouveau sur les mêmes parties seulement.

### III. *Des symptômes du second degré de la vérole.*

Ce degré de la maladie n'est pas si bien marqué que le premier, & comme il est d'une plus grande importance, il demande une attention sérieuse pour déterminer quelle est la maladie. Les parties moins susceptibles de cette irritation, sont celles qui sont moins exposées à la cause qui l'excite le plus, c'est-à-dire, à l'air extérieur, comme nous l'avons dit ci-devant. Elles commencent à recevoir l'action vénérienne, soit que les effets locaux aient été produits ou non sur les surfaces internes, & mêmes dans plusieurs cas cette action fait des progrès chez elles, après que les surfaces premièrement affectées ont reçu l'action, & qu'elles ont été guéries, ainsi que nous l'avons déjà observé. Ces parties plus profondément situées, sont le périoste, les tendons, les aponévroses & les ligamens; on ne peut pas cependant toujours dire quelles sont les parties affectées, lorsque la maladie est à ce second degré; je lui ai vu produire une surdité totale, & dans quelques cas se terminer par une suppuration accompagnée de douleurs violentes dans l'oreille, & à la tête, du même côté. On supposa en général, que ce cas provenoit de quelque autre cause, sans cependant que rien ne pût déterminer la nature de la maladie, si ce n'est quelque circonstance particulière à l'histoire de ces cas, quelques symptômes, ou une idée heureuse qui fixa l'attention du Praticien.

Lorsque les parties plus profondément situées, sont irritées par ce virus, les progrès de l'irritation se font d'une manière plus uniforme & successive que dans les autres. Ils tiennent beaucoup du caractère des humeurs scrophuleuses, ou du rhumatisme chronique, avec cette différence néanmoins, que dans cette maladie les jointures sont moins sujettes à être

affectées que dans le rhumatisme. On voit une tumeur se former sur un os, lorsqu'il n'a pas été possible depuis plusieurs mois de contracter l'infection. Cette tumeur acquiert une certaine grosseur, avant qu'on s'en aperçoive, parce qu'elle n'a causé que de légères douleurs. D'un autre côté l'on éprouve de violentes douleurs, sans qu'on puisse observer aucune tumeur que quelque tems après. On peut faire les mêmes observations sur le gonflement des tendons, & des aponévroses.

Comme ces tumeurs s'accroissent très-lentement & progressivement, elles ne manifestent que des signes très-légers d'inflammation. Lorsqu'elles attaquent le périoste, la tumeur a toute l'apparence d'une tumeur de l'os, étant dure, & fermement unie avec lui.

L'inflammation produite dans ces derniers degrés de la maladie, peut difficilement aller au-delà de l'adhésive; elle continue dans cet état en allant de mal en pis, & lorsque la matière est formée, ce n'est pas du vrai pus, mais une matière visqueuse, ce qui peut provenir en quelque manière de ce que ces parties ne peuvent pas aisément par leur nature venir à suppuration; & lors même qu'elles suppurent, la même lenteur continue encore, de manière que cette matière ne peut irriter au point d'exciter la vraie suppuration, ou l'ulcération, même après que la constitution a été guérie de la cause primitive; circonstance qui donne lieu de croire que la maladie est alors probablement scrophuleuse. Quelques nodus soit des tendons, ou des os durent des années entières avant qu'il s'y forme la moindre quantité de matière; & dans ce cas il est fort douteux, s'ils sont vénériens ou non, quoiqu'on les croye tels pour l'ordinaire.

Nous avons déjà observé que la douleur dans les premiers degrés de cette maladie, étoit de beaucoup moindre qu'on ne pourroit s'y attendre, en considérant les effets produits par le virus. La lenteur de la maladie, & la gradation dans ses progrès peuvent rendre raison de ce qu'elle occasionne si peu de douleur; un ulcère à la gorge ne cause pas de grandes douleurs, & il en est de même des pustules sur la peau, même lorsqu'elles se changent en de grands ulcères.

Lorsque le périoste & les os sont affectés, la douleur est quelquefois très-considérable, & d'autres fois il n'y en a presque point; ce dont on ne peut pas trop aisément rendre raison; nous savons aussi que les parties tendineuses, lors-



qu'elles sont enflammées, causent dans quelques cas des douleurs très-considérables, avec un sentiment de pesanteur, tandis que d'autres fois elle se tuméfieront considérablement sans produire la moindre douleur.

Ces douleurs sont ordinairement périodiques, c'est-à-dire, qu'elles ont leurs exacerbations, étant communément plus violentes pendant la nuit; ce qui est commun à d'autres douleurs, particulièrement de l'espèce rhumatismale, avec lesquelles les vénériennes ont beaucoup de rapport.

Lorsque la douleur est le premier symptôme qui paroît, elle n'est point un signe distinctif de la maladie, aussi la prend-on souvent pour le rhumatisme.

#### IV. Des effets du virus sur la constitution.

La matière vénéneuse considérée simplement comme matière étrangère, ne produit aucun changement quelconque sur la constitution, & quels qu'en soient les effets, ils dépendent entièrement de la qualité spécifique du virus. Les effets généraux du virus sur la constitution, sont de la nature des autres irritations, soit locales, soit constitutionnelles. Ce virus produit une espèce de fièvre lente, qui lorsqu'elle dure pendant un tems considérable, fait naître ce qu'on appelle *une disposition héttique*, qui n'est autre chose qu'une fièvre lente continuelle, provenant d'une cause que la constitution ne peut surmonter. Pendant qu'elle existe, il est impossible que les fonctions puissent se faire comme dans l'état de santé. Le malade perd l'appétit, ou même s'il le conserve, il se consume, devient inquiet, perd son sommeil, & il a l'air pâle & défait (1).

Dans le premier degré de cette maladie, avant qu'elle commence à se manifester extérieurement, le malade a en général des frissons, des accès de chaleur, des maux de tête, & tous les symptômes d'une fièvre prête à se déclarer.

Ces symptômes continuant pendant quelques jours, & souvent même des semaines entières, font voir qu'il y a

---

(1) On regarde toujours comme particulier à la maladie vénérienne, cet air pâle & défait des malades, quoiqu'il dépende entièrement de l'abattement de la constitution; cette idée cependant ne provient pas seulement de cette seule circonstance, mais encore des autres symptômes qui conduisent à la connoissance de la maladie.

quelque cause irritante, qui agit lentement sur la constitution. Alors le Médecin donne à la maladie tel nom que son imagination, ou son ignorance peut lui fournir ; mais les éruptions vénériennes, ou les nodus sur le périoste, les os, les tendons, ou d'autres parties se manifestant, montrent quelle est cette cause, & reculent en quelque façon les symptômes de la fièvre, & soulagent la constitution pour quelque tems, mais ces symptômes reparoissent bientôt après.

On n'observe pas toujours cependant ces maladies constitutionnelles, l'irritation qu'excite le virus étant si lente, qu'à peine la constitution peut s'en ressentir, à moins qu'on l'y laisse séjourner pendant long tems.

Des Auteurs font mention d'un grand nombre de symptômes locaux, tels que des fissures autour de l'anus & autres que je n'ai jamais vus. Il y a aussi un nombre presque infini de maladies qu'ils décrivent comme vénériennes, sur-tout Astruc & ses Sectateurs; ils en regardent comme un effet, le cancer, les écrouelles, le rhumatisme & la goutte. Cela peut être vrai à quelques égards, mais elles n'en sont pas moins des maladies qui dans le même-tems existent par elles-mêmes. Toutes leurs conséquences, telles que la consomption, le dépérissement par faute de nourriture, la jaunisse, & milles autres maladies, qui se sont montrées plusieurs années avant l'existence de la vérole, lui sont également attribuées avec aussi peu de raison.

Ce préjugé est porté aujourd'hui au point que dès qu'une maladie se présente, sur laquelle le Praticien se trouve embarrassé, la vénérienne s'offre immédiatement à son esprit. Si cette idée le portoit à en faire une recherche scrupuleuse, ce seroit un avantage, mais dans beaucoup de cas cette idée ne sert qu'à satisfaire le Praticien lui-même.



## CHAPITRE III.

*Observations générales sur le traitement de la vérole.*

Nous avons déjà observé que l'infection vénérienne se manifestoit sous trois formes différentes, la gonorrhée, le chancre, & la vérole, & nous avons tâché de rendre raison de ces différences. Comme toutes les trois sont l'effet du même virus; que les deux premières ne dépendent que de la différence dans la composition des parties, & la vérole elle-même d'une autre circonstance que nous avons aussi expliquée, il seroit naturel de supposer qu'un seul & même médicament, quel qu'il soit, devroit guérir toutes les formes de cette maladie. Mais l'expérience fait voir que cela n'est pas; car le mercure qui guérit le chancre & la vérole, n'a pas le moindre pouvoir sur la gonorrhée; & ce qui est plus remarquable encore, c'est que ces deux maladies qui cèdent au mercure, ne se ressemblent en aucune manière, tandis que la gonorrhée qui n'y cède point, ressemble à quelques égards au chancre qui y cède.

On peut remarquer en général qu'il y a non-seulement une différence dans la forme de la maladie, mais aussi dans la façon de la guérir, & dans le tems nécessaire pour la guérison des différentes formes de la maladie, lors même que c'est le même médicament qui les guérit. La gonorrhée est la plus incertaine des trois dans sa guérison, le chancre l'est déjà moins, & la vérole est celle où la cure est plus certaine, quoiqu'on emploie pour la guérir le même médicament que pour le chancre.

Dans quelques cas, on guérira une gonorrhée dans six jours, & dans d'autres il faudra plusieurs mois, ce qui est par rapport au tems, dans la proportion environ de trente à un. Quelquefois on guérira un chancre en deux semaines, tandis que souvent il y faudra plusieurs mois, ce qui est dans la proportion de quatre à un. La vérole en général peut être guérie en un ou deux mois, ce qui est dans la proportion seulement de deux à un. Ce calcul montre la régularité, & l'irrégularité par rapport au tems de la guérison de chaque forme dans la maladie.

Nous avons déjà observé que les dispositions du corps donnoient souvent lieu à cette maladie , & plus particulièrement à la gonorrhée , & au chancre.

Lorsqu'une indisposition du corps détermine un accroissement des symptômes dans une gonorrhée , on ne fera rien pour guérir celle-ci , mais on tâchera simplement de guérir l'indisposition du corps , parce qu'on n'a aucun spécifique pour la gonorrhée , & qu'avec le tems elle se guérit d'elle-même. Mais c'est une pratique qu'on ne doit peut être pas suivre dans le traitement du chancre , ou de la vérole , ou il peut être nécessaire de continuer le mercure , quoique peut-être un peu plus modérément , car le mercure est un spécifique , dont on ne peut se dispenser de se servir , parce que ni le chancre , ni la vérole ne guérissent point d'eux-mêmes , mais qu'ils vont toujours en augmentant.

Nous avons divisé cette forme de la maladie vénérienne en deux degrés. Lorsqu'elle attaque les parties , qui en sont les plus susceptibles , ou celles que nous avons appelé le premier ordre des parties ou les surfaces ; la vérole est peut-être sujette à moins de variations que la gonorrhée ou le chancre , & son traitement est conséquemment plus uniforme , quoique la maladie soit moins aisément déterminée , au moins pendant quelque tems. Dans le second ordre des parties , la vérole devient plus compliquée , & sa guérison est moins certaine.

La guérison de cette forme de la maladie , est beaucoup plus difficile à déterminer que celle des deux premières , car celles-ci étant toujours locales , & leurs effets visibles , elles sont plus sujettes aux sens , de sorte qu'il est bien rare qu'on se trompe dans leur traitement ; quoiqu'en même tems le traitement en soit souvent plus ennuyeux , & plus difficile ; car toutes les fois que les symptômes de la gonorrhée ou du chancre sont entièrement disparus , le malade se regarde en général comme guéri de ces maladies , ce qui n'arrive pas dans la vérole.

La vérole est un effet du virus qui a circulé dans le sang , jusqu'à ce qu'il ait irrité des parties au point de leur donner une disposition vénérienne , & ces parties reçoivent plus ou moins vite l'action vénérienne , conformément à l'ordre de leur susceptibilité.

Nous avons supposé que , lorsque la matière est en circulation , certaines parties en étoient irritées , & qu'un grand nombre d'autres y échappoient , comme on le voit évidemment dans le chancre ; car dans le cas d'un chancre

tout

tout le gland , le prépuce , & la peau de la verge , ont éprouvé les effets de l'application de la matière sur eux , & cependant il n'y a que quelques parties , ou une seulement qui en soit infectée ou irritée , toutes les autres y échappent. Ainsi l'on voit souvent dans la vérole , que lorsque les parties infectées reçoivent l'action , celle-ci se borne dans ces mêmes parties , sans en affecter d'autres , malgré qu'on laisse faire des progrès à la maladie , pendant un tems considérable , sans chercher à la guérir ; de même que si ces parties ne sont pas parfaitement guéries , la maladie reparoît sur elles seules : c'est pourquoi ces effets , quoique provenans de l'infection générale , sont en eux-mêmes entièrement locaux , comme la gonorrhée & le chancre , & ainsi qu'eux , on peut les guérir localement ; & néanmoins la personne peut encore continuer d'avoir la vérole , quoique dans d'autres parties , mais non pas dans les mêmes , parce qu'il peut y en avoir plusieurs dans le même corps , qui soient sous la disposition vénérienne , quoiqu'elles ne puissent pas encore avoir reçu l'action vénérienne.

Pour guérir les effets locaux , & visibles de la maladie , il faut l'attaquer par l'endroit même , par où l'infection s'est communiquée , c'est-à-dire par le sang , sans cependant le considérer en lui-même , comme une partie malade , ou comme le siège du virus , mais comme le véhicule qui distribuera le médicament dans toutes les parties du corps que le virus a infectées , & qui par conséquent agira sur les solides devenus malades. Il faut continuer ce procédé , pendant quelque tems après que tous les symptômes ont disparu ; car l'action vénérienne peut en apparence être arrêtée , & les symptômes disparoître , & cependant ceux-ci revenir tout de nouveau , l'action vénérienne n'étant pas entièrement détruite. Si le mercure guérissoit aussi la disposition dans les parties du second ordre , & pouvoit les empêcher d'entrer en action , il pourroit être nécessaire de le continuer un peu plus long - tems ; mais cela n'arrive pas , car les effets visibles , ou les symptômes dans le premier ordre des parties , cèdent au traitement , tandis que les parties qui n'ont contracté que la disposition , & qui sont encore inactives , reçoivent ensuite l'action , & continuent la maladie. Si le Praticien ne fait pas attention à toutes ces circonstances , il est induit en erreur , & laisse le germe pour un second rang d'effets locaux , dans les parties du second ordre. Mais nous avons établi que ce qui guérissoit



une action , ne guérissent pas une disposition tant qu'on ne portoit pas l'usage du remède , plus loin que la guérison des effets visibles du virus , & qu'on laisse les parties qui sont infectées à entrer par la suite en action.

Les parties qui reçoivent les premières l'action vénérienne , sont les plus faciles à guérir ; & nous avons déjà soupçonné que ces effets de la maladie étant externes , la guérison en étoit en quelque façon facilitée par l'action locale du remède , qui passe évidemment à travers ces parties.

Lorsque la maladie a attaqué les parties du second ordre de susceptibilité , il arrive généralement que ces parties sont beaucoup plus difficiles à guérir , que celle du premier ; c'est pourquoi lorsque la maladie paroît sur elles , en même-tems que sur celles du premier , & qu'on les guérit , on peut être assuré qu'on aura aussi guéri ces dernières. Comme il paroît par là que les parties les plus susceptibles de la maladie , sont aussi les plus faciles à guérir , il s'ensuit que les parties les moins susceptibles de la maladie , sont aussi les plus difficiles à guérir ; & nous croyons que cela est presque toujours ainsi ; conséquemment celles qui sont du second ordre de susceptibilité , nous fournissent cet avantage , celui de nous présenter les maladies locales , qui peuvent nous servir de guide , pour porter un jugement sur l'ensemble. En pareils cas , il ne faut continuer le traitement que jusqu'à ce qu'elles aient disparu , puisqu'on peut être certain que la guérison des parties du premier ordre , si il y en a d'affectées , sera incluse dans celle des parties du second ordre.

Comme les parties du second ordre sont accompagnées de beaucoup plus de tuméfaction que celle du premier , on pourroit demander si l'on devra continuer le traitement mercuriel jusqu'à ce que toute l'intumescence soit dissipée. Nous répondront à cette question , que nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de le continuer jusqu'à ce point là ; car comme ces maladies locales ne peuvent infecter la constitution par réabsorption , & qu'on peut guérir la disposition , & l'action vénérienne , qui proviennent de l'infection générale , pendant que les effets locaux durent encore , même dans les cas où la tuméfaction , qui forme des nodus sur les os , sur les aponévroses , passe en suppuration , il ne peut y avoir aucune raison de continuer ce traitement , pendant plus long-tems , après que l'action vénérienne est détruite. Mais il n'est pas aisé de connoître cet effet du

remède ; & il sera par conséquent nécessaire de continuer le traitement , jusqu'à ce que les symptômes deviennent stationnaires , & probablement un peu plus long - tems pour détruire toute l'action de la maladie. De ces circonstances , il paroît que l'irritation vénérienne , lorsqu'elle est à ce degré , est plus facile à guérir que les effets de cette irritation ; tels que la tuméfaction.

### I. *De l'usage du mercure dans le traitement de la vérole.*

Le mercure est dans la vérole , comme dans le chancre , le grand remède spécifique , & il n'y en a aucun sur qui on puisse autant compter. Il faut toujours bien considérer les effets de ce remède , soit sur la constitution en général , soit sur la maladie pour laquelle on y a recours. Les effets du mercure sur la constitution , seront toujours proportionnés à la quantité qu'on en fait passer dans le corps. Et lorsque la même quantité affecte une constitution plus qu'une autre , c'est en proportion de l'irritabilité de cette constitution , & de sa résistance aux pouvoirs du mercure , absolument indépendante de sa préparation , ou de la manière de le donner.

Quant aux préparations du mercure , & à la manière de l'appliquer , il faut considérer deux choses ; 1°. la préparation , & la méthode qui sera la moins incommode , & la plus convenable au malade ; 2°. celle qui en fera plus facilement passer dans le corps la quantité nécessaire.

Rien ne montre plus l'inconstance de l'esprit humain , que l'usage que l'on fait du mercure. S'il est un remède spécifique , on le doit considérer comme tel dans la maladie vénérienne , pour deux de ses formes ; cependant on se perd dans la recherche d'autres spécifiques pour cette maladie , comme si les spécifiques étoient plus communs que les maladies ; tandis qu'on se contente trop souvent de la méthode ordinaire de traiter plusieurs autres maladies , contre lesquelles on ne connoît aucun spécifique ; ces préjugés sont appuyés sur l'opinion du public , qui redoute on ne peut plus ce remède , d'après les accidens qui en accompagnoient l'usage qu'en faisoient nos Prédécesseurs , en sorte que plusieurs personnes , qui , de nos jours , sont également ignorantes , tirent parti de ces préjugés.

Le mercure agit dans la constitution , sur toutes les

parties de la machine, il guérit celles qui sont malades, n'affectant que très-peu celles qui sont saines. Le mercure passe dans le corps, de la même manière que les autres substances, soit extérieurement par la peau, ou intérieurement par la bouche : il ne peut cependant pas dans tous les cas, pénétrer par ces deux voies dans le corps ; car il arrive quelquefois que les absorbans de la peau ne le reçoivent pas facilement, du moins qu'une application extérieure ne produira point le moindre effet, ni sur la maladie, ni sur la constitution. Lorsque cela arrive, on doit considérer ce cas comme une circonstance malheureuse, car il faut pour lors le donner intérieurement par la bouche, quoique cette manière de l'administrer puisse être très-peu convenable à certains égards, & souvent même très-incommode. D'un autre côté, il arrive quelquefois que ce remède n'est point pris par les absorbans internes, ou du moins qu'il ne produise aucun effet, ni sur la maladie, ni sur la constitution. En pareils cas, il faut essayer toutes les différentes préparations mercurielles ; car il arrivera quelquefois qu'une réussira, tandis qu'une autre n'aura aucun effet. Je n'ai jamais vu de cas où le mercure n'ait point été absorbé en l'appliquant extérieurement, ou en l'administrant intérieurement ; & en vérité, quand cette circonstance arrive, elle doit être bien fâcheuse.

Nous observerons ici qu'il y a plusieurs surfaces qui paroissent absorber ce remède mieux que d'autres, & probablement toutes les surfaces internes, & les ulcères sont de cette espèce ; car lorsqu'on voit que trente grains de calomel, dont on aura frotté la peau, n'ont pas plus d'effet que trois ou quatre, qu'on prendra par la bouche ; c'est une preuve que les intestins l'absorbent mieux ; de même, lorsque pansant un petit ulcère avec du précipité rouge, il en résulte une salivation ; un pareil fait montre que les ulcères sont de bonnes surfaces absorbantes ; quand on considère sur-tout, que la vérole provient en général d'un chancre.

On pansa un malade qui avoit un moignon, sur lequel s'élevoient des granulations trop abondantes, avec un onguent qui contenoit une forte dose de précipité rouge ; l'ulcère avoit environ la largeur d'un écu de six livres, & la salivation étoit sur le point de survenir, de façon que le malade fut obligé de cesser de se servir de cet onguent.

Une femme mulâtre avoit à la jambe un vilain ulcère, qui étoit environ de la largeur de deux fois la paume de la main.

On le pansa avec du précipité rouge, mêlé avec l'onguent ordinaire, ce qui produisit bientôt une violente salivation.

Une femme eut le sein entièrement brûlé, au mois de Décembre 1782; le mal s'étendoit jusqu'au col, aux épaules, & au milieu même des épaules, sur lesquelles il se forma des escarres profondes. Les ulcères se consolidèrent d'abord presque entièrement; & assez bien pour des brûlures; mais ils se rouvrirent de nouveau, & devinrent beaucoup plus opiniâtres. Sept mois après cet accident, cette femme vint à Londres avec de très-grands ulcères qui travërsoient le sein, & s'étendoient de chaque côté jusqu'aux épaules. Ces ulcères étoient douloureux, & extrêmement sensibles au toucher. Ils continuèrent à guérir peu de tems après son arrivée à Londres; mais elle tomba malade, ayant été prise d'une extrême irritabilité, d'une perte d'appétit, de nausées, & vomissant tous les alimens, & tous les médicamens qu'elle prenoit. Alors les ulcères commencèrent de nouveau à s'étendre, & devinrent très-grands. Après avoir été deux mois en ville sans être mieux, j'essayai sur quelques parties des topiques plus stimulans, tels que le basilicon, pour voir s'il résulteroit quelque avantage de ce traitement, & je trouvai que ces ulcérations guérissoient plus vite que les autres; mais la sensibilité des ulcères étoit si grande, même en employant les topiques les plus doux, qu'on ne pouvoit les employer qu'en partie. J'essayai alors le précipité rouge, mêlé avec l'onguent, & pour le rendre aussi peu stimulant qu'il étoit possible, j'en ordonnai seulement dix grains sur deux onces. Ce mélange parut être plus supportable aux ulcères, que l'onguent seul, & je fus fort heureux d'avoir trouvé un topique, qui pût à-la-fois hâter la guérison, & être plus convenable que le premier.

Mais au quatrième, ou cinquième pansément environ, depuis que j'avois adopté l'usage du précipité, la malade commença à se plaindre de ses gencives; le jour d'après elle commença à saliver, & au septième ou huitième jour la bouche étoit si ulcérée, & la salivation si considérable, qu'en réfléchissant sur les circonstances, je commençai à soupçonner que cela pouvoit être un effet du précipité rouge. Les gencives, l'intérieur des joues & l'halcine étoient véritablement tels que les ont ceux qui prennent du mercure. J'abandonnai aussi-tôt ce remède, si ce n'est sur un petit espace, & je revins à mes premiers remèdes. Dans peu de jours les effets du mercure diminuèrent, les



ulcères parurent avec un aspect beaucoup plus beau que jamais , & je commençai de nouveau à panser une partie des ulcères avec l'onguent qui contenoit du précipité , ce qui réussit encore on ne peut mieux. Lorsque la bouche fût d'abord affectée , on n'avoit guères employé plus de la moitié de l'onguent , & lorsque j'en eus découvert la cause , les trois quarts environ avoient été employé , de manière qu'il n'y avoit pas tout-à-fait dix grains de précipité de donné ; & quoique ce traitement demande sept ou huit jours , & que l'onguent dût avoir été bientôt enlevé de dessus l'ulcère par la suppuration , il en résulta cependant une salivation si considérable , qu'elle dura environ un mois. On peut à peine concevoir , qu'il soit passé dans le corps plus qu'un ou deux grains de précipité ; car lorsqu'on considère que les particules du précipité étoient couvertes d'onguent , & qu'il y avoit eu un grand écoulement de matière , au point d'en enlever bientôt de dessus l'ulcère cette petite quantité , nous ne pouvons guères admettre qu'il y en eût eu une plus grande quantité d'absorbé. Si cette idée de la quantité absorbée est juste , à quoi devons-nous attribuer cette grande susceptibilité des effets du remède ? Etoit-ce à l'état d'irritabilité du malade dans le tems de son application ? car l'état de la constitution me parut être celui dans lequel le tétanos a souvent lieu ; & j'ai souvent pensé alors à cette maladie. Le malade guérit ensuite par l'usage d'un onguent , où l'on avoit mêlé de la poix , comme un ingrédient. Ces observations prouvent que les ulcères , & les surfaces internes absorbent mieux que la peau.

Indépendamment de la possibilité d'insinuer le mercure dans les corps , de l'une ou de l'autre manière , il est à propos de considérer quelle est la plus commode pour le malade , puisque chacune a ses avantages & ses désavantages , qui proviennent de la nature de la constitution des parties , auxquelles il est appliqué , ou de certaines situations où se trouve le malade en ce tems-là ; il est donc à propos de le donner de la manière qui s'accordera le plus avec ces circonstances.

Expliquons mieux encore ce que nous venons de dire : on voit chez plusieurs malades , que les intestins peuvent difficilement supporter le mercure , aussi faut-il le donner sous la forme la plus douce qu'il est possible ; & le mêler avec les autres médicamens capables de diminuer ou de corriger la violence de ses effets locaux , sans cependant nuire à ses effets spécifiques sur la constitution générale.



Lorsqu'on peut convenablement le faire passer dans le corps en l'appliquant extérieurement, il faut préférer cette manière de l'administrer, & ne point le donner intérieurement, parce que la peau n'est pas à beaucoup près aussi essentielle que l'estomac à la vie, & peut par conséquent par elle-même en supporter beaucoup plus que l'estomac. De cette manière, le remède affecte aussi beaucoup moins la constitution; plusieurs traitemens mercuriels, qui sont absolument nécessaires, tueroient le malade en donnant le mercure intérieurement, puisqu'il sera nuisible à l'estomac, & aux intestins à la fois, sous quelque forme qu'on le donne, même en le mêlant avec les plus grands correctifs. D'un autre côté, le genre de vie ne permet pas souvent de l'appliquer extérieurement. Il n'y a personne qui ne trouve incommodes les frictions mercurielles; c'est pourquoi il faut conseiller de prendre le mercure par la bouche, s'il est possible. Pour prévenir les inconvéniens qui proviennent souvent des effets visibles du mercure, on a inventé différentes préparations; mais on doit supposer que toute préparation mercurielle qui produit un effet différent des simples effets du mercure sur la constitution, tel que de faire suer, ou d'augmenter la sécretion des urines, n'agit pas comme le mercure ou comme la substance dans laquelle il entre comme partie constituante; mais si ses effets particuliers sont moindres que d'ordinaire, je serois porté à soupçonner que le mercure agit en partie comme un composé, & non pas entièrement comme mercure.

Le mercure, de même que plusieurs autres remèdes, produit deux effets. L'un sur la constitution, & sur des parties particulières, lequel est conforme à son mode d'irritation, & indépendant d'aucune maladie quelconque. L'autre consiste dans ses opérations spécifiques sur une action morbifique de tout le corps, ou seulement de quelques parties quelle que soit la maladie; ces effets ne sont connus que par la disparition graduée de la maladie. Le premier devient un objet de considération pour le Chirurgien, puisque c'est d'après lui qu'il doit en quelque façon se conduire dans l'administration de ce remède, de manière à rendre ses effets spécifiques suffisans pour opérer la guérison de la maladie.

Le mercure ne peut faire de mal sur la constitution, sans qu'il se manifeste par des effets visibles, & c'est dans les moyens de les éviter, qu'on a prétendu établir un art particulier, dont on s'est servi pour en imposer. La bouche

qui est la partie sur laquelle ces effets se manifestent le plus souvent, est aussi celle où l'on a, dans la plupart des cas, tâché de les prévenir; mais je crois qu'il n'y a aucun moyen d'en éloigner le mercure, ou d'empêcher qu'il n'attaque cette partie. Le froid & la chaleur sont les deux agens mentionnés par les Auteurs. Ils recommandent d'éviter le froid, crainte que le mercure ne se porte à la bouche, comme si la chaleur pouvoit l'en empêcher, tandis que d'autres, & même les premiers, recommandent la chaleur dans le cas, où l'on craint que le mercure n'attaque la bouche, comme si le froid en étoit un préservatif. Puisqu'il en est ainsi, nous pouvons supposer avec raison, que ni la chaleur ni le froid, ne produisent aucun effet essentiel.

La première attention qu'on doit avoir en administrant le mercure, dans la maladie vénérienne, est d'observer la quantité qu'on en donne, & les effets visibles qu'il produit dans un tems donné. Lorsque ces effets sont arrivés à un certain point, il ne faut plus qu'avoir soin de les maintenir, & de veiller au déclin de la maladie; car par-là on jugera des effets invisibles ou spécifiques du remède, ce qui souvent nous instruira, des variations à apporter dans la quantité.

Les effets visibles du mercure sont de deux espèces; les uns se passent sur la constitution, & les autres sur quelques parties capables de sécrétions.

Dans la première il paroît produire un irritabilité générale, en rendant la constitution plus susceptible de toutes les impressions; il augmente la vitesse du pouls, de même que sa dureté, & produit un espèce de fièvre passagère; mais dans plusieurs constitutions, les effets du mercure vont plus loin encore, il y agit comme un poison. Dans quelques-unes il produit un espèce de fièvre hectique, c'est-à-dire, un pouls petit & vite, la perte de l'appétit, l'insomnie, & un tein pâle & défait, avec quantité d'autres symptômes qui en sont une conséquence; mais à mesure qu'on s'accoutume à l'usage du mercure, ces effets constitutionnels deviennent moindres pour l'ordinaire. Les cas suivans sont des exemples bien sensibles de ce que nous venons d'avancer.

Un homme se frotta avec de l'onguent mercuriel, dans l'intention de se guérir de deux bubons qu'il avoit. A peine eut-il fait quelques frictions, que le mercure l'affecta au point qu'il fut nécessaire d'en abandonner l'usage. Il fut

attaqué d'une espèce de fièvre hectique, avec un poulx petit & prompt, il devint foible, perdit entièrement l'appétit, le sommeil, & eut des sueurs nocturnes. Il prit le quinquina avec la poudre du docteur James, & le lait d'ânesse, & il se trouva peu-à-peu guéri de ces maladies. Comme les bubons croissoient, il fallut nécessairement revenir au mercure, & je lui dis, qu'alors il n'auroit pas produit les mêmes effets, ni si vite, ni avec autant de violence qu'auparavant. Il en employa une grande quantité sans que sa constitution, ou sa bouche en fussent affectées, mais les bubons étant venus à suppuration, je lui dis, d'abandonner de nouveau le mercure, & lorsqu'ils furent ouverts, il y revint pour la troisième fois, sans qu'il en résultât le moindre effet désagréable. Les bubons parurent se disposer à guérir pour un tems, & devinrent ensuite stationnaires, ce qui prouvoit qu'il se formoit une nouvelle disposition. Je lui ordonnai d'abandonner les frictions mercurielles, & de prendre les bains de mer, ce qu'il fit, & les bubons commencèrent à guérir. Trois semaines environ après, je jugeai à propos de le faire frotter de nouveau, & dès le commencement, ce qui étoit pour la quatrième fois, le mercure produisit un effet presque immédiat & violent sur la bouche; il cessa de nouveau d'en faire usage, jusqu'à ce que les accidens fussent calmés, & il le reprit ensuite pour la cinquième fois, sans qu'il produisit davantage quelque effet désagréable, de manière qu'il put le continuer ensuite.

Un homme robuste & bien portant, voulant se guérir d'un bubon, se frotta avec de l'onguent mercuriel, jusqu'à ce que sa bouche en fut affectée. Il en résulta même des indispositions générales très-désagréables, telles que la perte de l'appétit, l'insomnie, le teint pâle, une lassitude après le moindre exercice, & le gonflement des jambes; & quelque tentatives qu'on fît pour concilier le mercure avec sa constitution, il continua toujours d'agir comme un poison.

Le mercure produit souvent des douleurs semblables à celles du rhumatisme, ainsi que des nodus d'une nature scrophuleuse, d'où l'on a prétendu qu'il affectoit les os, & qu'il se cachoit en-dedans, selon l'expression de quelques auteurs.

Il n'est pas nécessaire dans l'état actuel de nos connoissances, de dire qu'il ne passe jamais dans les os, sous la forme de métal, malgré qu'il y ait des Praticiens d'une grande répu-

tation, qui l'ayent prétendu, & qui ayent cherché à établir leur opinion par ce qu'ont offert les dissections; mais l'expérience que j'ai en ce qui regarde l'anatomie, ne m'a jamais convaincu de la réalité de ces faits. Ces auteurs se sont copiés réciproquement, ce qui a donné lieu de multiplier les observations supposées, de manière que les Praticiens crédules, ou ignorans, s'y sont mépris au grand préjudice des malades.

## II. *De la quantité de mercure nécessaire dans le traitement.*

La quantité de mercure qu'on doit faire passer dans le corps, pour la guérison de quelque maladie vénérienne, doit être proportionnée à la violence de la maladie même. Il y a cependant deux circonstances auxquelles on doit faire une attention scrupuleuse dans l'administration de ce remède, savoir, le tems dans lequel on doit introduire une quantité donnée de mercure, & les effets qu'il produit sur quelques parties du corps, telles que les glandes salivaires, la peau, ou les intestins. Ces deux circonstances prises ensemble, nous serviront de guide dans le traitement de la maladie; car le mercure peut être insinué dans le même corps, en des quantités très-différentes, & produire toujours le même effet, qui doit en résulter. Mais les deux différentes quantités, doivent aussi être employées en différens tems; par exemple, une once d'onguent mercuriel, dont on se frottera dans deux jours, aura plus d'effet sur la constitution, que deux onces dont on se frottera dans dix; & pour produire le même effet dans les dix jours, il faut peut-être nécessairement en employer trois onces, ou davantage.

Une once d'onguent mercuriel, dont on se frottera dans deux jours, produit des effets considérables sur la constitution, ainsi que sur les parties affectées; c'est pourquoi une quantité beaucoup moindre, appliquée tout-à-la-fois, produira de plus grands effets; mais si ces effets sont principalement locaux; c'est-à-dire sur les glandes de la bouche, la constitution en général n'étant pas également stimulée, l'effet sur les parties affectées, sera aussi moindre; & on le connoîtra en ce que la maladie locale ne cède pas en proportion des effets du mercure sur quelque partie.

Si l'on donne le mercure en très-petite quantité, & qu'on l'augmente graduellement, au point que son action sur la

constitution, soit presque insensible, ses effets visibles seront moindres, & à peine peut-on concevoir combien on pourra en donner par la suite, sans produire aucun effet visible quelconque (1).

Ces circonstances étant connues, il en résulte que le mercure est un médicament beaucoup plus efficace, plus facile à manier, & beaucoup plus sûr, qu'on ne le croyoit autrefois, mais malheureusement ses effets visibles sur quelques parties, telles que la bouche & les intestins, sont quelquefois beaucoup plus violens, que son effet général sur toute la constitution; c'est pourquoi il faut prendre garde de ne pas stimuler trop vite ces parties ce qui empêcheroit d'en donner la quantité suffisante.

La constitution, ou les parties, sont plus susceptibles des effets du mercure la première fois, qu'après; si la bouche s'ulcère, & qu'on la laisse guérir, on peut en donner une beaucoup plus grande quantité la seconde fois, avant qu'elle s'ulcère de nouveau. En effet, j'ai vu des cas où la bouche ne put pas s'ulcérer une seconde fois, quelle que fut la quantité du mercure qu'on eut donné. En reprennant par conséquent le traitement mercuriel, il n'est pas nécessaire d'avoir les mêmes précautions que la première fois. On est cependant de tems à autre trompé, en ce que quelquefois on peut à peine produire des effets visibles, pendant que dans d'autres, la bouche & les intestins, sont tout-à-la-fois affectés.

Le mercure, lorsqu'il porte à la bouche, produit chez plusieurs une violente inflammation, qui se termine quelquefois en mortification. Nous soupçonnons que les constitutions où cela arrive, sont de l'espèce érépisélateuse, ou ce qu'on appelle putride; c'est pourquoi il faut alors apporter plus de circonspection dans le traitement. Le mercure en général, c'est-à-dire dans les cas où il ne produit que ses effets ordinaires, fait rarement, ou même jamais, de mal à la constitution. Il paroît seulement agir momentanément, & après il laisse la constitution dans un état sain. Mais cela

---

(1) Eclaircissions ceci par un exemple : le mercure porta à la bouche d'un homme, qui pendant dix jours, se frotta tous les soirs avec dix grains d'onguent mercuriel; cet onguent étoit fait à moitié; mais après l'avoir abandonné, & repris de nouveau, il se frotta enfin avec quatre-vingt grains tous les soirs, pendant un mois, sans que sa bouche, ou aucun sécrétorioire quelconque, en fût manifestement affecté.



n'arrive pas toujours , car selon toute probabilité , on peut faire en sorte que le mercure affecte également chaque constitution , étant capable de produire des maladies locales comme nous l'avons déjà dit ; & aussi de retarder la guérison des chancres , des bubons , ainsi que certains effets de la vérole , après que le virus a été détruit.

### III. *Des effets sensibles du mercure sur les parties.*

Les effets sensibles du mercure consistent en général dans un accroissement de quelqu'une des sécrétions , dans un gonflement des glandes salivaires , qui donne lieu à une abondance de salive ; dans une augmentation de la sécrétion des intestins , & de là la diarrhée , ou dans une sécrétion plus grandes dans les émonctoires de la peau , qui produit la sueur , souvent aussi dans un accroissement de la sécrétion de l'urine. Quelquefois il n'y a qu'une de ces sécrétions qui soit affectée ; d'autres fois ce sont plusieurs , & souvent même toutes le sont ensemble. Mais la bouche est la partie qui s'en ressent le plus fréquemment.

Le mercure produit souvent des maux de tête , de même que la constipation , lorsque son action devient sensible sur les autres parties , & notamment sur les glandes de la bouche.

Lorsque le mercure porte à la bouche , il n'en affecte pas toutes les parties également : quelquefois il attaque les gencives , d'autres fois les joues se tuméfient , & s'ulcèrent en dedans , tandis que les gencives ne sont en aucune manière affectées , comme on le voit par la facilité avec laquelle le malade mord tous les corps durs.

Le mercure porté à la bouche , ou aux parties adjacentes , non-seulement augmente l'évacuation des humeurs qui les humectent , mais il y cause encore un gonflement qui n'est pas de l'espèce vraiment inflammatoire , & dans lequel il se fait une extravasation de la lymphe coagulable ; ce gonflement ressemble plutôt à la tuméfaction érysipélateuse. La langue , les joues , & les gencives se gonflent , & les dents vacillent. Ces accidens sont en raison de la quantité de mercure qu'on a donnée , & de la susceptibilité des parties à une pareille irritation. Le mercure produit une grande foiblesse dans les parties , sur lesquelles l'ulcération a lieu , sur-tout pour peu qu'elles soient irritées , comme il arrive souvent par quelques dents , & quelquefois même il s'ensuit

la mortification. Nous ignorons si le mercure produit des effets pareils , lorsqu'il se porte sur d'autres parties. La salive est dans ces cas généralement gluante , comme si elle provenoit principalement des glandes affectées , & l'haleine acquiert une odeur particulière.

Comme en général le mercure produit des évacuations , il étoit naturel de supposer que c'étoit par elles qu'il opéroit la guérison de la maladie vénérienne ; mais l'expérience nous apprend qu'en traitant la maladie avec le mercure , les évacuations quelconques qu'il produit , ne sont nullement nécessaires à la guérison. Ce qu'on pourroit d'autant mieux supposer que les mêmes évacuations , produites par d'autres médicamens , ne sont pas plus utiles.

Il étoit donc raisonnable , d'après cette observation , de penser que ces évacuations , lorsqu'elles étoient produites par le mercure , n'étoient pas d'un plus grand avantage , à moins qu'on ne voulût supposer que l'évacuation produite par le mercure , étoit différente de celle qui étoit occasionnée par d'autres médicamens , & qu'elle étoit une évacuation qui entraîne hors du corps le virus vénérien , par son union avec le mercure , de manière que plus vite le mercure sortoit , plutôt aussi le virus étoit entraîné hors du corps. Mais la pratique au lieu d'être en faveur de cette opinion , a au contraire fait voir que les évacuations produites par le mercure , retardoient toujours la guérison , sur-tout si les organes sécrétoires étoient trop susceptibles d'irritation. En effet , on ne peut pas alors en prendre une quantité suffisante pour opérer la guérison de la maladie , les effets du remède sur les parties particulières , devant être trop énergiques pour que le malades puissent les supporter ; & la quantité de mercure qu'on doit insinuer dans le corps , devant être réglée selon la quantité de l'évacuation , & non pas selon l'étendue de la maladie.

D'un autre côté , si on le donne avec précaution , de manière à éviter une évacuation violente , on peut en donner une quantité suffisante pour la guérison de la maladie.

Il est certaines évacuations qui peuvent être regardées comme une marque des effets généraux du mercure ; mais il ne faut cependant pas s'en rapporter entièrement à elles , les sécrétions n'étant qu'une preuve de la susceptibilité de quelques parties pour une telle irritation ; il est néanmoins probable qu'en général elles sont une bonne preuve des effets généraux du remède.

Quelques Praticiens sont même allé jusqu'à supposer, que la quantité du mercure seul, sans aucun effet sensible, étoit suffisante pour opérer la guérison de la maladie; ce qui est vrai en quelque manière, quoique pas tout-à-fait, car nous n'avons aucune preuve réelle, qu'il affecte la constitution, sinon l'augmentation qu'il produit dans quelques-unes des sécrétions.

#### IV. *De l'action du mercure.*

Le mercure ne peut avoir que deux modes d'action, l'un sur le virus, & l'autre sur la constitution; on ne peut guères supposer qu'il agisse de ces deux manières à la fois. S'il n'agissoit que sur le virus, on pourroit supposer que c'est de deux manières, ou en détruisant ses qualités par une décomposition complete, ou en l'attirant à lui, & l'entraînant hors du corps. Si l'action du mercure consistoit dans la première manière, nous pourrions alors supposer avec raison, que la quantité seule du mercure devroit être l'unique moyen sur lequel on devroit compter; mais si elle consistoit dans la seconde, il nous faudroit conclure que la quantité de l'évacuation devroit être le principal objet, sur lequel il faudroit compter.

Mais s'il agit comme devant détruire l'action morbifique des parties vivantes, en s'opposant à l'irritation vénérienne, ou en produisant une autre d'une espèce différente, alors ni la quantité seule, ni l'évacuation ne seront d'une grande utilité; mais bien la quantité unie aux effets sensibles, qui produira la plus prompte guérison, ainsi que l'expérience le confirme. Mais quoique la puissance que le mercure a sur la maladie vénérienne, soit en quelque façon proportionnée à ses effets locaux, sur quelques-unes des glandes, ou sur des parties données du corps, telles que la bouche, la peau, les reins & les intestins; cette proportion n'est cependant pas exactement suivie, comme il a été dit ci-dessus. Lorsque le mercure ne s'accommode pas avec la constitution, qu'il produit une grande irritabilité, & des symptômes hectiques, cette action ou irritation n'est pas contraire à la maladie vénérienne, mais c'est une irritation constitutionnelle, qui n'a aucun effet sur la maladie qui continue à s'accroître. Le mercure n'ayant aucun effet sur la maladie par l'habitude qu'on a d'en faire usage, est une preuve qu'il n'agit ni chimiquement, ni en

entraînant hors de la constitution le mercure par une évacuation , mais qu'il agit par sa faculté stimulante.

Les effets du mercure seront toujours proportionnés à la quantité dans un tems donné , combinée avec la susceptibilité de la constitution à l'irritation mercurielle. Ces circonstances demandent l'attention la plus sérieuse , & afin de déterminer la plus grande action avec sûreté , & de la manière la plus efficace , il faut le donner jusqu'à ce qu'il produise quelque part des effets locaux , non pas trop prompts néanmoins , afin qu'on puisse en introduire une quantité convenable ; car les effets locaux produits trop promptement , empêchent d'en introduire la quantité suffisante pour s'opposer à l'irritation vénérienne en général. J'ai vu des cas , où le mercure agit très-facilement localement , & dans lesquels cependant la constitution en fut à peine affectée , car la maladie ne céda point.

Un homme avoit un chancre qu'il détruisit avec un caustique , & il pansa l'ulcère avec de l'onguent mercuriel. Il ressentit aussi un mal-aise dans une des aînes , qui n'augmenta pas davantage , mais qui désignoit l'absorption du virus. Le chancre guérit bientôt , & il se frotta avec environ deux onces d'onguent mercuriel. Il commença ce traitement par de petites quantités d'onguent , c'est-à-dire , par un scrupule à chaque friction , & alla toujours en augmentant ; cependant sa bouche s'en trouva bientôt affectée , & il saliva pendant environ un mois. Deux mois après il eut un ulcère vénérien à une des amygdales. Ici il y eut un effet sensible & considérable , d'après une petite quantité de mercure , laquelle n'eut pas le moindre effet , parce que ses effets spécifiques , à ce que nous soupçonnons , ne furent pas proportionnés à ses effets sensibles ; les glandes salivaires étant trop susceptibles de l'irritation mercurielle.

D'un autre côté , j'ai vu des cas , où la quantité du mercure ne remplit pas les vues qu'on s'étoit proposées , jusqu'à ce qu'on eût rapproché le tems de le donner , de manière à affecter la constitution pour produire une irritation locale , & conséquemment des évacuations sensibles , ce qui est une preuve que les effets locaux , sont souvent la marque de ses effets spécifiques sur la constitution en général , & montre que la susceptibilité des parties malades à être affectées par le mercure , est en raison de ses effets sur la bouche. On ne doit point les imputer à l'évacuation , mais à son irritation ; c'est pourquoi on devrait donner le

mercure, s'il est possible, au point de produire des effets sensibles sur quelques parties du corps, & dans la plus grande quantité qu'on peut en donner pour produire ces effets dans de certaines bornes; & ces effets sensibles devroient être les moyens de déterminer, jusqu'à quel point on peut porter cette quantité, afin qu'elle produise les effets les meilleurs sur la maladie, sans nuire à la constitution. Ici la pratique doit varier suivant les circonstances. Si la maladie est à un degré violent, il faut avoir moins de ménagement pour la constitution, & l'on doit donner le mercure en plus grande quantité, mais si la maladie est légère, il n'est pas nécessaire de suivre cette règle, quoiqu'il soit toujours mieux de ne s'en point écarter, afin de guérir la maladie le plutôt possible.

Si la maladie affecte le premier ordre des parties, il faut moins de mercure, que si elle affectoit le second, & qu'elle durât depuis long-tems, ses premiers symptômes étant seulement guéris, & la disposition vénérienne existant encore dans les parties du second ordre. Pour guérir la maladie, soit sous la forme de chancre, de bubon, ou de vérole, il faut probablement la même quantité de mercure; car un ulcère en demande une aussi grande quantité, que s'il y en avoit cinquante dans la même personne, & un petit ulcère en demande autant qu'un grand; la seule différence, s'il y en a, doit dépendre de la nature des parties affectées, soit qu'elles soient naturellement actives ou indolentes. S'il y a quelque différence essentielle, comme je le soupçonne, entre l'ulcère récent, & celui qui provient de l'infection générale, cela peut faire une différence dans la quantité. Je conçois, tout bien considéré, que l'ulcère récent est plus difficile à guérir; du moins qu'il demande en général un tems plus long pour être consolidé.

Ces règles & ces observations générales établies, nous parlerons maintenant des différentes méthodes d'administrer le mercure.

#### V. Des différentes méthodes de donner le mercure, soit extérieurement ou intérieurement

Avant de donner le mercure, il est très-à-propos de connoître, autant qu'il est possible, la constitution du malade, par rapport à ce médicament. C'est à quoi l'on ne peut parvenir, que lorsqu'on a à traiter des personnes, qui ont déjà



déjà subi un traitement mercuriel ; mais comme la plupart des malades sont obligés de se soumettre à ce traitement plus d'une fois , il y a tout lieu de croire que les recherches qu'on fera , ne seront point inutiles. En effet , comme il en est plusieurs qui supportent ce médicament beaucoup mieux que d'autres , il est très-à-propos de le savoir ; cette connoissance devant servir de guide dans la pratique. Nous croyons qu'il y a peu de constitutions , où il y ait quelque exception à cette règle ; cependant nous avons vu un cas , où la constitution put supporter à la fois une quantité considérable de mercure , sans en être visiblement affectée ; quoiqu'elle le fut un peu dans un nouveau traitement que le malade subit environ un an après.

Lorsqu'on prescrit le mercure pour guérir la vérole , quelle que soit la dose qu'on en donne , il faut la porter à une certaine quantité pour que les effets soient sensibles , & lorsqu'on y est parvenu , la continuer s'il est possible. Quelquefois en effet , il est difficile de ramener ces effets à ce même point , si on les a laissés abattre. Si ces effets étoient portés plus haut qu'il ne convient , il faudroit en diminuer la quantité , pour ensuite commencer à le donner de nouveau , avant que ses effets soient réduits au point qu'on demande ; la même quantité n'opérera pas alors avec autant de force qu'auparavant , de manière que celle qui produisit d'abord des effets plus grands que ceux auxquels on s'attendoit , ne sera pas suffisante par la suite.

Il vaut mieux appliquer le mercure extérieurement sous forme d'onguent ; les substances onctueuses qui le tiennent alors divisé , le fixent aux surfaces frottées , & n'ont point l'inconvénient de se sécher. Ces substances sont pour le mercure une espèce de véhicule , qui le portent à travers les absorbans , dans la circulation générale ; car il est probable que l'huile est absorbée aussi aisément que les substances aqueuses.

Si les symptômes dans le premier ordre des parties , sont légers , & que le malade ne soit pas accoutumé au mercure , ou qu'il ne puisse pas supporter ce médicament en grande quantité , & si l'on se propose d'aller lentement dans le traitement , il est à propos de commencer par une très-petite quantité. Un scrupule , ou un demi-gros d'onguent composé avec partie égale de mercure & de saindoux , dont on se frottera tous les soirs , pendant quatre ou cinq jours de suite , suffira pour commencer. Si la bouche n'en est pas affectée , on peut graduellement augmenter la quantité ,

jusqu'à se frotter chaque fois, avec deux ou trois gros ; mais si la première dose a affecté la bouche, on peut être presque certain que les glandes de la bouche sont très-susceptibles de l'irritation mercurielle ; par conséquent il sera à propos d'attendre deux ou trois jours, jusqu'à ce que cet effet commence à se dissiper.

Lorsque le malade revient au mercure, on peut augmenter graduellement la quantité, au moins d'un scrupule chaque fois, jusqu'à deux gros ou plus, dont on le fera frotter chaque fois, ce qu'on peut faire, sans qu'il en résulte aucun inconvénient, comme nous l'avons déjà observé.

Si tous les symptômes dispaçoissent par degrés, il n'y a rien autre à faire alors, qu'à continuer le même procédé une quinzaine de jours de plus, pour plus grande sûreté.

Cette méthode si on la suit constamment, guérira une vérole récente ; mais elle ne suffira pas, si l'on a simplement tenu réprimée la maladie par de légers traitemens mercuriels ; il faut alors donner une plus grande quantité de mercure à cause de l'espèce d'habitude que la constitution a acquise, ce qui la rend moins susceptible de l'irritation mercurielle.

Si la maladie paroît dans le second ordre des parties, on peut être sûr que la même quantité de mercure ne suffira pas pour la guérir ; ces parties ne répondant que lentement à l'irritation vénérienne, & en demandant par conséquent une plus grande quantité qu'on n'en a donnée la première fois.

Qu'il me soit permis de remarquer que dans le cas où les symptômes vénériens étoient des ulcères dans la bouche, ou à la gorge, le mercure étant porté à la bouche, & la salive en étant imprégnée, elle agit comme un gargarisme mercuriel, de manière à guérir le désordre ; en laissant encore infectée la constitution, qui a éprouvé une moindre action mercurielle, que l'intérieur de la bouche. Peut-être y a-t-il quelque chose de semblable dans les éruptions de la peau, lorsque le mercure s'échappe par les sueurs ; car on sait que le soufre guérit la gale en passant par la transpiration. Si ces assertions sont autant de faits, sur lesquels on puisse compter, il ne sera pas difficile de rendre en quelque façon raison pourquoi les symptômes locaux dans le premier ordre des parties, sont plus faciles à guérir que dans le second.

En subissant le traitement mercuriel, on doit suivre le même régime qu'à l'ordinaire, car le mercure n'a point, sur la maladie, d'action, qui soit plus favorisée par une manière de vivre, que par une autre. Qu'il me soit

donc permis de demander quel effet il peut en résulter , par rapport à l'action du mercure sur un ulcère vénérien , de ce que l'on passe les règles de la modération dans le boire & le manger , & parce que l'on sera sorti pendant un tems de gelée , ou de neige ; sera-t-elle pour cela déterminée sur quelques parties , d'une manière sensible ; comme par exemple sur les glandes de la bouche , ou ses effets sur l'irritation vénérienne , en seront-ils prévenus ? Enfin nous ne voyons pas pourquoi le mercure ne guérira point la maladie vénérienne , de quelque manière que l'on vive. Il est cependant facile de concevoir , & il faut l'avouer , que le froid puisse affecter les opérations du mercure , il est possible que le froid puisse être favorable à l'irritation vénérienne , & par conséquent contraire à celle que produit le mercure ; il y a même quelque raison de supposer qu'il en soit ainsi ; car nous avons avancé ci-devant , que le froid favorisoit l'irritation vénérienne , & qu'ainsi le moyen de diminuer les effets de la maladie , étoient de tenir chaudement le malade pendant le traitement.

Le mercure donné intérieurement , suffit dans plusieurs cas , quoiqu'en général on ne puisse pas autant se fier à lui , que quand on l'applique extérieurement. Nous ne le recommanderons donc pas , dans les cas où la maladie n'a pas été complètement guérie par les premiers traitements mercuriels. Cette méthode est cependant la meilleure pour prescrire ce remède ; plusieurs de ceux à qui les frictions répugnent , pouvant avaler une pillule. En effet il est plusieurs circonstances dans la vie , qui rendent plus convenable cette manière de l'introduire dans le corps ; mais aussi d'un autre côté , il est plusieurs constitutions qui ne peuvent point supporter le mercure donné intérieurement ; & lorsque ces deux circonstances se rencontrent chez le même sujet , son état est alors des plus fâcheux.

Le mercure pris intérieurement , produit souvent des effets fâcheux sur l'estomac , & sur les intestins , il occasionne des nausées chez les uns , & des tranchées , & le dévoiement chez les autres.

S'il est nécessaire de le donner intérieurement , & qu'il fatigue l'estomac , ou les intestins , & même les deux tout-à-la-fois , quelque simple qu'en soit la préparation , il faut corriger ou prévenir ses effets , en le mêlant avec d'autres médicamens. S'il n'affecte que l'estomac ; on peut le mêler avec une petite quantité d'huile essentielle , telle que celle de clous de girofle , ou des fleurs de camomille , qui dans

plusieurs circonstances, prévient cet effet. S'il est à-la-fois nuisible à l'estomac, & aux intestins, cette circonstance provient, à ce que nous croyons, ou de ce que le mercure trouve dans l'estomac un acide, qui en dissout une partie, de manière à former un sel; ou de ce qu'on le donne sous la forme d'un sel. Dans l'un & l'autre cas, il devient purgatif pour l'ordinaire, & ainsi il détermine sa propre expulsion. Il est néanmoins deux manières de prévenir ces effets; la première est d'empêcher le sel de se former; & la seconde d'adoucir ses effets sur les intestins, s'il s'est formé, en diminuant l'irritabilité des organes qu'il affecte. Il n'y a pas de meilleurs moyens pour empêcher le sel de se former, que de mêler le mercure avec des substances alkales, soit salines ou terreuses, & lorsqu'on choisit de le donner sous forme saline, on peut le mêler avec l'opium, ou avec quelques-unes des huiles essentielles.

Ainsi pour empêcher la formation d'un pareil sel dans l'estomac, on peut prendre une préparation mercurielle quelconque, telles que le mercure calciné, le mercure de Wurtz, ou le calomel, & en faire des pillules, en y ajoutant un peu de savon mou, ou quelque sel alkalin. Cette mixture empêche aussi que les pillules se sèchent: au lieu de ces mélanges, on pourra unir le mercure avec une terre calcaire, telle que la craye, ou les yeux d'écrevisse: c'est sur ce principe qu'on fait le mercure alkalisé, qui n'est que du mercure crud, broyé avec des yeux d'écrevisses. Mais ces substances ajoutent considérablement à la masse du médicament, puisqu'il n'en faut pas moins de vingt grains pour une dose; laquelle contient sept grains & demi de mercure crud. Le mercure calciné, broyé avec une petite quantité d'opium, fait une pillule très-efficace, qui pour l'ordinaire ne répugne point à l'estomac, ou aux intestins. On a depuis long-tems mêlé l'opium avec le mercure, pour guérir la maladie vénérienne, & quelques-uns en ont attribué la guérison aussi bien à l'opium qu'au mercure. Cependant il n'en faut pas moins donner l'opium avec précaution, car il ne convient pas également à chaque constitution, il produit souvent de l'irritabilité, des lassitudes, & des faiblesses chez quelques-uns, & chez d'autres des spasmes.

Si l'on ne donne pas le mercure de la manière que nous venons de dire, mais bien sous la forme saline, ou qu'on permette aux sels de se former dans l'estomac, pour lors on le mêlera avec un tiers d'opium, & une goutte d'huile de clous de girofle, ou de camomille. Un tel mélange le



rendra supportable à l'estomac, & empêchera qu'il n'occasionne le dévoiement. Si néanmoins ce viscère, ou les intestins, ne pouvoient encore le supporter, on lui joindroit les sels alkalis, l'opium, & quelques huiles essentielles. On peut donner chaque soir pendant une semaine entière, sous forme de pillules, un grain de mercure calciné, en lui ajoutant tel autre médicament que l'état de l'estomac ou des intestins, pourroit demander; & si pendant ce tems, la bouche ne paroïssoit point affectée, on pourroit répéter soir & matin la dose, qu'on augmentera encore de deux grains le soir, & d'un le matin, quand le malade s'est accoutumé au remède, & que ses effets ne se portent point vers la bouche.

Le même procédé est également convenable dans l'usage du mercure de Wurz ou du calomel; mais il faut employer une beaucoup plus grande quantité de ces dernières préparations mercurielles, que de celles dont nous avons parlé ci-dessus, pour produire le même effet médical sur la maladie, peut-être leurs effets sont dans la proportion environ de deux ou trois à un. Il n'est pas aisé de rendre raison pourquoi cela est ainsi, la quantité du mercure étant à-peu-près la même pour les unes comme pour les autres, dans un poids donné, car dans huit grains de calomel il y en a sept de mercure crud. Trois grains de ces préparations n'équivalent qu'à un du mercure calciné. Le mercure crud donné en même quantité avec l'une ou l'autre des premières préparations, paroît être de tous les remèdes, le moins efficace, car quinze grains de mercure crud éteints dans quelque mucilage, ne paroïssent équivaloir qu'un ou deux de mercure calciné.

Le sublimé corrosif qui est un sel capable de stimuler violemment, se donne pour l'ordinaire en solution dans l'eau, de l'eau-de-vie, ou dans quelques eaux simples, & l'on s'en est servi avec beaucoup de succès. Il paroît qu'il guérit les ulcères de la bouche presque aussitôt, si ce n'est pas même plutôt qu'aucune des autres préparations; mais cela provient, à ce que nous soupçonnons, de ce qu'il est appliqué aux parties malades, dans son passage pour arriver à l'estomac, & de ce qu'il agit sur elles localement comme un gargarisme. Il paroît cependant d'après l'expérience, qu'il n'a pas une efficacité suffisante sur l'irritation vénérienne, dans les affections récentes, car il ne détruit que les effets locaux visibles, sans abolir entièrement l'action vénérienne. Il en est, en effet, plus de ceux qui sont retombés après



avoir pris cette préparation, que de ceux qui en ont pris d'autres ; ce qui provient de ce qu'elle sort très-facilement par les pores de la peau. D'ailleurs elle s'accorde beaucoup moins avec l'estomac & les intestins, qu'aucune des autres préparations.

Un grain de cette préparation mercurielle dissous dans une once environ de quelque fluide, est en général la dose qu'on en donne, & on l'augmentera à proportion de ce qu'on verra qu'elle s'accorde avec les intestins, & en proportion de ses effets sur la bouche, & sur la maladie.

Comme le sublimé corrosif contient un acide, & qu'on doit se régler d'après les effets de l'acide sur les intestins, la quantité de mercure qu'on peut donner sous cette forme, doit nécessairement être moindre que dans les autres préparations. Les gouttes de Ward contenant moins d'acide, on peut les donner en plus grande quantité, & par cette raison elles sont plus efficaces. Peut-être quelques-unes de ces préparations unies avec un scrupule de gomme de gayac peuvent avoir plus d'effet, que lorsqu'on les donne toutes seules ; l'électuaire est la forme convenable.

Ce traitement continué pendant deux mois, guérira en général une vérole ordinaire ; mais on ne prétend pas ici spécifier aucun tems. Après que tous les symptômes de la maladie ont disparu, on continuera ce traitement au moins une quinzaine de jours de plus ; mais si, comme il arrive souvent, les symptômes disparaissent tout-à-coup, peut-être dans huit ou dix jours, probablement à cause que le remède s'échappe par les surfaces que la maladie attaque, on en continuera alors l'usage trois semaines ou peut-être un mois de plus, en augmentant la dose. Dans de tels cas, ces effets locaux & visibles paroissent être guéris tandis que les parties conservent la disposition vénérienne.

On recommande différentes préparations mercurielles pour donner intérieurement, & cependant on se contente en général d'une seule pour appliquer extérieurement. Chacun trouve que quelques-unes de ces préparations remplissent mieux le but qu'une autre dans certains cas, ce qui fait qu'on croit devoir lui accorder la préférence. D'autres parce qu'ils ont observé de mauvais effets d'une préparation particulière, dont ils ne se sont servis qu'une seule fois, l'ont en général condamnée pour toujours ; & trop souvent l'imposture vient mêler ses mensonges au traitement de cette maladie.

On pourroit naturellement supposer que la préparation la plus simple est la meilleure, & que celle qui se dissout le plus facilement dans les humeurs est moins nuisible à l'estomac, & à la santé en général, & qu'il y a moins à craindre que ses opérations soient troublées ou interrompues; car il est difficile de croire que quelque substance qu'on mêle avec le mercure, & qui altère hors du corps ses propriétés chymiques ou mécaniques, puisse ajouter à son pouvoir dans le corps, à moins qu'il ne s'agisse d'une substance, qui avoit un pareil pouvoir en agissant toute seule. La préférence qu'on donne généralement à l'onguent est une preuve de ce que nous avançons; & si nous pouvions trouver une préparation plus simple encore que l'onguent, nous devrions en faire usage préférablement au mercure crud.

VI. *Du traitement de la maladie dans le second, ou le troisième degré.*

On doit insister sur l'emploi des remèdes mercuriels lorsque la maladie est plus avancée. Il faut alors donner au malade la plus grande quantité de mercure qu'il peut supporter à la fois, & continuer avec constance, jusqu'à ce qu'on ait lieu de supposer que la maladie est entièrement détruite. Il ne sera pas possible en pareil cas d'empêcher la bouche d'être considérablement affectée, vu la quantité de mercure qu'il faudra nécessairement donner pour obtenir la guérison de la maladie.

Mais avant qu'elle soit aussi avancée comme il est assez probable que le malade a déjà pris du mercure, il est à propos de s'informer comment il en a été affecté, & la dose qu'il en a pu supporter; ce qui servira en quelque façon de règle pour savoir en quelle quantité on doit commencer à le lui administrer. Si le malade n'a point pris du mercure depuis long-tems, & qu'il en soit aisément affecté, cas où il faut le donner en très-petite quantité, on commencera avec la plus grande précaution, & l'on en règlera la quantité suivant les circonstances. Mais s'il n'y a pas long-tems que la personne a pris du mercure, malgré qu'elle en soit aisément affectée, on peut alors l'administrer plus librement, parce qu'il aura moins d'effet sur la bouche, ainsi que sur la maladie; de plus, s'il n'y a que peu de jours que la personne ait quitté l'usage du

mercure, & qu'elle en soit difficilement affectée, ce qui est le cas, où l'on peut en donner en plus grande quantité, on peut alors l'administrer librement au point qu'il puisse affecter la constitution dans un tems considérable. Si le mercure porte à la bouche dans six ou huit jours, & s'il se forme une ulcération considérable vers le douzième, ce sera en général un bon commencement. Dans de tels cas, on doit, s'il est possible, surprendre la constitution par le médicament, de manière qu'il produise les plus grands effets, mais avec la précaution d'être toujours à même de conserver ces effets par la quantité.

Les frictions rempliront mieux le but, que de le donner intérieurement; car de cette manière on est sûr d'en introduire dans un tems donné une plus grande quantité, qu'on ne le pourroit sans nuire à l'estomac en le prenant intérieurement.

La quantité de mercure appliquée de cette manière, devra être, en certaines circonstances; en raison inverse de la surface sur laquelle on l'applique; il faudra que l'onguent la couvre entièrement; car une demi-once d'onguent mercuriel, dont on frottera une surface, donnée aura à-peu-près le même effet qu'une once, dont on frottera la même surface; c'est pourquoi afin qu'une once produise doublement l'effet, il faut qu'on l'étende sur une surface doublement grande. La quantité de l'onguent doit par conséquent être proportionnée à la quantité de la surface, car l'on ne peut pas en appliquer sur une certaine étendue plus qu'une quantité déterminée, pour qu'elle soit absorbée, en sorte qu'il sera inutile d'en appliquer une plus grande; & si la surface est plus grande, la même portion d'onguent ne pourra pas être étendue, au point de pénétrer entièrement tous les absorbans.

Chaque surface, dont on fait usage, doit par conséquent avoir la quantité nécessaire d'onguent, & non davantage, si l'on veut attribuer les effets du mercure à la quantité.

On a toujours recommandé de bien frotter, pour faire entrer, comme l'on dit, le mercure; cette pratique a pris naissance de ce que l'on a cru que la surface du corps est poreuse comme une éponge, plutôt que de l'idée que l'absorption se faisait par l'action des vaisseaux. Il est très-probable que cette facilité des vaisseaux à produire l'absorption est plutôt dérangée, que facilitée par cette friction.

L'on ne peut pas exactement déterminer combien de tems l'on doit continuer ce traitement.

Il y a tout lieu de croire qu'il faut le continuer, jusqu'à ce que les symptômes locaux, tels que les nodus aient diminué; mais cela n'est guères nécessaire, à moins qu'ils ne cèdent facilement; car en pareils cas, il faut en général beaucoup plus de tems pour guérir les affections locales, comme les tumeurs, par exemple, qu'il n'en faut pour guérir l'action vénérienne; aussi les toniques seront-ils alors d'une grande utilité, sur-tout si les tumeurs sont opiniâtres.

Il faut faire une attention particulière au régime de vie, pendant qu'on fait subir un traitement aussi sévère, & qui tend de toute manière à déprimer les forces. Il faut soutenir les malades, & comme les effets locaux du remède sur la bouche, les empêchent de prendre toute sorte de nourriture, sur-tout celles qui sont sous une forme solide; il faut leur substituer celles qui sont liquides, & principalement celles qui se convertissent aisément en notre propre substance quand on les avale, comme le lait, par exemple, qui est un aliment de cette espèce. Un œuf battu avec un peu de sucre & un peu de vin; le sagou, le salep & autres, forment une nourriture convenable. Dans plusieurs cas, il faut donner pendant tout le cours du traitement du vin avec du quinquina. Le sucre est peut-être un des meilleurs restauratifs qu'on connoisse, lorsque la constitution a été beaucoup affoiblie par une longue abstinence, quelle que soit la cause d'où elle dérive, soit qu'un défaut de nourriture en santé ou en maladie, l'ait occasionné, ou que les alimens n'aient pas pu remplacer le dépérissement constitutionnel, comme dans un traitement mercuriel. Et dans tous ces cas lorsque la cause cesse d'agir, l'usage du sucre rétablit pour lors la constitution, & probablement mieux, qu'aucun autre aliment quelconque.

Quoique ce ne soit pas l'opinion commune, & que par conséquent on ne donne pas toujours du sucre dans cette vue, il y a cependant des preuves suffisantes, qui démontrent la supériorité de sa qualité nutritive sur toutes autres substances. C'est un fait connu, que tous les Nègres dans les Isles, deviennent extrêmement gras & repiets, lors de la saison des cannes à sucre, & qu'ils ne se nourrissent guères d'autres alimens. Les chevaux & les troupeaux, auxquels on permet d'en manger, s'engraissent aussi, & le poil des chevaux devient alors très-beau. Les oiseaux qui se nourrissent des fruits, n'en mangent jamais qu'ils ne soient parfaitement mûrs, c'est-à-dire, lorsqu'ils fournissent une plus grande



quantité de matière sucrée, & même alors ils ne mangent que ceux qui en fournissent le plus. Il en est de même des insectes, mais dans cette classe d'animaux, on ne peut pas avoir des preuves plus convaincantes de ce fait, que dans les abeilles. Le miel est composé d'une substance saccharine mêlée à quelques autres suc de la plante, & avec un peu d'huile essentielle; mais le sucre en est le principal ingrédient. Quand on considère qu'un essaim d'abeilles vit un hiver entier sur quelques livres de miel, qu'il conserve une chaleur constante d'environ 95 ou 96 degrés, & que les actions de l'économie animale sont proportionnées à cette chaleur, on ne peut s'empêcher de convenir, que le sucre contient peut-être plus de nourriture réelle, qu'aucune autre substance connue.

On observe aussi que le petit lait, qui est la partie aqueuse du lait, & qui ne contient ni de l'huile, ni de la matière coagulable, engraisse extrêmement. Cet effet provient principalement du sucre qu'il contient, & qui est dissous dans l'eau qui lui sert de véhicule. Mais si on laisse aigrir le petit lait, il n'engraissera plus autant, à cause de l'altération survenue au sucre, qui a passé à la fermentation acétueuse.

Quoique les qualités nutritives du sucre n'ayent pas été assez généralement connues, pour que l'usage en soit devenu général, elles n'ont cependant point échappé tout-à-fait à la connoissance des Praticiens. M. Vaux, ayant observé que les Nègres dans les Indes Occidentales, devenoient considérablement gras dans la saison du sucre, se décida à le donner en très-grande quantité à plusieurs de ses malades, & avec un très-bon succès. Le miel est peut-être une substance qu'on peut lui substituer plus avantageusement, qu'aucune autre quelconque, il importe peu d'adoucir tout ce qu'on mange ou ce qu'on boit, soit par le sucre que le miel contient, ou par le sucre lui-même; mais il est probable que les autres ingrédients, qui entrent dans la composition du miel ajoute à sa qualité nutritive.

## VII. Du traitement local.

Si les effets locaux ne consistent que dans l'inflammation, & le gonflement des parties molles ou dures, il ne faudra point recourir à aucun traitement local, celui de la



constitution pouvant suffire en général pour les détruire complètement.

Il arrive cependant quelquefois, que les affections locales ne céderont point, & que les parties conserveront leur tuméfaction, & resteront dans un état d'inaction & d'indolence, alors même que tout concourt à faire croire que la constitution est parfaitement guérie.

On doit en pareil cas, aider le traitement constitutionnel par des topiques mercuriels, soit sous la forme d'emplâtre ou d'onguent; la dernière méthode est la meilleure. Si ces topiques ne suffisent pas, il faut tâcher de détruire cette disposition, en excitant une inflammation d'une autre espèce. J'ai vu guérir un nodus vénérien, qui causoit des douleurs mortelles, par une incision qu'on fit jusqu'à l'os, selon toute la longueur du nodus. La douleur cessa, l'enflure diminua, & la plaie se consolida peu-à-peu, sans que le malade prît un seul grain de mercure. On a appliqué sur les nodus, des vésicatoires avec succès; ils dissipèrent la douleur, & diminuèrent les tumeurs, de manière à convaincre que le traitement local peut aider les effets généraux du mercure dans plusieurs cas.

On n'a pas seulement eu recours à ce traitement pour aider l'opération du mercure dans les cas, où ce remède ne paroïssoit pas proportionné à la maladie, mais on en a encore fait usage au commencement du traitement, & avant même qu'on eût appliqué le mercure; mais on jugea toujours nécessaire de poursuivre le même traitement mercuriel, comme si on n'avoit rien fait pour les affections locales.

On peut demander quel avantage il résulte de l'incision, ou de l'application du vésicatoire? L'avantage consiste dans un soulagement immédiat des douleurs violentes; & comme il y a deux puissances qui agissent, il est naturel de supposer que la guérison sera beaucoup plus prompte.

Après toute ces tentatives, il peut encore arriver que les effets locaux persistent, & forment une nouvelle maladie, que le mercure peut augmenter; c'est pourquoi on peut essayer d'autres méthodes, ainsi que je les décrirai ci-après.

### VIII. Des abscesses, & de l'exfoliation.

Lorsque un nodus du périoste suppure, les os sont pour l'ordinaire affectés, & forment partie de l'abscess, ce à quoi

il faut donner une grande attention. En effet le pus de ces abcès n'est pas pareil à celui des abcès ordinaires ; il est rare qu'il soit produit par une vraie inflammation suppurative, & par conséquent le dépôt est lent dans ses progrès, & il donne rarement une bonne matière, mais un mucus, ou quelque chose qui ressemble à une matière visqueuse, & qui forme sur l'os une tumeur applatie. Cette circonstance fait qu'il est difficile de déterminer, lorsque la suppuration a lieu, & dans plusieurs cas de découvrir la matière, même quand elle est formée. Une autre raison de douter dans ces cas de la présence de la matière, c'est qu'en général on arrête de très-bonne heure les progrès de la maladie, par l'usage du mercure. Cette matière est souvent réabsorbée pendant le traitement mercuriel ; & il est à propos alors de s'arrêter pour voir si cet effet auroit lieu, sur-tout vers le commencement de la maladie. Mais si l'absorption ne s'opère pas, & que la maladie soit déjà avancée, il faut alors faire une incision.

Le traitement chirurgical en pareil cas, est le même que celui des autres maladies qui affectent ces parties, & qui ne seroient point compliquées de la présence d'un virus. Il faut absolument ouvrir hardiment, car plus les parties sont à découvert, plus elles sont portées en général à guérir, & encore plus dans ce cas-ci ; car l'effet de cette opération aide à détruire la disposition vénérienne. Il faut dans l'ouverture d'un abcès, emporter la peau qui couvre l'os, sur-tout aux extrémités inférieures.

Si l'on a ouvert l'abcès hardiment, & que l'exfoliation ait lieu, ce qui arrive généralement, il faut la traiter comme toute autre exfoliation. Les exfoliations se font beaucoup mieux dans ce cas-ci, que dans plusieurs autres, parce qu'on peut en général remédier à la maladie qui les produit, ce qui n'arrive pas dans plusieurs maladies des os, où l'exfoliation a lieu. Cependant il se présente quelquefois des cas où la disposition vénérienne ayant été détruite, il lui succède une autre action morbifique, dont nous expliquerons la nature, en traitant des effets qui restent après la guérison de la maladie, & qui quelquefois sont le produit du traitement.

IX. *Des nodosités qui paroissent sur les tendons , les ligamens , & les aponévroses.*

Les observations que nous avons faites sur les nodosités du périoste , & des os , peuvent s'appliquer aux tumeurs , & aux suppurations des ligamens , & des aponévroses ; mais il est plus difficile encore dans ceux-ci que dans les premiers , d'affirmer la présence de la matière purulente.

Lorsque l'épaississement seul des ligamens , ou des aponévroses , est la suite de la maladie , il est très-difficile de le dissiper , puisque dans plusieurs cas on peut dépurer la partie malade , de toute infection vénérienne , sans dissiper cependant la tumeur. On peut souvent appliquer sur ces nodus des vésicatoires , & avec succès ; mais s'ils manquent de produire leur effet ; il faut pour lors de toute nécessité , faire une incision sur la partie , pour exciter une plus forte action. En effet , quoique la maladie n'ait rien de vénérien , & qu'on n'ait nullement à craindre à l'avenir pour la constitution ; cependant comme elle laisse souvent des tumeurs très-opiniâtres , & très-incommodes , qui ne céderont ni au tems , ni aux médicamens ; il est à propos de mettre en usage tous les moyens possibles pour les détruire.

X. *De la manière de corriger quelques - uns des effets du mercure.*

Dans les premiers tems où l'on ne savoit guères encore la manière de se servir du mercure , & où l'on ne connoissoit pas aussi bien qu'aujourd'hui , ses effets sur cette maladie , on supposoit généralement qu'il agissoit , en procurant une évacuation des glandes salivaires , & par conséquent on en donnoit toujours jusqu'à ce que cette évacuation eût lieu. Or comme on croyoit que ses effets , relativement à la guérison , étoient en raison de la quantité de cette évacuation , on la poussoit aussi loin qu'il étoit possible , sans courir le risque d'une suffocation. D'après un pareil traitement , il est souvent arrivé que dans les constitutions qui étoient très-susceptibles de l'irritation vénérienne , & dans lesquelles le mercure produisoit sur quelques sécrétions particulières , des effets beaucoup plus violens qu'on ne l'auroit voulu , il est

arrivé, dis-je, qu'on a été forcé de recourir aux médicamens capables de corriger les effets du mercure.

Nous avons dit en traitant des effets du mercure, que l'accroissement sensible des sécrétions qu'il produisoit, étoit selon l'ordre suivant. Premièrement de la salive, ensuite de la sueur, puis de l'urine, & souvent du mucus des intestins, d'où suit le dévoiement. Nous avons aussi observé, que lorsque quelqu'un des ces sécrétions devenoient trop violentes, le Praticien étoit forcé de s'arrêter, jusqu'à ce qu'elles fussent plus modérées.

On a essayé de diminuer ces effets de deux manières, ou en détruisant les pouvoirs du mercure sur le corps en général, ou bien en en supprimant l'usage; mais cela a été inutilement. On n'a jamais pensé une seule fois qu'il fût nécessaire de diminuer son action sur les organes sécrétoires, au point d'en retenir toujours la même quantité dans le corps, ou même d'en introduire davantage, ce qui seroit quelquefois d'une grande utilité, si l'on pouvoit le faire. Mais nous ne connoissons pas encore suffisamment ses forces à cet égard, nous sommes obligés d'observer une grande précaution dans notre manière de donner le mercure.

Nous avons tâché de montrer qu'il n'est pas nécessaire de donner ce minéral pour procurer ces évacuations, & qu'on peut le donner en telle quantité que ce soit, sans augmenter sensiblement aucune de ces sécrétions; cependant malgré toutes les précautions on peut encore être trompé, en sorte qu'on verra le mercure produire de tems à autre de plus grands effets, que ceux auxquels on s'attendoit. Il est par conséquent nécessaire de chercher le moyen de prévenir les effets du mercure, quand il y a tout lieu de croire qu'ils seront trop violens, ou d'y remédier lorsqu'ils ont déjà eu lieu.

La pratique ordinaire lorsque le mercure agit violemment sur les intestins, est de s'opposer à ces effets. On ne le fait cependant pas dans l'idée de retenir le mercure dans le corps, mais bien pour soulager les intestins qui souffrent de l'action du médicament: Il vaudroit néanmoins mieux arrêter ici ses progrès, comme on le fait lorsqu'il se porte sur d'autres excrétoires, afin qu'il puisse rester une plus grande quantité de mercure dans le corps.

Quoique cette augmentation des sécrétions provienne de ce que la machine est surchargée de mercure, on ne risque rien en cherchant à la diminuer, parce qu'elle ne provient point d'une disposition universelle, qui cesse par être locale



ou, critique ; par conséquent si l'on arrête cette action dans un endroit , il faut nécessairement qu'elle se manifeste sur quelqu'autre ; ce dernier effet provient de ce que la partie nouvellement affectée est plus susceptible de cette irritation qu'aucune autre , & que la quantité de mercure dans la constitution , est alors égale à la susceptibilité de la partie ; c'est pourquoi malgré qu'on arrête alors ses effets , ils ne se manifesteront point en aucun autre endroit que ce soit , toutes les autres parties étant capables de supporter cette quantité , & de demeurer saines tant qu'on n'en introduira pas davantage dans le corps.

Lorsque le mercure attaque les glandes salivaires , il augmente la sécrétion qu'elles opèrent , au point que les Praticiens sont quelquefois dans le cas de recourir aux médicamens , qu'on a regardé comme propres à obvier à ses ravages. On a généralement supposé que cette susceptibilité des glandes de la bouche , & la bouche même à être aisément attaquée par ce médicament , provenoit d'une teinte scorbutique , à laquelle l'on a attribué la plupart des maladies. Nous croyons plutôt que ce sont les sujets scrophuleux , & ceux qui sont d'une nature foible & délicate , qui sont le plus exposés à ce genre d'accident.

On a donné des purgatifs , dans la supposition que le mercure pouvoit être entraîné hors du corps , au moyen de l'évacuation , qu'ils produisent , & on les a répétés suivant la violence des effets du mercure , & la force du malade. Quelqu'efficaces qu'on regarde ces évacuations , nous pouvons dire n'avoir jamais vu qu'elles aient diminué les effets du mercure sur la bouche , soit lorsqu'elles paroissent spontanément , ou lorsqu'on les détermine par des cathartiques , ou même quand elles proviennent du mercure lui-même. Comme on a observé que cette méthode n'étoit pas suffisante pour dissiper les effets dont nous parlons , l'on a essayé d'autres médicamens , & l'on a supposé que le soufre étoit un spécifique à cet égard. Il importe peu de savoir si cette idée naquit de la pratique , ou du raisonnement (1) ; mais nous croyons en avoir vu de très-bons

---

(1) Le soufre uni avec un métal quelconque , détruit probablement sa solubilité dans les sucs , ou du moins ses effets dans la circulation ; aucun des cinnabres n'agit comme le soufre , ou comme le mercure. L'antimoine crud , qui est le régule d'antimoine uni au soufre , n'a aucun effet. L'arsenic , & le fer , lorsqu'on les unit avec le soufre , n'en ont pas plus d'effet.



effets dans quelques cas ; si l'on peut supposer que les évacuations par les selles puissent être de quelque utilité , il vaudra mieux purger avec le soufre , puisqu'il opérera à-la-fois & comme un purgatif & comme un spécifique.

Le soufre entre certainement dans la circulation comme soufre , puisque la sueur & l'urine en ont l'odeur ; s'il ne se combine pas avec le mercure , & qu'il en détruise les propriétés comme mercure , il est impossible , suivant l'opinion de ceux , qui les premiers ont imaginé de le donner d'après cette idée , qu'il puisse se disposer , de manière à former l'œthiops minéral , ou quelque substance semblable , qui comme lui , ne puisse exciter la salivation. Il est impossible aussi que le soufre puisse agir comme un stimulant d'une nature contraire au mode d'agir du mercure , en s'opposant à ses effets dans la constitution. On a aussi supposé que le soufre empêche le mercure d'entrer dans la circulation.

Mais comme on s'accorde assez sur les bons effets de ces préparations de soufre & de mercure , & comme nous-même les avons observés dans nombre de cas , nous devons avouer qu'elles entrent dans la circulation , ou que tous les effets se passent sur l'estomac & sur les intestins , avec lesquels le reste du corps sympathise. Les bons effets qui proviennent du soufre en diminuant , ou en altérant les effets immédiats du mercure ne peuvent avoir lieu , que lorsque ce médicament existe réellement dans le corps ; aussi distinguerons-nous ceux qui dérivent directement du mercure , & ceux qui continuent par habitude après que le mercure a été entraîné hors du corps , cas qui arrive quelquefois , dont nous parlerons en tems & lieu.

On sait que l'usage du mercure a fait perdre la faculté du goût pendant quinze jours , même après qu'on en avoit cessé l'usage ; & qu'elle est revenue ensuite. Je connois même un homme à qui cet accident est survenu , deux fois après la première dose de mercure qu'il avoit prise. Il n'est pas trop aisé de rendre raison de ce phénomène ; mais de quelle manière qu'il soit arrivé , c'est un fait très-curieux.

Lorsque le mercure a porté à la bouche & au gosier , on éprouve souvent de très-bons effets des gargarismes dans lesquels entre l'opium , car il détruit l'irritabilité , & par conséquent la sensation douloureuse , qui est un des moyens de diminuer la sécrétion. Un gros de teinture thébâïque dans une once d'eau , fait un très-bon gargarisme (1).

---

(1) Ce fut d'après l'analogie que j'employai l'opium de cette  
Lorsque

Lorsque le mercure porte à la peau, l'évènement n'est ni aussi désagréable, ni aussi dangereux, que lorsqu'il porte à la bouche; cependant il sera souvent à propos d'arrêter cette évacuation, soit parce qu'elle est incommode, soit parce qu'elle diminue les effets du mercure sur la constitution, en l'entraînant hors du corps. Le quinquina est peut-être un des meilleurs correctifs de cette augmentation de sécrétion.

Lorsque le mercure attaque les reins, & qu'il augmente la sécrétion de ces glandes, l'effet n'est pas si incommode, que lorsqu'il occasionne la sueur, quoiqu'il soit possible qu'il entraîne trop tôt le mercure hors du corps. Mais comme nous n'avons que peu de médicamens qui puissent diminuer cette sécrétion, il faut dans la plupart des cas l'abandonner à elle-même. On peut donner alors le quinquina avec avantage.

Lorsque le mercure se porte sur les intestins, les accidens sont souvent plus dangereux & plus incommodes, que dans toute autre des circonstances précédentes, particulièrement les deux dernières; il est peut-être cependant en notre pouvoir la plupart du tems, d'empêcher qu'il n'affecte ces parties, ou d'en pallier les effets lorsqu'il s'y est porté. Il faut alors donner l'opium en assez grande quantité, pour qu'il puisse surmonter le mal, & nous croyons que ce remède manquera rarement de dissiper tous les symptômes.

#### XI. *De la manière d'être des différentes préparations mercurielles, lorsqu'elles sont portées dans la circulation.*

La raison & plusieurs circonstances sembleroient faire croire que le mercure doit être dans l'état de solution dans les humeurs, avant qu'il puisse agir sur la maladie vénérienne, & même sur quelque autre maladie que ce soit. Il est très-probable d'après les faits suivans, que le mercure est dans une état de solution, & non pas dans l'état de combinaison comme cela a lieu à l'égard des préparations mercurielles que nous connoissons.

1°. Le mercure crud, tout sel mercuriel quelconque, ainsi que la chaux de mercure, se dissolvent dans la salive,

---

manière, parce que j'avois trouvé que ce remède calmoit les intestins, lorsqu'il survenoit un dévoiement, à la suite de l'usage du mercure: je l'ai essayé en gargarisme, & j'en ai éprouvé de bons effets, mais non pas pareils à ceux qu'il produisit sur les intestins.

lorsqu'on les goûte , & deviennent sensibles au goût. D'après cet effet , on doit regarder le mercure comme susceptible de solution dans quelques-unes de nos humeurs.

2°. Le mercure crud , lorsqu'il est divisé en molécules par la gomme arabique ou autres substances gommeuses , au point de se dissoudre plus facilement lorsqu'il est dans l'estomac , purge pour l'ordinaire , mais le mercure crud pris sans avoir subi une pareille opération , n'a pas une semblable propriété , ne pouvant pas si facilement se dissoudre dans les sucs de l'estomac. La simple chaux de mercure produit les mêmes effets , c'est-à-dire , qu'elle purge , & beaucoup plus violemment , à cause de sa facilité à se dissoudre dans les humeurs animales , d'après notre supposition ; car si elle ne purgeoit que d'après son union avec l'acide , qui pourroit être dans l'estomac , elle ne purgeroit probablement pas plus que le mercure crud , quoiqu'il soit très-vraisemblable , que la chaux se dissolvent plus facilement que le mercure crud dans un acide foible.

3°. Toutes les préparations mercurielles en produisant le même effet dans la bouche , aussi bien que dans la constitution , indiquent qu'elles doivent toutes éprouver quelques changemens , qui les réduit à une forme particulière. Nous ne pouvons dire quelle est cette forme , si c'est la chaux , le métal ou quelqu'autre , que nous connoissons ; mais il est probable quelle n'est aucune de celles-là ; mais une solution spécifique dans les humeurs animales , propre à l'animal même. La circonstance que toutes les préparations mercurielles mises dans la bouche , subissent le même changement , & que la salive a le même goût de chacune d'elles , rend cette supposition encore plus probable. Si toutes les préparations mercurielles avoient les mêmes propriétés dans le corps qu'elles ont dehors , ce que nous devons supposer , si après y être entrées elles conservent la même forme , dans ce cas-là le virus vénérien doit être déraciné en autant de manières différentes qu'il y a de préparations. Le mercure crud agiroit mécaniquement , en augmentant le poids , ou le *momentum* du sang ; la chaux agiroit de même que la poussière de brique pilée , ou quelqu'autre poudre qui est pesante ; le précipité rouge stimuleroit d'une façon par ses propriétés chymiques , tandis que le sublimé corrosif agiroit d'une autre , & le mercure jaune (1) d'une

---

(1) Le turbith minéral.

troisième manière; & ce dernier feroit probablement vomir comme l'ipécacuana qui cause des vomissemens, soit qu'il soit dans l'estomac, ou dans la circulation.

4°. Toutes les préparations mercurielles lorsqu'elles sont appliquées sur un lieu déterminé, agissent toujours d'une seule & même manière, c'est-à-dire, comme mercure; mais quelques-unes ont aussi une autre mode d'action qui est chymique, & conforme à la nature spécifique de la préparation. Le précipité rouge est une préparation de cette espèce, & il agit de ces deux manières à la fois, soit comme un stimulant, ou comme une escarotique.

Pour m'assurer si j'étois bien fondé dans mon opinion sur la solution du mercure dans nos humeurs, j'ai fait sur moi-même les expériences suivantes. J'ai mis un peu de mercure crud sur ma langue, & je l'ai laissé agir, au point de le rendre plus susceptible de solution, jusqu'à ce qu'enfin j'en ai senti le goût. J'y ai mis ensuite du mercure calciné, & je l'ai laissé jusqu'à ce que j'en aie éprouvé la sensation, qui étoit exactement la même; mais j'ai observé que cette chaux étoit plus facile à se dissoudre que le mercure crud. J'ai essayé le calomel, & le sublimé corrosif, aussi de la même manière, après les avoir délayés avec de l'eau, & le goût a été encore le même. C'étoit un peu avant que j'eusse senti le goût du mercure crud dans ma bouche. J'ai senti beaucoup plutôt le goût de la chaux & du calomel. Le sublimé corrosif me donna d'abord un goût mixte; mais lorsque l'acide fut délayé, il me fit éprouver exactement la même impression que les autres; toutes ces différentes préparations produisant la même sensation, ou le même goût dans la bouche.

Il paroît d'après ces expériences, que dans chacune d'elles le mercure fut dissous dans la salive, & réduit à la même préparation ou solution.

Pour essayer si le mercure introduit dans le corps produiroit le même goût sur la langue, j'ai frotté mes cuisses avec l'onguent mercuriel, jusqu'à ce que ma bouche en fût affectée, & j'ai senti pleinement le goût du mercure, & autant que je puis m'en souvenir, il étoit exactement le même que dans les premières expériences.

J'ai laissé passer quelque tems pour attendre que ma bouche fût parfaitement bien, & qu'elle eût perdu le goût du mercure, après quoi j'ai pris du calomel en pillule, jusqu'à ce qu'elle fût de nouveau affectée de la même façon. J'ai pris ensuite du mercure calciné & du sublimé



corrosif. Toutes ces expériences m'ont donné le même résultat ; le mercure produisant sous toutes les formes , le même goût.

Ces expériences paroissent démontrer que lorsque le mercure produit une évacuation par la bouche , il est certainement entraîné hors du corps par cette évacuation , & de là nous pouvons conclure avec raison , que lorsqu'étant dans le corps , il produit d'autres évacuations , telles que la diarrhée , la sueur , & une écoulement abondant d'urine , il est aussi entraîné hors du corps par ces évacuations qui deviennent pour lui des issues.

Il paroît aussi par ces mêmes expériences , que peu importe la préparation du mercure , dont on se sert pour guérir cette maladie , pourvu qu'elle soit facilement dissoute dans nos humeurs , les préparations les plus susceptibles de solution étant toujours les meilleures.

## XII. *De l'opération du mercure sur le virus.*

On peut supposer que le mercure agit de trois différentes manières dans les maladies vénériennes. 1°. Il peut s'unir chimiquement avec le virus , & le décomposer , au moyen de quoi il peut détruire ses propriétés irritables ; 2°. Il peut l'entraîner hors du corps par une évacuation ; 3°. Il peut produire une irritation dans la constitution qui s'oppose à l'irritation vénérienne , & la détruit entièrement.

On a supposé que le mercure agit simplement par son poids sur les fluides circulans ; mais on ne sauroit se former une juste idée de cette supposition ; & si cela étoit , d'autres substances agiroient dans ces cas également à raison de leur poids , & plusieurs d'elles par conséquent guéreroient ; mais l'expérience nous apprend que les corps , qui ont un poids considérable , tels que la plupart des métaux , ne produisent aucun effet sur cette maladie. Aucune circonstance ne prouve que le mercure agisse par une décomposition du virus.

Le mercure ne guérit point certainement la maladie vénérienne en s'unissant avec le virus , & en produisant une évacuation. Car dans les cas où l'on donne le mercure de façon à causer des évacuations considérables , ou dans les constitutions où le mercure produit aisément des évacuations , ses effets sur l'action malade sont moindres , & les mêmes évacuations produites par quelqu'autre moyen n'ont pas le moindre effet sur cette maladie.



Soit qu'on suppose que le mercure entraîne hors du corps le virus qui circule, ou qu'il le décompose, il ne pourroit produire, appliqué en topique, ni de l'une ni de l'autre manière aucun effet sur une inflammation vénérienne, ou sur un ulcère qui provient de l'infection générale; car tant qu'il existe un peu de virus dans la circulation, aucune de ces deux affections ne pourroit guérir par des topiques, puisque la circulation dépose constamment sur elles le virus. Or c'est précisément le contraire qui arrive, puisqu'on peut guérir localement un ulcère vénérien, qui provient de l'infection générale.

La dernière, ou troisième manière d'agir du mercure, nous paroît la plus probable, & cela par plusieurs raisons. 1°. parce qu'on peut dans plusieurs cas, guérir la maladie, en excitant une irritation violente d'un autre genre; & peut-être si l'on pouvoit causer une telle irritation constitutionnelle sans danger, comme on le peut souvent dans les maladies locales, on pourroit guérir la maladie vénérienne, de la même manière, & dans le quart du tems qu'on emploie ordinairement. 2°. parce qu'on observe que le mercure agit comme un stimulus universel, en causant une grande irritabilité dans la constitution, en rendant les battemens du cœur plus fréquens, & en augmentant la rigidité des artères, de manière à produire un pouls dur, comme nous l'avons déjà remarqué. De plus on peut dire qu'il produit dans une certaine façon une maladie, ou un mode particulier & extraordinaire d'action. Le cas que je m'en vais rapporter, expliquera cela. On recommanda à un homme de se faire électriser, pour une maladie qu'il avoit. Il s'y détermina, mais sans aucun effet visible. Indépendamment de la maladie pour laquelle il fit usage de l'électricité, il avoit aussi une maladie vénérienne, pour laquelle il avoit auparavant subi un traitement mercuriel, pendant ce tems il fut électrisé pour sa première maladie. Mais il étoit devenu si irritable, qu'il ne pouvoit supporter les secousses de la moitié de leur force première; mais ce qu'il y avoit de plus curieux dans ce fait, c'est que les secousses produisirent beaucoup plus d'effet sur la maladie, qu'ils ne l'avoient fait auparavant, lorsqu'elles étoient doublement fortes, & il se trouva alors guéri. Ce phénomène éclaira le Chirurgien, & ayant employé aussi sans effet l'électricité dans une autre occasion, il soumit son malade à un traitement mercuriel; les effets de l'électricité furent alors les mêmes que dans le cas précédent, & le malade guérit aussi.

Les pouvoirs du mercure sur la constitution, semblent être relatifs à la quantité de cette substance, & à la susceptibilité qu'a la constitution pour en être affectée, sans avoir aucun égard à la maladie elle-même; & l'on observe que la puissance du mercure sur la maladie, est à-peu-près dans la même proportion. Cet exposé nous donne l'idée de l'irritation que produit le mercure sur la constitution; & conséquemment une aussi sur la manière de l'administrer, & nous éclaire sur la guérison de toutes les maladies pour lesquelles il est un remède.

Commenous observons qu'une quantité donnée de mercure produit dans quelques constitutions, des effets doubles de ceux qu'elle occasionne dans d'autres, & que dans ces cas-là, le mercure produit ses effets sur la maladie, nous sommes portés à croire que c'est cet effet sur la constitution, qui guérit la maladie; c'est pourquoi si le mercure ne produisoit point cet effet, il n'opéreroit pas la guérison.

Nous avons déjà observé que la guérison n'avance pas exactement en raison des effets visibles du mercure sur la constitution, à moins qu'on n'en ait donné une quantité suffisante. Si cela étoit vrai, nous serions portés à croire qu'il y a quelque chose de plus qu'un simple stimulus général, lequel probablement est un effet particulier & spécifique, qui n'est pas entièrement réglé par ses effets visibles, soit généraux ou locaux, quoiqu'ils paroissent avoir quelque connexion.

Ce fait étant connu, nous devons donner une plus grande quantité de mercure, dans les constitutions, où il ne fait qu'une légère impression, que dans celles qu'il irrite facilement; malgré que dans celles-ci nous ne devons pas entièrement nous régler par ses effets locaux, ni nous en tenir à la quantité qu'on regarde communément comme suffisante, mais nous régler par la sensibilité de la constitution, aussi bien que par la quantité; car dans ceux où la constitution paroît être très-susceptible de l'irritation mercurielle, & où la moindre dose de mercure produit des effets locaux considérables, il faut toujours en donner une certaine quantité, quoiqu'il ne soit pas si nécessaire d'en prendre la quantité, qu'on regarde en général comme suffisante. Nous devons être guidés par les trois circonstances suivantes, la disparition de la maladie, la quantité d'irritation produite, & la quantité de mercure qu'on a pris.

XIII. *De la gomme Gayac , & de la racine de felsepareille , considérées comme médicament , dans le traitement de la maladie vénérienne.*

Jusqu'iei nous n'avons recommandé que le mercure pour la guérison de la maladie vénérienne ; & en effet , c'est le seul remède sur lequel on puisse compter. Cependant le Gayac , & la felsepareille , ayant été recommandés comme des remèdes efficaces dans cette maladie , nous avons saisi une occasion favorable qui s'est présentée à nous , pour essayer leur vertu comparative dans la maladie vénérienne , sur la même personne.

Quant au Gayac (1) , nous avons trouvé qu'il a une vertu spécifique , très-étendue sur la maladie , & que par conséquent il peut être utile dans les cas légers , où il ne conviendrait pas de donner le mercure , à cause de quel-qu'autres maladies. Je n'ai cependant pas encore déterminé ces cas ; on peut aussi donner ce médicament dans les circonstances où l'on craint que la quantité de mercure nécessaire pour dompter la maladie , puisse être plus forte que la constitution ne pourroit la supporter , circonstances qui se présentent quelquefois. La felsepareille n'a point paru avoir le moindre effet quelconque.

Je rapporterai exactement le cas dans lequel on a essayé leurs vertus comparatives. Un homme presque tout couvert d'ulcères vénériens , fut reçu dans l'hôpital de St.-George ; plusieurs de ces ulcères qui avoient leur siège sous les aisselles , étoient fongueux , & quelques-uns de la largeur environ d'un demi-sol : on en rencontroit aussi aux environs de l'anus , entre les fesses , le long du périnée , entre le scrotum & la cuisse , où ces parties sont en contact l'une avec l'autre. Les ulcères qui se trouvoient sur toute la peau , avoient l'apparence ordinaire. J'ordonnai d'appliquer un cataplasme de gomme gayac , sur les ulcères de l'aisselle droite , & j'en fis appliquer aussi un d'une forte décoction de felsepareille , & de gruau d'avoine , mêlés ensemble sur

---

(1) Le bois de Gayac fut apporté d'Hispaniola , l'année 1517 , par les Espagnols , comme un remède pour la maladie vénérienne , ayant été donné à un d'eux , par un naturel de ce pays.

ceux de l'aisselle gauche. On changea tous les jours ces cataplasmes, pendant deux semaines; les ulcères fongueux de l'aisselle droite, étoient alors entièrement guéris, & la cicatrice étoit bonne, malgré que la peau n'eût pas tout-à-fait sa couleur naturelle; les ulcères de l'aisselle gauche, où l'on avoit appliqué le cataplasme de salsepareille, étoient plutôt empirés que lorsqu'on appliqua le cataplasme pour la première fois. Il en étoit de même de tous les autres ulcères, à l'exception de ceux de l'aisselle droite. J'ordonnai pour lors d'appliquer le cataplasme de gayac, sur l'aisselle gauche, ce qu'on fit, & les ulcères guérirent aussi dans cet endroit, en une quinzaine de jours; je fus alors parfaitement convaincu que la gomme gayac avoit guéri ces éruptions localement.

Je voulus ensuite savoir quel effet produiroit la gomme gayac sur les autres ulcères, c'est-à-dire sur ceux des environs de l'anus, du scrotum, & de la peau en général, en la donnant intérieurement. Le malade commença à en prendre un demi-gros, trois fois par jour, ce qui le purgeoit; mais on empêcha cet effet, en la mêlant avec de l'opium. Dans environ quatre semaines, toutes les éruptions étoient guéries, & l'on permit au malade de rester encore quelque-tems à l'hôpital, pour voir s'il continueroit à se bien porter; mais quinze jours après environ, les éruptions commencèrent à se manifester de nouveau, & le malade dans très-peu de tems, fut presque aussi mal que jamais. Je lui fis reprendre intérieurement la gomme gayac; mais elle avoit perdu toutes ses vertus, ou plutôt la constitution n'en fut plus affectée. On lui fit subir un traitement mercuriel, & il guérit.



## CHAPITRE IV.

*Des effets qui restent après la guérison de la maladie vénérienne , & des maladies qui sont quelquefois produites par le traitement.*

EN traitant des effets locaux de la maladie vénérienne , la gonorrhée , le chancre & le bubon ; nous avons observé qu'après la destruction du virus , souvent quelques-uns de ces symptômes continuoient encore & notamment la gonorrhée. Nous avons remarqué que quoique tous les symptômes eussent entièrement disparu , ils étoient cependant sujets à reparôître.

Tantôt il se manifestera un écoulement habituel , accompagné quelquefois de douleur , de manière à ressembler à une gonorrhée ; d'autres fois après que les chancres auront été mondifiés , il résultera des ulcères qui leur ressembleront , & dans d'autres circonstances ce seront des bubons , qui après que le virus sera détruit , s'étendront en tout sens au lieu de se cicatriser. La même chose arrive souvent dans la vérole , sur-tout si l'inflammation & la suppuration dans les parties , ont été violentes. Ces cas embarrassent singulièrement par la difficulté qu'il y a de connoître , si le virus vénérien est absolument détruit. Lorsque des cas aussi douteux se présentent , on est fort embarrassé sur la manière dont on doit les traiter.

Ces maladies sont beaucoup plus communes aux amygdales , qu'à aucune autre partie. Aussi l'on voit souvent pendant le traitement mercuriel , tandis que l'ulcère des amygdales guérit , ou qu'il est même déjà cicatrisé , que ces glandes se gonflent , s'excorient , & que ces excoriations s'étendent quelquefois sur tout le voile du palais , ce qui rend très-douteuse la nature de la maladie. Ces excoriations , ainsi que toutes les autres apparences de la maladie , qui se manifestent pendant l'usage du mercure , sont selon nous rarement , ou presque jamais vénériennes. Dans tous ces cas nous recommanderons de ne pas continuer l'usage du



mercure, au-delà de ce qui paroît suffisant pour surmonter les affections vénériennes primitives, ne considérant pas ces changemens dans ces cas comme vénériens. Le quinquina est souvent très-efficace en pareilles circonstances, & on peut le donner ou avec le mercure, ou après qu'on a fini le traitement mercuriel.

Les abcès vénériens ne guérissent souvent point, quoiqu'ils soient déjà très-près de leur cicatrisation. La raison paroît en être, que le mercure les dispoit à guérir tant qu'ils participoient de l'action vénérienne; mais pendant le traitement, la constitution & la partie affectée, ont acquis une autre disposition qui empêche cette cicatrisation; & cette disposition provient de l'irritation vénérienne & mercurielle, qui affecte en même-tems un état particulier du corps ou d'une partie. Cette nouvelle disposition diffère de la vénérienne, de la mercurielle & de la naturelle, & est une quatrième, qui tire son origine de toutes les trois.

Nous soupçonnons qu'elle provient principalement de la constitution; parce que si elle étoit l'effet des deux autres, la même maladie se manifesterait toujours, ce qui rend cette opinion plus probable encore, est qu'elle varie chez les différens sujets, du moins on ne la guérit pas chez tous par les mêmes moyens. La constitution étant prédisposée, les deux autres deviennent les causes immédiates de l'action. Aussitôt que l'irritation vénérienne est détruite par le mercure, ou qu'elle devient plus foible que les deux autres, pour lors les effets de celle-ci ont lieu. Pendant que l'action vénérienne prédomine, le mercure est utile, & les ulcères continuent à guérir; mais lorsqu'elle diminue jusqu'à un certain point, ou qu'elle est détruite, le mercure non-seulement perd ses vertus, mais il devient un poison pour la nouvelle disposition qui s'est formée; car si l'on continue l'usage du mercure, l'ulcère s'étend, ce qui par conséquent force à l'abandonner immédiatement.

Quelques-uns des ulcères qui se forment ainsi, résistent non-seulement à tous les moyens qu'on emploie pour les guérir, mais souvent ils s'enflamment, s'ulcèrent, & leur base devient dure & calleuse, de manière qu'ils ont l'apparence d'un cancer, & souvent on les prend pour tels.

Quelques maladies nouvelles proviennent également du mercure seul. Les amygdales se tuméfieront dans le cas où aucune maladie vénérienne n'a précédé; le périoste, & probablement les os aussi s'épaissiront, & les parties qui les couvrent deviendront œdémateuses, & douloureuses au

toucher. Mais comme ces maladies se manifestent pendant le traitement mercuriel, on ne doit point les regarder comme vénériennes, mais bien comme une nouvelle maladie, quoiqu'on suppose un peu trop souvent qu'elles sont vénériennes, & que d'après cette supposition, on insiste sur l'usage du mercure autant qu'il est possible. Dans de tels cas, si les symptômes pour lesquels on a donné le mercure, sont presque dissipés, & si on a continué ensuite ce remède pendant un tems suffisant pour en compléter la guérison, on devra par conséquent alors en cesser l'usage, & s'il y a quelque doute, il faudra l'abandonner beaucoup plus promptement que si de pareils symptômes n'avoient pas eu lieu; parce que probablement il produira une maladie plus fâcheuse encore que la vénérienne; & si après la guérison de ces symptômes qui proviennent du mercure, la maladie vénérienne recommence à entrer en action, il faut donner le mercure une seconde fois, la constitution sera alors plus en état de le supporter, sur-tout si l'on a eu soin de rétablir les forces. Je soupçonne que ces maladies des amygdales & du périoste ont quelque chose de scrophuleux.

Outre les symptômes locaux qui proviennent de l'action combinée du mercure, de la maladie & de la constitution, il y en a quelquefois de généraux, tels qu'une foiblesse, ou un abattement, une langueur, un défaut d'appétit; des sueurs fréquentes qui menacent d'une fièvre hectique; mais ces symptômes paroissent le plus communément dans les constitutions qui sont facilement affectées du mercure. Ces symptômes locaux, aussi-bien que les généraux, proviennent en quelque façon de la foiblesse de la machine. Il est difficile de les guérir, soit qu'ils proviennent d'un chancre vénérien, d'un bubon, ou de la vérole. Les corroborans sont alors de la plus grande utilité: le quinquina est d'un grand usage, quoiqu'en général il ne soit pas suffisant, puisqu'il ne peut que remédier plus ou moins à la foiblesse, sans toucher à la maladie. Mais en quoi ces symptômes consistent-ils? c'est ce qu'on ne sait pas encore. Nous soupçonnons cependant que plusieurs participent du caractère écrouelleux, & cette opinion est en quelque sorte fondée sur ce qu'ils cèdent fréquemment aux bains de mer (1).

---

(1) Un malade éprouva une longue salivation, après avoir inu-

*I. Observations générales sur les médicamens qu'on donne ordinairement pour guérir la vérole.*

Un des principaux remèdes qu'on employe dans le traitement de la vérole, est la décoction des bois, parmi lesquels on comprend communément le gayac & la falsepareille, comme cette seule décoction a suffi dans plusieurs cas, on a cru qu'elle pouvoit guérir la maladie vénérienne, parce qu'on supposoit que ces mêmes cas étoient vénériens. On a souvent donné la falsepareille toute seule, & l'on a observé qu'elle produisoit à-peu-près le même effet. Ce dernier remède doit sa réputation aux bons effets, qu'il a eu dans un seul cas (1).

La tisanne découverte à Lisbonne a aussi été d'une grande utilité; & comme elle a guéri des affections semblables à celles dans lesquelles la falsepareille a eu du succès, on a imaginé que cette tisanne consistoit principalement dans une décoction de cette racine. Ce fut toujours sur la supposition que tous ces cas étoient vénériens; mais on observa ensuite que ces médicamens ne guérissent point jusqu'à ce qu'on eût donné du mercure, & en assez grande quantité. Cela suffit pour porter à douter si ces cas étoient vénériens ou non, & la circonstance qu'ils étoient guéris par d'autres médicamens, servoit à convaincre qu'ils étoient différens de la maladie vénérienne, & qu'ils étoient différens entr'eux.

On a aussi observé que le mézéréon étoit utile dans quelques symptômes de la vérole, tels que les nodus; mais ce n'est que d'après la supposition qu'ils étoient vénériens. Rarement on donne le mézéréon pour guérir les ulcères vénériens de la gorge, ou les pustules de la

tilement subi un traitement, par des frictions légères pour la carie d'une côte, & cinq nodus sur le tibia, occasionnés par une cause vénérienne qui datoit son origine depuis un an. Le mercure néanmoins ne guérit aucuns de ces symptômes; l'on prescrivit au malade de se baigner dans la mer, & de prendre le quinquina. Dans trois ou quatre mois, tous les nodus se dissipèrent insensiblement, mais la côte affectée fut la dernière à guérir.

(1) Voyez dans les Essais de Médecine de Londres, une observation publiée par M. Fordyce, maintenant le Chevalier Guillaume Fordyce.

peau , qui de tous les symptômes vénériens , sont les plus certains , & les plus faciles à guérir.

Cependant on a été convaincu qu'il guérissoit ces symptômes , qui sont les plus difficiles à dissiper ; mais il paroît évidemment que tous ces cas où l'on a donné le mézéréon avec succès , n'ont pas été vénériens.

Lorsque la cigüe vint à la mode dans ce pays-ci , on la donna dans presque toutes les maladies , & on l'essaya par conséquent dans quelques-uns des symptômes qui étoient la suite de la maladie vénérienne , & comme on trouva qu'elle avoit réussi dans quelques-uns , on la mit alors & on la trouve même encore sur la liste des remèdes. Le syrop végétal de Velnos a eu aussi les mêmes effets dans quelques-uns de ces cas , & l'opium aussi avoit plusieurs partisans. L'opium , de même que la felsepareille , & le mézéréon , a été regardé comme un spécifique de la vérole , par ceux qui s'en sont servi les premiers (1) , mais de même que la felsepareille , il paroît n'avoir aucun effet , jusqu'à ce que le mercure ait fait le bien ou le mal qu'il peut faire (2). L'opium a certainement des effets considérables dans plusieurs maladies , soit qu'elles soient la suite de la vénérienne , ou qu'elles proviennent d'autres causes.

Je me suis servi long-tems de ce remède , non-seulement parce qu'il soulage la douleur , car c'est son effet ordinaire , mais parce qu'il est un moyen propre à changer les actions morbifiques , & à en produire de salutaires. Dans tous les ulcères accompagnés d'irritabilité , un cataplasme de têtes de pavots cuites dans l'eau , est un excellent topique. Si l'hémorragie dans les ulcères qui saignent , ne provient point de foiblesse , mais de l'irritabilité , le sang s'arrête immédiatement au moyen de l'opium. M. Pott est , je crois , le premier qui a rendu public l'usage de ce dernier remède dans les mortifications. Ma première méthode de l'employer a d'abord été en topique , & j'ai trouvé qu'il produisoit des effets très-salutaires dans quelques cas ; je l'ai donné ensuite intérieurement , d'après le même principe , & j'ai observé que de cette façon il produisoit aussi des effets salutaires. Ses effets furent très-remarquables dans deux cas ,

(1) Voyez Médical communications , vol. 1 , pag. 307.

(2) Voyez une brochure , publiée par M. Grant.

qui avoient été soupçonnés pendant long-tems être vénériens ; & comme il en résulta une guérison parfaite , cela me confirma dans mon opinion qu'ils ne l'étoient pas. Mais lorsque je fus informé qu'à l'armée , en Amérique , on guérissoit la maladie vénérienne au moyen de l'opium , je commençai alors à revenir sur le jugement que j'avois formé , & à considérer si j'avois rencontré juste sur la nature de ces deux cas , qui furent guéris par l'opium. Pour m'assurer si l'opium guériroit la vérole , je fis l'expérience suivante à l'hôpital de Saint-George.

On y reçut une femme qui avoit des pustules croûteuses à la peau , & des ulcères vénériens très-sensibles aux amygdales. Je lui ordonnai intérieurement un grain d'opium le premier jour , deux dans le second , & ainsi de suite en augmentant d'un grain chaque fois , tant qu'il ne survenoit rien qui empêchât d'en faire usage. Ce traitement fut exactement suivi jusqu'au dix-neuvième jour , que je lui prescrivis une médecine , parce qu'elle étoit constipée , & l'opium fut omis.

Le vingtième jour elle recommença l'usage du remède , & en continua la dose comme ci-devant , jusqu'à ce qu'elle monta à trente grains , sans qu'il en résultât aucun changement dans les ulcères , si ce n'est celui qui provient de la perte du tems. Je conclus que si elle avoit pris du mercure pour affecter la constitution , autant que l'opium l'avoit fait , la maladie vénérienne devoit avoir été presque guérie , ou du moins de beaucoup diminuée ; mais comme cela n'étoit pas arrivé , je fus convaincu que l'opium n'avoit aucun effet quelconque sur la maladie vénérienne. Je lui conseillai alors les frictions mercurielles , & dans peu de tems la bouche se trouva affectée , les ulcères commencèrent bientôt à prendre un meilleur aspect , & ils allèrent bien sans interruption , jusqu'à ce que la maladie fût entièrement guérie. J'observerai que cette femme fut fort peu incommodée de l'opium ; ce remède la tranquillisa , sans lui donner un plus grand penchant au sommeil.

Dorénavant on donnera l'opium dans une autre vue de ce qu'on l'a communément donné , non pas simplement pour appaiser la douleur , mais pour guérir des maladies. Comme on ne connoît pas encore celles que l'opium guérira , on l'essayera dans nombre de cas , où il ne réussira pas , & où même il sera nuisible ; mais enfin il trouvera sa place , & selon toute probabilité , on le donnera alors à plus forte dose qu'on ne le donne à présent. Mais comme l'opium est



capable de faire du mal , il faudra toujours le donner en faisant une grande attention à ses effets , lesquels dans certains cas , sont entièrement opposés à ceux qu'on observe en général. Dans quelques constitutions ; il augmente tous les symptômes de la maladie , même ceux qu'il guérit communément. J'ai vu des constitutions , où l'opium ne convenoit nullement ; il purgeoit , ou il augmentoit l'irritabilité de la vessie , & de l'urèthre en occasionnant des veilles , l'insomnie , & un mal-aise singulier. Dans quelques cas il parut agir comme un venin : le suivant en est un exemple remarquable , & même une preuve de son insuffisance pour guérir la maladie vénérienne.

Lukeward fut reçu à l'hôpital de Saint-Barthélemi , le 12 Janvier 1783 ; pour un ulcère à la gorge qu'il avoit depuis trois mois , lequel soit d'après son apparence , soit d'après les symptômes qui le précédèrent , paroissoit être vénérien. On lui donna deux grains d'opium deux fois par jour , & il les prit pendant quelques jours , sans aucun autre effet que celui de reposer un peu mieux pendant la nuit qu'à l'ordinaire , lorsqu'on en porta la dose à deux grains trois fois par jour. Il souffroit alors moins de la gorge ; mais en la considérant on n'y trouva aucune amélioration. Deux jours après on augmenta la dose de l'opium à trois grains trois fois par jour. Cette quantité ne l'incommoda que peu , ou point du tout : il se plaignit d'être un peu assoupi ; ses yeux étoient comme enflammés , & son visage animé. Il continua à prendre cette quantité d'opium pendant cinq jours , & alors on la porta à trois grains quatre fois par jour. Le lendemain au matin la rougeur , & la chaleur de son visage étoient beaucoup augmentées , & elles s'étoient étendues sur toute la peau ; il se plaignoit de mal de tête. Son poulx étoit plein & fort ; il étoit constipé , & son ventre étoit tendu & douloureux. On discontinua l'usage de l'opium , & l'on donna les remèdes que les symptômes actuels parurent exiger , mais sans le moindre effet ; tous ces symptômes continuèrent à s'accroître , jusqu'à ce qu'enfin il mourut , ce qui arriva quatre jours après ; pendant ce tems l'ulcère augmenta beaucoup , & l'écoulement de la salive fut si considérable , qu'il ressembloit à une légère salivation.

Ce cas prouve en premier lieu que l'opium n'a point eu d'effet sur l'ulcère de la gorge , & en second lieu , qu'il est un médicament capable de produire des effets très-violens dans la constitution , & qu'il exige par conséquent

une grande précaution dans la manière de l'administrer.

Jean Morgan fut reçu à l'hôpital de Saint-Barthélemi, avec un ulcère à la jambe. On essaya pendant sept semaines les topiques ordinaires, à la fin duquel tems, il étoit dans un état pire à tous égards, ne dormant point à cause des violentes douleurs qu'il éprouvoit, & allant fort mal, d'une manière assez prompte. On lui donna pendant vingt-trois jours deux grains d'opium, toutes les deux heures. Ce remède l'échauffa, & le constipa, & son pouls devint fort & plein, mais il n'éprouva point de sommeil, ni aucune diminution dans les douleurs. On augmenta la dose jusqu'à quatre grains, toutes les deux heures, pendant le jour, & jusqu'à huit, toutes les deux heures, pendant la nuit. Les effets qui en résultèrent furent la constipation, une rétention d'urine, une perte d'appétit, une disposition inflammatoire, point de sommeil, sans aucun amendement de l'ulcère.

Le troisième jour de l'usage de la quantité d'opium, dont nous venons de parler, il s'éveilla après un court sommeil en délirant, & continua ainsi pendant douze heures, se trouvant très-foible, avec des maux d'estomac, & un pouls profond. Le délire recommença trois ou quatre heures après, & continua pendant quarante-huit heures; le pouls à son réveil s'éleva immédiatement, & sa force fut portée fort haut. Après quoi il tomba dans un sommeil naturel, pendant huit heures environ, & il s'éveilla fort tranquille, quoique un peu abattu; on ne lui donna plus d'opium, & l'ulcère de la jambe guérit dans l'espace d'un mois.

Dans les premiers vingt-trois jours, il prit vingt-quatre grains d'opium par jour; car les trois derniers, il en prit soixante-douze grains chaque fois. Dans vingt-six jours il en prit sept cents, & soixante-huit, ce qui est à-peu-près deux onces d'opium.

On donne aussi fréquemment la falsépareille; mais les opinions sur son usage paroissent être vagues, & indéterminées. L'on ne convient pas tout à-fait, ni l'on ne nie pas absolument qu'elle ne puisse avoir quelque effet sur la maladie vénérienne. Mais le sentiment le plus reçu, est qu'elle ne la guérit pas, à moins qu'on n'ait donné le mercure.

Il paroît d'après les expériences qu'on en a faites, comparées aux observations que nous a fournies l'usage du gayac, que ce remède n'a point d'effet sur l'irritation vénérienne elle-même, & que par conséquent il ne peut être d'aucune utilité, à moins que cette irritation ne soit détruite.

détruite. Or comme le mercure est l'antidote de ce virus, & qu'il est une des causes des symptômes pour lesquels la salsepareille est utile, il s'ensuit que le mercure est non-seulement nécessaire pour détruire le virus, mais qu'il aide aussi à former les accidens dont nous traitons.

D'après l'opinion, que la salsepareille est de quelque utilité dans la maladie vénérienne, ç'a été, & c'est encore aujourd'hui, la pratique ordinaire de la donner avec le mercure. Mais qu'elle soit réellement de quelque utilité, c'est ce qui est fort douteux à mon avis. Il est cependant aisé de concevoir qu'en plusieurs cas, elle peut être utile en prévenant la formation des accidens, qui proviennent du mercure. Lorsqu'on la donne avec le mercure, on l'unit souvent avec la gomme de gayac, ou avec le bois de gayac, que l'on regarde comme efficace.

On donne généralement la salsepareille sous forme de décoction. On prend trois onces de cette racine, on les met dans trois pintes d'eau qu'on fait bouillir lentement, jusqu'à la consommation du tiers; on boit la moitié, ou toute cette décoction, tous les jours généralement, en trois différentes fois, souvent même pendant les repas. Quelquefois aussi on réduit ce remède en poudre, & on le prend tous les jours avec le même succès; mais nous en préférons l'extract, fait en pillules, puisque c'est la manière la plus aisée de prendre ce médicament.

Dans plusieurs de ces cas, nous avons vu de bons effets de la cigüe. Le suivant en est un exemple. Nous renverrons pour de plus grands détails, aux observations que nous avons donné de ce remède, en traitant de la maladie, à la suite d'un bubon.

Une pauvre femme avoit essuyé des salivations réitérées, qui avoient toujours diminué les symptômes les plus urgents de sa maladie; mais après avoir plus ou moins souffert, pendant trois ou quatre ans, il lui vint des ulcères dans le nez, & sur tout le visage, avec ce qu'on appelle une apparence vraiment *cancéreuse*. Les ulcères devinrent bientôt très-profonds, & occasionnèrent des douleurs considérables. On lui donna le mercure, la salsepareille, & le quinquina, sans aucun effet. Les ulcères empirant tous les jours, on ordonna d'exposer toutes les quatre heures, les parties affectées à la vapeur d'une décoction de cigüe, & de donner intérieurement autant d'extract de cette plante, que le malade pourroit en supporter. Elle dormit, & ne sentit aucune douleur la première nuit, & dans peu de jours les ulcères

commencèrent à guérir. Le nez tomba, & un côté de la bouche fut détruit, mais en six semaines toutes les parties furent cicatrisées. La santé étoit revenue depuis trois mois, lorsque la maladie reparut avec plus de violence, & lui causa la mort. Il auroit probablement fallu continuer la cigüe pendant plus long-tems.

## II. *De la continuation de la salivation.*

Il arrive quelquefois que la salivation continue, après que tout porte à croire que le mercure est entièrement hors du corps; car on ne ressentira plus absolument le goût de ce remède. Cette circonstance présente assez bien les caractères de quelques-uns des symptômes de la maladie vénérienne, considérée sous quelques-unes de ses formes. Comme ce phénomène paroît être une continuation d'action, ou un effet du mercure lorsqu'il est dans le système, il est nécessaire de le distinguer des effets primitifs, ou immédiats du mercure; puisque c'est sur cette distinction que porte la méthode du traitement. On peut le regarder comme un écoulement habituel de ces parties. On a généralement supposé que les sujets chez qui l'on observoit de pareils écoulemens, étoient scorbutiques. Dans ces cas, lorsque les parties sont très-susceptibles du stimulus mercuriel, la salivation continue pendant des mois entiers, après que le mercure est complètement évacué. Mais comme présentement on ne donne pas ce remède en assez grande quantité pour produire des effets si violens sur les glandes salivaires, ces accidens arrivent plus rarement.

Nous recommanderions en pareils cas une diète, & des remèdes corroborans : le quinquina, & le mars, sont les meilleurs. Les bains de mer sont ceux des remèdes qui conviennent le mieux pour fortifier les constitutions foibles & relâchées, sur-tout après l'usage du mercure. On a supposé que la teinture des cantharides de Méad, pourroit être utile dans ces cas. Nous croirions volontiers qu'une solution d'opium pourroit être avantageuse, comme gargarisme.

Une partie du cercle alvéolaire est quelquefois tombée par la carie, & il s'en est suivi des exfoliations; ce qui seul a entretenu un écoulement de salive. Lorsque pareille chose arrive, on doit attendre que la séparation ait eu lieu, & extraire ensuite les pièces détachées; après quoi la salivation s'arrête assez souvent.

J'ai vu la partie de la mâchoire s'exfolier par cette cause. Dans la plupart des cas, les dents vacillent, & dans plusieurs elles tombent entièrement.

---

## CHAPITRE V.

### *Des moyens propres à prévenir la maladie vénérienne.*

COMME on ne doit pas seulement chercher à guérir les maladies en général, mais à les prévenir lorsqu'il est possible, il ne sera pas hors de propos de développer ici, autant que nous pourrons, comment on y parviendra. En effet, dans cette maladie, on peut avec beaucoup plus de certitude, prévenir l'infection, puisqu'on connoît son origine.

Les préservatifs consistent dans l'application antécédente, ou immédiate, de quelques moyens particuliers. On peut diviser ces moyens en différentes espèces, 1°. en ceux qui ne permettent pas à la matière vénérienne d'être en contact avec les parties; 2°. en ceux qui l'entraînent avant qu'elle stimule les parties, & en celles qui agissent chimiquement, en détruisant le virus.

Les remèdes huileux dont on enduit une partie, s'y attachent, & empêchent tout ce qui est aqueux, de venir en contact avec elle; or comme le virus vénérien est mêlé avec un fluide aqueux, si l'on en étend sur la partie, on s'oppose à ce que le virus fasse impression sur elle.

Tout ce qui peut se mêler avec la matière vénérienne, & l'enlever de dessus la partie à laquelle elle est appliquée, peut aussi tenir lieu de préservatif: l'alkali caustique est le meilleur de tous, à cet égard, il se mêle avec la matière, forme un savon avec elle, & il est alors très-facilement enlevé de la partie, pour peu qu'on la lave.

Il est néanmoins possible que cette union du virus avec l'alkali, puisse en détruire l'énergie; mais il faudra avoir soin de bien délayer ce remède, sans quoi il pourroit produire des excoriations.

L'eau de chaux peut également servir très-bien au même



usage. Si l'on a recours à ces deux méthodes , on aura toujours à espérer plus de succès.

Quoique l'extrait de Saturne ait la propriété de coaguler les suc<sup>s</sup> animaux ; nous ne pouvons cependant pas dire si ce remède pourroit remplir les mêmes vues ; car on peut fort bien concevoir que la matière puisse être coagulée , sans que le virus soit détruit.

On fait qu'un ou deux grains de sublimé corrosif , dans huit onces d'eau , ont empêché de gagner la maladie , lorsque plusieurs autres moyens avoient manqué.



## P A R T I E V I I.

## C H A P I T R E P R E M I E R.

*Des maladies qui ressemblent à la vérole , & sur lesquelles  
on s'est mépris en les prenant pour elle.*

**I**L n'est aucune maladie qui selon toute apparence, n'ait quelque ressemblance, quant à quelques-uns de ses symptômes, avec quelqu'autre, au point même de s'y tromper, & de les prendre l'une pour l'autre. La situation d'une maladie, peut aussi nous jeter dans l'erreur. Une tumeur par exemple au sein d'une femme, peut ressembler à un cancer, de manière qu'on s'y trompe, & qu'on le prenne pour tel, si l'on ne fait pas bien attention à tous les signes distinctifs du cancer. Un ulcère sur le gland, à la gorge, ou au nez, nous fait soupçonner la maladie vénérienne. La manière même dont on a contracté une maladie, devient un objet de soupçon. Les fleurs blanches chez les femmes, produisent quelquefois une gonorrhée chez les hommes, mais elle n'est pas vénérienne, comme nous l'avons déjà dit. On a cru autrefois qu'en buvant dans le même verre d'une personne qui a la vérole, la maladie pouvoit se communiquer, mais on est revenu aujourd'hui de cette opinion. Dernièrement même on a supposé qu'il y avoit une nouvelle manière de contracter la maladie vénérienne, en transplantant une dent de la bouche d'une personne, dans celle d'une autre. Il n'est pas douteux qu'une telle opération n'ait produit une maladie; mais étoit-elle vénérienne? c'est ce qui mérite d'être considéré.

Les maladies qui ressemblent à d'autres, paroissent ordinairement n'avoir cette ressemblance que par un, ou deux symptômes. C'est pourquoi de quelque nature qu'on suppose une maladie, il faut bien examiner l'ensemble de tous ses symptômes, pour voir s'ils s'accordent tous avec la maladie qu'on suppose avoir lieu, ou si ce n'est seulement qu'en partie. Cette remarque paroît avoir beaucoup plus

de rapport à la maladie vénérienne , qu'à toute autre ; car il n'y a guère de maladies qui en aient davantage , & qui lui ressemblent dans ses différentes formes que la maladie vénérienne. Or lorsqu'une maladie a quelque rapport à la vénérienne , par quelques-uns de ses symptômes , & non point par leur ensemble , alors il faut regarder ces autres symptômes comme spécifiques , & propres à nous faire connoître la maladie à laquelle ils appartiennent ; les symptômes qui ont rapport à la maladie vénérienne , n'étant que les symptômes communs. Mais si l'on soupçonne qu'une maladie soit vénérienne , quoiqu'elle n'en ait pas précisément tous les caractères , si elle ressemble à la vénérienne dans la plupart de ses symptômes , on peut supposer qu'elle est vénérienne , cette supposition étant la plus probable. Il n'est pas aisé en effet de démontrer dans aucun cas , que la maladie soit vénérienne , sur-tout sous la forme de la vérole , vu qu'elle n'a pas le pouvoir d'infection.

Quoique la maladie vénérienne conserve distinctement les propriétés spécifiques dont elle jouit , dans ses différentes formes , ses symptômes sont cependant communs , en apparence , à plusieurs autres maladies , & sous ce point de vue , on ne peut pas dire qu'elle ait quelque symptôme qui lui soit particulier. Chaque symptôme de la maladie vénérienne , par exemple , sous forme de gonorrhée , peut être produite par quelqu'autre cause visiblement irritante ; & souvent sans aucune qu'on puisse assigner ; les bubons mêmes & le gonflement des testicules , qui sont des symptômes de cette maladie , ont l'un & l'autre paru après des injections astringentes , & l'usage des bougies , lorsqu'on les a employées chez une personne saine. Et en effet , ces deux effets lorsqu'ils proviennent d'une cause vénérienne , ne sont dans plusieurs cas que symptomatiques , & non pas spécifiques , sur-tout le gonflement des testicules.

Les ulcères sous forme de chancres sur le gland , sur le prépuce & autres parties , peuvent paroître & se manifestent sans aucune infection vénérienne ; quoiqu'on observe en général qu'ils sont une suite des ulcères vénériens , qu'on aura eus précédemment , & dont on aura été parfaitement guéri.

Les symptômes que l'infection produit , lorsqu'elle est générale , peuvent être communs à plusieurs autres maladies , ainsi l'on voit les pustules de la peau avoir également lieu , dans ce qu'on appelle des *constitutions scorbutiques* ; les douleurs dans le rhumatisme , & les tumeurs des os , du

périoste, & des aponévroses dans plusieurs mauvaises constitutions, de l'espèce peut-être scrophuleuse & rhumatismale. Il faut donc dans l'examen, remonter à la cause originaire, considérer nombre de circonstances qui peuvent nous y conduire, telles que le tems où l'on date l'infection, ses effets sur d'autres personnes, quand il y a eu coïtion de sexe, & joindre ensuite ensemble toutes les apparences & symptômes présens, même quand la maladie n'est que locale, avant de déterminer absolument quel est le vrai caractère de celle qu'on a à traiter; car toutes les trois circonstances prises ensemble, peuvent être telles qu'elles n'accompagnent aucune autre maladie. Cependant avec toutes ces connoissances, & leur juste application aux symptômes, qui font soupçonner cette maladie, on se méprend souvent, en l'appellant vénérienne lorsqu'elle ne l'est pas; & quelquefois en la supposant être quelqu'autre maladie, lorsqu'elle est effectivement vénérienne.

Le rhumatisme par plusieurs de ses symptômes, chez quelques sujets, ressemble à la vérole, les douleurs nocturnes, le gonflement des tendons, des ligamens, & du périoste, & la douleur dans les parties affectées, sont des symptômes communs au rhumatisme & à la maladie vénérienne, lorsque leur siège est le même: nous n'avons jamais vu la vérole attaquer les jointures, quoiqu'on guérisse par le mercure plusieurs affections rhumatismales de ces parties, & qu'on les suppose par conséquent vénériennes.

Le mercure donné sans précaution, produit souvent les mêmes symptômes que le rhumatisme; & j'ai même vu des cas où on les a supposé vénériennes, & pour lesquels on a eu recours aux mercuriels.

D'autres maladies ressemblent à la maladie vénérienne, non-seulement en apparence, mais même dans le mode d'infection, en ce qu'elles se communiquent comme un virus, en affectant la partie en contact, & en faisant naître immédiatement aussitôt des affections, assez semblables aux bubons; de même que des effets éloignés semblables à la vérole.

Comme les erreurs dans le diagnostic d'une maladie conduisent à des écarts dans le traitement, il devient presque aussi important, dans l'un que dans l'autre cas, d'éviter une méprise; car il est presque aussi dangereux dans plusieurs constitutions de donner le mercure, lorsque la maladie n'est pas vénérienne, que de ne pas le donner lorsqu'elle l'est. On peut en effet observer que plusieurs constitutions,

chez qui quelques-uns des symptômes vénériens se manifestent, lorsque la maladie vénérienne n'existe pas, sont celles avec lesquelles le mercure s'accorde rarement, & auxquelles il est pour l'ordinaire nuisible. J'ai vu le mercure administré pour un ulcère des amygdales, supposé vénérien, produire la mortification de ces glandes, & le malade être à deux doigts de la perte.

En traitant de la vérole, & en détaillant ses symptômes, & ses apparences générales, nous avons rapporté quelques cas, qui parurent être vénériens, quoiqu'ils ne le fussent réellement pas; nous y renverrons maintenant le lecteur, vu qu'il est inutile d'en parler ici, quoique ce fût le moment d'y insister, si nous n'en avions rien dit.

Comme les maladies dont nous parlons, sont différentes, & qu'on ne peut pas les réduire à aucun système, ou ordre que nous connoissons, nous nous contenterons d'en rapporter l'histoire, & nous laisserons à nos lecteurs à en juger par eux-mêmes, s'ils ne sont point portés à adopter les conclusions que nous en avons tirées.

Le 28 Juillet 1776, un Chirurgien qui étoit alors aux Indes Occidentales, se fit une égratignure au bout du doigt, avec une épine. Le 31 il ouvrit une abscess sur l'épaule d'une Nègresse, qui avoit le *yaws*, & qui avoit été long-tems sujette à de pareils abscess en différentes parties du corps, & à d'autres ulcérations incurables.

Il s'aperçut après l'opération, qu'il étoit resté un peu de matière sur cette égratignure, ce qui le fit écrier, qu'il étoit inoculé. Le 2 du mois d'Août, il fit l'amputation d'un doigt à un enfant de treize ans, pour un ulcère qui ressembloit au bois vermoulu. Son égratignure ne guériroit point, mais elle se couvroit de tems à autre d'écailles blanchâtres, qui se détachotent enfin : cette apparence l' alarma, ce qui le fit recourir aux frictions mercurielles, dont il usa largement. Malgré cette précaution, il parut dans le mois de Septembre une tumeur douloureuse & enflammée sur la seconde jointure du doigt, qui fut bientôt suivie par plusieurs autres sur la main, dans le trajet des os métacarpien du doigt indicateur. Il continua toujours les frictions mercurielles, mais sans le moindre effet; car les tumeurs se multiplioient tous les jours; & au mois de Novembre elles s'étoient déjà étendues jusqu'à une petite distance de l'aisselle. Elles ne passèrent point à la suppuration pour lors. Vers la fin de Novembre, il commença à ressentir des douleurs nocturnes cruelles, en différentes parties du



corps, mais principalement le long du tibia & du péroné, avec des maux de tête fréquens, qui allèrent en augmentant, jusqu'à un point presque insupportable pendant cinq mois, malgré qu'il usa de frictions mercurielles, avec la décoction de salsepareille, tous les jours en grande quantité.

Dans le mois de Mai 1777, il parut une éruption croûteuse en différentes parties du corps, particulièrement sur les jambes, & sur les cuisses, & les tumeurs, dont nous avons fait ci-devant mention s'ulcérèrent; d'où s'ensuivit une rémission des douleurs nocturnes.

Le malade ne put jamais saliver, malgré que sa bouche fût constamment sensible, même pendant des mois entiers. Les ulcérations devenoient pires tous les jours, & l'on ne crut pouvoir lui conseiller autre chose, que de faire un voyage en Angleterre. Il arriva à Londres le premier Août, & par l'avis du Docteur Hunter, & du Chevalier Jean Pringle, il commença un traitement mercuriel, & l'usage de la salsepareille, avec une diète de lait. On m'appella aussi, & jugeant que deux tiers d'un grain de mercure calciné, qu'on lui avoit ordonné de prendre chaque jour étoient une trop petite dose, si l'on regardoit les ulcères comme vénériens, je lui ordonnai de l'augmenter graduellement jusqu'à cinq grains; & il continua ce traitement, jusqu'au mois de Novembre, lorsque tous les ulcères furent parfaitement guéris.

Il cessa alors de prendre le mercure, & se trouva débarrassé de tous les symptômes de la maladie, à l'exception de quelques nodus sur le tibia, & des douleurs rhumatismales qui le prenoient lorsqu'il s'exposoit au froid, jusqu'à ce qu'il y a environ un an, qu'il commença à ressentir une incommodité en avalant, une sécheresse dans le gosier, & un écoulement d'une mucosité visqueuse, qui sortoit de la gorge & des narines, symptômes qui continuent encore aujourd'hui.

On peut faire sur ce cas les observations suivantes.

On pourroit douter que la maladie fût le Yaws. Le yaws est une affection qui ressemble à la maladie vénérienne, par plusieurs de ses symptômes, aussi-bien que par la manière, selon laquelle elle se communique le plus communément; elle en diffère cependant en quelques points essentiels. Le yaws a une marche régulière, & après l'avoir parcourue, il laisse la constitution dans un état sain, du moins dégagée de cette maladie: étant suffisant pour la guérison, que le malade soit mis dans un état favorable à

la santé générale. Ainsi un Nègre qui a cette maladie, doit peu ou point du tout travailler, on doit le tenir proprement, & le nourrir mieux que d'ordinaire. En satisfaisant à un pareil avis, le malade guérit pour l'ordinaire dans l'espace de quatre jusqu'à neuf mois, quoique dans les plus mauvaises circonstances il faille un tems beaucoup plus long. On donne différens remèdes pour le guérir; mais on n'est pas encore assuré, s'il y en a quelqu'un qui fasse du bien. Le mercure a une efficacité bien grande sur cette maladie, sans en être le spécifique. Si on le donne de bonne heure, ou il en arrêtera le progrès, ou peut être même il guérira tous les ulcères de la peau: mais cela n'aboutit à rien, car la maladie reparoîtra bientôt après. Quelques Praticiens dans les Indes Occidentales sont d'avis, qu'en interrompant le cours de la maladie par le mercure, il n'en résulte aucune mauvaise suite, si ce n'est la perte du tems, & une guérison imparfaite. D'autres assurent qu'il s'ensuit souvent ce qu'ils appellent le *Bone-Ach* (1). On convient généralement qu'on peut donner, vers la fin de la maladie, le mercure avec sûreté & même avec avantage. Il est probable que la continuation de la maladie au delà de quatorze mois, de même que les douleurs des os dans le cas présent, provenoient du prompt usage du mercure, & de ce qu'on l'avoit donné à grande dose. On pourroit aussi ajouter que le *Yaws* diffère de la maladie vénérienne, non-seulement parce qu'il guérit de lui-même, mais aussi parce que de même que la petite vérole, il ne revient pas une seconde fois.

Un homme s'adressa à moi pour quelques chancres qu'il avoit au prépuce, & sur le frein. Je mis en usage le mercure principalement en friction, afin d'affecter la constitution; & j'en appliquai aussi sur les ulcères, afin de les affecter localement. La guérison des chancres avança graduellement sans interruption, & en cinq semaines environ, ils furent parfaitement guéris. Le malade eut presque aussitôt commerce avec une femme, & long-tems avant qu'on ait pu supposer que le mercure eût été entraîné au-dehors. Peu de jours après le premier commerce, le prépuce commença à s'excorier tout autour sur le bord de son ouverture. La personne continua d'avoir commerce

---

(1) Les douleurs ostéocopes.

avec des femmes, & sa maladie allant de mal en pis; il revint me demander des conseils. Je trouvai les excoriations très-profondes, & le prépuce si épais, & si douloureux, qu'il ne pouvoit point se renverser sur la verge. Il s'agissoit alors de savoir si le mal étoit vénérien ou non? Les ulcères eux-mêmes ne paroissoient point l'être, mais nous crûmes devoir aller plus avant, plutôt que de nous en tenir aux simples apparences. Nous considérâmes d'abord si ce n'étoit point un retour de sa première maladie.

Mais voyant que les ulcères ne se trouvoient pas dans les mêmes parties, nous fûmes déterminés à croire tout le contraire; mais n'étoit-il pas possible que cette partie du prépuce eût été infectée en même-tems que les précédentes, sans néanmoins être entrée en action, jusqu'alors le traitement mercuriel qui n'avoit point guéri la disposition s'y étant opposé, en sorte que celui-ci ayant été abandonné, la partie étoit entrée en action? C'est sur quoi il n'étoit pas aisé de porter une décision, toute probabilité étant contre. Il sembloit en effet que la partie étoit entrée trop-tôt en action, après avoir cessé l'usage du mercure, d'après l'opinion où nous étions qu'il y en avoit encore beaucoup dans le corps. Le malade auroit donc pris le mal de la femme? Je crus que ce commerce ne pouvoit pas avoir été la cause de ces excoriations, quelque efficacité qu'il eût pu avoir pour les rendre vénériennes par la suite; car elles parurent trop-tôt après lui; & d'ailleurs le malade avoit encore en lui du mercure, qui alors se fût opposé à ses effets, & que les parties avoient été très-peu de tems auparavant accoutumées à l'application de la matière vénérienne.

Malgré que je fusse convaincu d'après toutes les circonstances prises ensemble, que la maladie en question n'étoit pas vénérienne, cependant le malade craignoit de l'avoir donné à la femme, parce qu'il l'avoit vu après sa première apparition. J'étois également convaincu de l'impossibilité de l'une aussi bien que de l'autre idée, c'est pourquoi je lui dis de ne point s'inquiéter de ce côté là. Il alla immédiatement à la campagne, & sans rien faire au mal local, il guérit parfaitement.

En moins d'une quinzaine de jours après ce commerce, la femme fut attaquée d'une légère fièvre, & il lui survint une tumeur à l'aîne. J'observai les progrès de cette tumeur, qui furent fort lents, & je ne crus pas qu'elle fût vénérienne.

Elle vint enfin à suppuration, & s'étant ouverte, j'y fis appliquer un cataplasme.

L'ouverture au lieu de s'ulcérer ou de s'étendre, annonça plutôt des dispositions à guérir, & dans six semaines environ, elle le fut parfaitement. Pendant ce tems il survint des éruptions croûteuses sur la peau, quelques-unes sur le visage, & sur les cuisses, mais plus particulièrement sur les mains, & sur les pieds, où l'épiderme tomba en écailles. A la première apparition de ces éruptions, je fus un peu incertain, mais comme l'ulcère guérissoit, je ne voulus point m'en rapporter à l'apparence, c'est pourquoi, je dis qu'il n'y auroit rien à faire, & toutes les éruptions guérirent.

D'après un coup-d'œil sur ces cas, on auroit naturellement dit qu'ils étoient vénériens, mais en examinant bien toutes les circonstances particulières, & les combinant toutes ensemble, je supposai qu'ils ne l'étoient pas, & l'évènement a prouvé la vérité de mon opinion.

Le cas suivant a été communiqué par M. French d'*Harpurstreet*. » Le 9 Juin 1782. Un homme me consulta pour » un ulcère qu'il avoit au gland, accompagné de douleurs » excessives. Sachant que c'étoit un homme débauché, & » apprenant de lui-même, que pendant qu'il étoit ivre, il » avoit eu commerce avec une femme, je jugeai que son » ulcère étoit vénérien. Il avoit alors un peu de fièvre, & » il n'étoit pas en état de prendre du mercure; je lui » prescrivis donc une décoction de quinquina, avec l'élixir » de vitriol, & la teinture thébaïque en une moins grande » quantité, selon que le demandoient les douleurs qu'il » éprouvoit. Je lui défendis toutes sortes de liqueurs fermentées, je lui conseillai de vivre de lait principalement, » & de laver l'ulcère avec un liniment composé avec » partie égale d'huile d'amande, & d'eau saphirine.

» Le 17 environ du même mois, la fièvre s'étant un peu calmée, l'ulcère paroissant plus propre, & ses douleurs ayant diminué, je lui ordonnai de petites doses de mercure » & d'extrait de cigüe.

» Le 4 Juillet voyant que le mercure ne lui convenoit pas, je lui ordonnai de prendre deux ou trois fois par » jour, trois grains d'extrait de cigüe, & la décoction de » quinquina comme auparavant, & le soir en se couchant » vingt gouttes de teinture thébaïque, que je fis augmenter » par degrés jusqu'à soixante.

» L'ulcère s'étoit beaucoup étendu pendant le traitement » mercuriel, & il avoit alors détruit la moitié du gland.

» Le premier Octobre on consulta M. Hunter, & il  
» ordonna au malade d'ajouter à la décoction de quinquina,  
» la poudre de felsepareille, de prendre du laudanum en  
» abondance, & de laver l'ulcère avec la teinture thébrique.  
» Bientôt après avoir commencé ce traitement, le reste du  
» gland s'exfolia, les parties guérèrent insensiblement, & le  
» malade recouvra sa santé.

» Il y avoit deux autres symptômes dans ce cas, qui  
» méritent d'être rapportés; une tumeur considérable au  
» crâne sur le côté droit de l'os frontal, & sur l'os pariétal  
» gauche, accompagnée d'une douleur excessive, & des  
» taches sur la partie interne du tibia du côté gauche, qui  
» ressembloient au scorbut de mer. Ces deux symptômes  
» disparurent dans le cours du traitement.

» Quelques mois après, la tumeur à la tête reparut, &  
» il se forma plusieurs abscess qu'on ouvrit, & l'on trouva  
» le crâne carié dans une grande étendue. Le malade pour  
» ses douleurs prit pendant quelques mois plus de deux  
» cents quarante gouttes de laudanum, & six grains d'opium  
» tous les jours. Ses ulcères guérèrent, & il s'en forma  
» d'autres en différentes parties de la tête, qui guérèrent  
» aussi, & en Juin 1785, il n'y avoit plus qu'un grand  
» ulcère dans l'angle de l'œil droit.

Une femme étant accouchée le 30 Septembre 1776, &  
son enfant étant foible, & la mère ayant du lait en  
abondance, on jugea à propos de chercher un enfant dans  
le voisinage, afin de prévenir en le lui donnant à allaiter,  
que ses mamelles ne s'engorgeassent. Il est à propos de  
remarquer, qu'elle donnoit à tetter à son propre enfant de  
la mamelle droite, & à celui de son voisin de la ma-  
melle gauche. Environ six semaines après, le mamelon  
du côté gauche commença à s'enflammer, & les glandes  
de l'aisselle à s'enfler. Peu de jours après, il se forma  
plusieurs petits ulcères autour du mamelon, lesquels s'étant  
rapidement étendus, communiquèrent bientôt ensemble,  
& n'en formèrent qu'un seul, & tout le mamelon fut  
enfin détruit. La tumeur de l'aisselle diminua, l'ulcère du  
sein guérit dans trois mois environ de sa première apparition.  
En faisant des recherches sur l'enfant du voisin, on trouva  
dans ce tems à-peu-près, qu'il avoit la respiration courte,  
& des aphtes dans la bouche, & il mourut de consommation  
avec plusieurs ulcères, sur différentes parties du corps.

La malade se plaignit alors en différentes parties du corps,  
de douleurs lancinantes, auxquelles succéda une éruption



sur les bras , les jambes , & les cuisses , dont la plupart devinrent des ulcères.

On lui fit prendre alors du mercure , avec une décoction de felsepareille. On essaya le mercure sous différentes formes , en solution , en pillules intérieurement , & sous forme d'onguent extérieurement. On ne put le continuer que peu de jours à-la-fois , parce qu'il occasionnoit toujours la fièvre ou la diarrhée , avec de violentes douleurs dans les intestins. La malade resta dans cet état jusqu'au 16 Mars 1779 , qu'elle accoucha d'un autre enfant , qui étoit malade. On donna cet enfant à une nourrice , & il vécut environ neuf semaines ; l'épiderme tomba par écailles , en différentes parties , une éruption croûteuse couvrit tout le corps , ensuite l'enfant mourut.

Bientôt après la mort de l'enfant , la nourrice se plaignit de maux de tête & d'un mal de gorge , de même que d'une ulcération des mamelles. On lui donna différens remèdes , mais elle résolut d'entrer dans un hospital , où on la fit saliver , & quelques mois après elle fut renvoyée , quoique sans être guérie.

Les os du nez , & du palais , s'exfolièrent , & en peu de mois elle mourut de consomption.

De tous les différens remèdes que cette femme essaya , aucun ne lui fit autant de bien que les bains de mer. Au mois de Mai environ , elle commença à prendre la tisanne de Lisbonne , & la continua régulièrement pendant un mois environ , & on lui pansa ses ulcères avec le laudanum , au moyen de quoi ils guérirent. Au mois de Septembre , elle accoucha d'un autre enfant , sans aucune marque extérieure de maladie , mais très-malingre ; & il mourut dans le courant du mois.

Un an après environ , les ulcères reparurent , & quoiqu'on les pansât avec du mercure , & qu'on lui en donnât intérieurement , ils durèrent pendant un an , après quoi ils commencèrent de nouveau à se cicatrifer.

Les histoires suivantes étant toutes dérivées d'une seule cause , ils montrent autant qu'il est possible , que chaque jour on découvre de nouveaux virus , & qui même ressemblent très-bien au virus vénérien , à plusieurs égards , quoique non pas en tout généralement. Aussi est-ce le défaut de ressemblance qui fait juger pour , & non pas la ressemblance elle-même. Les parens de l'enfant qui fait le sujet de l'histoire suivante , étoient & sont , selon toutes les apparences , dans un parfait état de santé.

L'enfant étoit foible lorsqu'il vint au monde ; & la mère n'ayant que peu , ou point de lait , fut obligée , lorsqu'il n'avoit encore que trois semaines , de le donner à nourrir à une femme , dont le lait étoit déjà de sept mois , & qui nourrissoit son propre enfant. La nourrice donna à têter à son propre enfant de la mamelle droite , pendant qu'elle allaitoit l'autre de la gauche.

La nourrice observa que la peau du nourrisson commençoit à tomber par écailles ; mais il ne se forma point d'excoriations , si ce n'est près de l'anus , où il paroissoit , comme s'il étoit échaudé. Les lèvres s'écaillèrent aussi ; mais elles ne paroissent pas être ulcérées , quoique les gens de la campagne prétendissent que c'étoit des aphtes. La surface interne de la bouche , & la langue paroissent saines. L'enfant mourut quinze jours après quelle l'eut retiré , & alors elle se permit d'allaiter pendant trois semaines son propre enfant , des deux mamelles ; au bout duquel tems elle vint en ville pour en nourrir un autre.

Elle allaita ce second enfant ; mais après avoir resté à la ville dix ou onze jours environ ; elle ne se portoit pas parfaitement bien ; ce qui fit supposer aux parens de l'enfant , que probablement le nouveau genre de vie , le séjour de la ville , & la meilleure qualité de nourriture , ne lui convenoient pas ; elle s'en retourna donc à la campagne , & enmena l'enfant avec elle. Environ trois ou quatre jours après qu'elle fut de retour à la campagne , c'est - à - dire quinze jours après environ , qu'on lui avoit donné cet enfant , & cinq semaines après la mort du premier , le mamelon gauche , que le premier nourrisson avoit toujours sucé , commença à s'ulcérer , tellement qu'elle ne put plus souffrir que l'enfant le suçât. Cet ulcère du mamelon , devint extrêmement douloureux , & en un jour ou deux , il se manifesta des éruptions sur son visage , & bientôt après sur tout son corps , mais la plupart sur les jambes , & sur les cuisses ; ces éruptions continuèrent à sortir pendant environ quinze jours , & avoient au commencement l'apparence des éruptions de la petite vérole ; ayant été accompagnées de fièvre , d'un mal-aise universel , & d'une grande douleur , le troisième jour de leur sortie. On lui donna toutes les quatre heures une mixture , avec le sel d'absinthe , & les poudres testacées , & quelques médicamens laxatifs , tels que l'infusion de séné , le tartre soluble , &c. tous les deux ou trois jours , mais sans aucun effet , car les symptômes augmentèrent.

Deux ou trois jours après que l'éruption eut paru sur la peau, une des glandes de l'aisselle commença à gonfler, & vint à suppuration. On l'ouvrit quinze jours environ après sa première apparition, & elle guérit presque tout de suite.

Quelques-unes des éruptions s'accrurent promptement, & devinrent des ulcères fort étendus, de la largeur à-peu-près d'une demi-couronne, sur-tout sur les jambes, & sur les cuisses, & se couvrirent d'une large croûte; plusieurs restèrent petites, & ne se montrèrent que sous la forme de boutons. Environ quinze jours après la première apparition de l'éruption, quelques-unes commencèrent à sécher, & à devenir moins ulcérées, & environ quatre semaines après ce mieux, il se forma un vilain ulcère sur l'amygdale gauche.

D'après toutes ces circonstances, le Chirurgien de la campagne voyant qu'il n'y avoit rien à gagner en continuant le traitement rapporté, se détermina à lui donner le sublimé corrosif, dont elle prit un demi-grain en solution, soir & matin; dans environ une semaine, il paroissoit que le remède avoit arrêté les progrès des ulcères, & qu'il avoit un peu diminué la suppuration, l'ulcère à la gorge ayant un meilleur aspect.

Ce fut à ce période que je la vis pour la première fois, ce qui étoit environ six semaines après la première apparition de l'éruption, & quinze jours après celle de l'ulcère sur l'amygdale.

Les éruptions étoient alors presque tout-à-fait telles que je les ai décrites, mais l'ulcère de l'amygdale étoit en bon état, & commençoit à guérir. D'après cette histoire, je conçus que le mal n'étoit pas vénérien; j'exigeai par conséquent qu'on mît de côté tous les méditamens que le malade ne pouvoit avoir pris que pendant quinze jours au plus, parce que ce fut après l'apparition de l'ulcère sur l'amygdale, qui ne duroit que depuis quinze jours, lorsque je la vis, qu'on donna le mercure. Elle se rétablit bientôt après.

S'étant bien portée pendant quelque tems, elle eut de nouveau recours au Chirurgien de la campagne, pour un abcès qui s'étoit formé à l'endroit où la maladie commença pour la première fois, accompagné de nouvelles éruptions sur le visage.

On ouvrit l'abcès qui guérit dans peu de jours, & en prenant quelques purgatifs rafraîchissans, les éruptions disparurent. Elle a continué à se bien porter depuis ce tems sans qu'il en soit résulté aucune autre mauvaise suite, sinon

la perte totale du mamelon. Ce cas fut certainement regardé comme vénérien.

Environ cinq jours après l'apparition de l'éruption chez la nourrice, on retira l'enfant qu'on lui avoit confié, & on le donna à une femme bien portante, d'une bonne complexion, âgée de 24 ans, & qui étoit accouchée il y avoit onze mois, de son premier enfant, lorsqu'elle devint la nourrice de celui-là. Peu de jours après, elle observa des éruptions sur la tête de l'enfant qu'on lui avoit confié, lesquelles n'étoient guères différentes de celles que j'ai décrites à l'occasion de la première nourrice qu'il avoit tétée. Sa bouche bientôt après s'excoria, de manière qu'il ne tétait qu'avec difficulté. Peu de tems après, les éruptions de la tête se séchèrent & s'écaillèrent, il en parut d'autres sur le visage, sur les genoux & sur les pieds, mais totalement différentes des premières, puisque celles-ci suppurèrent, tandis que les autres ne furent que cutanées, elles s'écaillèrent & laissèrent une tache circonscrite, d'une couleur claire obscure, qui continua d'augmenter pendant cinq semaines. Ces éruptions continuèrent près de trois mois, & l'enfant étoit alors extrêmement amaigri; mais comme il n'y avoit aucune indication particulière à suivre, on ne donna aucun remède, & peu de semaines après, il vint à Londres, & guérit parfaitement.

La seconde nourrice, peu de jours après avoir commencé à allaiter cet enfant, aperçut des pustules sur sa mamelle gauche, & de la même qualité précisément que celles de la première nourrice; avec cette différence seulement, qu'elles étoient moins nombreuses, & accompagnées d'une plus grande inflammation phlegmoneuse. Elles continuèrent à grossir pendant sept ou huit jours; alors le mamelon du même sein s'ulcéra, & l'ulcération s'étendit au point de faire craindre son entière destruction; ses cuisses furent alors affectées, & par la suite ses jambes.

Elle allaista cet enfant environ trois mois. La maladie ne parut point s'augmenter davantage, & en douze ou quatorze jours, tout disparut entièrement, sans qu'elle eût pris aucun remède, si ce n'est quelques onces de décoction de quinquina.

On n'appliqua sur le sein, que de l'onguent simple.

Elle avoit alors si peu de lait, qu'on fut obligé de chercher une troisième nourrice pour l'enfant: & la seconde retourna à la campagne. Son propre enfant ayant été sevré, elle n'eut plus occasion dorénavant, de donner à tetter, & dans peu de jours le lait disparut tout-à-fait; mais dans la



vue d'amuser l'enfant , lorsqu'il étoit hargneux , elle lui laissa prendre dans sa bouche le mamelon qui avoit été affecté ; il en résulta que cet enfant , dans peu de jours , tomba aussi malade de la même manière que le premier. Elle s'adressa alors à un Chirurgien de réputation , qui ne sachant point l'histoire de ce qui s'étoit passé , supposa la maladie vénérienne , & ordonna un remède qui n'avoit point de couleur , & qu'on a supposé d'après les circonstances , consister dans une solution de seize grains de sublimé dans une demi-pinte d'eau , pour la prendre à la dose d'une cuillère de table. Elle prit donc ce remède comme on le lui avoit ordonné , & elle en donna à son mari , & à l'enfant , mais à ce dernier à la dose seulement d'une cuillère à thé à-la-fois. En prenant ce remède , elle guérit.

La troisième nourrice de même que la première , fut affectée en peu de tems ; mais dans ce cas les pustules furent encore moins nombreuses , la maladie paroissant avoir beaucoup perdu de sa force , puisque chaque nouvelle infection devint moins maligne que la première. Elle guérit sans prendre aucun remède.

*I. Des maladies occasionnées par des dents transplantées , & qu'on a supposées être vénériennes.*

Depuis qu'on a pratiqué à Londres , l'opération de transplanter les dents , il s'est présenté des cas où l'on a supposé que l'infection s'étoit communiquée de cette manière ; & on les a traités en conséquence de cette opinion ; la méthode du traitement n'a pas non plus contribué à diminuer ce soupçon. Cependant lorsqu'on considère toutes les circonstances qui les accompagnent , soit dans la manière de contracter la maladie , soit dans le traitement , lorsqu'on la regarde comme vénérienne , on trouve qu'il y a quelque chose dans tous ces cas , qui n'est pas exactement semblable aux apparences ordinaires de la maladie vénérienne , lorsqu'on l'a contractée de la manière connue ; sur-tout aussi lorsqu'on réfléchit qu'on en a traité quelques-uns , comme s'ils n'eussent pas été vénériens , & qui cependant ont guéri. C'est pourquoi les guérisons des autres , qui parurent dépendre du mercure , ne sont pas des preuves suffisantes pour faire croire qu'ils aient été vénériens (1).

---

(1) On doit remarquer ici , que dans le cas présent , je n'inste



Je crois avoir vu la plupart, sinon tous les cas de cette espèce, qui se sont présentés; & j'en ai traité quelques-uns d'eux. Le tems de l'affection locale après l'insertion de la dent, a été chez presque tous, d'un mois, ce qui est un trop long espace, en général, pour que l'infection vénérienne se manifeste, & lorsqu'ils ont produit des symptômes généraux, ceux-ci encore ont ou suivi de trop près les symptômes locaux, ou avec trop de régularité, par rapport au tems pour devoir les considérer comme vénériens. Mais on peut dire qu'il en est résulté une maladie, probablement aussi mauvaise dans ses suites, que la vénérienne. Qu'une maladie ait été formée de cette manière, c'est une chose tout-à-fait certaine.

Le premier cas de cette espèce, que j'ai traité, a été celui d'une Dame, à qui l'on avoit transplanté une des premières dents molaires (*Bicuspidati*). La dent transplantée tint fort bien. Environ un mois après, elle dansa jusqu'à cinq ou six heures du matin, s'enrhuma, & eut en conséquence une fièvre qui dura près de six semaines. Dans ce tems-là, la gencive, & la mâchoire s'ulcérèrent sans qu'on s'en aperçût alors. Et lorsqu'elle commençoit à se rétablir, on trouva que non-seulement la gencive, & l'alvéole de cette dent, étoient affectées, mais aussi ceux des dents voisines. On arracha les deux dents, & les alvéoles de toutes les deux s'exfolièrent ensuite, mais les parties étoient fort lentes à guérir. Cette circonstance fit naître différentes opinions, dont la principale fut que la maladie étoit vénérienne. Sur ces entrefaites, il se manifesta une tumeur sur une jambe, de la nature des nodus indolens, que quelques-uns ont aussi soupçonnée être vénérienne, ou plutôt regardée comme une circonstance qui venoit à l'appui de la première opinion; mais la mienne fut qu'elle ne l'étoit pas. Je lui conseillai d'aller prendre les bains de mer, ce qu'elle fit, & elle se rétablit parfaitement, tant de la maladie de la mâchoire, que de celle de la jambe, & elle a continué à se bien porter depuis.

---

point du tout sur mon opinion, que la vérole n'a point le pouvoir de contagion; & je crois que nous devons convenir que si ces cas sont vénériens, c'est en conséquence de ce que la personne de laquelle on a pris la dent avoit la vérole; car les chancres ne sont pas communs dans la bouche, & on les verroit en l'examinant. Je crois que peu d'écoulemens semblables à la gonorrhée y ont lieu.

Le second cas de cette espèce que j'ai vu, a été aussi chez une jeune dame : la dent transplantée tint très-bien, & continua de même pendant environ un mois, lorsque la gencive commença à s'ulcérer, laissant la dent & l'alvéole à découvert. L'ulcère continua, & il se manifesta des pustules sur la peau, & des ulcères à la gorge. On traita la maladie comme vénérienne, les symptômes cédèrent à ce traitement, mais ils reparurent plusieurs fois après des traitemens mercuriels fort orageux : cependant à la fin elle guérit.

La seule observation que nous puissions faire à ce sujet, est que les symptômes reparurent après des traitemens mercuriels continués, beaucoup plus souvent qu'il n'arrive dans les cas vénériens, tellement que j'ai toujours soupçonné que ce cas étoit scrophuleux.

Le troisième cas fut celui d'un homme, dont la dent transplantée tint fort bien, & ne lui causa pas la moindre incommodité pendant un mois environ, lorsque le bord de la gencive commença à s'ulcérer, & l'ulcération alla en augmentant, jusqu'à ce qu'enfin la dent tomba. Quelques-tems après il se manifesta des pustules presque sur toute la peau, qui n'avoient pas la véritable apparence vénérienne, mais qui étoient plus rouges, ou plus transparentes, & plus circonscrites. Le malade avoit aussi une disposition à la fièvre hectique, tel que l'insomnie, point d'appétit, & des maux de tête. Après avoir essuyé plusieurs remèdes sans aucun effet, il subit un traitement mercuriel complet, & si efficacement, qu'on le crut guéri; mais quelque-tems après les mêmes symptômes reparurent, avec de plus une tumeur sur les os du métacarpe. On lui fit alors essayer un autre traitement mercuriel plus sévère que le premier, & dans le tems ordinaire tous les symptômes disparurent de nouveau. Plusieurs mois après, les mêmes éruptions reparurent, mais non pas à un si haut degré qu'auparavant, & sans être accompagnées d'aucuns autres symptômes. Il prit du mercure pour la troisième fois, mais ce ne fut en tout que dix grains de sublimé corrosif, & il guérit tout-à-fait. Le tems depuis le premier jour qu'il prit du mercure jusqu'à celui où il fut guéri, a été un espace de trois ans.

Ce cas pouvoit-il être vénérien? Les deux premiers traitemens, qui ne consistèrent que dans dix grains de sublimé corrosif, les ayant aussi guéri, sembleroient prouver qu'il ne pouvoit pas l'être; mais s'il l'avoit été, les symptômes qui reparurent après le second traitement, dans lequel on

avoit donné une quantité considérable de mercure, n'auroient par céde à dix grains de sublimé corrosif.

Le quatrième cas a été celui d'une jeune dame, à qui on avoit transplanté une dent, & dont la gencive commença à s'ulcérer, en faisant des progrès considérables, environ à la même distance de tems de la transplantation de la dent, que dans les cas précédens. Le Chirurgien qu'on consulta le premier fut d'avis de donner aussitôt le mercure. Je fus prié ensuite de la voir, & je ne fus point de cet avis. Pour pouvoir m'assurer de la nature du cas ( car si elle eût pris le mercure, & qu'elle fût guérie, ç'auroit été ajouter un cas de plus à ceux qu'on met au nombre des cas vénériens, provenans d'une telle cause,) je recommandai d'arracher la dent afin de pouvoir voir, quel seroit l'effet qui en résulteroit, en éloignant la première cause.

On arracha la dent & la gencive guérit aussi promptement que tout autre ulcère ordinaire, & la malade a continué de se bien porter depuis.

Ce cas n'a point besoin de commentaire. Cependant on me permettra d'observer, que si la dame avoit été traitée avec le mercure, elle seroit aussi guérie suivant toute probabilité; car la dent seroit tombée dans l'intervalle du tems qu'il faut pour un pareil traitement, & si cela eût effectivement eu lieu, nous n'aurions point hésité d'affirmer, qu'il pouvoit être considéré comme vénérien.

Le cinquième cas a été celui d'une jeune dame, âgée de dix-huit ans, à qui on avoit transplanté une des dents incisives qui tint très-bien; mais six ou sept semaines après l'opération, la gencive s'ulcéra. On fit d'abord arracher la dent, on lui donna le quinquina, sans recourir à aucun autre remède quelconque, & elle guérit en peu de semaines.

Le sixième cas a été celui d'un homme, âgé de vingt-trois ans, originaire d'une des Isles des Indes Occidentales, à qui on avoit transplanté les deux dents incisives antérieures. Environ le même tems après l'opération, que dans les cas précédens, les gencives s'ulcérèrent, & l'ulcération augmenta à un si haut point, que les bords de la gencive s'exfolièrent. On consulta un Chirurgien de réputation, qui ordonna le quinquina, & le malade, sans prendre aucun autre remède, guérit à-peu-près dans le même espace de tems, que les dames auxquelles on arracha les dents dans les quatrième & cinquième cas. Les gencives guériront

parfaitement , mais elles étoient considérablement plus courtes.

Si nous nous arrêtons à quelques-uns de ces cas , & si nous les considérons , tels qu'ils se manifestèrent d'abord , nous dirons presque qu'ils ont été vénériens ; si nous nous arrêtons aux autres , nous dirons qu'ils n'ont point absolument été tels ; & si nous considérons toutes les circonstances relatives à ceux qui probablement pouvoient l'être , nous concluons , autant que le raisonnement peut nous servir , qu'ils ne l'étoient point. Le premier cas , qui parut dans le tems être vénérien , est le second de ceux rapportés ci-devant , mais comme je ne pris point soin de la malade pendant tout le traitement , je puis encore moins dire sur ce qui le concerne ; il est certain que les symptômes reparurent chez elle , beaucoup plus souvent que cela n'arrive en général dans les cas vénériens , lorsque la maladie n'est accompagnée d'aucune incertitude ; & qu'elle prit une plus grande quantité de mercure qu'à l'ordinaire ; il y a donc dans ce cas quelque chose qu'on ne peut pas bien comprendre , parce qu'il ne s'accorde pas exactement avec les cas vénériens en général , dans toutes ses parties.

Le quatrième cas fut semblable dans ses retours , & dans la quantité de mercure , qui parut être nécessaire pour guérir les symptômes.

Les plus tristes effets , qui soient résultés de la transplantation d'une dent , arrivèrent chez une jeune dame , dont l'histoire est détaillée dans les Transactions de Médecine par le Docteur Watson.

Le Dentiste s'étant alarmé à la première apparition des symptômes , me pria de la voir. Le bord de la gencive commençoit alors à s'ulcérer , & comme je ne savois pas bien ce qu'il y avoit de mieux à faire , je lui conseillai de préparer une forte solution de sublimé corrosif , d'en faire souvent laver la bouche de la malade , d'y tremper même un morceau de linge , & de l'appliquer sur l'ulcération ; mais comme cela n'arrêtoit pas ses progrès , elle s'adressa au Docteur Watson ; c'est pourquoi je renverrai le lecteur à l'histoire que ce Médecin en a donné , & c'est d'elle que je prendrai mes matériaux pour raisonner dessus. Je remarquerai cependant , quelque jugement qu'on ait d'abord porté sur ce cas , qu'on l'a enfin supposé vénérien , & cela pour les deux raisons suivantes ; premièrement à cause de la possibilité de contracter la maladie de cette manière ; & secondement parce qu'elle ne cédoit point aux



remèdes , qui ne font d'aucune efficacité dans la maladie vénérienne ; & cette opinion paroît avoir été confirmée , parce que c'est au mercure que la maladie céda. Mais le cas lui-même , abstraction faite de la manière de contracter la maladie , & de la méthode du traitement , ne s'accorde pas parfaitement avec les circonstances qui accompagnent ordinairement la maladie vénérienne , & l'on n'a pas non plus donné une attention suffisante aux circonstances nécessaires , pour déterminer s'il étoit vénérien.

Le progrès de l'ulcération à la bouche , qui fut le premier symptôme , fut beaucoup trop rapide pour une ulcère vénérien en général ; car si ce symptôme étoit vénérien , il faut le considérer simplement comme un chancre , ou une affection locale.

Traçons maintenant les progrès de la maladie dans le système. » En ce tems environ , c'est-à-dire , lorsque la » maladie faisoit des progrès si rapides ; il parut des pustules » sur le visage , au col , & en différentes parties du corps , » dont plusieurs devinrent des ulcères très-douloureux (1) «.

Or cette date des affections générales , qui sont survenues après la locale , est de beaucoup trop courte pour les faire regarder comme vénériennes ; nous savons , que si la vérole provient d'une gonorrhée ou d'un chancre , en général elle ne se manifeste qu'environ six semaines après , souvent beaucoup plus tard , & rarement plus-tôt. Je ne dirai rien sur ce qu'il n'y avoit point de gonflement aux glandes lymphatiques du col , pour former des bubons , puisque ce n'est pas un symptôme constant , qui accompagne l'introduction de la matière vénérienne dans la circulation , malgré qu'on doive avouer , qu'il est de quelque poids , sur-tout lorsque les autres circonstances ne s'accordent pas parfaitement. Les symptômes provenans de l'infection générale , lorsqu'ils eurent lieu , furent beaucoup plus violens , & plus rapides dans leur progrès que toutes les pustules vénériennes , que j'ai jamais vues : nous savons que dans la vérole , elles restent des mois entiers avant que d'arriver à l'état de croûtes ; la douleur aussi qui accompagnoit ces ulcères , ne répondit point à ceux qui font l'effet de la vérole. Les pustules vénériennes à peine donnent quelque sensation ou du moins très-peu ; mais dans le fond , le mercure guérit cette maladie quelle

---

(1) Medical Transactions , vol. 3 , pag. 328.



qu'elle fût : la malade prit vingt-huit grains de calomel ; dont on fit quatorze pillules, probablement dans l'espace de dix ou douze jours ; car on lui ordonna d'en prendre une ou deux tous les jours, selon que les intestins le permettoient : mais quoiqu'on lui donnât de la teinture thébaïque, le calomel la purgea si fort, qu'on fut obligé de ne pas lui en donner davantage. Quoique la malade eût pris, si peu de mercure, & qu'il en fût aussi sorti considérablement par les intestins, cependant » pendant le tems qu'elle en prenoit, l'ulcération de la bouche, & de la joue ne s'étendit point, mais elle fut moins douloureuse, & d'une apparence meilleure ; les pustules qu'elle avoit sur le visage & sur le corps pâlirent, & quelques-unes, qui s'étoient ulcérées guérissent, sans qu'il en parut d'autres. On lui ordonna par conséquent de se frotter avec des petites doses d'*Unguentum cæruleum fortius*, les jambes & les cuisses deux fois par jour, à moins que le mercure ne prît la route des intestins. Dans dix ou douze jours environ, les tranchées du ventre, & la diarrhée revinrent avec violence, & l'on discontinua par conséquent les frictions ; toutes les pustules étoient alors guéries ; les ulcères du visage & du corps l'étoient aussi complètement, & ceux de la bouche presque tout-à-fait.

La seule remarque que j'ai à faire sur le traitement, c'est que la quantité du mercure n'étoit pas suffisante pour guérir des chancres de la verge, qui auroient fait des progrès aussi rapides, que le firent les ulcères de la bouche de cette femme ; & que la même quantité de mercure ne pouvoit pas non plus guérir des ulcères vénériens de la peau, qui auroient fait des progrès aussi rapides, qu'ils les firent dans ce cas ; & si nous considérons l'effet que le traitement eut sur sa santé, aussi bien que la terminaison de la maladie, nous pourrions prononcer qu'elle n'étoit pas vénérienne ; car les circonstances spécifiques, si elle étoit vénérienne, étoient aussi extraordinaires que la manière de la contracter.

J'ai vu de tems à autre plusieurs de ces cas, qu'on avoit soupçonné être vénériens ; mais malgré que les malades se rétablissent pendant qu'ils prenoient le mercure, cependant à cause du défaut d'attention de la part des Praticiens à observer toutes les circonstances, qui auroient pu décider si la maladie étoit vénérienne ou non, je les passerai sous silence.

Après avoir considéré les cas mêmes de ceux qui eurent

les dents transplantées , considérons aussi les personnes de qui l'on a pris ces dents ; car je ne puis pas m'empêcher de croire, que cela jettera quelque lumière sur le sujet dont il s'agit. Supposons que les jeunes filles , de qui l'on a pris les dents , avoient réellement la vérole , & que les dents étoient aussi par conséquent infectées , ce qui est une supposition peu favorable à ma propre opinion ; il me paroît que , même dans ce cas , il ne peut pas y avoir de différence entre les gencives de la fille , de qui l'on a pris la dent , & celles de la personne qui l'a reçue : si l'ulcération eût eu lieu dans la dernière , d'après l'infection , l'alvéole de la fille dont on a pris la dent , ne se feroit - elle pas aussi ulcérée ? mais cela n'arriva pas dans aucun de ces cas. J'ai supposé ici les dents capables d'être infectées ; quoique nous n'ayons pas encore vu , qu'elles aient eu cette maladie primitivement , mais à la suite seulement de son apparition par - tout ailleurs , dans la bouche , la gorge & le nez , & de ce qu'elle passa de ces parties aux dents ; mais encore si elles sont capables d'avoir la maladie , & de la communiquer aux autres , il devient bien extraordinaire que les Opérateurs aient toujours choisi la dent qui probablement étoit infectée.

Lorsque nous considérons que les filles , de qui l'on a pris les dents , n'avoient pas alors la moindre apparence de la maladie , & qu'elles n'en avoient aucune non plus ; lorsque la maladie se manifesta chez la personne qui reçut la dent , il paroît étrange , qu'elle ait attaqué ceux qui reçurent la dent , & non pas ceux qui la donnèrent.

Il est aussi singulier que cette maladie ait été suivie d'incertitude dans tous ses degrés ; dans la manière dont on l'a contractée , son apparence & sa guérison.

Résumons tous les argumens en faveur de cette maladie , pour démontrer qu'elle n'est pas vénérienne. 1°. Deux malades , dont les cas ressembloient à ceux des autres , dans leur origine , guérissent sans aucun remède.

2°. Ceux qui parurent être guéris par le mercure , n'eurent pas un traitement tout-à-fait semblable à ceux qui étoient sans contredit vérolés.

3°. Je regarde comme impossible que des parties , qui n'ont pas reçu elles-mêmes l'action morbifique , aient le pouvoir d'infecter.

4°. On n'a jamais vu que les parties , qui communiquent l'infection , aient été elles-mêmes infectées.

Mais il doit être à-peu-près le même pour ceux qui ont

besoin d'avoir des dents transplantées, si mon raisonnement est juste ou non ; car une maladie a très-certainement eu lieu en conséquence de l'opération ; & dans quelques cas cette maladie a été pire, & on ne l'a guérie qu'avec plus de difficulté, que la vérole en général ; & quelle que puisse être la maladie, je ne connois encore aucune manière de la prévenir, si ce n'est d'arracher la dent de bonne heure, ce qu'on n'a essayé que dans un seul cas, & avec succès.

D'après ces faits, on pourra redouter une pareille opération ; mais sous ce point de vue, il n'en peut résulter aucune suite fâcheuse ; car il n'y a point des moyens sur lesquels on puisse compter dans les cas où l'on a de mauvaises dents ; mais il faut se rappeler que je publie ici tous les cas malheureux, ce qui est l'opposé de ce qu'on pratique généralement dans les Livres de Médecine, & que je ne les rapporte pour d'autres raisons que pour prévenir les écarts où l'on pourroit tomber dans le traitement de la maladie.

Mais on peut demander quelle est cette maladie ? Il est beaucoup plus facile de dire ce qu'elle n'est pas, que de dire ce qu'elle est. Je dirois qu'une dent saine transplantée, peut occasionner une telle irritation capable de produire une espèce de maladie, qui peut être suivie des symptômes locaux, dont nous venons de parler.

Je ne puis conclure, sans dire que les maladies qui n'ont pas encore été décrites, & qui ressemblent à la maladie vénérienne, sont très-nombreuses, & qu'on doit considérer ce que j'ai dit, plutôt comme une route que j'ai frayée à ceux qui voudront faire des recherches plus profondes, que comme un détail accompli de tout ce qui a rapport à ce sujet.

*F I N.*

# EXPLICATION DES PLANCHES.

## *Planche Première.*

*Fig. I.* La verge présentant le canal de l'urèthre ouvert ; avec un rétrécissement à environ deux pouces du gland : ce rétrécissement est peu considérable.

- A A. La surface coupée du corps spongieux de l'urèthre.
- B. B. Le canal de l'urèthre dans lequel on peut observer les orifices des lacunes.
- C. Le rétrécissement.

*Fig. II.* La verge fendue environ de l'étendue de trois pouces, pour montrer les lacunes qui deviennent occasionnellement un obstacle au passage des bougies.

- A A. Le corps spongieux de l'urèthre.
- B. B. La surface interne du canal de l'urèthre , où l'on voit les orifices de deux lacunes.
- C. Une soie de porc introduite dans une lacune.
- D. L'extrémité d'une bougie introduite dans le reste de l'urèthre.

## *Planche II.*

L'urèthre ouverte en deux différens endroits , l'un au devant du rétrécissement , & l'autre derrière. Celui qui est au-devant , l'est à travers le corps de la verge , & celui qui est plus bas , est sur la surface antérieure de la partie membraneuse , une bougie passe d'une ouverture à l'autre.

A A. Les racines de la verge , & la partie bulbeuse de l'urèthre , confondues ensemble par l'inflammation & la suppuration , qui se sont emparés de plusieurs endroits.

B. B. La glande prostate en état de maladie.

C C. Les bords coupés de la vessie.

D. L'urèthre très-dilaté derrière le rétrécissement , & irrégulier sur sa surface , en conséquence de l'ulcération.

E. E. La surface coupée du corps caverneux de la verge.

F. F. La surface coupée du corps spongieux de l'urèthre.

G. G. La bougie passant de la partie saine de l'urèthre, à celle qui ne l'est pas.

H. Petite bougie dans le nouveau passage.

### Planche III.

Deux canules propres à porter le caustique au rétrécissement de l'urèthre.

*Fig. I.* Canule d'argent étroite, avec son bouchon, qui se porte au-delà de la terminaison de la canule, & formant un bout arrondi. A l'autre extrémité du mandrin, se trouve un petit porte-crayon, contenant un petit morceau de caustique.

*Fig. II.* Canule flexible pour appliquer le caustique au rétrécissement qui occupe la courbure de l'urèthre. Le mandrin avec son porte-crayon, & poussé au-delà de son extrémité.

*Fig. III.* Mandrin d'argent avec son bouchon à son extrémité, le tout convenablement disposé pour entrer dans la canule, comme dans la figure I.

### Planche IV.

La vessie & la verge d'une personne morte de grangrène à la vessie, à la suite d'un rétrécissement, & d'une pierre dans l'urèthre. Non-seulement on a représenté dans cette planche le rétrécissement, mais encore les tuniques épaissies & la surface réticulaire de la vessie, & même une petite pierre qui faisoit l'office de valvule ou de bouchon. On a représenté une canule introduite, du gland vers le rétrécissement, de manière à montrer la possibilité de le détruire avec le caustique.

A A. La vessie ouverte de sorte qu'on voit ses tuniques un peu épaissies, & sa surface interne réticulaire.

B. Le corps de la verge.

C C. Le corps spongieux de l'urèthre ouvert dans toute son étendue, & montrant l'intérieur de l'urèthre.

D. La prostate divisée.

E. Canule d'argent, introduite dans l'urèthre, moyennant laquelle on porte le caustique jusqu'au rétrécissement.

F. Marque le rétrécissement & la pierre qui est placée au-delà de manière à empêcher le passage de l'urine.



*Planche V.*

La glande prostate engorgée, & particulièrement son prolongement valvulaire, qui est tuméfié, & qui s'est porté au-dedans de la vessie, sous la forme d'une tumeur, ce qui empêchoit l'urine de passer avec facilité, & causa l'épaississement de la vessie.

- A. La glande prostate.
- B. Le prolongement qui passoit dans la cavité de la vessie.
- C. Une soie de porc, mise dans l'urèthre, pour montrer qu'il est au-dessus de la tumeur.
- D. Le côté coupé de la vessie, où l'on peut voir l'augmentation d'épaisseur de ses parois (1).

*Planche VI.*

Un rein dont l'uretère, le bassin & les calices, étoient prodigieusement dilatés, à la suite d'un rétrécissement de l'urèthre.

- A. La substance du rein devenue très-mince.
- B. Les calices fort augmentés.
- C. Le bassin très-dilaté.
- D. L'urèthre dix fois plus volumineux qu'il ne l'est naturellement.

*Planche VII.*

La partie valvuleuse de la vessie, tellement augmentée qu'elle forme une tumeur considérable qui se jette dans la vessie. La prostate est aussi augmentée. Cette tumeur a plusieurs fois occasionné de violentes suppressions d'urine, & a souvent été cause qu'on n'a pu tirer l'urine avec la sonde. Cet instrument passant probablement dans une substance assez épaisse pour empêcher l'urine d'entrer dans les yeux qui en terminent l'extrémité. La ligne noire qui

---

(1) Nous devons à M. Guaning, qui possède cette pièce, de nous l'avoir prêtée pour en tirer le dessin qui a servi à cette gravure.

passé au milieu de la tumeur , en commençant du canal de l'urèthre , étoit probablement faite par elle , dans un état d'affaîssement.

A A. La surface de la glande prostate coupée.

B. B. Les côtes inférieurs de la glande prostate , qui se projettent en-dedans.

C. La tumeur.

D. La cavité de la vessie.

*Fin de l'explication des Planches.*

### F A U T E S A C O R R I G E R.

Page 17 , ligne 10 , n'avoit pas ; *lisez* : n'avoit.

Page 18 , ligne 41 , toient ; *lisez* : étoient.

Page 24 , ligne 25 , tétanos ; *lisez* : trisme.

Page 47 , ligne 22 , douleur ; *ajoutez* : si ce n'est quelques tems après que l'écoulement.

Page 53 , ligne 19 , muscles ; *lisez* : cellules.

Page 62 , ligne 1 , au-dessous ; *lisez* : au-dessus.

Page 122 , ligne 1 , chandelles ; *lisez* : cônes.

Page 154 , ligne 4 , la marche ; *lisez* : l'opérateur.

Page 157 , ligne 9 , s'étoit fait passage ; *ajoutez* : dans.

Page 161 , ligne 13 , comme il arrive ordinairement ; *lisez* : ce qui arrive rarement.

Page 164 , ligne 35 , former ; *lisez* : fermer.

Page 187 , ligne 4 , l'autre ; *lisez* : l'urèthre.

Page 196 , ligne 28 , par-dessous ; *lisez* : par-dessus.

Page 204 , ligne 2 , gi ; *lisez* : agi.

Page 205 , ligne 8 , *ajoutez* : cette maladie deviendra à la fin funeste , en produisant l'émaciation & la fièvre hectique.

Page 207 , ligne 3 , se ; *lisez* : le.

Page 212 , ligne 27 , confiance ; *lisez* : conscience.

Page 215 , ligne 21 , volontairement ; *lisez* : spontanément.

*ibid.* ligne 31 , volontairement ; *lisez* : spontanément.

Page 216 , ligne 41 , chauds ; *lisez* , froids.

Page 222 , ligne 18 , une apparence ; *ajoutez* : d'inflammation.

Page 264 , ligne 13 , remède ; *lisez* : instrument.

Page 270 , ligne 27 , d'action ; *lisez* : d'absorption.

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit intitulé : *Traité des Maladies Vénériennes* , par M. JOHN HUNTER ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 2 Mai 1787. PAULET.

## P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, &c autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur JOSEPH AUDIBERTI, Docteur en Médecine, &c. Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, une Traduction de l'Anglois, du *Traité des Maladies Vénériennes* de M. JOHN HUNTER, de la Société Royale de Londres, &c. ; s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la Cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles I V & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil, du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la

date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & en beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très - cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très - cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le sieur de Maupeou , & un dans celle dudit sieur de Lamoignon ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé , & ses hoirs , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires , soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles , le neuvième jour du mois de Mai , l'an de grace mil sept cent quatre vingt-sept , & de notre Règne le treizième. Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

*Registré le présent Privilège sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N<sup>o</sup>. 761 , Fol. 244 , conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires , prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris , le 18 Mai 1787. K N A P E N , Syndic.*



Fig. 1.

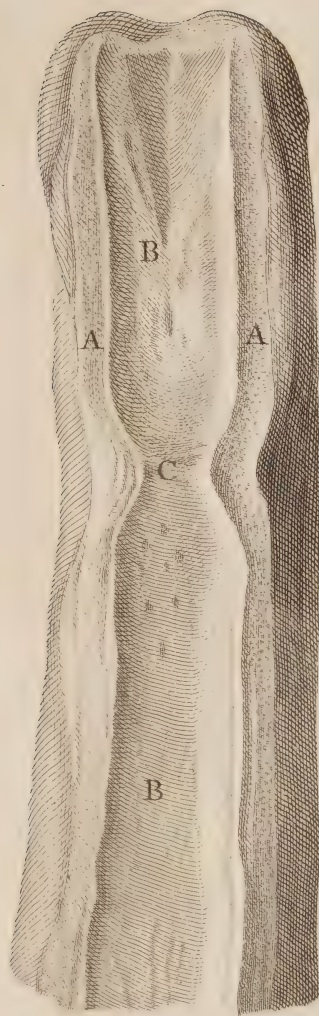


Fig. 2.







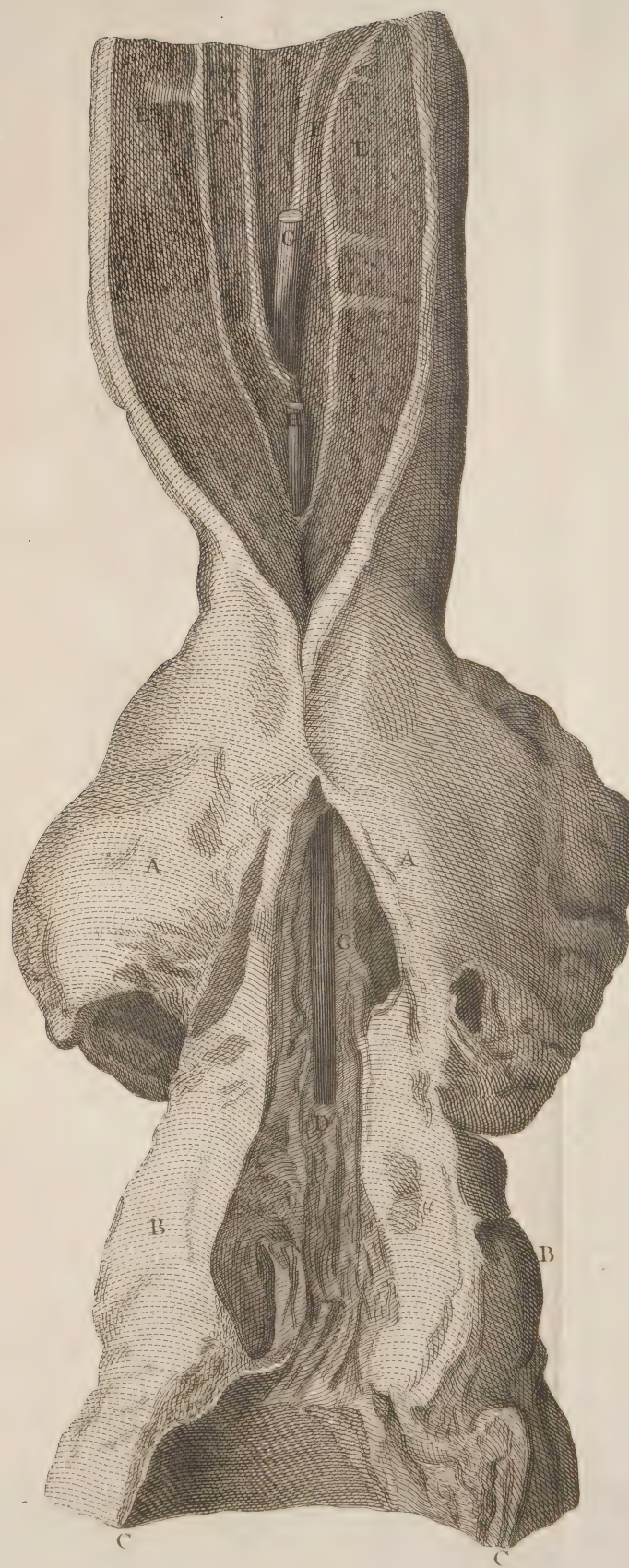




Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.









